



La poésie astrologique dans la littérature grecque et latine

VANESSA MONTEVENTI



Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft (SBA)

Band 49

Im Auftrag der Schweizerischen Vereinigung für Altertumswissenschaft

herausgegeben von Leonhard Burckhardt, Ulrich Eigler,
Gerlinde Huber-Rebenich und Alexandrine Schniewind

Vanessa Monteventi

La poésie astrologique
dans la littérature grecque et latine

Schwabe Verlag

L'étape de la préresse de cette publication a été soutenue
par le Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Paru en 2020 chez Schwabe Verlag, Basel

Information bibliographique de la Deutsche Nationalbibliothek
La Deutsche Nationalbibliothek a répertorié cette publication dans la Deutsche
Nationalbibliografie; les données bibliographiques détaillées peuvent
être consultées sur Internet à l'adresse <http://dnb.dnb.de>.



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la
Licence Creative Commons Attribution – Pas d'Utilisation Commerciale –
Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0)

Illustration couverture : Fragment du poème astrologique d'Anoubion, P.Gen. inv. 268
recto, III^e s. ap. J.-C., Bibliothèque de Genève. Photo : Matthias Thomann

Conception de la couverture : icona basel gmbh, Basel

Composition : Schwabe Verlag, Berlin

Impression : CPI books GmbH, Leck

Printed in Germany

ISBN Livre imprimé 978-3-7965-4076-9

ISBN eBook (PDF) 978-3-7965-4130-8

DOI 10.24894/978-3-7965-4130-8

L'e-book est identique à la version imprimée et permet la recherche plein texte. En
outre, la table des matières et les titres sont reliés par des hyperliens.

rights@schwabe.ch
www.schwabeverlag.ch

parentibus optimis

Table des matières

Remerciements	11
Abréviations	13
I Introduction	15
1 Les origines de l'astrologie antique	17
1.1 L'astrologie mésopotamienne	18
1.2 L'astrologie égyptienne	21
1.3 L'astrologie grecque	23
2 Fonctionnement de l'astrologie antique	27
3 L'astrologie antique	30
3.1 Astrologie et astronomie	31
3.2 Astrologie et astrométéorologie	33
4 La poésie didactique	38
4.1 Le maître et l'élève	46
4.2 Autorité du maître, inspiration divine et vérité	47
4.3 Structure et contenu	49
4.4 Forme poétique, mnémotechnique et vérité	50
4.5 Le rôle de l'élève	54
4.6 Interactions avec d'autres genres littéraires	55
II Les poèmes astrologiques	57
1 Néchepsos et Pétosiris	57
1.1 Néchepsos	58
1.2 Pétosiris	59
1.3 Œuvre	62
1.4 Fragment métrique de Néchepsos	67
2 <i>Orphica</i>	68
3 Manilius	72
3.1 Datation et contenu du poème	74
3.2 <i>Astronomica</i> 3,385–418	79

	3.2.1	Autorité et vérité	83
	3.2.2	Le destinataire	89
	3.2.3	Technique pédagogique	93
4		Dorotheos	98
	4.1	Contenu et sources du poème	101
	4.2	Prologue	102
	4.2.1	Mésopotamie, Égypte et autorité	103
	4.2.2	Vérité de l'enseignement	105
	4.2.3	Le maître et l'élève	107
	4.2.4	Inspiration poétique	108
5		Anoubion	114
	5.1	Sources du poème	115
	5.2	Un poète inspiré	116
	5.3	Autorité et vérité	117
	5.4	Le destinataire	118
6		Pseudo-Manéthon	118
	6.1	Livre 2	126
	6.1.1	Autorité, vérité et destinataire	130
	6.2	Livre 3	132
	6.3	Livre 6	134
	6.3.1	L'horoscope du poète (ps.-Maneth. 6,738–750)	137
	6.4	Livre 4	140
	6.5	Livre 1	142
	6.5.1	Source, autorité, vérité	144
	6.6	Livre 5	148
7		Antiochos	153
	7.1	Contenu et structure	155
	7.2	Le destinataire	159
8		Maximos	160
	8.1	La théorie des <i>catarchai</i> (καταρχαί)	162
	8.2	L'invocation à la Muse	164
	8.3	Le destinataire	166
	8.4	Autorité et vérité	167
	8.5	Définitions techniques	169

9	Ammon	171
9.1	Contenu et structure	173
9.2	Ammon et Maximos	175
9.3	Le destinataire	178
10	<i>Corpus Hermeticum</i>	178
10.1	Contenu et structure	180
III	La didactique au niveau de la forme	185
1	Le trimètre iambique	185
2	Le distique élégiaque	192
2.1	Distique et didactique	193
2.2	Distique, épigrammes, catalogues	202
2.3	Élégie, étiologie	204
3	L'hexamètre dactylique	206
3.1	Hexamètres et catalogues	207
4	Manuels et poésie didactique	215
4.1	Passages de transition	218
4.2	Transitions, incomplétude et <i>praeteritio</i>	224
4.3	Exhaustivité et structure	228
5	Poésie astrologique et savoir	229
IV	La didactique au niveau du contenu	235
1	La poésie astrologique et l'art oraculaire	241
2	L'invocation à la Muse	248
3	La métaphore du voyage	250
4	Structure et vérité	262
5	Maître et élève	267
V	Conclusion	277
	Annexe	285
	Bibliographie	287
	Index locorum	305
	Index nominum et rerum	323

Remerciements

*mollius e Geminis studium est et mitior aetas
per uarios cantus modulataque uocibus ora
et gracilis calamos et neruis insita uerba (...)
inueniunt et in astra uias ...*

Manilius, *Astronomica* 4,152–154 ; 158

Ces vers de Manilius d'une beauté touchante, emprunts du son de la flûte et des cordes en boyau, ont rythmé l'élaboration de ce livre, qui est la révision de ma thèse de doctorat. Soutenue par le Fonds national suisse de la recherche scientifique, elle a fait partie d'un projet plus vaste, divisé en deux sous-projets (FNS 146031). Le premier consistait en une nouvelle édition, traduction et commentaire des fragments du poème astrologique d'Anoubion pour la Collection des Universités de France, achevé par Paul Schubert (2015). Le second, qui m'a été confié, visait à établir le contexte historique et littéraire de la poésie astrologique dans l'Antiquité.

J'exprime ma profonde reconnaissance à Paul Schubert, pour m'avoir donné l'occasion de pousser plus avant mes connaissances de la littérature grecque et latine, et de me consacrer pleinement à cette passion. Dès les premières lignes, et tout au long du doctorat, sa disponibilité, ses relectures patientes et ses remarques avisées ont été pour moi des atouts précieux qui m'ont guidée jusqu'à l'élaboration finale. La révision de la thèse ainsi que sa publication n'auraient pu voir le jour sans ses encouragements et son soutien sans faille.

Toute ma gratitude va également à Damien Nelis, qui a accepté la codirection de la thèse. Il en a soutenu chaque étape avec enthousiasme, tout en m'aidant à élargir ma perception de la littérature ainsi qu'à combler de nombreuses lacunes grâce à ses connaissances bibliographiques inépuisables.

Je remercie chaleureusement Stephen Harrison, qui m'a accueillie en tant que membre associée de Corpus Christi College lors de mon séjour à Oxford en 2016, rendu possible grâce à une bourse de mobilité accordée par le Fonds national suisse. Son suivi et ses précieuses observations ont beaucoup enrichi mes idées. Je remercie également Christophe Cusset pour ses remarques qui m'ont été très utiles pour la révision de la thèse, ainsi que Philippe Collombert, pour avoir accepté la présidence du jury. Je suis également très reconnaissante envers toutes les personnes qui ont généreusement donné de leur temps pour discuter de questions littéraires et astrologiques : Gregory Hutchinson, Jane Lightfoot, Aurelio Pérez Jiménez, Joachim Quack, Robert Colborn, Zina Maleh, Youri Volokhine et Aline Schlaepfer.

Je tiens à remercier le Fonds national suisse qui a soutenu le projet dans son ensemble, de ses débuts jusqu'à l'édition du livre, assurée grâce à l'octroi d'un subside de publication. Ma gratitude va également aux *Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft* et tout particulièrement à Arlette Neumann pour ses précieux conseils et sa disponibilité lors de la confection du livre. Il va sans dire que les erreurs et imperfections qui subsistent relèvent entièrement de ma responsabilité. Je tiens à remercier Paule Hochuli et Matthias Thomann de la Bibliothèque de Genève, pour avoir aidé à la réalisation de l'image de couverture. Enfin, je remercie Carole Fry, Séverine Nasel, Yannick Zanetti et tous mes collègues du Département des sciences de l'Antiquité de l'Université de Genève pour leurs conseils, leur gentillesse et leur encouragement au quotidien.

Ce livre n'aurait pu voir le jour sans le soutien infaillible de mes parents, à chaque étape de ma vie. C'est à eux que je le dédie.

Genève, Septembre 2019

Abréviations

Les abréviations d'auteurs grecs correspondent à celles en vigueur dans l'*OCD* ; les abréviations d'auteurs latins reproduisent celles de l'index du *ThLL*. Quelques divergences sont dues à des raisons de clarté. Pour les abréviations de journaux, on se reportera à l'*Année philologique*.

Adler	<i>Suidae lexicon</i> , edidit A. Adler, Leipzig, 1928–1938, 5 vols.
ANRW	<i>Aufstieg und Niedergang der römischen Welt</i> , Berlin/New York, 1972–.
Berger	<i>Die geographischen Fragmente des Eratosthenes</i> , edidit H. Berger, Leipzig, 1880.
Bernabé	<i>Poetae Epici Graeci. Testimonia et Fragmenta</i> , edidit A. Bernabé, Stuttgart, 1996–2007, 4 vols.
Bertier	<i>Mnésithée et Dieuchès</i> , edidit J. Bertier, Leiden, 1972.
BNJ	<i>Brill's New Jacoby online</i> , https://referenceworks.brillonline.com/browse/brill-s-new-jacoby .
CCAG	<i>Catalogus codicum astrologorum Graecorum</i> , ediderunt F. Boll / F. Cumont / W. Kroll / A. Olivieri <i>et alii</i> , Bruxelles, 1898–1953, 12 vols.
Coxon	<i>The Fragments of Parmenides</i> , edidit A. H. Coxon, Las Vegas/Zürich/Athens, 2009 (1986).
Diehl	<i>Procli Diadochi in Platonis Timaeum commentaria</i> , edidit E. Diehl, Leipzig, 1903–1906, 3 vols.
DK	<i>Die Fragmente der Vorsokratiker : griechisch und deutsch</i> , ediderunt H. Diels / W. Kranz, Berlin, 1951–1952, 3 vols.
DNP	<i>Der neue Pauly : Enzyklopädie der Antike</i> , Stuttgart/Weimar, 1996–2003.
DPhA	<i>Dictionnaire des philosophes antiques</i> , edidit R. Goulet, Paris, 1989–.
FGrHist	<i>Die Fragmente der griechischen Historiker (FGrHist) von Felix Jacoby</i> , Leiden, 1957–.
Fontenrose	<i>The Delphic Oracle</i> , edidit J. Fontenrose, Berkeley/Los Angeles/London, 1978.
Funaioli	<i>Grammaticae Romanae fragmenta</i> , edidit H. Funaioli, Leipzig, 1907.
Goulet	<i>Eunape de Sardes. Vies de philosophes et de sophistes</i> , edidit R. Goulet, Paris, 2014, 2 vols.
Gow/Scholfield	<i>Nicander, The Poems and Poetical Fragments</i> , ediderunt A. S. F. Gow / A. F. Scholfield, Cambridge, 1953
Green	<i>The Works of Ausonius</i> , edidit R. P. H. Green, Oxford, 1991.
Harder	<i>Callimachus Aetia. Introduction, Text, Translation, and Commentary</i> , edidit A. Harder, Oxford, 2012, 2 vols.
Kannicht	<i>Tragicorum Graecorum Fragmenta</i> , edidit R. Kannicht, Göttingen, 2004, vol. 5.
Keil	<i>Grammatici Latini</i> , edidit H. Keil, Leipzig, 1857, vol. 1.

- Kern *Orphicorum fragmenta*, edidit O. Kern, Dublin/Zürich, 1972.
- Kroll *Procli Diadochi in Platonis Rem publicam commentarii*, edidit W. Kroll, Leipzig, 1899–1901, 2 vols.
- Kühn *Claudii Galeni opera omnia*, edidit C. G. Kühn, Leipzig, 1821–1833, 22 vols.
- LM *Les débuts de la philosophie. Des premiers penseurs grecs à Socrate*, ediderunt A. Laks / G. W. Most, Paris, 2016.
- LSJ *A Greek-English Lexicon*, ediderunt H. G. Liddell / R. Scott / H. S. Jones, Oxford, 1968.
- Merkelbach/West *Fragmenta Hesiodica*, ediderunt R. Merkelbach / M. L. West, Oxford, 1967.
- Nock/Festugière *Corpus Hermeticum*, ediderunt A. D. Nock / A.-J. Festugière, Paris, 1945–1954, 4 vols.
- OCD *The Oxford Classical Dictionary*, ediderunt S. Hornblower / A. Spawforth, Oxford, 2012.
- PCG *Poetae Comici Graeci*, ediderunt R. Kassel / C. Austin, Berlin/New York, 1983–.
- Peiper *Decimi Magni Ausonii Burdigalensis opuscula*, edidit R. Peiper, Stuttgart, 1886.
- Pfeiffer *Callimachus*, edidit R. Pfeiffer, Oxford, 1949, 2 vols.
- Pingree *Dorotheus Sidonius, Carmen astrologicum*, edidit D. Pingree, Leipzig, 1976.
- PMG *Poetae Melici Graeci*, edidit D. L. Page, Oxford, 1962.
- Poltera *Simonides lyricus, Testimonia und Fragmente*, edidit O. Poltera, Basel, 2008.
- Powell *Collectanea Alexandrina*, edidit J. U. Powell, Oxford, 1925.
- Prete *Decimi Magni Ausonii Burdigalensis opuscula*, edidit S. Prete, Leipzig, 1978.
- RE *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart/Weimar, 1893–1997.
- Riess « Nechepsonis et Petosiridis fragmenta magica », *Philologus* Suppl. 6, edidit E. Riess, Berlin, 1891–1893, 327–394.
- Roller *Eratosthenes' Geography*, edidit D. W. Roller, Princeton/Oxford, 2010.
- Rutherford *Pindar's Paeans. A Reading of the Fragments with a Survey of the Genre*, edidit I. Rutherford, Oxford, 2001.
- SH *Supplementum Hellenisticum*, ediderunt H. Lloyd-Jones / P. Parsons, Berlin/New York, 1983.
- Thilo *Servii grammatici qui feruntur in Vergilii Bucolica et Georgica commentarii*, edidit G. Thilo, Leipzig, 1887 (réimpr. Hildesheim 1961).
- ThLL *Thesaurus linguae Latinae*, Stuttgart/Leipzig, 1900–.
- Vahlen *Ennianae poesis reliquiae*, edidit J. Vahlen, Leipzig, 1903.
- Van der Valk *Eustathii Archiepiscopi Thessalonicensis. Commentarii ad Homeri Iliadem pertinentes*, edidit Van der Valk, Leiden, 1971.
- West *Iambi et elegi graeci ante Alexandrum cantati*, edidit M. L. West, Oxford, 1989–1992, 2 vols.
- Westerink *The Greek Commentaries on Plato's Phaedo. Volume I, Olympiodorus*, edidit L. G. Westerink, Amsterdam/Oxford/New York, 1976.

I Introduction

quid ? tu tot illa milia siderum iudicas otiosa lucere ?
Sénèque, *Quaestiones naturales* 2,32,7

La poésie astrologique est un domaine qui connaît un intérêt croissant dans la recherche actuelle. Ces textes, où s'entremêlent poésie, science, histoire, culture, et société, offrent une multitude d'angles d'approche possibles. À cela s'ajoute que la dimension astrologique atteste l'intérêt porté à une pratique divinatoire dont les traces les plus anciennes remontent au moins au deuxième millénaire avant J.-C. Cet intérêt est encore bien actuel, et se vérifie tous les jours dans les colonnes des quotidiens où des horoscopes sont publiés.

Pendant de nombreuses années, la plupart des vers astrologiques grecs et latins parvenus jusqu'à nous n'étaient connus que d'un cercle restreint de spécialistes versés dans cette littérature. Les *Astronomica* de Manilius sont toutefois une exception notable. La première édition de ce poème remonte au XV^e s. ; bien d'autres ont suivi par la suite. L'attention portée à ce texte et à son auteur a pris de l'ampleur au début du XX^e s., et ne s'est pas essoufflée depuis.

Manilius n'est cependant pas le seul poète à avoir composé une œuvre versifiée sur l'astrologie. Il existe d'autres poèmes, en grec, où les secrets de cette technique sont dévoilés. Relativement méconnus, la plupart de ces textes sont longtemps restés enveloppés d'un nuage d'obscurité. La nécessité d'investir des recherches dans ce domaine est signalée dans un article de Joséphe-Henriette Abry, qui propose un état de la question sur le sujet, et met en évidence les lacunes qui restent encore à combler¹. Cet appel a trouvé une réponse dans la récente parution de nouvelles éditions de poèmes et fragments astrologiques relativement négligés jusqu'à présent². Dans ces études, l'œuvre individuelle de chaque poète ainsi que le contexte de création des vers astrologiques sont mis en lumière. À côté de ces recherches qui constituent un apport fondamental notamment sur le plan philologique, on constate également, depuis quelques décennies, un vif intérêt pour la science astrale dans l'Antiquité et son implication dans la littérature³.

- 1 Abry 2011a. Sur la vie et l'œuvre de Joséphe-Henriette Abry, savante française qui a consacré sa carrière au poète latin Manilius, voir Monteventi 2011. Ses articles seront cités selon leur année de parution réelle ; le lecteur les trouvera également réunis, à titre posthume, dans Abry 2014.
- 2 Heilen 2011 ; Pérez Jiménez 2014 ; Schubert 2015 ; Zito 2016 ; Lightfoot à paraître.
- 3 Entre autres Barton 1994a ; Beck 2007 ; Boehm/Hübner 2011 ; Guidetti/Santoni 2017 ; Brown 2018.

De manière générale, les articles ou monographies concernant la poésie astrologique sont ciblés sur un seul poète, et apportent un nouvel éclairage sur une œuvre précise. Il manque encore à ce jour une vision d'ensemble de ces poèmes, afin de mieux saisir les liens qu'ils entretiennent les uns par rapport aux autres, et leur place dans l'histoire littéraire gréco-latine. C'est ce qui sera proposé dans cette étude.

Pour ce faire, il est tout d'abord nécessaire d'avoir un aperçu synthétique et global des poèmes astrologiques parvenus jusqu'à nous. La fourchette de temps considérée comprend la période hellénistique, époque à laquelle remontent les plus anciens vers astrologiques conservés, et s'étend jusqu'à l'Antiquité tardive, avec un dernier texte dont le *terminus ante quem* se situe au V^e s. ap. J.-C. Ce siècle ne scelle toutefois pas la fin de la poésie astrologique. Elle continuera encore à faire des émules jusque dans le monde byzantin avec le poème de Jean Camatère au XII^e siècle⁴.

En ce qui concerne les poèmes qui vont être présentés, il ne s'agit pas de proposer un commentaire détaillé des vers, ni d'offrir une nouvelle étude sur le fonctionnement de l'astrologie antique. L'objectif est de mettre ces poèmes astrologiques en résonance avec la littérature grecque et latine. Étant donné la forme versifiée et la nature scientifique du contenu, ces poèmes posent la question de leur lien avec la tradition communément connue sous le nom de poésie didactique. De fait, non seulement les poèmes astrologiques restent relativement marginalisés dans les études littéraires, mais en outre ils ne sont pas, ou que peu considérés dans leurs rapports à la poésie didactique, à part de rares exceptions – notamment dans le cas du poème de Manilius. L'enjeu sera donc de voir l'interaction d'un corpus de textes encore peu considéré avec la littérature didactique en vers, d'ordinaire abordée par le biais des œuvres d'Hésiode, d'Aratos, de Lucrèce ou de Virgile.

Le corpus astrologique qui sera présenté est donc uniquement constitué de textes en vers. Il va sans dire que la masse de textes astrologiques en prose qui a été conservée est bien trop importante pour être mise en regard de chaque poème traitant de sujet connexes⁵. Cependant, on recourra parfois à des extraits astrologiques en prose afin de mettre en lumière les similitudes ou les différences entre ces deux formes de production. L'intérêt d'un texte astrologique versifié, ses inconvénients éventuels mais aussi l'enjeu littéraire qu'il constitue, en ressortira d'autant plus clairement.

L'histoire et le fonctionnement de l'astrologie ancienne est un domaine déjà investi par la recherche ; il n'y a donc pas lieu de proposer une nouvelle étude sur

4 Voir l'Εισαγωγή ἀστρονομίας de Jean Camatère en vers politiques de 15 syllabes, édité par Weigl 1908.

5 Pour des textes astrologiques antiques en prose, voir notamment la *Tétrabible* de Ptolémée (II^e s. ap. J.-C.), les *Anthologies* de Vettius Valens (vers 175 ap. J.-C.), la *Mathesis* de Firmicus Maternus (IV^e s. ap. J.-C.), les *Apotelesmatika* d'Héphestion (début du V^e s. ap. J.-C.), et les écrits astrologiques de diverses époques rassemblés dans le *Catalogus codicum astrologorum graecorum* (douze volumes constitués entre 1898 et 1953).

le sujet⁶. Cependant, on reviendra brièvement sur l'établissement de la discipline astrologique dans le monde gréco-romain, afin de mieux comprendre le contexte historique et culturel dans lequel s'inscrivent les poèmes astrologiques présentés. Quelques notions astrologiques rudimentaires seront exposées, afin d'avoir une vision d'ensemble des principaux acteurs de la discipline. Les termes techniques d'astrologie et le fonctionnement des divers systèmes de la discipline seront quant à eux explicités à mesure qu'on les rencontrera dans les textes. De cette façon, les notions astrologiques ne resteront pas des données abstraites, mais seront abordées dans le contexte du poème ou de l'extrait afin d'en saisir toute l'implication pour la composition en question. On précisera également ce qu'on entend par « astrologie » : la définition de cette notion est primordiale pour la sélection du corpus de textes présentés. En effet, la littérature astrale commence bien avant, et s'étend au-delà du cadre temporel pris en compte dans cette étude. Ainsi, on attribuait déjà à Hésiode une *Astronomia*, ou *Astrologia* selon Pline⁷. Devant la multitude des textes touchant d'une manière ou d'une autre à l'observation céleste, il est toutefois nécessaire d'établir une sélection.

Après un retour sur la question épineuse de la définition de la poésie didactique dans la recherche actuelle, on présentera de manière individuelle tous les poèmes astrologiques conservés en proposant une synthèse de l'état de la recherche à leur sujet. Leur contenu sera brièvement décrit afin de familiariser le lecteur avec les vers en question. L'objectif étant de considérer les poèmes astrologiques dans une perspective d'histoire littéraire, ils se succéderont selon leur ordre chronologique supposé. On aura ainsi un aperçu linéaire des similitudes, développements et autres innovations internes à la tradition de la poésie astrologique. On sélectionnera également des extraits qui permettront d'établir un lien avec d'autres compositions didactiques⁸. Ensuite, on se consacrera à une étude transversale de ces poèmes, en considérant leur forme versifiée et leur contenu. La structure de ces poèmes, les qualités propres au vers et les divers outils littéraires mis en avant dans ces compositions seront analysés afin de mettre leur potentiel didactique en lumière.

1 Les origines de l'astrologie antique

Afin de mieux cerner les différentes séquences par lesquelles l'astrologie s'est imposée comme l'une des pratiques divinatoires les plus influentes dans le monde gréco-romain, il convient de revenir brièvement sur le rôle qu'ont joué la

6 Bien que l'ouvrage de Bouché-Leclercq 1899 soit aujourd'hui dépassé sur de nombreux aspects, il reste un outil fondamental pour l'étude de l'astrologie ancienne. Plus récemment, voir Cramer 1954 ; Barton 1994a ; Beck 2007 ; Kunth/Zarka 2005 pour le lien entre astrologie ancienne et actuelle ; Greenbaum 2016 ; Brown 2018a.

7 Plin. *Nat.* 18,213, cf. Hes. fr. 288–293 Merkelbach/West.

8 Toutes les traductions des textes grecs et latins sont les miennes.

Mésopotamie et l'Égypte dans la transmission du savoir astrologique jusque dans la Grèce de la période hellénistique. En effet, c'est à cette époque-là que remontent les plus anciens fragments de poésie astrologique grecque conservés.

Dans nos sources grecques et latines, il n'existe pas de consensus quant au lieu qui a vu naître la science céleste. Certains attribuent son origine aux Mésopotamiens, et plus précisément aux Chaldéens, peuple de la région babylonienne. Le terme Chaldéen en est ensuite venu à désigner tout astrologue oriental, sans que cela ne se réfère à une origine en particulier⁹. L'utilisation de cette appellation, fréquente notamment chez Cicéron, renvoie tout de même à l'origine mésopotamienne supposée pour la discipline astrologique. D'autres placent les origines de la science astrale en Égypte, étant donné que les Grecs considéraient volontiers l'Égypte comme le berceau de toute science. Ainsi, Cicéron accorde la préséance aux Mésopotamiens, tout en concédant aussi aux Égyptiens une grande ancienneté en matière de divination astrale. Il rejette toutefois l'affirmation que les Babyloniens ont observé les naissances sur une période de 470'000 ans¹⁰. Diodore de Sicile atteste quant à lui les observations astrales conduites par les Égyptiens et remontant à un nombre d'années incroyable (ἐξ ἑτῶν ἀπίστων, 1,81,4–6)¹¹.

La recherche moderne a depuis longtemps reconnu l'apport fondamental de la Mésopotamie pour l'établissement de la doctrine astrologique grecque et latine, tout en accordant à l'Égypte un rôle très marginal. La place de l'Égypte dans la chaîne de transmission du savoir astrologique a cependant été récemment réévaluée à la lumière de sources égyptiennes astrologiques récemment publiées. Dans les pages qui vont suivre, on exposera succinctement les dernières avancées de la recherche concernant les contributions astrologiques mésopotamiennes et égyptiennes afin de contextualiser l'établissement de cette doctrine dans le monde grec dès la période hellénistique.

1.1 L'astrologie mésopotamienne

Les sources mésopotamiennes recèlent un grand nombre de documents attestant l'observation des phénomènes célestes et de leurs répercussions terrestres au cours des siècles. Le plus ancien document témoignant de la prise en compte des étoiles en tant que signes remonte à la fin du III^e millénaire av. J.-C. En effet, dans une source d'époque sumérienne, la déesse Nisaba consulte une tablette contenant des représentations stellaires, et guide le souverain Gudea pour la construction

9 Le Bœuffle 1987 : s.v. « astrologus ».

10 Cic. *Div.* 1,2 ; 2,97.

11 Bouché-Leclercq 1899 : 51 n. 1 donne une liste détaillée des sources attestant l'origine de la science astrale en Mésopotamie, en Égypte, ou ailleurs.

d'un temple dédié au dieu Ningirsu. Celui-ci promet d'envoyer à Gudea un signe, une étoile¹².

Toutefois, les avis sont partagés quant à la façon d'interpréter ces passages. Certains estiment que cet écrit prouve uniquement l'existence d'observations astronomiques par les Sumériens¹³. D'autres au contraire considèrent ce document comme un témoignage de pratiques divinatoires fondées sur les astres dès l'époque sumérienne, époque à laquelle les générations suivantes attribuaient les prémices de la divination astrale¹⁴. On s'accorde cependant pour considérer les textes de la période paléo-babylonienne comme figurant parmi les premières attestations d'écrits à caractère astrologique. De fait, une tablette datée autour de 1800 av. J.-C. illustre déjà l'influence que peuvent avoir les étoiles, assimilées à des divinités, sur les événements terrestres¹⁵.

L'astrologie mésopotamienne ancienne est caractérisée en premier lieu par des présages tirés d'observations célestes qui affecteront le pays et le souverain. Ce type de prédictions est particulièrement bien représenté dans la série de présages astraux connue sous le nom de *Enūma Anu Enlil*. Cette compilation, qui compte environ 70 tablettes pour quelques 7000 prédictions, s'est constituée au VII^e s. av. J.-C., mais contient du matériel remontant au II^e millénaire av. J.-C.¹⁶. Les présages portent entre autres sur la durée de règne du souverain, concernent des phénomènes météorologiques, des guerres, des épidémies, ou encore des récoltes, bonnes ou mauvaises, à venir. Ce type de prédictions est également bien documenté dans les rapports astrologiques des VIII^e et VII^e s. av. J.-C. adressés aux rois assyriens par des experts en divination astrale, où l'on retrouve certains des présages formulés dans la série *Enūma Anu Enlil*¹⁷.

L'abondance du matériel conservé concernant de telles prédictions amène généralement à considérer l'astrologie mésopotamienne ancienne comme une divination qui touche en premier lieu à la collectivité, et non pas à l'individu, à l'inverse de l'astrologie grecque, dont la branche généthliaque (ou horoscopique) sera l'une des plus importantes. En effet, le plus ancien horoscope babylonien dont la date est connue remonte à l'an 410 av. J.-C., c'est-à-dire relativement tard par rapport aux autres types de prédictions astrales mésopotamiennes connues. Même s'il convient d'user de prudence avec de telles généralisations, il est indubitable que ces premières sources attestant la divination astrale mésopotamienne témoignent

12 Voir les inscriptions sur les cylindres de Gudea, *Cyl. A* 5,23–6,2 ; A 9,9–10 (éd. Römer 2010).

13 Koch-Westenholz 1995 : 32–36 ; Rochberg 1998 : IX ; voir aussi Hunger 2010 : 970.

14 Falkenstein 1966 : 64–65 ; Barton 1994a : 11 ; Brown 2018b : 39.

15 Barton 1994a : 11 ; Koch-Westenholz 1995 : 36–41 ; Rochberg 1998 : IX ; et en général sur la science astrale mésopotamienne, Brown 2018b.

16 Sur la compilation *Enūma Anu Enlil*, voir Barton 1994a : 12–13 ; Rochberg 2004 : 66–78 ; Brown 2018b : 40–41.

17 Les rapports astrologiques à l'attention des rois assyriens sont présentés, édités et traduits par Hunger 1992.

de l'établissement des fondements astronomiques utiles au développement de l'astrologie horoscopique¹⁸.

À partir du VIII^e s. av. J.-C., les avancées en matière d'observations astrales sont mieux documentées dans nos sources. À titre d'exemple, la première éclipse datée à Babylone est relevée pour l'an 747 av. J.-C. Le cercle du zodiaque se trouve quant à lui préfiguré dans le recueil connu sous le nom de *Mul.apin*, qui contient entre autres un catalogue de constellations ainsi que des présages. Certaines parties de ce texte sont mises par écrit vers 700 av. J.-C., bien que d'autres présentent du matériel remontant autour de 1000 av. J.-C.¹⁹ Enfin, à partir du milieu du VII^e s. av. J.-C., on conserve des relevés mensuels sur le mouvement des planètes. C'est à cette époque qu'apparaissent des concepts fondamentaux pour l'astrologie qui seront utilisés dans les horoscopes plus tardifs, comme les exaltations planétaires, lieux de la sphère céleste où la puissance des planètes est accrue. La division de l'écliptique (ou trajectoire apparente du Soleil) en douze parts égales de 30° est attestée pour le V^e s. av. J.-C., mais était peut-être connue plus tôt²⁰.

Les premiers horoscopes de la fin du V^e s. av. J.-C. témoignent d'un changement majeur dans l'utilisation de la pratique divinatoire astrale mésopotamienne. C'est à cette époque que s'établit un corpus de présages prenant en compte la position des corps célestes au moment de la naissance. Ce type de prédictions dérive des présages astraux généraux comme on les trouve notamment dans la série *Enūma Anu Enlil*. La combinaison de cette tradition de présages concernant la naissance avec les avancées des siècles précédents en matière d'astronomie a très certainement permis la constitution de l'astrologie horoscopique²¹.

En effet, on a désormais la possibilité de pouvoir calculer à l'avance la position des corps célestes dans le ciel. Les phénomènes célestes ne sont donc plus de simples présages envoyés par les dieux dont on peut essayer d'éviter l'accomplissement par des pratiques cultuelles. Les astres possèdent des qualités propres qui influencent différents moments de la vie d'un individu, notamment sa naissance. En conséquence, son avenir peut être prédit²².

Toutefois, l'astrologie mésopotamienne traditionnelle représentée notamment par les textes contenus dans la série *Enūma Anu Enlil* ne disparaît pas avec l'importance grandissante de l'astrologie horoscopique ; les textes anciens sont encore copiés jusque sous les Séleucides²³. Le dernier horoscope mésopotamien conservé date quant à lui de 69 av. J.-C., tandis que le premier horoscope grec est

18 Barton 1994a : 12–15. Sur les observations astrales mésopotamiennes au II^e millénaire av. J.-C. en général, voir Hunger 2010.

19 Voir l'édition de Hunger/Pingree 1989 ; Brown 2018b : 41–42.

20 Barton 1994a : 13–14 ; Koch-Westenholz 1995 : 51–52.

21 Rochberg-Halton 1989 : 109–110 ; Rochberg 1998 : IX–XI.

22 Koch-Westenholz 1995 : 51–52. L'indéterminisme de l'astrologie mésopotamienne traditionnelle est souligné (entre autres) par Hunger 1992 : XIII–XIV et Hunger 2010 : 970.

23 Koch-Westenholz 1995 : 52–53.

attesté pour 72 av. J.-C.²⁴. L'astrologie grecque semble de ce fait s'inscrire dans la continuité directe de l'astrologie mésopotamienne, mais on verra que le témoignage d'Hérodote remet en question cette apparente linéarité²⁵. En tout état de cause, les méthodes de calculs astronomiques mises au point par les Babyloniens (dites arithmétiques ou linéaires) continueront de coexister avec le système géométrique (ou sphérico-trigonométrique) des Grecs, et ce jusqu'à la période romaine²⁶. Enfin, les compétences des Mésopotamiens en matière de science céleste ne sont pas le seul élément à prendre en compte pour l'établissement de l'astrologie grecque. L'intermédiaire de l'Égypte a lui aussi été capital.

1.2 L'astrologie égyptienne

La place de l'Égypte dans la chaîne de transmission du savoir astrologique suscite de nombreux questionnements. En effet, il est difficile de concilier la vision de l'Égypte en tant que berceau de l'astrologie comme transmise par les Grecs et à leur suite, les Latins, avec la réalité des sources disponibles aujourd'hui.

Les plus anciennes traces de présages en lien avec les astres remontent au II^e millénaire av. J.-C., à l'époque ramesside (vers 1300–1070 av. J.-C.). Toutefois, le matériel égyptien ancien conservé ne fait pas état d'un système astronomique sophistiqué comparable à celui trouvé sur les tablettes mésopotamiennes. En effet, les plus anciennes représentations astronomiques ont pour la plupart été retrouvées dans les temples et les tombes : leur aspect décoratif et relativement simple contraste avec la portée complexe et mathématique de l'astrologie mésopotamienne. Quant aux sources astrologiques égyptiennes qui ont été conservées, elles n'apparaissent pour la plupart qu'à la période ptolémaïque et romaine. Elles sont donc généralement considérées comme tributaires de la science babylonienne et grecque²⁷.

De ce fait, il a longtemps été considéré que l'astrologie grecque s'est directement construite à partir des méthodes venues de Mésopotamie : les Égyptiens auraient ensuite, à la période hellénistique, repris le savoir grec en y intégrant quelques traits typiquement égyptiens tels que les décans. Cependant, la récente prise en

24 Les horoscopes babyloniens conservés sont édités, traduits et commentés par Rochberg 1998 ; leurs sources sont étudiées par Rochberg-Halton 1989. Les horoscopes datent tous de la période av. J.-C., c'est donc la chronologie astronomique conventionnelle qui est adoptée pour faire correspondre le calendrier babylonien et julien : -409 = 410 av. J.-C., etc. (Rochberg 1998 : 23). Les horoscopes grecs sont rassemblés par Neugebauer/Van Hoesen 1959.

25 Hdt. 2,82,1, cf. I.1.3.

26 Rochberg 2001 : 747–748.

27 Quack 2018 : 69–75. Le matériel astronomique égyptien est recueilli par Neugebauer/Parker 1960–1969. Pour davantage de détails sur les représentations astrales en Égypte ancienne, voir Quack 2010.

considération de sources égyptiennes démotiques a permis d'esquisser un schéma différent²⁸.

Les sources désormais connues suggèrent de la part de l'Égypte un emprunt à la science céleste mésopotamienne. D'importants contacts entre ces deux peuples ont certainement été établis lors de la domination perse du territoire égyptien (525–404 et 343–332 av. J.-C.). Ce schéma suggère une certaine linéarité, mais il va sans dire que les échanges entre ces deux régions remontent à des temps très anciens, sans qu'il soit toujours facile de les mettre en évidence. En sus d'un phénomène de transmission, il faut donc également prendre en compte la dimension de l'adaptation et de l'échange²⁹.

Par la suite, les Grecs auraient repris, à la période hellénistique, les textes égyptiens contenant eux-mêmes des éléments du savoir mésopotamien. Il n'en reste pas moins que les traditions égyptiennes et grecques se sont nourries l'une l'autre, en premier lieu en raison de la situation géographique. Le lien étroit entre la production astrologique égyptienne et grecque est notamment illustré par certains textes écrits en partie en grec, en partie en égyptien³⁰.

Certaines des contributions égyptiennes significatives pour la construction de la discipline astrologique sont néanmoins clairement identifiables. On peut citer en premier lieu le calendrier civil égyptien, dont l'année était constituée de 12 mois comptant 30 jours chacun : à ces 360 jours venaient s'additionner 5 jours supplémentaires (ou épagomènes). Ce calendrier était en vigueur dans toute l'Égypte en raison de la centralisation du pouvoir. Il contrastait ainsi avec les divers systèmes luni-solaires babyloniens, ou encore avec les différents calendriers utilisés par les cités grecques. Il a fourni un outil fondamental pour l'astronomie et l'astrologie. Ce n'est qu'avec l'introduction du calendrier alexandrin par Octavien/Auguste en 30 ou 26 av. J.-C. qu'un jour épagomène tous les quatre ans comblera la discrédance entre le calendrier civil et l'année solaire, sur le modèle du calendrier julien instauré par César en 46 av. J.-C.³¹.

Un autre apport qui se rattache à l'Égypte est celui des décans, dont l'apparition remonte à la fin du III^e millénaire av. J.-C. Il s'agit d'un système de mesure temporelle basé sur 36 constellations. Leur lever héliaque – c'est-à-dire le moment où une étoile

28 Brown 2018c ; Quack 2018.

29 Voir Collombert 2014 qui fournit un exemple d'un papyrus démotique contenant des *omina* météorologiques, datant vraisemblablement de la fin de l'époque ptolémaïque. On y décèle l'influence de l'*Enūma Anu Enlil* ; l'original dont cette copie est issue remonterait à une époque située entre 625 et 482 av. J.-C.

30 Quack 2018 : 76–78.

31 Parker 1950 : 7–8 ; 51–56 ; Lloyd 1970 : 5–6 ; Barton 1994a : 19–20 ; Quack 2018 : 73. Sur les différences entre le calendrier julien et alexandrin, qui compte 365,1/4 jours chacun, voir Parker 1950 : 8 n. 7. L'ajout d'un sixième jour épagomène tous les quatre ans avait déjà été proposé en Égypte lors du décret de Canope en 238 av. J.-C., sans que cette réforme soit acceptée. Voir à ce sujet Pfeiffer 2004 : 249–257.

se lève juste avant le Soleil et qu'elle est visible à l'horizon – détermine la dernière heure de la nuit pour 10 jours (d'où le nom de décans, du grec δέκα). Les décans ont probablement été intégrés au système astrologique à la période hellénistique : le cercle du zodiaque est divisé en 36 décans de 10 degrés ; chaque signe comporte donc trois décans. Le nom égyptien des décans perdure jusque dans les sources astrologiques de l'Antiquité tardive³².

1.3 L'astrologie grecque

Les textes grecs les plus anciens attestent l'observation des constellations à des fins pratiques avant tout. Certaines constellations sont évoquées lors de la description du bouclier d'Achille (*Il.* 18,483–489), et réapparaissent dans l'*Odyssée* ; elles guident Ulysse lorsqu'il navigue en mer (*Od.* 5,270–275). Chez Hésiode, le lever et le coucher de certaines étoiles indiquent les moments adéquats pour accomplir tel ou tel travail d'agriculture (par exemple *Op.* 383–387), ainsi que la période propice à la navigation (*Op.* 618–623, etc.). Il n'est cependant pas question d'astrologie à proprement parler : l'observation du mouvement régulier des étoiles permet de rythmer l'année de l'agriculteur et du marin afin de déterminer les moments opportuns pour accomplir une tâche spécifique.

La notion d'une étoile en tant que présage n'est toutefois pas totalement absente de la littérature archaïque grecque. En effet, dans l'*Iliade* déjà, le « chien d'Orion », autrement dit Sirius, est présenté comme un signe annonciateur de malheurs (*Il.* 22,25–32) :

- (25) τὸν δ' ὁ γέρων Πρίαμος πρῶτος ἶδεν ὀφθαλμοῖσι
παμφαίνονθ' ὡς τ' ἀστέρ' ἐπεσσύμενον πεδίοιο,
ὅς ῥά τ' ὀπώρης εἶσιν, ἀρίζηλοι δέ οἱ αὐγαί
φαίνονται πολλοῖσι μετ' ἀστράσι νυκτὸς ἀμολγῶ,
ὄν τε κύν' Ὠρίωνος ἐπὶ κλησὶν καλέουσι.
- (30) λαμπρότατος μὲν ὃ γ' ἐστὶ, κακὸν δέ τε σῆμα τέτυκται,
καὶ τε φέρει πολλὸν πυρετὸν δειλοῖσι βροτοῖσιν·
ὡς τοῦ χαλκὸς ἐλαμπε περὶ στήθεσσι θέοντος.

Le vieillard Priam fut le premier à le voir de ses yeux [sc. Achille], lui qui était tout brillant comme une étoile qui s'élançait à travers la plaine, celle qui arrive en été ; sa lumière éclatante brille parmi le grand nombre d'étoiles au plus profond de la nuit, et on lui donne le nom de chien d'Orion. Oui, cette étoile est la plus brillante, mais elle est signe de malheur, et apporte une chaleur très ardente pour les malheureux mortels : c'est ainsi que l'airain brillait autour de sa poitrine tandis qu'il courait.

32 Barton 1994a : 20 ; Quack 2018 : 98. Le fonctionnement des décans en tant que système de mesure temporel égyptien et leur intégration dans l'astrologie hellénistique est expliqué en détail par Quack 1995 : 99–101.

Ce passage est sans doute l'une des plus anciennes attestations de la prise en considération d'une étoile comme signe annonciateur par les Grecs, et se rapproche des présages astraux babyloniens anciens. En effet, dans le système mésopotamien, les astres sont des signes avant-coureurs d'un événement à venir, qui pourra être évité par des pratiques cultuelles. L'astrologie hellénistique considèrera cependant les corps célestes, qui se trouvent dans les sphères habitées par les dieux, comme responsables d'une action directe. Par le biais de leurs rayons, ils influent sur le monde sub-lunaire où vivent les hommes³³. Ce passage de l'*Iliade* atteste déjà une certaine ambiguïté quant au rôle de l'étoile. D'une part, c'est un signe de malheurs (σημα, v. 30) ; d'autre part, elle est porteuse de grandes chaleurs (φέρει πολλὸν πυρετόν, v. 31)³⁴.

Lorsqu'on évoque la science astrale des Grecs, l'accent est avant tout mis sur leurs avancées dans le domaine mathématique et astronomique. De fait, les premiers développements au niveau astronomique sont à situer chez les présocratiques, même si leurs théories cosmologiques sont souvent difficiles à reconstituer. La tradition attribuée à Thalès de Milet la prédiction d'une éclipse. La véracité de l'anecdote est aujourd'hui mise en doute, mais Xénophane et Hérodote l'évoquent déjà³⁵. C'est aussi au VI^e s. av. J.-C. qu'apparaissent les premières traductions de noms d'étoiles du babylonien en grec³⁶. Pline fait également remonter les avancées concernant le cercle du zodiaque au VI^e s. av. J.-C. : Anaximandre de Milet aurait découvert son obliquité, et l'astronome Cléstrate de Ténédos aurait identifié le Bélier et le Sagittaire, mais ce témoignage de Pline est habituellement remis en doute³⁷.

Afin d'expliquer la présence de la discipline astrologique dans le monde grec, certains auteurs anciens ont cherché à identifier le ou les personnages qui auraient acheminé en Grèce ces connaissances venues d'ailleurs. Ainsi, d'aucuns affirment que le premier à avoir transmis aux Grecs l'art de la divination astrale est un babylonien du nom de Bérose, qui aurait ouvert une école d'astrologie sur l'île de Cos au début du III^e s. av. J.-C. Un autre Mésopotamien apparaît environ une génération plus tard en tant que figure d'autorité en matière de science astrale : Soudinès, encore mentionné dans le traité astrologique de Vettius Valens au II^e s. ap.

33 Koch-Westenholz 1995 : 20–21.

34 Röhr 1928 étudie la façon dont l'influence des astres (simples signes, ou principes actifs) est signifiée dans les sources grecques et latines. Voir Heph. 1, prol. 1 πείραν τῶν παρὰ τοῖς ἀρχαίοις εἰρημένων περὶ τῶν ἀστρῶν ἥτοι σημαίνοντων ἢ ποιούντων Green 2014 : 129–133 considère l'action conférée à Sirius comme une exception. Ce n'est qu'à partir des auteurs latins du I^{er} s. av. J.-C. qu'on aurait développé l'idée que les étoiles provoquent un effet sur terre. On remarque toutefois que la même ambiguïté est déjà présente chez Aratos. Le Soleil est signe de pluie ou de vent (σήματα, *Phaen.* 836–837), ou porteur de pluie et de vent à la fois (φορέοι, *Phaen.* 838–839).

35 Xenoph. 21 B 19 DK ; Hdt. 1,74. Voir Guthrie 1967 : 46–50 ; Barton 1994a : 21 ; et en général Graham 2013 sur les compétences des philosophes présocratiques en astronomie.

36 Barton 1994a : 21.

37 Plin. *Nat.* 2,31 ; voir entre autres Brown 2018d : 236.

J.-C.³⁸. On ne peut vérifier le rôle prioritaire de ces personnages dans le transfert de la connaissance astrologique dans le monde grec. Les conquêtes d'Alexandre le Grand ont certainement contribué à accroître l'échange culturel entre la Mésopotamie, l'Égypte et le monde grec, mais les prémices de la diffusion de l'astrologie dans le monde grec sont probablement à situer encore plus tôt.

Au IV^e s. av. J.-C. avec Platon, dans la *République* et le *Timée*, et plus particulièrement avec Eudoxe de Cnide, l'intérêt pour le fonctionnement des corps célestes est mieux documenté³⁹. On attribue à Eudoxe (391/90–338/37 av. J.-C.) la première utilisation du zodiaque : en effet, Aratos, qui s'appuie sur l'œuvre de ce dernier pour composer les *Phénomènes*, traite des *paranattellonta*, c'est-à-dire des étoiles qui se lèvent en même temps que les signes du zodiaque. Il n'est cependant pas question d'astrologie à proprement parler : Cicéron atteste d'ailleurs l'incrédulité d'Eudoxe quant aux prophéties des Chaldéens, élaborées en fonction du jour de la naissance. Les travaux d'Eudoxe témoignent néanmoins de la diffusion du zodiaque au cours du IV^e s. av. J.-C., et la recherche de ces dernières années tend à situer l'utilisation de l'astrologie zodiacale dans le monde grec au milieu du IV^e s. av. J.-C. déjà⁴⁰.

Cette tendance ne va pas à l'encontre du témoignage de plusieurs auteurs anciens qui font remonter la connaissance de l'astrologie par les Grecs bien avant la période hellénistique. Selon Proclus, actif au V^e s. ap. J.-C., Théophraste (vers 371–286 av. J.-C.) connaissait l'astrologie horsocopique mésopotamienne. Diogène Laërce rapporte que le philosophe Démocrite, actif dans la deuxième moitié du V^e s. av. J.-C., a appris l'astrologie auprès des mages chaldéens, tandis qu'Aulu Gelle évoque une prédiction chaldéenne donnée au père d'Euripide lors de la naissance de celui-ci vers 480 av. J.-C.⁴¹. Ces témoignages tardifs ne sont certes pas fiables dans les détails de leur contenu, mais ils sont compatibles avec d'autres passages qui suggèrent plus fermement la connaissance de cette pratique divinatoire à l'époque classique. Un fragment de la *Mélanippe philosophe* d'Euripide, dont le *terminus ante quem* est situé en 411 av. J.-C., semble aller dans ce sens (Eur. *Mel. Soph.* fr. 4 = fr. 482 Kannicht) :

ἢ πρῶτα μὲν τὰ θεῖα προμαντεύσατο
χρησμοῖσι «σαφέσιν» ἀστέρων ἐπ' ἄντολαῖς.

[À propos d'Hippo, mère de Mélanippe]

Elle qui, la première, a prédit la volonté divine par des oracles sûrs tirés du lever des astres.

38 Pour Bérose, voir entre autres Vitruve 9,6,2 ; pour Soudinès, Strabon 16,1,6 ; Vettius Valens 9,12,10. Sur ces deux personnages, voir Cramer 1954 : 13–14 ; Barton 1994a : 23 ; sur Bérose en particulier, voir Schnabel 1923 ; Burstein 1978, et II.6.

39 Sur les avancées des Grecs en matière d'astronomie jusqu'au IV^e s. av. J.-C., voir Lloyd 1970 : 80–98. En général sur le fonctionnement de l'astronomie ancienne (grecque en particulier), voir Evans 2016, ainsi que les articles réunis par Pontani 2017 sur les textes astronomiques grecs et latins.

40 Cic. *Div.* 2,87 ; Barton 1994a : 22 ; Brown 2018d : 207–208.

41 Procl. *In Tim.* 40c–d (vol. 3 p. 151,1–9 Diehl) ; Gell. 15,20,2 ; Diog. Laert. 9,34 ; Schubert 2015 : XLII–XLIV.

Dans ces vers, le poète fait remonter l'art divinatoire astral à Hippo, fille de Chiron. Séduite par Éole, elle est transformée en jument pour éviter les foudres de son père, et peut ainsi secrètement mettre au monde Mélanippe, avant d'être catastérisée sous la forme d'un cheval⁴². On ne peut déterminer la nature exacte des prédictions auxquelles il est fait allusion dans ce fragment, mais Hippo aurait été la première à établir des prédictions divines tirées du lever des astres, rendues par oracle. Le fragment suivant (fr. 5 = fr. 484 Kannicht) est de nature cosmologique : Mélanippe a appris de sa mère la façon dont le monde et tout ce qu'il contient a été créé. Le contenu de ces fragments semble suggérer bien plus que l'observation des astres pour déterminer les tâches agricoles à accomplir, telle que l'expose notamment Hésiode dans les *Travaux et les Jours*. La science astrale dont il est question est d'ordre cosmologique et divinatoire.

Un témoignage plus ancien encore atteste également la connaissance de l'astrologie par les Grecs bien plus tôt que ce qui est généralement admis (Hdt. 2,82,1)⁴³ :

καὶ τὰδε ἄλλα Αἰγυπτίοισι ἔστι ἐξευρημένα, μείς τε καὶ ἡμέρη ἐκάστη θεῶν ὅτε ἐστί, καὶ τῆ ἕκαστος ἡμέρη γενόμενος ὅτέοισι ἐγκυρήσει καὶ ὄκως τελευτήσει καὶ ὀκοῖός τις ἔσται· καὶ τούτοις τῶν Ἑλλήνων οἱ ἐν ποιήσιν γενόμενοι ἐχρήσαντο.

Et voici d'autres découvertes faites par les Égyptiens : à qui, parmi les dieux, appartient chaque mois et chaque jour, et par rapport au jour où chaque homme naît, ce qui lui adviendra, et comment il mourra et quel caractère il aura : et ces découvertes, ceux des Grecs qui se sont adonnés à la poésie les ont utilisées.

Dans ce passage, Hérodote évoque l'astrologie horoscopique ou généthliaque, permettant de prédire l'avenir d'un individu selon son jour de naissance. Bien plus, cette technique, dont la découverte est attribuée aux Égyptiens, serait également exposée dans des poèmes en grec. La plupart des commentateurs supposent que l'auteur fait avant tout allusion à la section finale des *Travaux* d'Hésiode, où le poète donne des recommandations quant aux diverses tâches qu'il convient d'accomplir selon le jour du mois (*Op.* 765–828)⁴⁴. L'extrait d'Hérodote ne laisse cependant pas de place au doute : il est bien question de l'établissement d'horoscopes, ce dont Hésiode ne traite absolument pas dans ces vers de type calendaire. Peut-être faut-il alors supposer une allusion à un poème astral comme l'*Astronomia* (ou *Astrolo-*

42 Sur les deux tragédies d'Euripide intitulées *Mélanippe* ainsi que leurs fragments, voir l'édition de Jouan/Van Looy 2000 : 347–396.

43 Je remercie vivement Paul Schubert, qui m'a rendue attentive à ce passage, également cité par Bouché-Leclercq 1899 : 62 n. 3 ; 83 n. 1, toutefois sans commentaire notable quant à l'activité de poètes grecs dans ce domaine.

44 Voir notamment How/Wells 1928 *ad loc.* ; Legrand 1982 *ad loc.* et le commentaire de Lloyd *ad loc.* dans Murray/Moreno 2007.

gia) attribué à Hésiode, mais les fragments réunis sous ce titre sont de nature astronomique et ne relèvent pas non plus de généthliologie⁴⁵.

Au contraire, dans ce passage, Hérodote affirme de manière explicite que des poètes grecs – au pluriel – ont composé des vers sur l'astrologie horoscopique : des poèmes astrologiques grecs auraient donc déjà circulé avant le dernier quart du V^e s. av. J.-C., l'achèvement des *Enquêtes* se situant autour de 425 av. J.-C. À l'en croire, les origines de la poésie astrologique seraient donc à situer bien avant la période hellénistique, époque à laquelle remontent les plus anciens vers astrologiques conservés.

Malgré tout, aucune source astrologique grecque antérieure à l'époque hellénistique ne nous est parvenue. On ne dispose que d'une série de témoignages, certains contemporains (Hérodote, Euripide), d'autres plus tardifs (Cicéron, Aulu Gelle, Diogène Laërce, Proclo), faisant remonter la connaissance de la divination astrale par les Grecs avant la période hellénistique, et jusqu'au V^e siècle av. J.-C. déjà. On peut en conclure que l'astrologie était sans doute déjà connue dans le monde grec au plus tard à l'époque classique, notamment par le biais de contacts établis durant les guerres médiques au V^e s. av. J.-C. La constitution de la doctrine astrologique grecque, formée à partir des courants mésopotamiens et égyptiens, est néanmoins à situer dans l'Égypte des Ptolémées. Des travaux comme ceux de l'astronome Hypsiclès, actif à Alexandrie autour de 175 av. J.-C., y ont sans aucun doute contribué : avec son *Anaphorikos*, Hypsiclès fournit un outil de choix pour les computations astrologiques, car il propose dans ce traité une méthode pour calculer le temps du lever et du coucher des signes du zodiaque. Le système astrologique grec sera par la suite repris par les Romains, et se perpétuera au cours des siècles, jusqu'à nos jours⁴⁶.

2 Fonctionnement de l'astrologie antique

La discipline astrologique suppose un système où la Terre, perçue comme sphérique et immobile, est au centre du cosmos. La théorie héliocentrique avancée par Aristarque de Samos au III^e s. av. J.-C. n'a pas été retenue dans l'Antiquité. De fait, pour un observateur du ciel, tout se passe comme si la voûte céleste se déplaçait d'est en ouest. Au terme d'une année, elle aura accompli un tour complet et sera revenue au point de départ.

Cette voûte est constituée de sphères concentriques qui se superposent à mesure que l'on s'éloigne de la Terre. Elles sont traversées par la trajectoire des cinq planètes connues (Saturne, Jupiter, Mars, Vénus et Mercure) et des deux luminaires (le Soleil et la Lune), généralement assimilés à des planètes. La première de ces sphères est l'orbite de la Lune, qui délimite le monde sublunaire de celui des dieux.

45 Hes. fr. 288–293 Merkelbach/West.

46 Sur l'astrologie latine, voir Bakhouché 2002.

Vient ensuite celle de la planète Mercure (c'est-à-dire Hermès en grec), de Vénus (Aphrodite), du Soleil (Hélios), de Mars (Arès), de Jupiter (Zeus), et enfin de Saturne (Cronos). Au-delà se trouve une bande plus large, le cercle du zodiaque, le long de laquelle sont réparties douze constellations.

Chacune des constellations zodiacales détient 30 degrés de ce cercle que traverse la trajectoire apparente du Soleil, désignée sous le nom d'écliptique. L'ordre des constellations zodiacales débute avec le Bélier, qui marque le début du printemps. De fait, on place par convention l'équinoxe de printemps, ou point vernal, au degré 0 du Bélier. C'est le moment de l'année où la trajectoire du Soleil atteint le plan de l'équateur terrestre en passant de l'hémisphère sud à l'hémisphère nord. Néanmoins, l'axe de rotation de la Terre change de direction en l'espace de 25'800 ans, en décrivant la forme d'un petit cône. Ce faisant, l'équinoxe de printemps recule dans les signes du zodiaque ; ce phénomène est appelé la précession des équinoxes. Aujourd'hui, le point vernal se trouve en réalité dans les Poissons. Il existe donc un décalage entre la réalité astronomique actuelle et celle qui avait cours il y a plus de deux mille ans. Après le Bélier, l'ordre des signes du zodiaque procède comme suit : Taureau, Gémeaux, Cancer, Lion, Vierge, Balance, Scorpion, Sagittaire, Capricorne, Verseau, et Poissons.

Ces constellations sont considérées comme fixes, car elles semblent fixées à la voûte céleste qui évolue autour de la Terre. Étant donné que les orbites apparentes des planètes et lumineaires sont situées sur un même plan que celui de la bande zodiacale, les sept astres donnent tous l'impression de se mouvoir à l'intérieur du cercle du zodiaque. En raison de la rotation de la Terre sur elle-même, le Soleil et le cercle du zodiaque semblent accomplir un tour complet autour de la Terre en un jour et une nuit. Toutefois, la sphère des étoiles fixes nécessite environ 23 heures et 56 minutes pour revenir à son point de départ, tandis que le Soleil prend 24 heures. Pour cette raison, celui-ci semble cheminer en sens inverse à celui des constellations zodiacales, qu'il aura toutes traversées en l'espace de douze mois.

Ces sept planètes et lumineaires ainsi que les douze constellations du zodiaque constituent les acteurs majeurs de la discipline. Lors de l'établissement d'un horoscope, il s'agira de prendre en compte la constellation où se trouve le Soleil selon le mois de l'année, mais également de définir le signe qui se lève à l'horizon au moment de la naissance. À partir de ce point situé à l'est, on déterminera dans la sphère céleste trois autres points cardinaux (κέντρα, *cardines*). On prêtera attention à la position des planètes et lumineaires par rapport à ces points ainsi qu'à l'emplacement des astres dans les constellations zodiacales. On considérera également les associations polygonales créées selon les angles qu'ils forment les uns avec les autres. Ces diverses localisations doivent être observées en ce qu'elles viendront modifier les qualités propres aux astres et de ce fait leur influence sur les humains.

Les 360 degrés de la sphère céleste permettent bien d'autres subdivisions. Les divers systèmes donnent lieu à une multitude de combinaisons possibles et assurent la complexité de la doctrine. On reviendra plus en détail sur leurs fonctionnements au gré de leurs apparitions dans les poèmes. Pour l'heure, il convient de souligner que pour les tenants de la discipline, les astres ont un effet sur le monde sublunaire où vivent les humains.

De fait, dans le système babylonien, les planètes sont assimilées à des divinités, bien que ce ne soit pas le cas pour chacune d'elles⁴⁷. Le système grec incorpore lui aussi des éléments religieux, et décrit les planètes comme l'astre d'Arès [Mars] (ὁ τοῦ Ἄρεως ἀστήρ), l'astre d'Aphrodite [Vénus] (ὁ τῆς Ἀφροδίτης ἀστήρ), et ainsi de suite. Ce mode d'énonciation sera très souvent remplacé par un raccourci : l'astre d'Arès sera désigné par le nom de la divinité uniquement, Arès ; Aphrodite signifiera la planète Vénus⁴⁸. Ce fait n'est pas anodin ; il tient même une grande place dans la doctrine astrologique : ce sont les étoiles, et en particulier les planètes, qui exercent une influence sur les hommes.

En tant qu'astres assimilés à des divinités, et de ce fait anthropomorphisés, ils ont aussi pour fonction d'être le pendant céleste et divin à l'être humain sur terre. Ainsi, la Lune et Vénus sont féminines ; le Soleil, Saturne, Jupiter et Mars sont masculins, tandis que Mercure est mixte, il possède les deux natures. Ces propriétés pourront cependant être altérées selon la position de ces astres dans le ciel. Par exemple, si Vénus se trouve dans le premier quadrant du cercle en partant de l'horizon, elle deviendra masculine, car elle se situe à l'est dans la voûte⁴⁹.

Il en va de même pour les signes du zodiaque : à chaque signe sont attribuées des propriétés terrestres et humaines. Un procédé consiste à identifier le Bélier comme signe masculin, suivi du Taureau féminin, et d'alterner selon la suite des constellations. Le Cancer, le Scorpion et les Poissons sont féconds, tandis que la Vierge, le Lion et le Verseau sont stériles ; les autres signes sont mixtes. Enfin, Cancer et Poissons sont aquatiques, mais le Bélier, le Taureau, le Lion ou le Scorpion sont quant à eux terrestres⁵⁰. Ces quelques éléments permettent de saisir les fondements de la discipline astrologique ; quant aux divers systèmes de la branche, ils seront explicités au gré de leur apparition dans les poèmes présentés. Ces prémisses rendent néanmoins compte des points essentiels de la doctrine, qui sera définie comme suit.

47 Cramer 1954 : 4.

48 Ptolémée fait usage de la première méthode dans sa *Tétrabible*, tandis que Vettius Valens n'hésite pas à employer le raccourci.

49 Ptol. *Tetr.* 1,6.

50 Manil. *Astr.* 2,150–264 propose un exposé des qualités propres aux constellations zodiacales.

3 L'astrologie antique

Dans cette étude, on entendra par astrologie une pratique divinatoire astrale qui atteste la croyance en l'influence directe des astres sur la vie humaine, telle qu'elle se constituera à la période hellénistique à la suite des courants mésopotamiens et égyptiens. On considérera comme relevant de l'astrologie tout texte où il est fait état du lien essentiel qu'est la relation entre corps célestes et destinée humaine. Les présages astraux babyloniens anciens illustrés notamment dans la série *En-ūma Anu Enlil* présentent déjà les prémices de cet élément fondamental. Certes, ces prédictions concernent en premier lieu le roi, ou même le peuple entier, tandis que l'influence des astres sur l'individu ne sera développée que plus tardivement dans l'astrologie mésopotamienne. Toutefois, dès les origines de la divination astrale mésopotamienne, l'élément humain est présent.

Il est indéniable en outre que le développement de la discipline astrologique dans le monde grec et particulièrement à la période impériale est fortement lié à la politique. Dans le cas de Rome en particulier, l'avènement de l'astrologie coïncide avec la fin de la République et la mise en place d'un système monarchique où la destinée d'un individu devient cruciale⁵¹. On constate à un niveau macroscopique – représenté par les sphères du pouvoir – les enjeux de la divination astrale quant à la personne humaine.

On l'a vu, certains des présages babyloniens anciens concernent le bien-être et la santé du roi. Un schéma semblable se retrouve dans des textes égyptiens, où le prêtre Pétosiris expose à Néchepsos – à identifier avec le pharaon Nécho II – les prédictions qu'il a tirées des astres⁵². Dans le monde grec, on raconte que les parents d'Alexandre le Grand auraient consulté un astrologue égyptien, Nectanébo, pour assurer à leur fils un avenir prometteur⁵³. Nos sources témoignent aussi de prédictions établies par les Chaldéens en relation avec la vie – et plus précisément la mort – d'Alexandre et du satrape Antigonos⁵⁴. Enfin, la possibilité de prédire la durée de vie d'un souverain sera l'un des sujets brûlants concernant l'astrologie, spécialement sous l'Empire romain. On peut citer en particulier l'édit de 11 ap. J.-C. promulgué par Auguste en lien avec la *lex maiestatis*, en vertu duquel il était désormais défendu d'établir des prédictions concernant la mort d'une personne⁵⁵.

51 Barton 1994a : 38–41 ; Pàmias i Massana/Zucker 2013 : XLVII–XLVIII. Les liens entre astrologie et politique sont étudiés entre autres par Cramer 1954 ; Green 2014 ; Schubert 2015 : XLIX–LVIII.

52 Voir le chapitre consacré à Néchepsos et Pétosiris, II.1.

53 Ps.-Callisthène 1,12 ; Cramer 1954 : 9–11.

54 Diod. Sic. 17,112,2–4 ; 19,55,6–8.

55 Voir Cramer 1954 : 248–281. Firmicus Maternus, au IV^e s. ap. J.-C., exhorte encore son lecteur à se garder d'établir des prédictions concernant l'État ou la vie de l'empereur (*Math.* 2,30,4).

Le lien capital entre les astres et la personne humaine pour l'astrologie, illustré par le biais de la sphère du pouvoir, se vérifie dans toutes les couches de la société⁵⁶.

La notion d'astrologie ainsi établie, un dernier point doit être précisé par rapport au corpus poétique astrologique. La sélection des poèmes ne repose sur aucun prérequis de longueur : les textes peuvent être constitués de plusieurs livres, n'être conservés que sous forme fragmentaire, ou faire l'objet d'une brève composition ne comptant qu'une dizaine de vers. Cependant, il est primordial que le sujet principal concerne la discipline astrologique comme définie ci-dessus. En effet, la science astrale comporte diverses disciplines comme l'astrologie, l'astronomie ou encore l'astrométéorologie. Ces branches présentent entre elles des points de contacts évidents, mais aussi des différences marquées ; il convient donc de les distinguer.

3.1 Astrologie et astronomie

Il existe de nos jours une idée reçue selon laquelle la différence entre astronomie et astrologie n'avait pas cours dans l'Antiquité gréco-latine. La lecture des textes qui seront présentés témoignera toutefois du contraire. Certes, étant donné que l'astrologie utilise les fondements de l'astronomie, il n'est pas surprenant que la frontière entre ces deux disciplines ait pu être au départ plus floue que celle que l'on connaît actuellement. À cela s'ajoute que certains considéraient l'astrologie comme une science, ce qui est réfuté de nos jours.

Néanmoins, cette absence apparente de délimitation entre l'astronomie et l'astrologie procède avant tout d'une confusion de termes. De fait, l'appellation *astronomia* ou *astrologia* était employée indifféremment pour qualifier l'une ou l'autre de ces disciplines⁵⁷. Ainsi, les *Astronomica* de Manilius, poème du I^{er} s. ap. J.-C., concernent bien la doctrine astrologique, et non pas l'astronomie.

Au fil de son développement, l'astrologie se démarquera plus nettement des méthodes d'observations et de calculs purement astronomiques. Une distinction entre astronomie et astrologie qui rejoint notre acception actuelle de ces mots est notamment illustrée par les écrits de Claude Ptolémée. Cet astronome et mathématicien grec propose au II^e s. ap. J.-C. deux ouvrages séparés : la *Μαθηματικὴ σύνταξις* (*Traité mathématique*), traitant de principes astronomiques, et la *Μαθηματικὴ τετραβιβλος σύνταξις* (*Traité mathématique en quatre livres*, plus communément appelé *Tétrabible*), expliquant les rouages de l'astrologie⁵⁸.

56 Parmi les sources papyrologiques grecques ont été conservés une centaine d'horoscopes datant tous de la période impériale. Voir la section y relative chez Jones 1999 (= P.Oxy. Astr.) ; Schubert 2015 : LVIII-LX.

57 Cramer 1954 : 3. Un aperçu historique de l'usage des termes *ἀστρονομία* et *ἀστρολογία* en Grèce est donné par Laroche 1946. Voir aussi Le Bœuffle 1987 s.v. « Astrologia » ; Hübner 1989.

58 L'*Almagest* est le nom arabe qui sera donné plus tard au traité astronomique de Ptolémée, moins connu sous son nom d'origine. Sur Ptolémée et son œuvre, voir l'article de Hübner 2018.

La distinction entre ces deux disciplines est toutefois présente bien plus tôt, comme on le constate d'après le témoignage de Cicéron. En prélude à son célèbre démantèlement de l'astrologie au deuxième livre du *De divinatione* (2,87–99), Cicéron énumère les astronomes qui se sont élevés contre cet art divinatoire (Cic. *Div.* 2,87–88) :

ad Chaldaeorum monstra ueniamus ; de quibus Eudoxus, Platonis auditor, in astrologia iudicio doctissimorum hominum facile princeps, sic opinatur, id quod scriptum reliquit, Chaldaeis in praedictione et in notatione cuiusque uitae ex natali die minime esse credendum. nominat etiam Panaetius, qui unus e Stoicis astrologorum praedicta reiecit, Anchialum et Cassandrum, summos astrologos illius aetatis qua erat ipse, cum in ceteris astrologiae partibus excellerent, hoc praedictionis genere non usos. Scylax Halicarnasius, familiaris Panaeti, excellens in astrologia idemque in regenda sua ciuitate princeps, totum hoc Chaldaicum praedicendi genus repudiauit.

Venons-en aux prodiges des Chaldéens. À leur sujet, Eudoxe, élève de Platon, qui au jugement des plus savants des hommes est sans conteste le premier versé en astronomie, est de l'avis suivant, qu'il a laissé par écrit : il faut le moins du monde croire les Chaldéens dans leurs prédictions et observations de la vie de chacun à partir du jour de la naissance. Panaetios, le seul parmi les stoïciens à avoir rejeté les prédictions des astrologues, nomme même Anchialos et Cassandros, les plus grands astronomes de son époque, qui ne faisaient pas usage de ce genre de prédictions, alors qu'ils excellaient dans toutes les autres parties de l'astronomie. Scylax d'Halicarnasse, un ami de Panaetios, qui excellait en astronomie tout en occupant la première place pour diriger sa cité, repoussa en bloc cette façon de prédire chaldéenne.

Dans ce passage, l'astronomie (*astrologia*) est clairement distinguée de la pratique divinatoire chaldéenne : la Chaldée, territoire de la région babylonienne, était volontiers considérée comme le berceau de l'astrologie. Bien plus, selon Cicéron, l'astrologie, perçue comme une branche à part, est rejetée par plusieurs astronomes influents. Le témoignage de Vitruve, vers la fin du I^{er} s. av. J.-C., va également dans ce sens (Vitr. 9,6,2–3) :

ceterum ex astrologia quos effectus habeant signa XII, stellae V, sol, luna ad humanae uitae rationem, Chaldaeorum ratiocinationibus est concedendum, quod propria est eorum genethliologiae ratio, uti possint ante facta et futura ex ratiocinationibus astrorum explicare.

Par ailleurs, les effets tirés de la science astrale que les douze signes, les cinq planètes, le Soleil, la Lune, ont sur la sphère de la vie humaine, il faut les concéder aux calculs des Chaldéens, parce que la doctrine de la généthialogie leur est propre, de sorte qu'ils sont en mesure de révéler le passé et le futur à partir de leurs calculs fondés sur les astres.

Vitruve distingue explicitement la doctrine chaldéenne du reste de la science astrale, en mettant en exergue le critère distinctif de l'astrologie : les influences attribuées aux astres dans la sphère de la vie humaine. Enfin, on citera encore le début du court traité sur l'astrologie de Lucien (*Περὶ τῆς ἀστρολογίης*), au II^e s. ap. J.-C., qui s'ouvre sur un point de définition concernant cette discipline (Luc. *De astrol.* 1) :

ἀμφί τε οὐρανοῦ ἀμφί τε ἀστέρων ἡ γραφή, οὐκ αὐτῶν ἀστέρων οὐδ' αὐτοῦ πέρι οὐρανοῦ,
ἀλλὰ μαντείας καὶ ἀληθείας, ἧ δὴ ἐκ τουτέων ἐς ἀνθρώπων βίον ἔρχεται.

C'est le ciel et les astres que concerne cet écrit, non pas les astres eux-mêmes ni le ciel lui-même, mais la divination et la vérité qui en sont réellement tirées pour la vie des hommes.

Malgré la touche humoristique de cette première phrase, l'ouverture de cet opuscule souligne deux points essentiels. D'une part, l'auteur se trouve dans la nécessité de définir le mot ἀστρολογία, utilisé à plusieurs reprises au cours du traité : l'emploi de ce terme peut donc prêter à confusion quant à la discipline dont il est question. D'autre part, il ne s'agit pas d'une étude des astres et du ciel considérés en eux-mêmes, autrement dit d'une approche astronomique. Le traité concerne la divination tirée des corps célestes et l'influence de ceux-ci sur la vie de l'homme. L'astrologie est donc distinguée de la science astronomique et définie en tant que pratique divinatoire postulant l'influence des astres sur l'existence humaine.

On constate donc que dans le monde gréco-romain, cet art divinatoire n'était pas simplement assimilé à l'astronomie, mais qu'il était identifié comme une branche distincte de la science astrale, voire comme une autre discipline. Les textes présentés viendront confirmer ce témoignage : à la différence de l'astronomie, qui repose sur l'observation céleste, les mathématiques et la géométrie, l'astrologie antique se distingue par son caractère divinatoire. Cette discipline attribue au cours et à la position des étoiles une influence sur la vie de l'être humain.

Comme souligné dans le passage de Vitruve, en astrologie, la dimension humaine est fondamentale, et il convient de ne pas l'occulter. On tomberait alors dans un amalgame simpliste où toute prédiction tirée des astres, qu'elle concerne le calendrier, les phénomènes naturels ou encore la météorologie, relèverait de l'astrologie. De fait, à côté de l'astrologie, il existe une autre manière d'établir des prédictions où le ciel et les astres tiennent une place de premier choix : l'astrométéorologie.

3.2 Astrologie et astrométéorologie

Cas particulier de la météorologie, l'astrométéorologie permet, grâce à l'observation des astres, de prédire le temps qu'il va faire, ou de prévoir des phénomènes naturels comme les marées⁵⁹. Les théories astrométéorologiques seront bien souvent incluses dans les traités astrologiques concernant l'action des astres sur la destinée humaine⁶⁰.

59 Sur l'astrométéorologie, voir Röhr 1928 et Hübner 2003. En général sur la météorologie dans l'Antiquité, voir les articles réunis par Cusset 2003.

60 Les fragments attribués au traité de Néchepsos et Pétosiris, le plus ancien traité astrologique en grec dont nous ayons connaissance, font état de présages liés à des phénomènes astraux comme les éclipses ou le lever héliaque de Sirius, cf. II.1.3. Pour des chapitres à caractère astrométéorologiques

Ily a cependant une différence de taille entre ces deux disciplines. L'astrométéorologie étudie le lien entre phénomènes célestes et phénomènes naturels : le lever des Pléiades marque le début de l'été, la Lune tachée de noir est signe de pluie, un crépuscule rougeoyant est annonciateur de beau temps. L'astrologie établit pour sa part un lien entre astres et destinée humaine. L'inclusion des phénomènes météorologiques dans les traités astrologiques visait certainement à démontrer la validité de la croyance en l'action des astres sur l'être humain, étant donné que les effets des astres pouvaient se vérifier sur la nature en général.

Toutefois, l'observation des astres et leur lien avec les effets climatiques ou saisonniers n'implique pas forcément l'acceptation d'une doctrine astrologique supposant l'influence astrale sur les êtres humains⁶¹. Plusieurs auteurs marquent clairement une distinction entre ces deux pratiques. Au premier livre du *De divinatione*, Cicéron évoque, par l'intermédiaire de Quintus, les prévisions météorologiques. Bien que celui-ci ne les assimile pas à un art divinatoire, elles nourrissent son argumentation visant à prouver l'existence de la divination. Cicéron réfute ce point de vue au deuxième livre, en insistant notamment sur la teneur non pas divinatoire, mais scientifique, des prévisions astronomiques, obtenues par l'observation et le calcul⁶². Pline l'Ancien pour sa part critique la croyance en une destinée régie par les étoiles, mais expose le fonctionnement des marées par rapport aux phases de la lune⁶³. Enfin, Artémidore, auteur d'un traité sur les songes au III^e s. ap. J.-C., considère que les prédictions de ceux qui observent les étoiles (ἀστεροσκόποι) sont dignes de foi, mais place les faiseurs d'horoscope (μαθηματικοὶ γενεθλιαλόγοι) dans une autre catégorie⁶⁴.

Dans les pages qui vont suivre, on considérera comme astrologique tout texte où l'influence des astres sur le destin des individus est rendue évidente. Il convient de spécifier dès à présent que le corpus des textes analysés dans cette étude n'inclut pas les *Phénomènes* d'Aratos, ni les poèmes grecs et latins s'inscrivant dans cette tradition d'astronomie et de météorologie. De même, les textes en relation avec le calendrier, comme les *Fastes* d'Ovide, ne seront pas pris en compte. Plusieurs raisons motivent une telle sélection.

Tout d'abord, le poème d'Aratos ne traite pas d'astrologie. L'auteur, actif durant la première moitié du III^e s. av. J.-C., compose les *Phénomènes* à une période où le système astrologique est sans doute en train de se mettre en place dans le monde grec. Le poème n'en fait cependant pas état. En effet, le contenu consiste en une description de la sphère céleste, relevant de l'astronomie (*Phaen.* 1–757). La deuxième partie du poème, souvent décrite sous le nom de Διοσημεΐαι, est de nature météorologique

dans des traités astrologiques, voir entre autres Ptol. *Tetr.* 2,12 ; Vett. Val. 2,16, et Heph. 2,14 pour les travaux d'agriculture à accomplir selon la période de l'année.

61 Ce point est souligné par Le Bœuffe 1983 : 91, qui cite l'exemple de Plin. *Nat.* 2,29 et 2,97.

62 Cic. *Div.* 1,13–15 ; 2,14–17.

63 Plin. *Nat.* 2,23 ; 2,212–220.

64 Artem. 2,69 ; cf. 4,59, voir l'édition d'Harris-McCoy 2012.

(*Phaen.* 758–1154). Elle concerne les signes envoyés par Zeus grâce aux astres ou à la nature en général, qui permettent de prévoir le temps qu'il va faire⁶⁵. Le poème relève donc d'astronomie et de météorologie, plus précisément d'astrométéorologie, en ce qui concerne la seconde partie météorologique impliquant l'observation des astres.

Il en va de même pour les traducteurs et adaptateurs grecs et latins des *Phénomènes*⁶⁶. Certaines de ces reprises témoignent néanmoins du ferme établissement de l'astrologie dans le monde gréco-romain, quelques siècles après la composition du poème d'Aratos. Le cas de Germanicus en est un bon exemple. Il est souvent stipulé que la traduction – ou plutôt l'adaptation – que celui-ci donne des *Phénomènes* d'Aratos, est empreinte d'un caractère bien plus astrologique que son modèle⁶⁷. Il est indéniable en effet que le texte de Germanicus rend compte de la place prépondérante qu'a prise l'astrologie au début de l'Empire. À la même époque, Manilius compose un poème astrologique en cinq livres⁶⁸.

La propriété « astrologique » conférée aux vers de Germanicus concerne en premier lieu la seconde partie du poème, aussi connue sous le nom des *Prognostica*, censée faire écho à la partie météorologique du poème aratéen (ou Διοσημεία). Cette partie n'a été conservée que sous forme fragmentaire, mais deux éléments sont fréquemment relevés. D'une part, il y est question des planètes, l'un des éléments fondamentaux de la doctrine astrologique ; ce sujet a été laissé de côté par Aratos dans des vers célèbres⁶⁹. D'autre part, dans le fragment 6, malheureusement très mutilé, a été conservé le terme *triangula* (Germ. fr. 6) :

65 Le titre Διοσημεία pour signifier la partie météorologique du poème ainsi que le découpage du poème d'Aratos en plusieurs sections sont attestés depuis l'Antiquité : voir Martin 1956 : XXI–XXIV et Martin 1998 I : XLIX–LXXXV, qui propose aussi d'autres divisions possibles.

66 Sur les *Phénomènes* et leur réception latine, voir Gee 2013 ; Volk 2015. Voir aussi Pàmias i Massana/Zucker 2013 : LXXVIII n. 204 sur les compositions littéraires dérivées des *Phénomènes*. Harder 2011 : 177 n. 12 donne une liste des autres poètes de la période hellénistique qui ont composé sur l'astronomie : voir les Φανόμενα d'Alexandre d'Éphèse SH 20–22 ; d'Artémidoros SH 213 ; d'Hégésianax SH 465 (+ 466–470) ; d'Hermippe SH 485 (+ 486–490) ; de Sminthès SH 729 ; peut-être aussi le fragment de papyrus anonyme SH 922. Enfin, pour les fragments latins d'époque préclassique qui se rattachent à la tradition aratéenne (env. jusqu'au I^{er} s. av. J.-C.), voir Kruschwitz/Schumacher 2005 : 65 (Accius) ; 110–116 (Quintus Tullius Cicero) ; 132–136 (Varron d'Atax).

67 Voir par exemple Montanari Caldini 1973 et 1976 qui tente de faire ressortir les propriétés plus spécifiquement astrologiques dans le poème de Germanicus. Le poème de Germanicus est aussi inclus dans l'étude de Green 2014 : 141–149 sur l'avènement de l'astrologie à Rome.

68 Les vers de Manilius et Germanicus présentent d'ailleurs des similitudes frappantes, et les avis divergent quant à savoir lequel des deux a précédé l'autre ; voir la section sur Manilius, II.3.

69 Arat. *Phaen.* 454–461. Effe 1977 : 41 n. 8 et Kidd 1997 ad 460 estiment que la raison du refus du poète de mentionner même dans les grandes lignes le mouvement des planètes provient du fait que cet élément n'est pas pertinent pour le but du poème en général : l'influence des planètes est primordiale, à l'inverse, pour l'astrologie.

*cur te diuite lingua,
Graecia, praecurram potiusque triangula dicam ?*

Pourquoi te surpasserais-je, ô Grèce, dans la richesse de ta langue, et dirais-je plutôt « triangle » ?

Ce terme renvoie certainement à la théorie astrologique des configurations célestes (ou aspects). Ce système d'associations polygonales suggère des influences variées des signes, et particulièrement des planètes, selon qu'ils se trouvent positionnés l'un en face de l'autre dans le cercle du zodiaque (aspect diamétral), ou qu'ils sont considérés par groupes de trois (aspect trigone), quatre (aspect quadrat ou tétragone), ou six (aspect hexagonal)⁷⁰.

Le contenu des *Prognostica* s'éloigne indéniablement du modèle aratéen. Au vu des fragments conservés, Germanicus recense de manière systématique les effets de chacun des signes du zodiaque sur le climat, ainsi que les influences météorologiques des planètes selon leurs positions dans les signes (frr. 3 et 4)⁷¹. Il traite aussi de notions plus purement astronomiques en indiquant le cours et le temps nécessaire aux sept planètes et lumineaires pour accomplir leurs révolutions (fr. 2)⁷². Le fr. 5 quant à lui évoque les différents secteurs qu'Éole a assignés aux vents, indications précieuses pour la navigation.

Ces fragments restent toutefois dans le sillage de l'astrométéorologie. La présence du terme *triangula* n'implique pas nécessairement qu'il y ait eu à l'origine un développement plus spécifiquement astrologique dans les *Prognostica* de Germanicus. En effet, cette configuration polygonale est utilisée dans diverses théories concernant l'influence des astres sur le climat. Parmi elles, on peut citer la théorie radio-solaire, qui explique les raisons de la rétrogradation des planètes, ou encore les liens établis entre les aspects trigones et les vents, dont il est question dans le fr. 5⁷³.

Ces fragments témoignent assurément de la diffusion de l'astrologie dans la Rome du I^{er} s. ap. J.-C., car ils font état de certains des outils les plus communs à cette discipline, les signes du zodiaque et les planètes. Toutefois, l'élément distinctif et

70 Ptol. *Tetr.* 1,14 ; Bouché-Leclercq 1899 : 165–179.

71 Un poème grec en trimètres iambiques se rattachant à la tradition aratéenne, dont l'auteur est inconnu et la date incertaine, présente lui aussi une section météorologique en lien avec les signes du zodiaque. Voir Wieck 1897 ; Maass 1883 : 140 et 1898 : XXXII–XXXVI ; 154–169. Les fragments de nature astrologique attribués à Orphée (frr. 718–782 Bernabé) reflètent eux aussi cette tradition météorologique : voir en particulier fr. 778 Bernabé sur les séismes.

72 Il manque l'indication de la durée nécessaire à Saturne pour accomplir son orbite, qui devait se trouver dans la lacune, voir le commentaire de Le Bœuffe 1975 : *ad loc.*

73 Que le terme *triangula* se réfère à la théorie radio-solaire est une hypothèse avancée par Montanari Caldini 1973 : 190–193. Sur la rétrogradation des planètes, cf. II.8.5. Un résumé des diverses théories météorologiques en lien avec les aspects trigones est donné par Le Bœuffe 1983 : 89–90. Voir aussi Ptol. *Tetr.* 1,19 et Firm. *Math.* 2,12 pour la relation entre trigones et vents.

primordial pour qualifier ce texte d'astrologique est absent : il n'y a aucune trace de la croyance en l'action des astres sur la destinée humaine.

Pour conclure, on retiendra à ce sujet encore deux passages significatifs. Le premier est tiré de Vitruve, et intervient peu après l'extrait cité plus haut. Après avoir évoqué l'astrologie, discipline chaldéenne, il en vient à la physique de Thalès, d'Anaxagore ou de Pythagore. Il conclut cette section avec la science des parapegmes, ou calendriers établis par rapport à la position des étoiles avec les prévisions météorologiques y relatives (Vitr. 9,6,3) :

quorum inuenta secuti, siderum ortus et occasus tempestatumque significatus Eudoxus, Euctemon, Callippus, Meto, Philippus, Hipparchus, Aratus ceterique ex astrologia parapegmatum disciplinis inuenerunt, et eas posteris explicatas reliquerunt.

À la suite de leurs découvertes [sc. de Thalès, Anaxagore, Pythagore, etc.], Eudoxe, Euctémon, Callippe, Méton, Philippe, Hipparque, Aratos et d'autres, ont trouvé grâce au système des parapegmes, tiré de la science astrale, les levers et les couchers des astres, ainsi que les significations des conditions météorologiques, et ils en ont laissé l'explication à la postérité.

Dans cet extrait, Aratos figure dans la lignée des plus éminents astronomes, et son poème n'est en aucun cas assimilé à de l'astrologie, mais il est clairement identifié comme relevant de l'astronomie et de la météorologie. Un autre passage fait état d'une distinction semblable, et provient du traité astrologique en huit livres, la *Mathesis*, composé par Firmicus Maternus. Cet auteur latin du IV^e s. ap. J.-C. nous livre l'appréciation suivante concernant Aratos et la tradition aratéenne, en parlant des *paranatellonta*, constellations qui se lèvent en même temps que les signes du zodiaque (Firm. *Math.* 8,5,2-4) :

hae in uicinis signorum regionibus collocatae, cum XII signis oriuntur et cum ipsis occidunt rursus, immutatum semper cursus sui ordinem reseruantes. sed his stellis nomina ueterum fabularum apposuit antiquitas. executus est etiam horum numerum siderum Graece Aratus poeta disertissimus, Latine uero Caesar et decus eloquentiae Tullius. sed hi nomina ipsarum et ortus, non etiam auctoritatem apotelesmatum ediderunt, ut mihi uideatur haec non aliqua astrologiae scientia, sed poetica elatos licentia docilis sermonis eos studio protulisse. sed nos omnium apotelesmatum ratione perspecta, plurimum sibi inuenimus etiam has stellas in genituris hominum uendicare.

Ces étoiles, placées dans les régions voisines des signes, se lèvent avec les douze signes et se couchent aussi avec eux, en conservant toujours inchangé l'ordre de leur course. Mais à ces étoiles, l'Antiquité a donné des noms tirés des anciennes fables. Il a même exposé le nombre de ces astres en grec, le très disert poète Aratos, et en latin, ce fut César ainsi que Tullius, gloire de l'éloquence. Mais ceux-ci ont publié leurs noms et leurs levers, mais non pas la force de leurs influences, de sorte qu'il me semble qu'ils ont présenté cela avec zèle non pas grâce à une quelconque connaissance de l'astrologie, mais qu'ils ont été emportés par la liberté poétique d'un propos facilement maniable. Mais nous, après avoir approfondi le système de toutes les influences des astres, nous avons découvert que ces étoiles aussi revendiquent pour elles-mêmes bon nombre d'actions dans les thèmes de naissances des hommes.

Dans ce passage, Firmicus porte un regard sur Aratos et la tradition aratéenne en insistant sur le fait qu'Aratos et ses successeurs ont traité des *paranatellonta* sans toutefois s'adonner à l'astrologie, étant donné qu'ils ne se sont pas occupés des influences de ces astres sur les humains. Il va même jusqu'à refuser à Aratos, Germanicus et Cicéron toute connaissance de cette discipline. Firmicus au contraire est versé en astrologie, et se propose d'exposer les pouvoirs de ces astres dans la vie des hommes.

Il ressort de tous ces extraits que la discipline astrologique était, dès l'Antiquité, perçue comme une discipline distincte de l'astronomie ou de l'astrométéorologie. Les textes poétiques présentés seront donc uniquement de nature astrologique, afin de mieux cerner la variété des approches possibles pour une seule et même discipline. On pourra ainsi considérer la relation qu'entretient ce groupement de poèmes astrologiques avec une tradition littéraire plus vaste : la poésie didactique.

4 La poésie didactique

À la période hellénistique fleurissent traités et manuels sur diverses sciences, arts et savoir-faire comme l'astronomie, la chasse ou la médecine. À côté de ces textes en prose, on possède des compositions en vers sur ces mêmes disciplines, dont le contenu provient généralement de leurs pendants prosaïques. La versification de traités en prose sera également adoptée par les poètes latins, et particulièrement chérie à la période impériale. De manière générale, ces poèmes se rattachent à la tradition de l'enseignement d'un art ou d'une discipline en vers. La première attestation de ce type de poèmes dits didactiques remonte à la période archaïque avec les *Travaux et les Jours* d'Hésiode⁷⁴.

Les poèmes astrologiques font également partie de ce contexte littéraire. Mieux attestés sous l'Empire romain, les fragments les plus anciens remontent toutefois au II^e s. av. J.-C. Le contenu scientifique et technique de ces poèmes nous invite instinctivement à les considérer comme des poèmes didactiques aux côtés de leurs équivalents philosophiques, culinaires ou agricoles. Néanmoins, il importe de clarifier plus précisément ce qu'on entend par poésie didactique, étant donné que c'est sous l'angle de cette tradition littéraire que le corpus de poèmes astrologiques sera considéré. On proposera donc un bref retour sur les sources antiques déterminantes pour cette question, ainsi qu'une synthèse des différentes approches de la poésie didactique proposées par la recherche de ces dernières décennies.

74 Ce type de production est à rapprocher des textes distingués sous le nom de « Wisdom Literature », qu'on trouve notamment au Proche-Orient ancien, en Égypte, ou dans certains livres de l'Ancien Testament, voir West 1978 : 3-25.

Lorsqu'on cherche à donner une définition de la poésie didactique, la première difficulté à laquelle on est confronté procède de l'absence d'une telle définition dans les théories littéraires anciennes. Plusieurs raisons expliquent cet état de fait. Tout d'abord, la fonction didactique de la poésie en général est reconnue depuis les temps les plus reculés. En effet, les poèmes d'Homère étaient tout autant considérés comme porteurs d'enseignement que ceux d'Hésiode ou d'autres poètes. Xénophane déjà souligne le rôle d'Homère en tant qu'instructeur des Grecs (Xenoph. D 10 LM = 21 B 10 DK) :

ἐξ ἀρχῆς καθ' Ὅμηρον ἐπεὶ μεμαθήκασι πάντες

Puisque depuis le commencement tous ont appris d'après Homère.

Héraclite formule la même observation par rapport à Hésiode (Heracl. D 25a LM = 22 B 57 DK) :

διδάσκαλος δὲ πλείστων Ἡσίοδος

Et le maître de la plupart des hommes, Hésiode.

Quant à Aristophane, il met en avant les poèmes d'Orphée, de Musée, d'Hésiode et d'Homère comme porteurs d'enseignement dans des domaines spécifiques (Ar. *Ran.* 1030–1036) :

(1030) σκέψαι γὰρ ἀπ' ἀρχῆς

ὡς ὠφέλιμοι τῶν ποιητῶν οἱ γενναῖοι γεγέννηται.

Ὀρφεὺς μὲν γὰρ τελετάς θ' ἡμῖν κατέδειξε φόνων τ' ἀπέχεσθαι,

Μουσαῖος δ' ἐξακέσεις τε νόσων καὶ χρησμούς, Ἡσίοδος δὲ

γῆς ἐργασίας, καρπῶν ὥρας, ἀρότους· ὁ δὲ θεῖος Ὅμηρος

(1035) ἀπὸ τοῦ τιμῆν καὶ κλέος ἔσχεν πλὴν τοῦδ', ὅτι χρήστ' ἐδίδαξεν,
τάξεις, ἀρετάς, ὀπλίσεις ἀνδρῶν;

En effet, regarde depuis le début à quel point ceux de la génération des poètes ont été utiles. Orphée en effet nous a appris les rites, ainsi qu'à nous abstenir de tuer ; Musée les remèdes aux maladies et les oracles, Hésiode les travaux de la terre, les saisons des récoltes, les labours ; et le divin Homère, d'où a-t-il tiré son mérite et sa gloire si ce n'est d'avoir donné des enseignements utiles, les lignes de batailles, les actes courageux, les armes des hommes ?

En somme, la poésie est éducative, et la valeur didactique des poèmes homériques en particulier sera reconnue tout au long des siècles⁷⁵. La figure d'Homère en tant

75 Voir en particulier Plat. *Resp.* 10,606e et le traité de ps.-Plutarque sur la vie et la poésie d'Homère (Περὶ τοῦ βίου καὶ τῆς ποιήσεως τοῦ Ὀμήρου), datant de la fin du II^e s. ap. J.-C. Il y est fait mention de la vaste étendue de savoir dispensé dans les poèmes homériques. Voir par exemple le passage 54B,6 dans l'édition de Keaney/Lamberton 1996, et sur cette question en général Buffière 1956 ; Koning 2010 : 105–126 ; Müller 2012 : 97 ; 170–172.

que poète de tout savoir est en outre bien illustrée par les nombreuses attestations de l'utilisation des poèmes homériques dans l'éducation⁷⁶.

De surcroît, on n'attribuait pas à la poésie didactique une catégorie spécifique étant donné que les poètes et leurs œuvres étaient généralement classifiés en suivant le critère du mètre. Cette pratique est particulièrement bien illustrée par Quintilien, qui cite Homère, Hésiode, Antimaque, Apollonios, Aratos ou encore Théocrite comme poètes épiques (*epici*), tandis que Virgile, Lucrèce, Varron, Ennius, Valérius Flaccus ou Lucain figurent dans la catégorie latine correspondante⁷⁷. Ces passages de Quintilien illustrent le fait que les poèmes aujourd'hui généralement perçus comme didactiques n'avaient anciennement pas de section spécifique, et étaient considérés comme des *ἔπη* au même titre que l'*Iliade* ou l'*Énéide*⁷⁸.

Cette classification selon le mètre utilisé ne prend évidemment pas en compte le contenu. Aristote déjà, dans un passage célèbre de la *Poétique*, souligne la différence entre l'œuvre d'Homère et celle d'Empédocle (Arist. *Poet.* 1447b) :

οὐδὲν δὲ κοινόν ἐστιν Ὅμηρῳ καὶ Ἐμπεδοκλεῖ πλὴν τὸ μέτρον, διὸ τὸν μὲν ποιητὴν δίκαιον καλεῖν, τὸν δὲ φυσιολόγον μᾶλλον ἢ ποιητὴν.

Et il n'y a rien de commun entre Homère et Empédocle à part le mètre ; c'est pourquoi le premier, il est juste de l'appeler poète, mais le second, il serait préférable de l'appeler philosophe naturaliste plutôt que poète.

Cette distinction si claire entre Homère et Empédocle est cependant contrebalancée par un autre passage, tiré du traité *Sur les poètes*, aujourd'hui perdu, où Aristote qualifie Empédocle d'« homérique », et loue son talent poétique (Arist. fr. 70 Rose = Diog. Laert. 8,57) :

Ἀριστοτέλης (...) ἐν δὲ τῷ περὶ ποιητῶν φησὶν ὅτι καὶ Ὅμηρικὸς ὁ Ἐμπεδοκλῆς καὶ δεινὸς περὶ τὴν φράσιν γέγονε, μεταφορικὸς τ' ὢν καὶ τοῖς ἄλλοις τοῖς περὶ ποιητικὴν ἐπιτεύμασι χρώμενος.

Aristote, (...) dans son traité *Sur les poètes*, dit qu'Empédocle est homérique, et qu'il s'est montré habile d'expression, vu qu'il est métaphorique et qu'il fait usage des autres trouvailles poétiques.

Aristote met en avant la qualité mimétique comme critère distinctif de la poésie. Ainsi, sur un plan formel, Empédocle peut être qualifié d'homérique, mais il ne l'est pas pour ce qui touche au récit⁷⁹. Aristote souligne donc la nécessité d'une

76 Cribiore 2001 : 140–142 ; 194–197 ; sur l'utilisation des poèmes d'Hésiode dans un contexte éducatif, Cribiore 2001 : 197–198, et dans le monde romain : Rosati 2009 : 353–355.

77 Quint. *Inst.* 10,1,46–55 ; 10,1,85–92, voir Steinmetz 1964. Sur la classification poétique selon le mètre utilisé, voir Müller 2012 : 81–87.

78 Kroll 1925 : 1842. Sur la définition de l'épopée dans l'Antiquité, voir Koster 1970 et Hainsworth 1991.

79 Sur le concept de *μίμησις*, voir Halliwell 2002. L'apparente contradiction de ces deux extraits d'Aristote est discutée entre autres par Osborne 1998 : 27–28.

classification allant au-delà du mètre utilisé ; le contenu doit lui aussi être pris en compte⁸⁰.

Enfin, la distinction de la poésie didactique comme genre poétique particulier n'est attestée explicitement qu'à la fin du IV^e s. ap. J.-C. par le grammairien latin Diomède⁸¹. Celui-ci suit la tradition platonicienne et aristotélicienne de la classification des poèmes selon le mode d'énonciation⁸². Il distingue de ce fait trois genres de poèmes différents (*poematos genera*) : ils peuvent être imitatifs, énonciatifs ou mixtes. La poésie didactique fait partie de la deuxième catégorie (Diom. *Ars gramm.* 3, *De poematibus* = *Gramm. Lat.* 1 p. 482,20–25 ; p. 482,31–32 ; p. 483,1–3 Keil) :

exegeticum est uel enarratiuum in quo poeta ipse loquitur sine ullius personae interlocutione, ut se habent tres georgici et prima pars quarti, item Lucreti carmina et cetera his similia. (...)

exegetici uel enarratiui species sunt tres, angelitice, historice, didascalice. (...)

didascalice est qua comprehenditur philosophia Empedoclis et Lucreti, item astrologia, ut phaenomena Aratu et Ciceronis, et georgica Vergilii et his similia.

Le genre narratif ou énonciatif est celui où le poète lui-même parle sans que personne d'autre n'intervienne, comme les trois livres des *Géorgiques* et la première partie du quatrième, de même le poème de Lucrèce et les autres qui leur sont semblables. (...)

Il y a trois types de poèmes narratifs ou énonciatifs : le type gnomique, historique, didactique. (...)

Le type didactique est celui qui comprend la philosophie d'Empédocle et de Lucrèce, de même l'astronomie, comme les *Phénomènes* d'Aratos et de Cicéron, et les *Géorgiques* de Virgile ainsi que les autres qui leur sont semblables.

Servius emploie une terminologie identique et qualifie de didactiques (*didascalici*) les *Géorgiques* de Virgile, qu'il compare aux *Travaux* d'Hésiode ainsi qu'au *De rerum natura* de Lucrèce⁸³. La diversité des systèmes de classification adoptés dans l'Antiquité ainsi que l'apparition tardive d'une catégorie distincte de la poésie didactique ne sont pas étrangères aux difficultés auxquelles on se trouve confronté encore actuellement lorsqu'on en vient à des questions de définition. La description

80 Voir Hor. *Ars poet.* 73–85 qui associe au critère du mètre celui du sujet, cf. Brink 1971 : 161.

81 Il existe de même un document grec qu'on désigne sous le nom de *Tractatus Coislinianus*, conservé dans un manuscrit du X^e s. Dans cet écrit, la poésie est divisée en poésie mimétique et poésie non-mimétique. Cette dernière catégorie est elle-même subdivisée en poésie historique (ιστορική) et en poésie instructive (παιδευτική). Certains pensent que ce *Tractatus Coislinianus* a été composé à partir d'un traité péripatéticien de la période hellénistique, dont la datation est incertaine. Voir les discussions chez Cooper 1922 : 10–15 ; Janko 1984 : 42–53 et Volk 2002 : 31–32. Le *Tractatus* a été édité, entre autres, par Kaibel 1899 : 50–53 et Koster 1975 : 63–67.

82 Sur le mode d'énonciation comme critère de classification, voir Müller 2012 : 87–91.

83 Servius *Comment. in Georg.* (p. 129,9–12 Thilo) ; cf. I.4.1.

de la poésie didactique en tant que « problème de la poétique » illustre bien la situation⁸⁴.

De nombreuses études ont été consacrées à ces poèmes qui, sans conteste, se distinguent dans la littérature grecque et latine⁸⁵. Malgré des similitudes évidentes avec la poésie épique en particulier, certains éléments les en différencient nettement. En effet, dans ces œuvres généralement composées en hexamètres dactyliques, les poètes exposent la teneur et le fonctionnement d'une discipline scientifique, d'un art ou d'un savoir-faire.

Durant ces dernières décennies, plusieurs approches ont été proposées pour distinguer ces compositions d'autres genres littéraires. L'une d'entre elles consiste à classer ces poèmes en trois catégories, en utilisant une typologie où l'on considère l'intention du poète⁸⁶ :

- 1) Le poète désire réellement enseigner une matière en particulier, son but est tout d'abord didactique : c'est le type factuel (« sachbezogen »). L'exemple représentatif en est le *De rerum natura* de Lucrèce.
- 2) Le poète cherche tout d'abord à relever le défi de la mise en vers d'un sujet technique. Le but didactique n'est qu'apparent : c'est le type formel (« formal »). Il est illustré par les poèmes de Nicandre, les *Theriaca* et les *Alexipharmaca*.
- 3) Le poète n'enseigne pas une matière, il enseigne par son biais. La matière exposée est un vecteur pour le thème réel que le poète désire aborder : c'est le type transparent (« transparente »). Un exemple appartenant à cette catégorie « transparente » est le poème d'Aratos, les *Phénomènes*.

Ces trois points sont présentés clairement comme des distinctions constituant un cadre pour situer les poèmes didactiques⁸⁷. Certains poèmes ne peuvent être attribués de manière exclusive à l'un ou à l'autre de ces types, et témoignent ainsi des frontières parfois ténues qui délimitent ces points⁸⁸. Malgré l'intérêt de certaines de ces remarques pour l'étude des poèmes didactiques, une telle classification, qui repose sur l'intention supposée de l'auteur, reste délicate. En effet, par ce type d'approche, on risque avant tout de proposer une projection moderne⁸⁹.

84 Voir l'article de Fabian 1968, intitulé « Das Lehrgedicht als Problem der Poetik ».

85 Sur la poésie didactique, voir : Kroll 1924 : 185–201 ; Kroll 1925 ; Fabian 1968 ; Pöhlmann 1973 ; Effe 1977 ; Heath 1985 : 253–263 ; Schiesaro/Mitsis/Strauss Clay 1993 ; Dalzell 1996 ; Toohey 1996 ; Atherton 1998 ; Wöhrle 1998 ; Fowler 2000 ; Volk 2002 ; Gale 2005 ; Horster/Reitz 2005 ; Kruschwitz/Schumacher 2005 ; Cusset 2006 ; Müller 2012 : 172–183 ; Hutchinson 2013 : 281–284 ; 301–307 ; 344–347 ; Sider 2014 ; Sistikou 2014 ; Overduin 2014 : 12–31.

86 Effe 1977 : 28–33 ; Effe 2005 : 28–29.

87 Une approche similaire est proposée par la distinction entre la finalité didactique et l'aspect didactique formel d'un poème : voir Heath 1985 : 253–263.

88 Effe 2005 : 29.

89 Pour des critiques formulées à l'égard du système d'Effe 1977, voir Volk 2002 : 4 ; Harder 2007 : 25 ; Sider 2014 : 15–17. Lightfoot 2014 : 87 résume les objections principales : on ne peut prétendre

Une réponse à cette difficulté peut être apportée par l'établissement de différentes caractéristiques pour définir le genre. La plupart du temps, on peut relever dans ces poèmes généralement composés en hexamètres dactyliques la présence d'un maître et d'un élève, un sujet instructif et souvent technique, des *excursus* mythologiques, le tout sur une étendue d'environ 800 vers. Ces éléments ne figurent toutefois pas forcément dans tous les poèmes ; le genre, ainsi que le format, évoluent avec le temps⁹⁰. La validité de ces remarques n'est pas mise en doute, et les composants relevés dans cette liste sont des éléments-clés pour l'étude des poèmes didactiques. Néanmoins, ces caractéristiques ne peuvent former un point de départ à l'établissement d'un corpus didactique. On tomberait en effet dans un argument circulaire. Elles ne devraient servir que dans un deuxième temps, lorsqu'intervient l'analyse des poèmes à proprement parler.

Une approche analogue consiste à prendre comme point de départ le contenu des textes eux-mêmes. Quatre critères doivent être réunis pour qu'un poème puisse être considéré comme didactique⁹¹ :

- 1) Le poète doit signifier une intention didactique explicite (« explicit didactic intent »). Cette intention peut, par exemple, se traduire par les interpellations répétées du maître à son élève.
- 2) La présence d'un maître et d'un élève est obligatoire (« teacher-student constellation »).
- 3) Le texte doit explicitement être présenté comme une composition poétique (« poetic self-consciousness »). L'auto-conscience poétique suppose que le poète, en plus d'avoir la parole, identifie explicitement ses vers comme de la poésie. Cela peut se traduire par une invocation à la Muse ou à une divinité, par une *sphragis*, ou encore par des allusions du poète à sa profession.
- 4) Enfin, le poème doit faire état d'indicateurs relatifs à la simultanéité poétique (« poetic simultaneity »). Ce procédé souligne l'avancement du chant du poète, qui correspond à l'avancée de l'enseignement donné par le maître. Il est identifiable, notamment, dans les passages de transition, qui structurent le poème et lui donnent sa composante narrative.

Ces quatre points partagent un trait commun : un caractère explicite⁹². Bien que ces éléments soient récurrents dans les compositions didactiques, il est laissé peu de place à la nature implicite qu'ils peuvent revêtir. Le deuxième critère, celui de la présence d'un maître et d'un élève, en est un bon exemple. En effet, il est

pouvoir hiérarchiser les éléments d'un poème de la sorte, ni connaître l'intention réelle d'un auteur.

90 Toohey 1996 : 4 ; 250–251. Sur le caractère évolutif d'un genre littéraire voir aussi Dalzell 1996 : 3–6.

91 Volk 2002 : 36–40.

92 Le système des quatre critères mis en avant par Volk ne fait pas l'unanimité. Harder 2007 : 26 critique la méthode circulaire employée pour définir le genre ; voir aussi Sider 2014 : 16–17 ; Lightfoot 2014 : 101.

souvent stipulé que ces deux personnages sont un élément essentiel d'un poème didactique. Cette caractéristique est reconnue de façon quasi unanime⁹³. Toutefois, on est en droit de se demander à quel point le caractère explicite de leur présence est obligatoire pour considérer un texte comme didactique. Le maître et l'élève peuvent être implicitement suggérés par la fonction du narrateur et par celle de l'auditeur ou du lecteur⁹⁴. En résumé, l'établissement *a posteriori* d'une classification ou de critères qui définissent le genre et qui fonctionnent comme des garants de l'appartenance d'un texte à un certain corpus est un procédé délicat. Cela implique nécessairement d'inclure des textes et d'en exclure d'autres, ou d'admettre tout du moins un caractère hybride dans certains cas.

À l'inverse, on peut se retrouver devant une conception très large de la poésie didactique, en partant d'un point de vue historique. D'aucuns proposent ainsi de distinguer dans la poésie didactique les textes informatifs et les textes instructifs, respectivement représentés par la *Théogonie* et les *Travaux et les Jours* d'Hésiode⁹⁵. Ces deux catégories englobent un nombre très large de poèmes. Outre les poèmes habituels comme les *Phénomènes* d'Aratos ou les *Géorgiques* de Virgile, qui figurent dans le type instructif, la prise en compte d'un type informatif réunit entre autres les poèmes étiologiques (notamment les *Aitia* de Callimaque), catalogiques (par exemple le *Catalogue des femmes* hésiodique), ou même mythologiques, comme les *Métamorphoses* d'Ovide.

Il n'y a certes pas lieu de remettre en question le caractère informatif du poème de Callimaque ou des poèmes du type catalogique, ni la quantité de savoir qui y est réunie. Toutefois, un caractère informatif peut être attribué à tout texte, qu'il soit en prose ou en poésie, et ne reflète pas précisément la notion de didactique. L'inclusion des *Métamorphoses* d'Ovide dans le type informatif en est une bonne illustration. L'aspect informatif contient une portée bien trop générale pour pouvoir être un outil qualificatif de la poésie didactique. En réalité, cette approche est comparable à la conception ancienne de la valeur didactique de la poésie en général.

Dans les discussions concernant la poésie didactique, on constate que la notion de genre littéraire intervient fréquemment. Bien que dans ce cas précis ce concept ne soit attesté de manière explicite que tardivement, il n'est pas dénué d'intérêt dans la mesure où c'est un outil qui aide à appréhender une composition et à la mettre en résonance avec d'autres⁹⁶. Cette notion n'en reste pas moins particulièrement problématique, étant donné qu'on ne s'accorde pas sur la définition même du genre

93 Toohey 1996 : 2-5 ; Green 2014 : 12.

94 Fowler 2000 : 205 souligne que la figure du maître est habituellement explicite, tout comme l'est celle de l'élève, qui peut cependant aussi être identifiée avec le lecteur ; Harder 2007 : 27 n. 13.

95 Harder 2007.

96 Sur la théorie ancienne du genre littéraire dans ses manifestations explicites et implicites, voir Farrell 2003 ainsi que Van Tress 2004 : 4-7 sur les conceptions actuelles et anciennes du genre.

de la poésie didactique. En conséquence, il n'existe pas de consensus quant aux textes poétiques à inclure ou à exclure du genre didactique.

L'objectif de cette étude n'est pas de proposer une nouvelle définition du genre de la poésie didactique, ni d'en adopter une existante. Toutefois, il est nécessaire de trouver un compromis entre les diverses approches rencontrées dans la recherche moderne et de définir la position qui sera prise face à cette problématique.

On considérera donc le genre de la poésie didactique par le biais de l'histoire et de la réception littéraire. On constate en effet l'existence d'une tradition poétique qui débute avec les *Travaux et les Jours* d'Hésiode et se perpétue avec les œuvres de Parménide, d'Empédocle, d'Aratos, de Nicandre, de Lucrèce, de Virgile, de Manilius, et de bien d'autres encore. Ces compositions se distinguent de l'épopée ou de la bucolique, car ce sont des textes versifiés où les rouages d'une discipline technique, d'un art, d'une science ou d'un savoir-faire se trouvent exposés.

Le concept de genre didactique sera employé de manière souple. On ne cherchera pas à établir des éléments constitutifs qui risqueraient d'en restreindre l'horizon, mais on évitera également d'y affilier des œuvres diverses et variées que l'on fait difficilement entrer dans la catégorie de l'épopée. Le jugement d'Aristote, qui distingue la poésie hexamétrique d'Homère et d'Empédocle, restera la ligne directrice : on considérera comme poèmes didactiques des œuvres en vers qui portent sur le fonctionnement d'une discipline, d'un savoir-faire ou d'une science.

Cette approche repose donc uniquement sur des critères de forme et de contenu. Elle permet de ne pas exclure au préalable certaines compositions selon des prérequis de longueur ou de mètre, ni d'en écarter d'autres en raison de l'absence de caractéristiques explicites ou de traits didactiques habituels attendus. Ce cadre aidera toutefois à prendre en compte le caractère évolutif du genre, en prêtant attention aux similitudes, aux variations et aux innovations proposées au gré du temps par chaque auteur face à l'œuvre de ses prédécesseurs. Pour ce faire, on considérera également la dimension de l'imitation littéraire ou intertextualité, dans une acception large du terme⁹⁷.

Dans cette étude, on se proposera tout d'abord de mettre en lumière les similarités et les différences que l'on peut constater à l'intérieur du corpus poétique astrologique. Au cours des chapitres, on aura un aperçu des diverses formes que prend la poésie astrologique sur une échelle de sept siècles. Ces poèmes seront principalement mis en résonance avec le genre didactique ; ce faisant, on aura un aperçu plus clair de leurs interactions avec la production littéraire grecque et latine. Il ne s'agit pas pour autant de présenter un commentaire des vers, ni de signaler toute allusion ou intertexte avec d'autres œuvres littéraires. Le but est de

97 La bibliographie concernant la notion d'intertextualité appliquée à la littérature gréco-latine est abondante. On trouvera une orientation autour du débat chez Fowler 1997 ; Edmunds 2001. Pour des exemples d'application de ce concept, voir notamment les études de Hinds 1998 ; Cusset 1999 ; Nelis 2001 ; Van Tress 2004.

considérer en quelle mesure des éléments de forme et de contenu sont pertinents dans ces poèmes, sur un plan didactique en général et astrologique en particulier. Ainsi, ces poèmes seront considérés à l'intérieur d'un corpus spécifique de même qu'à l'intérieur de la tradition didactique dont Hésiode est le plus ancien représentant.

Les pages qui vont suivre offrent une brève synthèse d'éléments poétiques et littéraires que l'on trouve fréquemment dans les poèmes didactiques. Ces particularités ont été mises en exergue par la recherche moderne ; on y ajoutera également quelques remarques personnelles. Elles guideront la lecture des poèmes astrologiques, afin de voir en quelle mesure ces compositions correspondent aux attentes habituelles d'un lecteur familier de la poésie d'Hésiode, d'Aratos ou de Lucrèce. Enfin, étant donné que la poésie didactique est considérée sous un angle de tradition littéraire, on citera en premier lieu des exemples tirés des *Travaux* d'Hésiode, le *primus auctor* incontesté de cette tradition⁹⁸.

4.1 Le maître et l'élève

La présence d'un destinataire ou d'un groupe de destinataires à qui le poème est adressé est généralement considérée comme un élément primordial pour un poème didactique⁹⁹. La nécessité d'un destinataire est exprimée par Servius dans son commentaire aux *Géorgiques* de Virgile (*Servius Comment. in Georg.* p. 129,9–12 Thilo) :

et hi libri didascalici sunt, unde necesse est, ut ad aliquem scribantur ; nam praeceptum et doctoris et discipuli personam requirit : unde ad Maecenatem scribit, sicut Hesiodus ad Persen, Lucretius ad Memmium.

Et ces livres [sc. les quatre livres des *Géorgiques*] sont didactiques, c'est pourquoi il est nécessaire qu'ils soient adressés à quelqu'un ; de fait, une instruction requiert et la figure d'un maître, et celle d'un élève : c'est pourquoi il écrit à Mécène, de même qu'Hésiode écrit à Persès, Lucrèce à Memnius.

Bien que ce passage ne soit pas compris dans un contexte de théorie littéraire, il identifie une particularité nécessaire – selon Servius du moins – d'un poème didactique. La centralité de cet élément semble déjà suggérée par un fragment des

98 Le rôle crucial joué par le *πρῶτος εὐρητής* – ou du moins par un exemple d'autorité ancien – dans les définitions génériques est illustré par le passage d'Hor. *Ars poet.* 73–85. Cela découle vraisemblablement des études d'époque hellénistique sur le canon poétique, voir Harrison 2013 : 3–4. Sur Hésiode en tant que modèle pour la poésie didactique gréco-latine, voir (entre autres) les *Phénomènes* d'Aratos avec Fakas 2001 et les *Géorgiques* de Virgile avec Farrell 1991, en particulier les pp. 27–168, et Koning 2010 : 341–349 pour un aperçu général. Sur Hésiode et sa réception : Montanari/Rengakos/Tsagalidis 2009 ; Koning 2010 ; Hunter 2014 ; Van Noorden 2015 ; Canevaro 2015.

99 Sur cet aspect, voir les articles réunis par Schiesaro/Mitsis/Strauss Clay 1993.

Didascalica du poète et grammairien Accius (170 – env. 85 av. J.-C.) qui comporte la figure du maître et de l'élève¹⁰⁰.

Le destinataire peut être unique ou multiple, nommé ou anonyme : Hésiode s'adresse à son frère Persès de même qu'aux rois ; le destinataire des *Phénomènes* d'Aratos n'est pas nommé, tandis que le poème de Lucrèce est adressé à Memmius. Dans tous les cas, la présence du destinataire est d'ordinaire signifiée par des interpellations du poète, généralement à la deuxième personne du singulier.

L'auteur construit donc deux personnages dans son poème : celui du maître-poète, et celui de l'élève-lecteur (ou auditeur). Le poète compose une œuvre en vers, mais il est aussi un maître qui dispense un savoir technique. De fait, c'est une matière scientifique qu'il véhicule dans ses vers, et qu'il enseigne au destinataire. La personne du destinataire évolue elle aussi sur deux plans. D'une part, le destinataire est l'élève à qui s'adresse le maître ; il est supposé apprendre la matière enseignée. D'autre part, il est plus précisément un lecteur ou un auditeur de vers, étant donné qu'on attend de lui l'apprentissage par l'entremise d'une œuvre poétique.

Ces personnages sont des constructions de l'auteur du poème. Malgré l'effet de réel qu'ils impliquent, ils ne reflètent pas forcément des situations ou des personnes réelles. En termes de narratologie, ils correspondent respectivement au narrateur et au narrataire, tous deux internes¹⁰¹. À ces protagonistes intratextuels répondent les personnes réelles que sont l'auteur et son public ou lectorat ; leur présence n'est pas à négliger dans les différents niveaux de lecture offerts par ces poèmes.

4.2 Autorité du maître, inspiration divine et vérité

Dans cette relation maître-élève, l'autorité du maître est d'ordinaire clairement affirmée : en effet, il assure dispenser, dans son poème, une discipline ou un savoir-faire particulier. Son autorité en la matière se traduit de différentes manières. D'un point de vue syntaxique, la voix du maître est généralement soulignée par une forte présence de verbes à la première personne du singulier. Le maître indique que c'est lui qui a la parole, et qu'il détient un certain savoir-faire : le « je » du narrateur interne est clairement mis en avant¹⁰². Parfois, cette autorité est affermie par des

100 *nam quam uaria sint genera poematorum, Baebi, quamque longe distincta alia ab aliis, nosce* (Acc. fr. 8, p. 27 Funaioli), Pöhlmann 1973 : 848 ; Rosati 2009 : 344 n. 6. Parmi les fragments conservés de cette œuvre sur la poésie grecque et latine, certains sont en prose, d'autres en vers : Degl'Innocenti Pierini 1980 : 55–67 ; sur Accius et ses écrits didactiques, voir Kruschwitz/Schumacher 2005 : 53–66.

101 Sur ces notions de narratologie appliquées à la littérature grecque et latine, voir en particulier De Jong 2014 : 17–45.

102 Le mode énonciatif des poèmes didactiques est souligné par Diomède, voir I.4.

indications biographiques concernant la personne du poète. Hésiode mentionne le litige l'opposant à son frère, ou encore son bourg d'origine, Ascra¹⁰³.

L'enseignement d'une matière scientifique va donc habituellement de pair avec la présence du maître en tant que figure d'autorité en la matière. Néanmoins, la discipline est dispensée sous une forme versifiée qui n'exclut pas une autorité supérieure, divine, inspiratrice. Ainsi, le maître qui affirme son autorité pour le contenu rend parfois aussi compte de l'autorité divine qui l'inspire, grâce à laquelle le maître est aussi poète. Cela se traduit généralement par une invocation à la Muse ou à une divinité en début de poème¹⁰⁴.

Toutefois, l'inspiration divine, étroitement liée à la forme poétique, soulève une question épineuse : celle de la véracité du contenu. La polémique à l'encontre des poètes, accusés de préférer des mensonges, est déjà attestée chez les présocratiques : on reproche notamment à Homère et Hésiode les vices qu'ils attribuent aux dieux¹⁰⁵. La problématique du mensonge en poésie est bien résumée par ce proverbe mentionné par Solon (Solon fr. 29 West)¹⁰⁶ :

πολλὰ ψεύδονται ἄοιδοί

Les poètes disent beaucoup de mensonges.

Dans un célèbre passage de la *Théogonie*, Hésiode souligne précisément l'ambiguïté des Muses, capables de chanter le vrai comme le faux (Hes. *Theog.* 27–28) :

ἴδμεν ψεύδεα πολλὰ λέγειν ἐτύμοισιν ὁμοῖα,
ἴδμεν δ', εὖτ' ἐθέλωμεν, ἀληθέα γηρύσασθαι.

Nous savons dire bien des mensonges semblables à des vérités, et nous savons, quand nous le voulons, chanter le vrai.

Néanmoins, dans le cadre d'une composition où le poète se propose de transmettre une discipline ou un savoir-faire particulier, il est primordial que le contenu soit pris au sérieux¹⁰⁷. Ainsi, l'autorité que se confère le maître est parfois renforcée par une affirmation de vérité (Hes. *Op.* 10) :

ἐγὼ δέ κε Πέρση ἐτήτυμα μυθησαίμην.

Quant à moi, j'ai l'intention de dire des vérités à Persès.

103 Hes. *Op.* 27–41 ; 633–640. Sur la portée métaphorique des indications autobiographiques d'Hésiode, voir Strauss Clay 2003 : 181.

104 Sur l'invocation à la Muse comme marqueur poétique, voir Volk 2002 : 12–17 ; 39.

105 Xenoph. D 8 LM = 21 B 11 DK ; D 9 LM = 21 B 12 DK. Sur les attaques à l'encontre d'Homère et d'Hésiode et les diverses stratégies mises en œuvre pour défendre leurs vers, voir Koning 2010 : 82–103.

106 Sur l'attribution de ce vers à Solon, voir West 1989–1992 II : *ad fr.* 29.

107 Pour la question de la vérité liée à l'inspiration divine, voir Koning 2010 : 299–328, qui propose également un compte rendu général des différentes interprétations de ce passage de la *Théogonie* dans la recherche moderne.

Ces occurrences hésiodiques, tirées des deux œuvres majeures du poète, forment une opposition qui sera utilisée dans l'histoire de la réception d'Hésiode. Les mythes divins présentés dans la *Théogonie* et le *Catalogue des femmes*, que l'on peut rapprocher des épopées homériques, contrastent avec la réalité concrète et humaine exposée dans les *Travaux et les Jours*. Ainsi, les œuvres d'un même poète peuvent être utilisées pour évoquer l'aspect fictif ou l'aspect véridique des vers¹⁰⁸.

En somme, on constate que la dimension du contenu d'un poème est décisive. Cet élément résoudra la tension suscitée entre le potentiel mensonger des Muses comme exprimé dans la *Théogonie*, et l'utilisation de ces mêmes divinités en tant que garantes de la véracité des paroles du poète dans les *Travaux*. En effet, leur statut divin leur permet d'accéder à des connaissances inatteignables aux mortels ; en outre, elles peuvent combler, le cas échéant, certaines lacunes du poète. C'est ainsi qu'Hésiode se tourne vers les Muses au moment d'aborder le sujet de la navigation, domaine qui dépasse ses compétences¹⁰⁹.

4.3 Structure et contenu

Dans le cas d'un poème didactique, le contenu consiste en l'exposition d'une science ou d'un savoir-faire. Les sujets traités couvrent une vaste étendue de disciplines, allant de la philosophie à la médecine, en passant par l'agriculture, l'astronomie, la pêche, la chasse, ou encore la gastronomie¹¹⁰. Le poème remplit, au premier abord du moins, la fonction d'un manuel versifié. Il va sans dire que cette conception s'applique uniquement aux poèmes composés à partir de la période classique et hellénistique, auxquels on peut confronter des traités en prose. De manière générale, un vocabulaire technique, spécifique à la discipline enseignée, ainsi que la structure de l'œuvre sont des aspects principaux pour la fonction didactique du texte.

On a souligné, chez Hésiode, la présence de la Muse au moment d'aborder le thème de la navigation. De fait, l'invocation à la divinité est aussi un outil pouvant être exploité vis-à-vis du contenu. Tout d'abord, c'est un marqueur structurel : il intervient généralement en début de poème, mais parfois aussi au cours des vers, notamment en un point central de l'œuvre, ou encore en guise d'épilogue. La composante structurelle de l'invocation tient en premier lieu au fait qu'elle est d'ordinaire accompagnée d'indications concernant le contenu. En effet, l'appel à la Muse ou à la divinité est une occasion, pour le poète, de définir le sujet de ses vers, et d'établir les thèmes qui seront abordés¹¹¹. En outre, il a également

108 Rosati 2009 : 348–352.

109 Hes. *Op.* 660–662.

110 Voir respectivement les poèmes de Lucrèce, d'Aglaïas (*SH* 18), de Virgile, d'Aratos, des deux Oppien et d'Archestratos.

111 Conte 2007 : 219.

l'occasion d'établir le contexte géographique et temporel de sa composition¹¹². Que ces indications soient fictives ou réelles, elles ne sont pas sans signification pour la forme et le fond du poème. Ainsi, en sa qualité d'indicateur du contenu et du contexte poétique, l'outil de l'invocation divine possède une composante fortement didactique et pédagogique.

Le poète dispose néanmoins d'autres outils pour définir le contenu et structurer la matière, sans qu'il y ait nécessairement une présence divine. Ces passages peuvent être qualifiés de « passages de transition » : ce sont des moments où, par exemple, le maître-poète résume ce qui vient d'être dit, et annonce le sujet ou l'aspect qui sera traité dans la suite. C'est précisément dans ces passages fondamentaux pour l'agencement de la matière que la fonction didactique du texte est mise en exergue. Ce faisant, le maître balise son exposé technique et donne, de façon pédagogique, une structure à son enseignement. Il attire l'attention de son élève sur le contenu de ses vers, passés et futurs.

Ces passages de transition, qui signalent l'avancée de l'exposé scientifique, soulignent de même l'avancée de la composition poétique, étant donné que le maître est aussi poète. Ils ont été identifiés comme des marqueurs de la simultanéité poétique (« poetic simultaneity »)¹¹³. Ils servent en effet à donner l'impression que le texte est en train d'être créé à mesure qu'on l'entend ou qu'on le lit. Un marqueur temporel vient bien souvent appuyer ce sentiment. De tels procédés s'observent dès l'époque archaïque ; tout porte à croire qu'ils sont à rapprocher du caractère originellement oral de la production poétique. Ils se retrouvent ensuite aussi bien en prose qu'en poésie, et sont particulièrement fréquents en poésie didactique, où le développement de l'exposé se doit d'être clairement conduit.

4.4 Forme poétique, mnémotechnique et vérité

La littérature archaïque est indissociable de l'oralité, et il n'est pas surprenant que la forme poétique, propre à la mémorisation, ait été privilégiée. Toutefois, avec l'apparition de la prose et son établissement dans les domaines philosophique et technique en particulier, le choix des vers pour un exposé scientifique ne sera plus une nécessité dictée par une culture de l'oralité, mais une décision consciente de l'auteur.

La poésie didactique, qui fleurit à l'époque hellénistique et impériale dans un contexte livresque, est bien trop souvent réduite à un tour de force littéraire dans lequel la forme métrique n'a pour fonction principale que de montrer l'habileté du poète. Bien que la place de l'écrit ne cesse de croître au cours des siècles, l'apprentissage par cœur n'en est pas oublié pour autant. L'importance de la mémorisation est encore

112 Hutchinson 2013 : 301–303.

113 Volk 2002 : 14–24 ; 39–40.

soulignée au II^e s. ap. J.-C. par Plutarque, qui exhorte vivement à ce que la mémoire des enfants soit entraînée (Plut. *Mor.* 9d–e *De liberis educandis*) :

πάντων δὲ δεῖ μάλιστα τὴν μνήμην τῶν παίδων ἀσκεῖν καὶ συνεθίζειν· αὕτη γὰρ ὡσπερεὶ τῆς παιδείας ἐστὶ ταμεῖον, καὶ διὰ τοῦτο μητέρα τῶν Μουσῶν ἐμυθολόγησαν εἶναι τὴν Μνημοσύνην, αἰνιττόμενοι καὶ παραδηλοῦντες ὅτι οὕτως οὐδὲν γεννᾶν καὶ τρέφειν ὡς ἡ μνήμη πέφυκε. καὶ τοῖνυν ταύτην κατ' ἀμφοτέρ' ἐστὶν ἀσκητέον, εἴτ' ἐκ φύσεως μνήμονες εἶεν οἱ παῖδες, εἴτε καὶ τοῦναντίον ἐπιλήσμονες.

Par-dessus tout, il faut exercer et accoutumer la mémoire des enfants : en effet, c'est elle qui est pour ainsi dire le trésor de l'éducation, et c'est pour cela qu'on dit dans les mythes que la mère des Muses est Mnémosynè, laissant entendre et insinuant qu'il n'y a rien qui ne développe et nourrisse comme la mémoire. Et celle-ci doit certes être exercée dans un cas comme dans l'autre, que les enfants aient par nature bonne mémoire, ou au contraire qu'ils soient oublieux.

À cet égard, le mètre, qui facilite la mémorisation grâce à sa structure, à son rythme, à sa musique, est un atout majeur pour une composition didactique. La forme poétique est en elle-même un outil pédagogique, étant donné que l'apprentissage et la mémorisation du texte – versifié en l'occurrence – en sont facilités¹¹⁴. Platon déjà souligne la fonction mnémotechnique du vers (Plat. *Phaedr.* 267a) :

τὸν δὲ κάλλιστον Πάριον Εὐνήν (..) οἱ δ' αὐτὸν καὶ παραψόγους φασὶν ἐν μέτρῳ λέγειν μνήμης χάριν – σοφὸς γὰρ ἀνὴρ.

Et on dit que l'illustre Énéno de Paros (...) a aussi mis des reproches indirects en vers afin d'aider la mémoire – car c'est un homme compétent.

Deux possibilités quant à l'apprentissage effectif de l'œuvre des poètes sont énoncées dans les *Lois* : certains soutiennent qu'il faut apprendre l'intégralité des vers, mais d'autres conseillent de mémoriser uniquement les passages importants (κεφάλαια), rassemblés dans des recueils d'anthologies (Plat. *Leg.* 7,810e–811a) :

λέγω μὴν ὅτι ποιηταὶ τε ἡμῖν εἰσὶν τινες ἐπῶν ἐξαμέτρων πάμπολλοι καὶ τριμέτρων καὶ πάντων δὴ τῶν λεγομένων μέτρων, οἱ μὲν ἐπὶ σπουδῆν, οἱ δ' ἐπὶ γέλῳτα ὠρμηκότες, ἐν οἷς φασὶ δεῖν οἱ πολλὰκίς μυρίοι τοὺς ὀρθῶς παιδευομένους τῶν νέων τρέφειν καὶ διακορεῖς ποιεῖν, πολυηκόους τ' ἐν ταῖς ἀναγνώσεσιν ποιῶντας καὶ πολυμαθεῖς, ὅλους ποιητὰς ἐκμανθάνοντας· οἱ δὲ ἐκ πάντων κεφάλαια ἐκλέξαντες καὶ τινὰς ὅλας ῥήσεις εἰς ταῦτόν συναγαγόντες, ἐκμανθάνειν φασὶ δεῖν εἰς μνήμην τιθεμένων, εἰ μέλλει τις ἀγαθὸς ἡμῖν καὶ σοφὸς ἐκ πολυπειρίας καὶ πολυμαθείας γενέσθαι.

Je dis en vérité que nous avons des poètes, certains, tout à fait nombreux, auteurs d'hexamètres, mais aussi de trimètres et enfin de tout ce qu'on appelle mètres, les uns pour un motif sérieux, les autres pour un motif comique ; bien souvent d'innombrables personnes disent qu'il faut en nourrir les jeunes qui sont correctement éduqués et les en rassasier complètement, en les rendant très savants dans ces lectures et très connaisseurs

114 Sur les systèmes mnémotechniques grecs et latins, voir Small 1997 : 72–76 ; 81–137.

par l'apprentissage par cœur de tous les poètes : d'autres, après avoir sélectionné parmi tous ceux-ci les passages les plus importants et rassemblé au même endroit certaines citations en entier, disent qu'il faut les apprendre par cœur en les mémorisant, si on veut devenir vertueux et sage grâce à une grande expérience et un grand savoir.

Quelques siècles plus tard, l'apprentissage par cœur est encore préconisé par Cicéron, qui exhorte un ami à ce que son fils mémorise Hésiode et ses célèbres maximes (Cic. *Fam.* 6,18,5) :

Lepta suauissimus ediscat Hesiodum et habeat in ore 'τῆς δ' ἀρετῆς ἰδρωῖτα' et cetera [= Hes. Op. 289].

Que le très doux Lepta apprenne par cœur Hésiode et qu'il ait sur ses lèvres « (au-devant) de la prospérité, c'est la sueur » et le reste.

Bien plus, le vers, incriminé par certains pour son potentiel mensonger, devient pour d'autres un garant de la fiabilité du contenu (Gal. *De compositione medicam. per genera* 5,10 = vol. 13 p. 820 Kühn) :

εἶρηται μοι πολλάκις ὡς οὐ μόνον εἰς μνήμην αἱ ἔμμετροι γραφαὶ χρησιμώτεραι τῶν πεζῆ γεγραμμένων εἰσίν, ἀλλὰ καὶ εἰς τὴν τῆς συμμετρίας τῶν μινυμένων ἀκρίβειαν.

J'ai souvent dit que ce n'est pas seulement pour la mémoire que les recettes métriques sont plus avantageuses que les compositions en prose, mais aussi pour la précision de la proportion des ingrédients mélangés.

Galien met en avant les mêmes qualités du vers au sujet de la thériaque de Damocratès, en trimètres iambiques (Gal. *De antidotis* 1,15 = vol. 14 p. 89 Kühn) :

τὴν χρῆσιν αὐτῆς ὅλην ἔγραψε σαφῶς. ἔστι δὲ δι' ἑμμέτρου λέξεως, ὡς εἴωθεν, ἥτις οὐ μόνον τὸ μνημονεύεσθαι ῥαδίως, ἀλλὰ καὶ τὸ μὴ παραποιεῖσθαι τὰς συμμετρίας ἀγαθὸν ἔχει.

Il [Damocratès] a décrit clairement toute son utilisation. Et c'est en vers, selon son habitude, ce qui est non seulement un avantage pour s'en rappeler facilement, mais aussi pour éviter que les proportions soient falsifiées.

Galien souligne donc deux avantages des remèdes médicaux versifiés. D'une part, la mémorisation du contenu en est facilitée. D'autre part, la forme métrique offre un cadre strict qui empêche d'altérer les indications concernant les ingrédients utilisés. En effet, Galien affirme que certaines personnes mentent volontairement en transmettant des remèdes à d'autres, ou qu'ils en falsifient le contenu. De plus, lorsque les indications numériques sont notées à l'aide de signes, certains chiffres sont facilement intervertis entre eux. C'est pourquoi les recettes médicales versifiées d'Andromachos ou de Damokratès sont dignes d'éloges : la forme métrique de ces textes garantit un contenu précis, fiable, et non falsifié (Gal. *De antidotis* 1,5 = vol. 14 pp. 31–32 Kühn) :

ἐνιαί κακῶς εἰσι γεγραμμένοι, τινῶν μὲν ἐν τῷ τοῖς αἰτήσασι διδόναι τὰς γραφὰς ἐκοντι ψευδομένων, ἐνίων δὲ καὶ διαστρεφόντων ἢ παρὰ τινων ἔλαβον ἀντίγραφα. τὰ δὲ διη βιβλία τὰ κατὰ τὰς βιβλιοθήκας ἀποκείμενα, τὰ τῶν ἀριθμῶν ἔχοντα σημεῖα, ῥαδίως διαστρέφεται, τὸ μὲν πέντε ποιούντων ἐννέα, καθάπερ καὶ τὸ ο, τὸ δὲ ιγ, προσθέσει μιᾶς γραμμῆς, ὡσπερ γε καὶ ἀφαιρέσει μιᾶς ἐτέρας, (...). ἐπαινῶ δὲ καὶ τὸν Ἀνδρόμαχον ἐμμέτρως γράψαντα τὴν θηριακὴν αὐτὴν, ὡσπερ καὶ ἄλλοι τινές. ὁ δὲ Δαμοκράτης καὶ τᾶλλα πάντα διὰ μέτρων ἔγραψεν ὀρθῶς ποιήσας. ἤκιστα γὰρ οἱ πανούργοι δύνανται διαστρέφειν αὐτά.

Certains [remèdes] ont été mal mis par écrit. Certaines personnes, en transmettant les recettes à ceux qui le leur ont demandé, mentent volontairement, et d'autres falsifient même les copies qu'ils ont reçues d'autrui. Quant aux livres qui se trouvent dans les bibliothèques, ceux qui ont les signes des chiffres sont facilement altérés : à la place de cinq, ils mettent neuf, et de même pour le 70 et pour le 13, par l'ajout d'une seule lettre, de même certes par la suppression d'une seule autre (...) ¹¹⁵. Et je loue Andromachos qui a écrit cette thériaque en mètres, tout comme quelques autres aussi l'ont fait. Et Damocrates, qui a aussi écrit toutes les autres recettes en mètres, a bien fait. En effet, les personnes mal intentionnées ont bien moins la possibilité de falsifier ces écrits-là.

Pour Galien, les vers sont donc un avantage certain pour les remèdes médicaux¹¹⁶. Néanmoins, la question du mensonge en poésie n'est pas absente de ses écrits. En discutant une ode de Pindare (*Pyth.* 2,44–49), Galien établit une différence claire entre le savant (σοφός) et le poète (ποιητής), entre enseigner (διδάσκειν) et charmer (θέλγειν), entre vérité (ἀλήθεια) et mythologie (μυθολογία) (Gal. *De usu partium* 3,1 = vol. 3 pp. 169–171 Kühn) :

Πίνδαρος δ' εἰ μὲν ὡς ποιητὴς προσίεται τὸ τῶν Κενταύρων μυθολόγημα, συγχωρητέον αὐτῷ· εἰ δ' ὡς σοφὸς ἀνὴρ καὶ τι περιττότερον τῶν πολλῶν ἐπίστασθαι προσποιούμενος ἐτόλμα γράφειν

ᾠδς

ἵπποισι Μαγνητίδεσιν ἐμίγνυτ' ἐν Παλίου

σφυροῖς· ἐκ δ' ἐγένοντο στρατὸς

θαυμαστός ἀμφοτέροις

ὅμοιοι τοκεῦσι, τὰ μα-

τρθέν μὲν κάτω, τὰ δ' ὑπερθε πατρός·

ἐπιτιμητέον αὐτῷ τῇ προσποιήσει τῆς σοφίας. (...)

ἀλλ', ὦ Πίνδαρε, σοὶ μὲν ἄδειν τε καὶ μυθολογεῖν ἐπιτρέπομεν, εἰδότες τὴν ποιητικὴν μοῦσαν οὐχ ἡκιστα τῶν ἄλλων τῶν οἰκείων κόσμων καὶ τοῦ θαύματος δεομένην· ἐκπλήξαι γὰρ οἶμαι καὶ θέλξει καὶ κηλήσαι τοὺς ἀκροατάς, οὐ διδάξαι βούλεσθαι. ἡμεῖς δ', οἷς ἀληθείας, οὐ μυθολογίας, μέλει, σαφῶς ἴσμεν οὐσίαν ἀνθρώπου τε καὶ ἵππου παντάσιν ἄμικτον ὑπάρχουσαν.

115 En grec, on peut facilement modifier le chiffre cinq (ε) en neuf (θ). Le deuxième cas est moins évident : le chiffre septante (ο) serait interverti avec le chiffre treize (ιγ).

116 Sur Galien et la poésie médicale versifiée, voir l'article de Luccioni 2003.

Si c'est en tant que poète que Pindare accepte le récit mythique des Centaures, il faut le lui concéder : mais si c'est en tant qu'homme savant, et en prétendant savoir quelque chose de plus remarquable que la plupart, qu'il osait écrire :

« Celui-ci [Kentauros] s'unit aux cavales de Magnésie au pied du Pélion, et il en est né une foule étonnante, semblables à ses deux parents : la partie inférieure vient de la mère, et la partie supérieure du père », il faut le blâmer de revendiquer abusivement la connaissance. (...)

Eh bien, Pindare, nous te confions le soin de chanter et de raconter des récits mythiques, sachant que la Muse poétique a surtout besoin des autres univers que ceux qui nous sont propres, ainsi que de ce qui est fabuleux : en effet, je crois que tu veux étonner, charmer et séduire les auditeurs, non pas leur enseigner. Quant à nous, qui nous soucions de la vérité et non pas de la mythologie, nous savons très bien que la nature de l'homme et du cheval n'est pas du tout mixte.

De tous ces extraits, il ressort que le paramètre du contenu est décisif. L'éloge des remèdes médicaux en vers indique que, pour Galien du moins, la valeur scientifique d'un texte transcende la forme, et peut s'appliquer tant à la prose qu'à la poésie¹¹⁷. Pour ce qui touche à l'aspect didactique d'un texte, et en particulier d'un remède médical, la forme poétique offre selon Galien des avantages non négligeables. Ces avantages sont d'ordre pédagogique (la mémorisation du contenu est facilitée) et scientifique (l'autorité du contenu est préservée).

Ces extraits tirés d'auteurs comme Platon, Cicéron ou Galien, dont l'activité est séparée dans le temps par plusieurs siècles, attestent les avantages mnémotechniques du mètre et l'importance constante de la mémorisation dans l'apprentissage. Au XII^e siècle de notre ère, le vers et ses propriétés didactiques n'ont toujours pas perdu de leur attrait pour Jean Tzétzès, qui compose ses trois traités sur la poésie dramatique grecque en dodécasyllabes byzantins, afin d'en faciliter l'apprentissage¹¹⁸.

Ainsi, dans les poèmes rattachés à la tradition didactique, la question de la forme n'est pas uniquement un aspect esthétique. Le mètre fonctionne comme un acteur didactique majeur dans une composition dont l'objectif prétendu est d'enseigner une science en vers. La forme est donc un élément décisif pour ce type de compositions : elle est l'un des outils fondamentaux qui participent de la qualité didactique d'un texte.

4.5 Le rôle de l'élève

Jusqu'ici, on a porté une attention particulière à la fonction du maître-poète, et à la manière dont les deux facettes de cette figure sont exprimées dans le texte.

117 Sur la position de Galien concernant la vérité en poésie, voir Von Staden 1998. Il souligne en particulier que dans le cas de Galien, la distinction formelle entre prose et poésie n'est pas pertinente (p. 81).

118 Les trois traités, intitulés *στίχοι περὶ διαφορᾶς ποιητῶν* (XXIa) ; *ἱμβοὶ τεχνικοὶ περὶ κωμωδίας* (XXIb) ; *περὶ τραγικῆς ποιήσεως* (XXIc), sont édités par Koster 1975.

L'élève-destinataire a lui aussi un rôle à jouer ; ce que le maître attend de lui peut être identifié de diverses façons.

Tout d'abord, il y a l'aspect implicite, suggéré par la forme : les vers facilitent la mémorisation du poème. En optant pour une forme métrique, le maître peut mettre en avant sa démarche pédagogique. De la part de l'élève, il attend l'apprentissage de l'enseignement donné ; la mémorisation des vers en est un moyen. Les injonctions d'Hésiode à Persès rendent cette suggestion explicite : à maintes reprises, le maître-poète exhorte son destinataire à se souvenir (μυμνημένος)¹¹⁹. Ces conseils lui permettent de jouer sur deux plans en simultanément. D'une part, il encourage son destinataire à se souvenir de la teneur de son enseignement. D'autre part, ce verbe est significatif dans un contexte où l'oralité prévaut. Ainsi, ces exhortations renvoient à la mémorisation des vers en même temps qu'à l'intégration de leur message.

Un pendant célèbre à cette notion de mémorisation sera développé à l'époque hellénistique avec les interpellations au destinataire des *Phénomènes*. La forme μυμνημένος apparaît une seule fois, dans un contexte où le contenu des *Travaux* est évoqué¹²⁰. Par contre, le poète insiste sur le sens de la vision : il recommande à son élève de regarder et le texte, et le ciel¹²¹. Enfin, un maître attend de son élève une capacité de réflexion personnelle, généralement suggérée par des verbes de pensée et de considération (φράζω, νόεω, etc.)¹²².

4.6 Interactions avec d'autres genres littéraires

La plupart des poèmes didactiques sont composés en hexamètres dactyliques, même si certains auteurs emploient d'autres mètres, comme le distique élégiaque ou le trimètre iambique. La proximité entre poésie épique et didactique a déjà été soulignée. À côté d'une forme métrique généralement identique, ces compositions partagent de nombreuses similarités au niveau de la langue, que ce soit pour le style, la syntaxe ou le vocabulaire. À l'instar d'un poème épique, un poème didactique présente également un canevas, qui se traduit en premier lieu par l'accession de l'élève à la connaissance grâce à un voyage initiatique¹²³.

119 On dénombre sept emplois du verbe μυμνήσκομαι, dans la forme μυμνημένος : Hes. *Op.* 298 ; 422 ; 616 ; 623 ; 641 ; 711 ; 728.

120 Arat. *Phaen.* 745, avec l'entier du passage, vv. 732–747 (agriculture, navigation et jours). Cf. *Phaen.* 7 μυμνήσκων, en parlant de Zeus.

121 Il existe pas moins de dix-neuf occurrences du verbe σκέπτομαι, sans compter les synonymes et dérivés. Sur le thème de la visibilité dans les *Phénomènes* d'Aratos, voir Hunter 1995 ; Volk 2012.

122 Chez Hésiode, voir en particulier *Op.* 293–297 et certaines occurrences du verbe φράζω (et dérivés) en lien avec le destinataire : vv. 248 ; 294 ; 367 ; 404 ; 448 ; 688 ; 766. Voir Canevaro 2015 : 143–211 sur les efforts intellectuels attendus du destinataire dans les *Travaux et les Jours*.

123 Sur les interactions entre poésie épique hexamétrique et poésie didactique dans la littérature latine, voir Gale 2004, ainsi que Fowler 2000 sur la notion de « didactic plot ».

En outre, de même qu'un poème épique peut contenir des parties plus techniques, comme un développement catalogique, l'exposé scientifique d'un poème didactique est parfois agrémenté d'interludes. C'est le cas, par exemple, du mythe hésiodique des cinq âges de l'humanité, réduits au nombre de trois dans les *Phénomènes* d'Aratos¹²⁴. Au cours de ces passages, le poète présente un aspect de sa matière sous un jour différent, et diversifie son discours. En introduisant ces *excursus* mythologiques dans son enseignement, le poète brouille les limites génériques en rappelant les liens étroits qui lient son poème à l'épopée conventionnelle. Les *excursus* mythologiques en sont certainement l'exemple le plus évident, mais la variété des mètres utilisés en poésie didactique permet bien d'autres subtils échos.

Ce dernier point servira à clore ce survol d'outils didactiques utilisés de façon récurrente par les poètes traitant d'une matière scientifique. Il reflète les difficultés quant à la définition de la poésie didactique mises en exergue en début de chapitre. En effet, ce type de trait propre à d'autres productions littéraires contribue à brouiller les limites distinguant un genre littéraire d'un autre¹²⁵. Le lecteur se trouve, encore et toujours, mis au défi d'apprécier une œuvre dans la richesse de sa diversité.

En somme, les pages qui vont suivre seront centrées sur la dimension littéraire de la poésie astrologique. Certains aspects de ces textes seront étudiés de près grâce à un nombre d'extraits qui rythmeront les chapitres. Au-delà de la question de leurs liens avec la production didactique, ces citations tirées de compositions diverses, mais qui partagent toutes une même thématique, offrent par le biais de l'astrologie une fenêtre ouverte sur la société gréco-romaine et ses préoccupations, et ce sur une étendue de sept siècles. Il est à espérer que la perspective proposée dans cette étude contribuera à éveiller toujours davantage l'intérêt de la recherche pour ces textes qui n'ont pas encore révélé tous leurs secrets.

124 Hes. *Op.* 106–201 ; Arat. *Phaen.* 96–136.

125 Voir la célèbre formulation du croisement générique (« Kreuzung der Gattungen ») par Kroll 1924 : 202–224. Dans la recherche actuelle touchant à des questions de genre littéraire, on tend de plus en plus à mettre en relief ces interactions et leurs mécanismes : voir Fowler 1982, en particulier pp. 106–129 sur la notion de « mode » littéraire ; Harrison 2007 et 2013 sur le concept d'enrichissement générique (« generic enrichment »), et en général les articles réunis par Papanghelis/Harrison/Frangoulidis 2013.

II Les poèmes astrologiques

1 Nécheptos et Pétosiris

Nécheptos et Pétosiris sont deux figures semi-légendaires auxquelles sont attribués des écrits astrologiques. Ces textes, en circulation dès la période hellénistique, représentent l'autorité suprême en matière d'astrologie. La plupart des manuels et des poèmes astrologiques conservés, qu'ils soient en grec ou en latin, mentionnent Nécheptos et Pétosiris en tant que source. Le contenu de leurs écrits nous est parvenu sous forme fragmentaire. Une grande partie des extraits conservés est rapportée par Vettius Valens, qui compose autour de 175 ap. J.-C. ; on en trouve aussi chez Héphestion de Thèbes (début du V^e s. ap. J.-C.). Certains passages sont aussi repris en latin dans le manuel de Firmicus Maternus, composé entre 334 et 337 ap. J.-C. Plus généralement, des extraits de Nécheptos et Pétosiris figurent parmi les autres écrits astrologiques réunis dans les douze volumes du *Catalogus codicum astrologorum graecorum* (1898–1953), ci-après CCAG¹. La recherche de ces dernières décennies ainsi que de récentes découvertes ont permis de lever un peu plus le voile de mystère enveloppant Nécheptos, Pétosiris et les écrits qui leur sont attribués².

Les sources anciennes se réfèrent soit à Nécheptos, soit à Pétosiris, soit à Nécheptos et Pétosiris ensemble. Le premier est parfois qualifié de roi, tandis que le second apparaît sans qualificatif particulier³. Il est à souligner qu'un bon nombre de fragments attribués à Nécheptos et Pétosiris ne contient pas de référence explicite à ces auteurs. Ainsi, la mention d'un roi (ὁ βασιλεύς) est généralement comprise comme une référence à Nécheptos, même si ce titre n'est pas spécifié davantage,

- 1 Les *testimonia et fragmenta* de Nécheptos et Pétosiris ont été rassemblés par Riess 1891–1893 ; Heilen 2011 : 31–34 a complété ces listes avec les dernières références connues à ce jour, reprises chez Heilen 2015 : 40–47.
- 2 Sur Nécheptos et Pétosiris, voir en particulier : Kroll 1901 ; Boll 1903 : 372–378 ; Darmstadt 1916 ; Kroll 1935 ; Gundel/Gundel 1966 : 27–36 ; Fraser 1972 : 436–437 ; Pingree 1974 ; Pingree 1978 : 436–437 ; Barton 1994a : 26–28 ; Hübner 2000. Certaines informations données par ces références ne sont aujourd'hui plus d'actualité : les dernières avancées de la recherche concernant Nécheptos et Pétosiris se trouvent chez Ryholt 2011 ; Heilen 2011 ; Moyer 2011 : 228–248 ; Heilen 2015 : 39–52 ; 539–562 ; Quack 2018 : 110–120.
- 3 Par exemple ὁ βασιλεύς Νεχεψώς (fr. 29 Riess = Gal. *De simpl. med. temp. ac fac.* 9,19 vol. 12 p. 207 Kühn), ou simplement ὁ βασιλεύς (fr. 5 Riess = Vett. Val. 3,13,6). Fraser 1972 : 436 avec n. 490 relève un passage de Vettius Valens où Pétosiris est vraisemblablement qualifié de roi (= fr. 18 Riess, ὁ βασιλεύς Πετόσιρις ἐδήλωσε). Kroll 1935 : 2160 avait déjà proposé de corriger cette leçon. Dans l'édition de référence de Vettius Valens (Pingree 1986), on lit à présent : ὁ βασιλεύς Πετοσίρει ἐδήλωσε (Vett. Val. 3,7,1). Sur la fonction sacerdotale parfois attribuée à Pétosiris, voir II.1.2.

étant donné qu'il est en d'autres endroits question du « roi Nécheptos » (ὁ βασιλεὺς Νεχεψώς). Bien plus, vu que le savoir qui se rattache à Nécheptos et Pétosiris est étroitement associé à l'Égypte, certains renvois aux « Égyptiens » ou aux « anciens » dans les sources postérieures sont acceptés comme des références à Nécheptos et Pétosiris si d'autres indices textuels semblent corroborer ce fait⁴. En effet, on trouve parfois des expressions comme οἱ δὲ περὶ Πετόσειριν (sic) Αἰγύπτιοι (Pétosiris et son entourage égyptien) ; οἱ δὲ παλαιοὶ Αἰγύπτιοι οἱ περὶ Πετόσειριν (les anciens égyptiens, à savoir Pétosiris) ; οἱ παλαιοὶ Αἰγύπτιοι (les anciens égyptiens), ou simplement οἱ παλαιοὶ (les anciens)⁵.

La plupart du temps, ces deux personnages sont donc évoqués en tant que figures d'autorité en matière d'astrologie. Il convient de revenir brièvement sur les personnages historiques à partir desquels « Nécheptos et Pétosiris » ont été construits⁶.

1.1 Nécheptos

La tradition grecque et latine se réfère à Nécheptos par diverses orthographes, dont les plus fréquentes sont Νεχεψώ/Nec(h)epso (Néchepto), ou Νεχεψώς/Nec(h)epsos (Nécheptos). Étant donné que la plupart des attestations ne conservent pas le *sigma*/-s final, la graphie moderne a jusqu'à présent privilégié « Néchepto »⁷. Il a récemment été établi que la graphie correcte est en réalité « Nécheptos ».

Mis à part les sources astrologiques postérieures à la période hellénistique, le nom de Nécheptos (Νεχεψώς) apparaît dans la liste de rois appartenant à la 26^e dynastie égyptienne fournie par Manéthon l'historien (III^e s. av. J.-C., fr. 68–69 Waddell). Plusieurs tentatives d'explications étymologiques ont été proposées pour comprendre à quel nom égyptien le grec « Néchepto(s) » pouvait se référer : certains se sont accordés pour comprendre Néchepto(s) comme reproduisant le nom royal Néchao, auquel on aurait ajouté un titre ou une épithète⁸. Le nom de Néchepto(s) n'avait encore jamais été identifié dans les sources égyptiennes, mais il a récemment été découvert dans deux papyri en égyptien démotique provenant de la bibliothèque du temple de Tebtunis. Ces découvertes ont permis d'établir

4 Heilen 2015 : 40. Quack 2018 : 113–114 met en garde contre l'attribution automatique à Nécheptos et Pétosiris de fragments provenant des « Égyptiens ».

5 En voici, dans l'ordre, les références : fr. 14 Riess = Procl. *In Plat. Rem publ.* II p. 59,3 Kroll ; fr. 14b Riess = Heph. 2,1,2 ; fr. 6 Riess = Heph. 1,21,1 ; fr. +10 Heilen = Vett. Val. 8,6,14.

6 Voir l'article fondamental de Ryholt 2011, d'où les informations sur Nécheptos et Pétosiris qui suivent sont tirées. Heilen 2011 : 23–31 ; Heilen 2015 : 539–562 et Quack 2018 : 49–120 en reprennent les conclusions tout en développant aussi certains points.

7 Ryholt 2011 : 65.

8 Ryholt 2011 : 63.

l'orthographe et l'étymologie correcte du nom, ainsi que d'identifier d'autres sources où le nom apparaît vraisemblablement en partie⁹.

Ainsi, les sources égyptiennes connues mentionnant le nom de Néchepso(s) s'élèvent aujourd'hui à six papyri provenant de quatre textes différents en égyptien démotique (entre le I^{er} et le III^e s. ap. J.-C.) en plus d'un *menat* en faïence, instrument de musique utilisé dans les cultes, dont la date est inconnue¹⁰. L'un des textes démotiques où le nom royal apparaît est le P.Carlsberg 710, où l'on peut lire : « Pharaon Néchepsos ». Grâce à ces sources égyptiennes, il a pu être établi que la graphie Νεχεψώς (Néchepsos) transcrit parfaitement l'égyptien démotique ; ce nom signifie selon toute vraisemblance « Néchao le Sage »¹¹. De plus, le roi Néchepsos mentionné par Manéthon avant Néchao I, Psammétique I et Néchao II est très certainement un ajout de l'historien grec – ou des auteurs plus tardifs grâce auxquels son texte a été conservé. En effet, l'étude des sources démotiques a permis d'établir que le règne de Psammétique I fournit en réalité un *terminus post quem* pour le roi Néchepsos, qui est à identifier avec Néchao II. C'est ainsi que le nom du roi Néchao II, dont l'épithète « le Sage » est certainement postérieure à son règne, a été rendu en égyptien démotique et en grec par « Néchepsos ».

Enfin, une source démotique mentionne une éclipse coïncidant avec l'accession au pouvoir de Néchao II en 610 av. J.-C.¹². De plus, on a conservé une clepsydre datant du règne de Néchao II (610–595 av. J.-C.) contenant les noms de mois, de décans, et de divinités. Le dieu Amon et le roi Néchao II sont tous deux représentés sur la clepsydre ; Amon s'adresse au roi¹³. Ainsi, de son vivant déjà, le roi Néchao II semble avoir été mis en lien avec des phénomènes célestes. Ces éléments ne sont peut-être pas étrangers à la construction *a posteriori* d'une figure royale en lien avec l'astrologie.

1.2 Pétosiris

Le nom de Pétosiris (« Celui qu'Osiris a donné ») est quant à lui particulièrement fréquent, ce qui n'a pas facilité son identification¹⁴. On a proposé de voir, derrière ce nom, le grand-prêtre Pétosiris dont la tombe a été retrouvée à Hermopolis (fin

9 Ryholt 2011. Ces papyri ont été récemment publiés par Quack/Ryholt 2019.

10 La liste des sources est donnée par Ryholt 2011 : 62–63.

11 Ryholt 2011 : 64–66. Le P.Carlsberg 710 est édité par Ryholt 2012 : 131–141.

12 Sur l'historicité de cette éclipse, voir Ryholt 2011 : 68–70.

13 Les fragments restants de la clepsydre sont décrits par Montet 1946, qui traduit la fin du discours d'Amon à Néchao II : « ... devant ton père Râ. Tu les verras dans le ciel, comme Râ, éternellement. » (p. 37). La clepsydre est aussi mentionnée par Schott 1950 : 42 et Neugebauer/Parker 1969 : 42.

14 Heilen 2011 : 29 ; Quack 2018 : 112 avec n. 267.

du IV^e s. – début du III^e s. av. J.-C.), ou encore un autre Pétosiris dont la tombe, à Atfih, contient des représentations astrales (II^e s. av. J.-C.)¹⁵.

Aujourd'hui, il est désormais possible d'identifier Pétosiris avec un personnage bien connu de la littérature égyptienne, le sage Pétésis, ou Petese en égyptien¹⁶. En effet, grâce à la découverte du nom de Néchepsos dans l'introduction à un manuel astrologique que le sage Pétésis présente au roi, le lien entre Pétésis et Pétosiris a pu être établi. Pour expliquer le glissement de Pétésis à Pétosiris, il a été démontré qu'en égyptien démotique, le nom de Pétésis est très similaire à celui de Pétosiris ; bien plus, on ne saurait distinguer l'un de l'autre si un déterminant divin était ajouté à Pétésis. Ainsi, il semble que la tradition concernant un certain Pétosiris en relation avec Néchepsos et l'astrologie résulte d'une erreur de lecture du nom qui se référerait à l'origine au sage Pétésis¹⁷.

Le *terminus ante quem* fourni par la première référence à ce personnage dans les sources égyptiennes remonte au IV^e s. av. J.-C.¹⁸. Un certain Pétésis (Πετεῖσις) apparaît de même dans un fragment de papyrus grec (III^e s. ap. J.-C.) où sont conservés les douze dernières lignes d'un dialogue astrologique entre ce dernier et Platon. Pétésis fait sans aucun doute partie des prophètes mentionnés sur le papyrus, avec qui le philosophe se serait entretenu en Égypte¹⁹. S'il a réellement instruit Platon en astrologie, cela impliquerait de faire remonter sa période d'activité à la fin du V^e ou au début du IV^e s. av. J.-C. Toutefois, il n'existe pas de preuves tangibles qui confirmeraient cette hypothèse ; la rencontre entre ces deux personnages a tout aussi bien pu être une construction postérieure²⁰.

Dans la recherche moderne, Pétosiris est souvent qualifié de prêtre, bien qu'aucune source grecque ou latine ne mentionne explicitement une charge sacerdotale en lien avec Pétosiris²¹. Il est vrai que dans son prologue aux *Astronomica*, Manilius évoque les rois et les prêtres à qui le savoir astrologique est échu en premier²². La mention des rois est vraisemblablement une allusion à Néchepsos, qualifié comme tel dans les sources. Étant donné que celui-ci est souvent cité de pair avec Pétosiris, l'évocation des prêtres, qui suit directement celle des rois, a

15 Voir entre autres Spiegelberg 1922 ; Kroll 1935 : 2164–2165 ; Gundel/Gundel 1966 : 31 ; Bohleke 1996 : 18 n. 43 (tombe d'Hermopolis) ; Depuydt 1994 : 6 (tombe d'Atfih). Neugebauer/Parker 1969 : 216 rejettent l'une et l'autre de ces identifications.

16 Sur Pétésis dans la littérature égyptienne, voir Ryholt 1999.

17 Ryholt 2011 : 70.

18 Quack 2002 étudie les diverses sources démotiques où un personnage du nom de Pétésis, sage ou magicien, apparaît. Il mentionne une source hiératique anormale du VIII^e–VII^e s. av. J.-C. de nature juridique et littéraire, où apparaît un Petese de Héliopolis (pp. 78–79), sans qu'on puisse toutefois le relier au domaine de la magie.

19 P.Rylands 63, édité par Johnson/Martin/Hunt 1915 : 2–3.

20 Sur le sage Pétésis, sa période d'activité et ses liens prétendus avec Platon, voir Ryholt 2006 : 13–16.

21 Heilen 2011 : 29 avec n. 44 ; Heilen 2015 : 553–554.

22 Manil. Astr. 1,41 ; 1,46–47.

pu être comprise comme une référence à Pétosiris, d'où l'amalgame. En outre, la représentation de Pétosiris en tant que prêtre a sans doute été renforcée par la volonté des chercheurs d'identifier l'auteur du manuel astrologique avec le grand-prêtre Pétosiris dont la tombe a été retrouvée à Hermopolis.

De surcroît, l'art de la divination en général est fréquemment associé à la charge sacerdotale. En ce qui concerne l'Égypte et la science astrale, Diodore de Sicile atteste la pratique de l'astronomie et de l'astrologie par les prêtres égyptiens ; des documents en langue égyptienne viennent confirmer ses dires²³. En réalité, la représentation de Pétosiris comme un prêtre pourrait bien tirer son origine des sources démotiques.

En effet, parmi celles qui ont préservé le nom de Néchepsos, celui-ci est parfois associé à un autre personnage, non sans lien avec un temple, avec la divinité ou avec la charge de prêtre. Dans l'introduction au manuel astrologique, le prophète Pétésis présente au roi Néchepsos un texte composé par Imhotep, fils de Ptah, qu'il est le seul à pouvoir déchiffrer. Pétésis aurait découvert cet écrit dans le temple d'Héliopolis. Le qualificatif de prophète est à comprendre dans le sens égyptien du terme, et non biblique : Pétésis a le statut d'un prêtre de haut rang. Un autre document met en scène un prêtre présentant des textes mortuaires au pharaon Néchepsos²⁴. Enfin, le sacerdoce de Pétosiris peut aussi être déduit du fragment de papyrus grec où Platon s'entretient avec Pétésis, certainement l'un des prophètes mentionnés. Ainsi, ces sources suggèrent pour Pétosiris, ou tout du moins pour un personnage apparaissant avec Néchepsos, une fonction sacerdotale. En dernier lieu, dans d'autres sources démotiques relatant les aventures de Pétésis, bien que sans lien spécifique avec l'astrologie ni avec Néchepsos, celui-ci est explicitement qualifié de prêtre et magicien à Héliopolis²⁵.

En résumé, on constate que Néchepsos et Pétosiris représentent un thème littéraire aussi bien en Égypte qu'en Grèce. L'appellation « Néchepsos et Pétosiris » est construite à partir du pharaon Néchao II, un personnage historique, et Pétésis, un prêtre, sage et magicien dont l'existence ne peut être prouvée, mais reste somme toute possible²⁶. Toutefois, l'auteur ou les auteurs qui se cachent derrière ce pseudonyme devaient être actifs à la période hellénistique ; au cours des siècles, divers textes ont été ajoutés au corpus de Néchepsos et Pétosiris, afin de garantir l'autorité du contenu. Voici la façon dont se compose le corpus d'écrits qui leur sont attribués.

23 Diod. Sic. 1,28,1 ; 1,81,6. Pour les sources égyptiennes attestant la pratique de l'astrologie par certains prêtres, voir notamment Moyer 2011 : 235 ; Quack 2018 : 74–75 avec n. 34.

24 Voir Ryholt 2006 : 13 ainsi que les sources égyptiennes n°1 et n°4 présentées par Ryholt 2011 : 62–63.

25 Quack 2002.

26 Ryholt 2006 : 15.

1.3 Œuvre

Les écrits en grec attribués à Néchépsos et Pétosiris ne sont conservés que sous la forme de fragments dont le contenu est transmis, repris ou traduit, de manière plus ou moins fidèle, par des auteurs postérieurs. Il n'existe à ce jour qu'un seul fragment provenant de la tradition directe, daté autour du II^e – début du III^e s. ap. J.-C. Ce papyrus contient un extrait du 15^e livre de Néchépsos et relève de la magie astrale²⁷.

Les textes de Néchépsos et Pétosiris abordent différentes branches de la discipline astrologique, et peuvent être répartis en plusieurs catégories²⁸. Un premier groupe de textes concerne des prédictions astrales de portée générale. Les phénomènes considérés incluent en premier lieu les éclipses et le lever héliaque de Sirius ; quant à l'attribution à Néchépsos et Pétosiris de fragments concernant les comètes, elle est mise en doute²⁹. Ce type de prédictions générales atteste vraisemblablement un développement égyptien d'époque achéménide et ptolémaïque, construit à partir de la tradition de divination astrale mésopotamienne. On retrouve en effet la plupart de ces éléments dans la série de prédictions astrales babyloniennes *Enūma Anu Enlil* ainsi que dans des papyri en égyptien démotique³⁰. D'aucuns doutent toutefois de l'origine mésopotamienne de ce matériel, étant donné la présence de prédictions fondées sur Sirius, un élément typiquement égyptien et non attesté dans les présages astraux des tablettes en cunéiforme³¹. Néanmoins, la présence d'éléments égyptiens ne devrait pas exclure une potentielle influence babylonienne à l'origine.

Les prédictions concernent l'Égypte et plus largement le continent eurasiatique ; pour ce qui est de la date, la composition originale de ces fragments est généralement située dans la deuxième moitié du II^e s. av. J.-C. au vu des événements historiques qui y sont évoqués. De plus, on suppose que l'auteur a utilisé le traité astronomique d'Hypsiclès, actif autour de 170 av. J.-C., comme le suggère déjà Vettius Valens³². Ces fragments sont en premier lieu conservés par des auteurs de l'Antiquité tardive comme Héphestion (début du V^e s. ap. J.-C.), Proclus (V^e s. ap. J.-C.) ou encore Jean le Lydien (VI^e s. ap. J.-C.).

Un deuxième ensemble regroupe les éléments astrologiques généraux : méthodologie, planètes, signes du zodiaque, aspects. Ces données pourront être

27 P.Bingen 13, édité par Fournet 2000.

28 Pingree 1974 propose une division en quatre catégories ; Heilen 2011 : 25, qui connaît davantage de témoignages et fragments, en énumère dix, reprises dans Heilen 2015 : 48–50. La division en cinq catégories proposée ici condense les deux systèmes : elle reprend les détails contenus chez Pingree 1974 tout en tenant compte de Heilen 2011 : 25.

29 Voir fr. 9 ; 10 ; 11 Riess et son commentaire ; Pingree 1974 : 548 ; Quack 2018 : 113.

30 Pingree 1974 : 547 ; Barton 1994a : 26–27.

31 Quack 2018 : 118.

32 Vett. Val. 3,13,5–6 = fr. 5 Riess. Sur Hypsiclès, Néchépsos et Pétosiris, voir Kroll 1901 : 576–577 ; Fraser 1972 : 435–436 avec n. 487 ; pour la datation en général, voir Fraser 1972 : 437 avec notes ; Barton 1994a : 27 ; Heilen 2011 : 24.

utilisées pour l'astrologie généthliaque (horoscope d'individus et horoscope du monde, ou *thema mundi*) et pour l'astrologie catarchique³³. Ces textes sont majoritairement conservés par Vettius Valens ; certains sont aussi repris en latin par Firmicus Maternus. Valens connaît en outre un écrit spécifique de Pétoisiris, intitulé Ὀροι, ou *Définitions*³⁴. Valens mentionne également un 13^e livre du « roi » ; il fait suivre cette mention d'un extrait de ce livre qu'il paraphrase en prose, mais l'original était vraisemblablement en trimètres iambiques³⁵. Ailleurs en effet, Valens cite un peu plus de trois vers iambiques qu'il attribue à Néchepsos³⁶. Ce sont les seuls vers des écrits de Néchepsos et Pétoisiris conservés dans leur forme d'origine. D'autres passages de Valens, qu'il attribue à Néchepsos, à Pétoisiris, ou à chacun des deux, ont été identifiés comme une paraphrase d'un original en trimètres iambiques (voir infra).

Valens souligne que « le roi » a indiqué le moment d'ascension des signes du zodiaque uniquement pour la latitude d'Alexandrie ; il est donc possible que le manuel ait été composé à cet endroit³⁷. Toutefois, étant donné qu'on postule pour ce sujet-là en particulier un emprunt à Hypsiclès, les données relatives à Alexandrie sont peut-être le fait de ce dernier, et ne constituent pas une preuve certaine du lieu de composition du traité astrologique. Le cas de Manilius offre un parallèle : dans le calcul de l'Ascendant, le poète affirme donner des valeurs selon la latitude d'Alexandrie, alors qu'elles correspondent en réalité à celle de Rhodes³⁸. Les lieux géographiques avec lesquels concordent les calculs astrologiques donnés par un poète ne sont pas nécessairement ceux où a pris place la composition des vers. Ces calculs peuvent provenir d'autres sources, et il reste tout à fait plausible que le poète latin ait composé ses *Astronomica* dans la Rome du I^{er} s. ap. J.-C. Placer la composition du poème de Néchepsos et Pétoisiris à Alexandrie reste somme toute probable, étant donné la tradition de poésie didactique iambique qui passe pour avoir été initiée en ce lieu par Apollodore (env. 180–110 av. J.-C.)³⁹.

Une troisième catégorie fait état de textes de Néchepsos et Pétoisiris relevant de l'iatromathématique, la branche médicale de l'astrologie. Dans ces écrits, l'influence astrale sur les plantes et les pierres est utilisée à des fins médicales ; Galien évoque un quatorzième livre de Néchepsos⁴⁰.

Un quatrième groupe concerne les textes de nature numérologique, parmi lesquels une lettre de Pétoisiris adressée au roi Néchepsos, dont on a conservé

33 Sur l'astrologie généthliaque et catarchique, voir II.8.1.

34 ὁ Πετόσιρις ... ἐν τοῖς Ὀροις, Vett. Val. 2,3,3 ; 9,2,7.

35 Vett. Val. 3,11,2–4 = fr. 19 Riess.

36 Vett. Val. 6,1,9 = fr. 1 Riess.

37 Vett. Val. 3,13,6 ; Kroll 1901 : 576–577.

38 Manil. *Astr.* 3,271–274 avec le commentaire de Feraboli/Flores/Scarcia 1996–2001 II : ad 3,206–274.

39 Cf. III.1.

40 Gal. *De simpl. med. temp. ac fac.* 9,19 vol. 12 p. 207 Kühn = fr. 29 Riess.

plusieurs versions⁴¹. Ces textes sont passablement éloignés du contenu proprement astrologique du deuxième groupe. De plus, la mention de gladiateurs semble indiquer que ces écrits ont été ajoutés au corpus astrologique de Néchepsos et Pétosiris à une époque plus tardive, probablement romaine⁴².

La représentation de Néchepsos en tant que destinataire des écrits de Pétosiris semble avoir été bien attestée. À titre d'exemple, voir Vett. Val. 9,11,2 (= test. +2 Heilen) καθάπερ ὁ Πετόσιρις τῷ βασιλεῖ περὶ πολλῶν μυστικῶς ἐκτίθεται ; le fragment démotique où le sage Pétésis présente un manuel astrologique au roi (P.CtYBR 422), ou encore CCAG 7 p. 161, où il est question d'un traité sur les planètes adressé à Néchepsos. Ces fictions littéraires d'un sage instruisant un roi sont caractéristiques de la littérature hermétique et se trouvent déjà dans la tradition égyptienne ancienne⁴³. Enfin, on peut regrouper dans un cinquième ensemble les écrits touchant à la magie, la théologie, la théurgie et les mystères⁴⁴.

En résumé, nous possédons des écrits à caractère astrologique dont l'origine remonte vraisemblablement à la deuxième moitié du II^e s. av. J.-C. Toutefois, la célébrité dont jouissaient les écrits attribués à Néchepsos et Pétosiris a donné lieu à la composition plus tardive de textes qui ont circulé sous leurs noms. Ainsi, parmi les fragments attribués à Néchepsos et Pétosiris figurent certainement des textes plus tardifs qu'il est difficile de distinguer des écrits originaux⁴⁵. Le seul fragment de Néchepsos conservé par la tradition directe, attestant un quinzième livre, fait certainement partie de ces ajouts postérieurs⁴⁶.

Il n'existe qu'un seul extrait de Néchepsos et Pétosiris conservé dans sa forme métrique, le trimètre iambique (fr. 1 Riess = Vett. Val. 6,1,9). Parmi le reste des fragments en prose qui leur sont attribués, certains ont pu être identifiés comme étant une adaptation d'un original en trimètres. À ce jour, on connaît huit extraits explicitement attribués à Néchepsos et Pétosiris, fr. 1 inclu, qui présentent une origine métrique. Tous sont transmis par Vettius Valens. À ceux-ci peuvent s'ajouter le fr. +10 Heilen (= Vett. Val. 8,6,14), dont l'attribution à Néchepsos ou Pétosiris n'est pas explicite (il est question des παλαιοί), ainsi que quelques autres extraits où pourraient figurer des traces de trimètres. Enfin, le fragment lyrique attribué à

41 Frr. 37–42 Riess ; différentes versions de ce groupe de fragments se trouvent dans le CCAG : voir Moyer 2011 : 246 n. 156.

42 Kroll 1935 : 2163. Voir par exemple la mention des μονομάχοι fr. 39 Riess, repris dans la traduction latine de ce fragment (*depugnaturi ; gladiator* fr. 37 Riess). La mention de gladiateurs n'exclut cependant pas forcément la période hellénistique : voir Moyer 2011 : 246–247 n. 157.

43 Sur le P.CtYBR 422, cf. Ryholt 2011 ; Quack/Ryholt 2019. Sur ces fictions littéraires et l'hermétisme, voir Festugière 1950 I : 324–327 (pour Néchepsos et Pétosiris), ainsi que Moyer 2011 : 246–247.

44 P.Bingen 13 (éd. Fournet 2000) = fr. +19 Heilen ; Procl. *In Plat. Rem publ.* II pp. 344,26–345,4 Kroll = fr. 33 Riess ; *Souda*, s.v. Πετόσιρις, π 1399 Adler = fr. 34 Riess.

45 Voir Schwartz 1980 ; Heilen 2011 : 31 ; Heilen 2015 : 557.

46 Fournet 2000 : 71. Heilen 2011 : 24 ; 2015 : 557–558 suggère que Pétosiris aurait été associé avec un texte structuré en 12 livres, et Néchepsos avec un écrit comptant 3 livres, d'où le chiffre 15.

Nécheptos par Aëtius (fr. 31,4–5 Riess) ne fait vraisemblablement pas partie du poème original de Nécheptos et Pétosiris⁴⁷.

Il semble maintenant établi que les écrits qui leur sont attribués étaient en réalité composés en *prosimetron*, un mélange de prose et de vers. La possibilité que tous les textes aient été poétiques semble écartée si l'on se fie aux deux passages de Vettius Valens où celui-ci affirme avoir repris les mots exacts du roi, qui se révèlent être bien de la prose⁴⁸. Dans le monde romain, il existe un exemple parallèle à cette forme, et contemporain des plus anciens éléments du corpus de Nécheptos et Pétosiris. Le poète tragique Accius (170 – env. 85 av. J.-C.) compose un ouvrage didactique sur la littérature poétique gréco-latine, les *Didascalica*, où la prose est vraisemblablement mêlée aux vers⁴⁹.

On peut néanmoins considérer une possibilité supplémentaire pour expliquer la dichotomie entre passages en vers ou en prose cités par Valens. À côté des vers astrologiques en trimètres iambiques, celui-ci possédait peut-être déjà d'autres textes pseudépigraphiques en prose au nom de Nécheptos. Le fragment iambique et les autres citations d'origine métrique proviendraient donc d'une source distincte des passages en prose que Valens rapporte, selon ses dires, fidèlement.

Nécheptos et Pétosiris ont reçu leurs connaissances par révélation divine : dans le test. 6 Riess, Hermès et Asclépios sont désignés comme les instructeurs de Pétosiris et du roi Nécheus (ὁ βασιλεὺς Νεχεύς), c'est-à-dire Nécheptos⁵⁰. L'identité d'Asclépios est précisée : il s'agit d'Imouthès, fils d'Héphaïstos, équivalent grec de l'égyptien Imhotep, fils de Ptah. Il est désormais possible d'établir un lien entre ce *testimonium* grec et le papyrus démotique récemment découvert, où Pétosiris présente au roi Nécheptos le manuel astrologique composé par Imhotep, fils de Ptah⁵¹.

Quant à Hermès, associé avec Thèbes par d'autres sources, il désigne selon toute vraisemblance Amenhotep fils d'Hapu, personnage célèbre à Thèbes, qui reçut le statut divin. En effet, Imhotep et Amenhotep apparaissent fréquemment associés dans les textes égyptiens. Le test. 6 Riess, évoquant Hermès et Asclépios, en est certainement un témoignage supplémentaire⁵².

Chez Firmicus, Nécheptos et Pétosiris viennent à la suite d'Esculape (c'est-à-dire Asclépios) et d'Anubis, qui ont reçu leur connaissance de Mercure. Au début

47 Sur les fragments métriques de Nécheptos et Pétosiris, voir Heilen 2011 : 34–82, qui propose en outre une analyse détaillée de cinq d'entre eux, dont le fr. 1 Riess.

48 Vett. Val. 7,6,21 ; 7,6,208 : αὐταῖς λέξεσι(v), voir Heilen 2011 : 81.

49 Il s'agirait soit de sénaires iambiques, de septénaires trochaïques ou de vers sotadéens, voir Kruschwitz/Schumacher 2005 : 60. Sur Accius et son œuvre, voir Degl'Innocenti Pierini 1980 ; Kruschwitz/Schumacher 2005 : 53–66.

50 Test. 6 Riess (= P.Salt), cf. Neugebauer/Van Hoesen 1959 : 42 (n°137c) = P.Louvre 2342 bis.

51 Ryholt 2011 : 71.

52 Ryholt 2011 : 71 ; les conclusions de Ryholt sont reprises par Heilen 2011 : 30.

du quatrième livre, ils sont présentés comme successeurs d'Esculape, qui tient son savoir de Mercure et d'Anubis⁵³.

À côté de ces instructeurs divins, on a souvent relevé que la teneur des fragments de Néchepsos et Pétosiris se rapproche du matériel contenu dans le *Corpus Hermeticum*⁵⁴. C'est en effet à partir de la période hellénistique que s'est constitué un corpus de textes attribué au dieu Hermès. Ces écrits à caractère philosophique et scientifique attestent la fusion du savoir égyptien et grec⁵⁵. Parmi eux se trouvent des textes astrologiques, dont certains traitent d'astrologie médicale et botanique ; ces deux branches de l'astrologie apparaissent dans les fragments attribués à Néchepsos et Pétosiris.

On soupçonne en outre de la part de Néchepsos et Pétosiris l'utilisation d'un texte hermétique astrologique spécifique, conservé en grec de manière fragmentaire, et connu sous le nom de *Salmeschiniaka*. On a tout d'abord pensé à une origine babylonienne de ce manuel, mais on penche aujourd'hui davantage pour une provenance égyptienne. Ce texte, qui traite entre autres des décans, semble précéder les écrits de Néchepsos et Pétosiris : Héphestion affirme que Néchepsos y a puisé⁵⁶. Enfin, l'image de l'homme en tant que microcosme du macrocosme de l'univers est elle aussi présente dans la littérature hermétique : reprise par Manilius, elle est rapprochée de Néchepsos et Pétosiris par Firmicus, et figure parmi les fondements de l'iatromathématique⁵⁷.

Il a été noté également que le(s) auteur(s) se cachant derrière le nom de Néchepsos et Pétosiris ont probablement fait usage du traité astronomique d'Hypsiclès. La présence de passages en trimètres iambiques implique en outre une bonne maîtrise de la langue ainsi que des sources scientifiques et poétiques grecques. Cela n'implique pas que l'auteur était nécessairement d'origine grecque : au III^e s. av. J.-C., de nombreux Égyptiens apprenaient le grec, en premier lieu avec Homère. La distinction entre Grecs d'origine et Égyptiens hellénisés deviendra de plus en plus difficile à saisir avec le temps⁵⁸. Toutefois, il ne serait pas improbable

53 Firm. *Math.* 3,1,1 *mundi itaque genituram hanc esse uoluerunt* [sc. Petosiris et Nechepso], *secuti Aesculapium et Hanubium, quibus potentissimum Mercurii numen istius scientiae secreta commisit* ; *Math.* 4, prol. 5 *omnia enim quae Aesculapio Mercurius et Hanubius tradiderunt, quae Petosiris explicauit et Nechepso, ...*

54 Kroll 1935 : 2165 ; Festugière 1950–1954 I : 103 ; Fowden 1986 : 2. Le *Corpus Hermeticum* est édité entre autres par Nock/Festugière 1945–1954.

55 Sur le corpus hermétique et l'hermétisme en général, voir Festugière 1950–1954 ; Fowden 1986.

56 Heph. 2,18,72–76, en reprenant Antigonos de Nicée. Sur les *Salmeschiniaka*, voir entre autres Boll 1903 : 376–378 ; Bohleke 1996 : 17–18 ; Thissen 1995 ; Quack 2018 : 99–100.

57 Firm. *Math.* 3, prol. 2–4. Sur l'hermétisme chez Manilius, cf. II.3.1. Voir Festugière 1950 I : en particulier 126–127. Salemme 1983 : 36 relève que la conception de l'homme comme microcosme est déjà présente chez Démocrite D 225 LM = 68 B 34 DK. Elle est aussi évoquée en relation avec les théories pythagoriciennes : Bouché-Leclercq 1899 : 77 n. 1.

58 Koenen 2002 : 170–172, cité par Heilen 2011 : 24 avec n. 10. Le cas d'Anoubion offrira un parallèle : voir le chapitre qui lui est consacré, II.5.

que l'auteur du manuel de Néchepsos et Pétosiris, d'origine grecque, ait privilégié un nom à consonance égyptienne, afin de conférer davantage d'autorité à ses écrits⁵⁹. Il faudrait alors supposer de la part de l'auteur une bonne connaissance de la langue égyptienne, étant donné le contenu des fragments conservés.

En somme, les contacts gréco-égyptiens ont certainement favorisé l'engouement pour la discipline astrologique et sa diffusion dans le monde hellénisé. L'entreprise de l'auteur est un exemple significatif d'un procédé décelé chez d'autres poètes de la période hellénistique comme Callimaque, Théocrite ou encore Apollonios : l'intégration d'éléments de la culture égyptienne dans un poème en grec⁶⁰.

1.4 Fragment métrique de Néchepsos

Pour des raisons de cohérence avec les autres textes astrologiques, versifiés, qui sont discutés dans cette étude, il sera ici uniquement question du fragment préservé dans sa forme métrique originale, le fr. 1 Riess.

Les vers du fr. 1 sont cités par Vettius Valens dans son prologue au sixième livre des *Anthologies*. Dans ce qui précède directement la citation, Valens regrette de ne pas avoir vécu plus tôt, à une époque où l'observation du ciel n'était pas tombée en disgrâce. Il admire les rois et les souverains d'autrefois qui se sont adonnés à cet art : après avoir laissé derrière eux les affaires terrestres, ils ont accédé aux sphères célestes et à la connaissance des âmes immortelles ainsi que des doctrines divines et sacrées, comme l'atteste Néchepsos (Vett. Val. 6,1,9 = Néchepsos, fr. 1 Riess) :

εἰς τοσοῦτον γὰρ ἐπιθυμίας καὶ ἀρετῆς ἔσπευσαν ὡς τὰ ἐπὶ γῆς καταλιπόντας οὐρανοβατεῖν,
ἀθανάτοις ψυχαῖς καὶ θεαῖαις καὶ ἱεραῖς γνώμαις συνεπιστήσοντας, καθὼς καὶ ὁ Νεχεψῶ
ἐμαρτύρησε λέγων·

ἔδοξε δὴ μοι πάννουχον πρὸς ἀέρα

⟨.....⟩

καὶ μοί τις ἐξήχησεν οὐρανοῦ βοή,
τῇ σάρκας [μὲν] ἀμφέκειτο πέπλος κυάνεος
κνέφας προτεινῶν,

καὶ τὰ ἐξῆς.

En effet, ils [sc. les rois et les souverains] ont fait montre de tant de passion et de vertu que, après avoir laissé derrière eux les affaires terrestres, ils ont parcouru le ciel, ayant connaissance des âmes immortelles et des pensées divines et sacrées, comme Néchepsos aussi en a témoigné en disant :

59 On verra par la suite des cas similaires pour d'autres poètes astrologues : c'est également une possibilité pour expliquer le nom d'Anoubion ; voir aussi les chapitres sur ps.-Manéthon et Ammon.
60 Sur les éléments égyptiens dans la poésie alexandrine, voir Stephens 2003.

« J'ai alors décidé (en prière, de lever mes yeux) vers le firmament, tout au long de la nuit, et j'ai entendu, venu du ciel, un cri : un manteau d'un bleu sombre en enveloppa le corps en étendant son obscurité »,

etc.

Ces vers ont été analysés et commentés en détail par Heilen, à qui on se référera pour les questions de texte, de traduction et de commentaire⁶¹. Il importe d'ores et déjà de souligner que dans cet extrait, le poète accomplit vraisemblablement un voyage céleste. Cette image, qui est à rapprocher de la métaphore du poème en tant que chemin, est fréquente en poésie didactique, et intervient également dans d'autres poèmes astrologiques. En conséquence, on reviendra sur cet aspect dans un autre chapitre, afin d'avoir eu au préalable une vue d'ensemble de l'utilisation de ce motif, et de pouvoir en identifier plus précisément la pertinence pour la poésie astrologique⁶².

En conclusion, les écrits attribués à Néchépsos et Pétosiris, constitués d'un corpus en prose et en vers de différentes époques, ont assuré le fondement d'une tradition littéraire astrologique. Les auteurs astrologiques postérieurs ont fait le choix de composer en prose ou en vers, en se réclamant généralement de ces figures semi-légendaires, garantes d'un savoir ancestral⁶³. Ces écrits de Néchépsos et Pétosiris, dont les parties les plus anciennes remontent à la deuxième moitié du II^e s. av. J.-C., nous aident à comprendre les concordances, mais aussi les divergences entre les textes astrologiques prosaïques ou versifiés des époques successives. Dans les pages à venir, on verra en effet que les écrits de Dorothéos, d'Anoubion, de ps.-Manéthon, de Firmicus, auxquels s'ajoute peut-être le poème de Manilius, n'attestent pas une succession linéaire. Ils semblent en réalité remonter à un original commun, sans doute à ce manuel d'époque hellénistique⁶⁴.

2 *Orphica*

C'est avec Orphée, figure du poète par excellence, que s'ouvre le panorama des poètes astrologues qui ont succédé à Néchépsos et Pétosiris. Orphée est un personnage mythologique auquel on a attribué de nombreuses compositions. La plus ancienne attestation d'écrits orphiques remonte à Euripide. Le corpus des textes réunis sous le nom d'Orphée se constituera au cours des siècles : au XII^e s. ap. J.-C., Jean

61 Heilen 2011 : 37–52. Il propose en particulier de lire α<ι>θ<ε>ρα au lieu de άερα (v. 1), et de conserver la conjecture de Kroll, κυανόχρους (Mss. κυανόχρα) au lieu de la correction de Pingree (κυάνεος, v. 3).

62 Cf. IV.3.

63 Les auteurs ayant puisé chez Néchépsos et Pétosiris sont énumérés par Kroll 1935 : 2166–2167.

64 Une discussion plus détaillée sera proposée dans la section consacrée à Anoubion, II.5.1.

Tzétzès cite encore des extraits du poème astrologique de Maximos, mais en les attribuant à Orphée⁶⁵.

Parmi la multitude de fragments poétiques recueillis sous son nom, certains sont regroupés sous l'intitulé *carmina astrologica*⁶⁶. L'un d'entre eux traite des séismes, et se rapproche tout particulièrement du type de prédictions météorologiques trouvées dans les présages babyloniens anciens (fr. 778 Bernabé). Deux fragments sont réellement astrologiques : les fr. 747 et 779 Bernabé⁶⁷.

Le premier fragment, d'époque incertaine, est cité par Tzétzès⁶⁸. Celui-ci l'attribue à la Δωδεκαετηρίς (*Dodecaeteris*) d'Orphée : cet intitulé renvoie à un système de division temporelle en cycles de douze années. Chaque année est présidée par un signe du zodiaque qui déterminera les conditions météorologiques ou encore le succès des récoltes⁶⁹. Ce système calendaire n'entre pas dans le cadre de la discipline astrologique tel qu'on l'a défini dans les pages précédentes. Toutefois, il n'est pas inutile de prendre en compte le fr. 747, dont la teneur diffère des autres témoignages et fragments provenant de la Δωδεκαετηρίς (Orph. fr. 747 Bernabé = 267 Kern)⁷⁰ :

ἔσται δ' αὖ τις ἀνὴρ ἢ κοίρανος ἢ ἐ τύραννος
ἢ βασιλεύς, ὃς τῆμος ἐς οὐρανὸν ἴξεται αἰπύν.

Et l'homme sera soit un souverain, un tyran ou un roi, lorsque cet (astre) atteindra la faite céleste.

- 65 Voir l'édition des témoignages et fragments orphiques par Bernabé 1996–2007 II/2, précédemment édités par Kern 1972. Sur Orphée et la littérature orphique, voir Ziegler 1942 ; West 1983, en particulier pp. 1–38 ; Brisson 1990 ; Calame 2000, ainsi que Bernabé 2018. Voir Calame 2000 : 59, qui cite Eur. *Hipp.* 952–954 = test. 627 Bernabé. Les vers que Tzétzès attribue à Orphée correspondent aux vers suivants : Max. fr. 1,1 = Orph. fr. 771b Bernabé ; fr. 2 = Orph. fr. 771c ; 141 = Orph. fr. 771a ; 268 = Orph. fr. 772 ; 422–424 = Orph. fr. 777 ; 456–465 = Orph. fr. 773 ; 466 = Orph. fr. 774 ; 488–496 = Orph. fr. 775 ; voir aussi Zito 2016 : LXXXVIII.
- 66 Fr. 718–782 Bernabé ; voir notamment Luc. *De astrol.* 10 pour la présentation d'Orphée en tant que père de l'astrologie.
- 67 On postule également l'existence d'un poème orphique – aujourd'hui perdu – sur le système astrologique des initiatives (Περὶ καταρχῶν), voir test. 780 Bernabé.
- 68 Tzetz. *Lycophr. Alex.* 523 (éd. Scheer 1958 II : 189). Contrairement à l'indication des manuscrits, l'auteur du commentaire à l'*Alexandra* de Lycophron est vraisemblablement Jean, et non pas Isaac Tzétzès, voir Hurst/Kolde 2008 : LI–LII. Fraser chez Hornblower 2015 : 105–106 rappelle néanmoins la possibilité d'une collaboration entre les deux frères.
- 69 Sur la Δωδεκαετηρίς orphique, voir Heeg 1907 : 11–30 ; Ziegler 1942 : 1400–1402 ; Brisson 1990 : 2919.
- 70 Fr. 726–752 Bernabé. De manière générale, il convient d'user de précaution en ce qui concerne les indications fournies par Tzétzès. À titre d'exemple, celui-ci cite un extrait de neuf vers provenant prétendument d'un poème d'Orphée sur l'agriculture (fr. 775 Bernabé). Ailleurs toutefois, l'un de ces vers (fr. 775,3) est attribué à la Δωδεκαετηρίς orphique. En réalité, l'extrait entier est tiré du poème astrologique de Maximos (Max. 488–496). Voir Bernabé 1996–2007 II/2 : 290 ainsi que l'apparat critique au fr. 775 Bernabé.

Ces deux hexamètres sont dignes d'attention car ils sont un témoin supplémentaire de l'enjeu majeur de la divination astrale en politique, un élément que l'on rencontrera à nouveau par la suite⁷¹.

Quant au fr. 779, il contient une vingtaine de vers incomplets sur les interventions planétaires (Περὶ ἐμβάσεων), dont on a conservé une paraphrase. Cette partie de la doctrine astrologique porte sur l'entrée des planètes dans les territoires d'autres planètes, mais aussi dans les points cardinaux ou dans des emplacements à partir desquels des configurations polygones seront créées⁷². Les effets propres des astres se verront ainsi altérés par l'influence d'un autre corps céleste. On possède à ce sujet quatre vers de Dorotheos ainsi qu'une paraphrase ; c'est aussi un élément abordé par Anoubion⁷³.

Voici la teneur des vers ou fragments de vers orphiques en question. Ils sont cités au cours de la paraphrase du Περὶ ἐμβάσεων d'Orphée dans le *CCAG*, qui suit celle de Dorotheos et précède celle d'Anoubion sur le même sujet⁷⁴. La traduction ci-dessous est complétée grâce au contenu de la paraphrase (*Orph.* fr. 779 Bernabé = 286 + 287 Kern) :

ἀλλότριον διέπειν βίον
λυτροῖ
καὶ κέρδη παρέχει, φήμας τε κενὰς καὶ θρύλλους
πλὴν ὀλίγον πρότερον βλάβας
εἰς δὲ Κρόνου Πυρόεις τόπον αἰσιός ἐστιν ἀμείβων.
ἐνθα γὰρ ἡμαύρωσε Κρόνου θυμαλγέα πάντα.
καὶ κακός εἰς ἀγαθὸν τρέπεται· πάσας γὰρ ἀνίας
καὶ νούσους κατέπαυσεν· ἄγει δ' ὄλβον τε δόμοισι
νίκην τ' εὐφροσύνην τε φέρει· καὶ κῦδος ἀνέξει.
πρῆξι καὶ κῦδος ὀπάζει
ἀστασίας ἐπάγων ταραχάς τε
ἀρχαίων μνήμας ἐπάγει
μέγα κῦδος ὀπάζει
ἐξ ἰδίων ταραχάς ἐπεγείρει
πρῆξι καὶ κῦδος ὀπάζει
λέχος ἀντήλλαξε καὶ ἥττονι φωτὶ συνῆψεν.
εὐφροσύνην δηλοῖ καὶ «πῶλλ'» ἐν πράξεσι τέρπει
ἐκ δ' ἀλόχων πηῶν τε φιλοφροσύνην κατὰ δῶμα
νωχελίην θυμοῦ καὶ ἀεργίην ἄμ' ὀπάζει

71 Cf. III.4.1.

72 Heeg 1907 : 60. Voir à ce sujet Ptol. *Tetr.* 4,10,21–26.

73 Les interventions chez Dorotheos : Dorotheos. 4,1,8–11, p. 383 Pingree (en vers) ; 4,1,186–235, p. 379–383 Pingree (paraphrase en prose = *CCAG* 2 p. 195,15–198,23). Chez Anoubion : Anoub. fr. 10a–f ; fr. 11,7–11 ; test. 10 (= *CCAG* 2 p. 202,25–203,36) ; test. 11a81 (Schubert 2015). Sur les interventions chez Anoubion, voir Schubert 2015 : XCIX–CI.

74 *CCAG* 2 p. 198,24–202,23. Dans le *CCAG* 5,3 p. 43,155v–156v sont transmis les cinq vers réunis sous la lettre « d » de même qu'une paraphrase de ces vers. Le passage est reproduit par Heeg 1907 : 58–61.

Ζῆνα τριγωνίζων Φαίνων μάλα γ' ἔσθλός ὑπάρχει
 Πυρόεντι τρίγωνος ἑών Φαίνων μέγ' ἄριστος

(Lorsque Jupiter intervient chez Saturne, il donne) d'administrer la possession d'autrui (Jupiter intervenant dans son propre territoire) relâche moyennant rançon et dispense des gains, des renommées vides de sens et des rumeurs
 En plus de cela, après avoir causé auparavant un tort peu considérable, (lorsque Jupiter intervient chez la Lune ...)

Lorsque l'Enflammé [Mars] passe dans le territoire de Cronos [Saturne], il est de bon augure. Là en effet, il affaiblit tous les effets fâcheux de Cronos [Saturne]. Et lui qui est mauvais, il devient bon : en effet, il fait cesser toutes les douleurs et les maladies : et il apporte prospérité aux demeures, il porte la victoire festive, et il fera arriver la gloire. (Mars) garantit succès et gloire

(Mars dans tous les points cardinaux est mauvais), apportant inconstance et discordes (Lorsque le Soleil intervient chez Saturne) il apporte le souvenir des anciens

(Le Soleil intervenant chez Jupiter) garantit une grande gloire

(Le Soleil intervenant chez Arès) réveille les discordes parmi la parenté

(Le Soleil intervenant au Milieu du Ciel) garantit succès et gloire

(Vénus chez Saturne) a changé l'époux (de la native) et l'a unie avec un homme de condition inférieure.

(Vénus intervenant chez la Lune) est signe de gaieté et réjouit grandement dans les succès (Mercure intervenant chez Vénus garantit) de la part des épouses et des époux la bienveillance dans la maison

(La Lune intervenant chez le Soleil) garantit paresse du cœur et fainéantise tout à la fois

Le Brillant [Saturne] en aspect trigone avec Zeus [Jupiter] est certes bien meilleur

Le Brillant [Saturne] en aspect trigone avec l'Enflammé [Mars] est tout à fait excellent

Par rapport à la teneur de la paraphrase, les estimations de la longueur originale du poème orphique vont de 100 à 250 vers. Leur composition est située à la fin de la période hellénistique ou au I^{er} s. ap. J.-C.⁷⁵. En tout état de cause, Firmicus, au milieu du IV^e s. ap. J.-C., mentionne Orphée comme l'une de ses sources, même si rien ne permet d'affirmer que le prosateur latin ait eu accès à ces vers en particulier⁷⁶.

Ces hexamètres ne présentent pas de parallèles frappants avec les fragments de Dorotheos et d'Anoubion correspondants. Les influences indiquées par les trois paraphrases ne se recoupent que très partiellement. Ce fragment atteste toutefois l'existence d'un poème astrologique circulant sous le nom d'Orphée dont une partie du moins, si ce n'est le tout, concernait les interventions planétaires. Malgré la brièveté du fragment et la discontinuité des vers, on peut souligner la qualité systématique du contenu, corroborée par la paraphrase. Ce type d'agencement est comparable à ce que l'on trouve dans certains livres du corpus manéthonien⁷⁷.

75 Heeg 1907 : 60–61 ; Ziegler 1942 : 1405.

76 Kroll 1898 : 132 émet la possibilité que Firmicus fasse allusion à ce poème lorsqu'il évoque Orphée comme auteur astrologique (*Math.* 4, prol. 5).

77 Voir le chapitre consacré à ps.-Manéthon, II.6.

L'attribution de vers astrologiques à Orphée est particulièrement pertinente, étant donné que ce personnage mythique incarne les différents aspects qui sous-tendent cette production littéraire : poésie, prédictions, et connaissance de réalités supérieures touchant au cosmos. De fait, Orphée est tout d'abord le plus excellent des poètes et des musiciens. En outre, sa propre production littéraire illustre particulièrement bien les liens étroits entre poésie et art oraculaire. Parmi la vaste étendue de poèmes qu'on lui attribue figurent précisément des oracles⁷⁸. Ce point sera considéré plus en détail dans un prochain chapitre ; les vers astrologiques d'Orphée prendront une signification encore plus profonde.

Ces vers orphiques fournissent un avant-goût de l'état souvent fragmentaire des poèmes qui vont être présentés par la suite. Ils témoignent également de l'amplitude de la littérature perdue à ce sujet. La poésie astrologique n'est toutefois pas confinée au monde grec : les vers de Néchepsos et Pétoisiris acquerront également une résonance dans le monde romain.

3 Manilius

On ne connaît qu'un seul poème astrologique en latin. Composé en hexamètres dactyliques, il comporte cinq livres. Son auteur, en revanche, est totalement inconnu. Le nom même du poète est attesté de diverses manières dans les manuscrits : on trouve entre autres *M. Manili*, *M. Milnili* (au génitif), ou encore *Manlius*. C'est par convention que l'on accepte aujourd'hui le nom de M(arcus) Manilius. L'œuvre est généralement désignée sous le titre d'*Astronomica*, bien qu'elle se présente sous la forme *Astronomicon* dans certains manuscrits, lorsque l'intitulé est spécifié⁷⁹.

Les sources anciennes contemporaines ou postérieures aux *Astronomica* ne mentionnent ni le poème, ni son auteur. Toutefois, on peut déceler son influence notamment chez Lucain, Sénèque, Pétrone, Juvénal, Firmicus Maternus ou encore Dracontius⁸⁰. Étant donné que le poème lui-même ne renferme aucune indication sur son auteur, le mystère entourant celui-ci reste complet.

L'origine même de Manilius est inconnue : divers arguments ont été avancés à ce propos, et ce en premier lieu pour expliquer son latin parfois difficile. Ainsi, on lui prête tour à tour une origine grecque, orientale ou encore africaine⁸¹. En outre, Pliny l'Ancien mentionne un Manilius Antiochus qui, arrivé à Rome en tant qu'esclave

78 Orph. fr. 804–811 Bernabé.

79 Cette dernière forme correspond au génitif pluriel grec (Ἀστρονομικῶν), Von Albrecht 1997 II : 974. Voir Goold 1998 : XII–XV qui recense les divers intitulés et têtes de chapitres comme ils se présentent dans les manuscrits, ainsi que la discussion chez Maranini 1994 : 77–114.

80 Van Wageningen 1928 : 1130–1131 ; Hübner 1999 : 820 ; Volk 2009 : 1 avec n. 1. Sur la relation entre Manilius et Firmicus, voir II.3.1.

81 Pour un bref résumé des diverses thèses avancées quant à l'origine de l'auteur, voir entre autres Liuzzi 1990–1997 I : 9–11 et Hübner 2010 I : 1–2.

dans la première moitié du I^{er} s. av. J.-C., y aurait introduit la science astrale⁸². Si la chronologie de Pline est correcte, ce Manilius Antiochus ne peut être identifié au Manilius auteur des *Astronomica*, dont l'activité est située dans la deuxième décennie du I^{er} s. ap. J.-C. (voir infra). Toutefois, on ne peut totalement exclure une erreur de la part de Pline. D'autres arguments ont été avancés pour voir dans ce Manilius Antiochus le poète astrologue, qui aurait composé les *Astronomica* sur le tard. À l'inverse, certains supposent un lien de parenté entre ces deux Manilius⁸³.

À nouveau, le manque de preuves dans les sources anciennes ne permet pas de se prononcer de façon certaine en faveur de l'une ou l'autre de ces hypothèses. Néanmoins, la fréquence du nom Manilius, de même que la différence de siècles induite par le témoignage de Pline, forcent à la prudence⁸⁴.

Enfin, la difficulté de la langue des *Astronomica* tient en grande partie à la transmission du texte, souvent très corrompu dans les manuscrits, au matériel indubitablement grec d'où le poète puise son enseignement, ainsi qu'à la difficulté posée par la matière astrologique elle-même. Ainsi, rien ne permet d'affirmer que Manilius n'ait pas été un citoyen romain⁸⁵.

Ce n'est qu'au X^e siècle qu'on rencontre, peut-être, une première évocation du poème astrologique latin dans nos sources. En 988, Gerbert d'Aurillac, le futur Pape Sylvestre II, mentionne dans une lettre un certain *M. Manlius de astrologia*, à côté d'autres auteurs⁸⁶. Il demande à son correspondant, le moine Rainard du monastère de Bobbio, de lui envoyer une copie de cet ouvrage. Il est possible que le manuscrit auquel il se réfère soit le poème de Manilius. Cependant, il faut noter la confusion existant avec Boèce, dont le nom complet est Anicius Manlius Severinus Boethius. Ce dernier est mentionné par le même Gerbert cinq ans plus tôt, lorsqu'il cite les huit livres de Boèce sur la science astrale⁸⁷. La confusion entre Manilius et Boèce se retrouve par ailleurs dans certains intitulés des manuscrits de Manilius⁸⁸.

82 Plin. *Nat.* 35,199 *conditorem ... astrologiae*.

83 Goold 1961 : 171–172, en reprenant le passage de Pline, suggère que l'auteur des *Astronomica* était de langue maternelle grecque, qu'il a été esclave puis affranchi. Voir aussi les hypothèses de Herrmann 1962 et Scarcia dans Feraboli/Flores/Scarcia 1996–2001 I : XIX–XXIV. L'hypothèse d'un lien de parenté entre deux Manilius astrologues trouve un écho avec Thrasyllus et son fils Balbillus, célèbres astrologues de la cour impériale (I^{er} s. ap. J.-C.). Sur le rôle de Thrasyllus et Balbillus à la cour, voir en particulier Cramer 1954 : 92–144. Sur la possible influence de Thrasyllus sur Manilius, voir Cramer 1954 : 95–99.

84 Voir en particulier Bouché-Leclercq 1899 : 547 n. 4 ; Goold 1977 : XI ; Maranini 1994 : 25–31 ; Volk 2009 : 4–5 ; Hübner 2010 I : 1–2 avec n. 11.

85 Sur la langue du poète, voir Van Wageningen 1928 : 1117 ; Goold 1977 : XII–XIII ; Volk 2009 : 162–163.

86 Gerbert d'Aurillac, *Epist.* 130.

87 Gerbert d'Aurillac, *Epist.* 8 : *VIII uolumina Boetii de astrologia*.

88 Maranini 1994 : 77–90 donne un exposé détaillé de la problématique posée par les lettres de Gerbert, et discute les diverses explications avancées par les chercheurs.

Un premier manuscrit des *Astronomica* de Manilius sera finalement retrouvé au XV^e siècle. L'humaniste italien Poggio Bracciolini, qui prend part au Concile de Constance (1414–1418), découvre lors de l'un de ses voyages dans la région un manuscrit du poème, dont il fait faire une copie. Le manuscrit trouvé par Poggio est aujourd'hui perdu ; la copie est quant à elle conservée à la Bibliothèque Nationale de Madrid⁸⁹. D'autres manuscrits médiévaux ont été retrouvés par la suite : une première édition du texte des *Astronomica*, élaborée par le célèbre astronome Johannes von Königsberg (dit Regiomontanus), a vu le jour aux alentours de 1473. Bien d'autres éditions, partielles ou complètes, ont suivi⁹⁰.

3.1 Datation et contenu du poème

La datation du poème est disputée. En effet, la seule indication certaine est la mention du désastre de Varus, survenu en 9 ap. J.-C. lors de la défaite romaine dans la bataille de Teutoburg (*Astr.* 1,896–903). Outre cet événement qui fournit un solide *terminus post quem*, le poète évoque à plusieurs reprises l'empereur, que les premiers éditeurs de Manilius ont identifié avec Auguste. Toutefois, les avis sont aujourd'hui partagés quant à cette interprétation.

En effet, le poète mentionne parfois l'empereur sous la dénomination ambiguë de *Caesar*. De plus, lorsqu'il est clairement fait allusion à Auguste, certains affirment que Tibère lui avait déjà succédé, tandis que d'autres soutiennent que le poète se réfère à l'empereur Auguste de son vivant. Ainsi, il existe trois théories différentes concernant la date de composition des *Astronomica*. Certains estiment que les *Astronomica* ont été composés lors des dernières années du règne d'Auguste. D'autres soutiennent que le poète a commencé la rédaction des premiers livres du vivant d'Auguste, et a achevé son poème sous Tibère. Enfin, bien que ce ne soit pas la vision la plus largement répandue, d'autres encore situent la composition de l'intégralité du poème sous le règne de Tibère⁹¹.

89 Sur la découverte de Poggio, voir Flores 1980 : 33–44 ; Maranini 1994 : 117–121 ; Volk 2009 : 2 avec n. 3.

90 Le poème des *Astronomica* a été maintes fois édité ; c'est un texte difficile dont le sens a très souvent été corrompu dans les manuscrits. Maranini 1994 : 350–364 donne une liste des éditions complètes ou partielles du poème, parmi lesquelles celles de Scaliger (1579, 1590/1600, et 1655 à titre posthume), Bentley (1739), Housman (1903–1930, avec une *editio minor* en 1932), Goold (1977 ; 1985 avec une *editio correctior* en 1998), Liuzzi (1990–1997), Feraboli/Flores/Scarcia (1996–2001). Pour les citations du texte de Manilius, on suivra cette dernière édition.

91 Concernant la question de la datation, un bref résumé sur les différentes positions adoptées par les chercheurs jusqu'à aujourd'hui est proposé par Maranini 1994 : 31–35 et par Volk dans l'introduction de Green/Volk 2011 : 4–5. Pour la défense de la thèse d'une composition uniquement augustéenne, voir notamment Flores 1960–1961 ; Herrmann 1962 : 82–86 ; Brind'Amour 1983a : 62–71 ; Liuzzi 1990–1997 I : 11–15 ; Volk 2009 : 137–161. Les arguments pour une datation sous les règnes d'Auguste et de Tibère sont soutenus entre autres par Housman 1903–1930 I : LXIX–LXXII ;

Les arguments défendant la thèse d'une composition des livres 1, 2 et 4 sous Auguste, entre 9 et 14 ap. J.-C., sont des plus convaincants. En revanche, ni le troisième, ni le cinquième livre ne contiennent d'éléments pouvant apporter un éclairage sur leur date de composition⁹². Le poète donne au cinquième livre un aspect conclusif, qu'il signifie dès le premier vers (*hic alius finisset iter*, 5,1). Il est donc possible que ce livre ait été composé après les quatre premiers, bien que l'ordre des livres ne reflète pas forcément l'ordre de leur composition. Quoi qu'il en soit, en l'absence d'un consensus quant à la date exacte de la composition des *Astronomica*, on peut tout de même placer avec plausibilité l'activité du poète dans la deuxième décennie du I^{er} s. ap. J.-C.

Le poème des *Astronomica* compte plus de 4250 vers, répartis en cinq chants. Le premier livre est une introduction astronomique et philosophique où sont exposés les fondements nécessaires à la compréhension du contenu astrologique présenté dans les livres suivants. Le poète traite ensuite d'éléments de technique astrologique et en particulier des signes du zodiaque dont il donne un exposé des diverses propriétés et influences (livres 2–4). Enfin, le cinquième livre présente les actions des constellations extra-zodiacales (ou *paranattellonta*) qui se lèvent en même temps que les signes du zodiaque, ainsi qu'une dernière partie où les étoiles sont classées par magnitude⁹³.

Le poème comporte une dimension philosophique très forte. L'auteur présente un univers divin, ordonné, où tout est soumis à l'inéluctable destin. L'influence principale en est la doctrine stoïcienne, qui est aussi la coloration philosophique du poème d'Aratos. Néanmoins, d'autres systèmes de pensée ont pu contribuer à construire l'image du monde telle qu'elle est décrite par le poète⁹⁴.

Tel qu'il a été conservé, le poème est selon toute vraisemblance incomplet. Le texte comporte visiblement une lacune au cinquième livre, entre les vers 709

Van Wageningen 1928 : 1116–1117 ; Goold 1977 : XI–XII ; Hübner 1999 : 819. Enfin, voir par exemple Lachmann 1876 : 42–44 ; Bickel 1910 ; Gebhardt 1961 et encore Neuburg 1993 : 243–257 pour une composition des *Astronomica* sous Tibère. Sur le rôle de l'astrologie dans la politique impériale et sous Auguste et Tibère en particulier, voir Cramer 1954 : 81–108 ; Barton 1994a : 38–44 ; Barton 1994b : 40–47 et 54–62 ; Schmid 2005. Le traitement d'éléments astronomiques et astrologiques dans la littérature latine, dans le contexte politique de la fin de la République et du début de l'Empire, est étudié par Green 2014.

92 Volk 2009 : 160 avec n. 76, qui mentionne le fait que certains ont tout de même voulu voir une allusion à Tibère dans le cinquième livre (5,509–515), sans que leurs arguments soient probants. Le passage est discuté notamment par Flores 1960–1961 : 56–64.

93 Une description détaillée du poème est proposée par Abry 1983 : 50–51. La structure du poème est étudiée par Romano 1979.

94 La philosophie de Manilius et l'influence du stoïcisme dans son œuvre sont étudiées par Lühr 1969 ; Reeh 1973 : en particulier 159–185 ; Neuburg 1993 : 257–282 ; Abry 2005b ; Habinek 2011, ou encore Reydam-Schils 2018 : 178. Volk 2009 : 216–251 étudie en détail la vision du monde exposée dans les *Astronomica* ainsi que ses liens avec le stoïcisme, l'hermétisme, le platonisme, le pythagorisme et la magie.

et 710. Selon l'étendue conférée à la lacune, diverses hypothèses ont été émises. Certains estiment que les vers perdus devaient aborder la question des planètes, dont l'influence astrologique est primordiale. En effet, dans les chants précédents, le poète promet à plusieurs reprises qu'il traitera cet aspect, mais aucun des chants des *Astronomica* n'en fait état⁹⁵.

Toutefois, il est à souligner qu'au début du cinquième livre, le poète dit clairement qu'un autre aurait, à ce point, conclu le poème en traitant de l'influence des planètes. Lui, au contraire, étudiera l'action des constellations extra-zodiacales, à leur lever et à leur coucher (5,1–29). Cette dernière promesse concernant le coucher des *paranatellonta* ne trouve cependant pas son accomplissement dans les vers du dernier chant tel qu'il est conservé. D'aucuns considèrent donc que la lacune devait contenir l'exposé du coucher des constellations extra-zodiacales, comme annoncé au début du cinquième chant⁹⁶.

À la lumière de ces éléments, plusieurs possibilités peuvent être considérées. Il n'est pas à exclure que les sujets qui ne trouvent pas de traitement dans les cinq livres des *Astronomica* ont été abordés dans une portion perdue du texte, ou dans un ou plusieurs livres que la tradition manuscrite n'a pas conservés. C'est peut-être le cas pour le coucher des *paranatellonta*, dont l'influence a peut-être été abordée dans la lacune du cinquième chant. En effet, Firmicus, dont le huitième livre de la *Mathesis* montre de fortes similitudes avec le cinquième chant de Manilius, traite pour sa part de cet aspect. Néanmoins, il est possible que celui-ci n'ait finalement pas abordé tous les sujets qu'il avait annoncés au départ : cela a peut-être été le cas en ce qui concerne les planètes⁹⁷.

Manilius indique clairement qu'il puise, pour le contenu astrologique, à une source grecque : tantôt, il reprend les termes grecs, tantôt, il les traduit. Parfois même, le poète introduit une terminologie latine, sans toujours préciser s'il en est l'inventeur, ou si cela résulte d'un emprunt : quoi qu'il en soit, il ne manque pas de souligner ce travail d'adaptation à son lectorat⁹⁸.

95 Voir par exemple Manil. *Astr.* 2,750 ; 2,965 ; 3,156. Hübner 2010 I : 9–10 met en parallèle le début du cinquième chant des *Astronomica* avec la *praeteritio* d'Aratos, où le poète annonce qu'il n'abordera pas le sujet des planètes (*Phaen.* 454–461). Green 2014 : 27 propose quant à lui de voir dans l'annonce du traitement des planètes une stratégie rhétorique.

96 Les avis divergent sur la question de la lacune au cinquième chant et sur d'éventuel(s) livre(s) perdu(s). Voir notamment Housman 1903–1930 I : LXXII ; 1903–1930 V : XLVI ; Goold 1977 : XIV ; Goold 1983 ; Liuzzi 1990–1997 I : 15–18 ; Flores 1993 : 11 ; Feraboli/Flores/Scarcia 1996–2001 : *ad* 2,965 et 3,157–159 ; Abry 2008a ; Hübner 1999 : 819 ; 2010b I : 14–15 ; Green 2014 : 52. Une discussion détaillée est proposée par Volk 2009 : 116–126.

97 On reviendra sur la question de l'incomplétude des *Astronomica* dans un prochain chapitre, cf. III.4.2.

98 La terminologie astrologique grecque et latine dans les *Astronomica* est étudiée par Abry 2008b. Voir aussi Volk 2009 : 162–163 avec n. 82 pour un détail des références aux passages.

Le poète ne donne pas le nom de sa ou de ses sources. Toutefois, dans le prologue au premier livre, il mentionne les rois et les prêtres à qui la révélation de la science du ciel a échu en premier lieu (*regalis animos*, 1,41 ; *sacerdotes*, 1,47). Ces vers font peut-être référence aux figures semi-légendaires de Néchepsos et de Pétoisiris. Dans la section qui leur est consacrée, on a vu que le premier est explicitement qualifié de roi dans nos sources grecques. Quant à la charge sacerdotale de Pétoisiris, elle n'est jamais rendue explicite, mais figure dans les sources en égyptien démotique⁹⁹. Cependant, en raison de l'état fragmentaire du traité qui leur est attribué, on ne peut établir si Manilius y a eu accès¹⁰⁰. L'influence supposée de l'hermétisme dans les *Astronomica* de Manilius, ainsi que le caractère hermétique prêté aux écrits de Néchepsos et Pétoisiris, pourraient toutefois plaider en faveur d'un lien quelconque entre le texte grec et le poème latin¹⁰¹.

De manière plus concrète, le poème de Manilius présente des similitudes avec un autre traité astrologique, mais plus tardif. En effet, des parallèles frappants ont été relevés entre le dernier livre des *Astronomica* (5,32–709) et le dernier livre de la *Mathesis* de Firmicus (8,6–17), dont le sujet concerne la *sphaera Barbarica*, ou l'action des constellations extra-zodiacales (*paranatellonta*). Il a tout d'abord été supposé que Firmicus dépendait de Manilius, et qu'il avait adapté le cinquième chant des *Astronomica* en prose. Toutefois, Firmicus ne mentionne jamais le nom du poète. De plus, malgré les similitudes entre les deux auteurs latins, certaines divergences entre leurs textes ont conduit à une autre hypothèse. Tous deux puiseraient en réalité à une source très semblable – voire commune –, ce qui pourrait expliquer les différences d'adaptation de part et d'autre¹⁰².

En ce qui concerne Manilius, le contenu du cinquième livre des *Astronomica* a été rapproché de fragments de Teucros de Babylone. L'activité de ce dernier est aujourd'hui non plus située I^{er} s. ap. J.-C., mais au I^{er} s. av. J.-C. en raison des parallèles avec Manilius. Une étude du texte de Firmicus a aussi permis d'identifier des parallèles avec Teucros¹⁰³. Étant donné que figurent chez Firmicus du vocabulaire et des ornements poétiques très similaires ou identiques aux passages correspondants

- 99 D'autres interprétations restent néanmoins possibles : Feraboli/Flores/Scarcia 1996–2001 I : ad 1,41 ; Abry 2006a : 307–311 ; Volk 2009 : 69–70.
- 100 Abry 2006a : 308. Mais voir toutefois sa p. 309 avec n. 61 et p. 331 où elle propose de rapprocher le vers *hinc uocat Orion, magni pars maxima caeli* (*Astr.* 5,12) du vers de Néchepsos évoquant le cri du ciel (οὐρανοῦ βοή) fr. 1 Riess = Vett. Val. 6,1,9 ; (voir aussi *Astr.* 4,920 : *ipse uocat nostros animos ad sidera mundus*). Elle mentionne cependant aussi Verg. *Georg.* 3,43 *uocat ingenti clamore Cithaeron* comme possible source d'inspiration.
- 101 Sur l'influence de l'hermétisme dans les *Astronomica*, voir entre autres Volk 2009 : 234–239 ainsi que sa n. 30 p. 235 pour la bibliographie concernant la suggestion de l'existence de caractéristiques hermétiques chez Néchepsos et Pétoisiris.
- 102 Cette situation trouve un parallèle frappant avec le cas de Dorothéos, d'Anoubion, de ps.-Manéthon et de Firmicus, cf. II.5.1.
- 103 Boll 1903 : 543–546, qui place l'activité de Teucros au I^{er} s. ap. J.-C., identifie quant à lui la source de Manilius avec les écrits d'Asclépiade de Myrlea. Les parallèles entre Teucros et Manilius sont

chez Manilius, on estime généralement que Firmicus, en plus d'avoir probablement eu sous ses yeux, comme le poète, les écrits de Teucros de Babylone, s'est aussi inspiré du cinquième livre des *Astronomica*¹⁰⁴. Cependant, on pourrait également esquisser un schéma quelque peu différent.

À plusieurs reprises, Firmicus cite Néchépsos et Pétosiris comme source pour composer sa *Mathesis*, mais il stipule que la *sphaera Barbarica* est inconnue de la plupart des auteurs grecs et de tous les Romains. Même Néchépsos et Pétosiris n'auraient pas abordé ce sujet, ou plutôt, ils n'ont pas pu découvrir tout ce que lui-même va exposer (*neque (...) Petosiris et Nechepso (...) hoc quod nos edituri sumus, inuenire potuerunt*, 8,5,1). On ne peut toutefois accorder beaucoup de crédit à ce témoignage de Firmicus : Manilius a traité de ce sujet-là avant lui ; Néchépsos et Pétosiris ont sans doute aussi abordé cette thématique¹⁰⁵.

En ce qui concerne les sources des *Astronomica*, plusieurs indices suggèrent de la part de Manilius un emprunt à Néchépsos et Pétosiris ; il est possible que Teucros dépende lui aussi de leurs écrits. On ne peut donc écarter la possibilité que les analogies présentes chez Teucros, Manilius et Firmicus découlent en réalité de cette source commune que sont les textes circulant sous le nom de Néchépsos et Pétosiris. Dans le cas d'un auteur plus tardif comme Firmicus, et peut-être déjà pour Manilius, cela ne va pas à l'encontre d'une combinaison de cette source avec les écrits de prédécesseurs qui y auraient également puisé. Un cas de figure analogue sera relevé par la suite en ce qui concerne des similitudes dans plusieurs poèmes astrologiques grecs¹⁰⁶.

Les modèles littéraires sont plus facilement identifiables¹⁰⁷. Les *Phénomènes* d'Aratos ont avant tout été une source d'inspiration pour le premier livre des *Astronomica*, étant donné que ce chant est conçu comme une introduction astronomique au reste du poème. L'influence des *Phénomènes* n'est cependant pas limitée au premier livre, mais reste décelable dans l'ensemble du poème de Manilius, bien que ce dernier s'affranchisse à maintes reprises de son modèle¹⁰⁸. Parmi les prédécesseurs latins du poète, on peut citer en premier lieu l'influence de Lucrèce, Virgile ou encore Ovide¹⁰⁹.

étudiés par Hübner 1993 ; Feraboli 1989 suggère que Firmicus avait pour modèle non pas le texte original de Teucros, mais un intermédiaire simplifié.

104 Voir Housman 1903–1930 V : XLIII–XLIV ; Hübner 1984 : 136–144 ; Hübner 2010 I : 16–22.

105 Fr. 6 Riess. Bouché-Leclercq 1899 : 125 n. 1 évoque la possibilité d'une altération dans le texte de Firmicus pour expliquer cette prétendue ignorance de la *sphaera Barbarica* par Néchépsos et Pétosiris. Pour la réfutation de ce passage de Firmicus, voir Boll 1903 : 374–376.

106 Cf. II.5.1.

107 Les interactions de Manilius avec l'œuvre de ses prédécesseurs grecs et latins sont entre autres étudiées par Volk 2009 : 182–197, qui propose une bibliographie détaillée.

108 Voir l'étude détaillée d'Abry 2007, qui relève aussi les différences entre les deux poèmes.

109 Wilson 1986 étudie les échos à Lucrèce, Virgile, Cicéron, Horace et Properce dans le prologue au premier livre. Sur l'influence de Lucrèce en particulier, voir Abry 1999. La pratique intertextuelle

Le poème de Manilius est certainement le poème astrologique le plus célèbre et le plus connu de l'Antiquité ; de nombreuses études y ont été consacrées¹¹⁰. L'un des objectifs de cette recherche est de porter une attention particulière sur des poèmes qui restent relativement méconnus et qui sont d'ordinaire peu étudiés. Il ne s'agit donc pas de traiter les cinq chants du poème dans le détail, car cela dépasserait le cadre de cette étude, et constituerait un travail en soi. En conséquence, afin d'éviter un déséquilibre par rapport aux autres textes présentés, on sélectionnera uniquement un extrait du poème, en guise d'échantillon exemplaire. Grâce à ces vers, des liens seront établis avec d'autres passages des *Astronomica* et permettront de toucher à l'œuvre dans son intégralité.

3.2 *Astronomica* 3,385–418

Le troisième livre des *Astronomica* est l'un des plus techniques de tout le poème. Les vers 3,385–418 font partie d'une plus large portion du troisième livre (3,203–509) qui concerne le calcul de l'Ascendant (ou Horoscope). En effet, deux personnes nées le même jour partagent le même signe astrologique, c'est-à-dire le signe zodiacal où se trouve le Soleil selon la période de l'année. Toutefois, en fonction de l'heure et du lieu de naissance, l'Ascendant – qui correspond au signe qui se lève à l'horizon à ce moment précis – peut différer. La connaissance du signe ascendant, à plus forte raison du degré précis de ce signe, permet de déterminer le premier des quatre points cardinaux nécessaires pour établir le thème de la naissance (ὠροσκόπος en grec, *horoscopus* ou *ascendens* en latin). À partir de ce point, on peut ensuite déduire les trois autres points cardinaux : le milieu du ciel, ou « culmination supérieure » (μεσουράνημα, *medium caelum*), le Couchant (δύσις, *occasus*), et la « culmination inférieure » (ὑπόγειον, *imum caelum*)¹¹¹.

du poète est étudiée par Gale 2011. Une question épineuse est posée par les *Aratea* de Germanicus (sur l'attribution du poème à Germanicus, voir Possanza 2004 : 219–233). La date de ce poème est incertaine, mais sans doute proche de celle des *Astronomica*. Le Bœuffle 1975 : IX–X estime que la composition des *Aratea* a dû prendre place entre 14 et 19 ap. J.-C., tandis que Fantham 1986 : 254–256 la situe avant l'exil d'Ovide en 8 ap. J.-C. Les liens entre les *Astronomica* et les *Aratea* sont étudiés notamment par Abry 1993, qui revient sur le problème de la datation (p. 180 avec n. 2) ; Possanza 2004 : 233–235 propose de dater le poème de Germanicus entre 4 et 7 ap. J.-C. (avec un ajout des vers 558–560 peu après 14 ap. J.-C.) ; voir aussi Volk 2009 : 189 n. 29. Colborn 2013 argumente en faveur de la postériorité du premier livre des *Astronomica* par rapport au poème de Germanicus grâce à sa découverte de l'acrostiche *sparsu* (*Astr.* 1,813–818). Selon lui, l'acrostiche de Manilius est une allusion à l'acrostiche vraisemblablement accidentel des *Aratea* (*sparsu*, Germ. 118–123).

110 Pour ces dernières décennies, voir par exemple Calcante 2002 ; Volk 2002 : 196–245 ; Volk 2009 ; les articles réunis par Green/Volk 2011 ainsi que les dix-huit articles recueillis à titre posthume dans Abry 2014 sous la section « *Maniliana* ».

111 Pour la terminologie et ses variantes, voir Bouché-Leclercq 1899 : 258–259.

Dans le troisième livre, le poète introduit le développement en soulignant l'importance de l'exactitude du calcul de l'Ascendant (3,203–217). Il évoque tout d'abord la méthode de calcul la plus répandue, qui suppose un temps d'ascension de 2 heures pour chaque signe (3,218–224). Toutefois, cette méthode ne prend pas en compte l'obliquité du cercle du zodiaque. En effet, selon la latitude géographique, l'angle formé entre l'écliptique et l'horizon varie : les durées d'ascension des signes sont donc différentes. De plus, selon le lieu et les saisons, la durée du jour et de la nuit n'est pas la même, ce qui implique aussi diverses vitesses d'ascension (3,225–384).

Ainsi, pour connaître le temps d'ascension des signes de façon plus précise, le poète propose une autre méthode, qui peut être appliquée sur n'importe quelle latitude de la terre (3,385–418). Cette même méthode pourra être utilisée pour connaître le nombre de stades parcourus par les signes lors de leur lever et de leur coucher (3,419–442). La suite du passage aborde l'augmentation des heures diurnes à partir du solstice d'hiver jusqu'au solstice d'été (3,443–482). Enfin, le poète conclut le développement en proposant une autre méthode pour calculer l'Ascendant (3,483–509).

L'objectif ne vise pas à déterminer en quelle mesure les données exposées par le poète dans tout ce passage sont correctes et précises sur le plan astrologique¹¹². On notera toutefois que la dernière section (3,483–509) présente, quoique sous un jour quelque peu différent, la méthode même que le poète critiquait en début de passage (3,218–246). Certains considèrent donc ces vers 3,483–509 comme une contradiction de l'auteur, une négligence de sa part, ou encore une interpolation¹¹³.

Dans la perspective présente, l'extrait tiré de ce long développement donnera un exemple concret de la façon dont le poète allie hexamètres et matière astrologique (Manil. Astr. 3,385–418) :

- (385) *et, quoniam quanto uariantur tempora motu
et quibus e causis dictum est, nunc accipe, signa
quot surgant in quoque loco cedantque per horas,
partibus ut prendi possint orientia certis,
ne falsus dubia ratione horoscopus erret.*
- (390) *atque hoc in totum certa sub lege sequendum est,
singula quod nequeunt, per tot distantia motus,
temporibus numerisque suis exacta referri.
a me sumat iter positum, sibi quisque sequatur
perque suos tendat gressus, mihi debeat artem.*
- (395) *quacumque hoc parti terrarum quisque requirerit,
deducat proprias noctemque diemque per horas*

112 Sur la méthode de calcul des ascensions en général, voir Bouché-Leclercq 1899 : 259–269 ; Neugebauer/Van Hoesen 1959 : 11 ; Brind'Amour 1983b ; Abry 1998a.

113 Sur les vers 3,301–384 en particulier, voir Abry 2006b. Sur les confusions présentes dans le passage ainsi que sur les différents avis concernant la dernière section 3,483–509, voir Housman 1903–1930 III : XX–XXI ; Brind'Amour 1983b ; Abry 1998a : 311 ; Volk 2009 : 90–93.

- maxima sub Cancro minimis quae cingitur umbris ;
et sextam summae, fuerit quae forte, diurnae
uicino tribuat post Cancri templa Leoni ;*
- (400) *at quae nocturnis fuerit mensura tenebris
in totidem partes simili ratione secunda est,
ut, quantum una ferat, tantum tribuatur ad ortus
temporis auerso nascenti sidere Tauro.
has inter quasque accipiet Nemeei horas*
- (405) *quod discrimen erit, per tris id diuide partes,
tertia ut accedat Geminis, quae tempora Tauri
uinciat, atque eadem Cancro similisque Leoni,
sic erit ad summam ratio perducta priorem
quam modo diuisis Nemeaeus duxerit horis.*
- (410) *inde pari Virgo procedat temporis auctu,
sed certa sub lege : prioris sidera ut astri
incolumem seruent summam crescantque nouando.
his usque ad Chelas horarum partibus auctis,
per totidem e Libra decrescent sidera partes*
- (415) *et, quantis in utrumque modis tollentur ad ortus,
diuersam in sortem tantis mergentur ad umbras.
illa erit horarum ratio ducenda per orbem,
haec et quot stadiis orientur quaeque cadantque.*

Et, puisqu'il a été dit avec quel mouvement la durée du jour et de la nuit varie et quelles en sont les raisons, apprends maintenant en combien d'heures les constellations se lèvent et se couchent dans n'importe quel lieu que ce soit, afin que, lorsqu'elles surgissent, elles puissent être considérées dans des degrés précis, pour éviter que l'horoscope, falsifié par un calcul incertain, soit erroné. Et cela, de manière générale, il faut s'en enquérir au moyen d'une règle fixe, étant donné que les signes ne peuvent, chacun d'eux, être passés en revue avec exactitude dans leurs durées et degrés propres, puisqu'ils sont différents par suite de si nombreux mouvements. Que chacun emprunte le chemin que j'ai établi, qu'il le suive pour lui-même, et qu'il s'y dirige de ses propres pas ; qu'il me soit redevable pour le savoir-faire.

Que quiconque cherche à savoir cela dans n'importe quelle partie des terres, qu'il définisse la nuit et le jour selon leurs propres heures, le jour le plus long étant celui qui, sous le Cancer, est encerclé par le moins d'ombres ; et un sixième de la totalité de ce jour, quelle qu'en soit la durée, qu'il l'attribue à son voisin le Lion, après la demeure du Cancer, et la durée qui aura été celle des ténèbres nocturnes, elle doit être divisée de façon identique en autant de parties, de sorte que la durée d'une seule de ces parties soit attribuée au Taureau à son lever, lui qui naît avec une étoile située à l'arrière. La différence qu'il y aura entre ces heures et celles que recevra le Néméen [le Lion], divise-là en trois parties, pour qu'un tiers incombe aux Gémeaux, tiers qui enchaîne la durée (du lever) du Taureau, et que la même part aille au Cancer et qu'une part identique soit donnée au Lion ; de cette manière le calcul aura été amené à la somme précédente qu'à l'instant le Néméen avait obtenue après la division des heures. Ensuite, que la Vierge avance avec une pareille augmentation de temps, mais en suivant une règle fixe : que les constellations conservent intacte la somme de l'astre précédent, et qu'elles croissent par cet ajout. Une fois ces parties des heures augmentées jusqu'aux Pinces [la Balance], à partir de la Balance les constellations décroîtront en autant de

parties, et le temps qu'elles prendront, de l'une ou de l'autre de ces manières, pour se lever, sera le même que prendront les constellations, dans le point opposé, pour se plonger dans les ombres.

Voilà le calcul des heures auquel il faudra procéder à travers tout le cercle du zodiaque ; c'est aussi celui qui indique sur combien de stades chaque signe se lève et se couche.

La méthode décrite dans cet extrait permet de déterminer le temps nécessaire à chacun des signes pour se lever et se coucher. Grâce à ce calcul, l'astrologue peut connaître l'Ascendant, c'est-à-dire le signe qui se lève à l'horizon au moment d'une naissance.

Pour ce faire, il faut considérer le jour le plus long (le solstice d'été), et diviser par six le nombre d'heures d'illumination solaire. Le chiffre obtenu correspondra à la durée du temps d'ascension du Lion. De façon similaire, un sixième de la durée de la nuit la plus courte donne le temps nécessaire au Taureau pour se lever au-dessus de l'horizon (3,395–403). Afin de connaître la durée d'ascension des autres signes, ce dernier résultat doit être soustrait au premier. Un tiers du chiffre obtenu doit être ajouté au temps d'ascension du Taureau pour trouver celui des Gémeaux. Ce même tiers doit être ajouté à la durée du lever des Gémeaux pour trouver le temps d'ascension du Cancer, et ainsi de suite (3,404–412).

À partir de la Balance, qui partage le même temps d'ascension que la Vierge, il s'agira cette fois non pas d'additionner le tiers à la durée du lever du signe précédent, mais de l'en soustraire (3,413–414). Enfin, cette méthode permet aussi de connaître la durée que mettent les signes à disparaître sous l'horizon. La durée du coucher d'une constellation correspond à la durée du lever du signe opposé (3,415–416).

Cet extrait a été sélectionné pour plusieurs raisons. En premier lieu, il est particulièrement technique, ce qui permet d'avoir un aperçu de la façon dont le poète agence le matériel astrologique en vers. L'aspect scientifique de ce passage propose précisément un pendant au contenu majoritairement technique des autres poèmes astrologiques en grec.

Sur un plan structurel, il s'agit d'une unité cohérente. En effet, la construction du passage est elle aussi d'intérêt si on veut aborder un extrait par rapport au genre didactique. Les éléments comme la présence du destinataire, l'affirmation de l'autorité du poète ou encore de la véracité de ce qu'il enseigne se trouvent concentrés en début de passage (vv. 385–394). L'exposé astrologique à proprement parler constitue le contenu du reste de l'extrait (vv. 395–418). Le passage contient donc deux parties principales : l'une introductive, à la manière d'un prologue, et l'autre technique. Cette dualité formée par le prologue et l'exposé scientifique est fréquente en poésie didactique. D'autres poèmes astrologiques, comme celui de Dorotheos ou de ps.-Manéthon, en font aussi état¹¹⁴. Ainsi, à une échelle réduite et sur un plan structurel, ce passage trouve non seulement des parallèles dans la tradition didactique, mais aussi dans d'autres compositions astrologiques versifiées.

3.2.1 *Autorité et vérité*

Avant d'en venir à la partie technique à proprement parler (vv. 395–416), le poète introduit la méthode de calcul qu'il va exposer en établissant quelques notions liées à son instruction (vv. 385–394). Sa qualité de maître et son autorité sont fermement affirmées : c'est lui qui montre la voie à suivre pour connaître le temps d'ascension des signes ; c'est à lui que l'élève devra ce savoir-faire (*a me sumat iter positum ... / ... mihi debeat artem*, vv. 393–394). Cette connaissance est primordiale pour assurer la validité d'un horoscope (*ne falsus dubia ratione horoscopos erret*, v. 389). Pour ce faire, l'élève doit prendre en considération les constellations (*signa*, v. 386), et même davantage, leurs degrés précis (*partibus ... certis*, v. 388).

Dès le début des *Astronomica*, le poète emploie la notion des *certa signa* pour évoquer la certitude des signes donnés par les astres (*certis ... signis*, 1,65). Dans l'extrait du troisième livre, le vocabulaire choisi suggère une variation sur ce motif. En outre, ces mots possèdent une résonance particulière, car ils reviennent à plusieurs reprises dans les *Géorgiques* de Virgile. Un détour par ce poème permettra de mieux apprécier leur implication dans l'extrait de Manilius (Verg. *Georg.* 1,351–355) :

*atque haec ut certis possemus discere signis
aestusque pluuiasque et agentis frigora uentos,
ipse pater statuit quid menstrua luna moneret,
quo signo caderent Austri, quid saepe uidentes
(355) agricolae propius stabulis armenta tenerent.*

Et pour que nous puissions apprendre par des signes sûrs les chaleurs et les pluies et les vents porteurs de frimas, le père lui-même a décidé ce que la lune mensuelle annoncerait, avec quel signe tomberaient les Austers, à la suite de quelle observation récurrente les paysans garderaient leurs troupeaux plus près des étables.

Dans ce passage à consonance aratéenne, les *signa* en question sont des indications données par la Lune et ne désignent pas des constellations. À deux reprises pourtant dans le poème, le mot *signum* est employé dans le sens de constellation¹¹⁵. Cette ambivalence rappelle l'emploi du mot σῆμα – tantôt indication, tantôt constellation – chez Aratos¹¹⁶. Dans cet extrait des *Géorgiques*, le mot *certis* implique une notion de fiabilité. D'autres passages mentionnent le temps qu'il fera, les maladies ou encore la guerre civile annoncée par les *certa signa*, et qui s'accomplissent effectivement : la connaissance de ces signes n'a pas empêché leur réalisation¹¹⁷.

Dans les *Astronomica*, les *signa* donnent eux aussi des indications certaines. En suivant le modèle d'Aratos, et comme Virgile avant lui, Manilius applique ce mot

115 Verg. *Georg.* 1,239 ; 1,257 : voir Mynors 1990 ad 1,354. Sur l'imitation de la partie météorologique des *Phénomènes* d'Aratos dans la section finale du premier livre des *Géorgiques*, voir Farrell 1991 : 79–83.

116 Arat. *Phaen.* 233 ; 247 ; 410 ; 418, etc.

117 Voir Verg. *Georg.* 1,394 ; 1,438–439 ; 3,440 ; 4,253 avec le commentaire de Thomas 1988 ad 3,440–477 ; 4,253. Sur les *certa signa* et l'acrostiche dans les *Georg.* 1,429–433, voir Feeney/Nelis 2005.

tant aux astres, en particulier aux signes du zodiaque, qu'aux signes précurseurs qu'ils donnent. Dans le passage technique du troisième livre, la méthode donnée par Manilius est d'autant plus sûre (*certa sub lege*, v. 390), que les protagonistes principaux en sont les signes du zodiaque (*nunc accipe, signa*, v. 386), dans la précision de leurs degrés (*partibus ... certis*, v. 388).

La notion de *certa lex* présente une ambivalence comparable à celle des *signa*. Dans les *Astronomica*, les lois astrologiques qui constituent le contenu de l'œuvre trouvent un pendant dans les lois métriques de l'hexamètre qui les véhiculent. Le poète l'indique dès le début de son entreprise, en montrant l'indissociabilité de la forme poétique et de la matière astrologique (Manil. *Astr.* 1,20–24) :

- (20) *bina mihi positis lucent altaria flammis,
ad duo templa precor duplici circumdatus aestu
carminis et rerum : certa cum lege canentem
mundus et immenso uatem circumstrepit orbe
uixque soluta suis immittit uerba figuris.*

Deux autels, de leurs flammes allumées, brillent pour moi : je prie près de deux temples, ceint d'une double ardeur, celle du poème, et celle de la matière. L'univers, avec sa sphère immense, résonne autour du poète inspiré qui chante, en suivant une loi immuable ; il permet difficilement que des mots prosaïques soient ajustés à ses configurations.

Les éléments littéraires et programmatiques contenus dans le prologue au premier chant ont fait l'objet de plusieurs études¹¹⁸. L'une des particularités relevées est l'ambiguïté lexicale et syntaxique de ces vers.

Dans cet extrait (1,16–24), l'attitude de l'auteur face à ses deux contraintes, la forme poétique et le sujet traité, est dépeinte de façon imagée. Le poète soutient que la forme est intrinsèquement liée au sujet, et rend cela explicite par la facture même des vers. En effet, il joue sur le fait que le poème et la matière sont soumis à une *certa lex*. La syntaxe même des vers contribue à créer un parallèle entre ces deux éléments. Cette ambivalence se reflète dans les traductions : l'expression *certa cum lege* est tantôt rattachée au chant du poète (*canentem / ... uatem*, 1,22–23), tantôt au *mundus* (1,23)¹¹⁹. Au vu du contenu du passage, d'aucuns suggèrent que l'ambiguïté syntaxique a été précisément recherchée par le poète. Ainsi, l'expression peut qualifier autant le chant du poète que son sujet : tous deux suivent une règle immuable¹²⁰.

118 Voir par exemple Schrijvers 1983 pour *Astr.* 1,1–24 et plus généralement pour l'entier du prologue (*Astr.* 1,1–117), voir Wilson 1986 ; Flammini 1990. Les cinq prologues des *Astronomica* sont étudiés par Landolfi 2003.

119 Van Wageningen 1921 *ad loc.*, Liuzzi 1990–1997 I *ad loc.*, Goold 1977 et Feraboli/Flores/Scarcia 1996–2001 rapprochent *certa cum lege* de *uatem*, tandis que Wilson 1986 : 294 argumente en faveur du *mundus*.

120 Schrijvers 1983 : 150 ; Volk 2002 : 236.

Le même phénomène s'observe avec *figuris* (1,24). Dans la traduction proposée, ce mot désigne les configurations célestes. Toutefois, on ne peut ignorer la valeur littéraire qu'il peut suggérer, en tant que forme ou figure du discours : c'est cet aspect que d'autres traductions privilégient¹²¹. Enfin, les vers 1,21–24 ont été rapprochés du *Songe de Scipion* en tant qu'allusion à l'harmonie des sphères¹²². Ainsi, le chant du poète, dont le sujet concerne les corps célestes, est mis en parallèle à la musique que produisent ces corps célestes : à nouveau, forme et contenu sont intrinsèquement liés¹²³.

Les *Astronomica* comptent bon nombre d'ambivalences de ce type qui peuvent renvoyer autant à la forme qu'au contenu du poème. C'est vraisemblablement un procédé délibéré de la part du poète, qui désire souligner les liens structurels qui unissent son chant et sa matière. Dans le passage du troisième livre, la loi sûre que le poète expose désigne la méthode de calcul pour connaître l'Ascendant. Néanmoins, il est primordial d'avoir conscience de l'ambiguïté que comporte cette expression dans l'ensemble du poème pour en apprécier toute la subtilité dans ce contexte précis. Ainsi, tant le système exposé que la forme qui le véhicule ont une propriété sûre, certaine, fixe.

La forme métrique joue donc un rôle fondamental dans l'entreprise du poète. Un dernier élément se doit d'être précisé à cet égard, car il transparaît dans l'extrait du troisième livre. Malgré les correspondances entre forme et contenu, le poète n'hésite pas, ailleurs, à souligner la difficulté que représentent les vers pour l'exposé de sa matière (Manil. Astr. 3,31–46) :

*at mihi per numeros ignotaque nomina rerum
temporaque et uarios casus momentaque mundi
signorumque uices partesque in partibus ipsis
luctandum est. quae nosse nimis, quid, dicere quantum est ?*

(35) *carmine quid proprio ? pedibus quid iungere certis ?*

*huc ades, o quicumque meis aduertere coeptis
aurem oculosque potes, ueras et percipe uoces.
impendas animum ; nec dulcia carmina quaeras :
ornari res ipsa negat contenta doceri.*

(40) *et, si qua externa referentur nomina lingua,*

*hoc operis, non uatis erit : non omnia flecti
possunt, et propria melius sub uoce notantur.
nunc age subtili rem summam perspice cura,
quae tibi praecipuos usus monstrata ministret*

121 Housman 1903–1930 I : *ad loc.* entend *figuris* en tant que τὰ σχήματα τῆς λέξεως ; il est suivi par Goold 1977. D'autres rapprochent *figuris* de *mundus* (Bentley 1739 *ad loc.* ; Van Wageningen 1921 *ad loc.* ; Schrijvers 1983 : 148 ; Wilson 1986 : 294 ; Liuzzi 1990–1997 I ; Feraboli/Flores/Scarcia 1996–2001 ; Hübner 2011 : 142 n. 6). Volk 2002 : 240–241 relève l'ambiguïté, qui peut à nouveau être délibérément voulue par le poète.

122 Cic. *Rep.* 6,18.

123 Van Wageningen 1921 *ad* 1,23 ; voir aussi Schrijvers 1983 : 148–150 ; Wilson 1986 : 292–294 ; Liuzzi 1990–1997 I *ad* 22–24. Voir aussi Hübner 1984 : 214–227 et Hübner 2011a pour une interprétation astrologique des figures stylistiques de certains passages des *Astronomica*.

- (45) *et certas det in arte uias ad fata uidenda,
si bene constiterit uigilanti condita sensu.*

Mais moi, je dois me battre avec les nombres, les noms inconnus des éléments, les divisions temporelles, les diverses conjonctures, les mouvements de l'univers, les successions des signes, et les parties dans leurs propres parties. Savoir cela est excessif ; qu'en est-il de combien cela représente de le dire ? Et puis dans un poème spécifique ? Et puis d'unir cela à des mètres fixes ? Viens ici, toi qui, qui que tu sois, peux tendre l'oreille et tourner les yeux vers mon entreprise, et recueille de vraies paroles. Consacres-y ton esprit, et ne recherche pas de doux chants : la matière elle-même, contente d'être enseignée, refuse d'être ornée. Et si certains termes viennent à être rapportés en langue étrangère, ce sera le fait de l'œuvre, pas du poète : pas tous ne peuvent être adaptés, et il vaut mieux qu'ils soient désignés par leurs propres dénominations.

Maintenant allons, examine avec un soin tout en finesse un sujet éminent qui, une fois exposé, pourrait t'être de premier usage et te donner des chemins assurés dans ce savoir-faire pour voir le destin, si, établi dans ta pensée vigilante, il s'y maintient bien.

À l'inverse de Lucrèce, Manilius n'utilise pas d'image comparable à celle du miel sur le bord de la coupe pour légitimer le choix des vers¹²⁴. Au contraire, il prévient le lecteur de ne pas rechercher la douceur dans ses vers (*nec dulcia carmina quaeras*, 3,38)¹²⁵. À défaut d'offrir un contenu plaisant, il propose néanmoins un contenu vrai (*ueras et percipe uoces*, 3,37 ; *certas ... uias*, 3,45). L'ambivalence entre forme et contenu est encore une fois soulignée : la nature des vers est dépendante de la matière décrite, qui refuse d'être ornée (*ornari res ipsa negat*, 3,39).

La même idée revient au chant suivant, lorsque le poète s'apprête à passer en revue les degrés qui, dans chaque signe, sont funestes. Il s'interrompt cependant l'espace de quelques vers, pour souligner la difficulté d'exposer de manière agréable et variée une telle succession de chiffres, et ce en suivant, encore et encore, la règle du mètre (*totiens sub lege*, 4,431), (Manil. *Astr.* 4,430–443) :

- (430) *hae mihi signandae proprio sunt carmine partes.
sed quis tot numeros totiens sub lege referre,
tot partes iterare queat, tot dicere summas,
perque paris causas faciem mutare loquendi ?
incidimus in uerba ; piget. si gratia derit,*
(435) *in uanumque labor cedit quem despicit auris.
sed mihi per carmen fatalia iura ferenti
et sacros caeli motus ad iussa loquendum est,
nec fingenda datur, tantum monstranda figura.
ostendisse deum nimis est : dabit ipse sibimet*

124 Volk 2002 : 235.

125 Sur cette affirmation en tant que *captatio beneuolentiae*, voir Lühr 1969 : 38 ; l'allusion à Lucrèce (*dulcia carmina*, *Astr.* 3,38) et la tentative du poète des *Astronomica* de surpasser son prédécesseur sont explicitées par Volk 2002 : 241–242. Les passages exprimant le choix de l'austérité poétique sont étudiés par Abry 2006a : 320–325.

(440) *pondera. nec fas est uerbis suspendere mundum :
rebus erit maior. nec parua est gratia nostri
oris, si tantum poterit signare cauenda.
accipe damnandae quae sint per sidera partes.*

Ces degrés, je me dois de les signaler dans des vers spécifiques. Mais qui pourrait rapporter tant de nombres, autant de fois selon une règle, répéter tant de degrés, dire tant de résultats, et, en abordant des thèmes similaires, changer la manière de parler ? Nous tombons sur des paroles ; nous sommes mécontents. Si le charme fait défaut, en vain est l'effort que méprise l'oreille. Mais moi, qui dans un poème rapporte les lois du destin ainsi que les mouvements sacrés du ciel, je dois parler conformément aux ordres, et il ne m'est pas accordé de façonner, mais seulement de montrer les figures. C'est déjà plus qu'assez, d'avoir révélé la divinité : elle-même se confèrera son importance. Et il n'est pas permis de soulever l'univers avec des mots : avec ses éléments, il sera plus grand. Et le charme de notre bouche n'est pas ténu, si elle peut uniquement signaler ce dont il faut se garder. Apprends quels sont les degrés, dans les signes, qu'il faut condamner.

L'univers, qui désire se révéler de lui-même à l'humanité, ne permet pas que le poète use d'ornements. Ses fonctionnements doivent être exposés tels qu'ils sont ; il ne faut pas essayer de les travestir par des artifices de langage. Par le vocabulaire utilisé, le poète semble pointer du doigt les débats concernant la vérité en poésie (*fingenda*, 4,438)¹²⁶. Pour sa part, il ne lui est pas permis d'inventer ni de modeler son exposé : il doit se contenter de décrire (*monstrata*, 3,44 ; *signandae*, 4,430 ; *monstranda*, 4,438 ; *ostendisse*, 4,439 ; *signare*, 4,442)¹²⁷. Ainsi, le fait de montrer (*monstrare*, *ostendere*) et signaler (*signare*) garantit la vérité du contenu, qui n'est pas fictif (*fingere*). Cette affirmation de vérité est particulièrement bien mise en exergue dans le passage précédent (*ueras et percipere uoces*, 3,37 ; *et certas det in arte uias ad fata uidenda*, 3,45).

En outre, l'opposition entre description du visible et création fictive devient encore plus significative par l'entremise du poème de Lucrèce. En effet, dans le *De rerum natura*, le mot *fingere* est fréquemment utilisé en relation avec des théories philosophiques ou des croyances différentes de la doctrine enseignée par le poète. Celui-ci n'a de cesse de répéter que ces manières de penser sont bien éloignées de la vérité¹²⁸. De plus, il associe la poésie à des notions de clarté et de lumière, grâce auxquelles il est possible de voir le vrai. Il met son poème en contraste avec l'obscurité du style d'autres philosophes, en particulier celui d'Héraclite et d'Anaxagore ainsi que, dans une moindre mesure, d'Empédocle. Dans ce jeu d'ombres et de lumières, Lucrèce affirme précisément l'importance de la poésie pour illuminer l'obscurité, et même l'invisibilité de sa matière, les atomes¹²⁹.

126 Kennedy 2011 : 175 relève le jeu de mot étymologique entre *fingenda* et *figura*.

127 La contradiction entre ces affirmations d'une poésie sans ornements et les passages relevant de la mythologie stellaire est discutée par Abry 2006a : 320–327.

128 Lucr. 1,104 ; 1,370–371 ; 1,708–711 ; 1,842 ; 1,847 ; 1,916–918, etc.

129 Lucr. 1,635–920 ; 1,921–950. Waszink 1954 : 252–254 rappelle à cet égard l'identification de la lumière et de la vérité chez Parménide ; Gale 1994 : 138–145 ; 202–204 ; Tatum 2007, et sur la notion du visible et de l'invisible chez Lucrèce, Lehoux 2013.

Dans les *Astronomica*, les vers ne sont pas présentés comme un moyen externe pour orner la matière, pour la rendre plus agréable à l'apprentissage. Par la présence du verbe *ingere*, Manilius souligne clairement que son enseignement n'est pas une simple élucubration de sa part : ses hexamètres ne sont que la démonstration de la réalité. Ils ne font pas office de valeur ajoutée au contenu, mais ils font partie de la matière traitée que le poète se contente d'exposer. Par ses vers, le poète donne à voir la réalité astrologique, une réalité qui brille, en partie du moins, dans l'obscurité de la nuit.

Ces observations, tirées de plusieurs passages de l'œuvre, se constatent également dans le passage du troisième livre concernant le calcul de l'Ascendant. En effet, la valeur descriptive des vers est suggérée dès le début du passage (*nunc accipe, signa*, 3,386). Avec ce terme, le poète peut jouer sur le fait que les signes du zodiaque (*signa*) sont décrits (*signare*) par ses hexamètres. Il va aborder la question fondamentale du temps d'ascension des signes, afin d'éviter que l'horoscope ne soit établi de manière erronée (*ne falsus dubia ratione horoscopos erret*, 3,389). Ainsi, par la description des signes, il garantit la justesse de l'horoscope, et donc la vérité de son enseignement. À nouveau, l'enchaînement logique entre description et vérité est rendu évident.

La difficulté de la matière est elle aussi soulignée dans cet extrait. Le poète affirme ne pas pouvoir passer en revue chacun des signes, à cause de la variation dans leur durée d'ascension, qui diffère selon le lieu et la période (3,391–392). Il se contentera de donner une loi fixe (*certa sub lege*, 3,390). La valeur ambiguë d'une expression comme *certa sub lege* a été relevée plus haut : ces mots peuvent tout aussi bien faire référence à une loi astrologique qu'à la loi du mètre (v. 1,22). Dans le présent contexte, il est bien entendu question d'une règle de calcul astrologique. Néanmoins, la signification métrique de ces mots ne doit pas être totalement ignorée. De fait, dans les passages cités plus haut, la difficulté de la matière est associée à la difficulté découlant de la forme versifiée (3,31–46 ; 4,430–443).

La règle du calcul de l'Ascendant sera donnée dans les vers qui suivent, eux aussi soumis à une loi fixe. Le poète ne pourra pas prendre en compte les durées et les degrés propres à chaque signe (*temporibus numerisque*, 3,392). Ces mots sont eux aussi métriquement connotés : la difficulté de la matière est reflétée par la difficulté du traitement en vers. La même ambiguïté lexicale peut être signalée pour l'expression désignant les degrés précis des signes (*partibus ... certis*, 3,388). De fait, les *partes* peuvent s'appliquer tant à des parties spécifiques des constellations qu'à des parties du poème. Dans l'extrait du quatrième livre cité précédemment, le poète doit signaler dans des vers spécifiques (*signandae proprio ... carmine partes*, 4,430) les degrés néfastes de chaque signe (*damnandae ... partes*, 4,443).

En définitive, l'enseignement du poète est conditionné par la connexion intrinsèque entre forme et contenu, garante de vérité. De fait, la méthode qu'il expose dans un mètre fixe est une règle sûre (*certa sub lege*, 3,390 ; cf. *certas ... uias*,

3,45). L'autorité du maître et la véracité de l'enseignement ainsi établies, il convient de considérer à présent la figure du destinataire.

3.2.2 *Le destinataire*

Dans les *Astronomica*, le destinataire est anonyme¹³⁰. La plupart du temps, le poète s'adresse à son élève à la deuxième personne du singulier¹³¹. Bien que les premiers vers du poème contiennent une invocation à *Caesar* (*Astr.* 1,7–10), le souverain n'est plus interpellé directement dans la suite de l'œuvre. Rien ne permet de supposer qu'il faille établir un amalgame entre celui-ci et l'élève à qui s'adresse l'instruction astrologique¹³².

La fréquence des interpellations au destinataire est particulièrement élevée au troisième livre, étant donné que c'est l'un des livres les plus techniques du poème¹³³. Ces appels à l'élève interviennent tout particulièrement lorsque le maître aborde un nouveau sujet ou un nouvel aspect de l'élément traité. De cette façon, le poète attire l'attention de son élève sur le nouveau tournant que prend l'exposé scientifique¹³⁴. Les interpellations au destinataire dans ces passages remplissent ainsi la double fonction d'établir fermement la relation maître-élève et de baliser le développement technique du poète. Elles renvoient tant à l'aspect littéraire de l'œuvre, où le poète met en scène une situation d'un maître enseignant à un élève, qu'à l'aspect technique de l'entreprise, qui consiste réellement à structurer un discours scientifique.

Dans l'extrait du troisième livre, la première interpellation au destinataire intervient dès le début du passage (*nunc accipe*, 3,386). Par cet impératif, le poète attire l'attention de l'élève et lui signifie le début du traitement d'un nouveau sujet. Quelques vers plus loin cependant, la figure du destinataire devient plus générale : l'enseignement du maître s'adresse à tout un chacun (*quisque*, v. 393 ; 395). Bien plus, le poète indique la marche à suivre en utilisant des verbes au subjonctif de

130 Diverses approches concernant la relation maître-élève sont proposées par Neuburg 1993 ; Volk 2002 : 198–209 et Green 2014 : 13–55.

131 Reeh 1973 : 48–53 donne une liste de tous les passages où le poète s'adresse au destinataire à la 2^e personne du singulier et du pluriel. Noter cependant la divergence textuelle pour l'une des deux occurrences d'interpellation à la 2^e personne du pluriel : l'édition de Feraboli/Flores/Scarcia 1996–2001 contient *noctis* et non *nostis* (*Astr.* 4,882).

132 Voir II.6.5 pour la bibliographie à ce sujet ainsi que pour une discussion plus détaillée de ce passage des *Astr.* 1,7–10.

133 La relation maître-élève, la technique pédagogique et la méthodologie du poète sont étudiées par Abry 2006a.

134 Neuburg 1993 : 269 avec nn. 52–53 souligne, dans les *Astronomica* de Manilius, l'emploi de la première et/ou de la deuxième personne du singulier au moment d'aborder un nouveau sujet. Il renvoie entre autres à *Astr.* 1,255–256 *nunc tibi signorum lucentis undique flammis / ordinibus certis referam* ; 2,693–695 *perspice nunc ... / ... / dodecatemoria*, etc.

la troisième personne du singulier (*sumat* ; *sequatur* v. 393 ; *tendat* ; *debeat* v. 394 ; *requirit* v. 395 ; *deducat* v. 396 ; *tribuat* v. 399). Enfin, la dernière interpellation à l'élève dans ce passage intervient au v. 405 (*diuide*) ; le poète revient ainsi à l'usage usuel de la deuxième personne du singulier.

Cette ambivalence entre un destinataire à la deuxième personne du singulier et un destinataire impersonnel est présente tout au long de l'œuvre¹³⁵. On constate également ce procédé dans les traités didactiques en prose. Le destinataire est tantôt interpellé par des formes personnelles, comme des impératifs à la deuxième personne, tantôt indirectement désigné par des verbes à la troisième personne, des verbes impersonnels ou des gérondifs¹³⁶.

Plusieurs explications pourraient être avancées pour expliquer ces variations¹³⁷. L'une des raisons principales en est certainement une recherche de variété dans le discours. Dans les *Astronomica*, cette diversité trouve cependant un écho dans la façon dont le poète présente le public – tantôt restreint, tantôt vaste – qu'il vise avec son poème. De fait, l'anonymat du destinataire permet une large palette de possibilités quant au public visé. Ceci est particulièrement bien signifié dans le prologue de ce troisième livre (Manil. *Astr.* 3,36–37) :

*huc ades, o quicumque meis aduertere coeptis
aurem oculosque potes, ueras et percipe uoces.*

Viens ici, toi qui, qui que tu sois, peux tendre l'oreille et tourner les yeux vers mon entreprise, et recueille de vraies paroles.

L'appel du poète s'adresse à toute personne pouvant prêter attention, par la lecture ou l'écoute, à son enseignement¹³⁸. Le destinataire est décrit d'une façon des plus générales qui soit (*quicumque*, 3,36).

Cette manière de décrire le destinataire s'accorde bien avec une idée que le poète met en avant tout au long des *Astronomica*. En effet, il affirme que la connaissance de l'astrologie s'adresse à tous. L'univers lui-même invite l'homme, unique être vivant à se tenir debout, à connaître ses fonctionnements. Pour illustrer cela, le poète utilise l'image de l'être humain en tant que microcosme du macrocosme : l'homme renferme une part de l'univers divin en son être ; il est une représentation

135 Par exemple *Astr.* 2,294 *licet* ... *diducere* ; 3,36 *quicumque* ; 3,374 *quisquis* ; 4,490 *damnanda est*.

136 Voir l'étude de Gibson 1998 dont les conclusions sont discutées par Sharrock 1998 et remises en question par Hine 2011.

137 Neuburg 1993 : 260–261 avec n. 34 suggère que ces passages de la 2^e à la 3^e personne du singulier relèvent d'une technique rhétorique pour conférer un aspect plus littéraire au texte.

138 Sur la mention d'un auditeur, voir Flores dans Feraboli/Flores/Scarcia 1996–2001 II : *ad* 3,36–37 qui renvoie à Empédocle D 73,245 LM = 31 B 17,14 DK ἀλλ' ἄγε μύθων κλύθι· μάθη γάρ τοι φρένας αὔξει. On notera que le lecteur des *Astronomica* est aussi mentionné au vers 3,158 (*legentem*). On a longtemps supposé que la lecture silencieuse n'était pratiquée que dans de très rares occasions dans l'Antiquité. À l'encontre de cette *communis opinio*, voir Knox 1968 ; Gavrilov 1997 et McCutcheon 2015, qui retrace l'histoire du débat.

miniature de la divinité. Il n'est donc pas surprenant qu'il soit appelé à comprendre les mécanismes de l'univers et qu'il ait reçu les capacités nécessaires pour ce faire¹³⁹.

Toutefois, le caractère universel de ce message présente un contraste avec d'autres vers suggérant au contraire un certain élitisme de la part du poète. En effet, celui-ci compose son chant pour un groupe restreint, et non pas pour la foule (Manil. *Astr.* 2,136–144) :

*haec ego diuino cupiam cum ad sidera flatu
ferre, nec in turba nec turbae carmina condam
sed solus, uacuo ueluti uectatus in orbe
liber agam currus non occursantibus ullis*
(140) *nec per iter socios commune gerentibus actus,
sed caelo noscenda canam, mirantibus astris
et gaudente sui mundo per carmina uatis,
uel quibus illa sacros non inuidere meatus
notitiamque sui, minima est quae turba per orbem.*

C'est cela que moi, je désirerais porter jusqu'aux étoiles avec un souffle divin, et mon poème, je ne le composerai ni dans la foule ni pour la foule, mais seul, comme transporté sur une orbite déserte, libre je conduirai mon char sans que personne ne se présente à moi ni ne mène sur un même chemin des actions communes aux miennes, mais je chanterai ce qui doit être connu pour le ciel, pour les astres qui s'émerveillent et pour l'univers qui se réjouit au travers du poème de son chantre, ou pour ceux à qui les étoiles n'ont pas refusé l'accès à leurs cours sacrés ni à leur connaissance : c'est la foule la plus restreinte de par le monde.

Le poème est donc destiné à une *minima turba* (v. 144), ce qui semble être en contradiction avec les passages où le poète s'adresse à tout un chacun¹⁴⁰. Contradictions et incohérences ne sont pas rares au sein des *Astronomica* : ce sont des reproches très fréquemment formulés à l'égard du poète¹⁴¹. Cette ambivalence entre révélation universelle et nombre restreint d'initiés n'est cependant pas un cas isolé. De fait, Vettius Valens adopte une attitude similaire dans ses *Anthologies*. Tantôt, il souligne la clarté des méthodes qu'il propose et son travail de vulgarisation (Vett. Val. 1,21,17) :

ἔστω δὲ πάλιν ἐπὶ ὑποδείγματος, ἵνα σαφέστερον οἱ ἐντυγχάνοντες τὴν ἐπίγνωσιν λαμβάνωσιν, ...

Voici encore un exemple, afin que les lecteurs en tirent une compréhension plus claire, ...

De même, un peu plus loin (Vett. Val. 1,22,16) :

139 Voir *Astr.* 2,105–108 ; 2,115–126 ; 4,866–935. La conception de l'homme en tant que microcosme est étudiée par Salemmé 1983 : 34–40. Sur l'origine hermétique de cette image et sur sa présence chez Néchépsos et Pétosiris, voir II.1.3.

140 Voir notamment les discussions de Volk 2002 : 202–209 ; Mann 2011 ; Green 2014 : 21–28 sur ces passages. L'opposition entre foule et nombre restreint est un motif déjà présent dans le poème de Parménide (fr. 1,22–28 Coxon) ; voir aussi Callim. *Epigr.* 28 Pfeiffer ; Hor. *Carm.* 1,1,32–36 ; 3,1,1 avec les commentaires de Nisbet/Hubbard 1970 *ad* 1,1,32 et Nisbet/Rudd 2004 *ad* 3,1,1.

141 Une discussion sur la question de l'auto-contradiction chez Manilius est proposée par Volk 2011.

τοῦτον τὸν τόπον οἱ παλαιοὶ μυστικῶς καὶ σκοτεινῶς διέγραψαν, ἡμεῖς δὲ τηλαυγέστερον.

Les anciens ont écrit d'une façon voilée et obscure sur ce sujet-là ; quant à nous, nous le ferons de façon plus claire.

Ailleurs toutefois, il conjure ses destinataires de garder ses préceptes secrets, et de ne pas les révéler à d'autres (Vett. Val. 4,11,11) :

ὀρκίζω σε, ἀδελφέ μου τιμώτατε, καὶ τοὺς μυσταγωγούμενους ταύτη τῇ συντάξει (...) ἐν ἀποκρύφοις ταῦτα συντηρήσῃαι καὶ μὴ μεταδοῦναι τοῖς ἀπαιδεύτοις εἰ μὴ τοῖς ἀξίοις καὶ δυναμένοις διαφυλάσσειν καὶ ἀμείβεσθαι δικαίως, ...

Je t'adjure, mon très cher frère, et vous qui vous initiez à ces mystères grâce à ce traité, (...) de garder cela secret, et de ne pas le partager avec ceux qui n'ont pas reçu d'éducation, si ce n'est avec ceux qui en sont dignes et qui sont capables de le préserver et de le payer comme de juste, ...

Comme Manilius, Valens fait montre d'une démarche ambiguë. D'un côté, il insiste sur la clarté de son exposé, qui contraste avec les écrits de ses prédécesseurs. D'un autre, il voudrait que ses méthodes soient jalousement conservées par une élite d'initiés¹⁴².

Dans le contexte des *Astronomica*, il importe de souligner que les vers qui attestent un certain élitisme de la part du poète et ceux où celui-ci s'adresse à toute l'humanité trouvent un pendant dans la façon dont le maître s'adresse à son élève. En effet, l'alternance entre interpellations ciblées et générales confère une certaine *uariatio* aux vers. Cette diversité reflète l'étendue, parfois large et parfois restreinte, du public auquel le poète prétend s'adresser.

L'extrait technique du troisième livre témoigne lui aussi de cette versatilité poétique. L'alternance entre une deuxième personne du singulier (*accipe*, 3,386) et une troisième personne indéfinie (*deducat*, 3,396) offre de la variété au discours. Ces éléments relevant du style littéraire trouvent toutefois une résonance, à plus grande échelle, dans un message poétique plus profond. Ainsi, les interpellations à un destinataire indéfini trouvent un pendant dans le caractère universel que le poète confère à sa révélation, tandis que l'intimité de la deuxième personne est reflétée par le cercle restreint d'élus à qui s'adresse cette connaissance.

Enfin, il existe deux passages dans les *Astronomica* où l'intervention du destinataire est rapportée au discours direct. Dans le premier cas, la prise de parole du destinataire est signifiée par *inquis* (Manil. Astr. 4,387) :

'multum' inquis 'tenuemque iubes me ferre laborem (...)'

« C'est une grande, dis-tu, et une subtile tâche que tu m'ordonnes d'entreprendre (...) »

Dans le second cas, elle est annoncée par *inquit* (Manil. Astr. 4,869)¹⁴³ :

142 Voir aussi Vett. Val. 7,1 ; 9,15,12.

143 La leçon *inquit* est une conjecture de Bentley, acceptée par Housman, Goold, et Flores. Les variantes des manuscrits semblent exclure la possibilité d'un *inquis* : le manuscrit M présente *conditur enim*

'conditur en' inquit 'uasto natura recessu (...)'

« Voilà, dit-il, la nature est recelée dans une vaste retraite (...) »

Ces deux uniques prises de parole de la part du destinataire font peut-être écho aux deux occurrences où le poète du *De rerum natura* rapporte la prise de parole de son élève par l'incise *inquis*¹⁴⁴. La différence quant à la nature de ces prises de paroles dans l'un et l'autre poème tient en premier lieu au fait que dans le poème de Lucrèce, il s'agit d'objections formulées par Memmius. Dans les *Astronomica*, elles expriment plutôt le sentiment de découragement que peut ressentir l'élève¹⁴⁵. Toutefois, la correspondance imparfaite entre les deux *inquis* du *De rerum natura* et la variation *inquis / inquit* dans les *Astronomica* souligne aussi la différence entre les deux poètes dans leur traitement du destinataire. Dans le poème de Lucrèce, le destinataire est fréquemment interpellé à la deuxième personne du singulier ; qui plus est, il est nommé¹⁴⁶. Dans les *Astronomica*, non seulement le destinataire est anonyme, mais il présente de même une double facette : tantôt, il est indéfini et universel, tantôt, il est spécifique et ciblé.

3.2.3 Technique pédagogique

La relation entre le maître et l'élève, d'un point de vue de l'enseignement astrologique, est un élément qui ressort particulièrement bien dans l'extrait du troisième livre : c'est sur cet aspect que se clôturera l'analyse du passage.

Avant d'en venir à l'exposé de la méthode pour calculer l'Ascendant, le poète illustre les rôles endossés par le maître et l'élève par rapport à l'instruction astrologique donnée (Manil. *Astr.* 3,393–394) :

*a me sumat iter positum, sibi quisque sequatur
perque suos tendat gressus, mihi debeat artem.*

Le chemin que j'ai établi, que chacun l'emprunte, qu'il le suive pour lui-même, et qu'il s'y dirige de ses propres pas ; qu'il me soit redevable pour le savoir-faire.

quid ; le manuscrit L *conditur enim quod*. Les éditions les plus anciennes ainsi que Liuzzi privilégient la lecture *condit enim quicquid*, et suppriment de ce fait la prise de parole du destinataire. Voir l'apparat critique *ad loc.* chez Feraboli/Flores/Scarcia 1996–2001 ; l'apparat de Housman 1903–1930 IV : *ad loc.* ainsi que le commentaire de Liuzzi 1990–1997 IV : *ad* 869. Une incise indéfinie de type *inquit* est loin d'être un cas isolé, et ce tant en prose qu'en poésie : voir Housman 1903–1930 IV : *ad loc.* qui renvoie à Cicéron et à Sénèque ; pour la poésie, il cite Hor. *Sat.* 1,3,126 ; 1,4,79 ; 2,2,99, etc.

144 Lucr. 1,803 ; 1,897.

145 Volk 2002 : 206. L'objection formulée au sixième livre du poème de Lucrèce ne comporte quant à elle pas d'incise signifiant clairement que le destinataire a la parole : *'at nimis est ingens incendi turbidus ardor'* (Lucr. 6,673). La prise de parole de l'élève dans les *Astronomica* et les parallèles lucrétiens sont étudiés par Green 2014 : 39–44.

146 Sur le destinataire et la relation maître-élève dans le *De rerum natura*, voir Volk 2002 : 73–83.

Tout d'abord, on peut relever que la facture de ces vers est particulièrement soignée et reflète l'intimité de la relation maître-élève. De fait, c'est en l'espace de deux vers que le rôle de l'une et de l'autre de ces figures est exposé. De plus, l'encadrement du maître dans l'apprentissage de son élève est illustré par la construction chiasmatisque de la paire d'hexamètres.

De nombreuses études du poème de Manilius ont récemment mis en exergue l'étroite connexion que le poète établit entre ses vers et leur contenu, et tout particulièrement entre ses vers et la sphère céleste qu'il décrit¹⁴⁷. Ce faisant, il reproduit le modèle d'Aratos, avec qui il partage une matière semblable, mais suit également l'exemple de Lucrèce. Ce dernier propose en effet une analogie entre les lettres de l'alphabet constituant son poème, et les atomes constitutifs du monde. Tous deux se traduisent, en grec et en latin, par le même mot : στοιχείον, ou *elementa*¹⁴⁸. Bien plus, Manilius emploie des outils stylistiques tels que l'acrostiche pour renforcer l'effet de miroir entre ciel et vers, à l'image du célèbre acrostiche dans le poème aratéen¹⁴⁹.

Dans l'extrait étudié, on constate effectivement que la construction des vers est significative pour le message qu'ils véhiculent. Cela s'observe déjà dans la description du rapport entre l'enseignant et l'apprenti astrologue. Par rapport à la dimension astrologique du passage, des techniques similaires sont mises en œuvres. En effet, il est question de la méthode permettant de calculer le temps que prennent les signes pour se lever et se coucher (Manil. *Astr.* 3,386–387) :

nunc accipe, signa

quot surgant in quoque loco cedantque per horas.

Apprends maintenant en combien d'heures les constellations se lèvent et se couchent dans n'importe quel lieu que ce soit.

147 Hübner 1984 : 214–227 ; Volk 2002 : 234–245 ; Abry 2005a ; Volk 2009 : 195–196 ; Hübner 2011 ; Colborn 2015 : 107–128.

148 Lucr. 1,823–827 ; 2,688–699 ; 2,1013–1022 ; Volk 2002 : 100–105 avec bibliographie sur le sujet.

149 *λεπτή* Arat. *Phaen.* 783–787, (re)découvert par Jacques 1960, et déjà signalé par les épigrammes de Callim. *Epigr.* 27 Pfeiffer ; Léonidas de Tarente *Anth. Pal.* 9,25, et Ptolémée *SH* 712. En général sur l'acrostiche aratéen, voir Hunter 1995 avec bibliographie en notes 29–33 ; Martin 1998 *ad loc.* Dans le cas de Manilius, la prudence est toutefois de mise étant donné la difficulté de la tradition manuscrite. Certains des acrostiches proposés ne sont pas corroborés par toutes les éditions. Selon Danielewicz 2013 : 290 n. 16, on trouve l'acrostiche aratéen en translittération chez Manil. *Astr.* 1,846–850, *lepte*. Cette supposition repose toutefois sur trop d'incertitudes : il faudrait accepter une nouvelle conjecture ainsi qu'une transposition de vers (admise par Goold 1977, mais rejetée par Flores dans l'édition de référence). D'autres acrostiches ont néanmoins été signalés. Le premier mot du vers *Astr.* 1,796, *Aemilia(eque)* est partiellement lisible en verticale (*Astr.* 1,796–799, *Aemi*) et complété par *I(w)lia* au dernier vers *Astr.* 1,799 ; Feraboli/Flores/Scarcia 1996–2001 I : XVIII–XIX. Bielsa i Miallet 2000a et 2000b en propose d'autres, dont les plus convaincants sont (respectivement) : *aqua* (*Astr.* 1,705–710), et *respicit* (sic) (*Astr.* 1,334–340) avec *respicit* en premier mot du vers *Astr.* 1,334. Noter que le v. 1,340 devrait alors être conservé (Goold), non pas supprimé (Flores). Voir aussi Colborn 2013 *sparsu* (*Astr.* 1,813–818 cf. II.3.1). On reviendra sur les acrostiches de Manilius, voir IV.5.

Le mot *signa* est placé de façon caractéristique en fin de vers, qui est une position-clé : les *signa* seront les protagonistes principaux du passage. De plus, le lever des constellations est précisément signifié en début du vers suivant, tandis que leur coucher est mentionné en fin d'hexamètre. Le poète offre, par le placement et la succession de ses mots, un effet de mimétisme par rapport au mouvement des astres qui, du point de vue d'un observateur terrestre, se lèvent et se couchent.

Le passage entier atteste une technique de composition qui met en lien la matière enseignée et la facture des vers. Dans la recherche actuelle, la notion d'iconicité (« iconicity ») est précisément utilisée en relation à des textes où l'agencement des mots reproduit le contenu par mimétisme, notamment grâce à l'ordre des mots, aux figures de style, aux effets visuels ou sonores, ou encore à la métrique. La poésie visuelle de la période hellénistique en est certainement le témoin le plus évident, mais on le relève également chez les auteurs latins et notamment dans l'œuvre de Virgile, où ce type de procédé a été étudié en détail¹⁵⁰. Le qualificatif d'iconique peut également être appliqué aux vers de Manilius, dont la facture n'est souvent pas anodine avec le contenu qu'ils véhiculent. On mettra en exergue les exemples les plus significatifs de l'iconicité manilienne dans ce passage technique du troisième livre.

Tout d'abord, la règle exposée par le poète est une règle sûre, et le poète ajoute du poids à ses propos en l'affirmant dans un vers holospondaïque à l'exception du cinquième pied, v. 390 (Manil. Astr. 3,390–392) :

(390) *atque hoc in totum certa sub lege sequendum est,*
singula quod nequeunt, per tot distantia motus,
temporibus numerisque suis exacta referrī.

Et cela, de manière générale, il faut s'en enquérir au moyen d'une règle fixe, étant donné que les signes ne peuvent, chacun d'eux, être passés en revue avec exactitude dans leurs durées et degrés propres, puisqu'ils sont différents par suite de si nombreux mouvements.

Cette règle fixe vaudra pour tous les signes ; les différences entre eux, découlant de la variété de leurs mouvements, ne peuvent être rapportées en détail. Cette discrédance entre les signes est précisément soulignée par l'hyperbate *singula ... distantia* (v. 390), il faut donc s'en remettre à une règle générale (Manil. Astr. 3,404–407) :

has inter quasque accipiet Nemeius horas
(405) *quod discrimen erit, per trīs id diuide partes,*

150 Dainotti 2015. Voir l'édition de Gow 1952 : 171–185 sur les poèmes figurés de l'époque hellénistique représentant entre autres des ailes, un œuf ou une syrinx, et sur les *technopaignia* en général Luz 2010. Une attention spéciale est portée à l'ordre des mots (« word order ») dans les commentaires sur Virgile, voir en particulier Harrison 1991 : 288–290 ; sur l'iconicité voir Dainotti 2015 : 7–17 avec p. 8 n. 18 pour davantage de bibliographie sur le sujet.

*tertia ut accedat Geminis, quae tempora Tauri
uinciat, atque eadem Cancro similisque Leoni.*

La différence qu'il y aura entre ces heures et celles que recevra le Néméen [le Lion], divise-là en trois parties, pour qu'un tiers incombe aux Gémeaux, tiers qui enchaîne la durée (du lever) du Taureau, et que la même part aille au Cancer et qu'une part identique soit donnée au Lion.

La place du mot *inter*, entre un pronom démonstratif et un pronom relatif, l'enjambement formé par *uinciat*, qui enchaîne les deux vers, et le parallélisme final qui accentue l'idée de similitude, dépeignent efficacement le contenu. En outre, le signe de la Balance fait office de pivot dans ce système de calcul. Jusqu'à la Balance, on procède à des additions¹⁵¹. À partir de ce signe, il s'agit de soustraire (Manil. *Astr.* 3,413–414) :

*his usqu(e) ad Chelas horarum partibus auctis,
per totid(em) e Libra decrescent sidera partes.*

Une fois ces parties des heures augmentées jusqu'aux Pinces [la Balance], à partir de la Balance les constellations décroîtront en autant de parties.

Les vers de Manilius reflètent l'aspect similaire, mais non identique en tous points, des deux étapes du calcul équilibrées par le signe de la Balance. Chacun de ces deux hexamètres comporte une élision au même *locus* métrique. Le premier est holospondaïque à l'exception du cinquième pied, tandis que le second lui est presque identique, mis à part le dactyle en début de vers. Enfin, chacun des vers contient, au même emplacement métrique central, les deux noms employés en parallèle pour ce signe. *Libra* est le nom habituellement donné à la Balance, et correspond au grec Ζυγόν. Quant aux *Chelae* (Χηλαι), elles désignent en réalité les pinces du Scorpion, détachées de cette constellation pour constituer un signe indépendant qui deviendra celui de la Balance¹⁵².

Dans la méthode que le poète expose, le temps d'ascension des constellations correspond à la durée que prend le signe opposé pour se coucher. Ce parallélisme est précisément mis en exergue par les deux vers suivants qui le signalent (Manil. *Astr.* 3,415–416) :

(415) *et, quantis in utrumque modis tollentur ad ortus,
diuersam in sortem tantis mergentur ad umbras.*

Et le temps qu'elles prendront, de l'une ou de l'autre de ces manières, pour se lever, sera le même que prendront les constellations, dans le point opposé, pour se plonger dans les ombres.

151 C'est-à-dire jusqu'à la Vierge incluse : elle précède directement le signe de la Balance et partage le même temps d'ascension que celle-ci.

152 Bouché-Leclercq 1899 : 141–142 ; Le Bœuffle 1987 : s.v. *Chelae*.

Enfin, ces quatre vers 413–416 sont construits de façon parallèle en ce qui concerne le sens, tout en offrant une construction chiasmatisque au niveau de la métrique (Manil. *Astr.* 3,413–416) :

<i>his usqu(e) ad Chelas horarum partibus auctis,</i>	lever / holospondaique à l'exception du cinquième pied
<i>per totid(em) e Libra decrescent sidera partes</i>	coucher / dactylique
<i>et, quantis in utrumque modis tollentur ad ortus,</i>	lever / dactylique
<i>diuersam in sortem tantis mergentur ad umbras.</i>	coucher / holospondaique à l'exception du cinquième pied

Par ces exemples, on peut constater les divers outils stylistiques et métriques mis à profit par le poète pour refléter aussi bien des éléments de technique astrologique que des situations de fiction littéraire comme celle du maître et de l'élève. En outre, si l'on considère le passage dans son ensemble, une dimension supplémentaire peut être décelée.

En début d'extrait, le poète compare son enseignement à un chemin qu'il établit, et que l'élève devra suivre (3,393–394). Ces vers comptent parmi les nombreuses utilisations de l'image du chemin comme métaphore pour la création poétique rencontrées tout au long des *Astronomica*. De fait, cette figure littéraire intervient dès le premier livre, et apparaît sous diverses formes au cours du poème. Ainsi, le poète se plaît à se promener dans les sphères célestes (1,13–15) ; il parcourt le ciel en volant, solitaire, sur un navire (2,58–59) ; il conduit son char sur un chemin céleste désert, qu'il est le seul à emprunter (2,138–140) ; il ne redoute pas de parcourir des pâturages inaccessibles (3,1–4) ; il lui faut construire des échelons qui le conduiront aux étoiles (4,119–121) ; enfin, l'univers ordonne au poète, arrivé aux faites du ciel sur son char céleste, de hâter sa descente (5,8–11)¹⁵³.

Le poète fait également usage de la métaphore du voyage en lien avec son élève. Il fait montre d'optimisme quant aux connaissances que celui-ci acquerra. L'apprenti astrologue sera, lui aussi, en mesure de parcourir par l'esprit étoiles et constellations afin de déterminer l'avenir (2,448–451). Enfin, la connaissance d'aspects astrologiques primordiaux donnera à l'élève des chemins assurés pour la connaissance du futur (3,43–45).

153 Les vers 4,119–121 sont supprimés par Bentley, Housman et Goold. Flores 1993 : 19 les conserve, en suggérant qu'ils sont le fruit d'une première rédaction, et que le poète n'a pas pu réviser son œuvre. Voir aussi l'apparat critique et le commentaire de Feraboli/Flores/Scarcia 1996–2001 II : *ad loc.*

La métaphore du voyage, dans une perspective poétique et astrologique, sera discutée de manière plus générale dans un prochain chapitre¹⁵⁴. Pour l'heure, il convient d'établir son implication dans le contexte du passage de Manilius.

L'image du chemin en tant que ligne directrice établie par le poète, mais qui doit être suivie personnellement par l'élève, est mise en application dans l'exposé technique de l'extrait. Dans les premiers vers du passage, le poète annonce qu'il va traiter de la méthode pour calculer la durée du lever et du coucher des signes (3,386–387). La technique pour connaître le temps d'ascension des divers signes est effectivement exposée dans les vers qui suivent (3,395–416). Toutefois, le poète limite le détail de son instruction aux signes allant du Taureau à la Vierge incluse (3,395–412). Il se contente d'indiquer que la même règle s'applique à partir de la Balance pour le reste des signes : toutefois, au lieu d'additionner, il faut maintenant soustraire (3,413–414).

Enfin, le poète avait promis qu'il indiquerait également la façon de connaître la durée du coucher des signes. La technique de calcul pour déterminer le temps que prend un signe à disparaître sous l'horizon est résumée en l'espace de deux vers : la durée du coucher d'un signe correspond au temps d'ascension du signe opposé (3,415–416).

Le maître donne donc les outils fondamentaux nécessaires au calcul, mais ne développe pas forcément la méthode de façon détaillée et exhaustive. Il attend de son élève une certaine autonomie : à lui de déduire la suite du raisonnement. La façon dont le maître traite la matière scientifique de son poème reflète l'image littéraire utilisée en début d'extrait. Le maître établit le chemin, mais l'élève doit avancer de façon autonome. Ainsi, l'exposé technique réalise et accomplit la métaphore du chemin comme exposée aux vers 3,393–394. De ce fait, le maître-poète démontre, une fois encore, l'indissociabilité entre *carmen* et *res*, entre son poème et sa matière astrologique.

4 Dorotheos

Aux cinq chants de Manilius répondent, quelques années plus tard, les cinq livres de Dorotheos, poète grec originaire de Sidon. Une petite centaine d'hexamètres en ont été conservés : la plupart sont cités dans le traité astrologique d'Héphestion de Thèbes, au début du V^e s. ap. J.-C.¹⁵⁵. Le poème a également été employé par les astrologues orientaux. Les cinq livres de Dorotheos ont tout d'abord été traduits et

154 Cf. IV.3. La réutilisation de la métaphore du voyage dans le poème de Manilius est étudiée en détail par Volk 2002 : 225–234 ; Landolfi 2003 : 11–28. Les modèles ayant pu influencer Manilius pour son voyage céleste sont énumérés chez Salemme 1983 : 38–39.

155 Voir l'édition des *Apotelesmatika* d'Héphestion par Pingree 1973–1974 ; Dorotheos est, aux côtés de Ptolémée, l'une des sources principales de ce traité.

adaptés en pehlevi (ou moyen-perse) dès le III^e s. ap. J.-C. Cette paraphrase a été l'objet d'une traduction en arabe datant environ de 800 ap. J.-C., qui nous est conservée¹⁵⁶.

Dans le texte arabe figurent dix horoscopes qu'on peut dater avec précision. Parmi ceux-ci, le plus ancien date de 7 av. J.-C., et sept autres s'échelonnent sur la première moitié du I^{er} s. ap. J.-C., jusqu'en 43 ap. J.-C. Le troisième livre présente cependant deux horoscopes pour les années 281 et 381 ap. J.-C. Ceci porte à croire que ces deux derniers horoscopes sont des ajouts ultérieurs, insérés dans l'adaptation persane du poème de Dorothéos. On peut donc dater sans trop d'incertitudes l'activité de ce dernier au milieu du premier siècle de notre ère¹⁵⁷.

L'histoire de la traduction et de l'adaptation du poème de Dorothéos est teintée d'un arrière-fond légendaire qui apporte un éclairage pour appréhender le contenu et la réception du poème. Au X^e s. ap. J.-C., Ibn al-Nadīm recense dans son *Kitāb al-Fihrist* les livres écrits en arabe par des auteurs arabes ou non-arabes. Au septième chapitre de cet index, il aborde les livres philosophiques, et ceux touchant aux sciences anciennes. Pour ce faire, il s'appuie sur le récit d'Ibn Nawbakht, astrologue du VIII^e s. ap. J.-C. Celui-ci faisait remonter les débuts de l'étude du ciel aux fils des premiers hommes, alors que régnait un roi perse légendaire. Selon Ibn Nawbakht, les Babyloniens auraient mis par écrit les connaissances qu'ils avaient des étoiles. Les Égyptiens et les Indiens auraient, à leur tour, appris cette science grâce à leurs livres.

Le lien entre Babylone et Égypte est renforcé par un passage relatant l'arrivée en Égypte d'un certain Hermès, originaire de Babylone. Devenu maître du peuple égyptien, il avait rendu leur terre prospère grâce à sa grande sagesse. Mais les conquêtes d'Alexandre le Grand, qui ravagea la région dans son avancée jusqu'à l'Indus, mirent fin à cet état de prospérité. Des villes furent détruites, et avec elles, bon nombre de livres. Ibn Nawbakht souligne cependant qu'Alexandre avait pris soin de faire transcrire et traduire en grec ainsi qu'en copte des œuvres en persan se trouvant dans des bibliothèques de l'ancienne Persépolis avant de les brûler.

D'un livre en particulier, il puisa la connaissance des étoiles, de la médecine et des sciences naturelles. Il envoya ce livre ainsi que les scientifiques perses eux-mêmes en Égypte. Ce n'est que sous le règne d'Ardashīr ibn Bābak (env. 224–242 ap. J.-C.), de la dynastie sassanide, que la Mésopotamie récupéra son savoir. Ce dernier envoya en Inde, en Chine et dans l'Empire romain des délégués, afin qu'ils recopient les livres qui s'y trouvaient. Son exemple fut suivi par son fils, qui fit traduire des œuvres en langue perse. Parmi les auteurs à qui des manuels astrologiques ou

156 Les fragments de Dorothéos sont édités par Pingree 1976 ; celui-ci fournit également la paraphrase arabe des cinq livres du poème, avec une traduction anglaise. Voir Hübner 2011b pour un compte rendu de cette édition.

157 Pingree 1976 : VII–XVII, qui établit un *floruit* entre 25–75 ap. J.-C.

astronomiques étaient attribués, on trouve la mention d'Hermès le babylonien, souverain d'Égypte, ainsi que de Dorotheos¹⁵⁸.

Ibn Nawbakht établit donc une ligne de succession du savoir qui a pour origine Babylone, s'étend à l'Égypte, à l'Inde, ainsi qu'au monde grec. Il cherche à faire remonter l'origine de toute connaissance, dont la science des étoiles, à la Mésopotamie. On peut toutefois noter l'importance du rôle accordé à l'Égypte et au personnage d'Hermès.

Quant aux traductions arabes d'œuvres grecques, elles passaient généralement par un intermédiaire syriaque. On sait cependant que dans quelques cas, des ouvrages grecs ont été traduits en pehlevi avant de passer en mains arabes¹⁵⁹. Et de fait, Ibn al-Nadīm donne les noms des personnes qui ont traduit en arabe des œuvres en langue étrangère. Parmi les traducteurs du persan en arabe, on retrouve Ibn Nawbakht, ainsi qu'Umar ibn al-Farrukhān al-Ṭabarī (mort en 815 ap. J.-C.). Celui-ci a interprété les différentes sections du livre de Dorotheos, intitulé *Livre des cinq*¹⁶⁰.

Les paraphrases successives des vers de Dorotheos en pehlevi puis en arabe présentent des ajouts postérieurs au poète. On a déjà mentionné les deux horoscopes datant du III^e et IV^e ap. J.-C.¹⁶¹. De plus, elles transmettent des passages de Vettius Valens, astrologue du II^e s. ap. J.-C.¹⁶². Il est clair que le texte arabe ne reproduit pas fidèlement le contenu du poème de Dorotheos. Malgré les divers ajouts ou suppressions qui ont pu altérer le contenu du poème d'origine, cette traduction contient néanmoins des renseignements précieux. De plus, certains passages correspondent parfois précisément à l'un ou l'autre des fragments de Dorotheos qui ont été conservés.

En outre, le texte arabe est agrémenté de diagrammes indiquant la position des luminaires, planètes, et constellations pour chacun des dix horoscopes, au premier et au troisième livre. Étant donné que les diagrammes présentent une forme rectangulaire et non pas circulaire comme le voulait l'usage dans l'Antiquité, ils ne peuvent être la reproduction exacte de diagrammes qui auraient figuré en marge du poème grec. En effet, ce n'est que chez Abū Ma'shar, célèbre astronome et astrologue arabe (787–886 ap. J.-C.), que l'on trouve la première allusion à un schéma

158 Dodge 1970 : 571–575.

159 Nallino 1922. Parmi les trois cas discutés, deux relèvent du domaine astrologique. Pingree 1976 : XVI propose en outre une liste de mots en pehlevi qui ont été conservés dans la traduction arabe, aux quatrième et cinquième livres.

160 Dodge 1970 : 589 ; 641 ; 1117. Dans le passage concernant Dorotheos, Ibn al-Nadīm rapporte que parmi les livres de ce dernier, il y en a un qui comporte plusieurs livres, intitulé *Livre des cinq* (*Kitāb al-khamsa*). Il a été commenté, ou interprété (*fassara*), par Umar ibn al-Farrukhān al-Ṭabarī (édition de Flügel 1871 : 268,7 ; commentaire p. 123).

161 Doroth. Arab. 3,2,19–44 ; 3,1,27–65.

162 Doroth. Arab. 4,1,15 ; 5,5,15.

quadrilatéral¹⁶³. Ainsi, soit les diagrammes rectangulaires sont une adaptation de schémas circulaires trouvés dans des copies du texte grec, soit ils ont été ajoutés par les traducteurs orientaux¹⁶⁴. Quoi qu'il en soit, le fait que le contenu du texte soit reproduit dans des schémas atteste le crédit qu'on pouvait porter à l'enseignement de Dorotheos, et ce huit siècles plus tard encore.

En somme, le poème de Dorotheos a fait l'objet de réutilisations multiples, tant dans le monde grec qu'en Orient. À l'instar des ouvrages médicaux, philosophiques ou astronomiques qui ont été l'objet de traductions en arabe, le poème de Dorotheos a visiblement été considéré par ses interprètes et traducteurs successifs comme une réelle source de connaissances en matière d'astrologie.

4.1 Contenu et sources du poème

Les cinq livres qui constituaient le poème original de Dorotheos témoignent d'une entreprise de grande ampleur. Les fragments conservés de même que la traduction arabe attestent l'étendue de l'enseignement du poète. Celui-ci couvre aussi bien les aspects techniques élémentaires de la discipline que des branches spécifiques de l'astrologie. Ainsi, il expose entre autres le fonctionnement des associations polygonales entre les astres, traite du système des *catarchai* (καταρχαί, ou initiatives, opportunités, méthode qui permet de déterminer le moment opportun pour accomplir une action), explore la branche médicale de l'astrologie (ou iatromathématique), et parcourt les signes du zodiaque en indiquant les diverses régions du monde habité qu'ils ont reçu sous tutelle (chorographie zodiacale)¹⁶⁵.

Dorotheos puise selon toute vraisemblance au manuel de Néchepsos et Pétoisiris, comme, peut-être, Manilius avant lui¹⁶⁶. Il est certain dans tous les cas que l'ampleur du matériel abordé par Dorotheos a été une source d'inspiration non seulement pour les auteurs de manuels astrologiques comme Héphestion, mais aussi pour les poètes astrologues postérieurs.

163 Malgré un nombre considérable de documents horoscopiques grecs retrouvés, seuls onze diagrammes ont été conservés (un papyrus, neuf graffiti et une inscription sur bois). Provenant d'Oxyrhynque, de Doura Europos, d'Abydos ou encore de Palestine, ils s'échelonnent entre le I^{er} et le IV^e s. ap. J.-C. ; tous sont de forme circulaire. Le schéma quadrilatéral s'est répandu en Occident par le biais de l'influence arabe (Thomann 2008 : 97–111).

164 L'usage de diagrammes n'était visiblement pas très répandu chez les astrologues anciens, voir Heilen 2015 : 497–498, avec un contre-exemple p. 581 n. 1007.

165 Sur les associations polygonales, voir I.3.2 ; sur les καταρχαί, voir II.8.1 ; sur l'iatromathématique, voir II.1.3 et II.10.1 ; sur la chorographie zodiacale, voir III.3.1.

166 On reviendra sur l'utilisation de cette source, cf. II.5.1.

4.2 Prologue

Le prologue de Dorotheós n'a pas été conservé sous sa forme originale. Toutefois, on peut avoir une bonne idée de la façon dont il se présentait. En effet, au moment d'introduire l'œuvre de Dorotheós, le traducteur arabe rapporte le contenu du prologue au poème grec (Doroth. Arab. 1, prol. 1–5)¹⁶⁷ :

Au nom de Dieu, qui est miséricorde et compassion. Puisse le Seigneur être plein de compassion envers toi. Ceci est le premier livre de Dorotheós l'Égyptien sur les jugements concernant les thèmes de naissance. Il a choisi cela, l'a sélectionné et l'a pris des livres de ceux qui l'ont précédé et il l'a écrit pour son fils Hermès. Il a dit à son fils au moment de son testament : « Je vais te relater, mon fils, et je vais t'expliquer afin que tu puisses dépendre de cela et avoir confiance en ton cœur dans ce que je vais te montrer de mon travail et de mes mots sur les étoiles qui indiquent pour les hommes ce qui les concernera depuis le moment de la naissance d'un homme jusqu'à ce qu'il quitte le monde, si Dieu le veut. J'ai voyagé, mon fils, dans de nombreuses villes, et j'ai vu les choses extraordinaires qui se trouvent en Égypte et à Babylone, qui est dans la direction de l'Euphrate. Et j'ai rassemblé les meilleures paroles de ceux qui m'ont précédé, comme l'abeille qui butine aux arbres et à toutes sortes de plantes ; car c'est de là que provient le miel savoureux. »

On ne peut savoir en quelle mesure la version arabe reflète le contenu d'origine. Néanmoins, le traducteur prétend rapporter les paroles du poète, reproduites au discours direct. De plus, ces propos contiennent plusieurs lieux communs de la littérature grecque et latine. En outre, ces divers *topoi* apparaîtront à nouveau dans le prologue au cinquième livre. En effet, dans la version arabe, les deuxième, troisième et quatrième livres s'ouvrent sur une introduction où se trouve brièvement résumé le sujet principal dont il sera question. Le cinquième et dernier livre est toutefois introduit par un prologue où sont repris la plupart des éléments contenus dans le prologue au premier livre (Doroth. Arab. 5, prol. 1–4) :

Au nom de Dieu, qui est compassion, qui est miséricorde ; où est ma réussite, à part en Dieu tout-puissant ? Ceci est le livre de Dorotheós, roi d'Égypte. Il y a cinq livres ; il en a écrit quatre sur les thèmes de naissance où il a mentionné tout bien et mal, malheur ou bonheur qui affectent les hommes depuis le début de leur existence jusqu'à sa fin. Et il en a écrit un sur les initiatives, et c'est ce livre, qui est appelé le cinquième livre. Il y a mentionné l'état de chaque action qui est commencée, que sa limite soit déterminée, ou qu'on ne puisse déterminer où sera le début de cette action, son milieu ou sa fin, et quel bien ou mal va arriver. Il dit dans son livre qu'il suit les traces des savants qui l'ont précédé parmi les savants de Babylone et d'Égypte, étant donné qu'ils étaient les premiers à avoir considéré la science des étoiles, les calculs les concernant, la révolution de la sphère, les mouvements des sept planètes et les levers des douze signes, afin

167 Tous les extraits de Dorotheós qui proviennent de la traduction arabe sont une adaptation, en français, de la traduction anglaise fournie par Pingree 1976. Je remercie vivement Zina Maleh pour avoir repris ma traduction française en la comparant au texte arabe, grâce auquel elle a pu apporter de nombreuses corrections et suggestions.

qu'il puisse extraire cela de leurs livres et ensuite se le donner à lui-même comme un exemple pour les suivre. Il dit que partout où il a regardé concernant ce dont ils se sont occupés et ce qu'ils ont arrangé de la science des étoiles, il a suivi le meilleur, le plus correct, le plus clair, le plus complet de leur science, et l'a extrait de leurs livres. Il en a fait un exemple pour lui-même pour suivre leurs traces, et il en a fait ce livre, comme l'abeille qui tire du miel du plus délicieux et du meilleur des fruits (...).

Les éléments contenus dans ce prologue sont très proches de ceux présents en préambule au premier livre ; la différence réside surtout dans le fait qu'à l'inverse de ce dernier, le discours est ici en totalité indirect. Il est possible que le dernier livre ait présenté un prologue indépendant, qui clôturerait l'œuvre toute entière par un effet de miroir. Néanmoins, au vu des grandes similitudes entre l'introduction au premier et au cinquième livre, il n'est pas à exclure que le traducteur ait repris le contenu du premier prologue, et en ait reproduit les points essentiels avant le dernier livre de l'œuvre tout entière. Quoi qu'il en soit, le fait que les mêmes motifs apparaissent dans deux prologues différents de la traduction arabe permet du moins d'être confiants quant à la présence de ces éléments dans le poème grec de Dorotheos. On peut donc raisonnablement considérer le prologue au premier livre, où les mots du poète sont rapportés au discours direct, comme représentatif des vers originaux de Dorotheos. En voici une analyse plus détaillée.

4.2.1 Mésopotamie, Égypte et autorité

Le prologue de Dorotheos commence à proprement parler à la troisième section. Dans les quelques lignes qui l'introduisent, le traducteur arabe présente le poète comme un Égyptien. Dans le prologue au cinquième livre, il est même qualifié de roi d'Égypte. Cette origine est bien entendu liée à la conception de l'Égypte comme l'un des berceaux de la science astrale. Néanmoins, si Dorotheos est effectivement originaire de Sidon, comme l'indique Firmicus Maternus, il aurait vécu dans une partie du monde, l'actuel Liban, entre Égypte et Mésopotamie : le poète lui-même indique avoir voyagé dans ces régions¹⁶⁸.

Cet extrait est un exemple supplémentaire attestant l'étroite connexion établie par la tradition entre astrologie, Mésopotamie et Égypte. Le lien entre la divination astrale et ces régions reflète une réalité historique. Mais lorsqu'un auteur composant un texte astrologique affirme tirer son savoir de ces contrées, il n'emploie pas uniquement un lieu commun. Il utilise un fait réel, c'est-à-dire la tradition de divination astrale établie en ces lieux depuis des temps immémoriaux, comme un outil littéraire pour affirmer l'autorité du contenu de son enseignement. Cette

168 Firm. *Math.* 2,29,2 *Dorotheus uero Sidonius, uir prudentissimus et qui apotelesmata uerissimis et disertissimis uersibus scripsit.*

autorité, il la souligne encore de diverses façons, à la manière d'Hérodote, qui met en avant sa recherche personnelle (Hdt. 2,3,1) :

ἤκουσα δὲ καὶ ἄλλα ἐν Μέμφι, ἐλθὼν ἐς λόγους τοῖσι ἱρεῦσι τοῦ Ἡφαίστου· καὶ δὴ καὶ ἐς Θήβας τε καὶ ἐς Ἡλίου πόλιν αὐτῶν τούτων εἵνεκεν ἐτραπόμην, ἐθέλων εἰδέναι εἰ συμβήσονται τοῖσι λόγοισι τοῖσι ἐν Μέμφι· οἱ γὰρ Ἡλιοπολίται λέγονται Αἰγυπτίων εἶναι λογιώτατοι.

J'ai appris aussi d'autres choses à Memphis après m'être entretenu avec les prêtres d'Héphaïstos : et je me suis naturellement aussi rendu à Thèbes et à Héliopolis à ce même sujet, désirant savoir s'ils allaient être d'accord avec les propos qu'on m'avait tenus à Memphis : car les Héliopolitains passent pour être les plus savants des Égyptiens.

Dorotheós, lui aussi, a voyagé ; il a recueilli les connaissances des figures d'autorité en la matière (Dorothe. Arab. 1, prol. 4–5) :

J'ai voyagé, mon fils, dans de nombreuses villes, et j'ai vu les choses extraordinaires qui se trouvent en Égypte et à Babylone, qui est dans la direction de l'Euphrate. Et j'ai assemblé les meilleures paroles de ceux qui m'ont précédé, ...

En outre, le poète semble donner à son périple une résonance épique. En effet, ses voyages effectués dans de nombreuses cités rappellent les tribulations d'Ulysse (*Od.* 1,3–4) :

πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἶδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω,
πολλὰ δ' ὃ γ' ἐν πόντῳ πάθεν ἄλγεα ὄν κατὰ θυμόν.

Il vit les cités de nombreux hommes, et apprit à connaître leur esprit, et c'est lui, oui, qui endura en son cœur de nombreuses souffrances sur mer.

Plus loin dans le poème, Dorotheós souligne encore plus nettement le caractère épique de son entreprise. Entre deux recommandations concernant l'observation des planètes, il met en avant les souffrances qu'il a endurées (Dorothe. Arab. 3,1,68) :

J'en ai fait la recherche durant de longues années et j'ai souffert tous les malheurs pour être en mesure de le mettre par écrit.

Si ce passage reproduit fidèlement le contenu des vers d'origine, Dorotheós exploite la relation entre voyages, recherche, connaissance et souffrance établie dès les premiers vers de l'*Odyssee*. Le passage d'Hérodote cité plus haut devient encore plus significatif car cette relation est précisément reprise par les historiographes. En effet, à certains égards, Ulysse peut être considéré comme le précurseur des historiens : à côté de ses voyages et de ses recherches, les épreuves qu'il subit trouvent également un pendant dans l'effort et le travail que doit fournir l'historiographe ainsi que dans les dangers auxquels il peut être exposé¹⁶⁹.

169 Thuc. 1,22,3 ; Polyb. 12,27,4–6 et en général sur l'*Odyssee*, Ulysse et les historiographes, voir Marincola 2007.

Le motif des épreuves endurées pour la production d'un texte n'est toutefois pas l'apanage de l'historiographie. Au contraire, il s'adapte particulièrement bien à la poésie didactique, qui requiert de la part du poète un dur labeur dans la confection des vers. Dans la réception d'Hésiode, la composition des *Travaux* était effectivement associée à l'idée de travail et d'effort ; le poète lui-même aurait sélectionné la voie ardue décrite dans ce célèbre passage (Hes. *Op.* 286–292)¹⁷⁰ :

σοὶ δ' ἐγὼ ἐσθλὰ νοέων ἐρέω, μέγα νήπιε Πέρση.
τὴν μὲν τοι κακότητα καὶ ἰλαδὸν ἔστιν ἐλέσθαι
ῥηιδίως· λείη μὲν ὁδός, μάλα δ' ἐγγύθι ναίει·
τῆς δ' ἀρετῆς ἰδρωῶτα θεοὶ προπάροισεν ἔθηκαν
(290) ἀθάνατοι· μακρὸς δὲ καὶ ὄρθιος οἶμος ἐς αὐτῆν
καὶ τρηχὺς τὸ πρῶτον· ἐπὴν δ' εἰς ἄκρον ἵκηται,
ῥηιδίη διήπεται πέλει, χαλεπὴ περ ἐοῦσα.

Moi qui veux ton bien, je vais te dire, grand sot de Persès. La misère, il t'est facile de l'obtenir, et en masse : plane en est la route, et elle réside tout près. Mais au-devant de celle de l'excellence, les dieux immortels ont placé la sueur. Long et escarpé est le sentier jusqu'à elle, et âpre au départ. Mais une fois arrivé au sommet, il devient dès lors facile, quoiqu'en soit sa difficulté.

Parmi les poètes astrologues, le motif de la difficulté de la tâche a déjà été rencontré chez Manilius, qui lutte avec la mise en vers d'un matériel complexe¹⁷¹. Selon la traduction arabe, Dorotheós a lui aussi évoqué les souffrances endurées lors de la composition de son poème. En soulignant le caractère ardu de leur entreprise, Manilius et Dorotheós suggèrent peut-être également avoir sélectionné le sentier escarpé, mais porteur de bienfaits, décrit par Hésiode.

Dorotheós semble donc avoir introduit ses cinq livres par un prologue où sont mêlés des motifs littéraires qu'on peut trouver tant en prose qu'en poésie. Il met l'accent sur les voyages qu'il a effectués ainsi que sur les sources de première autorité d'où il tire son savoir. Ce faisant, il se prémunit contre d'éventuels reproches qui pourraient lui être formulés si sa recherche personnelle n'était pas expressément mentionnée. En effet, Polybe incrimine l'historien Timée (env. 350–260 av. J.-C.) pour son manque d'expérience sur le terrain, lui qui est resté durant cinquante années d'affilée à Athènes¹⁷².

4.2.2 Vérité de l'enseignement

Dorotheós assure la qualité des sources sur lesquelles repose son enseignement. Bien plus, il enjoint son destinataire à être confiant dans ses propos (Dorothe. Arab. 1, prol. 3) :

170 Koning 2010 : 331–332 avec n. 139.

171 Manil. *Astr.* 3,31–35, cf. II.3.2.1.

172 *FGrHist* 566 F 34 = *BNJ* 566 F 34 ; Polyb. 12,25h.

Je vais te relater, mon fils, et je vais t'expliquer afin que tu puisses dépendre de cela et avoir confiance en ton cœur dans ce que je vais te montrer de mon travail, ...

De telles paroles se rapprochent fortement de l'affirmation de vérité traditionnelle à la poésie didactique. Ce *topos* revient effectivement au cours de ses vers, lorsque le poète ajoute du poids à ses propos en affirmant çà et là la véracité des indications qu'il donne (Doroth. 5,16,2-3, p. 392 Pingree) :

ἔσθλοὶ δ' αὖ Μαίης ὠκὺν γόνον εἰσορόωντες
παίδων τέκμαρ ἔχουσιν ἐπήτυμον. ἐν τροπικῷ δέ ...

Mais si les (planètes) bienveillantes regardent le fils rapide de Maïa [Mercure], elles sont réellement un témoin (que le couple aura) des enfants. Mais dans un signe tropique, ...

Les astres garantissent la réalisation de l'avenir ; de même, les vers du poète sont conformes à la vérité (Doroth. 5,25,1, p. 398 Pingree) :

πλωόμεναι χατέουσιν ἀληθέα ταῦτά κεν εἴποις.

À ceux qui désirent vivement naviguer sur mer, tu pourrais dire les vérités que voici.

La même idée est réitérée un peu plus loin (Doroth. 5,33,17-18, p. 405 Pingree) :

ναὶ μὴν εἰς κρίσις περινεϊκῆς ὀρνυμένοισι
ὤδε σύ κεν χατέουσιν ἀληθείην ἀγορεύσεις.

En vérité, à ceux qui suscitent des querelles jusqu'à en venir au procès, tu pourras à leur demande dire de cette façon la vérité.

Bien plus, le poète se propose non seulement de rapporter, mais aussi d'expliquer son sujet. En effet, au cours du poème, il ne se contente pas d'exposer simplement sa matière astrologique, mais il donne aussi, à plusieurs reprises, des exemples factuels sur la manière de procéder lors de l'établissement d'un horoscope¹⁷³. Enfin, dans le prologue au cinquième livre, il est stipulé que le poète « a suivi le meilleur, le plus correct, le plus clair, le plus complet de leur science » (Doroth. Arab. 5, prol. 4). L'exactitude, la clarté et l'exhaustivité du traitement de la matière sont des questions cruciales dans une entreprise didactique, et touchent à la qualité et à la véracité de l'enseignement exposé¹⁷⁴.

En résumé, le poète assure ses compétences astrologiques dans le prologue, en utilisant divers *topoi* littéraires. Mais surtout, il prouve ses dires au cours du texte, en mettant en application sa doctrine par des démonstrations concrètes, comme l'établissement d'un horoscope. La matière astrologique est utilisée pour démontrer le contenu littéraire et illustrer le rôle du maître-poète.

173 Voir les huit horoscopes contenus dans le premier livre, qui s'échelonnent entre 7 av. J.-C. et 43 ap. J.-C., expliqués dans l'introduction de Pingree 1976 : VIII-X.

174 On reviendra plus en détail sur ces aspects au chapitre IV.

4.2.3 Le maître et l'élève

Les sources astrologiques de première qualité auxquelles puise le poète servent de garant pour l'autorité de celui-ci en tant que maître de cette discipline. Son rôle d'enseignant est clairement affirmé au cours du poème : il se réfère, tant au singulier qu'au pluriel, à son exposé astrologique (Dorotheos. 5,43,26–27, p. 388 Pingree) :

αὐτίκα δ' ἐν κατάγοντι πορεύμασιν οἷσιν ἔλεξα
ἐρχομένης ...

Mais dès que (la Lune) atteint la région du descendant dans les lieux dont j'ai parlé (i.e. du Lion au Capricorne), ...

Ou encore (Dorotheos. 1,27,3, p. 339 Pingree) :

καὶ γενέσεως τὰ ἐκάστα διίχομεν ὄφρα δαείης.

Et nous exposerons point par point chaque élément d'un thème de naissance, pour que tu en sois instruit.

Les informations données sont décrites par le poète comme un réel enseignement (Dorotheos. *Appendix II* vv. 1–2, p. 432 Pingree) :

ὄσσοι δ' ἐν στρατίησι φιλοπτολέμοισιν ἔσονται
τῆδε διδαγμοσύνη πεπνυμένος ἐξαγορεύσεις.

Et combien de personnes il y aura dans les armées belliqueuses, avisé par cet enseignement, tu pourras le dire.

La notion d'enseignement reçoit en outre une emphase supplémentaire étant donné que le mot choisi par le poète pour l'évoquer (διδαγμοσύνη) est un *hapax legomenon*. Enfin, le poète indique parfois explicitement qu'il tire ses connaissances d'autres personnes, et propose plusieurs méthodes différentes (Dorotheos. 4,1,11–15, p. 378 Pingree) :

ἄλλοι δ' ἐκ Μήνης εἰς ὄγδοον ὠρονόμοιο
ζῶον ἀριθμήσαντες, ἀπὸ Κρόνου αὖθις ἔδωκαν·
εἰς ὃν δὴ λήξειε τόπον καὶ ἄνακτα τόποιο
σκέπτονται τούτων ἐπιμάρτυρας οἷτινές εἰσιν·

(15) τῶν ἅπο δὴ φράσσαντο τέλος αἰσχρόν τε καὶ ἐσθλόν.

D'autres, après avoir compté à partir de la Lune à l'horoscope jusqu'au huitième signe, établissent au contraire (la prédiction) à partir de Cronos [Saturne] : ils regardent le lieu précisément où il s'est arrêté, le maître du lieu, et leurs témoins, qui ils sont. C'est donc à partir de ces éléments qu'ils se prononcent sur la mort, mauvaise et bonne.

À nouveau, la façon dont le poète expose la matière reflète les propos qu'il a tenus dans son prologue, où il affirme avoir collecté son savoir à diverses sources.

En ce qui concerne le destinataire de l'enseignement astrologique, le traducteur arabe indique que Dorotheos compose son poème à l'intention de son fils, Hermès.

Tout au long du poème en effet, le poète s'adresse à un destinataire qu'il interpelle à la deuxième personne du singulier. Le nom d'Hermès, qui s'adapte parfaitement à l'hexamètre, n'apparaît cependant ni dans les fragments conservés en grec, ni dans la suite de la version arabe.

Ce nom n'est peut-être qu'une appellation générique pour identifier la ou les personnes à qui est destiné un tel ouvrage¹⁷⁵. Le nom d'Hermès ne peut en outre qu'évoquer la figure d'Hermès Trismégiste, fusion du dieu grec avec le dieu égyptien Thot. En effet, dès la période hellénistique circulaient des textes à son nom ; Hermès était représenté comme enseignant diverses disciplines, dont l'astrologie, à son fils Tat, à Asclépios et à Ammon¹⁷⁶. Enfin, dans le récit de l'astrologue arabe Ibn Nawbakht, où sont retracées les étapes de l'établissement de la science astrale dans le monde perse, le nom d'Hermès figure aux côtés de celui de Dorotheos. Toutefois, en raison de l'absence de ce nom dans la suite du poème, on ne peut avoir aucune certitude quant à la présence d'un destinataire nommé dans les vers originaux en grec.

4.2.4 *Inspiration poétique*

Dans cet extrait – de même qu'ailleurs dans le poème – ne figure aucune trace d'une invocation à la Muse. Ceci est peut-être dû à une suppression de la part du traducteur arabe. En effet, tout au long de la traduction surgissent des échos à l'islam, qui pouvaient peut-être difficilement être conciliés avec la présence d'une divinité païenne¹⁷⁷. Toutefois, il n'est pas à exclure que le poète, qui souligne avec insistance ses propres recherches ainsi que les sources d'où il tire son savoir, ait renoncé à la traditionnelle demande d'inspiration divine, comme l'a fait Nicandre avant lui¹⁷⁸.

Malgré la possible absence d'une invocation à la divinité, le poète met du moins en œuvre un autre moyen pour évoquer la forme poétique de son texte. Le prologue, tel que rapporté dans la traduction arabe, se conclut avec une comparaison. Le poète est assimilé à l'abeille, qui butine aux plantes et produit du miel (Dorotheos Arab. 1, prol. 5) :

Et j'ai assemblé les meilleures paroles de ceux qui m'ont précédé, comme l'abeille qui butine aux arbres et à toutes sortes de plantes ; car c'est de là que provient le miel savoureux.

175 Pingree 1976 : VII.

176 Sur le *Corpus Hermeticum*, voir II.1.3.

177 Mis à part les fréquentes évocations de Dieu tout-puissant, voir aussi les références aux mosquées (par exemple Dorotheos Arab. 2,14,1 ; 4,1,133).

178 Sur l'absence d'une invocation à la divinité dans les *Theriaca* et les *Alexipharmaca* de Nicandre, voir Overduin 2014 : 44–46.

Cette figure de style offre plusieurs niveaux de lecture. De fait, la comparaison du poète et de l'abeille, de même que le miel comme image de la poésie, sont des lieux communs dans la littérature gréco-latine¹⁷⁹. On les trouve déjà dans l'épopée archaïque (*Il.* 1,247–249) :

τοῖσι δὲ Νέστωρ
 ἠδυσπῆς ἀνόρουσε λιγύς Πυλίων ἀγορητής,
 τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή ...

Au milieu d'eux se leva vivement Nestor au doux langage, l'orateur éloquent de Pylos, et de sa langue coulait une voix plus douce que le miel ...

Cette formulation figure de façon similaire chez Hésiode, ce qui permet de penser qu'il est, là aussi, fait allusion au miel (*Hes. Theog.* 81–84 ; 96–97)¹⁸⁰ :

- (81) ὄντινα τιμήσουσι Διὸς κοῦραι μέγαλοιο
 γεινόμενόν τ' ἐσίδωσι διοτρεφῶν βασιλῶν,
 τῷ μὲν ἐπὶ γλώσση γλυκερὴν χεῖουσιν ἔερσην,
 τοῦ δ' ἔπε' ἐκ στόματος ῥεῖ μέλιχα (...)
- (96) ὁ δ' ὄλβιος, ὄντινα Μοῦσαι
 φῶλονται· γλυκερὴ οἱ ἀπὸ στόματος ῥεῖ αὐδή.

À celui que les filles du grand Zeus ont honoré, et qu'elles ont regardé à la naissance parmi les rois chéris de Zeus, elles lui déversent sur la langue une rosée sucrée, et de sa bouche coulent des mots doux comme le miel : (...). Et bienheureux est-il, celui que les Muses chérissent : de sa bouche coule une voix à la douce saveur.

Cette métaphore sera reprise et développée notamment par l'introduction de la comparaison de l'abeille avec le poète, et du parallèle établi entre le travail de l'abeille et la création poétique¹⁸¹. Il importe de mettre en exergue les aspects principaux véhiculés par cette image.

Dans le passage de l'*Iliade* en particulier, la douceur du langage implique certes la beauté du style, mais surtout la capacité à séduire et à persuader de l'orateur¹⁸². Le miel est en outre fréquemment mis en lien avec la sphère du divin. Selon certains, c'est une dégradation de l'ambroisie qui, tombant depuis les sphères célestes, s'est altérée en traversant l'atmosphère pour parvenir jusqu'à la Terre¹⁸³. La connexion avec le domaine des dieux est particulièrement explicite chez Pindare, où l'image du miel revient à plusieurs reprises. Deux passages en particulier l'attestent, et ce

179 Ce motif est étudié par Waszink 1974. Voir aussi Scheinberg 1979 : 16–28 ; Nünlist 1998 : 60–63 ; 300–306.

180 Waszink 1974 : 8. En lien avec l'image du miel, Nünlist 1998 : 305–306 donne pour la poésie archaïque grecque une liste des occurrences qui attestent la métaphore renvoyant à l'idée de douceur (notamment avec l'adjectif γλυκύς).

181 La plus ancienne attestation de ce développement remonterait à Simonide *PMG* 593 fr. 88 = fr. 304 Poltera ; voir Waszink 1974 : 15–16.

182 Waszink 1974 : 8.

183 Arist. *Hist. an.* 5,22,553b ; Plin. *Nat.* 11,30–31, voir Borgeaud 2015 : 82.

par le biais d'une évocation de l'art oraculaire¹⁸⁴. Le premier concerne l'exposition d'Iamos par sa mère, Évadné (Pind. *Ol.* 6,44–51) :

- τὸν μὲν κνιζομένα
- (45) λείπε χαμαί· δύο δὲ γλαυκῶπες αὐτόν
 δαιμόνων βουλαῖσιν ἐθρέψαντο δράκοντες ἀμεμφεῖ
 ἰῶ μελισσᾶν καδόμενοι. βασιλεὺς δ' ἐπέι
 πετραέσσας ἐλαύνων ἴκετ' ἐκ Πυ-
 θῶνος, ἅπαντας ἐν οἴκῳ
 εἶρετο παῖδα, τὸν Εὐάδνα τέκοι· Φοί-
 βου γὰρ αὐτόν φᾶ γεγάκειν
- (50) πατρός, περὶ θνατῶν δ' ἔσεσθαι μάντιν ἐπιχθονίοις
 ἔξοχον, οὐδέ ποτ' ἐκλείψειν γενεάν.

Plaine de chagrin, elle l'abandonna à terre : mais deux serpents aux yeux glauques, à la volonté des dieux, le nourrissent du poison inoffensif des abeilles, prenant soin de lui. Lorsque le roi, sur son char, revint de la rocailleuse Pythô, à tous dans la maison il demanda l'enfant, celui qu'Évadné avait enfanté : en effet, il disait qu'il avait Phébus pour père, et qu'il serait un devin pour les hommes, le plus grand parmi les mortels, et que sa race ne s'éteindrait jamais.

Le second fait allusion à une réponse oraculaire reçue par Battos, fils de Polymneste et fondateur de Cyrène (Pind. *Pyth.* 4,59–60) :

- ὦ μάκαρ υἱὲ Πολυμνάστου, σὲ δ' ἐν τούτῳ λόγῳ
- (60) χρησμὸς ὤρθωσεν μελίσσας
 Δελφίδος αὐτομάτῳ κελιάδῳ.

Fils bienheureux de Polymneste, c'est toi que dans son propos, l'oracle de l'abeille delphique a élevé par sa clameur spontanée.

Ainsi, lorsqu'un auteur évoque le miel en tant que métaphore pour son entreprise littéraire, il peut toucher à plusieurs aspects : à la forme poétique, à l'élément divin, ainsi qu'à la valeur oraculaire attachés à son œuvre. En effet, ce sont des points auxquels il est fréquemment fait allusion (Plat. *Ion* 534a–b) :

λέγουσι γὰρ δῆπουθεν πρὸς ἡμᾶς οἱ ποιηταὶ ὅτι ἀπὸ κρηνῶν μελιρρῦτων ἐκ Μουσῶν κήπων τινῶν καὶ ναπῶν δρεπόμενοι τὰ μέλη ἡμῖν φέρουσιν ὥσπερ αἱ μέλιτται, καὶ αὐτοὶ οὕτω πετόμενοι· καὶ ἀληθῆ λέγουσι. κοῦφον γὰρ χρῆμα ποιητῆς ἐστὶν καὶ πτηνὸν καὶ ἱερόν, καὶ οὐ πρότερον οἶός τε ποιεῖν πρὶν ἂν ἐνθεός τε γένηται καὶ ἔκφρων καὶ ὁ νοῦς μηκέτι ἐν αὐτῷ ἐνῆ· ἕως δ' ἂν τουτὶ ἔχη τὸ κτῆμα, ἀδύνατος πᾶς ποιεῖν ἄνθρωπός ἐστιν καὶ χρησμοδεῖν.

En effet, les poètes nous disent sans aucun doute que c'est en s'abreuvant aux sources où coule le miel dans certains jardins et vallons boisés des Muses qu'ils nous apportent leurs chants comme les abeilles, en voletant eux-mêmes aussi de la sorte : et ils disent vrai. Car la personne du poète est légère, ailée, et sacrée ; elle n'est pas capable de créer avant qu'elle ne soit animée d'un transport divin, qu'elle soit hors d'elle, et que sa rail-

son l'ait quittée : tant qu'il possède ce bien-là, aucun homme n'est capable de composer un poème ni de prononcer des oracles en vers.

En poésie, ces éléments sont réunis de manière significative dans un passage de l'*Hymne homérique à Hermès*, où Apollon, dieu de l'art poétique, de la médecine et de la divination, concède à Hermès l'un de ses propres domaines de compétences, ou τιμή : celui de prédire l'avenir (*Hymn. Hom. Merc.* 550–568) :

- (550) ἄλλο δέ τοι ἐρέω, Μαίης ἐρικυδέος νιέ
καὶ Διὸς αἰγιόχοιο, θεῶν ἐριούνιε δαῖμον·
σεμναὶ γάρ τινες εἰσὶ, κασίγνηται γεγαυῖαι,
παρθένοι, ὠκείησιν ἀγαλλόμενα πτερύγεσσι,
τρεῖς· κατὰ δέ κρατὸς πεπαλαγμένα ἄλφιστα λευκὰ
(555) οἰκία ναιετάουσιν ὑπὸ πτυχὶ Παρνησοῖο
μαντεῖης ἀπάνευθε διδάσκαλοι ἦν ἐπὶ βουσί
παῖς ἔτ' ἔων μελέτησα· πατὴρ δ' ἐμὸς οὐκ ἀλέγιζεν.
ἐντεῦθεν δῆπεια ποτώμενα ἄλλοτε ἄλλη
κηρία βόσκονται καὶ τε κραινοῦσιν ἕκαστα.
(560) αἰ δ' ὅτε μὲν θυίωσιν ἐδηδυῖαι μέλι χλωρὸν
προφρονέως ἐθέλουσιν ἀληθείην ἀγορεύειν·
ἦν δ' ἀπονοσοφισθῶσι θεῶν ἠδεῖαν ἐδωδὴν
ψεύδονται δῆπεια δι' ἀλλήλων δονέουσαι.
τάς τοι ἔπειτα δίδωμι, σὺ δ' ἀτρεκέως ἐρεείνων
(565) σὴν αὐτοῦ φρένα τέρπε, καὶ εἰ βροτὸν ἄνδρα δαείης
πολλάκι σῆς ὀμφῆς ἐπακούσεται αἰ κε τύχησι.
ταῦτ' ἔχε Μαιάδος νιέ· καὶ ἀγραύλους ἔλικας βοῦς,
ἵππους τ' ἀμφιπόλεψε καὶ ἡμιόνους ταλαεργούς ...

Je vais te dire autre chose, fils de la très glorieuse Maïa et de Zeus qui tient l'égide, toi, divinité bienfaisante parmi les dieux : oui, il existe des jeunes filles vénérables, des sœurs, parées d'ailes rapides, au nombre de trois : leur tête est marquée par de la farine blanche ; elles habitent une demeure sous le repli du Parnasse. Elles sont les enseignantes, au loin, d'un art divinatoire auquel moi, encore enfant, auprès de mes bœufs, je me suis adonné : quant à mon père, il ne s'en souciait pas. De là donc, elles volent ensuite de part et d'autre, se nourrissent de rayons de miel et se portent garantes de tout. Lorsque, après avoir mangé du miel clair, elles sont saisies d'un transport prophétique, elles acceptent volontiers de dire la vérité : mais si elles se voient privées de l'agréable nourriture des dieux, alors elles mentent en bourdonnant confusément. Eh bien, celles-ci, crois-moi, je te les donne ; quant à toi, en les interrogeant franchement, réjouis ton propre esprit, et si tu instruis un homme mortel, souvent il prêtera l'oreille à ta voix prophétique, s'il a bonne fortune. Aie cela, fils de Maïa, ainsi que les bœufs aux cornes recourbées qui demeurent aux champs, et prends soin des chevaux et des mules infatigables ...

Plusieurs points sont à relever dans ce passage¹⁸⁵. En premier lieu, on constate que l'initiation d'Apollon à l'art prophétique est similaire à la scène d'initiation poétique

185 Sur ces vers, voir Scheinberg 1979 ainsi que les commentaires de Richardson 2010 et Vergados 2013 *ad loc.*

d'Hésiode dans la *Théogonie*, qui rencontre les Muses alors qu'il fait paître ses moutons au pied du mont Hélicon¹⁸⁶. Comme les Muses d'Hésiode, les trois nymphes-abeilles peuvent tenir des discours mensongers ou véridiques. Chez celles-ci, c'est la consommation de miel qui déterminera la véracité de leurs paroles¹⁸⁷. Il existe donc une proximité entre devins et poètes, instruits par une instance divine (Hes. *Theog.* 22 Ἡσίοδον καλήν ἐδίδαξαν αἰοιδὴν ; *Hymn. Hom. Merc.* 556 μαντείης ... διδάσκαλοι), et qui enseignent à leur tour au genre humain¹⁸⁸. Si Dorothéos compare lui aussi son activité poétique au travail de l'abeille, comme on peut le supposer à partir de la version arabe de son prologue, cette image renverrait donc à divers aspects inhérents à son entreprise littéraire.

Tout d'abord, cette comparaison évoque la forme, versifiée, de son texte. Plus précisément, le poète se réfère à sa façon de travailler, qu'il compare à l'activité de l'abeille. À cet égard, il convient de citer l'un des célèbres passages du poème de Lucrèce, où il est fait usage de ce motif (Lucr. 3,9–13) :

*tu pater es, rerum inuentor, tu patria nobis
(10) suppeditas praecepta, tuisque ex, inclute, chartis,
floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
aurea, perpetua semper dignissima uita.*

Toi tu es notre père, l'inventeur de la réalité, c'est toi qui nous fournis en abondance des préceptes paternels, et puisées de tes pages, ô toi l'illustre, comme les abeilles qui, dans les bocages fleuris, butinent à tout, de même nous nous repaissons de toutes tes paroles dorées, dorées, pour toujours les plus dignes de l'éternelle vie.

Voici à nouveau le passage de Dorothéos correspondant (Doroth. Arab. 1, prol. 5) :

Et j'ai assemblé les meilleures paroles de ceux qui m'ont précédé, comme l'abeille qui butine aux arbres et à toutes sortes de plantes ; car c'est de là que provient le miel savoureux.

On constate des similitudes entre les vers latins et le contenu du poème de Dorothéos. Tous deux se réfèrent aux sources d'où ils puisent leur connaissance : pour l'un ce sont les écrits d'Épicure, pour l'autre ceux des astrologues anciens. Chacun des poètes compare son activité à celle de l'abeille et se réfère implicitement à la forme versifiée de son texte. De fait, Lucrèce adapte en hexamètres les écrits en prose d'Épicure. En ce qui concerne Dorothéos, il a selon toute vraisemblance puisé au

186 Hes. *Theog.* 22–34 avec le commentaire de West 1966 *ad* 22–34, repris entre autres dans le sonnet de Callim. *Aet. fr.* 2 Harder = 2 Pfeiffer.

187 Richardson 2010 et Vergados 2013 *ad loc.* soulignent tous deux la valeur de vérité et d'autorité attachée au verbe κραίνειν (*Hymn. Hom. Merc.* 559).

188 Sur la connexion étroite entre poésie et prophétie, voir Scheinberg 1979 : 16–28. Le devin Calchas, au début de l'*Illiade* (1,68–100), en est une figure emblématique : Ford 1992 : 48.

traité circulant sous le nom de Néchepsos et Pétoisiris, dont une partie du moins était composée en trimètres iambiques, le reste vraisemblablement en prose¹⁸⁹.

En ce qui concerne le contenu, ces deux passages touchent à la notion de vérité. Pour Lucrèce, Épicure est le *rerum inuentor*, l'inventeur de la réalité¹⁹⁰. De plus, le poète puise à ses paroles dorées : l'adjectif *aureus* et son équivalent grec χρύσεος dénotent fréquemment l'excellence de ce qu'ils qualifient¹⁹¹. Les vers de Dorotheós avaient peut-être eux aussi cette valeur-ci : dans la traduction arabe, l'auteur prétend avoir puisé aux « meilleures paroles » de ceux qui l'ont précédé. Au vu de ces divers éléments, un emprunt direct à Lucrèce de la part de Dorotheós n'est pas à exclure, ce d'autant plus dans le contexte d'un Empire bilingue¹⁹².

En tout état de cause, il est certain que le poète astrologique cherche lui aussi à mettre en avant l'autorité de ses sources et la qualité de son enseignement. Le crédit à apporter à ses paroles, implicite dans l'image du miel, sera explicitement mis en exergue au cours de ses vers. Enfin, l'association du miel avec la sphère divine, poétique, mais aussi oraculaire, n'est pas anodine pour un sujet comme l'astrologie qui n'est autre qu'une pratique divinatoire. La valeur oraculaire des vers astrologiques a déjà été relevée précédemment par rapport aux fragments orphiques ; on y reviendra de façon plus détaillée par la suite¹⁹³.

En somme, grâce à la traduction arabe, on peut avoir un aperçu de la manière dont Dorotheós a présenté son entreprise. La connaissance astrologique qu'il se propose de partager, il l'a rassemblée au cours de ses voyages en Égypte et à Babylone. Les sources dont il tire son savoir sont de première autorité, son élève peut donc être confiant quant au crédit à accorder à ses paroles.

En comparant son travail à celui de l'abeille, il fait explicitement allusion à la forme poétique de son texte. La valeur oraculaire attachée à cette comparaison se prête particulièrement bien à un poème astrologique, où il est question de prédire le futur. Si le nom du destinataire, Hermès, est d'origine, il pourrait y avoir une allusion supplémentaire à la situation décrite dans les vv. 550–568 de l'*Hymne homérique à Hermès* cités plus haut. Dans ce passage, Apollon, dieu de la poésie et de la médecine, cède à Hermès un autre de ses domaines de compétences, celui de la divination. De façon analogue, Dorotheós emploie ses vers pour transmettre à un dénommé Hermès le pouvoir de prédire l'avenir.

189 Cf. II.1.3.

190 Voir les commentaires de Bailey 1947, d'Ernout/Robin 1962 et Kenney 2014 *ad loc.* pour la notion de vérité attachée à cette expression.

191 Pour la valeur d'*aureus*, le commentaire d'Ernout/Robin 1962 *ad loc.*, où sont cités les passages d'Antiphane, ἡθός τι χρυσοῦν πρὸς ἀρετὴν κεκτημένης, ἢ ὄντως ἐταίρας PCG II fr. 210 ; Hor. *Carm.* 2,10,5 *auream ... mediocritatem* ; 4,2,22–23 *uires anumumque moresque | aureos*.

192 Sur le bilinguisme gréco-latin, voir Rochette 1998.

193 Cf. IV.1.

5 Anoubion

Contemporain de Dorothéos, ou quelque peu plus jeune que celui-ci, Anoubion est un poète actif en Égypte romaine. De son poème astrologique grec, composé en distiques élégiaques, ne sont conservés que des fragments¹⁹⁴.

Ce que nous savons de lui repose en premier lieu sur le roman de ps.-Clément de Rome, les *Homélies* (II^e–IV^e s. ap. J.-C.), où Anoubion est présent sous les traits d'un personnage semi-légitime, Annoubion. Le redoublement de la consonne dans le roman pseudo-clémentin est vraisemblablement une indication de la part de l'auteur, qui signifie par ce procédé que le personnage d'Annoubion tel qu'il apparaît dans ce texte est une construction fictive, adaptée d'une figure historique¹⁹⁵. Le rapprochement entre la figure historique d'Anoubion et le personnage du roman pseudo-clémentin, un astrologue, semble aujourd'hui bien établi, bien que cela ait suscité le doute par le passé¹⁹⁶.

Selon le texte de Clément, Anoubion serait originaire de Diospolis, très certainement Diospolis Magna, c'est-à-dire Thèbes en Haute Égypte. Cette région est particulièrement bien connue pour ses activités culturelles et ésotériques, mais aussi pour être un centre favorisant l'activité littéraire : de nombreux poètes y ont séjourné¹⁹⁷.

Divers indices semblent indiquer qu'Anoubion a vécu au I^{er} s. ap. J.-C. Dans les *Homélies*, le personnage qui selon toute vraisemblance le représente, Annoubion, est un disciple de Simon le Magicien, contre qui luttent l'apôtre Pierre et Clément. Simon est de même présent dans les *Actes des Apôtres* (8,9–24), toujours en relation avec l'apôtre Pierre. Étant donné que la mort de Pierre est située sous Néron, on en déduit qu'Anoubion devait être actif à cette même époque. Les témoignages papyrologiques ne vont pas à l'encontre de cette hypothèse : les papyri qui ont conservé les fragments du poème d'Anoubion datent pour la plupart de la fin du II^e ou du III^e s. ap. J.-C.

Cependant, il est possible que dans le roman pseudo-clémentin, le personnage d'Annoubion ait été placé aux côtés de Simon de façon anachronique, et qu'il reflète en réalité un astrologue ayant vécu plus tard. Ainsi, la *terminus ante quem* de la fin du II^e s. ap. J.-C., fourni par les témoignages papyrologiques, reste la seule donnée fiable quant à la période d'activité d'Anoubion¹⁹⁸.

194 Les vers d'Anoubion ont été édités par Obbink 2006, mais la récente découverte d'un nouveau fragment du poème a donné lieu à une nouvelle édition, traduction et commentaire par Schubert 2015. Les fragments du poème seront cités d'après cette dernière édition.

195 Le même cas de figure intervient dans les *Homélies* avec le personnage d'Appion, qui représente Apion d'Alexandrie, voir Schubert 2015 : IX–XI.

196 Pour une objection à cette identification, voir Pingree 1978 II : 422.

197 Schubert 2015 : XI–XII.

198 Sur la date d'activité d'Anoubion, voir en particulier Heilen 2010 : 139–140 et Schubert 2015 : XIII–XIV. Une inscription de Corinthe recensant les poètes et acteurs vainqueurs aux Jeux isthmiques

À l'instar des vers de Dorotheos, le poème astrologique d'Anoubion semble avoir été conçu comme un manuel. Certains fragments comportent des notions de technique astrologique, tandis que d'autres contiennent des prédictions concernant divers aspects de la vie, tels que la santé, le mariage, la prospérité, les métiers ou encore la mort. La mention d'un troisième livre dans l'un des papyrus conservés indique que le poème d'Anoubion était composé de plusieurs chants, au moins trois¹⁹⁹.

5.1 Sources du poème

Dès le début du XX^e s., les similitudes entre les écrits de Dorotheos et d'Anoubion ont retenu l'attention des chercheurs. De plus, les vers de ps.-Manéthon, qui seront étudiés dans le chapitre suivant, ainsi que le traité latin de Firmicus Maternus, la *Mathesis*, comportent également des similarités avec Dorotheos et Anoubion.

Les parallèles entre ces divers textes ont tout d'abord laissé supposer un ordre de succession linéaire. Ainsi, Dorotheos aurait été le premier à versifier une source astrologique d'époque hellénistique. Anoubion aurait ensuite adapté les hexamètres de Dorotheos pour produire un poème élégiaque. Les vers de celui-ci auraient été à leur tour utilisés par Firmicus pour son traité en prose. Quant aux six livres en hexamètres dactyliques rassemblés sous le nom de Manéthon, ils auraient eux aussi été tributaires de cette tradition poétique astrologique. En effet, les éléments les plus anciens du corpus (les livres 2, 3, et 6) datent du début du II^e s. ap. J.-C. et présentent des parallèles avec les compositions de Dorotheos et d'Anoubion, que l'on retrouvera aussi plus tard chez Firmicus.

D'autres parallèles apparaissent encore dans les livres plus tardifs du corpus manéthonien ; cependant, c'est en premier lieu la présence de pentamètres (livres 1 et 5) qui semble indiquer la réutilisation du poème d'Anoubion par le compilateur du corpus de Manéthon. De fait, Anoubion est le seul poète astrologue connu à avoir composé en distiques élégiaques²⁰⁰.

Toutefois, il a désormais été démontré que rien ne permet d'affirmer qu'Anoubion se soit inspiré du poème de Dorotheos, et que Firmicus semble en réalité ne pas avoir connu le poème d'Anoubion. En effet, malgré les nombreux parallèles entre la *Mathesis* et le poème élégiaque, les différences frappantes entre les deux textes donnent à croire que les deux auteurs puisent en réalité de façon

de 127 ap. J.-C. nous a également conservé le nom d'un Anoubion, poète comique (κωμωιδῶν ποιητᾶς Ἰ' Ἀνουβίων Βαγ[ε], cf. *PCG* II p. 483). Les éditeurs soulignent l'origine égyptienne du nom, mais pour l'heure, rien ne permet de le relier au poète astrologue.

199 Fr. 6b, sous la forme d'un Γ. La typologie des prédictions contenues dans les fragments est présentée par Schubert 2015 : LXXIII–LXXVII.

200 Kroll 1898 : 132. Les fragments d'Anoubion tirés du corpus manéthonien correspondent aux fr. 17 et 18 Schubert 2015. Sur les distiques présents dans le corpus de Manéthon et qui proviennent probablement du poème d'Anoubion, voir Schubert 2015 : CXVII–CXIX.

indépendante à une même source. Cette source aurait aussi servi à la composition du poème de Dorotheos et du corpus poétique rassemblé sous le nom de Manéthon. Le texte astrologique en question, d'époque hellénistique, ne serait autre que le célèbre traité attribué aux figures semi-légendaires de Néchepsos et Pétosiris²⁰¹.

À ce panorama de poètes qui ont vraisemblablement employé le traité de Néchepsos et Pétosiris s'ajoute sans doute Manilius. En effet, on a souligné les écrits indubitablement grecs auxquels puise le poète, l'allusion probable à ces deux personnages dès le début du premier livre des *Astronomica*, ainsi que la possibilité d'une influence hermétique dans ses vers, à rapprocher du caractère hermétique des écrits de Néchepsos et Pétosiris. Enfin, à partir du corpus manéthonien du moins, on ne peut exclure une utilisation combinée des sources : les poètes succédant à Dorotheos et Anoubion ont pu avoir accès au traité astrologique de Néchepsos et Pétosiris tout en lisant également les vers de leurs prédécesseurs²⁰².

5.2 Un poète inspiré

Malgré l'état fragmentaire du poème d'Anoubion, on décèle divers traits caractéristiques de la poésie didactique qu'il convient de considérer plus en détail. Parmi les fragments conservés, celui qui vient certainement en première position dans le développement du poème présente des principes généraux de la doctrine (fr. 1a–b). Bien qu'aucune trace d'un prologue n'ait été conservée, il n'est pas à exclure que les premiers vers du poème aient contenu une invocation à la Muse ou à la divinité.

En effet, la notion d'inspiration divine n'est pas absente du corpus de fragments attribués à Anoubion. Le fr. 17q, dont l'attribution à Anoubion n'est pas certaine, mais probable d'un point de vue métrique, évoque justement les Muses. Ces vers sont conservés à la fin du premier livre du corpus manéthonien, à la jointure entre deux chants. Étant donné que ce sont des distiques, ils ont été réattribués à Anoubion (Anoub. fr. 17q,1–2) :

λοιπόν μοι Μοῦσαι δότ' ἀεῖσαι πλείονα τούτων
εἰς ἑτέραν βίβλον τῶδε μέτρῳ πρὸς ἔπος.

Donnez-moi encore, Muses, de chanter des vers plus nombreux que ceux-ci dans un autre livre, en utilisant ce mètre en rapport avec le propos.

Le poète s'adresse aux Muses comme s'il les avait déjà invoquées auparavant, en leur demandant de l'inspirer encore davantage (λοιπόν ... πλείονα τούτων). On peut

201 Heilen 2010 : 136–137. Pour un exposé détaillé des différentes étapes de la recherche qui ont mené à l'identification d'une source commune pour ces auteurs, voir Heilen 2010 et Schubert 2015 : LX–LXXIII.

202 Un parallèle à ce schéma est donné par les similarités entre le cinquième chant des *Astronomica* et le dernier livre de la *Mathesis*, cf. II.3.1.

donc supposer qu'il leur avait déjà demandé assistance auparavant, probablement dans un prologue en début de poème. Ainsi, dans ces vers, le poète réitère son invocation, et exprime sa volonté de continuer son enseignement dans un autre livre. On sait en effet que le poème d'Anoubion comportait au moins trois livres : ce distique devait donc faire office de jointure entre deux chants, en écho à l'invocation divine initiale.

5.3 Autorité et vérité

Dans le distique qui vient d'être cité (fr. 17q), la voix du poète ressort tout particulièrement : il demande aux Muses de l'inspirer (μοι Μούσαι δότ' ἀείσαι), et exprime clairement son désir d'en chanter davantage. Dans les fragments conservés, la voix du poète est relativement discrète, mais s'affirme çà et là lorsqu'il se réfère à ce qu'il dit, ou à ce qu'il a déjà dit auparavant (προείπα, fr. 4,3 ; λέγομεν, fr. 11,15 ; ὤσπερ ἔφη, fr. 15a,1). Ce faisant, il insiste également sur la précision de ses paroles, en impliquant une notion de vérité (Anoub. fr. 4,7) :

(...) ὥσπερ ἔφη[ν και] τὸ [πρὶν] ἀτρεκέως

(...) comme je l'ai également dit auparavant avec exactitude

L'adverbe ἀτρεκέως dénote en effet l'exactitude et la précision, mais couplé à un verbe de parole, il comporte aussi la nuance de « dire la vérité », et ce déjà dans l'épopée archaïque²⁰³.

En outre, il est un autre extrait qui souligne bien plus que la véracité des paroles du poète. Dans ces vers, le poète affirme la connaissance de la vérité que l'on peut tirer des prédictions astrologiques (Anoub. fr. 5,3–6) :

- χρὴ γάρ τοι νοεῖν τὰ ζῶδι' ἐν οἷσι τέτευχα[ν],
 τοὺς τε παρόντας ὅπως οἴτινές εἰσι μαθῶν,
 (5) ἢ τίνα ἐκτελέσουσι περίστασιν ἀγγελίας
 ρεῖα διακρίνων σκέψιν ἐτητυμίας.

Car il te faut avoir à l'esprit les signes dans lesquels elles [sc. les planètes] se trouvent, et la façon dont elles sont présentes après avoir appris quelles [planètes] le sont, et puisses-tu annoncer quelle situation elles accompliront en interprétant facilement l'observation de la vérité.

Ainsi, le poète affirme la véracité des prédictions que l'on peut tirer de l'observation des astres. L'accès à cette vérité est facile (ρεῖα, v. 6) : la présence de ce mot en première place du vers n'est pas sans rappeler le premier mot des *Theriaca* et l'aisance de

203 *LSJ* s.v. ἀτρέκεια avec les verbes ἀγορεύειν, καταλέξει : « tell *truly, exactly* ». Voir les tournures ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον, οὐ τοὶ γὰρ ἐγὼ καὶ ταῦτα μάλ' ἀτρεκέως καταλέξω, ou d'autres semblables, dans *Il.* 10,384 ; 10,405 ; 10,413, etc. ou *Od.* 1,169 ; 11,170 ; 24,123, etc.

Nicandre dans l'exposition de sa discipline (ῥεῖά κέ τοι μορφάς τε σίνη τ' ὀλοφώϊα θηρῶν | (...) φωνήσαιμι, Nic. *Ther.* 1 ; 4), ainsi que les quatre occurrences de ce mot (ῥέα/ῥεῖα) dans le prologue aux *Travaux* d'Hésiode (*Op.* 5–7), dont trois fois en début de vers également²⁰⁴. En somme, en assurant la vérité de la discipline elle-même, Anoubion assure aussi la vérité que contiennent ses propres vers.

5.4 Le destinataire

Dans les vers conservés, le destinataire auquel s'adresse le poète est anonyme, mais il est fréquemment interpellé. Une attention particulière est portée aux facultés mentales que l'élève doit mettre à profit (Anoub. fr. 11,5–6) :

[ε]ἰ δὲ Κρόνος καταΐδοι Μῆνην καὶ ὕψοθεν ἔστώς,
[έ]κ δοϋλων δούλους τούσδε νόει ξυ[νέσει.]

Mais si Cronos [Saturne] regarde la Lune et qu'il est plus élevé, considère par ton intelligence que ceux-ci sont des esclaves nés d'esclaves.

En effet, les mots du poète sont vecteurs de connaissance ; celui-ci encourage son élève à user de son intellect pour saisir les subtilités de la discipline²⁰⁵.

En somme, on constate que le poète expose son matériel en trois livres au moins, tout en usant de traits didactiques typiques. En outre, Anoubion est le seul poète astrologique à avoir composé en distiques élégiaques, ce qui confère à ses vers un intérêt particulier. Dans le choix de ce mètre, le poète a certainement été influencé par les *Aitia* de Callimaque, mais on verra également les autres dimensions que le distique élégiaque procure au poème astrologique²⁰⁶. Pour l'heure, il convient de se tourner vers le poète suivant, dont l'étendue du corpus offre un contraste saisissant avec le petit nombre de fragments élégiaques parvenus jusqu'à nous.

6 Pseudo-Manéthon

Le poème astrologique attribué à Manéthon est une compilation de six livres en hexamètres dactyliques réunis sous le nom d'*Apotelesmatika* (Ἀποτελεσματικά, ou *L'influence des astres*)²⁰⁷. Ces livres ont été composés par divers poètes à différentes

204 Fakas 2001 : 63 n. 190 ; Jacques 2007 : LXXV ; Overduin 2014 : 47–49 ; cf. Nic. *Alex.* 4–5 ῥεῖά κέ τοι ποσίεσιν ἀλέξια φαρμακοέσσαις | αὐδήσαιμ'...

205 Le verbe νόεω intervient en effet à plusieurs reprises, toujours en lien avec le destinataire : νοήσας fr. 2,3 ; χρῆ γάρ τοι νοέειν 5,3 ; σὺ τοῦτο νόει[ι] fr. 11,51. On reviendra sur cet aspect par la suite, cf. IV.5.

206 Cf. III.2.

207 Le poème a été édité pour la première fois par Gronovius 1698, puis par Axt/Rigler 1832. Köchly en a publié deux éditions (1858/1862), où il propose une nouvelle numérotation des livres, en

époques, vraisemblablement entre le II^e et le IV^e s. ap. J.-C. En tout état de cause, Héphestion, actif au début du V^e s. ap. J.-C., est le premier à citer les vers du corpus manéthonien, ce qui indique qu'à son époque, les divers éléments qui forment ce poème avaient déjà été réunis sous ce nom²⁰⁸. Le texte complet des *Apotelesmatika* de ps.-Manéthon a été conservé dans un seul manuscrit du IX^e siècle, le Codex Laurentianus 28,27, sous l'intitulé Μανέθωνος ἀποτελεσμαμάτων α'–ζ'²⁰⁹.

On peut raisonnablement douter qu'un poète du nom de Manéthon ait composé des vers astrologiques à la période impériale. Non seulement le nom de Manéthon n'apparaît nulle part dans le poème, mais il existe d'autres explications plus probables à la réunion d'un corpus astrologique sous ce nom égyptien²¹⁰.

Le nom de Manéthon est peu attesté, mais il est bien connu dans la littérature grecque : il s'agit de Manéthon de Sébennyto, en Égypte. Ce prêtre égyptien a vécu au III^e s. av. J.-C. sous les Ptolémée I et II (dont les règnes s'étendent respectivement de 305 à 282 et de 282 à 246 av. J.-C.), peut-être même jusqu'au début du règne de Ptolémée III (de 246 à 222 av. J.-C.)²¹¹. Manéthon est particulièrement célèbre pour ses *Aegyptiaka*, chronique retraçant l'histoire de l'Égypte ancienne, composée en grec. Ce texte a été partiellement conservé par des auteurs plus tardifs comme Flavius Josèphe (I^{er} s. ap. J.-C.), Julius Africanus (vers 160/170 – après 240 ap. J.-C.), ou encore Eusèbe de Césarée (peu après 260–337/340 ap. J.-C.). D'autres ouvrages sont encore attribués au prêtre égyptien, tel qu'un *Livre sacré* (Ἱερὰ βίβλος) sur

suyant leur ordre chronologique, et non pas l'agencement du manuscrit : Livre 1 = 5 Köchly ; Livre 2 = 1 [K] ; Livre 3 = 2 [K] ; Livre 4 = 4 [K] ; Livre 5 = 6 [K] ; Livre 6 = 3 [K]. Par souci de clarté, on conservera la numérotation des livres selon leur ordre dans le manuscrit. Plus récemment, voir les éditions de Lopilato 1998 (thèse de doctorat en microfilm) et De Stefani 2017. J. L. Lightfoot élabore actuellement une nouvelle édition du corpus manéthonien. Les vers de ps.-Manéthon seront cités selon l'édition traduite et commentée de Lopilato 1998.

- 208 Il existe une confusion quant à la date d'activité d'Héphestion. Selon l'horoscope donné par Héphestion lui-même, il serait né en 380 ap. J.-C. (ἐγὼ ἐτέχθην Ἀθῶν λ', etc. 2,2,23–26), ce qui suggérerait une activité autour de 415 ap. J.-C. (voir l'introduction à l'édition de Pingree 1973 : V). Deux autres versions de cet horoscope interviennent en 2,1,32–34 et 2,11,9–11 (ce dernier passage trouve de même son parallèle dans l'épitomé 4,25,18–24), mais sans que l'auteur ne spécifie si cet exemple concerne l'heure de sa propre naissance ou non. Le calcul de la date de cet horoscope en trois versions est donné par Neugebauer/Van Hoesen 1959 : 131–132, qui s'appuient cependant sur la version du texte d'Héphestion comme on la trouve dans le CCAG (CCAG 8,1 p. 146,3–20 ; CCAG 8,2 p. 58,3–14 ; CCAG 8,2 p. 67,34–68,31), étant donné que l'édition de Pingree de 1973–1974 n'avait pas encore été publiée. Le passage du CCAG 8,2 p. 58,3–14 qui se rapproche, pour le contenu, étroitement de Heph. 2,2,23–26, comporte ἐγεννήθη τις, et non pas ἐγὼ ἐτέχθην, ce qui a pu mener certains à placer non pas sa naissance, mais sa date d'activité autour de 380 ap. J.-C. (voir par exemple Boll 1912 : 309 ; Hübner 1998).
- 209 Le Cod. Laur. 28,27, longtemps daté au XI^e s., daterait en réalité du IX^e s. d'après des analyses paléographiques, voir Radici Colace 1988 : 21 n. 18 et n. 19. Pour un récapitulatif de la tradition manuscrite, des éditions successives et pour une introduction générale au poème de ps.-Manéthon, voir Lopilato 1998 : 1–18 ; De Stefani 2017 : 9–42.
- 210 Pour un bref aperçu des diverses étymologies égyptiennes avancées, voir Thissen 1987 ; Lopilato 1998 : 8–9 ; Moyer 2011 : 85 n. 5.
- 211 Moyer 2011 : 86 avec n. 6.

l'histoire et la religion d'Égypte, ou encore un écrit sur la nature (Φυσιολογικά). Toutes les compositions au nom de Manéthon ne sont cependant pas authentiques : parmi elles, on peut citer le *Livre de Sothis*, ainsi que les *Apotelesmatika*, poème astrologique en hexamètres²¹².

Les raisons qui ont pu conduire à attribuer à l'historien égyptien du III^e s. av. J.-C. les six livres astrologiques en vers deviennent plus évidentes lorsqu'on considère le prologue du 5^e livre des *Apotelesmatika*. En voici le contenu (ps.-Maneth. 5,1-11) :

- ἐξ ἀδύτων ἱερῶν βίβλων, βασιλεῦ Πτολεμαίε,
καὶ κρυφίμων στηλῶν, ἃς ἠύρατο πάνσοφος Ἑρμῆς
οὐρανίων ἄστρον τ' ἰδίαις ἐχάραξε προνοίαις,
σύμβουλον πινυτῆς σοφίης Ἀσκληπιὸν εὐρών,
(5) ἀντιτύπω κηρῶ ἀπομαξάμενος, κεκόμισμαι
ἀνθολόγον μοῦσαν, γλύκιον δῶρημα μελισσῶν.
τὴν δ' ἄρα νύκτα μέλαιναν ὑπ' οὐράνιον χορὸν ἄστρον
μοιραίοισι μίτοισι λάλον τὸ μάθημα καθεῦρον·
οὐ γάρ τις τοίης σοφίης ἔτ' ἐμήσατο κῦδος,
(10) ἢ μοῦνος Πετόσιρις, ἐμοὶ πολὺ φίλτατος ἀνὴρ·
οὐ βαιὸς κάματος «γ' οὗτος, Πτολεμαίε, πέφυκεν.

C'est des livres sacrés inaccessibles aux profanes, ô roi Ptolémée, et des stèles secrètes que l'Hermès sage en tous points a conçues, et gravées avec les prévisions propres aux astres célestes, ayant trouvé en Asclépios le conseiller d'une prudente sagesse, que je t'apporte, après avoir fait un modelage avec de la cire qui prend l'empreinte, mon chant florilège, présent plus doux que celui des abeilles. Au cours de la nuit noire, sous le chœur céleste des astres, j'ai découvert la connaissance qui parle par les fils du destin : en effet, personne n'a encore imaginé la renommée d'une telle science, ou seulement Pétoisiris, un homme qui de loin m'est des plus chers : ce travail, ô Ptolémée, n'a assurément pas été une mince affaire.

Ce prologue partage de nombreuses ressemblances avec une lettre que Manéthon aurait composée en guise d'introduction à son *Livre de Sothis*²¹³. Cette lettre nous est conservée par Georges Syncelle, compilateur byzantin du IX^e s., qui ne doute pas de l'authenticité du *Livre de Sothis*. Voici la façon dont Syncelle présente, puis cite la lettre de Manéthon (Syncelle, *Ecloga chronographica* § 72-73) :

πρόκειται δὲ λοιπὸν καὶ περὶ τῆς τῶν Αἰγυπτίων δυναστείας μικρὰ διαλαβεῖν ἐκ τῶν Μανεθῶ τοῦ Σεβεννύτου, ὃς ἐπὶ Πτολεμαίου τοῦ Φιλαδέλφου ἀρχιερεὺς τῶν ἐν Αἰγύπτῳ εἰδωλείων χρηματίσας ἐκ τῶν ἐν τῇ Σηριαδικῇ γῆ κειμένων στηλῶν ἱερᾶ φησι διαλέκτω

212 Sur Manéthon l'historien et les écrits qui lui sont attribués, voir entre autres Laqueur 1928 ; Waddell 1940 : VII-XXVIII ; Kraus 1999 ; Moyer 2011 : 85-103. Les fragments sont édités par Waddell 1940 et Jacoby *FGrHist* 609 = *BNJ* 609. La *Souda* contient des renseignements relatifs à Manéthon l'historien sous deux entrées différentes : Μάνεθωσ μ 142 Adler « Μάνεθωσ, Μένδης τῆς Αἰγύπτου, ἀρχιερεὺς, ἔγραψε περὶ κατασκευῆς Κυφίων. » ; μ 143 « Μάνεθωσ, Διοσπόλεωσ τῆς Αἰγύπτου ἢ Σεβεννύτης, Φυσιολογικά, Ἀποτελεσματικά δι' ἐπῶν· καὶ ἄλλα τινὰ ἀστρονομούμενα. » Sur l'œuvre historiographique de Manéthon, voir Dillery 2015.

213 Le parallèle entre le prologue du 5^e livre et la lettre de ps.-Manéthon est souligné entre autres par Laqueur 1928 : 1100 ; Waddell 1940 : XIV n. 3 ; Lopilato 1998 : 394-395.

καὶ ἱερογραφικοῖς γράμμασι κεχακτηρισμένων ὑπὸ Θῶθ τοῦ πρώτου Ἑρμοῦ, καὶ ἑρμηνευθειῶν μετὰ τὸν κατακλυσμὸν ἐκ τῆς ἱερᾶς διαλέκτου εἰς τὴν Ἑλληνίδα φωνὴν γράμμασιν ἱερογλυφικοῖς, καὶ ἀποτεθέντων ἐν βίβλοις ὑπὸ τοῦ Ἀγαθοδαίμονος υἱοῦ τοῦ δευτέρου Ἑρμοῦ, πατὴρ δὲ τοῦ Τάτ ἐν τοῖς ἀδύτοις τῶν ἱερῶν Αἰγύπτου, προσεφώνησε τῷ αὐτῷ Φιλαδέλφῳ βασιλεῖ δευτέρῳ Πτολεμαίῳ ἐν τῇ βίβλῳ τῆς Σῶθεος γράφων ἐπὶ λέξεως οὕτως.

Ἐπιστολὴ Μανεθῶ τοῦ Σεβεννύτου πρὸς Πτολεμαῖον τὸν Φιλάδελφον
 βασιλεῖ μεγάλῳ Πτολεμαίῳ Φιλαδέλφῳ σεβαστῷ Μανεθῶ ἀρχιερεὺς καὶ γραμματεὺς τῶν κατ' Αἴγυπτον ἱερῶν ἀδύτων, γένοι Σεβεννύτης ὑπάρχων Ἡλιουπολίτης, τῷ δεσπότῃ μου Πτολεμαίῳ χαίρειν. ἡμᾶς δεῖ λογίζεσθαι, μέγιστε βασιλεῦ, περὶ πάντων ὧν ἐὰν βούλῃ ἡμᾶς ἐξετάσαι πραγμάτων· ἐπιζητοῦντί σοι περὶ τῶν μελλόντων τῷ κόσμῳ γίνεσθαι καθὼς ἐκέλευσάς μοι παραφανήσεται σοι ἃ ἔμαθον ἱερὰ βιβλία γραφέντα ὑπὸ τοῦ προπάτορος τρισεμγίστου Ἑρμοῦ. ἔρρωσώ μοι δέσποτά μου βασιλεῦ.

Il reste encore à discuter, en ce qui concerne la dynastie des Égyptiens, des brefs passages tirés des écrits de Manéthon de Sébennytyos, qui a occupé la fonction de grand-prêtre des temples d'idoles en Égypte au temps de Ptolémée Philadelphie ; [ces écrits] proviennent des stèles qui se trouvent en terre sériadique, inscrites, dit-il, dans un langage sacré et en lettres divines, par Thot le premier Hermès, et traduites après le déluge du langage sacré en langue grecque, en caractères hiéroglyphiques. Et après leur arrangement en livres par Agathodaimon, le fils du second Hermès, le père de Tat, dans les sanctuaires des lieux sacrés d'Égypte, il [Manéthon] les a adressés à ce même roi Philadelphie, le deuxième Ptolémée, dans son *Livre de Sothis*, en écrivant littéralement ainsi :

Lettre de Manéthon de Sebennytyos à Ptolémée Philadelphie
 Au grand roi Ptolémée Philadelphie Auguste. Manéthon, grand-prêtre et scribe des sanctuaires sacrés en Égypte, Sébennyte de naissance, résidant à Héliopolis, à mon souverain Ptolémée, salut. Il nous faut prendre en compte, ô très grand roi, toutes les affaires que tu veux que nous examinions : toi qui effectues des recherches au sujet de l'avenir de l'univers, selon la requête que tu m'as faite, je te divulguerai ce dont j'ai pris connaissance : les livres sacrés écrits par notre aïeul Hermès Trismégiste. Porte-toi bien, mon souverain roi.

Cette lettre attribuée à l'historien Manéthon comporte des anachronismes qui indiquent qu'il s'agit d'un faux d'époque plus tardive. En effet, le titre σεβαστός, « Auguste », n'apparaît dans les titulatures qu'à partir de la période impériale. Quant à l'épithète « Trismégiste », accolée à Hermès, elle n'est pas attestée avant le II^e s. ap. J.-C.²¹⁴.

Le motif de la découverte d'un texte composé par un sage ou une divinité, et caché dans un temple, est bien connu de la littérature hermétique et pseudépigraphique. À titre d'exemple, Jamblique (fin du III^e – début du IV^e s. ap. J.-C.) affirme que le prophète Bitys a trouvé dans un sanctuaire de Saïs, en Égypte, les enseignements

214 Sur cette lettre et ses anachronismes, voir Laqueur 1928 : 1100 ; Fowden 1986 : 29–31 ; Adler 1989 : 57–60 ; Adler/Tuffin 2002 : 55 n. 1. Sur l'épithète « Trismégiste » pour qualifier Hermès, voir Fowden 1986 : 26 ; 216–217. Sur les falsifications épistolaires, voir Speyer 1971 : 79–81 ainsi que sa p. 255 sur le *Livre de Sothis* faussement attribué à Manéthon.

d'Hermès écrits en hiéroglyphes, et les a expliqués au roi Ammôn²¹⁵. Bien plus, on a déjà eu l'occasion d'évoquer ce *topos* en relation à d'autres poètes astrologues. De fait, dans l'introduction à un manuel astrologique conservée par des sources en égyptien démotique récemment publiées, le grand-prêtre Pétésis présente au roi Néchepsos un texte découvert dans le temple d'Héliopolis. Cet écrit aurait été composé par Imhotep, fils de Ptah²¹⁶.

Selon Syncelle, le contenu du *Livre de Sothis* de Manéthon proviendrait des stèles antédiluviennes inscrites par Hermès, et élevées en terre sériadique²¹⁷. Il s'agit, à nouveau, d'un lieu commun : ces stèles, dépositaires d'un savoir ancestral et localisées dans des régions aux confins du monde habité, garantissent la perpétuation de la connaissance malgré la destruction périodique du monde par l'eau ou par le feu. Flavius Josèphe mentionne une histoire semblable : les descendants de Seth auraient érigé, avant le déluge, deux stèles, afin de préserver leurs connaissances concernant la science céleste. Faites de pierre et d'argile, élevées en terre sériadique, elles devaient survivre à la destruction du monde par l'eau ou par le feu. Selon Josèphe, l'une d'elle se trouverait toujours en ce lieu²¹⁸.

Certains considéraient en outre que ces catastrophes naturelles étaient liées à la Grande Année. On désigne sous cette appellation un cycle d'un certain nombre d'années, correspondant à la révolution du cosmos qui, partant d'un point donné, revient à ce même point. Les légendes autour de la conservation du savoir sur des monuments indestructibles permettent ainsi d'assurer le caractère ancestral des connaissances d'un peuple, malgré les cataclysmes récurrents. Le titre du *Livre de Sothis* suggère que le contenu devait être arrangé en périodes sothiques : un cycle sothique était souvent considéré comme correspondant à une Grande Année²¹⁹.

Le contenu du *Livre de Sothis* n'est pas anodin pour l'attribution des hexamètres astrologiques à Manéthon. Syncelle est l'unique source à avoir conservé des extraits de ce texte, qu'il connaît par la chronique de Panodoros, moine alexandrin au début du V^e s. Toutefois, Syncelle ne mentionne le *Livre de Sothis* qu'une seule fois, et l'hétérogénéité du corpus qu'il présente sous le nom de Manéthon ne permet pas de reconstruire le contenu original de cet écrit. En outre, Panodoros avait déjà dû en modifier la teneur dans sa propre chronique, afin de pouvoir concilier les données de Manéthon avec celles d'une autre chronique, les *Babyloniaka* de Bérosee²²⁰. Quoi

215 Iambli. *Myst.* 8,5. Adler 1983 : 429 avec n. 47 ; sur ce passage de Jamblique et sur Bitys, voir Fowden 1986 : 150–153 et le commentaire *ad loc.* de Saffrey/Segonds 2013.

216 P.CtYBR 422 verso et P.Lund 2058, Quack/Ryholt 2019.

217 Sur la terre de Seiris dans la littérature judéo-chrétienne et sa localisation, voir Reinink 1975.

218 Joseph. *Ant. jud.* 1,69–71. Voir Reinink 1975 : 72–73 ; Adler 1989 : 59.

219 Adler 1989 : 50–55. Les sources anciennes évoquant le concept de la Grande Année sont discutées par Van der Waerden 1952 ; sur le cycle sothique et la Grande Année, voir Neugebauer 1975 : 560 ; 618.

220 Adler 1989 : 172–173. Sur Bérosee, sa vie et son œuvre, voir Schnabel 1923 ; Burstein 1978 ; Dillery 2015. Les fragments de Bérosee sont édités chez Jacoby *FGrHist* 680 = *BNJ* 680.

qu'il en soit, Syncelle livre un aperçu du *Livre de Sothis*, qui se présente simplement sous la forme de listes de rois²²¹.

Le contenu chronologique du *Livre de Sothis* n'est pas sans rapport avec un texte à caractère astrologique. En effet, dans la lettre à Ptolémée Philadelphie rapportée par Syncelle, « Manéthon » évoque les préoccupations du roi pour connaître l'avenir du monde ; en réponse à cela, il lui présente le *Livre de Sothis*. Dans un extrait de Julius Africanus conservé par Syncelle, Africanus affirme que les Égyptiens ont établi une chronologie de leur passé, qui se compte en myriades d'années, grâce à un système de calcul basé sur le cours des astres²²². La périodisation du temps était du ressort des experts versés dans la science du ciel ; la connaissance d'un cycle correspondant à une Grande Année permettait en outre de prédire les catastrophes à venir. Le lien entre chroniques et prédictions est aussi suggéré par une discussion de Sénèque à propos de Bérose (Sen. Nat. 3,29,1) :

quidam existimant terram quoque concuti et dirupto solo noua fluminum capita detegere, quae amplius ut e pleno profundantur. Berosos, qui Belum interpretatus est, ait ista cursu siderum fieri. adeo quidem affirmat, ut conflagrationi atque diluuiio tempus adsignet. arsura enim terrena contendit quandoque omnia sidera, quae nunc diuersos agunt cursus in Cancrum conuenerint, sic sub eodem posita uestigio ut recta linea exire per orbis omnium possit ; inundationem futuram cum eadem siderum turba in Capricornum conuenerit. illic solstitium, hic bruma conficitur, magnae potentiae signa, quando in ipsa mutatione anni momenta sunt.

Certains pensent que la terre aussi, de son sol ébranlé et brisé en morceaux, dévoile de nouvelles sources de fleuves, qui sont déversés plus largement comme s'ils sortaient d'un réservoir plein. Bérose, l'interprète de Bel, dit que cela est dû au cours des planètes. Il en est même si certain qu'il attribue une date pour la conflagration et le déluge. Il affirme en effet que les éléments terrestres vont s'embraser au moment où toutes les planètes, qui poursuivent maintenant des orbites différentes, se rassembleront dans le Cancer, arrangées sur la même trajectoire, de sorte à ce qu'une ligne droite puisse traverser chacune de leurs orbites ; l'inondation future surviendra lorsque le même groupe de planètes se rassemblera dans le Capricorne. Là, c'est le solstice d'été ; ici, le solstice d'hiver qui est provoqué. Ce sont des signes de grande puissance, puisqu'ils sont influents dans le changement même de l'année.

Le passage de Bérose que reprend Sénèque est probablement tiré des *Babyloniaka*, même si ce n'est pas spécifiquement précisé²²³. Il importe de souligner le parallèle frappant entre les figures de Bérose d'une part, et de Manéthon l'historien d'autre part. Bérose, d'origine mésopotamienne, est souvent considéré comme l'un des premiers à avoir acheminé en Grèce les connaissances babyloniennes au sujet de

221 Les fragments du *Livre de Sothis* sont édités par Waddell 1940 : App. IV. Sur le *Livre de Sothis* en particulier, voir Adler 1983 : 428–430 ; Adler 1989 : 57–65.

222 Jul. Afric. *apud* Syncelle, *Ecloga chronographica* § 31 : κατά θέσιν τινὰ τῶν παρ' αὐτοῖς ἀστρολογουμένων.

223 Sur ce passage de Bérose chez Sénèque, voir Adler 1989 : 53–54. Sur l'authenticité de cet extrait de Bérose et sa place dans les *Babyloniaka*, voir Burstein 1978 : 31–32.

la science céleste. En effet, né dans la seconde moitié du IV^e s. av. J.-C., ce prêtre d'origine chaldéenne compose les *Babyloniaka* qu'il dédie au roi Antiochos I Soter, probablement vers 281 av. J.-C. Dans cet ouvrage, vraisemblablement en trois livres, il retrace de manière chronologique l'histoire passée de sa terre d'origine. En plus du caractère historiographique de l'œuvre, le premier et le deuxième livre devaient contenir les extraits astronomiques et astrologiques qu'on attribue à Bérose²²⁴. Celui-ci se serait installé peu après 281 av. J.-C. sur l'île de Cos, région sous domination ptolémaïque, pour y ouvrir une école d'astrologie. Si Bérose abordait bien, dans sa chronique, la question du cycle de la Grande Année, cela devait effectivement lui permettre de prédire le retour du déluge et de la conflagration de l'univers, comme l'affirme Sénèque²²⁵. Ainsi, chronologie et astrologie sont des disciplines qui partagent davantage de points communs qu'il n'y paraît au premier abord.

Quant à Manéthon, auteur des *Aegyptiaka*, il fait figure de pendant égyptien de Bérose. Actif lui aussi dans la première moitié du III^e s. av. J.-C., il transmet en langue grecque le savoir ancestral de l'Égypte. Les raisons qui ont pu conduire à l'attribution d'un corpus de six livres en hexamètres de contenu astrologique à Manéthon deviennent plus évidentes grâce au parallèle avec Bérose. Tous deux en effet sont des prêtres qui composent une chronique relatant le passé de leur patrie ; leur ouvrage aurait compté trois livres. L'un et l'autre, proches contemporains, dédient leur écrit à un roi²²⁶.

Comme alternative à une attribution *a posteriori* du corpus astrologique à l'historien Manéthon, on peut également supposer que l'un des poètes avait déjà choisi ce nom de plume lors de la composition des vers, pour leur conférer une autorité supplémentaire. On a rencontré précédemment ce cas de figure avec les textes attribués à Néchepsos et Pétosiris, avec les fragments orphiques, de même que, peut-être, avec la consonance égyptienne du nom d'Anoubion. D'autres exemples s'ajouteront par la suite.

L'activité astrologique de Bérose ainsi que la proximité entre les domaines de la chronologie et de la science céleste ont certainement été des éléments décisifs dans l'attribution d'un texte poétique astrologique à l'historien Manéthon. De plus, la littérature astrologique présente elle aussi des motifs identiques à ceux employés pour attribuer le *Livre de Sothis* à Manéthon. Ainsi, la découverte d'écrits sacrés cachés dans un sanctuaire rappelle la découverte par Pétosiris du texte astrologique d'Imhotep, conservé dans le temple d'Héliopolis. Un écrit de type épistolaire est aussi un outil utilisé pour attribuer des textes astrologiques à Pétosiris. De fait, dans ce qui est très certainement une falsification d'époque romaine, Pétosiris

224 Pour une discussion récente sur l'authenticité de ces fragments, voir Dillery 2015 : 240–253.

225 Adler 1989 : 54 avec bibliographie en n. 48.

226 Les parallèles entre Bérose et Manéthon sont exposés par Adler 1989 : 24–27. Il souligne la suspicion qu'ils éveillent chez certains chercheurs. Sur ces deux auteurs et leur œuvre, voir Dillery 2015.

s'adresse dans une lettre au roi Néchepsos, pour lui enseigner un savoir-faire à caractère astrologique²²⁷.

Pour conclure, on a relevé que le prologue au 5^e livre des *Apotelesmatika* est le plus tardif du corpus astrologique manéthonien. Il partage de nombreuses correspondances avec la lettre de « Manéthon » en introduction au *Livre de Sothis* ainsi qu'avec la présentation qu'en donne Syncelle. Il est possible que les parallèles entre le *Livre de Sothis* et le prologue du 5^e livre des *Apotelesmatika* résultent de l'influence de l'un de ces textes sur l'autre. Cela s'applique aussi, dans une moindre mesure, au 1^{er} livre, qui comporte également une dédicace à Ptolémée.

Dans tous les cas, le fait que le poète du 1^{er} et du 5^e livre se présente comme un Égyptien versé dans la connaissance astrologique au temps de Ptolémée induit certainement un rapprochement avec Manéthon l'historien, auteur des *Aegyptiaka*. Que ce nom de plume ait été adopté au cours de l'élaboration du corpus, ou qu'il lui ait été attribué par la suite, il en résulte une confusion dont nous sommes tributaires encore aujourd'hui. Afin de distinguer l'historien Manéthon des poètes dont les vers astrologiques ont été rassemblés sous ce nom, on se référera à ces derniers par la dénomination de ps.-Manéthon.

Le texte des *Apotelesmatika* pose le problème de la multiplicité de ses auteurs. La majorité des éditeurs et critiques se sont cependant très vite accordés pour voir dans les livres 2, 3 et 6 l'œuvre d'un même poète, compte tenu de la matière qui y est traitée et de l'ordre suivi. De plus, grâce aux vers de transition présents tant au début du troisième et du sixième livre qu'à l'intérieur même de chacun des livres, le lien externe entre les trois chants et le lien interne entre les différents sujets abordés dans un même livre sont assurés. En outre, par rapport aux autres livres, une datation plus ancienne s'applique pour ces trois chants²²⁸. Le sixième livre se conclut sur l'horoscope du poète (6,738–750), daté de 80 ap. J.-C. Sur la foi de cette indication, on postule pour ces trois livres une composition autour de 120 ap. J.-C.²²⁹.

227 Speyer 1971 : 80 relève la prédilection pour les falsifications épistolaires, adressées à un roi, dans la littérature magique, alchimique et astrologique. Plusieurs versions de la lettre de Pétosiris au roi Néchepsos ont été conservées : voir fr. 37–42 Riess et Moyer 2011 : 246 n. 156 pour les références aux versions contenues dans le CCAG. Sur ce groupe de fragments attribués à Néchepsos et Pétosiris, voir II.1.3.

228 Köchly 1862 : VI–XXV ; voir aussi Kroll 1928 : 1103 ; Lopilato 1998 : 10. Pour un avis contraire, voir Lehrs *apud* Ludwich 1902 : 126–127 ; 141–143. Il met en avant des arguments métriques et soutient que chacun des six livres regroupés sous le nom de Manéthon est l'œuvre d'un auteur différent. Le postulat de Lehrs est désavoué par Köchly 1862 : XXIII–XXIV ; Kroll 1928 : 1103.

229 Lopilato 1998 : 10–12. Kroll 1928 : 1103 recommande néanmoins de traiter ce type d'indications avec prudence. Avant que Garnett 1895 ne propose pour la première fois une datation pour l'horoscope du sixième livre, Köchly 1862 : XVII estimait que ce groupe de livres avait dû être publié sous le règne de Sévère Alexandre (222–235 ap. J.-C.). Sur la date de l'horoscope, voir aussi Neugebauer/Van Hoesen 1959 : 92.

Le quatrième livre est selon toute vraisemblance une composition indépendante. La découverte de deux papyri contenant des fragments de ce chant, tous deux datés du III^e s. ap. J.-C., a permis d'établir un solide *terminus ante quem*²³⁰.

Le désordre interne au premier et cinquième livres semble indiquer une composition plus tardive que les quatre autres. Les avis divergent quant à savoir si ces chants sont l'œuvre d'un même auteur, ou s'ils ont été composés par des auteurs différents. Certains considèrent le premier chant comme un florilège de morceaux choisis²³¹. En effet, aux hexamètres se mêlent des pentamètres : en réalité, ces distiques sont selon toute vraisemblance des interpolations provenant du poème d'Anoubion²³². Quant au cinquième livre, il serait postérieur au premier, et de différentes mains.

D'autres en revanche voient pour ces deux chants un même auteur, en raison du nombre de similitudes qu'ils présentent entre eux. De fait, tous deux s'ouvrent sur un prologue mentionnant Ptolémée et Pétosiris. Ces livres comptent un nombre de vers analogue, inférieur aux chants précédents. Enfin, chacun d'eux présente un lien avec le quatrième chant : le premier livre en reprend manifestement des éléments, ou puise à la même source que lui, tandis que l'introduction au cinquième livre comporte des parallèles avec celle du quatrième livre²³³. Afin d'avoir un aperçu clair du contenu de chacun de ces six chants, ils seront considérés les uns après les autres, en suivant l'ordre chronologique supposé par les éditeurs.

6.1 Livre 2

Le deuxième livre s'ouvre sur des considérations générales concernant le mouvement perpétuel du Soleil et de la Lune ainsi que sur les étoiles brillant dans la voûte céleste (2,1–13). Après avoir évoqué la présence de cinq astres errants (2,14–17), le poète présente des données astronomiques fondamentales en décrivant tout d'abord l'axe, les pôles et les cercles célestes (2,18–140). La description s'achève sur la mention du cercle du zodiaque et l'énumération des douze signes qui le parcourent (2,129–140). Le reste du chant (2,141–502) est constitué de prédictions tirées de différentes configurations astrales. Après quelques remarques générales sur l'influence favorable des planètes et lumineux dans leurs propres maisons (2,141–147), le poète passe en revue leur action lorsqu'ils se trouvent dans les maisons des uns et des autres (2,148–398). La

230 Ce sont les papyri P.Oxy. 31,2546 et P.Amsterdam Inv. No. 56, tous deux du III^e s. ap. J.-C., mais de différentes mains (voir Barns/Parsons/Rea/Turner 1966 : 57 et Sijpesteijn 1976). Selon Turner, P.Oxy. 31,2546 devrait même être daté du début du III^e s. La découverte de ces papyri rend donc caducs les arguments avancés par Köchly (1858 : VII et 1862 : XXXVIII–XLI) qui penchait quant à lui pour une date de composition sous le règne de Julien (360–363 ap. J.-C.).

231 Köchly 1862 : XLVIII–XLIX ; LVI.

232 Voir les fr. 17 et 18 du poème d'Anoubion, Schubert 2015.

233 Kroll 1928 : 1104–1106 ; Lopilato 1998 : 10 ; 17 n. 75. Les vers 1,321–338 sont, à quelques détails près, identiques à un passage du quatrième livre (4,395–413).

présence du Soleil avec les planètes diversifie les prédictions (2,399–438) ; il en va de même pour la Lune (2,438–488). Les phases de la Lune, selon les conjonctions de celle-ci avec les planètes, sont aussi à prendre en compte (2,489–502).

La teneur astronomique et descriptive de la première partie (2,1–140) donne à ce chant une fonction introductrice, à la manière du premier chant des *Astronomica* de Manilius, où sont exposés les fondements astronomiques et philosophiques qui soutiennent le contenu astrologique des autres livres. Les premiers vers (2,1–17) ont une portée générale, évoquant le Soleil, la Lune, les étoiles et les planètes qui illuminent la sphère céleste pour les mortels.

Étant donné la place de ce livre à l'intérieur du corpus manéthonien, il est possible que le prologue initial, s'il y en avait un à l'origine, ait été supprimé par le compilateur²³⁴. Toutefois, rien ne permet de l'affirmer : le premier livre présente effectivement un prologue, mais c'est aussi le cas du cinquième livre, dont le prologue est très similaire à celui du premier chant. En outre, chacun des autres livres s'ouvre sur une partie proémiale, ou du moins introductive. Un souci de cohérence de la part du compilateur est donc difficile à alléguer. Néanmoins, on ne peut écarter la possibilité que, d'une façon ou d'une autre, les vers initiaux ne soient pas parvenus jusqu'à nous.

En tout état de cause, si ce chant devait effectivement faire office d'introduction et établir des éléments fondamentaux pour la discipline, il est certain que d'un point de vue astrologique, certaines données sont manquantes. À titre d'exemple, le poète mentionne l'existence de cinq astres errants, autrement dit les planètes (ps.-Maneth. 2,14–17) :

- πέντε δ' ἄρ' ἀστέρες οἷοι ἀγαυότατοι διὰ κύκλου
 (15) ζωδιακοῦ πλάζονται, ἀμειβόμενοι κατὰ κόσμον
 καὶ δείκνῃ, οὓς φύλα βροτῶν ὀνόμησαν ἀλήτας·
 τῶν μὲν δὴ μετόπισθε φίλη μεμνήσομ' αἰοιδῆ.

Et il y a cinq étoiles très brillantes qui, seules, vont çà et là à travers le cercle du zodiaque, en parcourant l'arrangement des signes ; les peuples des mortels les ont appelées « errantes » : j'en rappellerai donc le souvenir plus tard par un agréable chant.

Toutefois, malgré ce qu'on pourrait attendre, nulle part dans la suite du chant le poète n'en donne une liste. Le nom des planètes et luminaires apparaît toutefois au premier chant (ps.-Maneth. 1,16–17) :

Ἡέλιον, Μήνην, Κρόνον, Ἄρεα, Ἐρμεία, Ζῆνα,
 Κύπριδά τ' εὐπλόκαμον καλὴ λέγε Καλλιόπεια.

Le Soleil, la Lune, Saturne, Mars, Mercure, Jupiter, et Vénus aux belles boucles, dis-les nous, belle Calliopée.

Dans l'édition de Köchly 1858, ces vers sont identifiés comme étant de la main du compilateur. Il est possible en effet qu'on ait voulu compléter, dans un livre

chronologiquement postérieur, certaines données manquantes. Il semble néanmoins qu'en règle générale, le poète suppose de la part du destinataire un certain nombre de connaissances préalables lui permettant de saisir l'ensemble de son enseignement. En effet, il n'établit pas non plus clairement qui, parmi les planètes et luminaires, provoque une influence bienveillante ou malveillante. En général, Jupiter, Vénus et la Lune sont bienveillants ; Saturne et Mars sont malveillants, tandis que Mercure et le Soleil sont neutres²³⁵. Cette connaissance est un point essentiel étant donné que la nature bonne ou mauvaise des planètes a une incidence sur leur influence dans un thème astral, lorsque ces astres se trouvent dans leurs maisons (ps.-Maneth. 2,141-147) :

οἴκοις μὲν δὴ πάντες ἐοῖς παρεόντες ἄριστοι
 ἀστέρες ἐν γενέθλι· ἐπεὶ ἐσθλοδόται μὲν ἀρείους
 καὶ πλεόν' ἐσθλά διδοῦσι· κακοὶ δὲ τε μείονα λυγρά.
 τῷ μάλα χρὴ σκέπτεσθ', ὅποσοι σφετέροισι δόμοισιν
 (145) ἢ καὶ εἰν ὀρίοισιν ἐοῖς βεβαῶτες ὀρῶνται·
 εἰ μὲν γὰρ πλέονες, πολὺ φέρτεροι, εἰ δὲ τε παῦροι,
 μειότερον κῦδος βιώτῳ καὶ πρῆξιν ὄπασσαν.

Toutes les planètes, lorsqu'elles se trouvent dans leurs maisons, sont excellentes dans un thème de naissance : lorsqu'elles sont bénéfiques, elles sont meilleures, et donnent davantage de biens : et si elles sont mauvaises, elles accordent moins de peines. En conséquence, il est très important de considérer combien (de planètes) sont observées dans leurs propres maisons et se sont avancées dans leurs confins, car si elles sont plusieurs, elles sont bien meilleures, mais si elles sont peu nombreuses, elles ont garanti pour la vie (du natif) une gloire et activité moindres.

Enfin, étant donné que la majeure partie de ce chant concerne les influences des planètes et luminaires dans les maisons des uns et des autres, un lecteur accueillerait volontiers quelques vers où le poète rappellerait les domiciles de chaque astre. Dans le système astrologique, les luminaires et les planètes sont respectivement associés à un ou deux signes du zodiaque : ce sont leurs domiciles (οἴκοι). Lorsqu'ils s'y trouvent, ils se réjouissent (χαίρειν) : les planètes malveillantes verront leur action négative atténuée, tandis que les planètes favorables le seront encore davantage. Le Soleil est à la maison dans le Lion, la Lune dans le Cancer. Chacune des planètes obtient deux signes pour domiciles : pour Saturne, c'est le Capricorne et le Verseau, pour Jupiter, le Sagittaire et les Poissons, pour Mars, le Scorpion et le Bélier, pour Vénus, la Balance et le Taureau, enfin pour Mercure, la Vierge et les Gémeaux²³⁶. Le poète ne fournit pas ces indications ; il se réfère la plupart du temps uniquement aux signes, lieux ou domiciles de l'une ou l'autre planète (ps.-Maneth. 2,150-151) :

235 Ptol. *Tetr.* 1,5 ; Bouché-Leclercq 1899 : 101.

236 Sur les domiciles planétaires, voir Ptol. *Tetr.* 1,18 ; Bouché-Leclercq 1899 : 182-192.

(150) Φαίνων μὲν τε Διὸς ζῳίος μεγακύδευας ἄνδρας
τεύχει, ...

Le Brillant [Saturne] dans les signes de Zeus [Jupiter] engendre des hommes de grand renom, ...

Si on suppose que le chant, en l'état, est complet, il est fortement conseillé à un lecteur de posséder des connaissances astrologiques au préalable, ou de se renseigner auprès d'autres sources.

On doit néanmoins concéder au poète que son exposé sur l'action des planètes et lumineaires dans les domiciles des uns et des autres (2,150–396) présente une systématique qui est loin d'être monnaie courante dans le reste du corpus. Le poète suit certainement des tables ordonnées selon ce schéma :

Saturne dans les domiciles de Jupiter (vv. 150–156)
Jupiter dans les domiciles de Saturne (vv. 157–165)

Saturne dans les domiciles de Mars (vv. 166–169)
Mars dans les domiciles de Saturne (vv. 170–176)

Saturne dans les domiciles de Vénus (vv. 177–183)
Vénus dans les domiciles de Saturne (vv. 184–190)

Saturne dans les domiciles de Mercure (vv. 191–201)
Mercure dans les domiciles de Saturne (vv. 202–209)

La série suivante continue avec Jupiter :

Jupiter dans les domiciles de Mars (vv. 210–212)
Mars dans les domiciles de Jupiter (vv. 213–220)

Jupiter dans les domiciles de Vénus (vv. 221–231)
Vénus dans les domiciles de Jupiter (vv. 232–245)

Jupiter dans les domiciles de Mercure (vv. 246–252)
Mercure dans les domiciles de Jupiter (vv. 253–265)

Et ainsi de suite avec Mars, Vénus et Mercure. L'ordre des planètes est donc Saturne–Jupiter–Mars–Vénus–Mercure, qui correspond à la série généralement adoptée par les Grecs en fonction de la distance de ces astres par rapport à la Terre²³⁷. Le poète

237 Voir Neugebauer 1975 : 690–693 sur l'ordre des planètes chez les Mésopotamiens, Égyptiens et Grecs. Voir plus spécifiquement Neugebauer/Van Hoesen 1959 : 164 sur l'ordre des planètes dans

considère ensuite séparément les planètes dans la maison du Soleil, le Lion (2,342–362) et dans la maison de la Lune, le Cancer (2,363–386). Enfin, le développement se termine par l’influence du Soleil et de la Lune dans leurs domiciles respectifs et dans les maisons de l’un et de l’autre (2,387–396). Le poète en vient ensuite à l’action des planètes lorsqu’elles se trouvent avec le Soleil, en gardant l’ordonnance de la série comme précédemment (2,410–438). Le reste du chant (2,438–502), où l’action de la Lune est combinée à celle des planètes, est moins systématique.

Ces remarques ne sont là que pour mettre en lumière un élément qui n’est de loin pas une caractéristique propre à tous les poèmes astrologiques, et certainement pas une composante du corpus manéthonien dans son ensemble : un traitement systématique et méthodique des données. Au-delà du contenu, la façon dont la matière est agencée peut être une indication quant au type de matériel utilisé. Dans ce cas, il s’agit probablement d’une source méticuleusement ordonnée, à la manière d’une table, à moins que l’ordre de cette partie ne soit une qualité à attribuer à la compétence du poète. Toutefois, la fin du chant ne présente pas ce type d’ordonnance, ce qui laisse plutôt pencher pour une diversité dans les sources.

Quoi qu’il en soit, l’agencement du matériel, la forme donnée à l’instruction astrologique, sont des éléments non négligeables dans un cadre pédagogique. Ils participent à l’impression de complétude ou d’incomplétude du traitement de la matière, une question cruciale pour un texte didactique. On reviendra sur cet aspect plus généralement au chapitre III. Pour l’heure, il convient de passer en revue les éléments plus explicitement didactiques suggérés par les vers.

6.1.1 Autorité, vérité et destinataire

Le deuxième livre ne contient pas d’invocation à une divinité. La voix du poète est quant à elle bien affirmée, et ce dès le début du chant (ps.-Maneth. 2,14–15 ; 17) :

πέντε δ’ ἄρ’ ἀστέρες οἳ ἀγαύτατοι διὰ κύκλου
(15) ζωδιακοῦ πλάζονται, (...)

(17) τῶν μὲν δὴ μετόπισθε φίλη μεμνήσομ’ ἀοιδῆ.

Et il y a cinq étoiles très brillantes qui, seules, vont çà et là à travers le cercle du zodiaque, (...) j’en rappellerai donc le souvenir plus tard par un agréable chant.

Çà et là, le poète ponctue son enseignement, en rappelant ce qu’il a chanté précédemment, et en annonçant la suite²³⁸. Le passage d’un sujet à l’autre est clairement signalé par des vers de transition (ps.-Maneth. 2,436–440) :

les horoscopes grecs, Neugebauer/Parker 1969 : 175 sur l’ordre égyptien des planètes, et Rochberg-Halton 1989 : 106 sur l’ordre des planètes dans les horoscopes babyloniens.

238 ἀείσομεν 2,57 et 2,349 ; ἀείσω 2,402 ; ἐνέπομι 2,440, voir aussi καταλέξει 2,149.

τόσσα μὲν Ἡελίῳ μούνω ξυνη̅ παρεόντες
 ῥέζουσ', ἴσα δὲ τοῖσι καὶ ἀντίον Ἡελίοιο
 φαινόμενοι. Μήνη δ' ἅ σὺν αὐτοῖσιν παρεοῦσα
 ῥέζει ἐν δισσῆσιν ἀπορροαῖς συναφαῖς τε
 (440) θνητοῖς ἐν μογερῶ βίῳ, καὶ νῦν ἐνέπομι.

Voilà ce qu'elles [les planètes] accomplissent lorsqu'elles se trouvent ensemble avec le Soleil seul, et elles accomplissent des actions similaires à celles-ci lorsqu'elles brillent de même face au Soleil. Quant à la Lune, ce qu'elle accomplit pour les mortels dans leur triste vie lorsqu'elle se trouve avec elles dans des rayonnements séparés et des conjonctions, puissé-je maintenant aussi en parler.

Il met à profit ces passages transitoires pour soutenir la vérité de sa doctrine, qui est l'objet de son chant (ps.-Maneth. 2,397–402) :

αὐτὰρ ἀληθείην πᾶσαν βροτέου βίῳτοιο
 (400) σύγκρασις διέκριν', ἐπιμαρτυραὶ τε φαινῶν
 ἄστρον ἀλλήλοισι χώροις θ', ὑπὲρ ὧν γεγάασιν·
 ὅσσα δ' ἅμ' Ἡελίῳ δρώσιν παρεόντες, ἀείσω.

Mais toute la vérité d'une vie mortelle, c'est la conjonction qui la détermine, ainsi que les aspects des astres brillants, selon leur position les uns par rapport aux autres et les emplacements au-dessus desquels ils apparaissent : et tout ce qu'ils accomplissent lorsqu'ils se trouvent avec le Soleil, je vais le chanter.

Enfin, il s'adresse à son destinataire, qui n'est pas nommé, et lui enjoint de regarder ou de considérer dans son esprit les éléments qu'il décrit (ps.-Maneth. 2,93–95) :

χειμερίου δὲ τροπῆς κύκλον θεοῦ Αἰγοκερῆος
 σκέπτεο πᾶρ μέσσοιο διεκπερόωντ' ἐπὶ γούνα
 (95) ἀμφοτέρ' Ὑδροχόου²³⁹, ...

Et regarde le cercle du solstice d'hiver qui, depuis le milieu du rapide Capricorne passe en direction des deux genoux du Verseau, ...

Ou encore, en parlant du cercle Antarctique (ps.-Maneth. 2,41–42) :

οὗ ῥά τε βαιήν
 φράζεο μοῖραν ὑπερθε· τὸ γὰρ πλέον ἔσθ' ὑπὸ γαῖαν.

Et considère que sa portion supérieure est minime : en effet, en grande partie il se trouve sous la terre.

Le deuxième livre se conclut sur une prédiction favorable assurant gloire et richesses aux hommes si la Lune en son plein se trouve à l'opposé du Soleil. La transition avec le livre suivant sera toutefois clairement marquée dans les premiers vers du troisième chant.

239 On a reproduit le texte de Köchly 1858 pour des raisons de syntaxe : Lopilato 1998 édite κύκλου et σκέπτεο. On préférera σκέπτεο, conjecture de Köchly, mieux adaptée à la consonance aratéenne du passage, voir Köchly 1862 : XXVI ; Cusset 2011 : 158–160.

6.2 Livre 3

Le troisième livre s'ouvre sur un rappel des thèmes abordés dans le chant précédent (ps.-Maneth. 3,1-7) :

- ᾠσσα μὲν ἀλλήλων οἴκοις τελέουσι βροτοῖσιν
 ἀστέρες Ἡελίῳ τε πυριπλήθοντι συνόντες,
 ὀππόσα καὶ κεραῆς συναφαῖς τεύχουσι Σελήνης,
 ἐν προτέραις σελίδεσσι μάλ' ἀτρεκέως κατέλεξα·
 (5) νῦν δ' ἐπιμαρτυρίας αὐτῶν καὶ σχήματα πάντα,
 ἀλλήλων θ' ὅσα δρῶσιν ὑπ' ἀκτίνεσσιν ἐόντες,
 καὶ κέντροις πισύρεσσιν ἐπεμβεβαῶτες, ἀείσω.

Tout ce que les astres, dans les maisons des uns et des autres et lorsqu'ils se trouvent avec le Soleil rempli de feu, accomplissent pour les mortels, et tout ce qu'ils provoquent en conjonction avec la Lune cornue, je l'ai exposé en détail, et de façon très précise, dans les colonnes précédentes. Maintenant, ce sont leurs aspects et toutes leurs configurations, et tout ce qu'ils font lorsqu'ils sont sous les rayons des uns et des autres, ainsi que lorsqu'ils entrent dans les quatre points cardinaux, que je vais chanter.

Le rappel de ce dont il a traité dans les vers précédents et l'annonce de ce qui viendra par la suite est une caractéristique déjà présente au deuxième livre, mais qui revient plus fréquemment au cours du troisième chant²⁴⁰. Les premiers vers contiennent des éléments déjà relevés pour le deuxième livre. Une impression d'exhaustivité et de complétude dans le traitement de la matière du chant précédent est suggérée par la répétition de mots tels que ᾠσσα v. 1, ὀππόσα v. 3, πάντα v. 5, ὅσα v. 6. C'est une sensation effectivement corroborée par l'agencement méthodique et systématique des données astrologiques dans la majeure partie du deuxième livre (2,150-438).

La voix du poète est affirmée (ἀείσω, v. 7), et celui-ci assure avoir « exposé en détail, et de façon très précise » le matériel du chant précédent (μάλ' ἀτρεκέως κατέλεξα, v. 4). En-dehors de la qualité épique et formulaire de l'expression, l'adverbe ἀτρεκέως, couplé avec un verbe de parole, donne à cette clause une notion de précision et de franchise, déjà observée chez Anoubion²⁴¹. En somme, le poète met en avant l'exactitude et la véracité de son enseignement. La vérité de sa doctrine et de ses vers est une notion exprimée un peu plus loin, dans un autre passage de transition (ps.-Maneth. 3,227-233)²⁴² :

- ἤδη καὶ σύγκρασιν ἀείσω μαρτυρίας τε,
 ἠδ' ὅσ' ἐπαντέλλοντες ἢ ἀλλήλους ὀρόωντες
 ἀστέρες ἔρδουσιν· τὰ γὰρ ἀτρεκίην μάλᾳ φαίνει.
 (230) πάντα μὲν οὖν οὐκ ἂν τις ἐῷ φράσσαιτ' ἐνὶ θυμῷ,
 οὐδ' ἐνέποι· τὰ γὰρ ἄσπετ' ἀπειριτά τ' ἐστὶ κατ' αἴθηρην
 σχήματ' ἀμειβόντων ἄστρον πολὺπλαγκτα κέλευθα·
 ὅσσα δ' ἐπιλέξωσι θεοί, τὰ δ' ἐγὼ σάφα λέξω.

240 Ps.-Maneth. 3,1-7 ; 217-220 ; 227-233 ; 397-402.

241 Cf. II.5.3.

242 *LSJ* s.v. σάφα : « also with Verbs of speaking, *clearly* or *with certainty*, (...) speak *truly*. ».

À partir de maintenant, je chanterai aussi conjonction et aspects, et tout ce que les astres accomplissent en se levant ou en se regardant les uns les autres : car cela dévoile très bien l'exacte vérité. Il est certain que personne ne saurait avoir tout cela dans son esprit, ni ne saurait le dire : car innombrables et infinies sont, dans le ciel, les configurations des astres parcourant des chemins qui errent de tous côtés : mais tout ce que les dieux auront choisi, moi, je le dirai clairement.

Les dieux ne sont donc pas totalement absents : grâce à leur inspiration, le poète est en mesure d'exposer, en partie du moins, les fonctionnements de la discipline dont l'étendue est infinie. À nouveau, le destinataire, anonyme, est interpellé (ἄρχεο, 3,412 ; λεύσοις, 3,414 ; σύ γε φράζου, 3,415, etc.).

Dans ce troisième chant, le poète explore l'influence des planètes et luminaires dans les divers points cardinaux (3,8–130). Il considère ensuite l'action combinée d'une planète à l'Ascendant avec celle d'une autre positionnée au Couchant (3,131–226). Il en vient aux actions planétaires selon diverses configurations polygonales (3,227–358) ainsi qu'à celles des deux luminaires, en considérant en premier lieu leur présence dans les signes, masculins ou féminins, du zodiaque (3,359–398). Enfin, il conclut le chant en exposant la méthode pour calculer la durée d'une vie (3,399–428).

Ce livre comporte lui aussi certaines sections agencées de manière systématique. L'ordre des planètes est le même que dans le chant précédent, et l'exposition des effets combinés des planètes suit le même agencement :

Saturne à l'Ascendant, tandis que Jupiter est au Couchant	(vv. 133–136)
Jupiter à l'Ascendant, tandis que Saturne est au Couchant	(vv. 137–140)
Saturne à l'Ascendant, tandis que Mars est au Couchant	(vv. 141–144)
Mars à l'Ascendant, tandis que Saturne est au Couchant	(vv. 145–146)

Et ainsi de suite, avec chacune des planètes dans l'ordre, en terminant avec les luminaires. Enfin, le poète fait coïncider la fin de ce troisième livre avec la notion de fin de vie qu'il expose dans la dernière partie du chant. De fait, la durée d'une vie est à estimer par rapport à un quadrant zodiacal, c'est-à-dire 90 degrés. À partir d'un point de départ (τόπος ἀφαιτικός), on considérera les lieux où la vie de l'individu risque d'être arrêtée (τόποι ἀνααιρετικοί), le tout en l'espace d'un quart de cercle²⁴³. C'est sur cette dernière indication que s'achève le troisième livre (ps.-Maneth. 3,427–428) :

πᾶσαν δ' αὐτ' ἄφεσιν πλευρῆ τετραγώνος ὀρίζει·
μήκιστον γὰρ τοῦτο βροτῶν τέλος εὐαδε Μοίραις.

En outre, toute la théorie aphétique, c'est le côté du quadrant qui la détermine, car il a plu aux Moires que cela soit la plus longue fin pour les mortels.

243 Sur le calcul de la durée de l'existence, voir Bouché-Leclercq 1899 : 404–428 ; Ptol. *Tetr.* 3,11.

6.3 Livre 6

Le sixième livre intervient en dernière place dans le manuscrit, et c'est aussi le dernier du groupe de trois chants formé par les livres 2, 3 et 6. La fonction conclusive du sixième livre est indiquée dès les premiers vers (ps.-Maneth. 6,1–18) :

- ἐλθέ μοι, ὡς προτέρην λιγέως ἤρμοσσας αἰοιδήν,
 Μοῦσα φίλη, καὶ Φοῖβε, καὶ Ἑρμῆ χρυσοπέδυε·
 καὶ νῦν ἱμερόεν τέκμων θειήτ' ἐπὶ μολπή·
 αὐτὰρ ἐγὼ θυμὸν καίπερ καμάτῳ μογέοντα
 (5) ὄτρυνέω, μέχρις ἂν κ' ἐπὶ πείρατα νίσομαι οἴμη·
 πᾶν γὰρ αἰκέλιον, τῶ μὴ τέλος ἐσθλὸν ὀηθεῖ.
 βίβλω δ' ἐν πυμάτῃ τάδε μοι κατανεύσασ' ἀεῖσαι,
 ἀμφὶ τροφῆς βρεφέων ἠδ' ἀτροφῆς ἀλεγεινῆς,
 ὅσσα τ' ἐπειγόμενοι Μοίρης ὑπο χερσὶν ἐῆσιν
 (10) αὐτοὶ ἐπ' οὐλόμενον πότμον ῥίψαντο γονῆς,
 ἀμφὶ γάμων τ' ἐρατῶν καὶ ἀδελφειῶν ἐνέποιτε
 καὶ τέκνων γενεῆς, σινέεσσί τε τοῖσιν ἕκαστος
 ἀνθρώπων μεμόρηται ὑπ' ἀστράσι κινυμένοισιν,
 καὶ τέχνας μέλποιτ' ἰδὲ πρῆξις, ἔργα θ' ὅποια
 (15) ἀστέρες ἀνθρώποισι δυηπαθέεσσι νέμουσιν,
 ἠδ' ὡς σφαλλόμενοι πολυχρήμονος ἐκ βιότοιο
 ἀνέρες ἐν πενήνῃ τε καὶ ἄλγεσι μοχθίζουσιν,
 καὶ δμῶν ὅπως τις ἐπιφράσσαιτο γενέθλην.

Viens à moi, de la même façon dont tu as, d'une voix harmonieuse, composé mon chant précédent, Muse chérie, et Phébus, et Hermès aux sandales d'or : puissiez-vous maintenant mettre un charmant terme à mon chant. Quant à moi, je vais presser mon cœur, bien qu'il soit en proie à la souffrance, jusqu'à ce que je parvienne à la fin de mon poème : car tout ce qui n'est pas suivi d'une belle fin est inconvenant. Dans ce dernier livre, accordez-moi de chanter au sujet de la subsistance des fœtus et leur douloureux dépérissement, et tous ceux que les parents eux-mêmes, pressés par le Sort, ont de leurs propres mains précipités vers une destinée funeste, et puissiez-vous parler des charmants mariages et des unions entre frères et sœurs, de la génération des enfants et des maladies dont chaque personne souffre sous le fait du cours des étoiles, et puissiez-vous chanter les arts et métiers, et la nature des actions que les astres accordent en partage aux hommes accablés de maux, et comment, tombant d'une condition très opulente, les hommes souffrent dans la pauvreté et les malheurs, et comment on pourrait reconnaître une naissance d'esclaves.

C'est dans ce dernier livre qu'intervient finalement l'invocation à la divinité. Le poète laisse toutefois comprendre qu'il a déjà précédemment bénéficié d'une assistance divine (ὡς προτέρην λιγέως ἤρμοσσας αἰοιδήν, 6,1). Dans la présentation du deuxième livre, on a évoqué la possibilité que le compilateur ait supprimé l'invocation divine initiale, ou qu'elle ait été perdue. Dans ce cas, on pourrait supposer que les premiers vers du sixième livre sont un écho à l'ouverture du deuxième livre.

L'identité des divinités invoquées est significative, étant donné qu'aux côtés de la Muse, le poète s'adresse à Apollon et à Hermès. Ce faisant, il se réfère à la dualité de son activité : en tant que poète, il est sous l'égide du patron des arts et

de la poésie, Apollon. En tant que maître versé dans l'astrologie, il se place sous le patronnage d'Hermès, le dieu de la science céleste par excellence. En effet, on attribuait à Hermès, identifié avec le dieu égyptien Thot, la découverte de toutes sciences et de tous arts, comme les lettres, l'astronomie ou la musique, ainsi que la paternité de nombreux écrits qui y étaient relatifs, parmi lesquels des ouvrages astrologiques²⁴⁴. Le choix de ces deux divinités est donc tout à fait pertinent pour un poème sur cette discipline. Bien plus, il existe un précédent avec Manilius, qui se présente comme un prêtre en charge d'un double sacerdoce (Manil. *Astr.* 1,16–34) :

- impensius ipsa*
- scire iuuat magni penitus praecordia mundi,*
quaque regat generetque suis animalia signis
cernere et in numerum Phoebō modulante referre.
- (20) *bīna mihi positīs lucent altaria flammis,*
ad duo templa precor duplici circumdatus aestu
carminis et rerum : certa cum lege canentem
mundus et immenso uatem circumstrepit orbe
uixque soluta suis immittit uerba figuris.
- (25) *quem primum interius licuit cognoscere terris*
munere caelestum. quis enim condentibus illis
clepsisset furto mundum, quo cuncta reguntur ?
quis foret humano conatus pectore tantum,
- (29) *inuitis ut dis cuperet deus ipse uideri,*
 (32) *sublimis aperire uias imumque sub orbem,*
 (33) *et per inane suis parentia finibus astra ?*
 (30) *tu princeps auctorque sacri, Cyllenie, tanti ;*
 (31) *per te iam caelum interius, iam sidera nota*
 (34) *nominaque et cursus signorum, pondera, uires, ...*

Il m'est encore plus cher de connaître jusqu'à l'intime le cœur lui-même du grand univers, de discerner les êtres vivants qu'il régit et qu'il engendre par ses constellations, et de le rapporter en mesure, tandis que Phébus marque la cadence.

Deux autels, de leurs flammes allumées, brillent pour moi : je prie près de deux temples, ceint d'une double ardeur, celle du poème, et celle de la matière. L'univers, avec sa sphère immense, résonne autour du poète inspiré qui chante, en suivant une loi immuable ; il permet difficilement que des mots prosaïques soient ajustés à ses configurations.

Le connaître plus intimement, cela a été permis aux habitants de la terre grâce à un don des dieux. Qui en effet, si ceux-ci l'avaient caché, aurait, en un larcin, dérobé l'univers, grâce auquel tout est régi ? Qui se serait efforcé, de son seul cœur humain, à désirer, contre la volonté divine, être lui-même considéré comme un dieu, révéler les voies aériennes, celles de l'hémisphère inférieur, et les astres qui dans le néant respectent leurs confins ? Toi, ô Cyllénien, tu es l'origine et l'auteur de ce si grand mystère ; c'est par ton entremise que désormais le ciel est connu plus intimement, de même que les astres, leurs noms et le cours des constellations, leur importance, leurs influences, ...

244 Voir par exemple Plat. *Phaedr.* 274c–d ; Cic. *Nat. deor.* 3,56 ; Diod. Sic. 1,16 ; Iambl. *Myst.* 1,1–2. Clément d'Alexandrie rapporte qu'on ne dénombrerait pas moins de 42 livres d'Hermès, parmi lesquels quatre traitaient d'astrologie (*Strom.* 6,4,35–37).

Le poète officie aux pieds de deux autels et de deux temples, celui de la production poétique, et celui de la matière scientifique (*carminis et rerum*, v. 22). Les divinités auxquelles sont dédiées ces autels et ces temples sont très certainement Apollon, dieu de la poésie et de la musique (*Phoebo*, v. 19), et Mercure, de qui les humains tirent leur savoir astrologique (*Cyllenie*, v. 30)²⁴⁵. Ainsi, Manilius, et plus tard ps.-Manéthon, signifient tous deux, dans une partie introductive de leurs poèmes respectifs, la double composante de leur création littéraire, qui allie la poésie à la science céleste. La nature même de leur entreprise est illustrée par le patronnage de deux divinités bien précises.

En plus d'être une évocation de la double facette de son entreprise, l'invocation à la divinité est l'occasion, pour ps.-Manéthon, d'annoncer les sujets dont il sera question dans son chant. La définition du contenu d'un texte est précisément l'une des fonctions d'un prologue. En poésie, l'invocation à la Muse est une occasion privilégiée pour établir les thèmes que le poète abordera : l'appel à la divinité revêt donc une fonction structurelle importante²⁴⁶. Dans un cadre didactique, elle acquiert en outre une coloration toute pédagogique.

Comme annoncé dans ce prologue au sixième livre, les éléments de ce dernier chant sont agencés de façon thématique. Le poète établit des prédictions sur l'existence des fœtus et nouveaux-nés (6,19–111), avant d'en venir au mariage (6,112–221), à la descendance (6,222–259), à l'absence de descendance (6,260–304), aux frères et sœurs (6,305–337), aux professions (6,338–543), à la santé (6,544–629), aux biens (6,630–682), et enfin, aux esclaves (6,683–731). Après avoir évoqué un sujet qu'il ne peut aborder, de peur de provoquer la colère des empereurs (6,732–737), le poète fournit son propre horoscope (6,738–750) et conclut son chant par un épilogue, en priant les Muses de garantir la gloire à son chant (6,751–754).

Dans le prologue, le poète place le traitement de la santé avant celui des métiers ; l'ordre est toutefois interverti par la suite. Néanmoins, dans les grandes lignes, les sujets abordés au cours du chant correspondent bien à ceux annoncés dans les vers d'introduction. Les prédictions ne présentent pas le type d'agencement systématique relevé dans certaines sections des chants précédents. À nouveau, les indications du poète supposent de la part du destinataire quelques connaissances astrologiques préalables, car toutes les données ne sont pas fournies.

Dès les premiers vers, le poète rend son destinataire attentif à la difficulté de son entreprise (αὐτὰρ ἐγὼ θυμὸν καίπερ καμάτῳ μογέοντα | ὄτρυνέω, 6,4–5). La souffrance endurée par le poète, qui rappelle les épreuves traversées par Ulysse, est un motif déjà exploité par Manilius et Doroθέos, et reviendra encore au cours

245 Flores 1982 : 121 ; Hübner 1984 : 127–128 ; Feraboli/Flores/Scarcia 1996–2001 : *ad* 1,11–24. Sur le concept de *uates* chez Manilius, exprimé dans ce passage (*uatem* 1,23), voir Newman 1967 : 115–122. Noter que dans Prop. 4,1,75, l'astrologue Horos se décrit également comme un *uates*.

246 Conte 2007 : 219.

du corpus manéthonien²⁴⁷. La difficulté de la tâche transparait effectivement dans ce sixième livre, et plus précisément lors des nombreux passages de transition qui le jalonnent. Comme pour les livres précédents, l'enseignement est balisé par quelques vers qui reprennent brièvement le sujet que le poète vient de traiter, et annoncent le prochain aspect qui sera abordé. Dans ces vers, le poète illustre la difficulté de son entreprise en s'exprimant sur l'infinité de la matière dont il traite, et l'impossibilité de l'embrasser dans sa totalité²⁴⁸. De ce fait, la voix du poète est fermement affirmée tout au long du chant²⁴⁹.

Enfin, en guise de clôture du sixième livre et de son entreprise tout entière, le poète démontre la vérité de ses propos ainsi que ses compétences en astrologie en dévoilant son propre horoscope.

6.3.1 L'horoscope du poète (ps.-Maneth. 6,738–750)

- αὐτὰρ νειατῖν ἐλάων περι νύσσαν ἀοιδῆν
 ἦδη χ' ἡμετέρης γενέθλης μεμνήσομαι ἄστρον,
 (740) ἦχι πέλε, ζῳοισί τ' ἐν οἷς ὦρη πέλ' ἐκείνη,
 τῆ μ' ἀπὸ γαστροῦς ἔφηνε πολύλλιτος Εἰλείθια,
 ὄφρα καὶ ὑστατίοισι μετ' αἰώνεσσι δαέντες
 πείθονται τὰτ' ἐμοὶ δωρήσατο Μοῖρα δεδάσθαι
 ἄστρον ἰδμοσύνην τε καὶ ἱμερόεσσαν ἀοιδῆν.
 (745) Ἡέλιος μὲν ἔην Διδύμοις, τῶ δ' αὖθ' ἅμα καλῆ
 Κύπρις καὶ Φαέθων ἐρατὸς καὶ χρύσεος Ἑρμῆς,
 Ὑδροχόω δὲ Σεληναίη Φαίνων τε καὶ ὦρη,
 πουλυπόδη δ' Ἄρης ἐν Καρκίνω, ἀμφὶ δὲ μέσσον
 οὐρανὸν ἐστρωφᾶτο βέλος Κένταυρος ἀνέλκων·
 (750) τὼς μὲν ἐμὴν γενέθλην Μοῖραι διετεκμήραντο.

Toutefois, dirigeant maintenant mon chant en direction de la dernière borne, je rappellerai aussi les astres de ma naissance, où ils se trouvaient, et dans quels signes se trouvait le moment précis au cours duquel Ilithyie, invoquée par de nombreuses prières, m'a mis au jour, pour que, dans les temps à venir les plus lointains, ceux qui auront été instruits fassent confiance en ce savoir que la Moire m'a donné de connaître, la science des astres et le chant plaisant.

Le Soleil était dans les Gémeaux, et avec lui se trouvait aussi la belle Cypris [Vénus], l'aimable Éclatant [Jupiter], et Mercure d'or ; et dans le Verseau se trouvaient la Lune, le Brillant [Saturne] ainsi que le degré ascendant, et Mars dans le Cancer aux nombreux

247 Voir *Od.* 2,343 ἄλγεα πολλὰ μογῆσας, etc., et notamment Manil. *Astr.* 3,29–34 ; Doroth. Arab. 3,168 (cf. II.4.2.1) ; ps.-Maneth. 5,25–26.

248 Ps.-Maneth. 6,112–114 ; 222–226 ; 260–264 ; 305–310 ; 338–340 ; 541–547 ; 630–633 ; 683–685 ; 730–737. Les vers de transition seront étudiés plus en détail au chapitre III.

249 Les verbes à la première personne sont particulièrement fréquents dans ce sixième livre : ἦεισ' ... νῦν ἐνέποιμι 6,113 ; ἔλεξα 6,180 ; ἐγὼ τρέψω 6,224 ; καταλέξω 6,262 ; λέξω 6,307 ; ἐγὼ ... λέξω 6,339 ; ἐξερέω 6,546 ; λέξω 6,632 ; ἦεισ' ... λέξω 6,684 ; ἐγὼ ... δεδάγκα 6,732 ; ἐγὼν ἐάσω 6,737 ; μεμνήσομαι 6,739 ; καταπάσσω 6,752.

pieds, et dans la région du milieu du ciel, le Sagittaire accomplissait son évolution en tirant son trait : c'est ainsi que les Moires ont désigné ma naissance.

Cet horoscope est daté du 27 ou 28 mai 80 ap. J.-C.²⁵⁰. Placé en fin de poème, il a la fonction d'une *sphragis*. Tout en étant une indication – fictive ou réelle – concernant l'auteur, ce passage possède un rôle spécifiquement didactique. Il est utilisé pour asseoir l'autorité du maître-poète, et démontrer ses compétences astrologiques et poétiques. Le poète donne son thème de naissance pour prouver qu'il possède bien des connaissances dans le domaine de l'astrologie, pour que les générations à venir accordent du crédit à son poème. Un seul hexamètre résume les dons que la Destinée a accordés au poète : la connaissance des astres et le savoir-faire poétique (ἄστροων ἰδμοσύνην τε καὶ ἡμερόεσσαν αἰοδῆν, 6,744). Cet hexamètre reflète la réalité de l'entreprise de l'auteur : exposer la science céleste dans une œuvre poétique.

C'est donc un thème astral, élément propre à la discipline enseignée, qui fonctionne comme garant de la véracité des instructions données dans le reste des vers. Il est impossible de savoir si cette *sphragis* astrologique correspond bien à l'horoscope de l'auteur du poème, mais on peut du moins confronter ces configurations astrales avec celles données au cours des vers.

Voici les dispositions sidérales qui, dans ce sixième livre, prédisent que le natif aura des compétences en matière astrale (ps.-Maneth. 6,465–475) :

- (465) ἦμος δ' Ἑρμείας δόμοις καλῆ Κυθήρεια
 σύν τ' αὐτῷ Στίλβοντι φαείνητ' ἠδέ θ' ὄροισιν
 ἀλλήλων βεβαῶτες ἐναλλάγδην φορέοιντο,
 θεΐησιν σοφίησι κεκασμένοι ἐξεγένοντο
 ἄνδρες· ἦ γὰρ μέτρα μακρῆς χθονὸς ἐξεδάησαν
- (470) ἦσιν ἐπιφροσύνησιν, ἦ ἐνθέντες πραπίδεσσιν
 ἀθανάτων ἔργων φύσιος πέρι μητιώσωσιν.
 εἰ δ' ἄρα καὶ Φαίινων τούσδ' ἀκτίνεσσιν ὀρώη,
 μάντιες ἀστρονόμοι τ' οἰωνοπόλοι τ' ἐγένοντο
 ἐκ σπλάγχων τε βροτοῖς θυέων τ' ἀπο θεσπίζοντες,
- (475) ἦ μάγοι ἀρρήτοισι θεοὺς καλέοντες αἰοδαῖς.

Lorsque la belle Cythérée [Vénus] brille dans les demeures de Mercure, et avec le Rutilant lui-même [Mercure], et s'ils sont portés tour à tour à pénétrer les termes de l'un et de l'autre, des hommes qui excellent en connaissances divines voient le jour : en effet, soit ils connaissent les dimensions de la grande terre grâce à leurs observations, soit, les ayant placées dans leurs pensées, ils méditent sur la nature des affaires immortelles.

Et si le Brillant [Saturne] les regarde aussi de ses rayons, ce sont des devins, des astrologues et des augures qui naissent, et des personnes qui rendent des oracles aux mortels en observant les entrailles et les sacrifices, ou des mages qui appellent les dieux par des chants qu'on ne doit pas divulguer.

250 Sur la date de l'horoscope, voir Garnett 1895 et Neugebauer/Van Hoesen 1959 : 92, où il est précisément daté du 27 ou 28 mai 80 ap. J.-C., environ deux heures après le coucher du soleil.

Force est de constater qu'il y a une grande concordance entre le contenu de l'horoscope du poète et ces vers concernant la naissance de devins et d'astrologues. Le thème astral du poète présente Vénus et Mercure dans les Gémeaux, c'est-à-dire le domicile nocturne de Mercure (son domicile diurne étant la Vierge). C'est une condition qu'on trouve aux vers 6,465–467, où la présence de Vénus avec Mercure dans les demeures de celui-ci est requise. Cette configuration assure aux natifs une grande intelligence dans le domaine scientifique et astronomique²⁵¹. Ils seront poussés à s'intéresser aux questions divines.

En plus de cela, si Saturne regarde Vénus et Mercure de ses rayons, c'est-à-dire s'il se trouve en aspect diamétral, trigone, voire quadrat avec eux, cela engendrera des devins prédisant d'après les étoiles, d'après les oiseaux ou encore en examinant entrailles et viscères animaux (6,472–475). À l'heure de sa naissance, le poète indique la présence de Saturne dans le Verseau. Cette planète se trouvait donc en aspect trigone avec Vénus et Mercure dans les Gémeaux. L'horoscope du poète concorde donc avec les vers concernant la faculté des natifs à prédire l'avenir.

En conséquence, le thème astral du poète correspond aux configurations célestes qui assurent la venue au monde de devins, et précisément d'astrologues. Si l'horoscope donné en fin de sixième livre est véridique, les vers 6,465–475 ont peut-être été modelés sur le thème astral du poète. Si tel n'est pas le cas, le poète a certainement construit son thème astral en fonction de ces vers où la naissance d'astrologues est annoncée²⁵².

En ce qui concerne le don poétique, l'horoscope du poète n'est pas en contradiction avec la prédiction suivante (ps.-Maneth. 6,366–372) :

χρυσοφαῖς δ' Ἑρμῆς καὶ παμφαίνουσι Ἀφροδίτη
 ὀππότ' ἂν ἀλλήλων οἴκοι φαίνωνται ἐπόντες
 ἢ καὶ ἐναλλάγδην ὀρίων μοίρησι βεβῶτες,
 μολπήσιν γλυκερῆσι μεμηλότας ἄνδρας ἔτευξαν,
 (370) ἢ λιγυρῆς κισθάρης ἐπίστορας ἡδὲ καὶ αὐλῶν.
 ταῦτα γὰρ ἐκτελέουσι, καὶ ἦν ξυνήν ἀνύωσιν
 οἶμον, τοῦ μὲν ἐπόντος ὄροις, τῆς δ' αὖτε κατ' οἶκον.

Lorsque Hermès [Mercure] à l'éclat doré et la toute brillante Aphrodite [Vénus] brillent en se trouvant dans les maisons de l'un et de l'autre, ou également après qu'ils soient

251 La mention de la connaissance de la dimension de la terre (6,469) est certainement une allusion à Ératosthène, astronome et mathématicien du III^e s. av. J.-C., célèbre pour avoir mesuré la circonférence de la terre avec une grande précision.

252 Il existe d'autres passages, dans les cinq livres restants, qui concernent les dispositions sidérales annonçant la venue au monde d'astrologues. Parmi eux, deux seulement correspondent à certains des éléments de l'horoscope du poète. Dans les deux cas, ce sont les mêmes conditions qui sont émises : la présence de Mercure dans ses maisons, et la position de Saturne, en association polygonale avec cette planète, c'est-à-dire en relation par aspect (diamétral, trigone, ou quadrat). Voir les vers 4,139–142 et 1,290–293. Les autres passages indiquant que les natifs seront astrologues ne concordent pas avec les éléments donnés dans l'horoscope du sixième livre : ce sont les vers 2,202–209 ; 4,125–130 ; 4,206–213 ; 5,260–273.

entrés réciproquement dans les degrés des termes de l'autre, ils façonnent des hommes qui ont à cœur les doux chants, ou versés dans l'art de la cithare mélodieuse et des flûtes. De fait, ils accomplissent cela aussi lorsqu'ils suivent un chemin commun, l'un [Mercure] se trouvant dans les confins, et l'autre [Vénus] dans la maison.

On retrouve la présence de Vénus et Mercure, ensemble ou séparés, et l'élément des maisons. Bien que ces vers concernent l'art musical en général, le chant poétique n'en est pas forcément exclu (μολπήσιν γλυκερῆσι, v. 369). Cet extrait ne va pas à l'encontre de la position de Vénus et de Mercure dans les maisons de ce dernier (les Gémeaux), comme décrite dans l'horoscope du poète²⁵³.

Après avoir ainsi prouvé ses compétences astrologiques et poétiques, le poète propose un épilogue, et achève ainsi l'édifice de ses vers par un dernier marqueur structurel (ps.-Maneth. 6,751–754) :

αὐτὰρ ἐγὼ Μούσησι καὶ αἰθερίοισιν ἅμ' ἄστροις
εὐξάμενος λιγὺν ὕμνον ἐμὴν καταπαύσω ἀοιδήν·
ἀστέρες εὐφραγεῖς, Διὸς αἰγιόχου τε θύγατρες,
ἴλατε καὶ κλέος αἰὲν ἐμῆ πορσύνετ' ἀοιδῆ.

Quant à moi, ayant voué aux Muses de même qu'aux astres célestes mon hymne clair, je vais cesser mon chant : astres brillants, filles de Zeus porte-égide, soyez favorables, et accordez à mon chant une gloire éternelle.

6.4 Livre 4

Dans la première partie du quatrième chant, le poète passe en revue l'influence des planètes et des luminaires selon leur position dans le ciel et dans le zodiaque (4,12–106). Il considère chacun des astres l'un après l'autre en suivant le même ordre planétaire adopté dans les deuxième et troisième chants, et conclut avec la Lune et le Soleil. Dans le reste du livre, il expose l'action des planètes et luminaires selon leurs positions les uns par rapport aux autres (4,107–164) et étudie la portée de leurs rayons (4,165–618). Aucune systématique ne transparaît dans l'agencement des données. Enfin, le poète rappelle le poids de la Destinée qui conditionne l'existence humaine (4,619–626).

Bien que ce quatrième chant soit vraisemblablement postérieur aux livres 2, 3 et 6, sa relation par rapport aux chants précédents est déterminée par le temps du verbe au v. 4 du prologue (ps.-Maneth. 4,1–11) :

οὐρανίων ἄστρον ἀτραπούς, πλάστιγγας ἀνάγκης
αἷσιν ἐφημερίων μερόπων γένος ἐκμεμέτρηται
Μοιράων τε κέλευθα βροτήσια, καὶ πλάνα φέγγη
ἀπλανέων τ' αὐγὰς πυριλαμπέας ἐξονομήνα,
(5) ζωϊδίων τε πόλοιο πέρι δρόμον, ὅς κατὰ γαῖαν

253 Voir aussi, chez Manilius, l'influence des Gémeaux (domicile nocturne de Mercure), qui assurent aux natifs un talent musical et la connaissance de la science céleste (*Astr.* 4,152–161).

- αἰθερίην τε κέλευθον ἐν ἡμιτιμῆτι πορείη
 πλαγκτὰ διχαζόμενος διέπει θεομήστορα κόσμον
 ἐξ ἠοῦς ἐπὶ νύκτα καὶ ἀντολῆς ἐπὶ δυσμάς·
 ταῦτα γὰρ ἐξ ἱερῶν ἀδύτων φύσις αἰθεροπλάγκτων
 (10) ὀρθὰ τεκμαιρομένοισι διώρισεν ἀνδράσιιν ἄστρα,
 οἷς πλαγκτὴ κόσμοιο βροτοκλώστειρα χορείη.

Les sentiers des astres célestes, les plateaux de la balance de la nécessité sur lesquels la race des mortels éphémères est évaluée, et les voies humaines des Moires ainsi que les astres errants et les rayons brillant comme le feu des étoiles fixes, je les ai nommés, ainsi que la course des signes autour de la voûte céleste, elle qui, séparant les corps errants dans un trajet divisé de moitié le long de la terre et d'un chemin éthéré, gouverne l'univers créé par la sagesse divine, de l'aube à la nuit, et du levant au couchant. Cela en effet, provenant des temples impénétrables, c'est la nature de ceux qui errent dans les espaces célestes qui l'a défini pour les hommes qui prennent correctement les astres à témoin, eux pour qui le chœur errant de l'univers file la destinée des mortels.

Le manuscrit comporte ἔξονομήνας ; Köchly conjecture ἔξονομήνω tandis que Lopilato reprend la proposition d'Axt et Rigler, ἔξονομήνα. Cette dernière hypothèse, de pair avec la leçon du manuscrit, implique que le poète prendrait en compte l'existence d'autres chants astrologiques.

Quoi qu'il ait pu être le contexte de composition de ce livre, le poète n'invoque pas l'aide de la divinité pour le seconder dans son entreprise. Il insiste sur le caractère inévitable de la destinée, une notion qui reviendra en fin de chant, dans un procédé de *Ringkomposition* bien construit.

La multitude de prédictions données en cours de chant est uniquement interrompue par deux passages de transition²⁵⁴. En-dehors de ces passages, la voix du poète et la présence de l'élève restent discrètes. Le flux quasiment ininterrompu des prédictions de ce quatrième livre trouve une illustration dans les vers qui concluent le chant (ps.-Maneth. 4,619–626) :

- πάντα γὰρ ἀνθρώποισι πέλει κατὰ Μοῖραν ἄφυκτον·
 (620) ὡς ἂν ζωϊδίων κύκλιος πόρος αἰθέρα τέμνη,
 μιγνυμένων στοιχηδὸν ἀφισταμένων τε πλαγκτῶν,
 οὕτω καὶ μερόπων γενεὴ καματηδὸν ἄλλαται,
 ἢ βίον ἢ θάνατον διζημένη οὐρανοπλάγκτων.
 ταῦτά τοι οὐρανίων ἄστρον στοιχεῖα τέτυκται,
 (625) οἷς ὁ πάλαι καὶ ὁ νῦν καὶ ἐπὶ χρόνος ἐκμεμέτρηται
 ἐν μέτροις ἀγνώσι, καὶ εἰς αἰῶνας ὀπηδεῖ.

En effet, tout arrive pour les hommes selon la Destinée inévitable : de même que la voie circulaire des signes fend l'éther, tandis que les planètes se rejoignent et s'éloignent en bon ordre, de même aussi la race des mortels erre laborieusement, cherchant à comprendre la vie ou la mort provenant de celles qui errent dans le ciel. Voici donc ce que se trouvent être les principes des astres célestes, eux par qui le passé, le présent et le futur sont évalués par des règles obscures, et cela se perpétue pour les siècles à venir.

254 Ps.-Maneth. 4,107–109 ; 165–169.

Le poète met en avant la multitude des configurations et leur caractère perpétuel. L'errance des astres dans le ciel est mise en parallèle à celle des hommes sur la terre. De même, la succession infinie des configurations dans le temps trouve un pendant dans la façon dont elles se succèdent dans ses vers.

6.5 Livre 1

Dans ce livre, le poète traite d'une multitude de sujets différents. Il décrit les influences astrales prédisant la profession du natif, d'éventuelles maladies, l'esclavage ou encore la naissance de meurtriers. Aucun vers ne structure la succession des pronostics, aucune systématique n'est à relever : la nature composite de ce chant n'y est certainement pas étrangère. L'introduction à ce livre est toutefois bien élaborée (ps.-Maneth. 1,1–17) :

- χαίροις, ὦ Πτολεμαίε, λαχὼν βασιληίδα τιμὴν
 γαίης ἡμετέρης, κοσμοτρόφου Αἰγύπτιο·
 ἀξιά σοι τάδε δῶρα φέρω βασιληίδος ἀρχῆς,
 ἄστρον οὐρανίων τε φάσεις ἀπλανῶν τε πλάνων τε,
 (5) ὄσσα βροτοῖς τελέουσιν ἐπιβλέψαντες ἐν ἀρχαῖς,
 σπειρομένοις καὶ τικτομένοις δειλοῖσι βροτοῖσιν,
 Μοιρῶν ἀρρήκτοισι μίτοις θεσμοῖσι τ' Ἀνάγκης,
 νύκτας αὔπνοσ ἐὼν καὶ ἐν ἡμασι πολλὰ μογήσας,
 ὄππως σοι βίβλους, ἄσπερ κάμον, ἄσπερ ἔτευξα,
 (10) τὰς σοι ἐγὼ πέμψω καμάτων σφετέρων μὲγ' ὄνειρα,
 ὄφρα κεν, ὄσσαπερ αὐτὸς ἐπιτροχάδην Πετόσιρις
 εἴρηκεν, τάδε πάντα μάλ' ἀτρεκέως καταλέξω
 ῥυθμοῖς ἠρωικοῖσι καὶ ἐξαμέτροις ἐπέεσσιν,
 ὄφρα μάθῃς, ὅτι πάντα δαήμονες ἀνέρες εἰμέν,
 (15) οἳ λάχομεν ναίειν ἱερὸν πέδον Αἰγύπτιο.
 Ἥλιον, Μήνην, Κρόνον, Ἄρεα, Ἑρμέα, Ζῆνα,
 Κύπριδά τ' εὐπλόκαμον καλὴ λέγε Καλλιόπεια.

Salut, Ptolémée, toi qui as obtenu la dignité royale de notre terre, l'Égypte qui nourrit le monde entier : je t'apporte ces offrandes dignes du commandement royal – les apparitions des astres célestes, des fixes tout autant que des errants, tout ce qu'ils accomplissent pour les mortels après avoir posé leur regard sur eux au commencement, tandis qu'ils sont engendrés et mis au monde, malheureux mortels, par les fils indestructibles des Moires et les lois de la Nécessité –, sans dormir la nuit, et après avoir enduré bien des épreuves durant le jour, pour que ces livres, que je me suis efforcé à produire, que j'ai façonnés, moi, je puisse te les envoyer, eux qui sont l'utile résultat de mes efforts, afin que, tout ce dont Pétoisiris lui-même a parlé rapidement, tout cela, moi je l'expose de façon très exacte, en rythmes héroïques et en vers hexamétriques, pour que tu saches que nous sommes des hommes qui ont été instruits en tout, nous qui avons obtenu d'habiter le sol sacré d'Égypte.

Le Soleil, la Lune, Cronos [Saturne], Arès [Mars], Hermès [Mercure], Zeus [Jupiter], et Cyprius aux belles boucles [Vénus], dis-les nous, belle Calliopé.

Ce premier livre s'ouvre sur une dédicace à Ptolémée, souverain de la terre d'Égypte. L'identité du roi de la dynastie ptolémaïque n'est pas précisée ; davantage de détails seront apportés au cinquième livre, où l'appel à Ptolémée est réitéré.

Cette dédicace est l'occasion, pour le poète, de situer son œuvre d'un point de vue temporel et spatial²⁵⁵. Il cherche à donner l'illusion d'une composition sous l'un des souverains de la dynastie ptolémaïque, dans un contexte géographique égyptien. Mentionner l'Égypte, l'un des berceaux de l'astrologie, n'est pas sans incidence pour la matière qui sera exposée dans la suite. La mention de ce lieu permet au poète de prétendre à la qualité des sources d'où il tire son savoir astrologique, et par là, à l'autorité de son enseignement. On trouve une situation analogue dans le prologue de Dorotheos, où le poète mentionne ses voyages en Mésopotamie et en Égypte²⁵⁶.

L'évocation de Ptolémée participe, elle aussi, de cette affirmation d'autorité implicite. Ps.-Manéthon place sa composition à une époque où, historiquement, la discipline astrologique s'établissait dans le monde grec. De plus, la dédicace à Ptolémée rappelle précisément la situation construite autour des deux figures semi-légendaires de Néchepsos et Pétoisiris. En effet, dans certains fragments qui leur sont attribués, Pétoisiris est présenté comme l'instructeur de Néchepsos²⁵⁷.

Dans les *Astronomica* de Manilius, l'empereur est également évoqué à plusieurs reprises. Dès les premiers vers, le poète se place sous le patronage de l'empereur divin (Manil. *Astr.* 1,7–10) :

*hunc mihi tu, Caesar, patriae princepsque paterque,
qui regis augustis parentem legibus orbem
concessunque patri mundum deus ipse mereris,*

(10) *das animum uiresque facis ad tanta canenda.*

Toi, César, souverain et père de la patrie, qui régis le monde obéissant à d'augustes lois ; toi-même, dieu qui mérite l'univers concédé à ton père, tu m'en donnes le courage et suscites les forces nécessaires pour chanter un sujet si imposant.

Dans cet extrait cependant, l'attitude du poète diffère des exemples grecs. L'empereur est invoqué en tant que divinité inspiratrice ; c'est une pratique qui apparaît déjà chez Virgile, et figure chez d'autres poètes latins²⁵⁸. De plus, rien n'indique dans la suite de l'œuvre que l'empereur doit être assimilé à l'élève à qui s'adresse le maître dans son enseignement²⁵⁹.

Dans le premier livre de ps.-Manéthon, le roi ne sera plus évoqué au cours du chant. C'est toutefois à lui qu'est destinée l'instruction astrologique (ὄφρα μάθης, 1,14). Dans le cinquième livre, la dédicace initiale à Ptolémée (5,1–11) trouvera un

255 Sur la fonction des prologues en tant qu'indicateurs géographiques et temporels, voir Hutchinson 2013 : 301–303.

256 Cf. II.4.2.1.

257 Cf. II.1.3.

258 Verg. *Georg.* 1,24–42 ; voir aussi Germ. 1–16 ; Ov. *Fast.* 1,1–26.

259 Reeh 1973 : 45 n. 1 ; Neuburg 1993 : 243 ; Volk 2002 : 200–202 ; Green 2014 : 14–15.

écho dans les deux vers où le roi est directement interpellé (βασιλεῦ, 5,35 ; 5,207). Ces deux occurrences rappellent le contexte des *Travaux*, où les rois figurent parmi les destinataires du poème hésiodique. Ce faisant, ps.-Manéthon saisit l'occasion de construire une situation qui se rapproche également de la fiction littéraire entourant les écrits astrologiques de Néchepsos et Pétosiris.

6.5.1 Source, autorité, vérité

Pétosiris est précisément évoqué dans ce prologue (1,11). La situation du poète manéthonien, qui adresse un écrit astrologique à un roi, est analogue à celle de Pétosiris, l'instructeur du roi Néchepsos. De plus, Pétosiris est mentionné en lien avec la véracité du contenu des vers de ps.-Manéthon (ὄσσαπερ ... Πετόσιρις | εἴρηκεν, τάδε πάντα μάλ' ἀτρεκέως καταλέξω, 1,11–12) : on a relevé à plusieurs reprises la notion de vérité attachée à cette expression²⁶⁰.

Ainsi, dès le départ, le poète met en avant l'autorité du contenu de ses vers : sa source n'est autre que Pétosiris. Il assure de surcroît la véracité de son enseignement. En outre, il mentionne spécifiquement le moyen employé pour transmettre son instruction : l'hexamètre dactylique (1,13). L'invocation à la Muse Calliopé, en fin de prologue, est donc tout à fait appropriée à la forme métrique du poème, étant donné qu'elle préside à la poésie épique. Comme cela a déjà été relevé pour le prologue au sixième livre, où l'invocation à Apollon et à Hermès n'est pas sans lien avec la forme et le contenu du texte, à nouveau l'identité de la Muse inspiratrice est significative pour l'un des aspects du poème, la forme hexamétrique²⁶¹. Le second aspect constitutif de l'entreprise du poète, la matière astrologique, est signalé dans l'énumération des sept planètes et lumineaires qui suit l'invocation.

Enfin, le poète met l'accent sur les épreuves qu'il a endurées, jour et nuit, pour venir à bout de cette tâche (νύκτας αὔπνοος ἔων καὶ ἐν ἡμασι πολλὰ μογήσας, | ὄπως σοι βίβλους, ἄσπερ κάμον, ἄσπερ ἔτευξα, | τὰς σοι ἐγὼ πέμψω καμάτων σφετέρων μὲγ' ὄνειρα, 1,8–10). La difficulté de l'entreprise est un motif récurrent, déjà relevé dans les *Astronomica* de Manilius, dans le poème de Dorotheos, ainsi qu'au sixième livre du corpus manéthonien²⁶². Dans ces vers du premier chant, les nuits de veille et la lourde tâche endurée de jour sont en outre comparables aux épreuves guerrières d'Achille (*Il.* 9,325–327) :

(325) ὦς καὶ ἐγὼ πολλὰς μὲν αὔπνοος νύκτας ἴαον,
 ἡματα δ' αἰματόεντα διέπρησον πολεμίζων
 ἀνδράσι μαρνάμενος ὄρων ἔνεκα σφετέρων.

260 Cf. II.6.2.

261 C'est aussi la Muse invoquée par Empédocle D 7,3 LM = 31 B 131,3 DK.

262 Cf. II.6.3.

De même, moi aussi j'ai passé de nombreuses nuits sans sommeil, et traversé des jours sanglants à faire la guerre, combattant des hommes pour leurs femmes.

Bien plus, le caractère incessant d'un travail sans relâche, de jour et de nuit, est le lot obtenu en partage par les hommes de l'âge de fer (Hes. *Op.* 176–178) :

νῦν γὰρ δὴ γένος ἐστὶ σιδήρεον· οὐδέ ποτ' ἦμαρ
παύσονται καμάτου καὶ οἰζύος οὐδέ τι νύκτωρ
τειρόμενοι· χαλεπὰς δὲ θεοὶ δώσουσι μερίμνας.

Car maintenant, c'est précisément l'âge de fer : ni le jour se reposeront-ils du travail et de la misère, ni la nuit, en aucune manière, d'être tourmentés : ce sont de dures angoisses que leur enverront les dieux.

Enfin, il va sans dire que la mention de veilles et de travail nocturne est d'autant plus pertinente que les vers de ps.-Manéthon concernent la science céleste. Dans une célèbre épigramme, Callimaque a précisément salué le fruit des veilles d'Aratos (Callim. *Epiigr.* 27 Pfeiffer) :

Ἡσιόδου τό τ' ἄεισμα καὶ ὁ τρόπος· οὐ τὸν αἰοιδῶν
ἔσχατον, ἀλλ' ὀκνέω μὴ τὸ μελιχρότατον
τῶν ἐπέων ὁ Σολεὺς ἀπεμάξατο· χαίρετε λεπταί
ρήσιες, Ἀρήτου σύμβολον ἀγρυπνίης.

D'Hésiode, c'est le chant et la manière : ce n'est pas du dernier des chantres, mais je crains que l'homme de Soles a tiré l'empreinte de ce qu'il y a de plus doux parmi ses vers : salut à vous, subtiles paroles, signe des veilles d'Aratos.

Les veilles nocturnes et la difficulté de la tâche sont des motifs également mis en avant dans le prologue au *De rerum natura* (Lucr. 1,140–145) :

(140) *sed tua me uirtus tamen et sperata uoluptas
suauis amicitiae quemuis efferre laborem
suadet et inducit noctes uigilare serenas
quaerentem dictis quibus et quo carmine demum
clara tuae possim praepandere lumina menti,*

(145) *res quibus occultas penitus conuiscere possis.*

Mais ton mérite cependant, et le plaisir espéré de ta douce amitié me persuadent de supporter n'importe quel labeur, et me poussent à veiller durant des nuits sereines, recherchant par quelles paroles et quel vers précisément je pourrais répandre d'éclatantes lumières en ton esprit, grâce auxquelles tu pourrais examiner profondément la nature cachée.

Le dur labeur que représente l'entreprise du poète est un motif topique, et les nuits de veilles qu'engendrent la composition d'un poème didactique font certainement écho aux veilles aratéennes célébrées par Callimaque. On notera à cet égard que le mot *lumen* (1,144) peut également être employé pour évoquer des corps célestes²⁶³.

263 Entre autres Cic. *Arat.* 419 ; Verg. *Georg.* 1,6 ; Manil. *Astr.* 1,834.

On constate également dans ce passage lucrétien la présence des verbes rares *praepandere* (1,144) et *conuisere* (1,145), qui apparaissent de même dans les *Aratea* de Cicéron²⁶⁴. Quant aux veilles durant des nuits sereines, Virgile utilise une tournure analogue précisément dans le contexte d'observations astrales (*Buc.* 9,44–46 : *te pura solum sub nocte canentem, / ... / ... quid antiquos signorum suspicis ortus ?*).

En ce qui concerne ps.-Manéthon, rien ne permet d'affirmer qu'il se soit également inspiré de ces vers lucrétiens dans la conception de son propre prologue. Certes, Lucrèce est l'un des modèles les plus influents du poème latin de Manilius. De plus, dans le prologue au premier et au cinquième livre de Dorotheos, il est fait appel à l'image de l'abeille et du miel en rapport avec la composition poétique : cette image est également utilisée par Lucrèce. Malgré tout, la fréquence de son occurrence chez les auteurs grecs ne permet pas de conclure à un emprunt direct à Lucrèce de la part de Dorotheos, bien qu'on ne puisse écarter totalement cette possibilité²⁶⁵. Il en va de même dans le cas présent : les jours et les nuits de dur labeur requis pour l'entreprise de ps.-Manéthon ne sont pas sans précédent, et trouvent des modèles de taille non seulement chez Lucrèce, mais également chez Callimaque.

En somme, le prologue au premier livre du corpus manéthonien présente un grand nombre de motifs littéraires et astrologiques. La richesse des éléments contenus dans ces vers contraste avec le reste du poème, où se succèdent les prédictions, sans ordre ni structure apparente. Le flux des pronostics astraux est cependant interrompu par deux passages²⁶⁶. Le premier est un interlude adressé à la planète Mars, où le poète met en exergue les effets terribles causés par cet astre malveillant (ps.-Maneth. 1,139–151) :

Ἄρες Ἄρες, κακοεργὲ καὶ ἀνδράσι καὶ μακάρεσσιν
 (140) καὶ πόλεσιν καὶ ναυσὶ καὶ ἡέρι καὶ πελάγεσσιν
 καὶ καρποῖς γαίης «τε» καὶ εὐρείθοις ποταμοῖσιν·
 εἵνεκα σοῦ πόλιες μὲν ὑπαὶ πυρρὸς ἐμπίπρυνται,
 καὶ νῆες πελάγεσσιν ἐπιπλώουσαι ὄλοντο,
 καὶ ποταμοὶ ξηροὶ καὶ ἀνύδατοι ἐν στομάτεσσιν,
 (145) δένδρεά τ' ὠλεσίκαρπα καὶ ἀνέρες αἰνογένεθλοι·
 οὓς μὲν γὰρ μογερώς πυρκαεᾶς ὤλεσας ἄνδρας,
 οὓς δὲ καὶ ὠμοβόροισιν ἔλωρ θήρεσσιν ἔδωκας,
 ἄλλον δ' ἀκλειῶς μεθ' ἐοῦ μόρον ἐσταύρωσας,
 οὗ τέτατ' ἀνδροφόνους περὶ δούρασιν ἠλοπαγῆς χεῖρ·
 (150) νηλεές, οὐκ ἄρα σοὶ γε πατήρ ἦν αἰγίοχος Ζεὺς,
 οὐδ' Ἥρη μῆτηρ, ἀλλ' οὐρεα πυκρά σ' ἔτικτεν.

Ô Arès [Mars], Arès, toi qui es une cause de malheur aussi bien pour les hommes que pour les bienheureux, et pour les cités et les navires, et pour l'air et les mers, et pour

264 Cic. *Arat.* 40 (*praepandere*) ; 245 ; 352 (*conuisere*) ; 459 (*conuisere* éd. Buescu 1966, *cum uisere* éd. Soubiran 1972).

265 Cf. II.4.2.4.

266 Köchly 1862 : LI *ad* 1,139–151 estime que ces deux passages proviennent de poèmes plus anciens, étant donné le contraste qu'ils forment avec le contenu et le style du reste du livre.

les fruits de la terre et les fleuves au beau cours : c'est à cause de toi que les cités sont dévorées par le feu, et que les bateaux qui naviguent sur les mers sont détruits, et que les fleuves sont asséchés et sans eau dans leurs embouchures, et que les arbres sont rendus stériles, et que les hommes naissent sous de tristes auspices : ces derniers en effet, les uns, tu les as fait périr, misérablement brûlés par le feu, et d'autres, tu les as donnés en proie aux bêtes sauvages qui mangent la chair crue, et un autre, avec sa destinée, tu l'as crucifié, sans gloire aucune, lui dont la main, fixée avec des clous, a été étendue sur les poutres à cause des meurtres qu'elle a causés : ô cruel, ainsi donc, ton père n'était pas Zeus qui tient l'égide, ni Héra ta mère, mais ce sont les montagnes escarpées qui t'ont enfanté²⁶⁷.

Le second est un appel aux hommes : rien ne sert de sacrifier aux dieux, étant donné que le pouvoir des astres leur est supérieur. Le poète préconise donc de sacrifier aux sept planètes et lumineuses, dont il donne une liste (ps.-Maneth. 1,196–207) :

- τίπτε μάτην, ἄνθρωπε, θηηπολέεις μακάρεσσιν ;
 τίπτε μάτην τρισέλικτος ἀν' οὐρανὸν ἤλυθε κνῖσα ;
 ἴσχεο· οὐ γὰρ ὄνειαρ ἐν ἀθανάτοισιν θηηλής.
 οὐ γὰρ τις δύναται γένεσιν μετατρεψέμεν ἀνδρῶν,
 (200) ἢ θ' ἅμα νηπιάχοις συγγίγνεται ἀνθρώποισιν,
 εὐθύ τε Μοιράων εἰλίσσεται ἀμφὶ μίτοισιν,
 κλώσμασιν ἀρρήκτοισι σιδηρείοισι τ' ἀτράκτοισι.
 ῥέζε Κρόνω καὶ Ἄρηϊ καὶ Ἑρμῆ καὶ Κυθερείῃ
 καὶ Διὶ καὶ Μήνῃ τε καὶ Ἡελίῳ βασιλῆϊ·
 (205) οὗτοι γὰρ κρατέουσι θεῶν, κρατέουσι καὶ ἀνδρῶν,
 πόντου καὶ ποταμῶν πάντων ῥοθίων ἀνέμων τε,
 καὶ γῆς καρποφόροιο καὶ ἥερος ἀενάοιο.

Pourquoi enfin, ô homme, sacrifies-tu vainement aux bienheureux ? Pourquoi enfin la fumée des sacrifices qui tourne trois fois sur elle-même s'est-elle vainement élevée au ciel ? Cesse : car il n'y a pas d'utilité au sacrifice en ce qui concerne les immortels. En effet, personne n'est capable de changer la naissance des hommes, qui survient avec eux dès leur plus tendre enfance, et aussitôt elle est enroulée autour des fils des Moires, avec des cordons indestructibles et des fuseaux de fer. Sacrifie à Cronos [Saturne], à Arès [Mars], à Hermès [Mercure], à Cythérée [Vénus], à Zeus [Jupiter], ainsi qu'à la Lune et au Soleil royal : car ce sont eux qui règnent sur les dieux, ils règnent aussi sur les hommes, sur la mer et tous les fleuves impétueux et les vents, ainsi que sur la terre porteuse de fruit et sur l'air intarissable.

Ces passages présentent un intérêt particulier, car ils réutilisent d'un point de vue astrologique des motifs littéraires célèbres, présents dans d'autres poèmes²⁶⁸. En-

267 Bien que la mention d'un homme crucifié évoque l'image du Christ, la crucifixion était un châtement très répandu. De plus, l'homme décrit est condamné pour meurtres, ce qui exclut une allusion à Jésus-Christ. Pour une étude sur le châtement de la crucifixion dans l'Antiquité, voir Samuelsson 2011.

268 Premier passage : pour la notion des éléments naturels en tant que géniteurs d'êtres humains, voir *Il.* 16,33–35 avec le commentaire de Janko 1992 *ad loc.* Pour la reprise de ce motif chez ps.-Manéthon voir Köchly 1862 : *LI ad* 1,139–151 ainsi que les nombreux parallèles à ces vers de l'*Iliade* recensés chez Pease 1935 *ad* 4,365, dont notamment : Eur. *Bacch.* 987–990 ; Verg. *Aen.* 4,365–367 ; Ov.

dehors de cela, ces extraits fonctionnent comme des *excursus* au cours desquels le poète, sans s'écarter de la thématique astrologique, varie son discours²⁶⁹.

Bien plus, ces vers, dont la fonction première semble, en apparence, proposer une alternative plaisante au matériel technique exposé dans le reste du poème, possèdent en réalité des propriétés hautement didactiques. De fait, dans le premier passage, le poète invoque Arès, c'est-à-dire la planète Mars, en énumérant les malheurs dont il est la cause. Cette description imagée et vivante des fléaux engendrés par cet astre contribue à ancrer profondément, en l'espace de treize vers, un élément astrologique simple, mais fondamental : l'influence défavorable de cette planète. Le poète utilise ce tableau animé comme un réel outil didactique pour transmettre une information sur un astre spécifique.

Dans le second passage, le poète propose une réflexion quant à la place des astres par rapport aux dieux. Ces considérations à consonance philosophique et religieuse contiennent un élément astrologique primordial : les noms des sept planètes et luminaires, concentrés sur deux vers (1,203–204). Dans cet extrait, le poète semble à nouveau s'écarter de son enseignement astrologique à proprement parler, pour explorer des sphères plus vastes en lien avec sa doctrine. Toutefois, il transmet ce faisant des données astrologiques purement techniques, en fournissant une liste des acteurs principaux de la discipline.

6.6 Livre 5

Dans le cinquième et dernier livre du corpus manéthonien, le poète aborde à nouveau une multitude de sujets, parmi lesquels les bienfaits et les méfaits qu'entraîne telle ou telle configuration astrale, les comportements et caractéristiques physiques qui peuvent en découler, ou encore la profession qu'exercera le natif. Les interpellations au destinataire sont bien plus fréquentes qu'elles ne l'étaient au premier chant²⁷⁰. Elles permettent d'attirer l'attention du destinataire et de varier le discours (ps.-Maneth. 5,280–281) :

(280) εἰ δ' Ἄρην ἐσίδοις θυμούμενον ἐκ διαμέτρου,
καὶ δολίοισι βρόχοις ὀρεσίτροφα πάντα κυνηγεῖ.

Et si tu observes Arès [Mars] en colère en position diamétrale, (le natif) chasse avec des filets trompeurs toute bête nourrie dans les montagnes.

Met. 8,120–125 ; *Epist.* 7,37–39 ; 10,131–132, et Austin 1955 *ad* 4,366 qui cite de même Catull. 64,154–157. Second passage : τίπτε μάτην, ἄνθρωπε, πονεῖς καὶ πάντα ταρασσεις | κλήρω δουλεύων τῷ κατὰ τὴν γένεσιν ; *Anth. Pal.* 10,77,1–2, voir aussi : *Or. Sib.* fr. 3,21 ; *Or. Sib.* 3,8–10 (Gauger 1998) ; 14,1 (Geffcken 1902).

269 Voir dans cette perspective le célèbre *excursus* sur Andromède dans les *Astronomica* de Manilius : 5,538–618.

270 Ps.-Maneth. 5,35 ; 49 ; 54 ; 81 ; 138 ; 149, etc.

L'autorité du poète est mise en exergue dans trois vers au cours desquels il indique la technique employée pour établir ses prédictions. C'est pour lui l'occasion d'annoncer des pronostics concernant plus spécifiquement les femmes, qui clôtureront le chant (ps.-Maneth. 5,313–315) :

τὰς αὐτὰς δυνάμεις εἴτ' ἀνδράσιν εἴτε γυναιξίν
σκεπτόμενος προλέγω· ὥρη δὲ φύσιν διορίζει·
(315) ἄλλως δ' ὡς ἐρέω τοῖς σχήμασι καὶ τὰ γυναικῶν.

J'établis les prédictions en considérant les mêmes influences, que ce soit pour les hommes ou pour les femmes : et c'est l'ascendant qui détermine le sexe. Mais je vais parler plus précisément, par les configurations, également des pronostics concernant les femmes.

En-dehors de cet extrait, le poète ne met pas à profit des passages de transitions pour organiser sa matière ; le chant se clôt pour le moins abruptement, à la fin d'une prédiction.

Le début du prologue au cinquième livre a déjà été cité en début de chapitre, lorsqu'on a évoqué la problématique de l'attribution du corpus astrologique à Manéthon. Le voici à présent dans son intégralité (ps.-Maneth. 5,1–24) :

ἐξ ἀδύτων ἱερῶν βίβλων, βασιλεῦ Πτολεμαίε,
καὶ κρυφίμων στηλῶν, ἃς ἠῦρατο πάνσοφος Ἑρμῆς
οὐρανίων ἄστρον τ' ἰδίαις ἐχάραξε προνοίαις,
σύμβουλον πινυτῆς σοφίης Ἀσκληπιῶν εὐρών,
(5) ἀντιτύπω κηρῷ ἀπομαζάμενος, κεκόμισμαι
ἀνθολόγον μοῦσαν, γλύκιον δώρημα μελισσῶν.
τὴν δ' ἄρα νύκτα μέλαιναν ὑπ' οὐράνιον χορὸν ἄστρον
μοιραίοισι μίτοισι λάλον τὸ μάθημα καθεῦρον·
(10) οὐ γάρ τις τοίης σοφίης ἔτ' ἐμήσατο κῦδος,
ἢ μοῦνος Πιετόσιρις, ἐμοὶ πολὺ φίλτατος ἀνήρ·
οὐ βαιὸς κάματος «γ'» οὗτος, Πτολεμαίε, πέφυκεν.
ἀνθρώπων γενέσεις, ἃς ἦραρε μυρίος αἰών,
ἐκ στομάτων ἱερῶν ὁ σοφώτατος εἶπεν Ὀμηρος
χεῖλεσιν ἀμβροσίοις καὶ νεκταρῆι διανοίῃ·
(15) «φύλλα τὰ μὲν τ' ἄνεμος χαμάδις χέει, ἄλλα δέ γ' ὕλη
τηλεθώσωσα φύει, ἔαρος δ' ἐπιγίνεται ὥρη·
ὡς ἀνδρῶν γενεὴ ἢ μὲν φύει ἢ δ' ἀπολήγει·
ῥοῖραν δ' οὐτινά φημι πεφυγμένον ἔμμεναι ἀνδρῶν,
οὐ κακόν, οὐδὲ μὲν ἐσθλόν, ἐπὶν τὰ πρῶτα γένηται.»
(20) «ἀλλὰ τίη μοι ταῦτα φίλος διελέξατο θυμός·;
μῦθοις οὐρανίοισι φέρων παρέθηκά γε θεῖα,
χρῦσεα χαλκείοισιν, ἐπεὶ καὶ δόγματα θεῖα,
οἷα κόχλον χρυσῷ περικείμενον ἔσσ', ὁ δὲ χρυσός
κοσμεῖται κοχλίδεσιν ἀλὸς περιπορφύροντος.

C'est des livres sacrés inaccessibles aux profanes, ô roi Ptolémée, et des stèles secrètes qu'Hermès sage en tous points a conçues, et gravées avec les prévisions propres aux astres célestes, ayant trouvé en Asclépios le conseiller d'une prudente sagesse, que je t'apporte, après avoir fait un modelage avec de la cire qui prend l'empreinte, mon chant florilège, présent plus doux que celui des abeilles. Au cours de la nuit noire, sous le chœur céleste des astres, j'ai découvert la connaissance qui parle par les fils du des-

tin : en effet, personne n'a encore imaginé la renommée d'une telle science, ou seulement Pétosiris, un homme qui de loin m'est des plus chers : ce travail, ô Ptolémée, n'a assurément pas été une mince affaire.

Les générations humaines, que l'infinité des âges a fixées, de sa bouche sacrée le très sage Homère les a dites, avec des lèvres d'ambrosie et une intelligence douce comme le nectar : « Les feuilles, le vent en déverse certaines par terre, mais d'autres assurément, la forêt luxuriante les fait croître, et elles poussent avec la saison du printemps : il en va de même avec la génération des hommes : l'une croît, l'autre se termine. » « Je dis qu'il n'y a aucun homme qui a échappé au destin, ni un homme mauvais, ni un homme bon, à partir du moment de sa naissance. » « Mais pourquoi mon cher cœur s'est-il entretenu de cela avec moi ? » Certes, en apportant à mes propos sur le ciel des paroles divines, j'ai apposé de l'or à du cuivre, puisque les arrêts divins eux aussi je les ai arrangés comme de la pourpre bordée d'or, et l'or se trouve orné par les petits coquillages de la mer pourprée.

Le début du prologue (5,1-11) présente un bon nombre de similitudes avec l'introduction au premier livre. Dans chacun des cas, le poète s'adresse au roi Ptolémée à qui il offre son chant sur les étoiles célestes, qu'il compare à un présent. Le poète évoque de même le fil des Moires, les nuits passées à l'étude du ciel, en soulignant la difficulté de son entreprise. Enfin, il mentionne Pétosiris.

Ces correspondances ne sont pas une preuve que l'auteur des prologues au premier et au cinquième chant est le même. On peut tout du moins supposer que l'auteur des premiers vers de ce cinquième chant a dû avoir accès au premier livre du corpus manéthonien, si l'ordre chronologique généralement accepté est correct.

Il a été souligné que la dédicace à Ptolémée au cinquième chant – ainsi que dans le prologue du premier livre – a certainement joué un rôle dans l'attribution des *Apotelesmatika* à Manéthon. Selon Syncelle, c'est à Ptolémée II Philadelphie que Manéthon s'adresse dans la lettre précédant son *Livre de Sothis*. Les similarités entre le prologue du cinquième chant et cette lettre fictive ont déjà été relevées. En outre, l'identification du roi Ptolémée avec le souverain Philadelphie semble confirmée au cours du cinquième livre. En effet, le poète interpelle à nouveau le roi lorsqu'il mentionne les configurations astrales annonçant des unions consanguines (ps.-Maneth. 5,202-208) :

μή λαθέτω σε Κρόνος ἰσομοιρήσας Ἀφροδίτη,
τέκνον μὲν τεύχων Πελοπήϊον ἢ Θυέστην,
ἢ καὶ Οἰδιπόδην ἄσεβήϊον ἢ Ἰοκάστην,
(205) πολλάκι δὲ προγόνους μητρυιῆσιν συνέμιξεν
ἢ δὲ κασιγνήτοις ἐπάγει ὁμογάστριον εὐνήν.
ἐνθά δε μοι, βασιλεῦ, τῷ σχήματι γίγνεο μάρτυς,
γνωρίζων γενεῇ τοῦς Ἀρσινόης ὑμεναίους.

Que Saturne n'échappe pas à ton observation lorsqu'il occupe le même degré que Vénus, lui qui donne pour enfant un Pélops ou un Thyeste, ou encore un impie Œdipe ou une Jocaste, et souvent il a uni les fils d'un premier lit avec leurs belles-mères, et il entraîne pour des frères et sœurs un lit nuptial fraternel. Ici, ô roi, sois pour moi le témoin de cette configuration, en faisant connaître par son thème de naissance les noces d'Arsinoé.

Arsinoé II et Arsinoé III ont toutes deux épousé leur frère, respectivement Ptolémée II Philadelphie et Ptolémée IV Philopator. Le pluriel ὕμναίους n'est peut-être qu'un pluriel poétique. On peut néanmoins le considérer comme un argument en faveur de l'identification d'Arsinoé avec Arsinoé II, qui avait aussi épousé son demi-frère, Ptolémée Keraunos²⁷¹.

En-dehors de la dédicace à Ptolémée, le poète invoque l'autorité d'Hermès, en mentionnant ses écrits consignés sur des stèles secrètes. Une idée similaire est induite avec la mention des temples sacrés d'où provient la connaissance du poète, au début du quatrième chant (ἐξ ἱερῶν ἀδύτων, 4,9). La façon dont un auteur a accédé à la connaissance d'une science ou d'une discipline fait souvent partie de fictions littéraires, et peut être illustrée de différentes façons. Elle lui est survenue, par exemple, sous forme de révélation lors d'un songe envoyé par la divinité, à la suite d'un entretien avec le dieu lui-même, ou après la découverte de stèles ou de livres, rédigés par un dieu ou par un personnage dont l'autorité ne peut être remise en doute²⁷².

La mention d'Hermès et d'Asclépios est certainement un indice suggérant que l'auteur a utilisé les textes astrologiques attribués au dieu Hermès en circulation dès la période hellénistique. En effet, Hermès est représenté comme l'instructeur de son fils Tat et d'Asclépios.

L'évocation du dieu Hermès et de Pétoisiris garantit l'autorité des sources d'où le poète tire son savoir astrologique. Il n'allègue pas à proprement parler une inspiration divine : il met l'emphase sur le caractère écrit de ses sources (βιβλῶν, 5,1 ; στηλῶν, 5,2), de même que sur le caractère écrit de ses propres vers (ἀντιτύπῳ κηρῶ ἀπομαζάμενος, 5,4). Néanmoins, tout comme le mètre utilisé est indiqué dans le prologue au premier chant (ῥυθμοῖς ἠρωικοῖσι καὶ ἐξαμέτροις ἐπέεσσιν, 1,13), le poète renvoie à la forme versifiée de son texte. De fait, il compare son ouvrage au travail des abeilles (ἀνθολόγον μοῦσαν, γλύκιον δώρημα μελισσῶν, 5,6), une image déjà utilisée dans le poème de Dorotheos²⁷³.

La même idée est exploitée en cours de poème, lorsque le poète évoque les configurations célestes qui verront précisément naître des astrologues et des poètes (ps.-Maneth. 5,260 ; 265–266 ; 269–273) :

(260) ὁ Κρόνος Ἑρμείαν κατέχων Κριοῦ ἐνὶ οἴκῳ,
(...)

(265) ἀστρολόγον πινυτὸν καὶ ῥήτορα καὶ φιλόμουσον,
ῥυθμοῖς καὶ μέτρων ποιήμασιν εὐστοχον ἄνδρα,
(...)

271 Sur les vers concernant Ptolémée et Arsinoé, voir le commentaire de Lopilato 1998 *ad* 5,208.

272 Cf. II.6. Voir par exemple Plat. *Criti*. 199c–d qui évoque les décrets de Poséidon conservés sur une stèle dans l'un de ses temples. Sur le thème répandu des stèles inscrites par une divinité, voir les exemples donnés par le CCAG 8,4 pp. 102–103, et en relation avec Hermès, voir Kroll 1912 : 802–803. Sur les différents types de révélation, voir Festugière 1989 : 312–324 ; concernant les livres et les stèles, en particulier p. 319 avec n. 2, ainsi que Lopilato 1998 : 395–400.

273 Cf. II.4.2.4.

εὔμουσον, λιγυρόν, φιλοπράγμονα τῆ διανοίῃ,
 (270) οὗ πόνος ἐστὶ φύσις, ἢ δ' αὖ φύσις ἐστὶν ὁ δαίμων,
 καὶ σοφίῃσι λόγων φυσικὸν βίοντον μεθοδεύει,
 ζῶῃς καὶ μούσης εὐσύνθετον εἰς τὸ νοῆσαι
 ἀνθολόγοισι τροφαῖς ἢ δ' ὠδίνεσσι μελισσῶν.

Saturne, détenant Hermès dans la demeure du Bélier (...), (engendre) un astrologue inspiré, un orateur et un ami des muses, un homme habile en rythmes et en œuvres métriques (...), doué pour les arts, au chant mélodieux, actif dans son esprit ; le labeur est sa nature, d'autre part la nature est sa divinité, et en régule sa vie naturelle avec la sagesse des réflexions, il est apte à la compréhension de la vie et de l'art, grâce aux ressources recueillies des fleurs et aux travaux des abeilles.

Cette disposition astrale associe clairement la connaissance astrologique à l'art de la parole, et plus particulièrement à l'art poétique²⁷⁴. Cette prédiction illustre ce que le poète entreprend, et à son tour le poète accomplit, en composant ce poème, la prédiction qu'il donne dans ces vers.

Enfin, après avoir évoqué la forme poétique de son texte et la difficulté de son entreprise, le poète conclut son prologue sur un choix de citations tirées de l'*Iliade*. En entremêlant à ses vers des extraits du poème épique, il démontre qu'Homère avait déjà abordé ces questions essentielles dont l'astrologie traite en détail²⁷⁵.

En conclusion, ce corpus manéthonien de six livres comptant un peu plus de 3000 vers contrebalance l'état fragmentaire des poèmes astrologiques grecs considérés jusqu'ici. Le caractère composite de l'œuvre, de même que l'unité cohérente formée par certains livres, reflète un processus de transposition de matériel astrologique en hexamètres sur une étendue d'environ trois siècles.

Les *Apotelesmatika* de ps.-Manéthon constituent la dernière attestation certaine d'un poème astrologique composé de plusieurs livres. Ce format, attesté dès les origines de cette production littéraire avec les écrits attribués à Néchepso et Pétoisiris, a également été employé par Manilius, Dorotheos, et Anoubion. Ce qui a été conservé des poèmes astrologiques successifs présente de la part des poètes un angle d'approche plus sélectif de la matière. La richesse des possibilités offertes par la complexité de la discipline astrologique deviendra encore plus évidente dans les chapitres à venir.

274 Sur des prédictions concernant astrologues et orateurs, voir ps.-Maneth. 4,125–128 ; 1,290–293.

275 Ps.-Maneth. 5,15–17 = *Il.* 6,147–149 ; 5,18–19 = *Il.* 6,488–489 et 5,20 = *Il.* 11,407 (ce vers revient de même dans l'*Il.* 17,97 ; 21,562 ; 22,122 et 22,385). Sur l'interprétation astronomique et astrologique d'éléments présents dans les poèmes homériques, voir en particulier Buffière 1956 : 206–227 et 593–594. Voir Lopilato 1998 *ad* 5,12–84 pour une mise en résonance de ces citations avec le contenu des vers du cinquième chant.

7 Antiochos

Sous le nom d'Antiochos ont été conservés 115 hexamètres de contenu astrologique²⁷⁶. Antiochos est selon toute vraisemblance l'auteur de deux traités astrologiques en prose, les Εισαγωγικά (*Introduction*) et les Θησαυροί (*Trésors*). Le contenu de ces écrits a été partiellement transmis par Porphyre (deuxième moitié du III^e s. ap. J.-C.), Héphestion ou encore Rhétorios. Les seuls extraits dont l'attribution à Antiochos est certaine concernent les Εισαγωγικά²⁷⁷. D'autres compilations mentionnent aussi Antiochos, mais mêlent aux éléments puisés chez cet auteur du matériel provenant de sources postérieures²⁷⁸.

Antiochos prétend tirer son savoir d'Hermès, de Néchepsos et Pétoisiris, ainsi que de Timée. Ce dernier, mentionné par Pline l'Ancien et Vettius Valens, est sans doute un astrologue du I^{er} s. av. J.-C.²⁷⁹. La mention de Timée dans les écrits attribués à Antiochos fournit un *terminus post quem* pour l'auteur des Εισαγωγικά²⁸⁰. Porphyre est quant à lui le plus ancien auteur à puiser explicitement chez Antiochos. Celui-ci n'est pas mentionné dans les *Anthologies* de Vettius Valens, actif autour de 175 ap. J.-C. En tenant compte de ces divers éléments, l'activité d'Antiochos est généralement placée dans la seconde moitié du II^e s. ap. J.-C.²⁸¹.

Héphestion (2,1,5) indique qu'Antiochos était Athénien ; c'est l'unique renseignement dont nous disposons sur cet auteur. Aucun indice d'une potentielle activité poétique figure parmi les extraits ou résumés de ses écrits en prose. La seule attribution explicite de vers à Antiochos est celle précédant les 115 hexamètres²⁸².

276 Les vers figurent dans trois manuscrits : A = Angelicus 29 (XIV^e et XV^e s.), L = Laurentianus Plut. 28.33 (XVI^e s.), S = Scorialensis I Φ5 (XVI^e s.). L est une copie de A, tandis que S reprend L tout en présentant des corrections tirées de A. Sur les manuscrits, voir Pérez Jiménez 2014 : 217–219 ; 223. Le poème a tout d'abord été édité par Olivieri en 1898 dans le CCAG 1 pp. 108–113. Une nouvelle édition de ces vers (*De stellarum in locis thematis significationibus fragmentum epicum*), avec traduction et commentaire, a été élaborée par Pérez Jiménez 2014 ; elle en constituera la référence.

277 Ces extraits sont édités dans le CCAG 8,3 pp. 111–118 = *Epitome* I chez Pingree 1977 : 205–206.

278 Les écrits authentiques d'Antiochos et ceux mêlés à d'autres sources sont décrits par Pingree 1977.

279 Pline évoque par deux fois un *Timaeus mathematicus* (*Nat.* 5,55 ; 16,82 voir aussi 2,38), certainement identique au Timée cité par Vett. Val. 2,32 ; 9,1,6. La *Souda* attribue à Timée, philosophe pythagoricien, un ouvrage intitulé μαθηματικά (s.v. Τίμαιος, τ 601 Adler). Sur Timée, voir Kroll 1936 ; Gundel/Gundel 1966 : 111–112 ; Hübner 2002.

280 CCAG 8,3 p. 116,3 κατά Τιμαίον ; p. 116,10–11 Ἐρμῆς φησιν κατά Τιμαίον· κατά δὲ τὸν Βασίλεια (i.e. Néchepsos) χρηματίζειν λέγονται ; p. 118,2 Ἐρμῆς [sc. φησιν]. Enfin, Antiochos expose deux méthodes pour déterminer la position de la Lune à la conception (p. 116,16–21). Les passages de Porphyre (CCAG 5,4 p. 210,5–21) et d'Héphestion (2,1,2–6) indiquent que l'une est celle de Pétoisiris, l'autre celle d'Antiochos.

281 Kroll 1931 : 2 ; Pingree 1977 : 204 ; Hübner 1996. Cumont 1934 : 138–144 postulait une date entre 100 av. J.-C. et 50 ap. J.-C. Suivie par Gundel/Gundel 1966 : 115, cette datation est rejetée par Pingree 1977 : 203–204.

282 Αντιόχου ὅσα οἱ ἀστέρες ἐν τοῖς τόποις τοῦ θέματος τυχόντες σημαίνουσιν, CCAG 1 p. 108 ; Pérez Jiménez 2014 : 225.

L'authenticité de ces vers a de ce fait été mise en doute : certains ont suggéré qu'il s'agissait en réalité des vers de Dorotheos²⁸³. Toutefois, les différences entre ces auteurs, tant au niveau de la langue que du contenu, ne permettent pas de confirmer cette hypothèse²⁸⁴.

Ce que nous avons conservé des écrits en prose d'Antiochos nous est parvenu sous la forme de résumés et compilations qui ne facilitent pas l'établissement de correspondances précises entre la prose et les vers attribués à cet auteur. Malgré cela, on constate que le contenu du poème n'est pas sans lien avec l'un des sujets abordés dans les écrits en prose d'Antiochos. Les hexamètres concernent l'influence des planètes et des luminaires dans divers lieux de la sphère céleste. Le poète fait usage du système astrologique des lieux (τόποι) ; le contenu et les variantes de ce système seront exposés plus bas. Parmi les écrits relatifs aux Εισαγωγικά dont l'authenticité est considérée comme certaine, deux chapitres exposant le système des lieux ont été conservés²⁸⁵.

En outre, au début de ce traité, Antiochos passe en revue les cinq planètes, en indiquant la divinité à laquelle elles sont assignées. En plus de leur nom, il indique le qualificatif qui leur est propre : Cronos [Saturne] est appelé le Brillant (καλείται δὲ Φαίνων), l'astre de Zeus [Jupiter] est appelé l'Éclatant (ὁ δὲ τοῦ Διός ... καλείται δὲ Φαέθων), Arès [Mars] est l'Enflammé (Πυρόεις), Hermès [Mercure] le Resplendissant (Στίλβων), et Aphrodite [Vénus] la Porteuse de lumière (Φωσφόρος)²⁸⁶.

Ces noms épithètes apparaissent en grec dès le III^e s. av. J.-C. Ils sont construits à partir de la terminologie des Babyloniens, qui prêtaient une attention particulière à l'éclat et à la couleur des astres. Ces qualificatifs sont principalement utilisés par les poètes, et apparaissent dans tous les vers astrologiques grecs considérés jusqu'ici, ainsi que dans les hexamètres attribués à Antiochos²⁸⁷.

283 Voir Kroll 1898 : 126 n. 2 ; Cumont 1918b : 39.

284 Boll 1903 : 55 n. 7 refuse l'attribution des hexamètres à Dorotheos et considère ces vers comme authentiques. Housman 1908 : 62 rejette lui aussi l'hypothèse de Kroll et présente quelques exemples convaincants qui illustrent les différences entre les hexamètres de Dorotheos et les vers attribués à Antiochos. Pingree 1977 : 204 n. 7 se prononce contre l'attribution de ces hexamètres à Antiochos. Pérez Jiménez 2011 : 181-182 et 2014 est enclin à considérer Antiochos comme l'auteur des vers.

285 CCAG 8,3 p. 116,32-p. 117,27. Un rapprochement entre le contenu des vers et un chapitre des Θησαυροί intitulé νδ'. Επίσκεψις πινακική ἤτοι γενέσεως πρὸς κατάληψιν τῆς ἀκριβείας διὰ τόπων (*Examen du thème de naissance à l'aide de tables pour avoir des éléments précis selon les lieux*) est proposé dans le CCAG 8,3 p. 108,20-21 avec n. 3. Le contenu auquel correspond ce chapitre n'a été publié que neuf ans plus tard dans le CCAG 8,4 pp. 118-124 (1921). Ce passage figure parmi les écrits attribués à Antiochos, mais qui sont mêlés à des sources postérieures ; en outre, il n'est pas question du système des lieux à proprement parler, mais de l'exactitude de la position des signes du zodiaque et des astres dans le ciel en général. Une attention particulière est prêtée aux configurations célestes (aspects) et à l'emplacement des sorts (κλήροι).

286 CCAG 8,3 pp. 111-112. Pérez Jiménez 2011 : 181-182.

287 Sur ces noms épithètes, voir Bouché-Leclercq 1899 : 66-67 ; Le Bœuffe 1977 : 249-252. Vett. Val. 6,3,5 avance pour le qualificatif de Cronos [Saturne], Φαίνων, une origine babylonienne. Firm. *Math.* 2,2,2 donne la liste de ces vocables épithètes comme étant des appellations égyptiennes.

Enfin, le style et la langue du poème correspondent à la datation présumée pour les écrits en prose d'Antiochos. Les hexamètres se distinguent en effet par un certain nombre d'*hapax legomena*, qui sont selon toute vraisemblance des néologismes créés par l'auteur pour les besoins de son propos (par exemple *χαριλάμπειτις*, v. 71, épithète qualifiant la Lune). On remarque aussi des correspondances avec d'autres poètes astrologues : *προφανείς* (v. 100) est employé pour désigner des personnes célèbres chez ps.-Manéthon 2,362 ; l'épithète *χρυσοφαής* (v. 6) en parlant de la Lune apparaît également dans le poème de Maximos (v. 441), qui sera étudié dans le prochain chapitre. Enfin, certains termes moins courants dans ces hexamètres n'apparaissent chez d'autres auteurs qu'à partir du II^e s. ap. J.-C. Il n'est donc pas toujours aisé d'établir la succession chronologique de ces occurrences. C'est le cas, par exemple, de *βιοτέρων* (v. 43 ; ps.-Maneth. 4,77)²⁸⁸.

En conséquence, bien qu'on ne puisse écarter la possibilité qu'il s'agisse d'une attribution erronée, rien ne s'oppose à l'identification du poète avec l'auteur des *Εισαγωγικά*. D'un point de vue chronologique, la composition de ces hexamètres serait à situer après la parution des livres 2, 3 et 6 de ps.-Manéthon, proche de la date de constitution du quatrième livre du corpus manéthonien.

7.1 Contenu et structure

Les vers conservés concernent l'action des sept planètes et luminaires en divers lieux de la sphère céleste. Il existe deux systèmes consistant à diviser en plusieurs parties la sphère, créant de ce fait un certain nombre de lieux (*τόποι*) où les astres exercent une influence particulière. Le premier système divise chacun des quatre quadrants, délimités par les points cardinaux (*κέντρα*), en deux, pour un total de huit lieux : c'est l'*octotopos* (*ὀκτώτοπος*). Chacun de ces huit lieux concerne une étape de la vie d'un individu : la vie, la mort, le mariage, les enfants, etc. Selon leur position dans ces lieux, les astres, et en particulier les planètes, vont exercer leur influence sur ces différents moments de l'existence humaine.

La division du cercle en huit est toutefois peu commode, car chaque secteur obtient 45 degrés, qui s'accordent mal avec les 30 degrés attribués aux douze signes du zodiaque. De plus, on ne peut conjuguer à ce système la théorie des associations polygonales, étant donné que l'*octotopos* admet uniquement des configurations en diamètre ou en quadrat. Afin de remédier à ces difficultés, les astrologues ont converti les quatre points cardinaux en lieux, en attribuant à chacun des secteurs,

288 Une analyse stylistique et métrique du poème est proposée par Pérez Jiménez 2011 : 183-187 ; voir aussi Pérez Jiménez 2014 : 239-241.

désormais au nombre de douze, le même nombre de degrés : c'est le *dodecatopos* (δωδεκάτοπος)²⁸⁹.

La plupart des astrologues privilégient le système à douze lieux, qui permet facilement des combinaisons avec d'autres paramètres astrologiques, et assure de ce fait une plus grande complexité dans les prédictions. Dans la compilation qui nous a conservé les écrits en prose d'Antiochos considérés comme authentiques, celui-ci expose les deux systèmes, le *dodecatopos* et l'*octotopos*²⁹⁰. Le chapitre sur les douze lieux est selon toute vraisemblance tiré d'un écrit attribué à Hermès Trismégiste, conservé par Rhétorios²⁹¹.

La description des douze lieux, chez Antiochos, est un peu plus détaillée que celle des huit lieux, où l'auteur se contente de donner le domaine d'influence de chacun d'eux. Ainsi, dans le système à huit lieux, le premier d'entre eux est l'horoscope, c'est le lieu de la vie (τὸν μὲν ὠροσκόπον ζωῆς ἐκάλεσαν τόπον) ; le deuxième lieu concerne ce qui vient après la vie (τὰ τῆς ζωῆς ἐπόμενα) ; le troisième concerne les frères (τόπον ... ἀδελφῶν) ; le quatrième, les parents (γονέων) ; le cinquième, les enfants (τέκνων) ; le sixième, les maladies (τῶν περὶ τὸ σῶμα σινῶν) ; le septième, le mariage (γάμου τόπον) ; le huitième, la mort (τῆς τελευτῆς)²⁹². Ces huit étapes de la vie sont ensuite complétées, dans le système à douze utilisé par la plupart des astrologues, par le neuvième lieu (les voyages), le dixième (les actions), le onzième (les amis), et le douzième (les ennemis).

Il est à noter que les vers attribués à Antiochos sont plus proches, dans l'exposition du domaine d'action attaché à chaque lieu, du chapitre de l'*octotopos* d'Antiochos que de celui concernant le *dodecatopos*. En effet, chaque groupe de vers concernant une planète spécifique dans un lieu donné est introduit par une indication de ce type :

Σελήνη ὠρονομοῦσα	(La Lune à l'horoscope)
Ἥλιος ἐν βίου τόπῳ	(Le Soleil dans le lieu des ressources)
Κρόνος ἐν ἀδελφῶν τόπῳ	(Cronos [Saturne] dans le lieu des frères)
Ζεὺς ἐν γονέων τόπῳ	(Zeus [Jupiter] dans le lieu des parents)
Σελήνη ἐν τέκνων τόπῳ	(La Lune dans le lieu des enfants)

Ces indications se rapprochent fortement de la description des huit lieux d'Antiochos citée plus haut. Bien qu'elles ne soient pas en hexamètres, elles font vraisemblablement partie de la composition originale, étant donné que le vers qui suit ne comporte

289 Sur les systèmes de l'*octotopos* et du *dodecatopos*, voir Bouché-Leclercq 1899 : 276–288 ; Cumont 1918a ; Beck 2007 : 42–49. La volonté de diviser de façon égale les 12 secteurs en 30 degrés chacun est difficilement applicable dans la pratique, en raison de l'obliquité de l'écliptique : voir le commentaire aux *Astronomica* de Manilius chez Feraboli/Flores/Scarcia 1996–2001 I : ad 2,856–863.

290 CCAG 8,3 p. 116,32–p. 117,27.

291 CCAG 8,4 pp. 126–174.

292 CCAG 8,3 p. 117,21–27.

pas toujours d'information quant au lieu dont il est question. De plus, il arrive que le poète y fasse mention (*Antioch. De stell. in loc. 71*) :

Σελήνη ἐν γονέων τόπῳ.

(71) εἰ δὲ Σεληναίη χαριλάμπητις ἔνθα φανείη, ...

La Lune dans le lieu des parents.

Et si la Lune qui brille gracieusement apparaît à cet endroit, ...

L'adverbe ἔνθα pourrait se référer au lieu dont il était question pour la planète précédente. Ce n'est cependant pas le cas, étant donné que le lieu considéré dans les vers précédents est celui des frères. Au v. 71, une nouvelle section s'ouvre avec la Lune dans le lieu des parents ; ἔνθα doit donc renvoyer à une indication y relative.

En outre, dans le manuscrit A, qui est le plus ancien, les titres de chaque section sont intégrés au corps du texte. C'est aussi le cas du manuscrit L, qui en présente aussi quelques-uns dans la marge. Enfin, dans le manuscrit S, les indications de lieux sont uniquement notées en marge des vers. Au vu de tous ces éléments, il est vraisemblable que ces titres, proches du contenu du chapitre de l'*octotopos* d'Antiochos, aient fait partie de la composition originale.

Les correspondances entre le chapitre de l'*octotopos* d'Antiochos et la description des lieux dans le poème ne sont certes pas un argument pouvant déterminer l'identité de l'auteur des vers. En effet, le domaine d'action des lieux tel qu'il est présenté ici reflète la doctrine reconnue de manière générale par les astrologues, valant pour les huit lieux et pour l'extension à douze lieux²⁹³. Toutefois, c'est un élément à prendre en compte pour estimer l'étendue du poème à l'origine. En effet, les vers attribués à Antiochos donnent un catalogue de l'influence des sept astres dans les divers lieux. Les 115 hexamètres conservés ne couvrent que les quatre premiers lieux, ainsi que le début du cinquième : ils concernent donc le lieu de la vie, des ressources, des frères, des parents, et partiellement celui des enfants. À chaque astre sont consacrés entre deux et neuf vers ; le poète expose leur influence (pour le natif) selon ces divers lieux.

La présence d'un chapitre sur l'*octotopos* dans la compilation d'Antiochos prouve que le système n'était pas totalement tombé en désuétude, et il n'est pas impossible que le poète, quelle que fût son identité, ait mis en vers l'action des planètes dans huit lieux seulement. Ainsi, les 115 vers représenteraient un peu plus de la moitié du poème d'origine, ou de la partie du poème consacrée au système des lieux.

293 Neugebauer/Van Hoesen 1959 : 7–8 exposent la doctrine générale concernant le domaine d'influence des douze lieux, tout en relevant certaines variantes selon les auteurs. Le commentaire aux vers 2,856–970 des *Astronomica* de Manilius propose un aperçu détaillé des correspondances et des divergences entre les astrologues par rapport au *dodecatopos*, à partir du système exposé par le poète latin : voir Feraboli/Flores/Scarcia 1996–2001 *ad loc.*

Toutefois, étant donné que le système du *dodecatopos* est le plus répandu et le plus commode aux computations astrologiques, on ne peut écarter la possibilité que le poète passait en revue les douze lieux. Il faudrait donc supposer que les 115 vers conservés représentent environ un tiers du poème entier, ou de la section du poème concernant l'influence des astres errants dans les douze lieux²⁹⁴. Les vers contiennent effectivement des indications concernant l'emplacement des planètes selon le système des associations polygonales. Bien plus, il y est fait mention d'aspects trigones, impossibles dans un système à huit lieux (Antioch. *De stell. in loc.* 7) :

ἦν δὲ κακοὶ συνίδωσιν ἐποπτεύοντες ἔπειτα ...

Et si des [planètes] malfaisantes la regardent [sc. la Lune] en étant en aspect avec elle, à l'avenir ...

Et de même, un peu plus loin (Antioch. *De stell. in loc.* 114–115) :

Ἥλιος ἐν τέκνων τόπῳ.

Ἡἑλιος δ' ἀκτῖνι θοῆ περι παῖδας ἄχρηστος

(115) ἔστι [τι] τρίγωνος ἐών, μέγα δ' ἄντιος ἐστὶν Ἀρήει ...

Le Soleil dans le lieu des enfants.

Et le Soleil, de sa course rapide, est inutile en ce qui concerne les enfants s'il se trouve en aspect trigone, et bien plus s'il est en opposition avec Arès [Mars], ...

Ainsi, on peut supposer que les hexamètres concernent le système du *dodecatopos*, et que le poème devait compter à l'origine autour de 345 vers.

En ce qui concerne la structure du poème, force est de constater que la façon dont le poète agence sa matière n'est pas un exemple de rigueur. Pour chacun des lieux, il passe en revue les sept astres en suivant un ordre peu systématique. À en juger d'après les vers conservés, le poète commence soit avec la Lune (1^{er}, 3^e, 4^e, 5^e lieux), soit avec le Soleil (2^e lieu), mais dans tous les cas avec les deux luminaires. Il alterne la suite des planètes selon l'ordre que voici :

Saturne – Jupiter – Mars – Vénus – Mercure (1^{er} et 4^e lieux)

Saturne – Mars – Jupiter – Mercure – Vénus (2^e et 3^e lieux)

La première suite est celle fréquemment adoptée par les Grecs. Les planètes sont classées selon leur distance par rapport à la Terre, dans une perspective géocentrique : de la plus éloignée (Saturne) à la plus proche (Mercure). La seconde est une variation, qui ne reflète ni l'ordre babylonien (Jupiter – Vénus – Saturne – Mercure – Mars ou

294 Les mêmes conclusions quant à l'étendue du poème original, selon s'il reproduisait le système de *Ioctotopos* ou du *dodecatopos*, sont présentées par Pérez Jiménez 2014 : 241.

Jupiter – Vénus – Mercure – Saturne – Mars), ni l'ordre habituellement utilisé dans les textes égyptiens (Jupiter – Saturne – Mars – Mercure – Vénus)²⁹⁵.

La variation dans l'ordre de succession des planètes et luminaires n'est certainement pas avantageuse pour un éventuel apprentissage par cœur. Toutefois, le poète a peut-être délibérément voulu alterner l'ordre des planètes pour des raisons esthétiques qu'il est difficile d'apprécier en l'état incomplet du poème.

Quant aux prédictions données selon la position des astres dans les divers lieux, elles sont peu détaillées et rarement complexes. Elles touchent de manière générale au bonheur (prospérité, richesses, vertu) et au malheur (épreuves, pauvreté, maladies) en suivant habituellement l'action positive et négative des planètes (la Lune, Jupiter et Vénus sont bienfaisants, Mars et Saturne malfaisants, tandis que le Soleil et Mercure sont neutres). Les protagonistes sont les astres eux-mêmes, selon ce modèle (Antioch. *De stell. in loc.* 40–41) :

Ἑρμῆς ὠρονομῶν.

- (40) Ἑρμείας δὲ δρόμοις ἱεροῖς τάχος ὠρονομήσας
ἡμάτιος Μουσῶν δωρήσατο θέσπιν ἀοιδίην.

Hermès à l'horoscope.

Et si Hermès [Mercure], de ses courses sacrées, s'est rapidement trouvé de jour à l'horoscope, il a fait présent du chant inspiré des Muses.

Ces deux vers illustrent bien, tant pour la forme que pour le contenu, le type de prédictions données. Seuls deux vers sont consacrés à Mercure lorsqu'il se trouve à l'horoscope. Chaque vers remplit une fonction propre. Le premier contient la protase, c'est-à-dire la subordonnée énonçant la condition considérée (si Mercure se trouve à l'horoscope). Le second vers, l'apodose, en indique la conséquence : dans ce cas précis, la planète dispense son influence dans le domaine poétique et musical.

L'unité métrique consacrée à la protase et l'apodose, de même que la brièveté de l'ensemble de la prédiction, contribuent à donner un aspect pratique et utilisable au poème. D'une part, cela favorise sans conteste la mémorisation du contenu. D'autre part, le poème dans son ensemble est agencé de manière à donner aux vers une apparence utilitaire, à la manière de tables astrologiques ou de catalogues facilement consultables. Il suffit en effet de connaître la configuration astrale recherchée pour en tirer la prédiction correspondante.

7.2 Le destinataire

Les prédictions sont constituées d'affirmations qui viennent à la suite des hypothèses énoncées selon les différentes configurations astrales considérées. Les vers

295 Sur l'ordre des planètes en astrologie, cf. II.6.1.

conservés n'attestent pas de la part du poète une volonté d'affirmer son autorité ou ses connaissances en matière de science astrale. Sa présence reste discrète, tout comme l'est celle du destinataire, qui apparaît une seule fois de façon explicite, au vers 17 (Antioch. *De stell. in loc.* 17–18) :

Κρόνος ὠρονομῶν.

(17) Ἦν δὲ Κρόνον λεύσης κέντρου μοῖραν κατέχοντα,
ὠρονομῶν κακός ἐστι, χερειότερος δ' ἐπὶ νυκτί.

Cronos à l'horoscope.

Et si tu vois Cronos [Saturne] détenant le degré d'un point cardinal, à l'horoscope il est malfaisant, et il l'est encore davantage de nuit.

En résumé, ce poème recense l'action des astres dans les divers lieux de la sphère céleste. Il est construit d'une manière peu systématique quant à l'ordre des planètes et au nombre de vers qui leur est accordé pour chaque lieu. Malgré tout, le poète cible un système particulier de la discipline astrologique et en offre un exposé sous la forme d'un catalogue versifié, à l'instar du fragment orphique sur les interventions planétaires²⁹⁶. Le poème de Maximos, qui sera l'objet du prochain chapitre, atteste un angle d'approche analogue.

8 Maximos

Sous le nom de Maximos ont été conservés environ 600 hexamètres d'un poème astrologique intitulé *Περὶ καταρχῶν* (*Sur les initiatives*). Le *Περὶ καταρχῶν* a été transmis dans un seul manuscrit daté du IX^e siècle, le Codex Laurentianus 28,27, qui contient également les *Apotelesmatika* de ps.-Manéthon²⁹⁷. Le début du poème est perdu, mais il existe une paraphrase en prose qui en reprend l'intégralité ; d'autres manuscrits contiennent également des paraphrases de certains passages²⁹⁸.

296 Voir II.2.

297 Sur la datation du Cod. Laur 28,27, d'ordinaire attribué, à tort, au XI^e s., voir Radici Colace 1988 : 21 n. 18 et n. 19. On possède également deux apoglyphes de ce manuscrit, tous deux du XVII^e s. Le poème de Maximos a été édité pour la première fois par Fabricius en 1717. Cette édition a été reprise avec quelques modifications par Harless, en 1804, puis par Gerhard en 1820. Köchly a proposé une édition ainsi qu'une traduction latine et des notes dans le recueil publié en 1862 par Didot. Peu après paraissait l'édition de Ludwich 1877, qui a longtemps été la référence du poème. Enfin, une nouvelle édition, traduction et commentaire de Maximos a récemment été élaborée par Zito 2016. Sur la tradition manuscrite du poème, ses paraphrases et ses éditions, voir Zito 2016 : LXXX–XCIV.

298 La paraphrase complète a été retrouvée dans deux manuscrits, le Codex Laurentianus 28,34 (X^e ou XI^e s.) et le Codex Vaticanus 1056 (XIV^e s.). En outre, trois vers, qui sont certainement les trois premiers vers du poème (Max. fr. 1), ont été conservés dans la paraphrase du Cod. Laur. 28,34. Les diverses paraphrases en prose du poème de Maximos sont éditées par Radici Colace 1988, voir aussi Radici Colace 2011.

La souscription du Cod. Laur. 28,27 contient l'intitulé du poème (Περὶ καταρχῶν) de même qu'une attribution explicite des vers à un certain Maximos²⁹⁹. Cette attribution trouve un parallèle dans la *Souda* : l'auteur de la notice mentionne un Maximos, philosophe d'Épire ou de Byzance, précepteur de l'empereur Julien (331/32–363 ap. J.-C.). Il serait l'auteur de plusieurs ouvrages, dont le Περὶ καταρχῶν³⁰⁰.

Le philosophe Maximos (env. 310–372 ap. J.-C.), maître de Julien l'Apostat, est une figure bien connue de nos sources. Cependant, il est traditionnellement associé avec Éphèse, non pas avec Épire ou Byzance. L'origine du philosophe n'est toutefois pas fermement établie. Son contemporain, Eunape de Sardes, ne donne aucune indication à ce sujet dans ses *Vies de philosophes et de sophistes*. Quant à l'un des frères du philosophe, il serait originaire de Smyrne³⁰¹.

L'origine épirote proposée par la *Souda* pourrait s'expliquer par une confusion de Maximos avec le néoplatonicien Priscos d'Épire, qui faisait lui aussi partie du cercle de Julien. Quant à la mention de Byzance, elle procède peut-être d'une confusion avec le Maximos de Byzance que Socrate de Constantinople évoque dans un passage de l'*Histoire ecclésiastique*³⁰². Cette appellation pourrait également s'expliquer par le séjour du philosophe à Constantinople³⁰³.

L'identification de Maximos, auteur du Περὶ καταρχῶν, au néoplatonicien Maximos d'Éphèse est aujourd'hui l'hypothèse la plus vraisemblable, bien que les avis aient divergé par le passé³⁰⁴. Divers arguments historiques et textuels appuient ce postulat³⁰⁵. Parmi eux, on peut mentionner les témoignages attestant les pratiques divinatoires et occultes auxquelles s'adonnait le philosophe, et qui lui coûtèrent la vie. De fait, en 372 ap. J.-C., neuf ans après la mort de Julien, Valens, empereur chrétien, condamne Maximos à la peine capitale. La cause de son exécution serait liée à des pratiques divinatoires : impliqué dans le complot d'Antioche, le philosophe aurait eu connaissance d'un oracle prédisant la mort de l'empereur³⁰⁶.

299 ΜΑΞΙΜΟΥ ΠΕΡΙ ΚΑΤΑΡΧΩΝ ΠΕΠΛΗΡΩΤΑΙ ΒΙΒΛΙΟΝ ΕΝ, cf. l'apparat au v. 610 dans l'édition de Zito 2016.

300 *Souda*, s.v. Μάξιμος, μ 174 Adler : Μάξιμος, Ἡπειρώτης ἢ Βυζάντιος, φιλόσοφος, διδάσκαλος Ἰουλιανοῦ Καίσαρος τοῦ Παραβάτου. ἔγραψε Περὶ ἀλύτων ἀντιθέσεων, Περὶ καταρχῶν, Περὶ ἀριθμῶν, Ὑπόμνημα εἰς Ἀριστοτέλην, καὶ ἄλλα τινὰ πρὸς τὸν αὐτὸν Ἰουλιανόν.

301 Eunap. VS 7 ; 18 Goulet.

302 Socr. *Hist. eccl.* 3,1,16. Socrate le distingue explicitement de Maximos d'Éphèse.

303 Les éléments du dossier sont étudiés en détail par Delfim Santos 2005 ; voir aussi Goulet 2005 et Zito 2016 : VIII–X.

304 Fabricius 1717 : 414 identifie le poète au philosophe ; c'est aussi l'opinion de Radici Colace 1986 et 1988 : 24 avec n. 24. Pour un avis contraire, voir Hübner 1999. Kroll 1930 : 2575 s'oppose lui aussi à cette identification et suggère que l'auteur était un grammairien. Enfin, certains sont enclins à placer le poème à la période hellénistique, car la langue et le style se rapprocheraient des compositions d'Aratos et de Nicandre : Köchly 1862 : LXI–LXVII ; Ludwich 1877 : VII. Un rapprochement entre Nicandre et Maximos est aussi suggéré par Effe 1977 : 135–136.

305 Zito 2012a ; 2012b et 2016 : VII–XX.

306 Voir notamment Amm. Marc. 29,42 ; Eunap. VS 7,72–77 ; Socr. *Hist. eccl.* 3,1,16. Sur le complot, voir l'introduction de Goulet 2014 : 319–320. Sur la vie du philosophe Maximos d'Éphèse et les nombreuses sources qui en font mention, voir Prächter 1930 ; Delfim Santos 2005.

De plus, l'astrologie joue un rôle prépondérant à la cour impériale, et ce dès les origines du Principat. À cela s'ajoute que le renouveau païen auquel on assiste sous le règne de Julien constitue un cadre particulièrement favorable à la composition d'un poème astrologique. À cet égard, la mention d'une « Muse Constancienne » dans un vers faisant sans doute partie du poème de Maximos est probablement une allusion à Julien, descendant de l'empereur Constance Chlore. Cela ne contredirait pas la notice de la *Souda*, qui suggère que les œuvres de Maximos ont été dédiées à l'empereur.

À la lumière de ces divers indices, la composition du poème pourrait se situer dans la première moitié de l'année 362 ap. J.-C., ce qui coïnciderait avec l'avènement de Julien et la présence de Maximos à Constantinople³⁰⁷. Enfin, il est à noter qu'Héphestion, qui évoque tous les poètes astrologues grecs considérés jusqu'à présent – à l'exception d'Orphée – ne mentionne pas Maximos.

8.1 La théorie des *catarchai* (καταρχαί)

L'astrologie grecque connaît deux grands systèmes permettant d'établir des pronostics selon les dispositions célestes : l'astrologie généthliaque et l'astrologie catarchique. La généthliologie prend en considération les configurations astrales au moment de la naissance ou de la conception d'un individu. Elles permettront de prédire son avenir, ou de comprendre son passé.

La théorie des *catarchai* (καταρχαί, *electiones* ou initiatives, entreprises, opportunités) vise à déterminer le moment propice pour entreprendre une action précise, comme par exemple se marier, ou partir en voyage. Ce système englobe la branche dite des interrogations (ἐρωτήσεις, *interrogationes*), grâce à laquelle le client peut obtenir des informations sur autrui. On peut ainsi savoir qui est le véritable père d'un enfant, ou si l'absence d'un objet résulte d'une perte ou d'un vol.

La méthode consiste à observer la position des astres, qui sera la même pour tous en un même lieu et en un même moment. Le système des *catarchai* se fonde sur le principe des chronocratories, qui supposent la domination d'un astre précis pour une période de temps donnée³⁰⁸. La méthode des *catarchai* apparaît dans certains fragments attribués à Pétoisiris ; elle est également abordée au cinquième livre du poème de Dorotheós³⁰⁹.

Dans son poème, Maximos considère l'emplacement de la Lune dans chacun des signes du zodiaque, et indique si elle sera favorable ou non à telle ou telle

307 Voir Max. fr. 2 ; *Souda*, s.v. Μάξιμος, μ 174 Adler πρὸς τὸν αὐτὸν Ἰουλιανόν et Zito 2016 : XVII–XIX.

308 Bouché-Leclercq 1899 expose la méthode généthliaque aux pp. 372–457 et celle des initiatives (ou opportunités) générales et individuelles aux pp. 458–516.

309 Pétoisiris : voir test. 4 Riess ; fr. +23 ; +27 ; +29 Heilen 2011. Pour les fragments de Dorotheós y relatifs, voir l'édition de Pingree 1976 : 384–427.

action ou événement³¹⁰. Le poète propose également de prendre en compte les phases de la Lune et ses configurations avec les planètes, qui peuvent avoir une influence bénéfique ou maléfique. Toutefois, il ne traite pas toujours cet aspect en détail³¹¹.

Les textes contenant des prédictions catarchiques présentent bien souvent une classification par actes : c'est l'agencement choisi par Dorothéos, et c'est aussi celui du poème de Maximos. Grâce aux paraphrases du *Περὶ καταρχῶν*, on peut avoir un bon aperçu du contenu original du poème. Celui-ci était vraisemblablement divisé en douze sections de sujets différents : la naissance (perdue) ; l'acquisition d'esclaves (perdue) ; la navigation et le commerce (perdue) ; les voyages (conservée en partie : vv. 1–58) ; le mariage (conservée : vv. 59–140) ; les maladies (conservée : vv. 141–275) ; les incisions et les interventions chirurgicales (conservée : vv. 276–319) ; les esclaves fugitifs (conservée : vv. 320–438) ; l'éducation des enfants (conservée : vv. 439–455) ; l'agriculture (conservée : vv. 456–543) ; les prisonniers (conservée : vv. 544–566) ; le vol (conservée : vv. 567–610). À cela s'ajoutent les trois vers du fr. 1, qui devaient sans doute constituer le prologue initial du poème et le début de la première section, ainsi que l'hexamètre du fr. 2, vraisemblablement à placer en début de l'une des sections perdues (la deuxième, troisième ou quatrième)³¹².

Les diverses sections sont construites de deux manières différentes. La première consiste à passer en revue l'action de la Lune dans chacun des signes en suivant l'ordre habituel, du Bélier aux Poissons. La seconde, bien qu'en passant en revue certains signes un à un, en regroupe d'autres selon leur influence, le tout dans la même section.

Les sections paires adoptent la première méthode, tandis que les sections impaires illustrent la seconde³¹³. Cette alternance n'est certainement pas le fruit du hasard et atteste la volonté de l'auteur de proposer un poème structurellement intéressant et cohérent³¹⁴. En outre, on peut supposer que l'auteur utilise des sources diverses, où figurent l'une et l'autre de ces façons de structurer le matériel astrologique.

310 C'est un système répandu pour l'établissement de *catarchai*, Bouché-Leclercq 1899 : 465. Voir par exemple certains fragments de Dorothéos relatifs à son cinquième livre, ainsi que le troisième livre d'Héphestion, consacré à cette méthode. La prépondérance de la Lune est également attestée chez Pétosiris : voir fr. +23 Heilen 2011 = CCAG 1 p. 138,1–21 (en particulier ll. 7–9 : αἱ μὲν γὰρ ἀρχαὶ παντὸς πράγματος ἀπὸ Σελήνης λαμβάνονται, τὰ δὲ τέλη ἀπὸ τοῦ οἰκοδεσπότης αὐτῆς).

311 Les planètes sont évoquées dans chacune des sections du poème, à l'exception de la deuxième, à en croire la paraphrase.

312 Voir le commentaire de Zito 2016 : *ad* fr. 1 et 2.

313 Le poète semble toutefois déroger à ce principe dans la deuxième section, si l'on se fie à la paraphrase : voir Radici Colace 1988 : 62–67.

314 Pour davantage de remarques sur la structure du poème, qui concernent aussi l'agencement réfléchi des vers à l'intérieur des sections, voir Effe 1977 : 131–134.

La langue, le style et la métrique du poème ont été l'objet d'études récentes. Comme l'attestent les *loci similes* dans l'édition de référence, le poète possède une grande connaissance de la poésie grecque, et montre une prédilection pour la poésie hellénistique et Nicandre en particulier³¹⁵. Bien que le poème n'ait pas été conservé entièrement, les vers que nous possédons présentent cependant des éléments propres à la poésie didactique.

8.2 L'invocation à la Muse

Le début du poème de Maximos est perdu ; toutefois, l'une des paraphrases a conservé trois vers, qui font selon toute vraisemblance partie du prologue initial (Max. fr. 1,1–3) :

εἰ δ' ἄγε μοι, κούρη Πιμπληιάς, ἔννεπε Μοῦσα
Μήνην ἠερόφοιτον, ὅπως ἀνδρεσσιν ἕκαστα
σημαίνει σκολιωπὸν ἐπιστείχουσα κέλευθον.

Eh bien allons, jeune fille de Pimpléia, dis-moi, Muse, la Lune qui traverse les airs, comment elle signifie chaque chose aux hommes, en empruntant son chemin transversal.

Ces vers contiennent la traditionnelle invocation à la Muse en ouverture de poème. Le sujet général du poème est esquissé : il sera question du cours de la Lune, et des signes qu'elle donne en toutes choses (ἕκαστα). Ce que le poète entend par ἕκαστα sera rendu évident par les divers sujets abordés au cours du poème.

Le poète met encore à profit la qualité structurelle et thématique de l'invocation à la Muse dans les deux sections du poème consacrées à la médecine. La première section (vv. 141–275) concerne les maladies (Max. 141–144) :

ΠΕΡΙ ΝΟΣΩΝ
νῦν δ' ἄγε μοι, κούρη Λειβηθριάς, ἔννεπε Μοῦσα,
ὅσσα φέρει νούσοισιν ἀκήματα διὰ Σελήνη,
ὅσσα τε λυγρὰ πέλονται ἐν εἰδώλοισι θεούσης
δῶδεκα, τοῖς ἐνὶ τέρμα πολυτλήτου βίότιοι.

Sur les maladies

Et maintenant allons, jeune fille de Libéthra, dis-moi, Muse, tous les remèdes que la divine Lune apporte aux maladies, et toutes les souffrances qui arrivent lorsqu'elle court dans les douze signes, où se trouve le terme de la vie infortunée.

Quant à la seconde (vv. 276–319), elle traite des incisions et interventions chirurgicales (Max. 276–279) :

315 Le vocabulaire médical du poème est étudié par Boehm 2011. Zito 2016 : XL–LXXX présente les modèles littéraires du poète et propose une analyse stylistique, linguistique et métrique du poème ; voir aussi les *loci similes* aux pp. 29–42 ; Zito 2013 ainsi que 2015 pour une éventuelle influence de l'épique latine.

ΠΕΡΙ ΤΟΜΗΣ ΚΑΙ ΧΕΙΡΟΥΡΓΙΑΣ

νῦν δ' ἄγε μοι κατάλεξον, ἐύθρονε πότνια Μοῦσα,
 πῶς κεν ἄνευ λαιγοῖο τομεὺς ἐπὶ ἄνδρα σίδηρος
 ἄρτεμίην τεύξειεν, ὑπ' ἰητήρος ἀγαοῦ
 σώματι δυσπαθέοντι λύσιν καμάτοιο τιτύσκων.

Sur les incisions et les interventions chirurgicales

Et maintenant allons, Muse vénérable au beau trône, expose-moi comment, sans causer de malheur, le fer qui incise un homme peut procurer la bonne santé, lui qui, dans la main d'un médecin suscitant l'admiration, procure à un corps souffrant la délivrance de la maladie.

En astrologie, la santé est un sujet de la plus haute importance : cela touche directement à des questions de vie ou de mort. Le poète le met en exergue en consacrant deux chapitres distincts aux maladies et aux opérations³¹⁶. Bien plus, il demande, de façon répétée, une assistance divine.

Au cours du poème, le poète se tourne donc vers la Muse, et lui demande de l'éclaircir sur un sujet précis. Cela n'est pas sans rappeler les *Aitia* de Callimaque : c'est en effet par des questions à la Muse, ou parfois à un autre informateur, que le poète aborde telle ou telle nouvelle origine³¹⁷. En outre, ces deux sections constituent les points centraux du poème. Le placement d'invocations aux Muses à ces endroits précis les rapproche des prologues à mi-parcours³¹⁸. Enfin, un dernier vers contient un appel à la Muse (Max. fr. 2) :

νῦν δ' ἄγε μοι, κόυρη Κωνσταντιάς, ἔννεπε Μοῦσα.

Et maintenant allons, jeune fille Constancienne, dis-moi, Muse.

Par analogie avec les autres invocations à la divinité, on peut supposer pour cet hexamètre une fonction structurelle, en prélude à l'une des sections perdues. En plus de cela, l'épithète de la Muse donne vraisemblablement une indication supplémentaire concernant le contexte historique et politique de la composition de ces vers astrologiques, en ce qu'elle constitue probablement une dédicace à l'empereur Julien³¹⁹.

316 L'intérêt du poète pour la médecine n'entre pas en contradiction avec l'attribution du poème à Maximos d'Éphèse : l'empereur Julien portait un intérêt certain pour le domaine médical, Zito 2016 : XIV–XV.

317 Voir par exemple Callim. *Aet.* fr. 2d Harder = Σ Flor. 15–20 (I p. 11 Pfeiffer) ; 7a = Σ Flor. 21–37 (I p. 13 Pfeiffer) ; 7c = fr. 7,19–34 Pfeiffer ; 21a = Σ Flor. 38–43 (I p. 17 Pfeiffer) ; 31c = fr. 31b Pfeiffer ; 43 = fr. 43,1–83 Pfeiffer ; 43b = fr. 43,84–133 Pfeiffer ; peut-être 79 = fr. 79 Pfeiffer ; peut-être 86 = fr. 86 Pfeiffer ; 137a = SH 238.

318 Voir par exemple Verg. *Buc.* 6,1–12 ; *Georg.* 3,1–48 ; *Aen.* 7,37–45. Sur le prologue en milieu de poème (« Proem in the middle ») et particulièrement chez Virgile, voir Conte 2007 : 219–231.

319 Voir le commentaire de Zito 2016 *ad* fr. 2.

8.3 Le destinataire

Comme on l'a relevé dans le cas de Manilius, le dédicataire n'est pas forcément à identifier avec l'élève à qui le maître s'adresse au cours du poème, malgré l'intérêt certain qu'un souverain pouvait porter à l'astrologie³²⁰. Dans les vers conservés, le destinataire est anonyme ; les paraphrases ne contiennent pas d'indications supplémentaires à ce sujet.

Le poète invoque la Muse pour qu'elle lui vienne en aide, mais il souligne aussi, quoique de façon discrète, sa qualité de maître qui possède un savoir à dispenser. C'est en premier lieu en s'adressant à son destinataire que le poète l'exprime, et qu'il rend compte de son entreprise didactique.

Des accents hésiodiques (μεμνημένος εἶναι) et aratéens (σκέπτεο) ressortent de certains verbes à l'attention du destinataire³²¹. En outre, parmi les nombreux conseils prodigués par le poète, l'importance de certains d'entre eux est soulignée d'une façon tout hésiodique. Ici et là, le poète des *Travaux* exhorte son destinataire à bien ancrer ses paroles dans son esprit (Hes. *Op.* 27)³²² :

ὦ Πέρση, σὺ δὲ ταῦτα τεῶ ἑνικάτθεο θυμῷ, ...

Persès, quant à toi, dépose cela dans ton cœur, ...

Ou encore (Hes. *Op.* 106–107) :

εἰ δ' ἐθέλεις, ἕτερόν τοι ἐγὼ λόγον ἐκκορυφώσω
εὖ καὶ ἐπισταμένως· σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῆσιν.

Si tu le veux, je t'exposerai sommairement un autre récit, avec compétence et savoir-faire : quant à toi, mets-le dans ton esprit.

Et c'est autour de ce motif que Maximos propose les quatre variations suivantes (Max. 39–41 ; 227–228 ; 260–261 ; 388) :

πάτριν δ' εἰσανιόντι μετ' Αἰγοκερῆος ἐοῦσα
(40) ὑψίκερως Μήνη πρηῦν καὶ ἀπήμονα νόστον
σημαίνει· σὺ δὲ μὴ τι νόψοφίζεο τῶνδε.

Mais pour toi qui reviens dans ta patrie, la Lune aux hautes cornes qui se trouve avec le Capricorne est signe d'un retour facile et sans danger : quant à toi, ne détourne en aucune façon ton esprit de cela.

(227) τὰ δέ σε φρεσὶ πευκαλίμησι
φράζεσθαι ἐπέοικεν, ἴν' ἄλγεα δεινὰ φύγησθα.

Cela, il convient que tu le considères dans ton esprit réfléchi, afin que tu puisses échapper à de terribles souffrances.

320 Cf. II.6.5.

321 Par exemple μεμνημένος εἶναι, Max. 97, voir Hes. *Op.* 616 ; 641 ; σκέπτεο, Max. 136, voir Arat. *Phaen.* 75 ; 778 ; 799 ; 832 ; 880 ; 892 ; 994.

322 Sur les interpellations du poète à Persès et aux rois, voir Strauss Clay 1993.

(260) χρῆ δέ σ' ἐπίφρονα μῆτιν ἐνὶ στέρνοισιν ἔχοντα
ἰδμεναι, ...

Et il faut que tu saches, toi qui as en ton cœur une prudente sagesse, ...

(388) χρῆ δέ περίφρονα μῆτιν ἐνὶ φρεσὶν αἴψα τίθεσθαι.

Et il faut que la très prudente sagesse soit rapidement placée dans ton esprit.

Le poète insiste sur l'exercice mental auquel doit se livrer le destinataire. La tâche de son élève consiste à recueillir et intégrer ses mots. Ce faisant, le poète met implicitement en exergue la connaissance qu'il possède. D'autres passages attestent de manière explicite son autorité en la matière, ainsi que le crédit à apporter à son enseignement.

8.4 Autorité et vérité

Le poète reçoit son inspiration de la Muse : cependant, il met aussi en avant, ici et là, sa propre autorité. Son autorité en tant que maître s'exprime de façon discrète : quelques verbes à la première personne du singulier, ainsi qu'une dizaine de « moi », constituent les éléments les plus marquants pour l'expression du « je » poétique³²³.

À côté de cette relative discrétion, le poète use d'un autre moyen pour mettre en avant son autorité. En contraste à Aratos, qui n'aborde pas le cours errant des planètes par manque d'assurance (οὐδ' ἔτι θαρσαλέος κείνων ἐγώ, *Phaen.* 460), Maximos est confiant en ses compétences astrologiques (Max. 162–165) :

ἦν δὲ κατ' εὐκεράσιο Βοὸς μετανισσομένη που
ἰνδαλθῆ κερόεσσα, τότε' αὖ μέγα θαρσαλέος τοι
αὐδήσω πτοιητὸν ἐπ' ἀνέρι πορσύνουσαν

(165) ἦτορ ...

Et si c'est auprès du Bœuf aux belles cornes que la Cornue apparaît dans sa course, alors je te prédirai avec grande confiance que c'est un cœur effrayé qu'elle a préparé à l'homme ...

Il arrive toutefois que l'issue d'un événement ne puisse être tranchée avec certitude (Max. 584–586)³²⁴ :

εἰ δὲ Λέοντος ἔχησι μένος πολυωπέτις αἴγλη

(585) Μήνης ἠυκόμοιο, τότε' οὐ μάλα θαρσαλέος σοι
αὐδήσω παλίνορσον ἐλεῖν κτέαρ.

Et si c'est la force du Lion que possède l'éclat perçant de la Lune à la belle chevelure, alors je te prédirai, sans être très confiant, que tu récupéreras ton bien.

323 Voir αὐδήσω v. 164 ; ἀνωγα v. 409 ; καταλέξω v. 462. Les « moi » peuvent être explétifs vv. 74 ; 115 ; 274 ; 284 ; 514 ; 574 ou non (fr. 1,1 ; 2 ; vv. 141 ; 276).

324 Cf. Max. 597 ἐν δοιῇ σώσις τε ἀπολλυμένου κτεάνοιο.

En dépit de cela, par deux fois dans la section concernant l'agriculture, le poète assure son destinataire du crédit qu'il peut porter à ses paroles (Max. 456 ; 462–463) :

- (456) εἰ δὲ γεωπονίης σε φιλομβρότου ἕμερος αἰρεῖ,
 (...)
 (462) αὐτίκα τοι καὶ πᾶσαν ἐτητυμίην καταλέξω,
 ὅππως ἂν πανδία Σεληναίη πεπίθοιτο ...

Et si c'est le désir du travail de la terre cher aux mortels qui te prend, (...) je vais aussi tout de suite t'exposer toute la vérité, comment on peut s'en remettre à la Lune toute divine, ...

Et quelques vers plus loin (Max. 476–479) :

- εἰ δὲ Θεραπναίοισιν ἐν ἄστρασι δινεύηται
 κούροις εὐεάνου Αἰτωλίδος, ἧ τ' ἂν ἐμοῖσι
 μύθοισιν πεπίθοιο, καὶ ἀρξάμενος πονέεσθαι
 ἀμφὶ γεωπονίῃ ...

Et si c'est dans les astres thérapnéens, fils de l'Étolienne richement vêtue qu'elle [la Lune] tourne, tu pourrais bien, assurément, t'en remettre à mes paroles, et après avoir commencé à te démener pour le travail de la terre, ...

Dans le premier passage, le poète fait écho à Hésiode et à son intention de « dire des vérités » à Persès (ἐγὼ δὲ κε Πέρση ἐτήτυμα μυθησαίμην, *Op.* 10). Le choix de coupler ἐτητυμίην avec καταλέξω (Max. 462) n'est toutefois pas anodin. En effet, dans l'*Iliade* ou l'*Odyssee*, le verbe καταλέγω, qui implique une notion d'énumération, ou d'exposé détaillé, est associé au mot ἀλήθεια lorsqu'il s'agit de dire la vérité, jamais avec ἐτήτυμος. La paire καταλέγω-ἐτήτυμος est cependant employée par Apollonios de Rhodes³²⁵.

On accepte généralement un lien étymologique entre ἀλήθεια et λανθάνω : dans l'épopée archaïque, lorsque quelqu'un dit la vérité (ἀλήθεια), il rapporte ce qu'il a vécu, sans rien dissimuler. Le mot ἐτήτυμος est employé dans d'autres circonstances, et serait étymologiquement lié à εἶναι. Il servirait à décrire une réalité pouvant être vérifiée par des preuves, un état de fait exact³²⁶. Bien plus, le verbe καταλέγω renvoie à une notion d'exposé systématique (κατάλογος), fondamentale dans un poème technique. Ainsi, Maximos affirme exposer en détail (καταλέγω) une vérité qui rend compte d'un réel état de fait (ἐτητυμίη).

325 Voir *Il.* 24,407 ; *Od.* 7,297 ; 16,226 ; 17,108 ; 17,122 ; 21,212 ; 22,420. Comparer Ap. Rhod. 2,1137–1138 ἀλλ' ἄγε μοι κατάλεξον ἐτήτυμον ὅπποθι γαίης ἰναίετε.

326 En ce qui concerne la métrique, les deux mots servant à signifier le « vrai » sont interchangeables : voir Krischer 1965 sur les différents emplois d'ἔτυμος et d'ἀληθής dans l'épopée archaïque.

8.5 Définitions techniques

Le système astrologique exposé dans le poème est loin d'être des plus complexes. Cependant, le poète se voit tout de même dans l'obligation d'expliquer certains termes qu'il emploie : c'est le cas du mot ἀστήρ, qu'il utilise pour parler des planètes. Voici la façon dont il le définit (Max. 393–394) :

εἰ δὲ τύχοι Πανδῖα σὺν ἀστέρι δινεύουσα,
ὄντε πλάνητα λέγουσιν ἐπὶ χθονὶ φῶλ' ἀνθρώπων ...

Mais si la toute divine se trouve en train de tournoyer avec un astre, que le genre humain, sur la terre, appelle « planète », ...

Cet extrait contient la seule occurrence du mot πλανήτης, et aucune attestation du pendant proétique de ce mot (ἀλήτης) n'est présente dans la partie du poème conservée. Dans ce passage, le poète explique l'origine du mot planète : à l'inverse des étoiles fixes, ces astres (ἀστέρες) ne suivent pas un trajet défini, mais errent (πλανάομαι) dans la voûte céleste. En effet, pour un observateur terrestre, les planètes semblent tantôt avancer, tantôt s'arrêter, ou encore rétrograder. Cette impression découle du fait que les planètes ne tournent pas autour de la Terre, mais autour du Soleil.

En outre, le poète distingue un vocabulaire « humain » par opposition à un autre langage. Ce procédé rappelle les poèmes homériques, où les dieux ont une langue qui leur est propre, différente de celle des hommes (*Il.* 14,290–291) :

(290) ὄρνιθι λιγυρῇ ἐναλίγκιος, ἦν τ' ἐν ὄρεσσι
χαλκίδα κυκλήσκουσι θεοί, ἄνδρες δὲ κύμινδιν.

Comme un oiseau au chant clair, que les dieux sur les monts ont l'habitude d'appeler Chalcis, et les hommes Kymindis.

On retrouve ce motif dans un fragment orphique concernant la Lune (Orph. fr. 155 Bernabé = 91 Kern) :

μήσατο δ' ἄλλην γαῖαν ἀπείριτον, ἦν τε Σελήνην
ἀθάνατοι κληρίζουσιν, ἐπιχθόνιοι δέ τε Μήνην,
ἢ πόλλ' οὔρε' ἔχει, πόλλ' ἄστεα, πολλὰ μέλαθρα.

Elle a gardé un œil sur le reste de la terre immense, celle que les dieux appellent Séléènè, et les humains Ménè ; elle détient bien des montagnes, bien des villes, bien des maisons.

Ou encore chez ps.-Manéthon (ps.-Maneth. 2,14–17)³²⁷ :

πέντε δ' ἄρ' ἀστέρες οἷοι ἀγαύτατοι διὰ κύκλου
(15) ζωδιακοῦ πλάζονται, ἀμειβόμενοι κατὰ κόσμον

327 Voir aussi, en parlant du cercle du pôle nord, ps.-Maneth. 2,36 ὄντε βόρειον φῶτες ἐπὶ κλησὶν καλέουσιν ; du nom de la Grande Ourse, Héliké, ps.-Maneth. 2,65 (...) ἦν Ἐλίκην ναῦται νηῶν ὀνόμησαν ; et de l'horizon, ps.-Maneth. 2,114 ὅς ῥά θ' ὀρίζων κύκλος ὑπ' ἀνθρώπων πεφάτισται.

καὶ δείκηλ', οὐς φῦλα βροτῶν ὀνόμηναν ἀλήτας·
τῶν μὲν δὴ μετόπισθε φίλη μεμνήσομ' αἰοιδῆ.

Et il y a cinq étoiles très brillantes qui, seules, vont çà et là à travers le cercle du zodiaque, en parcourant l'arrangement des signes ; les peuples des mortels les ont appelées « errantes » : j'en rappellerai donc le souvenir plus tard par un agréable chant.

Dans les vers de Maximos se trouve un autre exemple de ce type, concernant cette fois l'agriculture. La fille d'Astrée – la constellation de la Vierge – favorise les semences, et la pousse des cimes de chêne en particulier (Max. 488–490) :

Ἀστραίη κούρη δὲ πέλει πρὸς ἅπαντα φερίστη
σπέρματα, καὶ δὲ φυτοῖσιν ἐναίσιμος· ἔν γε βόθροισι
(490) βάλλειν ἔρνεα πάντα, τάτε δρυὸς ἄκρα λέγονται.

La fille d'Astrée est excellente pour toutes les semences ; elle est favorable aussi aux plantes : il convient de jeter dans les sillons toutes les jeunes pousses qui sont appelées « cimes de chêne ».

Cette explication définit ce que le poète entend par ἔρνεα, « jeunes pousses ». Il précise que ce sont les plantes appelées « δρυὸς ἄκρα », une variation pour parler des ἀκρόδρυα. Ce mot désigne les fruits des arbres, en particulier les fruits à écailles comme les noix ou les châtaignes. On trouve le terme ἀκρόδρυον en premier lieu dans les sources en prose³²⁸.

Ces deux exemples d'explication poétique peuvent être interprétés à plusieurs niveaux. Tout d'abord, le poète précise ce qu'il entend par certains termes, dans une démarche pédagogique adaptée à son entreprise. La distinction d'un vocabulaire humain par rapport à un autre langage fait écho à un motif trouvé dans l'épopée et renvoie à la dimension divine des vers, suggérée par les invocations à la Muse. Enfin, le poète puise certainement à des sources astrologiques en prose. La distinction de différents types de vocabulaires souligne également les différents niveaux de langue qu'une adaptation versifiée d'un texte en prose peut entraîner.

En définitive, Maximos poursuit une entreprise similaire à celle d'Antiochos. Si le fragment de ce dernier constitue bien une composition autonome, les deux auteurs ont sélectionné un système de la discipline autour duquel ils ont construit leur création poétique. Par les divers outils poétiques utilisés, comme les invocations à la Muse et l'affirmation de vérité, le poète vise à asseoir sa crédibilité. En proposant d'exposer un système astrologique simple mais sous forme versifiée, le poète peut espérer toucher tant les amateurs d'astrologie que les amateurs de poésie érudite.

La simplicité du système présenté en amène cependant certains à douter de l'utilisation effective d'un tel poème³²⁹. Toutefois, l'existence des paraphrases en

328 Mis à part les nombreuses occurrences en prose, il est à noter qu'Athénée évoque les ἀκρόδρυα en parlant des *Géorgiques* de Nicandre (Ath. 2,36d ; Nic. fr. 75 Gow/Scholfield).

329 Pour Effe 1977 : 132–136, la matière astrologique n'est qu'un prétexte pour s'adonner à un exercice littéraire.

prose, qui reprennent précisément le contenu astrologique tout en se défaisant de l'aspect poétique, n'est pas à négliger. En effet, cela implique que, quelques siècles plus tard, le poème de Maximos était vraisemblablement perçu comme le véhicule d'un savoir concret et applicable.

Qui plus est, l'absence de grande complexité dans le système exposé par le poète peut précisément contribuer à rendre l'enseignement astrologique accessible et plus facilement utilisable. D'autres textes du Haut Empire attestent une approche plus pratique de la matière divinatoire, comme on le constate par exemple avec les *Oneirocritica*, un traité sur les songes d'Artémidore au III^e s. ap. J.-C., ou encore avec les nombreux papyri magiques grecs dont la majorité du matériel s'étend du II^e s. av. J.-C. jusqu'au V^e s. ap. J.-C.³³⁰. Les vers d'Antiochos et de Maximos s'inscrivent certainement dans cette tendance plus pragmatique qui semble également avoir été suivie par l'auteur des prochains vers astrologiques qui vont être considérés.

9 Ammon

On possède deux fragments comptant en tout 19 hexamètres de contenu astrologique en grec, attribués à un certain Ammon³³¹. Le premier fragment de 14 vers concerne les signes tropiques, et provient d'une scholie aux *Allegoriae Iliadis* de Jean Tzétzès. Ces vers ne sont pas explicitement attribués à Ammon, mais ils se rapportent à un vers de Tzétzès qui se réfère aux signes tropiques (Tzetz. *Alleg. Il.* 7,117)³³² :

ἐν τροπικοῖς οἱ Ἕλληνες ἦσαν πυργοποιοῦντες.

Les Grecs construisaient des tours au moment du solstice.

Quelques vers plus loin, Tzétzès évoque effectivement un certain Ammon astrologue, auteur de Καταρχαί (Tzetz. *Alleg. Il.* 7,125–126) :

(125) ὅτι δ' εἰσὶν εὐέμπτωτα τὰ τροπικοῖς πραχθέντα
πᾶς ἀστρολόγος ἐκβοᾷ, καὶ Καταρχαῖς ὁ Ἄμμων.

Que ce qui a été accompli au moment du solstice est voué à la ruine, tout astrologue le dit clairement, et Ammon aussi, dans ses *Catarchai*.

Tzétzès est notre seule source qui mentionne un Ammon astrologue. Il évoque cet auteur de Καταρχαί (*Catarchai*, ou *Les initiatives*) en relation avec l'action des

330 Sur les *Oneirocritica* d'Artémidore, voir l'édition d'Harris-McCoy 2012 ; sur les papyri magiques grecs, voir Preisendanz 1973–1974 ; Betz 1992.

331 Les vers d'Ammon sont édités par Ludwig 1877 : 51–54, à la suite de ceux de Maximos.

332 Tzétzès compose en vers politiques à quinze syllabes, ou décasyllabiques. Sur cet auteur, voir l'introduction à l'édition des *Allégories* par Goldwyn/Kokkini 2015 : VII–XXIV. Sur les signes tropiques, voir II.9.1.

signes tropiques. En conséquence, les 14 vers cités par la scholie, qui traitent de ce sujet, ont été attribués à Ammon.

Les cinq vers restants sont cités par Tzétzès lui-même, dans son *Exegesis in Homeri Iliadem*. Il les attribue explicitement à Ammon, un μαθηματικός, auteur de Καταρχαί, qu'il fait figurer aux côtés d'autres astrologues tels que Ptolémée, Anoubion ou encore Dorotheós³³³. Tzétzès est la seule source qui fait un lien entre ces vers et un poète du nom d'Ammon. Il convient cependant d'être prudent quant aux informations trouvées chez Tzétzès : à titre d'exemple, ce dernier cite des vers de Maximos en les attribuant à Orphée³³⁴.

Dans la préface de son édition, Ludwich rappelle que certains écrits d'Hermès Trismégiste sont dédiés à un certain Ammon, et évoque la possibilité que ce dernier soit l'auteur de ces deux fragments. L'identification du destinataire d'Hermès avec l'auteur de ces quelques vers conservés est une hypothèse reprise encore il y a peu³³⁵.

Il convient toutefois d'user de prudence avec de telles associations. Tout d'abord, le nom d'Ammon est d'origine égyptienne. Étant donné les liens étroits qu'établissent les Grecs entre l'astrologie et l'Égypte, il est possible que ce nom ait été choisi comme nom de plume par l'auteur – ou associé à ces vers plus tardivement – pour garantir l'autorité du contenu. Les poèmes astrologiques circulant sous les noms à consonance égyptienne de Néchepsos, Pétoisiris, Anoubion, et Manéthon, offrent un parallèle.

Qui plus est, Amon (ou Ammon en grec) est le nom d'un dieu égyptien, que les Grecs identifient à Zeus : comme la figure d'Orphée ou d'Hermès, ce nom a peut-être uniquement été choisi pour conférer au texte une autorité supérieure et divine. En outre, il renvoie aussi à la pratique oraculaire, étant donné qu'il existait un oracle d'Amon dans le désert égyptien. La poésie astrologique et les vers oraculaires partagent en effet de multiples correspondances, qui seront mises en lumière dans un prochain chapitre³³⁶. Enfin, la présence d'un Ammon, dédicataire d'un texte du corpus hermétique, a pu contribuer à la constitution d'un personnage fictif, à qui Tzétzès attribue quelques vers.

On ne peut cependant tout à fait écarter la possibilité qu'un Ammon, auteur de Καταρχαί, ait effectivement existé. Malgré le peu de vers qui nous ont été conservés, voici quelques observations sur la structure et le contenu de ces fragments.

333 ó μαθηματικός (...) Ἄμμων ἐν ταῖς ἐαυτοῦ καταρχαῖς, Tzetz. *Exeg. Il.* p. 33,6–12 et p. 54,1–4 (Hermann 1812) ; Ludwich 1877 : 52.

334 Cf. II.2.

335 Ludwich 1877 : 52 ; Irby-Massie 2008 ; cette supposition est déjà réfutée par Boll en 1908 (CCAG 7 p. 123 n. 1).

336 Cf. IV.1.

9.1 Contenu et structure

Le système astrologique présenté dans ces vers est identique à celui proposé par Maximos. Dans ces fragments, le poète aborde la théorie des *catarchai*, système qui indique le moment opportun pour commencer une action définie³³⁷. À l'instar de Maximos, chez Ammon la position de la Lune dans les signes de zodiaque (v. 5) est l'élément déterminant pour ces prédictions ; les planètes peuvent aussi influencer l'action du satellite terrestre (v. 19).

Dans le premier fragment (vv. 1–14), il est question de l'influence des signes tropiques (τροπικά). En astrologie, on réunit sous ce qualificatif le Bélier, le Cancer, la Balance et le Capricorne. Ces constellations seront ensuite distinguées entre signes tropiques à proprement parler (τροπικά, Cancer, Capricorne), et équinoxiaux (ισημερινά, Bélier, Balance).

Ptolémée explique pourquoi le Cancer et le Capricorne sont ainsi appelés signes « tropiques » : ce sont les points où le Soleil « tourne, revient » (τρέπω)³³⁸. D'un point de vue géocentrique, l'astre du jour atteint sa culmination extrême dans le Cancer pour l'hémisphère sud, et dans le Capricorne pour l'hémisphère nord. Ces moments dans l'année où le Soleil est le plus éloigné de l'équateur marquent respectivement les solstices d'été et d'hiver. À partir de là, le Soleil semble changer de trajectoire, et revient en direction opposée vers l'équateur. Il l'atteindra aux équinoxes de printemps et d'automne, quand il se trouve dans le Bélier et la Balance.

Ammon semble conscient du phénomène astronomique à l'origine de cette appellation. Il affirme qu'il n'est pas bon de se marier sous un signe tropique (comprendre certainement : lorsque la Lune se trouve dans un tel signe, vv. 1–2). Ce n'est pas non plus le moment opportun pour entreprendre l'apprentissage d'une science ; en outre, les oracles et songes sont mensongers à cette période. Par contre, c'est le bon moment pour partir en voyage, car le retour sera rapide. Si un esclave s'échappe, il reviendra dans la maison de son maître ; de même, s'il a commis un vol, il sera appréhendé (Ammon 4–8) :

- εἰ δὲ καὶ ἄλλο τι πρᾶγμα θέλεις μίμνειν ἐπὶ δῆρον,
 (5) μὴ σύγε τοῦτ' ἔρξης τροπικοῖς Μήνης ἐνεούσης·
 πάντα γὰρ ἐν τροπικοῖσιν παλιντροπα ἐκτελέθουσι,
 καὶ χρησμοὶ καὶ ὄνειροι ψεύδοντ' ἐν τροπικοῖσι.
 ῥηιδίως δ' ὀ λαβῶν καὶ ἀσπασίως ἀποτίσει.

Et si tu veux qu'une quelconque autre action perdure longtemps, toi, ne l'accomplis pas lorsque la Lune se trouve dans les signes tropiques : car tout, dans les signes tropiques, en vient à être détourné ; même les oracles, mêmes les rêves mentent, dans les signes tropiques. Et celui qui a reçu remboursera facilement et avec plaisir.

337 Sur la théorie des *catarchai*, voir II.8.1.

338 Ptol. *Tetr.* 1,12.

Cette qualité des signes tropiques se vérifie également dans une rentrée de voyage sans embûches, le retour d'un fugitif, ou le recouvrement d'un bien volé que l'on peut supposer si le voleur est appréhendé (Ammon 9–14) :

- πλώειν δ' εἰς ξείνην καὶ ὀδεύειν ἦν ἐθέλησθα,
 (10) ἐν τροπικοῖς κέλομαι· νόστος δέ τοι ἔσσεται ὠκύς,
 καὶ εἰς οἶκον ἴθι τῆμος ξείνης ἀπὸ γαίης.
 ἦν δὲ φύγη θεράπων κακομήχανος ἐν τροπικοῖσιν,
 ἄψ εἰς οἶκον ἄνακτος ἐλεύσεται οὐδ' ὑπαλύξει·
 κλέψας δ' ἐν τροπικοῖσιν ἀλίσκεται οὐδέ τε λήσει.

Si tu veux naviguer vers l'étranger et partir en voyage, je t'encourage à le faire lorsqu'elle est dans les signes tropiques : rapide alors sera pour toi le retour ; et retourne à la maison, depuis une terre étrangère, à ce moment-là. Et si un fourbe domestique prend la fuite lorsqu'elle est dans les signes tropiques, il reviendra dans la maison de son maître et ne s'échappera pas : et s'il a commis un vol lorsqu'elle est dans les signes tropiques, il sera appréhendé, et ne passera pas inaperçu.

Ainsi, tant par le vocabulaire que par le contenu, le poète travaille sur une thématique de retour et de détournement, faisant écho à un événement astronomique précis.

Le second fragment (vv. 15–19) suit le modèle du premier : cette fois-ci, c'est l'influence des signes « solides » qui est traitée (στερεά, Taureau, Lion, Scorpion et Verseau). Dans le cercle du zodiaque, les signes solides viennent directement après les signes tropiques (Cancer, Capricorne) et équinoxiaux (Bélier, Balance). Les quatre signes restants sont qualifiés de « doubles », (δίσιωμα, Gémeaux, Vierge, Sagittaire, Poissons).

Le fragment conservé atteste l'influence des signes solides en ce qui concerne les voyages et les maladies. À nouveau, les prédictions correspondent à la qualité de ces signes fixes, solides. Ainsi, un séjour à l'étranger durera longtemps, tout comme le voyage de retour. Une maladie sera tenace, voire funeste, à moins qu'un dieu bienveillant (c'est-à-dire Jupiter, Vénus, voire Mercure, qui est mixte) n'adoucisse l'influence de la Lune dans ces signes (Ammon 15–19) :

- (15) ἐν στερεοῖς ζῶεις ξείνην εἰς γαῖαν ἐπειχθεῖς
 δηρὸν ἐκεῖ μενέεις, καὶ τοι νόστος βραδύς ἐστιν.
 ἀρξαμένη δὲ νόσος στερεοῖς κακῆ· οὐδὲ γὰρ ὠκα
 παύεται, ἀλλὰ μένει τε νόσος καὶ πολλάκις ἄνδρας
 ὤλεσεν, εἰ μὴ τις Μῆνην θεὸς εἴσιδεν ἐσθλόος.

Si tu t'es hâté de te rendre en terre étrangère lorsqu'elle est dans les signes solides, tu y resteras longtemps, et pour toi le retour sera long. Une maladie qui s'est déclarée dans les signes solides est mauvaise : car elle ne s'arrête pas rapidement, mais la maladie reste, et souvent elle a tué des hommes, si aucun dieu bienveillant n'a posé son regard sur la Lune.

Dans ces vers, le poète traite donc d'une même configuration céleste, c'est-à-dire de la présence de la Lune dans les signes tropiques et solides, en explorant les diverses

influences que cela peut engendrer. Les domaines parcourus sont variés : mariage, éducation, voyages, esclaves fugitifs ou encore maladies.

Il est à noter que Ptolémée passe en revue les signes tropiques, équinoxiaux, solides, et doubles dans le même chapitre. On peut supposer que le poème d'Ammon, ou la section d'où proviennent ces vers, passait aussi en revue les signes doubles, qui complèteraient l'exposé³³⁹.

9.2 Ammon et Maximos

Cette façon de structurer le contenu astrologique est à l'opposé de l'approche proposée par Maximos. Comme Dorotheos avant lui, Maximos traite des divers domaines comme le mariage, la fuite d'esclaves ou le vol dans des sections séparées. Il énumère, pour chacun de ces sujets, différentes configurations célestes possibles, en indiquant pour chacune d'elles l'influence qu'elle aura par rapport au sujet traité.

Dans ces quelques vers d'Ammon, les prédictions ne sont pas regroupées selon un classement par actes, mais couvrent divers domaines en suivant une configuration astrale définie. À cet égard, l'organisation de la matière est comparable à celle adoptée par Antiochos : celui-ci passe en revue les différents lieux célestes (τόποι) et donne, selon chaque configuration, les prédictions qui y sont relatives.

Malgré cette différence de taille entre les vers de Maximos et d'Ammon, force est de constater que leurs poèmes présentent nombre de similitudes. En effet, outre le système astrologique exposé, les sujets abordés par les deux poètes se recourent pour la plupart : tous deux évoquent notamment le voyage, le mariage, les esclaves fugitifs, le vol, l'apprentissage, ou encore les maladies, d'une façon analogue. À côté de la similitude de contenu, on peut relever entre ces deux poèmes des similitudes dans le vocabulaire et le style. Ainsi, il n'est pas surprenant que certains de ces vers aient tout d'abord été attribués à Maximos³⁴⁰.

Cependant, les 19 vers attribués à Ammon ne correspondent à aucune partie du poème de Maximos que nous avons perdu mais dont le contenu a été conservé dans la paraphrase. En outre, Maximos mentionne une seule fois le mot τροπικός dans son poème, sans que ces signes soient traités de la même façon que dans le

339 Ptol. *Tetr.* 1,12 ; Bouché-Leclercq 1899 : 152–153. On possède également un exposé en prose d'époque byzantine sur les initiatives à prendre dans les signes tropiques, doubles, et fixes. La source de ce texte proviendrait d'un écrit orphique. Signalé dans le CCAG 4 p. 43 f. 321, le texte a été édité par Heeg 1907 : 61–66 = Orph. test. 780 Bernabé. Il est douteux qu'il s'agisse d'une paraphrase d'un poème : l'auteur semble lui-même déjà puiser à un texte en prose, probablement même à une traduction arabe, Heeg 1907 : 66. Au niveau du contenu, on relève peu de concordances avec les vers d'Ammon, un fait également souligné par Heeg 1907 : 67.

340 Ludwich 1877 : 52. Celui-ci au contraire estime que le poème d'Ammon diffère en tous points de celui de Maximos, tant pour le style que pour l'époque : Ludwich 1877 : VI.

poème d'Ammon³⁴¹. Le mot στερεός n'apparaît quant à lui ni dans son poème, ni dans la paraphrase.

En ce qui concerne les influences des signes dans l'un et l'autre des poèmes, on peut constater une concordance générale, quoique non systématique. À titre d'exemple, au moment des solstices, l'esclave fugitif est rapidement ramené à la maison (Ammon 12–13) :

ἦν δὲ φύγη θεράπων κακομήχανος ἐν τροπικοῖσιν,
ἄψ εἰς οἶκον ἀνακτος ἐλεύσεται οὐδ' ὑπαλύξει.

Et si un fourbe domestique prend la fuite lorsqu'elle est dans les signes tropiques, il reviendra dans la maison de son maître et ne s'échappera pas.

C'est un fait que confirme Maximos dans ses vers. Voici ce qu'il annonce lorsque la Lune est dans le Cancer (Max. 341–345) :

εἰ δέ γε Καρκίνον, οἶκον ἐόν, βασιλεια Σελήνη
οἰχνεύη, τέτμοις κεν ἐν ἱερῷ ἄλσει δμῶα,
ἦέ καὶ ἐν τεμένει κρυφίην ποιεύμενον αὐλιν,
δευτέρη εἰν ἡοῦ θεόθεν δ' ἰκέτην ἀνάγοιο
(345) ὀρθῆσιν χαίτησι πεφρικότα βαμβαίνοντα.

Et certes, si la souveraine Lune entre dans sa maison, le Cancer, tu pourrais bien trouver ton esclave dans un bois sacré, ou aussi en train de se construire une tente dissimulée dans un enclos sacré, le deuxième jour : par le secours des dieux, tu pourrais bien ramener le suppliant les cheveux hérissés, frissonnant et claquant des dents.

Et dans le Capricorne (Max. 373–374) :

ἦν δ' ἄρ' ἐν Αἰγόκερω φεύγη δμῶς, οἷο ἀνακτος
ἐν ξείνῃ ληφθεὶς ἄγεται ποτὶ δώματα θᾶσσον.

Mais si c'est dans le Capricorne que l'esclave fuit, pris dans une terre étrangère, il est rapidement ramené à la maison de son maître.

Par contre, les deux poètes ne s'accordent pas quant à l'influence des signes solides sur les maladies. Selon Ammon, si une maladie se déclare lorsque la Lune se trouve dans ces signes, elle sera difficilement curable (Ammon 17–19) :

ἀρξαμένη δὲ νόσος στερεοῖς κακῇ· οὐδὲ γὰρ ὤκα
παύεται, ἀλλὰ μένει τε νόσος καὶ πολλάκις ἄνδρας
ὤλεσεν, εἰ μὴ τις Μήνην θεὸς εἰσίδεν ἐσθλός.

Une maladie qui s'est déclarée dans les signes solides est mauvaise : car elle ne s'arrête pas rapidement, mais la maladie reste, et souvent elle a tué des hommes, si aucun dieu bienveillant n'a posé son regard sur la Lune.

Maximos pour sa part assure une guérison rapide dans le Taureau (Max. 162–163 ; 167) :

341 Max. 293–294 ὡς δ' αὐτως τροπικοῖσιν ἐν εἰδώλοις ἀλέασθαι | Πανδίαν στείχουσιν.

(162) ἦν δὲ κατ' εὐκεράσιο Βοὸς μετανισσομένη που
ινδαλοῦ κερόεσσα, (...)

(167) ἔχειν δ' ὠκεῖαν ἀκεσφορίην ἐρατεινήν.

Et si c'est auprès du Bœuf aux belles cornes que la Cornue apparaît dans sa course, (...) une guérison rapide et agréable surviendra.

Maximos tempère toutefois ses propos en prédisant, dans le Taureau, des risques d'angines. Il préconise en outre d'éviter d'avorter le premier jour où la Lune s'y trouve, mais de préférer le deuxième, car la douleur sera plus facile à supporter (Max. 162–174).

De ces extraits, il ressort que chez Maximos, l'action des signes est décrite de façon beaucoup plus détaillée, avec un vocabulaire plus riche et diversifié. En outre, l'influence de la Lune peut varier selon plusieurs paramètres, ce qui n'est pas le cas dans les vers d'Ammon. En voici un dernier exemple, concernant le mariage (Max. 99–101) :

μη μὲν ἔοι φλογερῶ ἐνὶ Καρκίνῳ· ἦ γὰρ ἂν ὤκα
(100) ἐκπροφύγοι μεγάρων ἄλοχος πόσιν ἐχθήρασα,
ἄσπετ' ἐπεσβολέουσα καὶ ἄκριτα παιφάσσουσα.

Puisse-t-elle (la Lune) ne pas se trouver dans le Cancer enflammé : car assurément, l'épouse pourrait bien rapidement fuir la demeure après avoir pris son mari en haine, en proférant des paroles qu'on ne peut rapporter, et en se précipitant de manière confuse.

Dans le Capricorne, la Lune est parfois meilleure (Max. 129–132) :

ἦν δὲ πελάζεται Μήνη κλυτῶ Αἰγοκερῆι,
(130) πρωτογάμῳ μὲν ἄγει λύπας καὶ πήματα λυγρά·
εἰ δ' ἄρα δεύτερον ἴσχοι ἀνὴρ λέχος, ἔσσειτ' ἄμεινον,
εἰ χήρην ὀπάσει παντερπέα τῷδε δάμαρτα.

Si la Lune s'approche de l'illustre Capricorne, pour un premier mariage elle apporte peines et pénibles souffrances : mais si l'homme a un deuxième lit, elle sera meilleure, si elle lui donne pour épouse une veuve tout à fait charmante.

Quant à Ammon, il préconise simplement d'éviter le mariage dans ces signes (Ammon 1–3) :

ἐν τροπικοῖς οὐτ' ἄρ γαμέειν καλὸν οὔτε γάμοιο
μνηστείην ἐρατὴν τελείειν, οὐ κτήσιος ὠνήν·
μηδὲ δαημοσύνην τέχνης τινὸς ἄρχεο τῆμος.

Dans les signes tropiques, il n'est donc pas bon de se marier, ni de satisfaire le charmant désir de mariage, ni d'accomplir l'achat d'un bien : et ne commence pas l'apprentissage de quelque savoir-faire à ce moment-là.

En résumé, les poèmes d'Ammon et de Maximos concernent le même système astrologique et présentent des similitudes au niveau du style, mais on constate également des divergences de contenu.

La composition du *Περὶ καταρχῶν* de Maximos est située autour de 362 ap. J.-C.³⁴². On peut donc raisonnablement supposer que les vers d'Ammon ont été composés à la même époque, et dater ces dix-neuf hexamètres autour du IV^e s. ap. J.-C.³⁴³. En outre, il est probable que l'un des deux poètes se soit inspiré de l'autre, et que ses vers résultent d'une entreprise d'*imitatio* et d'*aemulatio*.

9.3 Le destinataire

Les quelques vers conservés dans les deux fragments attribués à Ammon ne fournissent aucune certitude quant à leur provenance, à la longueur originale du poème, à sa forme ou au contenu des vers perdus. Néanmoins, les extraits cités rendent compte de la façon dont l'enseignement est prodigué.

Comme chez Maximos, les interpellations au destinataire sont fréquentes, et elles se présentent sous diverses formes. Le destinataire n'est pas nommé, mais désigné par *σύγε* (v. 5) ou *τοί* (vv. 10 ; 16). En outre, le poète formule à l'intention de son élève diverses exhortations (par exemple *μηδέ ... ἄρχεο*, v. 3), suppositions (*ἦν ἐθέλησθα*, v. 9), ou prédictions (*νόστος δέ τοι ἔσσειται ὠκύς*, v. 10). Enfin, l'élève est vivement encouragé à suivre les préceptes du maître (*κέλομαι*, v. 10).

Les fragments d'Ammon attestent la fragilité de la transmission des sources astrologiques en vers. Tout comme Maximos, Ammon ne figure pas parmi les auteurs mentionnés par Héphéstion ; c'est une chance que ces quelques vers soient tout de même parvenus jusqu'à nous. Un sort similaire a été dévolu aux vers qui seront considérés dans le prochain chapitre : ils clôtureront le panorama de la poésie astrologique gréco-latine.

10 *Corpus Hermeticum*

Le poète Orphée a été choisi comme premier représentant de la littérature astrologique versifiée succédant à Néchépsos et Pétosiris. C'est avec le dieu de tous les arts, Hermès, de qui les humains tirent leur savoir astrologique, que s'achèvera ce parcours poétique.

Dans les pages qui précèdent, on a eu l'occasion d'évoquer à plusieurs reprises les textes qui circulaient sous le nom d'Hermès Trismégiste. Cette littérature pseudépigraphique est bien attestée aux premiers siècles de notre ère, mais comporte

342 Zito 2016 : XVII–XIX, cf. II.8.

343 Riess 1894 : 1858 qualifie simplement Ammon de « später astrologischer Dichter » ; Gundel/Gundel 1966 : 236 suggèrent le IV^e s. ap. J.-C. ; Irby-Massie 2008 propose une datation entre 100 av. J.-C. et 400 ap. J.-C. ; Radici Colace 2011 : 211 indique le IV^e s. également.

des éléments plus anciens remontant à l'époque hellénistique. Les vers cités ci-après font partie de cette tradition « hermétique », désormais réunie dans le *Corpus Hermeticum* : la discipline astrologique figure parmi l'éclectisme des textes qui le constituent (*Corp. Herm.* vol. 4, fr. 29 Nock/Festugière)³⁴⁴.

[Περὶ εἰμαρμένης] Ἑρμοῦ

- ἑπτὰ πολυπλανέες κατ' Ὀλύμπιον ἀστέρες οὐδὸν
εἴλεῦνται, μετὰ τοῖσιν αἰεὶ δ' ἐπινίσσεται αἰών·
νυκτιφανῆς Μήνη, στυγνὸς Κρόνος, Ἥλιος ἡδύς,
παστοφόρος Παφίη, θρασὺς Ἄρης, εὐπτερος Ἑρμῆς,
(5) καὶ Ζεὺς ἀρχιγένεθλος, ἀφ' οὗ φύσις ἐβλάστησεν.
οἱ δ' αὐτοὶ μερόπων ἔλαχον γένος, ἔστι δ' ἐν ἡμῖν
Μήνη, Ζεὺς, Ἄρης, Παφίη, Κρόνος, Ἥλιος, Ἑρμῆς·
τοῦνεκ' ἀπ' αἰθερίου μεμερίσμεθα πνεύματος ἔλκειν
δάκρυ, γέλωτα, χόλον, γένεσιν, λόγον, ὕπνον, ὄρεξιν.
(10) δάκρυ μὲν ἐστὶ Κρόνος, Ζεὺς ἄδ' ἡ γένεσις, λόγος Ἑρμῆς,
θυμὸς Ἄρης, Μήνη δ' ἄρ' ὕπνος, Κυθήρεια δ' ὄρεξις,
Ἥελιός τε γέλωτος· τούτῳ γὰρ ἅπαντα δικαίως
καὶ θνητῇ διάνοια γελᾶ καὶ κόσμος ἀπειρών.

[Sur la Destinée] d'Hermès

Sept astres, errant de tous côtés, évoluent sur le chemin de l'Olympe ; c'est avec eux que le temps avance indéfiniment : la Lune qui brille pendant la nuit, Cronos [Saturne] le triste, le charmant Soleil, la Paphienne [Vénus] porteuse du rideau nuptial, Arès [Mars] l'impétueux, Hermès [Mercure] aux belles ailes, et l'origine de tout, Zeus [Jupiter], grâce à qui la nature a écloué. Eux-mêmes ont obtenu en partage la condition humaine, et en nous se trouve la Lune, Zeus, Arès, la Paphienne, Cronos, le Soleil et Hermès : pour cette raison, il nous est échu de tirer, du souffle éthéré, larmes, rire, colère, naissance, raison, sommeil, désir. Les larmes, c'est Cronos, Zeus est la naissance, la raison Hermès, l'ardeur Arès, la Lune, c'est donc le sommeil, et la Cythérée [Vénus] le désir, et le Soleil, le rire : en effet, c'est par son action que tout rit, comme il convient : et la mortelle pensée, et l'univers infini.

On a voulu attribuer ce poème sur les planètes à Théon d'Alexandrie, astronome et mathématicien, actif dans la deuxième moitié du IV^e s. ap. J.-C. Il est l'auteur, entre autres, d'un commentaire au traité astronomique de Ptolémée (Μαθηματικὴ συντάξις). L'attribution de ce poème à Théon repose sur le septième vers, qui est transmis séparément sous une forme semblable, mais non pas identique, dans l'*Anthologie Palatine*, et attribué au mathématicien alexandrin (*Anth. Pal.* 9,491) :

Ζεὺς, Ἄρης, Παφίη, Μήνη, Κρόνος, Ἥλιος, Ἑρμῆς.

Zeus, Arès, la Paphienne, la Lune, Cronos, le Soleil, Hermès.

344 Éditions du *Corpus Hermeticum* : Scott/Ferguson 1924–1936 ; Nock/Festugière 1945–1954, et en général sur l'hermétisme : Festugière 1950–1954 ; Fowden 1986 ; Scarpi 2018.

L'attribution de ce vers et par extension de tout le poème à Théon est douteuse, et ce pour plusieurs raisons³⁴⁵. D'une part, ce vers-ci se retrouve à l'identique chez ps.-Manéthon 5,34. D'autre part, Stobée cite les 13 vers du poème, qu'il attribue non pas à Théon, mais à Hermès. Les éditeurs de l'*Anthologie Palatine* 9,491 proposent donc de considérer le vers unique comme venant de «Μαν»έθωνος et non pas de Θέωνος³⁴⁶.

Quant au poème entier, qui était attribué à Théon ou à Hermès dans l'appendice de l'*Anthologie grecque*, il a désormais sa place dans le *Corpus Hermeticum* parmi les fragments conservés par Stobée³⁴⁷. La présence de ce poème chez Stobée (V^e s. ap. J.-C.) fournit un *terminus ante quem* pour ce poème qu'on ne peut dater avec précision, mais qui est vraisemblablement d'époque romaine.

10.1 Contenu et structure

L'auteur du poème est inconnu, mais la place de ces hexamètres parmi les textes pseudépigraphiques attribués à Hermès est tout à fait justifiée au vu de leur contenu, fortement empreint d'hermétisme. En effet, ce poème illustre la pratique qui consiste à attribuer à chaque planète et luminaire certaines propriétés, ou à leur assigner des métaux, plantes, pierres ou parties du corps sur qui ils exerceront une influence particulière.

Dans ces vers, les planètes sont en étroite relation avec des sentiments ou des états de fait touchant au corps humain ; celui-ci contient même les sept astres en lui (vv. 6–7). Ces hexamètres reflètent la théorie astrologique de la mélothésie planétaire, qui permet d'établir des correspondances entre le corps humain et les planètes. Chaque membre se voit assigné à une planète ou à un signe sous le patronage duquel il se trouve. Ce système, une composante fondamentale de l'iatromathématique, illustre plus généralement la notion de l'homme en tant que microcosme du macrocosme, particulièrement développée par l'hermétisme³⁴⁸.

Ce poème présente une unité thématique développée sur 13 vers à l'intérieur d'une structure réfléchie. Il est probable qu'il s'agisse d'une composition autonome,

345 Sur l'attribution douteuse de ce poème à Théon, voir Ziegler 1934 : 2080.

346 Stob. *Flor.* 1,5,14 ; voir l'apparat critique de l'*Anth. Pal.* 9,491 dans l'édition de Waltz/Soury 1974.

347 Nock/Festugière 1945–1954 IV : fr. 29. Dans l'appendice de l'*Anthologie grecque*, il figure parmi les épigrammes de la tradition planudéenne 3,147 (p. 315 éd. Cougny 1890). Dans les manuscrits, ce poème est conservé à la suite des trimètres iambiques de tradition aratéenne, attribués à Empédocle (cf. I.3.2). On a donc aussi voulu assigner le poème sur les astres errants au philosophe d'Agrigente : voir Wieck 1897 : 3 n. 1. Le poème a également été édité par Wieck 1897 : XXXIV–XXXVI ; Maass 1898 : 170–171, ou encore Heitsch 1963–1964 II : 43–44.

348 Sur l'iatromathématique et les systèmes de mélothésies dans le corpus hermétique, voir Festugière 1950–1954 I : 123–131. Sur la notion du corps humain en tant que microcosme, déjà présente chez Démocrite et dans les théories pythagoriciennes, voir II.1.3. Le vers 9 est repris par Roscher 1906 : 173 dans son étude sur la symbolique autour du chiffre 7. Un passage de Proclus énumère des

même si on ne peut exclure la possibilité que ces vers aient été tirés d'un texte versifié astrologique ou hermétique plus vaste.

Au septième vers, le centre du poème, le poète énumère les sept astres connus, c'est-à-dire les cinq planètes et les deux luminaires (*Corp. Herm.* vol. 4, fr. 29,7) :

Μήνη, Ζεύς, Ἄρης, Παφίη, Κρόνος, Ἥλιος, Ἑρμῆς.

La Lune, Zeus, Arès, la Paphienne, Cronos, le Soleil et Hermès.

Au neuvième vers, il regroupe les influences de ces astres (*Corp. Herm.* vol. 4, fr. 29,9) :

δάκρυ, γέλωτα, χόλον, γένεσιν, λόγον, ὕπνον, ὄρεξιν.

Larmes, rire, colère, naissance, raison, sommeil, désir.

Cette pratique, qui consiste à réunir en un seul vers les divers acteurs ou composants d'une thématique donnée, s'observe également chez d'autres poètes astrologues. On a évoqué la présence d'un vers très semblable à ce septième vers dans le corpus manéthonien (ps.-Maneth. 5,34). D'autres poètes se livrent à un jeu métrique similaire, et fournissent de ce fait un véritable outil mnémotechnique pour intégrer le nom des sept astres qui errent au travers de la sphère étoilée (Manil. *Astr.* 1,805–808) :

(805) *sunt alia aduerso pignantia sidera mundo,
quae terram caelumque inter uolitantia pendent,
Saturni, Iouis et Martis Solisque, sub illis
Mercurius Venerem tangit Lunamque locatus.*

Il y a d'autres étoiles qui, luttant contre le mouvement inverse de l'univers, volètent, indécis, entre terre et ciel : ce sont les astres de Saturne, de Jupiter, de Mars et du Soleil ; placé sous ceux-ci, Mercure est contigu à Vénus et à la Lune.

Ce procédé se rencontre également chez ps.-Manéthon (ps.-Maneth. 1,16–17) :

Ἥελιον, Μήνην, Κρόνον, Ἄρεα, Ἑρμέα, Ζῆνα,
Κύπριδά τ' εὐπλόκαμον καλὴ λέγε Καλλιόπεια.

Le Soleil, la Lune, Saturne, Mars, Mercure, Jupiter, et Vénus aux belles boucles, dis-les nous, belle Calliopée.

Et de même, plus loin (ps.-Maneth. 1,203–204) :

ῥέξε Κρόνῳ καὶ Ἄρῃ καὶ Ἑρμῇ καὶ Κυθερείῃ
καὶ Διὶ καὶ Μήνῃ τε καὶ Ἡελίῳ βασιλῆι.

Sacrifie à Cronos [Saturne], à Arès [Mars], à Hermès [Mercure], à Cythérée [Vénus], à Zeus [Jupiter], ainsi qu'à la Lune et au Soleil royal.

influences planétaires similaires, Procl. *In Tim.* 44c–d (vol. 3 pp. 354–355 Diehl). Ce poème est cité en lien avec l'hermétisme et le passage de Proclus par Boll 1913 (= réimpr. 1950 : 199–200).

À l'instar du v. 9 du poème hermétique, le même procédé peut être employé pour regrouper non pas les astres, mais leurs influences (ps.-Maneth. 5,132-133) :

καὶ διάμετρος Ἄρης εὐρών μοίραισι Σελήνην,
δεσμά, βρόχους, εἰρκτάς, πολέμους, ἀσχίμονα ζωήν.

Et Arès [Mars] en position diamétrale, ayant trouvé la Lune dans ses degrés, (provoque) emprisonnement, liens, prisons, guerres, vie honteuse.

La pratique d'énumérer en un seul vers divers éléments d'un même thème s'observe également dans d'autres contextes. C'est le cas notamment dans une épigramme anonyme grecque (*Anth. Pal.* 9,357) :

Ἀδέσποτον
τέσσαρές εἰσιν ἀγῶνες ἀν' Ἑλλάδα, τέσσαρες ἱροί,
οἱ δύο μὲν θνητῶν, οἱ δύο δ' ἀθανάτων,
Ζηνός, Λητοῖδαο, Παλαίμονος, Ἀρχεμόροιο·
ἄθλα δὲ τῶν κότινος, μήλα, σέλινα, πίτυς.

Anonyme

Il y a quatre jeux en Grèce, quatre jeux sacrés, deux sont ceux de mortels, deux sont ceux d'immortels : ceux de Zeus, du fils de Létô, de Palaimon et d'Archémoros : et leurs prix sont l'olivier sauvage, les pommes, l'ache, le pin.

On possède également une version latine de ces vers, par Ausone (Auson. *Ecl.* 19 p. 110 Prete)³⁴⁹ :

De lustralibus agonibus
quattuor antiquos celebravit Achaia ludos.
caelicolum duo sunt et duo festa hominum.
sacra Iouis Phoebique, Palaemonis Archemorique,
serta quibus pinus, malus, oliua, apium.

Les jeux lustraux

L'Achaïe a célébré quatre jeux antiques. Deux sont les fêtes des habitants du ciel, deux sont celles des hommes. Ce sont les fêtes sacrées de Jupiter, de Phébus, de Palaemon et d'Archémoros ; leurs couronnes sont le pin, le pommier, l'olivier, l'ache.

Dans ces vers sont évoqués les quatre grands jeux panhelléniques : les jeux olympiques (à Olympie, sous le patronage de Zeus), les jeux pythiques (à Delphes, consacrés à Apollon, fils de Létô), les jeux isthmiques (à Corinthe, en l'honneur de Palaimon, assimilé à Mélikertès), et les jeux néméens (à Némée, en souvenir d'Archémoros, fils de Lycurgue, roi de Némée)³⁵⁰. À nouveau, les quatre jeux sont énumérés en un seul vers, et qui plus est dans l'ordre habituel. Dans l'épigramme

349 Auson. *Ecl.* 19 p. 110 Prete = 19 p. 103 Peiper = 12 p. 101 Green.

350 Sur Palaimon, assimilé à Mélikertès, et les jeux isthmiques, voir Paus. 2,1,3 et Käppel 1999. Sur Archémoros et les jeux néméens, voir Bethe 1895.

grecque, les prix qui leur sont associés sont également contenus en un seul vers, et suivent la séquence des jeux dont ils sont les récompenses.

Ces deux épigrammes illustrent bien comment la forme poétique peut être utilisée pour traiter un sujet en particulier. En effet, macrostructure et microstructure sont mises à profit pour aborder les divers éléments associés aux jeux panhelléniques. En l'espace de seulement quatre vers, les poètes énumèrent les quatre jeux, les divinités et héros auxquels ils sont consacrés, ainsi que les prix attribués aux vainqueurs. L'unité métrique elle-même regroupe les divers éléments constitutifs d'un même thème : les jeux (v. 3), et les prix (v. 4).

Le poème astrologique attribué à Hermès présente des caractéristiques semblables à ces courtes pièces. Il forme une brève unité de vers au cours desquels le poète passe en revue les sept planètes et luminaires ainsi que leurs propriétés. La cellule de l'hexamètre est mise à profit pour rassembler dans une même unité métrique divers composants qui se rapportent à un seul élément : le nom (et le nombre) des planètes (v. 7) ; leurs qualités propres (v. 9).

Ces 13 vers ne fournissent certes pas une doctrine astrologique détaillée telle qu'on peut l'observer – ou la déduire – pour les autres poèmes astrologiques. Toutefois, le contenu se rapporte à la discipline astrologique et la brièveté du développement en favorise certainement la mémorisation.

Enfin, l'unité thématique proposée dans cet extrait ou dans ce bref poème suggère une piste supplémentaire quant à son utilisation. La réception des *Travaux* d'Hésiode fournit à cet égard une indication précieuse. En effet, le poème hésiodique est construit de façon cohérente et permet une lecture linéaire de l'œuvre. Néanmoins, il contient également une structure interne grâce à laquelle des épisodes peuvent aisément être détachés de l'ensemble et réemployés dans d'autres situations. Ce type de lecture fragmentaire est attesté dans les nombreuses citations d'extraits du poème par les auteurs postérieurs, appliqués à des contextes divers et variés³⁵¹. La brièveté du poème hermétique, de pair avec la structure et l'unité thématique des vers, offre une possibilité de lecture comparable à celle des épisodes extraits des *Travaux*.

Par ce poème se clôture le panorama de la poésie astrologique jusqu'à l'Antiquité tardive. L'intérêt des vers attribués à Hermès réside en premier lieu dans la façon dont la forme versifiée est employée pour l'exposition de la matière. La caractéristique métrique a précisément été l'un des deux critères dans la sélection du corpus de textes présentés. Il convient de considérer à présent la valeur didactique et la fonction globale du mètre dans la poésie astrologique.

351 Sur la lecture linéaire et fragmentaire des *Travaux et les Jours* dans la réception hésiodique, voir Koning 2010 : 139–159 ; Canevaro 2015 : 7–82.

III La didactique au niveau de la forme

τίς τέχνη, τίς μοῦσα ἀμηχανέων μελεδόνων,
τίς τρίβος;

Hymnus Homericus ad Mercurium 447–448

Dans le choix des compositions astrologiques présentées, la forme métrique a été l'un des critères suivis. Tous les textes partagent en effet une caractéristique commune : ils sont versifiés. Au-delà de cette distinction purement métrique, il convient d'étudier la façon dont le potentiel didactique d'un texte s'exprime par rapport à la macro- et microstructure de la composition.

Il a été souligné que dans les théories littéraires anciennes, l'un des critères de classification le plus répandu était relatif au mètre¹. Le corpus des poèmes astrologiques conservés présente toutefois une variété de mètres différents. Si la plupart d'entre eux sont composés en hexamètres dactyliques, le poème attribué à Néchepsos et Pétoisiris est en trimètres iambiques, tandis que celui d'Anoubion est en distiques élégiaques. Par la diversité de sa forme même, la poésie astrologique antique témoigne de la variété de la tradition didactique.

Il convient donc de revenir sur les particularités spécifiques de chacun de ces mètres, en considérant tout d'abord le trimètre iambique, le distique élégiaque et enfin l'hexamètre dactylique. On étudiera la façon dont ils peuvent être utilisés pour servir la fonction didactique des poèmes. En dernier lieu, on considérera les interactions entre la forme versifiée de ces poèmes et les sources astrologiques en prose, afin de mieux comprendre la réception de ces compositions techniques en vers lorsqu'il est question du savoir astrologique transmis.

1 Le trimètre iambique

Les plus anciens fragments astrologiques poétiques conservés, attribués à Néchepsos et Pétoisiris, sont composés en trimètres iambiques. Le choix du trimètre iambique n'est pas un cas isolé. Très tôt déjà, au VII^e s. av. J.-C., ce mètre apparaît dans un fragment de Sémonide sur les tribulations de la vie, adressé à un garçon ou à un fils (ὦ παῖ, fr. 1,1 West). Le célèbre fragment misogyne du même auteur (fr. 7 West) offre quant à lui un catalogue de femmes peu flatteur : on verra la portée que

1 Cette classification est remise en question par Arist. *Poet.* 1447b, cf. I.4.

peut revêtir la dimension catalogique pour la poésie didactique dans les pages qui vont suivre². On peut également citer, quelques siècles plus tard, la quinzaine de trimètres iambiques de Mnésithée, au IV^e s. av. J.-C., sur le bon usage du vin. Ce fragment figure aux côtés d'autres extraits de traités médicaux en prose qu'on a conservés du même auteur³.

Plus tard à la période hellénistique, on voit fleurir l'emploi du trimètre dans des compositions de nature historique ou géographique, avec le poème chronologique d'Apollodore d'Athènes (qui vécut de 180 à 110 av. J.-C. environ), le poème géographique de ps.-Scymnos (composé vers 127/26–108/07 av. J.-C.) et la description de la Grèce de Dionysios, fils de Calliphon (vers 100–87 av. J.-C.)⁴. L'utilisation de l'iambe pour des poèmes didactiques perdurera jusqu'à l'époque impériale, avec les recettes médicales de Damokratès (sous Néron et Vespasien) ; on peut encore citer le poème latin d'Aviénus, *Ora maritima*, en sénaires iambiques (IV^e s. ap. J.-C.), ainsi que le poème astronomique en trimètres iambiques grecs de tradition aratéenne⁵.

Le cas d'Apollodore offre un parallèle important, étant donné qu'il était un disciple d'Aristarque de Samothrace à la bibliothèque d'Alexandrie. Lors de l'accession au trône de Ptolémée VIII en 145 av. J.-C., il fuit Alexandrie, vraisemblablement pour Pergame : les trois premiers livres de ses *Chronika*, dont les événements historiques sont énumérés jusqu'en 144–143 av. J.-C., sont dédiés au roi Attale II. Un quatrième livre leur sera ajouté par la suite. Le lieu et la période d'activité d'Apollodore correspondent avec ceux supposés pour la composition du manuel astrologique attribué à Néchepsos et Pétosiris. La tradition littéraire et les vers iambiques laissent supposer une influence entre ces auteurs⁶.

Le trimètre iambique comporte certaines qualités qui ont pu motiver ces auteurs à le sélectionner pour leur composition. Tout d'abord, il a la particularité d'être le mètre qui se rapproche le plus du ton de la conversation. Son affinité avec la langue parlée est soulignée par Aristote (Arist. *Poet.* 1449a24–28) :

2 Cf. III.2.2 ; III.3.1.

3 Mnésithée fr. 41 Bertier. Sur le fragment, voir Bertier 1972 : 57–86.

4 Les auteurs didactiques iambiques grecs de la période hellénistique sont énumérés par Bowie 1998 : 856. Strab. 14,5,22 attribue également un poème géographique à Apollodore, aujourd'hui considéré comme inauthentique. Les fragments sont recueillis par Jacoby (*FGrHist* Apollodoros 244 = *BNJ* 244), voir Marcotte 1990 : 26–27. Sur Apollodore, voir Montanari 1996 ; sur Apollodore et ps.-Scymnos, voir Bravo 2009 ; sur ps.-Scymnos, voir Marcotte 2000 ; sur Dionysios, voir Marcotte 1990 ; sur ps.-Scymnos et Dionysios, voir Schindler 2000. Effe 1977 : 184–187 considère les poèmes de ps.-Scymnos et de Dionysios comme de la prose versifiée, et nie l'existence d'une recherche esthétique et littéraire. Contre cet avis en ce qui concerne ps.-Scymnos, voir Schindler 2000 : 169–171.

5 Les recettes médicales de Damokratès sont éditées par Bussemaker 1851 ; une nouvelle édition est annoncée par Vogt 2008. Le poème astronomique grec sur les étoiles fixes et sa traduction latine sont édités chez Maass 1898 (1958) : 154–169.

6 Heilen 2011 : 36.

μάλιστα γὰρ λεκτικὸν τῶν μέτρων τὸ ἰαμβεῖόν ἐστιν· σημείον δὲ τούτου, πλεῖστα γὰρ ἰαμβεῖα λέγομεν ἐν τῇ διαλέκτῳ τῇ πρὸς ἀλλήλους, ἐξάμετρα δὲ ὀλιγάκις καὶ ἐκβαίνοντες τῆς λεκτικῆς ἁρμονίας.

En effet, parmi les mètres, le plus proche de la conversation, c'est l'iambe : preuve en est que ce sont surtout des iambes que nous utilisons en dialoguant les uns avec les autres, et rarement les hexamètres ; et nous le faisons en nous éloignant du ton de la conversation.

Il donne également des recommandations concernant le rythme à adopter dans un discours (Arist. *Rhet.* 1408b32–36) :

τῶν δὲ ῥυθμῶν ὁ μὲν ἡρώϊος σεμνός, ἀλλὰ λεκτικῆς ἁρμονίας δεόμενος, ὁ δ' ἴαμβος αὐτὴ ἐστὶν ἢ λέξις ἢ τῶν πολλῶν (διὸ μάλιστα πάντων τῶν μέτρων ἰαμβεῖα φθέγγονται λέγοντες), δεῖ δὲ σεμνότητα γενέσθαι καὶ ἐκστῆσαι.

Parmi les rythmes, le mètre héroïque est majestueux, mais il lui manque le ton de la conversation. Quant à l'iambe, c'est le style même de la plupart des gens (c'est pourquoi parmi tous les mètres, ce sont surtout des iambes qu'ils forment en parlant), mais il faut que le discours soit solennel et qu'il émeuve.

Aristote estime que l'utilisation de l'iambe dans un discours, c'est-à-dire dans le cadre d'une composition en prose, n'est pas appropriée. En effet, ce rythme transparaît communément dans la conversation de tous les jours ; un discours nécessite un niveau de langage plus élevé. Aristote préconise donc l'usage du péon. C'est précisément le seul parmi les rythmes dont il parle (l'hexamètre, l'iambe, et le trochée), à partir duquel on ne peut construire des vers⁷.

En ce qui concerne les compositions versifiées, le trimètre iambique contient toutefois des qualités propres que les poètes n'hésitent pas à souligner. Apollodore passe pour être le premier à avoir utilisé l'iambe pour un poème didactique⁸. Selon son successeur ps.-Scymnos, celui-ci aurait choisi de composer son épitomé (ou traité historique) dans ce mètre pour des raisons de clarté, sachant qu'il serait facilement mémorisable (ps.-Scymnos, 33–35)⁹ :

μέτρῳ δὲ ταύτην ἐκτιθέναι προεῖλετο, [sc. ἐπιτομήν]
τῷ κωμικῷ δέ, τῆς σαφηνίας χάριν,
(35) εὐμνημόνευτον ἐσομένην οὕτως ὁρῶν ...

Et il a délibérément choisi d'exposer (son épitomé) en mètre, le mètre comique, pour des raisons de clarté, voyant qu'ainsi il serait facilement mémorisable, ...

7 Arist. *Rhet.* 1409a1–21. Il parle du péon premier (˘ ˘ ˘ ˘) et quatrième (˘ ˘ ˘ ˘).

8 *Souda*, s.v. Ἀπολλόδωρος, α 3407 Adler : ἤρξε δὲ πρῶτος τῶν καλουμένων τραγιάμβων = *FGrHist* 244 T 1. Le fragment de Mnésithée n'est donc pas pris en considération (cf. III.1).

9 ἐπιτομή, c'est-à-dire le traité, ou l'abrégé historique d'Apollodore, voir la note de Marcotte 2000 *ad loc.*

D'autres avantages de ce mètre sont encore soulignés dans le prologue du poème de ps.-Scymnos : concision, clarté, et caractère persuasif (ps.-Scymnos, 1-7)¹⁰ :

- πάντων ἀναγκαιότατον ἡ κωμῳδία,
 θεϊότατε βασιλεῦ Νικόμηδες, τοῦτ' ἔχει
 τὸ καὶ βραχέως ἕκαστα καὶ φράζειν σαφῶς
 καὶ ψυχαγωγεῖν πάντα τὸν ὑγιῆ κριτῆν.
 (5) διὸ δὴ δοκιμάσας τὸ πιθανὸν τῆς λέξεως
 σοὶ τε διὰ ταύτης ἐντυχεῖν ἐσπούδασα
 καὶ διαλεγῆναι βραχέα.

La qualité la plus nécessaires de toutes, c'est la comédie, ô divin roi Nicomède, qui la possède : le fait d'exprimer chaque élément d'une façon concise et claire, ainsi que de gagner à sa cause en tout point le juge sensé. C'est pourquoi, ayant justement éprouvé le caractère persuasif de ce style, j'ai pris à cœur de m'adresser à toi par ce biais et de converser en peu de mots.

Le poète fait allusion au trimètre iambique par le biais de la comédie : l'école alexandrine portait en effet un intérêt prononcé à la poésie comique¹¹. En outre, après Homère et Hésiode, c'était en premier lieu les pièces d'Euripide et de Ménandre qui étaient étudiées au niveau scolaire¹². Ps.-Scymnos se propose donc de reprendre le style comique pour sa propre entreprise (ἡ κωμῳδία, v. 1, cf. μέτρον ... | τῷ κωμικῷ, vv. 33-34)¹³.

La première des qualités iambiques énumérées dans ce passage est celle de la concision (βραχέως, v. 3). Il semble que ps.-Manéthon fasse précisément allusion à cette propriété-ci en évoquant les écrits de Pétoisiris (ps.-Maneth. 1,11-13) :

ὄφρα κεν, ὄσσαπερ αὐτὸς ἐπιτροχάδην Πετόσιρις
 εἶρηκεν, τάδε πάντα μάλ' ἀτρεκέως καταλέξω
 ῥυθμοῖς ἠρωικοῖσι καὶ ἐξαμέτροις ἐπέεσσιν, ...

Afin que tout ce dont Pétoisiris lui-même a parlé rapidement, tout cela, moi je l'expose de façon très exacte, en rythmes héroïques et en vers hexamétriques, ...

Le mot ἐπιτροχάδην dénote le fait de parcourir rapidement un sujet, d'en traiter brièvement¹⁴. Il a été suggéré que cet adverbe a été utilisé par ps.-Manéthon pour

10 Voir Lausberg 1998 sur les notions rhétoriques de la concision (§ 881 βραχύς, ἐπιτροχασμός), clarté (§ 458 ; § 528 σαφής), persuasion (§ 322 πιθανότης).

11 Marcotte 2000 : 24-25 évoque entre autres les éditions comiques d'Aristophane de Byzance, directeur de la bibliothèque d'Alexandrie au début du II^e s. av. J.-C.

12 Crihiore 2001 : 198-201.

13 Sur la forme métrique du poème de ps.-Scymnos, voir Marcotte 2000 : 24-28 ; voir aussi Marcotte 1990 : 26-28.

14 Sur la valeur d'ἐπιτροχάδην, voir le commentaire à l'*Iliade* de Kirk 1985 ad 3,213-214 où ce mot est employé pour caractériser la concision du discours de Ménélas. La scholie à l'*Il.* 3,213 fournit l'explication suivante : ἐπιτροχάδην ἀγόρευε : παρατρέχων καὶ τὰ καίρια μόνον λέγων (il parlait en parcourant rapidement [le sujet] : en le parcourant et en disant seulement les éléments essentiels) ; ἐπιτροχάδην : βραχολόγοι γὰρ οἱ Λάκωνες – τουτέστι πικνὰ καὶ πολλὰ (en parcourant rapidement

décrire la forme prosaïque de sa source, c'est-à-dire des écrits de Pétosiris en prose, par opposition aux hexamètres dont lui-même fera usage (ps.-Maneth. 1,13)¹⁵. Toutefois, étant donné que la brièveté est précisément une caractéristique propre de l'iambe, il semble plus probable que ps.-Manéthon se réfère par cet adverbe aux vers iambiques attribués à Pétosiris.

Ps.-Scymnos met encore en avant la propriété persuasive de l'iambe (ψυχᾶγωγεῖν, v. 4 ; τὸ πιθανὸν τῆς λέξεως, v. 5). Cette qualité va à l'encontre de l'avis d'Aristote : en effet, peu avant le passage cité plus haut concernant le rythme approprié pour un discours (*Rhet.* 1408b32–36), ce dernier affirme que la forme métrique n'est pas apte à la persuasion. En raison de sa nature répétitive, le mètre semble artificiel, et il distrait (Arist. *Rhet.* 1408b21–23) :

τὸ δὲ σχῆμα τῆς λέξεως δεῖ μήτε ἔμμετρον εἶναι μήτε ἄρρυθμον· τὸ μὲν γὰρ ἀπίθανον (πεπλάσθαι γὰρ δοκεῖ), καὶ ἅμα καὶ ἐξίστησι.

La forme du style ne doit être ni métrique, ni arhythmique : en effet, le mètre n'est pas persuasif (car il semble artificiel), et tout ensemble, il distrait même.

Ps.-Scymnos semble donc se prémunir contre d'éventuels reproches quant à son choix de la forme versifiée, et souligne précisément le caractère persuasif de l'iambe, malgré l'opinion d'Aristote sur les mètres en général. Il va même plus loin : lorsque la forme versifiée est entrelacée à l'histoire, le discours en retire de la grâce (ἔχει γὰρ ἐπιτρέχουσιν ἐν αὐτῇ χάριν, ἢ ὅταν ἱστορία καὶ λέξις ἔμμετρος πλεκῆ, vv. 43–44).

Dans ce contexte concernant les trimètres iambiques, on remarque à nouveau l'emploi d'ἐπιτρέχω. C'est à partir de ce verbe qu'est formé l'adverbe ἐπιτροχάδην, utilisé plus tard par ps.-Manéthon (1,11) pour évoquer la façon dont Pétosiris compose ses écrits astrologiques. Cette correspondance est un indice supplémentaire qui confirme la supposition formulée plus haut : ps.-Manéthon a sans doute eu en main des vers iambiques de Pétosiris.

En somme, ps.-Scymnos affirme explicitement que le trimètre iambique est tout à fait adapté à une poésie visant à charmer et à instruire. Son poème géographique, qu'il inscrit dans la tradition d'Apollodore, remplit les deux fonctions du *docere* et du *delectare* (ps.-Scymnos, 92–94) :

ἦς ὁ κατακούσας οὐ μόνον τερφθήσεται,
ἅμα δ' ὠφελίαν ἀποίσειτ' εὐχρηστον μαθών,
εἰ μὴθὲν ἔτερον, φασί, ποῦ ποτ' ἐστὶ γῆς, ...

[Le sujet] : car les Laconiens sont des hommes de peu de mots – c'est-à-dire [qu' ἐπιτροχάδην signifie] de façon dense et abondante). Pour une acception péjorative du mot, voir *Od.* 18,26 avec le commentaire de Russo 1992 *ad loc.*, ainsi que Lausberg 1998 : § 299 ; § 881 pour la notion de brièveté en rhétorique (ἐπιτροχασμός). Pour la rapidité de l'iambe chez les poètes latins, voir la description d'Hor. *Ars* 252 *pes citus* avec le commentaire de Brink 1971 *ad loc.* pour d'autres exemples.

15 Heilen 2011 : 81 n. 290.

Celui qui l'aura écouté [sc. ce circuit, περίοδος] en sera non seulement charmé, mais en retirera aussi une ressource utile après avoir appris, à défaut d'autre chose, comme on dit, où il se trouve sur la Terre, ...

Les qualités du trimètre iambique mises en avant par ps.-Scymnos se retrouvent dans le prologue au poème géographique de Dionysios fils de Calliphon. Celui-ci ne mentionne pas explicitement son choix du trimètre, mais il indique que sa composition est métrique et concise (ταῦτ' ἐμμέτρως ῥηθήσεται ἐν βραχεῖ χρόνῳ, v. 10), claire (φανερῶς, v. 18), et propre à être mémorisée (διὰ μνήμης ἔχειν, v. 19). Il garantit la propriété instructive de son poème (συμφιλομάθησον, v. 23).

Ainsi, Apollodore, ps.-Scymnos et Dionysios, qui composent à une période relativement proche de l'activité de Néchepsos et Pétoisiris, s'expriment tous – explicitement ou non – sur l'emploi du trimètre iambique. C'est en faisant clairement référence au choix de ce mètre, différent de celui employé par Hésiode, Arcestratos, Aratos ou Nicandre, qu'ils assurent le caractère didactique de leur composition. Les vers astrologiques de Néchepsos et Pétoisiris sont à situer dans ce contexte littéraire de production didactique en trimètres iambiques.

Enfin, étant donné la sensibilité des anciens aux classifications littéraires par mètres, on ne peut passer sous silence la tradition littéraire de la poésie iambique, qui remonte à l'époque archaïque¹⁶. En effet, les vers d'Archiloque, le plus ancien représentant de la tradition iambique, partagent déjà des caractéristiques communes avec les *Travaux et les Jours* d'Hésiode, comme des vers à caractère gnomique, ou des outils littéraires tels que la fable animale¹⁷. Certains poètes iambiques reprennent précisément des thèmes abordés dans le poème hésiodique¹⁸.

De plus, l'une des caractéristiques particulières de la poésie iambique est le caractère personnel, voire autobiographique, de certaines pièces. Le poète donne des informations sur sa personne, et s'adresse à un individu nommé à qui il est fait des reproches. Ces aspects se trouvent également dans les *Travaux et les Jours* : le poète partage des détails autobiographiques sur sa vie, et blâme le comportement de son frère Persès. De manière plus générale, ces deux derniers points trouvent un parallèle dans la tradition didactique, où le poète s'adresse à un ou plusieurs destinataires avec autorité.

Bien plus, on considérait parfois l'iambe comme un mode d'expression particulièrement efficace, voire potentiellement mortel. Ceci est notamment illustré par une des légendes qui avaient cours au sujet d'Archiloque. S'étant finalement vu refuser le mariage qui lui avait été promis avec la fille de Lycambe, Archiloque

16 Sur la poésie iambique, voir entre autres West 1974 ; Steinrück 2000 ; Cavarzere/Aloni/Barchiesi 2001 ; Rotstein 2010 et Hawkins 2014 pour la continuité de la poétique de l'iambe sous l'Empire. Marcotte 1990 : 27 avec n. 16 souligne que les trimètres d'Apollodore n'ont rien de commun avec ceux des iambographes, mais admet la difficulté de tirer des conclusions satisfaisantes au vu de l'état trop fragmentaire des vers d'Apollodore.

17 Voir Dover 1964 : 196 pour les parallèles entre la poésie d'Archiloque et d'Hésiode.

18 C'est notamment le cas de Sémonide : voir Brown 1997 : 72–73 et Hunter 2014 : 157–166.

aurait composé des vers si percutants à l'encontre de celui-ci et de sa famille, qu'il les aurait poussés au suicide¹⁹. Cette histoire renvoie certainement au caractère insultant et licencieux si souvent associé à la poésie iambique. Bien entendu, ces aspects n'ont pas de lien direct avec le contenu d'un poème didactique. Cependant, ils font aussi partie de l'expression de ce caractère fortement personnel présenté – entre autres – par l'iambe. En tout état de cause, l'efficacité de l'iambe va assurément dans le sens du caractère persuasif de ce mètre évoqué par ps.-Scymnos (τὸ πιθανὸν τῆς λέξεως, v. 5), particulièrement souhaitable pour la didactique.

Enfin, il a été souligné que celui-ci évoque le trimètre iambique comme le mètre de la comédie (ἡ κωμῳδία v. 1 ; μέτρῳ ... | τῷ κωμικῷ v. 33–34). Cette appellation permet, à nouveau, d'établir un lien entre les trimètres didactiques de la période hellénistique et la poésie iambique archaïque. En effet, la comédie entretient avec la poésie iambique de nombreuses similarités²⁰.

Ainsi, les trimètres attribués à Néchepsos et Pétoisiris, les plus anciens vers astrologiques conservés, prennent place parmi la production didactique iambique de la période hellénistique. La forme métrique elle-même permet en outre d'établir une plus forte résonance avec la tradition didactique, par le détour de la poésie iambique archaïque et de ses affinités avec la poésie hésiodique.

Selon la chronologie des poèmes et fragments astrologiques parvenus jusqu'à nous, Manilius, Dorothéos et Anoubion ont été les premiers successeurs de Néchepsos et Pétoisiris. Les hexamètres de Manilius et de Dorothéos ont probablement quelque peu précédé les distiques d'Anoubion. Toutefois, on prendra tout d'abord en considération les vers élégiaques de ce dernier, étant donné que l'élégie présente des affinités certaines avec l'iambe, et particulièrement pertinentes pour la tradition didactique. Le poème d'Anoubion, à mi-chemin entre les iambe de Néchepsos et Pétoisiris et la poésie astrologique hexamétrique plus tardive, permettra de considérer plus précisément les divers enjeux suggérés par la forme métrique d'un poème.

19 Voir West 1974 : 26–28 ; et par exemple *Anth. Pal.* 7,69 ; *Hor. Epist.* 1,19,23–25 avec Mayer 1994 : *ad* 1,19,25. Une histoire semblable avait cours à propos du poète iambique Hipponax d'Éphèse, cf. *Plin. Nat.* 36,12 ; Hawkins 2014 : 1–2. Sur la légende, voir aussi Steinrück 2000 : 5–14.

20 West 1974 : 37 ; Rosen 1988 développe cet aspect et postule une influence de la poésie iambique sur la comédie ancienne. Il souligne d'ailleurs le caractère didactique que partagent certains aspects de l'iambe et de la comédie, en particulier dans le cadre de l'exhortation politique (pp. 18–21). Bowie 2002a s'oppose à la vision de Rosen et souligne uniquement quelques correspondances entre poésie iambique et comédie. Sur la question, voir aussi Zanetto 2001.

2 Le distique élégiaque

La poésie élégiaque présente des traits qui l'associent et à la poésie iambique, et à la poésie hexamétrique. Des points de contacts entre ces compositions en divers mètres peuvent être soulignés depuis la période archaïque jusqu'à l'époque impériale.

D'un point de vue métrique, le distique élégiaque se rapproche des diverses épodes pouvant être employées en poésie iambique. Entre élégie archaïque et iambe, on observe en outre plusieurs correspondances de contenu : tous deux peuvent être adressés à des individus nommés, et présentent parfois un ton sentencieux et moral²¹.

Bien plus, les parallèles qui ont été mis en évidence entre poésie iambique et didactique sont encore davantage exprimés dans l'élégie archaïque. En effet, la plupart des pièces élégiaques mettent en scène le poète lui-même, qui parle en son nom en s'adressant à une personne ou à un groupe de personnes. Le poète donne à son public divers avis, recommandations et exhortations qu'il appuiera par des maximes de portée générale.

Certains fragments attribués à Théognis illustrent particulièrement bien les liens entre élégie archaïque et poésie didactique : ils présentent un poète qui se nomme et s'adresse à un dénommé Cynos²². Les témoignages anciens montrent qu'au cours des siècles la réception de l'œuvre de Théognis a elle aussi été mise en relation avec des poètes ou des compositions didactiques. De fait, Isocrate cite Théognis aux côtés d'Hésiode et de Phocylide, généralement considérés comme étant les meilleurs des conseillers pour les hommes²³. Stobée considère que les vers de Théognis sont un traité (σύγγραμμα) sur la vertu et le vice des hommes, tout comme un cavalier composerait un texte sur l'équitation²⁴.

Le contexte principal de représentation de l'élégie archaïque était selon toute vraisemblance le banquet²⁵. Le cadre même de récitation élégiaque établit une relation avec la poésie didactique. En effet, certains fragments de poèmes élégiaques archaïques montrent de clairs échos aux *Travaux* et une adaptation

21 Dover 1964 : 183–195. Il estime que dans le cas d'Archiloque, il n'y avait pas de différence générique entre ses iambes et ses élégies. Sur la poésie iambique, ses particularités et ses points de contact avec la poésie élégiaque, voir West 1974 : 22–39. La proximité entre poésie iambique et élégiaque est par exemple illustrée par le fragment iambique de Sémonide à contenu philosophique, adressé à un jeune garçon (ὦ παῖ, fr. 1,1 West).

22 Voir par exemple Thgn. 19 ; 22–23 ; 39 ; 53 West. Sur le corpus de vers attribués à Théognis, constitué de fragments provenant en réalité d'auteurs et d'époques diverses, voir West 1974 : 40–71 ; Gerber 1997 : 117–128 ; Aloni/Iannucci 2007 : 141–145.

23 Isoc. *Ad Nicocl.* 43.

24 Stob. *Flor.* 4,29,53.

25 West 1974 : 10–13 énumère huit circonstances différentes de représentation élégiaque, ce qui semble excessif à Bowie 1986 qui en distingue quant à lui seulement deux, le symposium et les festivals publics.

en vers élégiaques de thèmes hésiodiques²⁶. Bien plus, certains passages du poème hésiodique sont tout à fait appropriés à un cadre de récitation symposiaque. Ainsi, d'aucuns sont d'avis qu'à l'origine, le banquet devait avoir été la circonstance pensée pour la récitation du poème hésiodique²⁷.

Cette esquisse a montré les points de contact que l'on peut établir entre poésie archaïque iambique et élégiaque en partant d'une perspective de genre didactique. Le poème d'Anoubion s'inscrit quant à lui dans le contexte de la littérature impériale, fortement influencée par la production hellénistique. Toutefois, il est nécessaire de souligner la présence de propriétés didactiques dans la poésie archaïque en distiques, afin de prendre en compte la linéarité du phénomène jusque dans les poèmes didactiques élégiaques d'époque romaine.

2.1 Distique et didactique

Tout comme les trimètres iambiques de Néchespos et Pétosiris, les distiques d'Anoubion ne sont pas un cas à part dans la tradition didactique²⁸. La forme métrique des *Aitia* de Callimaque, qui présente des affinités avec la tradition didactique, a certainement été d'une influence capitale²⁹. En outre, parmi les nombreux poèmes à caractère didactique composés à la période hellénistique et impériale, certains sont en distiques élégiaques : ils constituent un précédent qui a pu influencer Anoubion³⁰.

Ces poèmes ont pour la plupart été perdus, ou n'ont été conservés que sous la forme de fragments³¹. On peut cependant citer le distique géographique de Zénothémis (fin IV^e s. – début du III^e s. av. J.-C.), auteur aussi mentionné par Pline l'Ancien dans des contextes relatifs à des pierres ; quelques fragments d'un poème élégiaque du philosophe Timon (vers 320/315–230/225 av. J.-C.) ; un problème mathématique attribué à Archimède ; les deux distiques géographiques de Philostephanos de

26 Sur les liens entre les *Travaux* d'Hésiode et la poésie symposiaque archaïque, voir Hunter 2014 : 123–166.

27 Voir Hunter 2014 : 150–151 avec n. 70 pour davantage de bibliographie.

28 Sistakou 2014 : 122–123 mentionne un poème didactique en vers élégiaques de Critias d'Athènes, l'un des trente tyrans (vers 460–403 av. J.-C. ; fr. 6 et 7 West). Toutefois, il n'y a pas lieu de les considérer comme un poème didactique ; le contenu de ces fragments (en particulier fr. 6 West, sur les coutumes symposiaques des Lacédémoniens) correspond simplement à ce qu'on trouve dans l'épigramme archaïque relative au banquet.

29 Hutchinson 2003 étudie les *Aitia* en suivant le fil conducteur de la connaissance ; voir aussi Kässer 2005 ; Hutchinson 2008 : 42–65. Harder 2007 considère les *Aitia* comme un poème didactique, tout en dressant la liste des éléments qui les distinguent de ce genre dans Harder 2012 : 27–30.

30 Obbink 1999 : 64.

31 Harder 2011 : 177 recense tous les fragments relatifs à la poésie didactique (dans une acception large du terme) contenus dans le *SH*, et indique ceux composés en vers élégiaques. Voir aussi Sider 2014 : 28–29 ; Sistakou 2014 : 139–140.

Cyrène, élève de Callimaque ; les fragments élégiaques de Nicandre sur les serpents, ainsi que les vers médicaux d'Eudémos, de Philon de Tarse, d'Aglaïas, ou encore d'Andromachos³². Le domaine céleste n'est toutefois pas en reste : Hygin cite un pentamètre des *Phénomènes* d'Anacréon, poète hellénistique ; on a en outre conservé un fragment d'Artémidore (περι Ἐρωτος) en vers élégiaques, qui fait peut-être partie de ses Φαινόμενα³³.

Ces exemples montrent que le distique élégiaque n'était de loin pas négligé à la période hellénistique et impériale pour ce qui touche à la transmission d'un savoir en vers. L'utilisation de cette forme métrique n'est certainement pas sans lien avec les propriétés didactiques attachées à ce mètre dans l'élégie archaïque. Le peu de fragments conservés rend cependant la tâche difficile lorsqu'on désire considérer ces compositions aux côtés des poèmes hexamétriques d'Aratos et de Nicandre, les seules œuvres complètes de la période hellénistique parvenues jusqu'à nous. L'exemple d'Ovide dans le monde romain offre toutefois un parallèle qui permet de mieux apprécier les fonctions propres que peut revêtir un mètre, en particulier pour ce qui touche à la propriété didactique d'un poème.

On considère souvent le vers élégiaque comme un mètre particulièrement bien adapté à une poésie brève et personnelle ; l'élégie latine en est l'illustration la plus évidente. Dans le monde romain, le distique n'est toutefois pas absent du genre didactique ; il est même précisément choisi par Ovide pour servir cette fonction³⁴. Avec l'*Ars amatoria*, les *Remedia amoris*, et les *Medicamina*, celui-ci allie élégie amoureuse et poésie didactique ; avec les *Fastes*, il montre comment ce mètre peut tout aussi bien s'adapter à une poésie de plus grande envergure³⁵.

L'évocation d'un poète romain comme Ovide en regard des fragments astrologiques grecs d'Anoubion n'est pas hors de propos. En effet, les Latins sont de manière générale tributaires de la littérature grecque, mais une influence inverse n'est pas à exclure. Une empreinte latine sur la littérature grecque a d'ailleurs été spécifiquement postulée en rapport avec l'élégie³⁶. De plus, l'Égypte offre

32 Sur Zénothémis : *SH* 855–862 et Bowie 2002b ; Timon : *SH* 841–844 et Di Marco 2002 : 592 ; Archimède : *SH* 201 ; Philostephanos de Cyrène : *SH* 691–693 et Fornaro 2000 ; Nicandre : fr. 30–37 Gow/Scholfield et Gow/Scholfield 1953 : 142 ; 204–205 ; Eudémos : *SH* 412A et Di Marco 1998 ; Philon de Tarse (I^{er} s. ap. J.-C.) : *SH* 690 et Touwaide 2000 ; Aglaïas, sous Claude ou Néron : *SH* 18 ; Andromachos, médecin personnel de Néron : n°62, Heitsch 1964 : II, 7–15 et Nutton 1996.

33 Anacréon : Powell 1925 : 130 = Hyg. *Astr.* 2,6,2. Anacréon est mentionné dans la *Vita* II d'Aratos, cf. Martin 1998 : XVI. Artémidore : *SH* 214, voir Harder 2011 : 177 n. 18.

34 Le poète élégiaque Cornélius Gallus (I^{er} s. av. J.-C.) semble également avoir joué un rôle-clé dans la réception d'Hésiode à Rome, Rosati 2009 : 362–365.

35 Voir Prop. 4,1,57–70 sur l'élévation de l'élégie à un sujet plus grandiose, en l'occurrence étiologique, avec le commentaire de Fedeli/Dimundo/Ciccarelli 2015 I en particulier *ad* 4,1,55–60.

36 Voir l'article de Hose 1994 sur le fragment d'une élégie amoureuse grecque retrouvée sur un papyrus daté du II^e s. ap. J.-C. (P.Oxy. 54,3723). Nesselrath 2013 nuance la position de Hose ; mais voir en particulier ses pp. 300–301 où il recueille des témoignages attestant la connaissance d'œuvres latines

certainement un environnement intellectuel favorisant l'ouverture à la littérature latine³⁷. Et c'est précisément cette province qui, selon toute vraisemblance, est la patrie d'origine d'Anoubion. Il convient donc de prendre également en considération la production littéraire latine, et particulièrement celle d'Ovide. Celui-ci offre un précédent tant pour ce qui a trait à la tradition didactique que pour ce qui touche au domaine des étoiles qui rythment le cours de l'année.

On peut, avec raison, douter de la pertinence à considérer les *Fastes* comme représentatifs de la poésie didactique. Ce poème s'éloigne d'ailleurs grandement de l'*Ars amatoria*, où le poète use et joue avec les codes du genre. Néanmoins, tout comme leur modèle principal, les *Aitia* de Callimaque, les *Fastes* comportent certaines similarités avec d'autres poèmes didactiques³⁸.

Pris dans cette perspective, ils présentent un intérêt particulier pour la poésie d'Anoubion. En effet, il s'agit non seulement d'une composition en distiques élégiaques contenant des échos à la poésie didactique, mais elle touche également au domaine céleste. De plus, ce poème calendaire reflète dans sa structure la division de l'année : à chaque livre est consacré un mois. Le poème d'Anoubion était lui aussi divisé en plusieurs livres (au moins trois), ce qui atteste tout du moins une entreprise à relativement grande échelle.

À première vue, le distique élégiaque n'allait pas faciliter la tâche du poète latin, qui se proposait de retracer en vers l'écoulement de l'année. En effet, la dualité de ce mètre ne favorise pas une idée de flux continu comme le ferait l'hexamètre, précisément choisi pour le *perpetuum carmen* des *Métamorphoses*³⁹.

Les douze livres qu'aurait dû constituer le poème des *Fastes* devaient faire d'Ovide le fondateur de l'année romaine. Le distique est précisément choisi pour traiter d'un sujet élevé (*magna*), et contribue certainement à démarquer le poème calendaire des douze chants de l'épopée virgilienne⁴⁰. De fait, voici les mots que le poète prête à Junon (*Ov. Fast.* 6,21–24) :

par les Grecs de la haute époque impériale. Zito 2015 relève également une possible influence de l'élégie latine dans le poème de Maximos.

37 Hose 1994 : 80.

38 L'appartenance des *Aitia* et des *Fastes* au genre didactique divise. Certains les considèrent comme didactiques, dont Harder 2007. D'autres adoptent une position plus nuancée, notamment Volk 2002 : 42–43 qui considère les *Fastes* comme une composition sur le mode didactique (sur la notion de mode, voir Fowler 1982 : 106–111). Sur cette question, voir Fantham 1992 qui explore les liens – et les contrastes – entre les *Fastes* et les *Géorgiques* de Virgile. Gee 2000 : 21–65 étudie les interactions des *Fastes* avec la poésie élégiaque, étimologique, épique, et didactique ; voir aussi Gee 2002 sur les *Géorgiques* comme modèle des *Fastes*. Herbert-Brown 2002 : 112 pour sa part souligne la différence générique entre les *Fastes* et les *Astronomica* de Manilius.

39 Wilkinson 1955 : 280 ; Otis 1970 : 23 considère ce mètre comme un handicap ; Herbert-Brown 1994 : 2–3. Voir cependant Hinds 1987 sur les interférences génériques entre les *Fastes* et les *Métamorphoses*.

40 Herbert-Brown 1994 : 6–7.

*namque ait 'o uates, Romani conditor anni,
ause per exiguos magna referre modos,
ius tibi fecisti numen caeleste uidendi,
cum placuit numeris condere festa tuis (...)*'

Et de fait, elle [Junon] me dit : « Poète, fondateur de l'année romaine, qui as osé traiter d'un grand sujet en rythmes étroits, tu t'es obtenu le droit de voir une divinité céleste, étant donné qu'il t'a paru bon de fonder les fêtes dans tes propres mètres (...). »

Les mots *conditor*, *condere* et *audere* soulignent en effet l'innovation littéraire du poète, et ce précisément par le biais du distique élégiaque⁴¹. Ainsi, c'est le vers élégiaque, avec sa facture adaptée à de plus brèves unités de sens, qui a paru approprié au poète pour traiter le cours de l'année dans le fractionnement de ses mois⁴².

Avec son poème élégiaque, Anoubion fait probablement état de prétentions littéraires similaires. Il est le seul poète connu à avoir utilisé le distique pour un poème astrologique : ses vers élégiaques se distinguent de la production exclusivement hexamétrique des successeurs de Néchepsos et Pétoisiris.

Le poète semble conscient de l'originalité de son entreprise, et fait explicitement allusion au mètre qu'il emploie (Anoub. fr. 17q,1-2) :

λοῦπόν μοι Μοῦσαι δότ' ἀεῖσαι πλείονα τούτων
εἰς ἐτέραν βίβλον τῶδε μέτρῳ πρὸς ἔπος.

Donnez-moi encore, Muses, de chanter des vers plus nombreux que ceux-ci dans un autre livre, en utilisant ce mètre en rapport avec le propos.

Dans ce distique, Anoubion fait précisément référence au mètre utilisé dans la deuxième moitié du pentamètre (τῶδε μέτρῳ). Bien plus, l'à-propos de ce choix est affirmé par les mots qui le clôturent (πρὸς ἔπος) : cette expression est en effet fréquemment utilisée pour souligner la pertinence d'un discours ou d'une démarche⁴³. Un jeu similaire a été relevé dans les *Amores* d'Ovide. Le poète affirme la pertinence entre forme et contenu dès le deuxième vers du recueil, et ce au moment même où l'on prend conscience qu'il ne s'agit pas d'un hexamètre, mais d'un pentamètre (Ov. *Am.* 1,1,1-2)⁴⁴ :

41 Bömer 1957-1958 *ad* 6,24 souligne la signification poétique que peut prendre *condere* (chanter). Littlewood 2006 : *ad* 6,21-24 insiste toutefois sur le *primus* motif auquel il est fait allusion par les mots *conditor*, *condere*, *audere*.

42 Otis 1970 : 38-42 ; 332-333 souligne les unités indépendantes formées par la paire hexamètre-pentamètre dans les *Fastes*, et qui viennent, selon lui, freiner le déroulement de la narration.

43 Par exemple, οὐδὲν πρὸς ἔπος, Ar. *Eccl.* 751 ; Luc. *Hermot.* 36 ; μηδὲν πρὸς ἔπος, Plat. *Euthyd.* 295c ; τί πρὸς ἔπος, Plat. *Phileb.* 18d. Pour une interprétation de πρὸς ἔπος en tant qu'allusion à l'hexamètre dactylique, voir Köchly 1862 : 94 ; LV ; Kroll 1928 : 1104. Les références explicites au mètre que les poètes utilisent ou qu'ils vont utiliser dans la suite ne sont pas rares : voir le commentaire de Schubert 2015 : *ad* fr. 17q. Voir aussi Ov. *Am.* 1,1,3-4 ; *Fast.* 2,3-8.

44 Barchiesi 1997 : 23, qui présente d'autres exemples du rôle du pentamètre dans la poésie ovidienne aux pp. 19-23 ; voir aussi Morgan 2010 : 345-359.

*arma graui numero uiolentaque bella parabam
edere, materia conueniente modis.*

C'est les armes et les guerres violentes que j'allais exposer sur un rythme imposant, en un sujet approprié au mètre.

Dans cet exemple, comme bien souvent, le distique élégiaque est considéré par rapport à l'hexamètre dactylique : de manière schématique, l'élégie, symbole de raffinement, de légèreté et de paix, s'oppose à la lourdeur guerrière de l'épopée hexamétrique⁴⁵. Le poème d'Anoubion se situe toutefois dans un contexte d'influences métriques et littéraires quelque peu plus complexes.

Anoubion est vraisemblablement actif autour du I^{er} s. ap. J.-C. ; les sources papyrologiques indiquent tout du moins un *terminus ante quem* à la fin du II^e s.⁴⁶. Il est probablement contemporain de Dorotheos, ou un peu plus jeune que celui-ci. Ainsi, d'un point de vue historique, l'élégie astrologique d'Anoubion succède aux vers hexamétriques de Manilius et sans doute à ceux de Dorotheos, eux-mêmes précédés par les vers iambiques de Néchepsos et Pétosiris. Le distique élégiaque d'Anoubion se distingue donc non seulement de l'hexamètre, probablement dans une recherche d'esthétique comparable à celle d'Ovide pour les *Fastes*, mais aussi du trimètre iambique, avec lequel il partage un certain nombre d'affinités soulignées plus haut.

Ps.-Manéthon révèle sans doute une attitude analogue dans le prologue du premier chant : il est explicite quant à son emploi de l'hexamètre, qu'il oppose à la brièveté (probablement iambique) des écrits de Pétosiris⁴⁷. Enfin, dans le cas d'Anoubion, la sélection du distique reflète la variété des mètres utilisés par les poètes de la période hellénistique pour des compositions didactiques.

En somme, Anoubion affirme que le vers élégiaque est approprié à sa matière (τῶδε μέτρῳ πρὸς ἔπος, fr. 17q,2). En effet, la discontinuité du distique peut même se révéler être un avantage pour un exposé astrologique : plusieurs éléments vérifient ce fait.

Tout d'abord, il a été souligné qu'au niveau de la forme, la qualité didactique la plus évidente d'un texte versifié est certainement d'être plus facilement mémorisable qu'un texte en prose. Les témoignages attestant la fonction mnémotechnique du vers

45 Il va sans dire que cette opposition générale ne rend pas justice à la subtilité, par exemple, de Callim. *Aet.* fr. 1 Harder = 1 Pfeiffer. Harder 2012 II : 10–11 souligne que le prologue aux *Aitia* n'est pas un rejet de l'épopée, mais une critique littéraire sur des notions de style et de qualités poétiques pouvant s'appliquer à divers types de compositions, parmi lesquels les poèmes épiques. Sur l'opposition entre élégie et épopée chez les poètes latins, voir entre autres Prop. 3,1 ; 3,3 avec le commentaire de Fedeli 1985 ; Gee 2000 : 21–47 discute cette question par rapport aux *Fastes* d'Ovide. Barchiesi 1991 : 15–16 souligne la caractéristique pacifique du dieu Janus dans les *Fastes*, en contraste avec la notion guerrière de l'épopée ; mais voir Hardie 1991 pour une lecture double de Janus.

46 Schubert 2015 : XIII–XIV.

47 Ps.-Maneth. 1,11–13, cf. III.1 pour la citation du passage.

ne manquent pas, et s'appliquent à tout poème, indépendamment du mètre. Ainsi, Galien loue les recettes médicales versifiées d'Andromachos (en distiques élégiaques) et de Damokratès (en trimètres iambiques), car elles facilitent l'apprentissage par cœur et rendent le contenu moins aisément falsifiable⁴⁸. D'autres auteurs évoquent plus précisément la mémorisation d'élégies archaïques. À propos de Solon, Plutarque rapporte l'anecdote suivante (Plut. *Solon* 8,1) :

ἐλεγεία δὲ κρύφα συνθεῖς καὶ μελετήσας ὥστε λέγειν ἀπὸ στόματος, ἐξεπήδησεν εἰς τὴν ἀγορὰν ἄφνω, πιλίδιον περιθέμενος. ὄχλου δὲ πολλοῦ συνδραμόντος, ἀναβάς ἐπὶ τὸν τοῦ κήρυκος λίθον, ἐν ᾧ δὴ διεξήλθε τὴν ἐλεγείαν ἧς ἔστιν ἀρχή (fr. 2 D.)

αὐτὸς κῆρυξ ἦλθον ἀφ' ἡμερτῆς Σαλαμῖνος,
κόσμον ἐπέων ᾧ δὴν ἀντ' ἀγορῆς θέμενος.

τοῦτο τὸ ποίημα Σαλαμῖς ἐπιγράφεται καὶ στίχων ἑκατόν ἐστι, χαριέντως πάνυ πεποιημένων.

Et ayant composé une élégie en secret, et s'étant entraîné à la dire par cœur, il fit tout à coup irruption dans l'agora, coiffé d'un petit chapeau. Une foule nombreuse était accourue ; après être monté sur le rocher du héraut, il chanta toute son élégie, dont voici le début :

Moi, en héraut, je suis venu de la charmante Salamine,
après avoir composé un chant versifié au lieu d'une harangue.

Ce poème est intitulé *Salamine* et comporte cent vers composés de façon tout à fait charmante.

Athénée quant à lui évoque la récitation des élégies de Tyrtée dans un contexte guerrier (Ath. 14,630f) :

καὶ αὐτοὶ δ' οἱ Λάκωνες ἐν τοῖς πολέμοις τὰ Τυρταίου ποιήματα ἀπομνημονεύοντες ἔνρυθμον κίνησιν ποιοῦνται.

Les Lacédémoniens eux-mêmes, à la guerre, marchent en rythme en récitant par cœur les poèmes de Tyrtée.

La dualité du mètre élégiaque n'est donc pas un frein à la mémorisation. Bien plus, un autre aspect précisément lié à cette binarité mérite d'être mentionné. Comme on l'a souligné pour les *Fastes*, la facture du distique ne permet pas le flot continu des vers, à l'inverse des hexamètres ou des trimètres iambiques. Cette particularité est parfois considérée comme une faiblesse du vers⁴⁹. Toutefois, elle semble précisément avoir été mise à profit par Anoubion ; c'est peut-être cette caractéristique même qui a été décisive pour le choix de la forme de son poème.

De fait, le distique favorise une unité de sens sur deux vers : les prédictions astrologiques cadrent parfaitement à ce schéma. En premier lieu en effet, il est question d'observer, ou d'exposer, les différentes configurations possibles des

48 Cf. I.4.4.

49 Otis 1970 : 23 ; III.2.1.

corps célestes dans le ciel. En second lieu, il s'agit de prédire les répercussions qu'auront ces dispositions sur la vie des hommes. L'organisation de la matière peut être vue sur deux plans : celui de la protase – si tel astre se trouve dans tel endroit du ciel –, et celui de l'apodose – telle prédiction, favorable ou non, en sera tirée – (Anoub. fr. 7,8–9) :

εἰ δ' ὁ Κρόνος Σ[τ]ιλβοντα διάμετρ[ρον διατηρεῖ,
οὐ δοτικὸν τέκνων τὸν τρόπον ἐκφέρεται.]

Et si Cronos [Saturne] observe le Resplendissant [Mercure] en position diamétrale, il s'ensuit que la caractéristique (du natif) est qu'il ne lui est pas accordé d'enfants.

Ainsi, la forme métrique elle-même est mise à profit pour véhiculer la matière enseignée. La protase est aisément contenue dans l'hexamètre, tandis que le pentamètre présente l'apodose.

Cette qualité physique du distique présente un avantage supplémentaire dans un contexte d'observation de phénomènes célestes et de leurs contreparties terrestres. Dans cette paire élégiaque, le poète utilise de manière iconique la grandeur de l'hexamètre pour décrire une configuration céleste, et le pentamètre, plus petit et plus humble, pour en illustrer la conséquence humaine. De cette manière, il emploie l'architecture binaire du mètre comme un reflet du fondement de l'astrologie : l'action des astres sur la vie des hommes⁵⁰.

De même, à la paire du distique est liée une idée d'élévation (avec l'hexamètre), et de retombée (avec le pentamètre), illustrée par les mots d'Ovide (*Ov. Am.* 1,1,27–28)⁵¹ :

*sex mihi surgat opus numeris, in quinque residat ;
ferrea cum uestris bella ualete modis.*

Que mon œuvre s'élève en six pieds, qu'elle retombe en cinq : adieu, guerres cruelles, avec vos rythmes.

Cette dynamique générale du distique reflète elle aussi la dynamique céleste, rythmée par le lever et le coucher des astres.

Dans le poème d'Anoubion, la correspondance entre protase et hexamètre d'une part, apodose et pentamètre d'autre part, est récurrente, mais elle ne constitue pas une règle absolue⁵². En effet, les configurations célestes sont pour la plupart complexes ; il

50 Pour d'autres exemples, voir Anoub. fr. 3a ; 3b ; 3c ; 3d ; 4,17–18 ; 5,13–14 ; 7,8–9 ; 9 ; 11,5–6 ; 17b ; 17d ; 17j,1–4 ; 17k ; 17l ; 17m,2–3 ; 17n ; 17p, auxquels on peut ajouter les fr. 3e et 10e (dont ne sont conservés que les pentamètres). Une variation de ce système est illustrée par le fr. 7,1–2 et 7,3–4, où l'apodose n'intervient qu'en deuxième partie du pentamètre. Sur la qualité du distique élégiaque grec, qui contient une dimension de grandeur tout en étant adapté à une poésie plus personnelle, voir Fantuzzi/Hunter 2004 : 34.

51 McKeown 1989 *ad* 1,1,27–28 renvoie à Plin. *Ep.* 5,17,2, qui suggère cette même idée à propos des vers élégiaques (*nunc attollebatur, nunc residebat*) cf. III.2.3 pour la citation du passage en entier.

52 Anoub. fr. 4,19–20 en est un bon contre-exemple : la paire débute avec l'apodose terrestre dans l'hexamètre, et la protase céleste dans le pentamètre.

en va de même pour les prédictions, souvent multiples et nuancées. En conséquence, le poète nécessite d'ordinaire bien plus que la paire formée par l'hexamètre et le pentamètre pour exposer l'ensemble de sa matière (Anoub. fr. 5,7–12) :

- αὐτίκα γὰρ Κυθήρεια μεσουραnéουσα Κρόνῳ σὺν
 εἰν ἰδίῳσι τόποις τοῦ Πυρόεντος ἄτερ
 σύμβιον ἢ πενιχράν ἢ πρεσβυτέραν τε δίδωσι·
 (10) κέντρον ὃ τὴν δύναμιν ἄντροπος ἔσχε τόπου
 οὐ πάντως δὲ κόρην, ἀλλ' ἢ χήραν τε νέαν τε
 σύν τοι καὶ βιότῳ νῆ Δί' ἔδωκ' ἀλ[οχο]ν.

Pour commencer en effet, si Cythérée [Vénus] se trouve au Milieu du Ciel avec Cronos [Saturne] dans ses propres lieux, sans l'Enflammé [Mars], elle donne une épouse pauvre ou âgée ; le centre qui a reçu la puissance d'un lieu en aspect opposé ne donne en aucun cas pour épouse une jeune fille, mais en vérité une veuve qui est aussi jeune, et assurément – par Zeus ! – également avec des ressources.

Chacun des vers contient une idée qui doit cependant être complétée avec ce qui précède ou ce qui suit. Les conditions et conséquences vont au-delà de la paire élégiaque. Dans cet extrait, un distique entier est utilisé pour établir la configuration céleste ; le résultat de l'influence est donné dans l'hexamètre suivant. Le pentamètre qui suit expose une autre hypothèse, dont l'influence est développée dans un distique entier. Ainsi, on obtient le schéma suivant :

Protase = hexamètre + pentamètre
 Apodose = hexamètre
 Protase = pentamètre
 Apodose = hexamètre + pentamètre

L'architecture du distique est ainsi employée pour lier entre elles les diverses conditions et conséquences astrologiques. De cette façon, le poète propose sur la thématique du mariage un morceau de six vers construit de manière structurée. Il peut facilement être distingué de ce qui précède et de ce qui suit. La matière est donc agencée dans une succession de distiques qui offre un cadre pour distinguer les diverses étapes du raisonnement.

Ces exemples ont montré qu'en principe, chaque vers présente une unité de sens. Pour que la matière astrologique prenne toute sa signification, il est nécessaire qu'un hexamètre soit complété par le pentamètre suivant, ou que celui-ci soit éclairci par le contenu du vers précédent. L'agencement des données astrologiques dans le distique d'Anoubion se rapproche donc davantage de la pratique des poètes élégiaques latins comme Tibulle, Propertius et Ovide, que de celle des Grecs, où le sens transgresse volontiers l'unité du vers⁵³.

53 Sur la pratique métrique de Tibulle, Propertius et Ovide, voir Platnauer 1951, en particulier les pp. 27–33. Wilkinson 1955 : 30–35 souligne que dans les vers élégiaques grecs, le sens est plus

Toutefois, on observe parfois quelques écarts à cette ligne de conduite générale. Le fr. 8 présente un enjambement (vv. 31–32), et la protase est placée dans le pentamètre (v. 29) (Anoub. fr. 8,29–33) :

- εί δ'ἔξεν ἐν Κρειῶ [ώρο]νομῶν Πυρόεις,
 (30) Φαί[νω]γ ζ[ε]γγίτης [τ]ε καὶ εὐε[ι]δῆς Κυθήρει[α]
 δοϋ[λ]ην ἢ γραῖαν ἢ πανατιμοτάτην
 σύμβιον ὄψογται· εἰ καὶ Στίλβων δὲ παρείη,
 πόρ[ν]ην εἰς θαλάμους ἴεται ὡς ἄλοχ[ο]ν.]

Si l'Enflammé [Mars], à l'horoscope, se trouvait dans le Bélier, si le Brillant lui est associé, de même que la belle Cythérée [Vénus], ils (les natifs) verront une épouse de condition servile, ou âgée, ou sans dignité aucune : et si le Resplendissant [Mercure] est présent, il (le natif) laisse entrer dans sa chambre nuptiale une prostituée comme épouse.

L'extrait concernant les épileptiques et les maladies s'achève quant à lui sur un hexamètre, et non pas un pentamètre (Anoub. fr. 7,10–16) :

- (10) εἰ δὲ μιν ἐν τροπικ[ο]ῖς ἢ δι[σσο]ρ[ι]ς [μαρτυρούσιν]
 Ἄρης καὶ Στίλβων ὠρονομοῦν[τες ὁμοῦ,]
 καὶ Φαέθων δύνη, ἐπιληπτ[ι]κός ὁ τρόπος ἐστίν.
 ῥέζουσιν κατὰ πᾶν πτωματικ[ο]ῦς ~ ~ - .]
 ταῦτὸ δὲ ποιῶσιν μόνοι . . . [~ - ~ - × ·]
 (15) κῆν Φαέθων δύνη, ὠρονομηῖ δὲ Κ[ύπρις,]
 τεύχουσιν νοσηροῦς μανιώδεις πτωματικ[ο]ῦς τε.]

Si c'est dans des signes tropiques ou doubles qu'Arès [Mars] et le Resplendissant [Mercure] le regardent (le natif), ensemble à l'horoscope, et que l'Éclatant est au Couchant, la caractéristique (du natif) est d'être épileptique. Ils rendent en principe (ces personnes) sujettes à l'épilepsie. Et ils causent la même influence s'ils sont seuls (...) ; et si l'Éclatant [Jupiter] est au Couchant, et que Cypris [Vénus] est à l'horoscope, ils produisent des personnes malades, à la manière de fous, et des épileptiques.

En somme, on remarque dans les fragments d'Anoubion une tendance à utiliser la structure du vers élégiaque comme un moyen didactique pour véhiculer la matière astrologique. Un grand nombre de distiques contient la protase dans l'hexamètre et l'apodose dans le pentamètre, bien que cela ne soit pas strictement systématique. Le reste des vers conservés présente une variation de ce schéma : certaines prédictions sont filées sur plusieurs distiques successifs.

De manière générale, l'organisation binaire de la matière contribue à segmenter l'information. Avec le distique élégiaque, le poète évite d'exposer son enseignement en un flux ininterrompu de vers identiques, et tourne à son avantage la dualité de ce mètre.

La segmentation de l'information sur des paires ou des groupes de paires élégiaques trouve peut-être un écho dans une pratique poétique identifiée dans

indépendant de la structure métrique qu'il ne l'est chez les Latins. Tibulle et Propertius en particulier l'harmonisent volontiers à la paire du distique ; Ovide tend à s'en tenir à l'unité même du vers.

les élégies archaïques. En effet, un bon nombre d'entre elles semblent avoir été structurées par des séquences généralement constituées de cinq distiques formant des unités poétiques cohérentes (ou « stanzas »)⁵⁴. Le poème d'Anoubion est trop fragmentaire pour pouvoir déterminer si celui-ci a, ici ou là, repris cet usage⁵⁵. Le nombre de distiques utilisés dans des unités cohérentes est au contraire plutôt variable. Cette idée de structure interne à l'élégie archaïque n'est toutefois pas inutile pour aborder le poème d'Anoubion sous un autre angle, celui du lien entre distique élégiaque, épigrammes et catalogues.

2.2 Distique, épigrammes, catalogues

Dans le poème d'Anoubion, les diverses séquences délimitées par le contenu d'une part, et par la forme métrique d'autre part, ne sont pas très éloignées de ce qu'on trouve dans la poésie épigrammatique. Tout d'abord, le distique élégiaque est le mètre de prédilection de ces courtes pièces⁵⁶. De plus, on peut établir des correspondances entre la poésie didactique et certaines épigrammes conservées⁵⁷.

En effet, parmi les épigrammes de Posidippe de Pella, au III^e s. av. J.-C., certaines concernent des présages à tirer de diverses situations. Un vieil homme pleurant à un carrefour est un signe de mauvais augure pour celui qui part à la guerre ; une statue qui transpire annonce de grandes épreuves pour le citoyen⁵⁸. Quatre d'entre elles se rattachent plus précisément à la tradition des signes météorologiques et naturels comme on en trouve dans la partie des Διοσημεΐα des *Phénomènes* d'Aratos⁵⁹. Elles concernent les présages de bon ou de mauvais augure à tirer des oiseaux, pour la pêche ou la navigation (Posidipp. *Epigr.* 23)⁶⁰ :

54 Faraone 2008.

55 Anoub. fr. 2, composé de six distiques, pourrait éventuellement refléter cette pratique : ce morceau est cité de manière indépendante par Heph. 2,2,11–14 ; celui-ci en fournit ensuite une paraphrase (Heph. 2,2,15–17, cf. *Epit.* 4,21,4–7). La séquence de six paires élégiaques, au lieu de cinq, serait une innovation de Xénophane : voir Faraone 2008 : 116–127, qui étudie également la reprise de cette pratique archaïque par Callimaque dans le prologue aux *Aitia* (pp. 138–155).

56 Vers la moitié du VI^e s. av. J.-C., le distique élégiaque était régulièrement utilisé pour les épitaphes ; dès le V^e s. av. J.-C., ce vers est devenu le mètre usuel pour les inscriptions versifiées en général. Voir West 1974 : 2 ; West 1982 : 44.

57 Sider 2005 : 176 plaide en faveur d'une extension de la notion de poésie didactique à des compositions plus brèves.

58 Posidipp. *Epigr.* 28 ; 30. Le motif de la statue transpirante comme présage de mauvais augure revient dans une épigramme de l'*Anth. Pal.* 9,534, voir Baumbach chez Seidensticker/Stähli/Wessels 2015 : 113.

59 Voir Sider 2005 : 170 sur la possibilité qu'Aratos et Posidippe se soient connus à Pella.

60 Posidipp. *Epigr.* 21–24. Voir Sider 2005 pour une analyse de ces quatre épigrammes et de leur lien avec la poésie didactique. Sur les épigrammes de Posidippe en général, voir les pages de Bing 2009 : 177–271.

ἡερίην αἴθυσαν ἰδῶ[ν ὑπ]ὸ κῦμα[α] θαλάσσης
 δυομένην, ἀλιεῦ{ς}, ὅ ἤ[μα φ]ύλα[σ]σ{ε} ἀγαθ[όν]-
 καὶ πολυάγκιστρον κ[αθίει] καὶ βάλλε σαγήνην
 κ[αὶ] κύρτους ἄγρης οὔ[ποτ' ἄ]πει[ι] κεγεός.

Si tu as vu la foulque aérienne plongeant sous la vague de la mer, ô pêcheur, considère cela comme un bon signe : fais descendre ta ligne aux nombreux hameçons et jette nasse et paniers : jamais tu ne t'en retourneras sans proie.

Le contenu de cette épigramme est comparable à ce qu'on trouve dans la poésie didactique. Le poète s'adresse à un destinataire (ici, le pêcheur) et lui enseigne quelles conclusions tirer de la présence de tel ou tel oiseau en mer. Il allie des tournures épiques à un vocabulaire technique emprunté aux traités en prose⁶¹.

Les épigrammes de Posidippe méritent d'être mentionnées aux côtés du poème d'Anoubion car elles offrent un précédent d'époque hellénistique à l'utilisation du distique pour l'établissement de prédictions. De plus, elles proposent un parallèle épigrammatique aux signes météorologiques présentés dans les *Phénomènes* d'Aratos, dont le succès n'est certainement pas sans lien avec l'apparition d'une production didactique astrologique.

Bien entendu, le format de ces pièces diffère du poème d'Anoubion, constitué d'au moins trois chants. Toutefois, les différentes étapes du raisonnement astrologique sont comparables à une suite d'épigrammes qui organisent la matière, ce qui peut être une aide pour en mémoriser le contenu. En effet, la paire, ou la succession de paires du distique contribue à distinguer nettement le passage d'une prédiction à une autre, ou d'un thème à un autre, ce que le flux continu de l'hexamètre ne permet pas. Certains passages du poème sont de ce fait comparables à un catalogue de prédictions, clairement délimités par la forme des vers.

La propriété catalogique des poèmes astrologiques sera développée ultérieurement, en relation avec la qualité de l'hexamètre dactylique. Le poème d'Anoubion en offre toutefois un avant-goût. De fait, à côté de la segmentation des prédictions par la paire ou la succession de paires élégiaques, de nombreux pronostics sont caractérisés par un marqueur syntaxique ou verbal récurrent. Parfois, la protase contient uniquement un participe à valeur hypothétique, mais bien souvent, elle s'ouvre sur la formule εἰ (δέ) ou ἦν (δέ)⁶². À nouveau, cela ne constitue pas une règle systématique, mais c'est assurément un usage fréquent⁶³.

61 Sur le style et le vocabulaire, voir le commentaire de l'épigramme par Baumbach chez Seidensticker/Stähli/Wessels 2015 : 121–122.

62 Les divers passages d'Anoubion cités plus haut en sont représentatifs : fr. 5,7 Κυθέρεια μεσουρανέουσα ; fr. 7,8 ; 7,10 et 8,29 εἰ δέ). Comparer de même Posidipp. *Epigr.* 23,1 ἰδῶ[ν].

63 Pour εἰ δέ et semblables en première position dans le vers : Anoub. fr. 2,11 ; 3a,1 ; 3d,1 ; 4,5 ; 4,6 ; 4,10 ; 4,17 ; 4,22 ; 5,13 ; 5,15 ; 6b,5 ; 7,1 ; 7,3 ; 7,8 ; 7,10 ; 7,15 ; 7,17 ; 7,21 ; 8,29 ; 8,34 ; 8,55 ; 11,1 ; 11,5 ; 11,18 ; 11,24 ; 11,38 ; 11,49 ; 11,53 ; 11,60 ; 12,25 ; 12,28 ; 17j,3 ; 17m,1 ; 17n,1. Ailleurs, la particule hypothétique intervient en cours de vers, par exemple fr. 8,32 ; 8,37, etc.

De tels marqueurs formulaires organisant la succession des prédictions offrent une résonnance avec les poèmes de type catalogique, et tout particulièrement avec le *Catalogue des femmes* hésiodique. Les noms de certaines femmes mortelles s'étant unies à des dieux sont en effet introduits par la formule ἢ' οἷη (« ou comme »). Certaines élégies hellénistiques à caractère catalogique présentent une organisation similaire de la matière : les éléments recensés sont introduits par des expressions formulaires récurrentes. Dans la *Leontion* d'Hermesianax (III^e s. av. J.-C.), le poète fournit un catalogue de poètes et de philosophes amoureux, dont certains sont introduits par les marqueurs οἷη(ν) μέν, (δ') οἷα ou encore οἷω δ'. Dans l'élégie sur les tatouages, chacun d'eux est introduit par la formule στίξω (δέ) (et je tatouerai ...) ⁶⁴.

En sus de la dimension formelle du mètre, Anoubion met ainsi à profit d'autres outils pour délimiter entre elles les diverses prédictions données. Il exploite la dimension hypothétique d'une prévision astrologique comme marqueur introductif d'une nouvelle condition (εἰ δέ), et donc d'une nouvelle conséquence. Il distingue entre elles les configurations diverses et nuancées qu'il répertorie.

En somme, le distique élégiaque comporte une multitude de qualités qui s'adaptent parfaitement à la discipline astrologique et à son message ; les vers d'Anoubion en sont la démonstration. Avant d'en venir aux poèmes astrologiques hexamétriques, il reste à mentionner une dernière qualité liée à la structure métrique binaire du distique : le parallèle avec la dualité de ton et de style qu'elle permet.

2.3 Élégie, étologie

Le distique élégiaque est souvent perçu comme un mètre adapté à une poésie plus légère et plus subtile que l'épopée hexamétrique. Dans une de ses lettres, Pline met précisément en lien le vers élégiaque avec la possibilité d'exprimer le raffinement tout comme la grandeur (Plin. *Ep.* 5,17,2) :

recitabat καταστρεπισμῶν eruditam sane luculentamque materiam. scripta elegis erat fluentibus et teneris et enodibus, sublimibus etiam, ut poposcit locus. apte enim et uarie nunc attollebatur, nunc residebat ; excelsa depressis, exilia plenis, seueris iucunda mutabat, omnia ingenio pari.

Il [Calpurnius Piso] faisait une lecture publique de *Catastérismes*, une matière savante assurément, et d'importance. Elle était traitée en vers élégiaques coulants, délicats et souples, même sublimes, comme l'exigeait le lieu. En effet, tantôt le style s'élevait de manière adéquate et variée, tantôt il retombait ; le sublime passait à l'humble, le faible au substantiel, le sérieux à l'agréable ; tout avec un talent égal.

64 Hermesianax, *Leontion* fr. 7,1 ; 7,57 ; 7,71 ; 7,85 ; 7,89 Powell. L'élégie sur les tatouages est éditée par Huys 1991 ; pour une discussion de ces textes et davantage d'exemples, voir Hunter 2005a : 259–265.

Rien n'a été conservé de ces *Catastérismes*, récités par Calpurnius Piso, actif au début du II^e s. ap. J.-C.⁶⁵. Le titre donné par Pline, *καταστερισμῶν*, n'implique pas forcément qu'il s'agissait de vers grecs : Quintilien mentionne la préférence des auteurs latins pour des titres en grec⁶⁶. Le sujet du poème traite visiblement des catastérismes, qui appartiennent au domaine de l'étiologie. C'est une thématique déjà abordée en prose par Ératosthène au III^e s. av. J.-C., ainsi que dans son *Érigoné* en vers élégiaques ; elle sera exploitée, entre autres, par Aratos et Callimaque⁶⁷.

Cet extrait atteste donc l'existence d'un autre poème de la période impériale – à côté des *Fastes* d'Ovide et du poème d'Anoubion – où les vers élégiaques sont associés au domaine céleste. Le vocabulaire employé par Pline (*eruditam, teneris, depressis, exilia*, etc.) reflète l'esthétique traditionnellement associée à la poésie élégiaque et à l'œuvre de Callimaque en particulier⁶⁸.

En considérant le poème d'Anoubion dans ce contexte, le choix du distique élégiaque pour traiter un sujet comme l'astrologie devient encore plus pertinent étant donné l'association de ce mètre avec la poésie personnelle, érudite, et étiologique. L'astrologie répond parfaitement à ces attentes : c'est une science qui concerne avant tout l'individu dans son quotidien. La vie et les actions humaines sont déterminées par les astres ; en ce sens, la sphère céleste est l'origine d'un état de fait dans le monde sublunaire. Ainsi, en plus de la dimension scientifique et personnelle, l'astrologie élégiaque possède une qualité étiologique : elle recèle les causes d'une réalité à venir⁶⁹.

En conclusion, avec un poème composé en distiques élégiaques, Anoubion établit un réseau de correspondances qui font écho à diverses traditions littéraires : élégie grecque, épigramme, étiologie, et peut-être même élégie romaine. Dans la lignée des poètes grecs de la période hellénistique et impériale qui ont privilégié le distique pour des compositions techniques, et à l'instar d'Ovide dans le monde romain, Anoubion propose une alternative à l'hexamètre dactylique, mètre de prédilection pour la poésie didactique.

65 Il s'agit vraisemblablement de Calpurnius Piso, consul ordinaire en 111 ap. J.-C., ou peut-être de son frère : voir Zehnacker/Méthy 2011 : 187–188. Le passage de Pline est cité par Obbink 1999 : 64.

66 Quint. *Inst.* 12,10,33 *itaque tanto est sermo Graecus Latino iucundior ut nostri poetae, quotiens dulce carmen esse uoluerunt, illorum id nominibus exornent*. (Aussi la langue grecque est plus agréable que la langue latine au point que nos poètes, chaque fois qu'ils ont voulu qu'un poème soit suave, l'ornent de leurs noms). Voir la discussion au sujet de ce passage chez Nesselrath 2013 : 312.

67 Les fragments de l'*Érigoné* sont édités et commentés par Rosokoki 1995 ; sur Ératosthène et les *Catastérismes*, voir l'introduction à l'édition de Pâmias i Massana/Zucker 2013, et en général Cusset 2008 sur la science et la poésie chez Ératosthène. Arat. *Phaen.* 24–44 relate entre autres le catastérisme des Ourse ; Callimaque traite du catastérisme de la *Coma Berenices* en clôture du dernier livre de ses *Aitia* (fr. 110 Harder = 110 Pfeiffer) ; le poème sera repris par Catulle 66. Sur l'*Érigoné* dans les *Géorgiques* de Virgile, voir Mac Góráin 2014. Manilius critique les poètes qui, par leurs catastérismes, font du ciel une fable construite de toute pièce par les hommes (*Astr.* 2,25–38). Voir par exemple Prop. 3,1 avec le commentaire de Fedeli 1985 *ad loc.*

69 Noter que dans Prop. 4,1,71–150 l'astrologue Horos s'oppose au projet de poésie étiologique du poète. C'est en évoquant l'horoscope de celui-ci et en retraçant ses origines qu'il dévoile la cause de ce refus. Voir le commentaire de Fedeli/Dimundo/Ciccarelli 2015 I : *ad* 4,1,121–124 qui soulignent la nécessité de connaître le passé pour prédire l'avenir.

3 L'hexamètre dactylique

On considère généralement l'hexamètre comme le mètre consacré de la poésie didactique. De fait, c'est le vers utilisé par Hésiode dans les *Travaux et les Jours*, et c'est d'ordinaire le mètre privilégié par les poètes qui désirent s'inscrire dans cette tradition. Les autres vers font figure de variation.

On a vu toutefois le nombre d'attestations et de fragments de poèmes à caractère didactique composés en d'autres mètres, en particulier à la période hellénistique⁷⁰. La diversité métrique est également attestée dans la poésie didactique latine pré-classique⁷¹. Si on avait conservé un nombre plus élevé de ces poèmes, et non pas seulement les œuvres hexamétriques d'Aratos et de Nicandre, cela aurait certainement un impact sur notre conception de la poésie didactique sur un plan formel. Il est probable que cela impliquerait de devoir réajuster quelque peu la considération de l'hexamètre comme le mètre attitré pour la poésie didactique.

Néanmoins, la petite dizaine de poèmes astrologiques conservés témoigne également d'une forte tendance à privilégier l'hexamètre. Sur les dix poèmes et fragments, huit sont hexamétriques. Ce taux de 80% est significatif, étant donné qu'il ne représente pas un échantillon de poèmes sélectionnés sur une période restreinte. Il ne représente pas non plus un ensemble de poèmes tirés soit de la littérature grecque, soit de la littérature latine. Ce chiffre est représentatif d'une tendance qu'on peut observer depuis la période hellénistique jusqu'à l'Antiquité tardive, selon une même thématique, l'astrologie, et couvre tant la littérature grecque que la littérature latine.

L'emploi de l'hexamètre permet lui aussi l'intégration d'outils didactiques qui, par leur présence dans d'autres compositions comme l'épopée ou l'élégie, touchent également à d'autres genres littéraires. À titre d'exemple, certains traits relevés pour l'iambe et plus particulièrement pour l'élégie, comme le caractère gnomique ou la parénèse, sont déjà présents dans les *Travaux et les Jours*⁷². La présence de ces traits gnomiques dans le poème d'Hésiode mérite d'être signalée, étant donné que c'est l'un des principaux aspects qui, sur un plan didactique, offre des correspondances entre la forme hexamétrique et la forme élégiaque qui vient d'être discutée. Bien plus, on constate que cette caractéristique est exploitée dans des poèmes hexamétriques bien plus tardifs, notamment dans le célèbre vers de Manilius (Manil. *Astr.* 4,16) :

nascentes morimur, finisque ab origine pendet.

En naissant, nous mourons, et la fin dépend du commencement.

70 Pour les poèmes en trimètres iambiques : cf. III.1 ; en distiques élégiaques : III.2.

71 Kruschwitz/Schumacher 2005.

72 Ces aspects se retrouvent dans la production littéraire proche-orientale et égyptienne : West 1978 : 3–25 pour le concept de « Wisdom Literature » ; Rutherford 2009, en particulier les pp. 17–19, ainsi que le résumé de Sistakou 2014 : 120–121.

Ou encore dans le corpus manéthonien (ps.-Maneth. 1,199–200) :

οὐ γάρ τις δύναται γένεσιν μετατρεψέμεν ἀνδρῶν,
(200) ἢ θ' ἅμα νηπιάρχους συγγίγνεται ἀνθρώποισιν.

En effet, personne n'est capable de changer la naissance des hommes, qui survient avec eux dès leur plus tendre enfance.

Ce détour introductif par les traits gnomiques particulièrement développés dans la poésie élégiaque mais déjà présents dans les poèmes hexamétriques archaïques permet de quitter définitivement les distiques d'Anoubion pour en venir à l'hexamètre et à certaines de ses spécificités particulièrement pertinentes pour l'astrologie.

3.1 Hexamètres et catalogues

L'une des caractéristiques récurrentes de la poésie hexamétrique est le catalogue. Cet outil littéraire amène une variation dans le déroulement du récit, et concentre l'attention sur un aspect particulier traité par le texte. Loin d'être réservé à la production poétique, ce procédé est entre autres employé en historiographie et dans les textes didactiques en prose⁷³. En poésie, le traitement catalogique est représenté dès la période archaïque avec le *Catalogue des femmes* hésiodique, mais il survient également dans les récits narratifs de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ainsi que dans la *Théogonie* et les *Travaux et les Jours*⁷⁴.

Dans le cadre d'une épopée, de tels passages servent diverses fonctions. En tant que digression, ils retardent le déroulement de l'action, fournissent des informations supplémentaires et jettent une certaine emphase sur des personnages ou des événements. En outre, le traitement systématique d'un aspect particulier contribue à donner un caractère concret et authentique aux événements relatés⁷⁵. Certains de ces aspects sont également valides en ce qui concerne la poésie didactique : la nature de cet outil est telle que les poètes didactiques de l'époque hellénistique et impériale en font généralement usage dans leurs compositions pour servir leur entreprise.

Dans le cadre d'un exposé scientifique, un catalogue offre assurément moins de contraste avec le reste du discours que dans un poème narratif comme l'*Iliade* et l'*Odyssée*. En ce qui concerne l'aspect relevant purement de la variation, un catalogue épique peut trouver son pendant dans un *excursus* mythologique qui agrémenté l'enseignement d'une discipline technique. Néanmoins, même dans un poème didactique, le catalogue, en tant que pièce autonome où est répertorié un

73 Gaertner 2001 : 298 n. 1.

74 Sur la réception du *Catalogue des femmes* dans la littérature grecque et latine, voir les articles réunis par Hunter 2005b.

75 Sur la fonction des catalogues homériques, voir Gaertner 2001.

certain nombre de données complètes ou incomplètes – parfois de façon ordonnée, numérique, ou systématique – reste un outil qui sert à varier le discours. Enfin, la propriété didactique du catalogue est indéniable, étant donné qu'un tel traitement concentre une masse d'informations et de savoir en l'espace d'un extrait de longueur plus ou moins étendue. Il convient toutefois de ne pas perdre de vue le fait que dans le genre didactique, le catalogue n'est pas une fin en soi, mais représente l'un des outils dont le poète dispose pour agencer et enseigner sa matière.

L'astrologie s'adapte particulièrement bien à un traitement catalogique ; les poèmes conservés montrent les diverses formes dans lesquelles un tel outil littéraire peut être décliné. L'hexamètre dactylique offre précisément un cadre systématique et répétitif qui s'adapte bien à un type de contenu relevant de l'inventaire et de l'énumération.

Pour illustrer cela, on considérera tout d'abord le poème de Manilius. Parmi les poètes astrologiques, Manilius est certainement celui qui utilise de façon la plus explicite les différents codes du genre didactique. Son poème est un cas exemplaire pour l'utilisation du catalogue dans le contexte d'une entreprise poétique et astrologique. Les quelque 4258 vers des *Astronomica* présentent plusieurs passages qui relèvent du catalogue ; on en sélectionnera seulement quelques-uns en tant qu'extraits représentatifs de la diversité de forme et de contenu qu'ils prennent.

Au premier chant, le poète émet plusieurs hypothèses quant à l'origine de la Voie Lactée. L'une d'elles stipule qu'elle est la demeure des âmes de héros et de personnages historiques grecs et latins que le poète énumère (*Astr.* 1,758–804)⁷⁶. Cette digression se conforme à un catalogue habituel, dont l'un des effets principaux est de retarder le cours du récit (dans ce cas, de l'enseignement astrologique) tout en fournissant une abondance de données sur un aspect particulier lié au sujet (la Voie Lactée). Cet extrait est comparable au catalogue des vaisseaux dans l'*Illiade* (2,494–759), où le déroulement du récit en vient à être suspendu.

Dans une perspective de forme versifiée, d'astrologie et de catalogues, un élément mérite d'être souligné : un traitement catalogique peut être fusionné à la matière astrologique. C'est le cas, par exemple, de l'énumération concernant les caractéristiques des signes du zodiaque, qui peuvent être terrestres, aquatiques, ou les deux à la fois (Manil. *Astr.* 2,223–233) :

*quin non nulla tibi nullo monstrante loquantur
Neptuno debere genus, scopulosus in undis*
(225) *Cancer et effuso gaudentes aequore Pisces.
at, quae terrena censentur sidera sorte,
princeps armenti Taurus regnoque superbus
lanigeri gregis est Aries pestisque duorum
praedatorque Leo «et» dumosis Scorpios aruis.*

76 Sur cette énumération, voir Abry 2011b : 223–228.

(230) *sunt etiam mediae legis communia signa,
ambiguus terris Capricornus, Aquarius undis,
[parsque marina nitens fundentis semper Aquari]
umida terrenis aequali foedere mixta.*

Bien plus, certains (signes) te disent, sans que personne ne te le montre, devoir leur origine à Neptune : le rocailleux Cancer dans les vagues et les Poissons qui se réjouissent dans l'étendue marine. Mais les étoiles qu'on estime de catégorie terrienne sont le Taureau, le chef du troupeau, et le Bélier, fier de sa domination sur le bétail laineux, et le fléau de ces deux-là, le prédateur Lion, et le Scorpion dans les plaines couvertes de broussailles. Il y a même des signes qui partagent une condition médiane, le Capricorne, ambigu en ce qui concerne les terres, le Verseau en ce qui concerne les eaux, [et la partie marine brillante du Verseau qui déverse toujours] : ce sont des signes humides mêlés à l'élément terrestre en une égale alliance.

La doctrine astrologique est précisément constituée de plusieurs éléments permettant un traitement numérique, systématique et ordonné. En effet, l'astrologue dispose d'un cercle du zodiaque divisé en douze sections de trente degrés, douze constellations zodiacales, sept planètes et lumineaires, et bien d'autres éléments encore. Le flux des hexamètres permet au niveau de la forme un traitement similaire d'un ensemble d'éléments semblables mais non pas identiques.

La numérotation des éléments ou l'énumération suivant un ordre précis sont aussi des moyens dont le poète dispose pour agencer de façon systématique la masse des données, ce qui est particulièrement bienvenu dans une perspective pédagogique. En effet, de nombreux passages concernant les constellations zodiacales suivent l'ordre habituel des signes (du Bélier aux Poissons). C'est le cas par exemple de l'énumération des degrés nocifs de chacun d'eux (Manil. *Astr.* 4,444–450) :

Lanigeri pars quarta nocet nec sexta salubris ;
(445) *septima par illi ac decima est decimaeque secunda
quaeque duas duplicant summas septemque nouemque ;
unaque uiginti numeris pars addita laedit
et quinta et duram consummans septima partem.
Tauri nona mala est, similis quoi tertia pars est*
(450) *post decimam nec non decimae pars septima iuncta ;*
(...)

Le quatrième degré du Porteur de laine [le Bélier] est nuisible, et le sixième n'est pas salutaire ; le septième est identique à celui-ci, de même que le dixième et le douzième, et ceux qui dédoublent le sept et le neuf, et un degré ajouté au chiffre vingt cause du tort, de même qu'un cinquième et un septième, qui achève la partie cruelle.

Le neuvième degré du Taureau est mauvais, identique à celui-ci est le troisième degré après le dixième, de même que le septième ajouté au dixième, (...) [Et ainsi de suite des Gémeaux jusqu'aux Poissons].

En d'autres endroits, le poète peut s'appuyer sur la numérotation intrinsèque à la matière : la description des douze lieux est structurée par des indications numériques

(*sors prima ; post hinc ; tertia ... statio*, et ainsi de suite jusqu'au douzième lieu, le tout en l'espace de 63 vers)⁷⁷.

Le poète est conscient de la sécheresse de tels exposés et du peu d'attrait que cela engendre pour ses vers. On a déjà discuté certains extraits où il rend compte de ce fait et souligne la difficulté de son entreprise, étant donné qu'il est également contraint par le mètre⁷⁸. Ces passages revêtent entre autres la fonction d'affirmer la vérité de l'enseignement donné : le poète s'en tient aux faits, il n'invente et ne façonne (*fingerere*) rien de lui-même (*Astr.* 4,438).

Ces vers reçoivent un éclairage supplémentaire lorsqu'ils sont considérés par le biais du spectre catalogique. La façon dont la matière est traitée, les divers catalogues qui surviennent au cours du poème, ajoutent du poids aux paroles du poète. L'impression d'authenticité et l'aspect concret de telles énumérations servent à mettre le destinataire en confiance quant à la doctrine véhiculée. Un tel effet se rapproche de celui qui peut surgir à la lecture du catalogue des guerriers de l'*Iliade* 11,301–303, où les noms de ceux qui sont tombés contribuent à donner à l'auditeur ou au lecteur l'impression qu'ils ont réellement existé (*Il.* 11,229–305)⁷⁹ :

ἐνθα τίνα πρῶτον, τίνα δ' ὕστατον ἐξενάριξεν
 (300) Ἐκτωρ Πριάμιδης, ὅτε οἱ Ζεὺς κῦδος ἔδωκεν ;
 Ἀσαῖον μὲν πρῶτα καὶ Αὐτόνοον καὶ Ὀπίτην,
 καὶ Δόλοπα Κλυτίδην καὶ Ὀφέλτιον ἠδ' Ἀγέλαον,
 Αἴσυμνόν τ' Ὀρόν τε καὶ Ἴππόνοον μενεχάρμην.
 τοὺς ἄρ' ὃ γ' ἠγεμόνας Δαναῶν ἔλεν, αὐτὰρ ἔπειτα
 (305) πλεθύν, ...

Qui alors fut le premier, qui fut le dernier qu'Hector fils de Priam tua, lorsque Zeus lui donna la gloire ? Asaios fut le premier, et Autoonos et Opitès, et Dolops fils de Clytos, et Opheltios ainsi qu'Agélaos, et Aisymnos et Oros ainsi qu'Hipponoos qui combat de pied ferme. Voilà donc les chefs des Danaens qu'il a occis, ainsi qu'une foule encore après eux, ...

Enfin, la diversité et la richesse de la doctrine astrologique présente encore un aspect qui permet d'établir un lien privilégié entre la matière enseignée et le destinataire qui la réceptionne, par le biais du catalogue. L'astrologie établit volontiers des correspondances entre les astres et le monde terrestre : on a évoqué, entre autres, les relations entre les planètes et diverses parties du corps humain⁸⁰. Ce type de correspondances trouve un parallèle à plus grande échelle dans la chorographie astrologique, système qui place un peuple ou une région du monde sous la tutelle des planètes et signes du zodiaque⁸¹.

77 Manil. *Astr.* 3,96–159.

78 Cf. III.3.2.1. Sur l'aspect numérique et mathématique du poème de Manilius, voir Kennedy 2011.

79 Gaertner 2001 : 302. Pour d'autres listes de ce type, voir Hainsworth 1993 *ad* 11,301–303.

80 Voir par exemple le chapitre consacré au poème attribué à Hermès, II.10.

81 Bouché-Leclercq 1899 : 327–347.

Manilius traite plus précisément de la chorographie zodiacale. Après avoir donné une description des régions et des peuples du pourtour de la Méditerranée, il expose de manière systématique sur une soixantaine de vers les régions du monde dont chacun des signes a reçu le patronage⁸². En voici un bref extrait (Manil. *Astr.* 4,753–757) :

*Taurus habet Scythiae montes Asiamque potentem
et mollis Arabas, siluarum ditia regna.*

(755) *Euxinus Scythicos pontus sinuatus in arcus
sub Geminis te, Phoebe, colit; uos Thracia, fratres,
ultimus et sola uos tranans colit Indica Ganges.*

Le Taureau détient les monts de Scythie, l'Asie puissante et la délicate Arabie, royaumes riches en forêts. Le Pont-Euxin, sinueusement courbé à la façon d'un arc scythique, t'honore, toi, ô Phébus, sous le patronnage des Gémeaux ; vous, ô frères, la Thrace et le Gange reculé, se déversant de par le sol indien, vous honorent.

Les relations d'amitié ou d'inimitié qu'entretiennent les signes entre eux se transfèrent aux régions terrestres ; le poète exhorte à prendre en compte ces correspondances au moment de chercher résidence dans une partie du monde habité⁸³. Au-delà du caractère politique et ethnographique que comporte un tel catalogue, un autre aspect mérite d'être souligné lorsqu'on considère cet extrait en relation à la littérature catalogique. À nouveau, cet exposé n'est pas sans lien avec le catalogue des vaisseaux de l'*Iliade*. On peut supposer en effet que la mention de diverses parties du monde grec d'où provenaient les chefs ayant pris part à l'expédition troyenne pouvait directement toucher certaines personnes du public et les impliquer dans le récit, s'il s'en trouvait qui connaissaient ces régions ou en étaient originaires⁸⁴. D'une façon similaire, la géographie zodiacale permet au poète d'étendre la doctrine astrologique au niveau du monde connu, et de parler de façon concrète à un public cosmopolite.

En résumé, dans les *Astronomica*, le catalogue représente un outil à plusieurs facettes. Il est utilisé de façon classique, comme dans l'énumération des âmes des héros et personnages historiques qui peuplent la Voie Lactée. Bien plus, les composants de la matière astrologique favorisent d'eux-mêmes un traitement systématique : le catalogue est intégré de manière presque imperceptible à l'enseignement de la discipline. Enfin, les éléments de la doctrine sont réutilisés de manière à faire écho à d'autres catalogues célèbres de la littérature. La nature géographique du catalogue des vaisseaux de l'*Iliade*, et l'effet qu'une telle énumération peut provoquer sur l'auditoire, trouvent un pendant dans le traitement poétique de l'un des éléments

82 La description géographique couvre les vv. 4,595–743 ; la géographie zodiacale à proprement parler se trouve aux vv. 4,744–806. Voir Abry 1997 ; 1998b ; 2000 ; 2011b : 231–234. Voir aussi Doroth. *Appendix II* pp. 427–428 Pingree ; Ptol. *Tetr.* 2,4. L'ethnographie dans la poésie latine est étudiée par Thomas 1982.

83 Manil. *Astr.* 4,807–817.

84 Gaertner 2001 : 302.

constitutifs du système astrologique, la chorographie zodiacale. Le catalogue est donc autant un outil stylistique et littéraire qu'un outil pédagogique adapté à l'enseignement de la matière. Le poète l'intègre dans son entreprise littéraire de même que dans ses prétentions didactiques.

Les cinq livres de Manilius sont un cas exemplaire de la réutilisation des codes et des traits distinctifs présents dans le genre didactique. Les poètes grecs ne sont toutefois pas en reste. Certains fragments de Dorotheos contiennent des développements catalogiques similaires. À titre d'exemple, voici un passage concernant les divinités des triplicités. Il intervient après l'association des signes du zodiaque trois par trois, selon leur configuration polygonale en trigone : Bélier, Lion, Sagittaire – Taureau, Vierge, Capricorne – Gémeaux, Balance, Verseau – Cancer, Scorpion, Poissons (Dorotheos, 1,1,2–14, p. 323 Pingree) :

- Κριὸς χαιτήεις τε Λέων τόξιοί τε Ῥυτήρ
 ἤματι Ἡελίοιο, Διὸς δέ τε νυκτὶ ἕασιν
 ἀλλάγδην, αἰνὸς δὲ Κρόνος τριτάτην λάχεν αἴσαν.
- (5) Ταύρου, Παρθενικῆς τε καὶ Αἰγόκερω κρατέουσιν
 ἤματι Ἀφρογενῆς, νυκτὶ δέ τε δῖα Σελήνη,
 καὶ τρίτατος μετὰ τοῖσι θεὸς πολέμοισιν ἀνάσσει,
 ἐν δὲ νυ Παρθενικῇ Μαίης προσλάμβανε κοῦρον.
 ἐν Διδύμοις, Ζυγῶ τε καὶ Ὑδροχόω κρῦδεντι
- (10) ἡμάτιος Φαίνων, ἀτὰρ ἐννυχὸς Ἀργεῖφόντης,
 τούτων δ' ὕστατὴν Κρονίδης μοιράσατο τάξιν.
 Καρκίνον αὖτε λάχεν καὶ Σκορπίον ἠδέ τε λοίσθου
 Ἰχθύας ἡματίῃ· Κύπρις, Πυρόεις δέ τε νυκτός,
 καὶ μετὰ τοὺς ἑλικῶπις ἔχει βασιλίσσα Σελήνη.

Le Bélier, le Lion à la longue crinière et le Tireur de flèches [le Sagittaire], de jour, sont les signes du Soleil ; de nuit, alternativement, ceux de Zeus [Jupiter], et Cronos [Saturne] a obtenu le troisième lot. Le Taureau, la Vierge et le Capricorne, c'est, de jour, celle née de l'écume [Vénus], et de nuit la Lune divine qui les domine, et en troisième avec elles le dieu qui règne sur les guerres [Mars] ; oui, dans la Vierge, ajoute le fils de Maïa [Mercure]. Sur les Gémeaux, la Balance et le Verseau glacial, en journée c'est le Brillant [Saturne], mais la nuit c'est l'Argéiphonte [Mercure] qui domine ; le fils de Cronos [Jupiter] a, parmi eux, été assigné à la dernière place. Quant au Cancer, au Scorpion et finalement aux Poissons, en journée c'est Cypris [Vénus], et l'Enflammé [Mars] la nuit, et après eux c'est la souveraine Lune aux yeux vifs qui les possède.

À plus grande échelle, on peut évoquer également les longs passages ordonnés et systématiques de certains livres du corpus manéthonien, comparables à une versification de tables astrologiques⁸⁵.

Les poèmes de Néchepsos et Pétosiris, de Manilius, de Dorotheos, d'Anoubion et de ps.-Manéthon sont constitués de plusieurs livres. Malgré certains manquements des poètes à l'égard de leur discipline, l'appartenance de ces compositions au genre didactique semble, de manière générale, plus facilement acceptée que dans le cas de

85 Par exemple ps.-Maneth. 2,150–396, cf. II.6.1.

pièces plus courtes⁸⁶. De fait, l'ampleur de leur poème, comparable à celle des manuels en prose, permet de couvrir une matière abondante, ainsi que d'y intégrer divers outils didactiques : le catalogue en fait partie. Toutefois, la dimension catalogique n'est pas absente des autres compositions, aussi brèves soient-elles : les poètes l'emploient de diverses manières, en l'intégrant à la macro- et microstructure du poème.

Les poèmes d'Antiochos, de Maximos et les treize vers sur les sept astres errants se distinguent des autres compositions : ils ne sont pas constitués de plusieurs livres, mais forment, tels qu'ils ont été conservés, une unité autonome. La même remarque s'applique probablement au poème d'Ammon, mais les quelques vers parvenus jusqu'à nous ne laissent aucune certitude quant à l'étendue et la structure originale du poème.

Ces compositions contrastent avec l'œuvre de Manilius, de Dorothéos, ou encore de ps.-Manéthon, où un développement catalogique est inséré à l'intérieur des divers chants que constituent le poème. La dimension du catalogue peut toutefois être évoquée par d'autres biais, notamment sur le plan de la macrostructure poétique. En effet, l'architecture de poèmes comme celui d'Antiochos ou de Maximos se rapproche d'un catalogue dont chacune des entrées est développée en fonction de sa signification astrologique.

Antiochos passe en revue l'effet des planètes et lumineaires dans chacun des lieux : le nombre de vers accordé à chaque configuration varie (entre deux et neuf), de même que l'ordre de traitement des planètes. L'exposé général est donc loin d'être systématique dans sa forme, mais les vers présentent tout du moins une certaine *uarietas* qui contraste avec la redondance de la matière.

Il en va de même pour Maximos, qui propose avec son poème un catalogue d'entreprises humaines (καταρχαί) dont l'issue, bonne ou mauvaise, est déterminée par la présence de la Lune dans chacun des signes du zodiaque. La dimension catalogique est ici double. Non seulement le poème dans sa structure générale est constitué d'une liste d'actions, mais chacune d'elles est développée selon la configuration de la Lune dans les constellations zodiacales. On a souligné l'alternance dans la façon de traiter chaque section. Soit les signes sont évoqués un à un selon leur ordre habituel (du Bélier aux Poissons), soit certains seulement le sont, tandis que les autres sont regroupés selon l'influence, favorable ou défavorable, que la Lune provoquera dans leurs degrés. À nouveau, la variété dans le traitement – qui suggère peut-être la diversité des sources auxquelles puise le poète – est une aide précieuse pour éviter la monotonie que pourrait engendrer l'aspect répétitif d'un tel exposé.

86 Pour Toohey 1996 : 4, la longueur standard d'un poème didactique est calquée sur celle des *Travaux* d'Hésiode et compte environ 800 vers ; le format en plusieurs livres sera un développement plus tardif. Voir cependant III.4.3.

L'aspect catalogique, qui peut être dilaté sur le plan de la macrostructure, est parfois aussi représenté au niveau de la microstructure du poème. Dans le poème sur les sept astres errants, le poète exploite en l'espace de quelques vers les différentes possibilités d'agencement catalogique que lui permet l'hexamètre. L'énumération des sept planètes et luminaires s'échelonne tout d'abord sur trois vers ; chacun des astres est qualifié par une épithète. Dans le septième vers, les sept astres sont nommés en l'espace d'un seul hexamètre. Le même schéma, en miroir, revient avec les éléments que la condition humaine partage avec les corps célestes. Les sept domaines d'influence des astres sont énumérés sur un hexamètre, et réexposés plus loin avec l'astre correspondant en l'espace de trois vers (*Corp. Herm.* vol. 4, fr. 29 Nock/Festugière) :

[Περὶ εἰμαρμένης] Ἑρμοῦ

- ἑπτὰ πολυπλανέες κατ' Ὀλύμπιον ἀστέρες οὐδὸν
εἰλεῦνται, μετὰ τοῖσιν αἰεὶ δ' ἐπινίσσεται αἰών·
νυκτιφανῆς Μῆνη, στυγνὸς Κρόνος, Ἥλιος ἡδύς,
(5) παστοφόρος Παφίη, θρασὺς Ἄρης, εὐπτερος Ἑρμῆς,
καὶ Ζεὺς ἀρχιγένεθλος, ἀφ' οὗ φύσις ἐβλάστησεν.
οἱ δ' αὐτοὶ μερόπων ἔλαχον γένος, ἔστι δ' ἐν ἡμῖν
Μῆνη, Ζεὺς, Ἄρης, Παφίη, Κρόνος, Ἥλιος, Ἑρμῆς
τοῦνεκ' ἀπ' αἰθερίου μεμερίσμεθα πνεύματος ἔλκειν
δάκρυ, γέλωτα, χόλον, γένεσιν, λόγον, ὕπνον, ὄρεξιν.
(10) δάκρυ μὲν ἔστι Κρόνος, Ζεὺς δ' ἡ γένεσις, λόγος Ἑρμῆς,
θυμὸς Ἄρης, Μῆνη δ' ἄρ' ὕπνος, Κυθέρεια δ' ὄρεξις,
Ἥελίος τε γέλωσι· τοῦτω γὰρ ἅπανα δικαίως
καὶ θνητῇ διάνοια γελᾷ καὶ κόσμος ἀπειρώων.

Sept astres, errant de tous côtés, évoluent sur le chemin de l'Olympe ; c'est avec eux que le temps avance indéfiniment : la Lune qui brille pendant la nuit, Cronos [Saturne] le triste, le charmant Soleil, la Paphienne [Vénus] porteuse du rideau nuptial, Arès [Mars] l'impétueux, Hermès [Mercure] aux belles ailes, et l'origine de tout, Zeus [Jupiter], grâce à qui la nature a éclos. Eux-mêmes ont obtenu en partage la condition humaine, et en nous se trouve la Lune, Zeus, Arès, la Paphienne, Cronos, le Soleil et Hermès : pour cette raison, il nous est échu de tirer, du souffle éthéré, larmes, rire, colère, naissance, raison, sommeil, désir. Les larmes, c'est Cronos, Zeus est la naissance, la raison Hermès, l'ardeur Arès, la Lune, c'est donc le sommeil, et la Cythérée [Vénus] le désir, et le Soleil, le rire : en effet, c'est par son action que tout rit, comme il convient : et la mortelle pensée, et l'univers infini.

C'est donc autant le flux répétitif de l'hexamètre, que son unité seule, qui sont mis à profit pour l'agencement de la matière. Ces divers exemples attestent l'importance de l'outil du catalogue dans un poème didactique, et montrent une palette variée quant à son utilisation. Bien plus, l'essence même de l'astrologie favorise un traitement de type catalogique, ce qui permet son intégration tant dans la structure externe d'un poème que dans l'exposé interne de la discipline.

En résumé, le catalogue est un outil grâce auquel le poète peut chercher à conférer un aspect concret et authentique à ses paroles. Pour un maître, c'est un signe qu'il maîtrise son sujet. En outre, on a relevé à plusieurs reprises la notion de vérité liée à des expressions formulaires telles que *τάδε πάντα μάλ' ἀτρεκέως καταλέξω*⁸⁷. L'emploi du verbe *καταλέγω*, qui renvoie au catalogue (*κατάλογος*), donne encore davantage de poids à l'idée de véracité exprimée par ces mots.

Enfin, un tel agencement de la matière peut induire auprès de l'auditeur ou du lecteur une impression d'exposé complet du sujet. C'est notamment le cas au deuxième livre de ps.-Manéthon, où les données sont exposées une à une, en suivant un ordre méthodique⁸⁸. Un autre exemple est celui de l'énumération de sept astres en l'espace d'un seul hexamètre. La matière est concentrée sur une unité métrique : l'unité du vers est l'image qui correspond, sur un plan visuel ou auditif, à l'unité de la matière, c'est-à-dire à la complétude du traitement.

Dans d'autres poèmes toutefois, l'immensité de la matière et l'impossibilité d'un traitement exhaustif du sujet sont précisément soulignées. De telles réflexions sur le traitement en vers d'un sujet technique posent à présent la question de la valeur d'un poème didactique lorsqu'il en va de l'acquisition d'une connaissance, et soulève plus généralement la question de la relation entre prose et poésie technique.

4 Manuels et poésie didactique

L'aspect de complétude est très souvent l'un des éléments qui entre en discussion lorsqu'on vient à la question de la valeur didactique réelle d'un poème technique. À ce sujet, un aspect important a été mis en avant. Le manque d'exhaustivité n'est pas un indicateur permettant d'écarter la valeur didactique d'un texte sur une discipline technique. Il est vrai que les auteurs en prose affirment volontiers offrir un exposé le plus complet possible ; il n'en va pas toujours de même avec les poètes. Toutefois, l'impossibilité d'être exhaustif touche autant les prosateurs que les poètes.

Le cas d'Artémidore, auteur d'un traité d'oniromancie au début du III^e s. ap. J.-C., les *Oneirocritica*, offre un parallèle significatif. Celui-ci insiste sur l'étendue infinie de sa matière, la divination par l'interprétation des rêves, et l'impossibilité de la traiter de façon complète. En effet, comme pour l'astrologie, cet art divinatoire implique une grande variété d'acteurs, de contextes et de combinaisons possibles, qui empêchent un traitement exhaustif du sujet. Ses deux premiers livres sont agencés de manière encyclopédique, afin, malgré tout, de donner une impression de complétude. Les trois livres suivants sont des ajouts postérieurs : l'auteur essaye de

87 Cf. II.5.3.

88 Ps.-Maneth. 2,150–396.

comblent les inévitables lacunes, et de répondre aux critiques lui reprochant d'être incomplet⁸⁹. La problématique de l'exhaustivité dépasse donc des questions de forme.

En outre, la diversité dans l'agencement de la matière des *Oneirocritica*, tantôt encyclopédique, tantôt anthologique, trouve un parallèle dans le corpus manéthonien. Le poète des livres 2, 3 et 6 alterne lui aussi entre un traitement systématique des configurations et un mélange de prédictions formulées selon une thématique définie.

Afin de remédier au problème de l'incomplétude, Artémidore encourage ses lecteurs à la recherche personnelle par la lecture et les voyages, mais aussi à déduire d'eux-mêmes, par analogie, les données manquantes⁹⁰. Ceci est aussi valable pour la poésie : l'absence de complétude dans un traitement poétique peut être atténuée par des données exemplaires, à partir desquelles de plus amples informations seront déduites⁹¹. C'est certainement le cas pour des poèmes comme les *Travaux et les Jours* ou les *Phénomènes*, relativement courts en comparaison avec les compositions d'époque impériale. Une telle observation reste cependant aussi valide pour des poèmes à plus grande échelle.

À nouveau, Manilius en est un exemple représentatif. Dans l'exposé de la matière astrologique, le poète donne parfois des cas exemplaires à partir desquels la suite du raisonnement peut être déduite. L'extrait des *Astronomica* (3,385–418) analysé dans la section consacrée à Manilius illustre bien ce fait. Le développement concernant le temps d'ascension des signes couvre dix-neuf vers (3,395–414). L'exposé n'est toutefois pas détaillé pour toutes les constellations. Enfin, deux vers seulement indiquent la technique pour calculer le temps que les signes mettent à se coucher, qui est à déduire par rapport au temps d'ascension (3,415–416). On a vu en quelle mesure le traitement de la matière reflète la métaphore du chemin que le poète utilise en début de passage. De l'élève, il est attendu une certaine autonomie. Et de fait, un exposé qui relève de la partie pour le tout, de même que la confrontation entre diverses méthodes possibles, contribue à rendre le rôle et l'implication du destinataire plus importants⁹².

Cette dernière remarque trouvera une résonance spécifique au chapitre suivant lorsqu'on étudiera plus en détail la fonction du maître et de l'élève par rapport au traitement complet – ou incomplet – de la matière astrologique. Pour l'heure, il convient d'établir comment de telles réflexions trouvent une réalisation dans le poème d'un point de vue externe, c'est-à-dire par rapport aux données astrologiques qui y figurent effectivement, ou qui n'y figurent pas. Cet aspect empiète en partie sur des dimensions du contenu. Il est toutefois nécessaire de les

89 Voir l'édition des *Oneirocritica* d'Artémidore par Harris-McCoy 2012 et en particulier ses pp. 18–25.

90 Artem. 4,4 ; 1,74.

91 Fantuzzi/Hunter 2004 : 234–235, en particulier concernant les poèmes d'Hésiode et d'Aratos.

92 Fantuzzi/Hunter 2004 : 235. Manilius expose volontiers plusieurs systèmes différents pour un même aspect. Il en va ainsi notamment pour les années de la vie d'un individu : *Astr.* 3,510–580.

prendre en considération dès à présent. De fait, elles ont une implication dans la question de l'exhaustivité du traitement de la matière, qui influe à son tour sur l'utilisation – prétendue ou effective – pouvant être faite de ces poèmes.

Manilius aborde le problème de l'étendue de la matière sous un point de vue métrique et stylistique (Manil. *Astr.* 4,431–433) :

*sed quis tot numeros totiens sub lege referre,
tot partes iterare queat, tot dicere summas,
perque paris causas faciem mutare loquendi ?*

Mais qui pourrait rapporter tant de nombres, autant de fois selon une règle, répéter tant de degrés, dire tant de résultats, et, en abordant des thèmes similaires, changer la manière de parler ?

La composante mathématique de l'astrologie, les suites de chiffres, de degrés et de calculs, sont difficilement conciliables avec une variété dans le style et dans le vocabulaire, qui assurerait le charme des vers. De plus, le poète est évidemment contraint par les règles du mètre, dont l'aspect numérique et quantitatif reflète, au niveau de la forme, la dimension arithmétique du contenu. Le poète enjoint au destinataire de ne pas s'attendre à un chant agréable (*nec dulcia carmina quaeras*, 3,38). On a déjà relevé que ce motif de la difficulté de la tâche et de la sécheresse du sujet est utilisé pour servir un autre motif, celui de l'affirmation de vérité⁹³. En outre, dans ce passage du quatrième livre, le poète soulève un élément supplémentaire : l'immensité de la matière (*tot, totiens* 4,431–432). Cet aspect est aussi souligné peu avant le conseil de ne pas s'attendre à des doux vers (Manil. *Astr.* 3,31–35) :

*at mihi per numeros ignotaque nomina rerum
temporaque et uarios casus momentaque mundi
signorumque uices partesque in partibus ipsis
luctandum est. quae nosse nimis, quid, dicere quantum est ?*

(35) *carmine quid proprio ? pedibus quid iungere certis ?*

Mais moi, je dois me battre avec les nombres, les noms inconnus des éléments, les divisions temporelles, les diverses conjonctures, les mouvements de l'univers, les successions des signes, et les parties dans leurs propres parties. Savoir cela est excessif ; qu'en est-il de combien cela représente de le dire ? Et puis dans un poème spécifique ? Et puis d'unir cela à des mètres fixes ?

Le poète est aux prises avec une matière d'une étendue infinie ; la redondance numérique propre au sujet, alliée à celle intrinsèque au mètre, rend sa tâche difficile en ce qui concerne la variété du discours (*mutare loquendi*, 4,433). La dimension catalogique discutée précédemment est précisément un outil qui, de manière implicite, pallie ces deux difficultés posées par l'immensité de la matière, et la variété dans son exposition. D'une part, grâce au catalogue, le poète fournit une impression de traitement complet du sujet en question. D'autre part, la forme propre

à un catalogue, et à plus forte raison les différents types d'exposés catalogiques possibles, offrent précisément une variété dans l'exposé de la matière. Malgré cela, Manilius prétend qu'avec un sujet tel que l'astrologie, la variation du discours est une tâche très ardue, voire impossible.

Un élément évident touchant au problème de la complétude – ou de l'incomplétude – du traitement, tout en apportant effectivement une variation dans le discours, est le passage d'un sujet à un autre. Cet aspect semble tout à fait trivial au premier abord, mais en réalité, c'est un élément important au sujet duquel les poètes s'expriment explicitement. Il intervient en premier lieu dans les passages de transition, qui comportent une réflexion sur l'activité poétique et pédagogique du poète. Avant d'en venir à la composante métapoétique de ces passages, ainsi qu'à leur fonction dans la mise en scène de la relation maître-élève, il convient de relever leur rôle quant à la réalité effective du poème.

4.1 Passages de transition

On distingue plusieurs niveaux dans les passages de transition, où le poète laisse un sujet pour en aborder un nouveau. La façon dont il les présente lui permet de toucher à des lieux communs littéraires, de même qu'à des spécificités astrologiques. En voici divers échantillons, tirés du corpus manéthonien (ps.-Maneth. 4,165–169) :

(165) ταῦτα μὲν ὥράων σκεπήρια· νῦν δέ με χρεῖώ
ἀκτινηβολίας ὀρίων τ' αἰθωπᾶ κέλευθα
δωδεκατημορίων τ' ἄστρων κυκλόεσσαν ἐνισπεῖν
ζωδιακὴν, ἐξ ὧν γενεαὶ τέχνηαι τε βροτοῖσιν
κλωστήην ἐπληροῦσι βίου θνητοῖο πορείην.

Voilà pour ce qu'il en est des observations des ascendants : mais maintenant, il me faut aborder les rayonnements et les chemins enflammés des termes, et le zodiaque circulaire des constellations divisées en douze parties, à partir desquelles les naissances et les arts accomplissent pour les humains le voyage filé de la vie mortelle.

Dans ce passage, le poète laisse entendre qu'il a traité le sujet précédent (les ascendants) de façon exhaustive, et qu'il passe maintenant à un objet nouveau. Dans le groupe formé par les chants 2, 3, et 6, la fréquence des passages de transition est bien plus élevée que dans les autres livres. Ils sont exploités avec diverses nuances (ps.-Maneth. 3,1–7) :

ᾠσσα μὲν ἀλλήλων οἴκοις τελέουσι βροτοῖσιν
ἀστέρες Ἡελίῳ τε πυριπλήθοντι συνόντες,
ὄπποσα καὶ κεραῆς συναφαῖς τεύχουσι Σελήνης,
ἐν προτέραις σελίδεσσι μάλ' ἀτρεκέως κατέλεξα·
(5) νῦν δ' ἐπιμαρτυρίας αὐτῶν καὶ σχήματα πάντα,
ἀλλήλων θ' ὅσα δρώσιν ὑπ' ἀκτίνεσσιν ἐόντες,
καὶ κέντροις πισύρεσσιν ἐπεμβεβαῶτες, ἀείσω.

Tout ce que les astres, dans les maisons des uns et des autres et lorsqu'ils se trouvent avec le Soleil rempli de feu, accomplissent pour les mortels, et tout ce qu'ils provoquent en conjonction avec la Lune cornue, je l'ai exposé en détail, et de façon très précise, dans les colonnes précédentes : maintenant, ce sont leurs aspects et toutes leurs configurations, et tout ce qu'ils font lorsqu'ils sont sous les rayons des uns et des autres, ainsi que lorsqu'ils entrent dans les quatre points cardinaux, que je vais chanter.

Dans cet extrait, qui marque le passage du deuxième au troisième livre, le poète donne l'impression d'avoir traité sa matière de façon complète. Toutefois, au deuxième livre, il avait indiqué à deux reprises déjà que ses indications ne forment qu'une partie de la discipline ; les corps célestes produisent bien d'autres influences (ps.-Maneth. 2,397–398 ; 402) :

(397) τοῖα μὲν ἀλλήλων οἴκοις ὀρίοις τε παρόντες
τεύχουσ' ἄλλα τε πολλὰ πολυτλήτοις μερόπεσσιν.
(...)

(402) ὅσσα δ' ἄμ' Ἡελίῳ δρῶσιν παρεόντες, αἰείσω.

Voilà les effets que provoquent [les planètes] lorsqu'elles se trouvent dans les maisons et les confins des uns et des autres, et elles en accomplissent bien d'autres pour les malheureux mortels.

(...)

Et tout ce qu'ils accomplissent lorsqu'ils se trouvent avec le Soleil, je vais le chanter.

Et un peu plus loin (ps.-Maneth. 2,436–440) :

τόσσα μὲν Ἡελίῳ μούνῳ ξυνη παρεόντες
ρέζουσ', ἴσα δὲ τοῖσι καὶ ἀντίον Ἡελίοιο
φαινόμενοι. Μήνη δ' ἅ σὺν αὐτοῖσιν παρεοῦσα
ρέζει ἐν δισσησιν ἀπορροαῖς συναφαῖς τε

(440) θνητοῖς ἐν μογερωῶ βιότῳ, καὶ νῦν ἐνέπομι.

Voilà ce que [les planètes] accomplissent lorsqu'elles se trouvent ensemble avec le Soleil seul, et elles accomplissent des actions similaires à celles-ci lorsqu'elles brillent de même face au Soleil. Quant à la Lune, ce qu'elle accomplit pour les mortels dans leur triste vie lorsqu'elle se trouve avec elles dans des rayonnements séparés et des conjonctions, puissé-je maintenant aussi en parler.

Les indications du poète sont des données exemplaires ; on pourrait en trouver bien d'autres semblables⁹⁴. Au dernier chant, le poète va plus loin, et avoue à plusieurs reprises que les prédictions qu'il donne ne sont qu'un échantillon tiré d'une matière d'étendue considérable (ps.-Maneth. 6,112–113)⁹⁵ :

τόσσα μὲν ἀμφὶ τροφῆς παίδων, πολέων ἅπο βαιά,
ἦεισ'· ἐξείης δὲ γάμου πέρι νῦν ἐνέπομι, ...

94 Voir aussi : ps.-Maneth. 6,338–339 πολλὰ μὲν οὖν τις τοῖσιν εὐκότα σήματ' ἀνεύροι ! εἶνεκ' ἀδελφειῶν· ; 6,730–731 ἄστρον μὲν δὴ τοῖα καὶ ὀππόσα τοῖσιν εἰοικεν ! σχήματα δυσγενέων δμῶν τεύχει λυγρὰ φύλα.

95 Voir aussi : ps.-Maneth. 6,546 ἐξερέω μάλα παῦρ' ; 6,683 παῦρα μὲν ἐκ πολέων.

Voilà ce que j'ai chanté en ce qui concerne l'éducation des enfants, peu d'éléments parmi une multitude : à partir de maintenant, puissé-je parler du mariage, ...

De tels extraits ne sont pas uniquement des remarques topiques grâce auxquelles le poète rend le destinataire attentif à l'immensité de la matière, et à la difficulté de tout exposer de manière exhaustive. En astrologie tout particulièrement, c'est une réalité, étant donné la multitude des corps célestes pouvant être pris en compte, et l'infinité de nuances possibles dans les prédictions, selon les combinaisons considérées (ps.-Maneth. 3,234–236) :

Ζηνὶ συνῶν Κρόνος αἰπὺς ἢ εἰσορόων τετράγωνος,
(235) ἢ ὅτε καὶ διάμετρος ἀπὸ πλευρῆς τε τριγώνου,
δωρεῖται ...

Lorsque Saturne, en hauteur, se trouve avec Jupiter, ou lorsqu'il le regarde en aspect quadrat, ou de même quand il est en position diamétrale ou trigone, il gratifie (les natifs) ...

Ces configurations procurent entre autres richesse, territoires, et bonne réputation (3,236–243). Pour ces influences bénéfiques, la palette de schémas astraux est large et variée. De plus, dans cet extrait, n'importe quelle disposition polygonale comporte une influence positive. Toutefois, en règle générale, si les astrologues hésitent quant à l'action favorable ou défavorable des astres en position diamétrale, ils s'accordent pour considérer l'aspect trigone comme bénéfique, à l'inverse du quadrat⁹⁶. Ces quelques vers ne reflètent pas cette règle générale, étant donné que les trois configurations en quadrat, en diamètre et en trigone ont un effet positif. Ce passage est donc un bon exemple des nuances infinies qu'un astrologue peut attribuer aux configurations. De même, pour une disposition céleste identique, l'issue sera favorable ou, au contraire, tout à fait malheureuse (ps.-Maneth. 3,163–167) :

Ζηνὸς δ' ὠρονομοῦντος, ἐπὴν Ἄρης πάλι δύνῃ,
οὐχ ὁμαλὸν βίωτον δῶκαν, ποτὲ μὲν γὰρ ἄειραν
(165) ὑψοῦ, κυδαλίμους τε καὶ ἀφνειοὺς μάλ' ἔθηκαν·
ἄλλοτε δ' ἔσφηλαν κτεάνων τ' ἄπο πάμπαν ἄμερσαν,
καὶ καμάτους βιότοιο χάριν μόχθους τ' ἐπάγουσιν.

Si Jupiter est à l'ascendant lorsque Mars, au contraire, se couche, ils n'accordent pas une vie unitaire, car parfois ils portent (les natifs) aux nues, et les rendent très illustres et très riches : mais d'autres fois, ils les renversent, et les privent absolument de tous leurs biens, et ils ajoutent peines et fatigues par rapport à leurs moyens d'existence.

Ces deux derniers extraits illustrent la multiplicité des combinaisons astrales et des influences à en déduire. Cet état de fait permet au poète d'utiliser un autre motif (ps.-Maneth. 3,230–233) :

96 Sur les aspects, ou associations polygonales, voir Bouché-Leclercq 1899 : 165–179.

(230) πάντα μὲν οὖν οὐκ ἂν τις ἐῷ φράσσαιτ' ἐνὶ θυμῷ,
οὐδ' ἐνέποι· τὰ γὰρ ἄσπετ' ἀπειρίτ' ἔστι κατ' αἴθρη
σχήματ' ἀμειβόντων ἄστρον πολὺπλαγκτα κέλευθα·
ὅσσα δ' ἐπιλέξωσι θεοί, τὰδ' ἐγὼ σάφα λέξω.

Il est certain que personne ne saurait avoir tout cela dans son esprit, ni ne saurait le dire : car innombrables et infinies sont, dans le ciel, les configurations des astres parcourant des chemins qui errent de tous côtés : mais tout ce que les dieux auront choisi, moi, je le dirai clairement.

Le poète est démuné face à l'immensité de la matière qu'il traite : aucun mortel ne serait capable de tout passer en revue⁹⁷. Il pourra cependant en aborder une partie, grâce au concours de la divinité (θεοί, 3,233). L'abondance des éléments, les limites de l'être humain, et la nécessité de l'aide divine sont précisément des aspects réunis dans l'*Iliade*, avant le catalogue des vaisseaux (*Il.* 2,484–493) :

ἔσπετε νῦν μοι Μοῦσαι Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι·
(485) ὑμεῖς γὰρ θεαὶ ἐστε πάρεστέ τε ἴστέ τε πάντα,
ἡμεῖς δὲ κλέος οἶον ἀκούομεν οὐδέ τι ἴδμεν·
οἱ τινες ἠγεμόνες Δαναῶν καὶ κοίρανοι ἦσαν·
πληθὺν δ' οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνω,
οὐδ' εἰ μοι δέκα μὲν γλῶσσαι, δέκα δὲ στόματ' εἶεν,
(490) φωνὴ δ' ἄρρηκτος, χάλκεον δέ μοι ἦτορ ἐνείη,
εἰ μὴ Ὀλυμπιάδες Μοῦσαι Διὸς αἰγιόχοιο
θυγατέρες μνησαίαθ' ὅσοι ὑπὸ Ἴλιον ἦλθον·
ἀρχοὺς αὖ νηῶν ἐρέω νηῆς τε προπάσας.

Dites-moi maintenant, Muses qui avez vos demeures sur l'Olympe – car vous, vous êtes des déesses, vous assistez à tout et vous savez tout, mais nous, nous entendons seulement des rumeurs, et ne savons rien –, qui étaient les guides des Danaens et leurs chefs : la foule, je ne saurais en parler ni la nommer, pas même si j'avais dix langues et dix bouches, une voix indestructible, et qu'en moi se trouvait un cœur de bronze, si les Muses de l'Olympe, filles de Zeus qui porte l'égide, ne me rappellent pas tous ceux qui vinrent sous les murs d'Ilion. Mais je dirai les commandants des navires, et toutes les nefes sans exception.

Ce célèbre passage a maintes fois été imité, en premier lieu en ce qui concerne l'image des dix bouches et du cœur de bronze⁹⁸. La remarque sur l'impossibilité d'un traitement exhaustif intervient précisément dans un passage de transition précédant un catalogue, l'un des outils dont un poète dispose pour donner à son discours une apparence de complétude. Ps.-Manéthon souligne lui aussi, dans des

97 La même idée revient au dernier chant : ps.-Maneth. 6,222–223 ἀλλὰ γὰρ οὔτις πάντα δυνήσεται, ὅσσα γάμοιο | σήματα φαίνουσιν θοοὶ ἀστέρες, ἐξονομηναί ; 6,541–543 ἀλλὰ γὰρ οὔτις θνητὸς ἐὼν πάσας κε δύναίτο | πρήξιας ἢ τέχνας εἰπεῖν, ὅσας μερόπεσσι | ἀστέρες ἐν σφετέροισιν ἐμοιρήσαντο δρόμοισιν.

98 Voir par exemple Verg. *Georg.* 2,42–44 ; *Aen.* 6,625–627 ; Ov. *Met.* 8,533–535 ; *Fast.* 2,119–126 ; *Trist.* 1,5,53–56 ; Stat. *Theb.* 12,797–799. Sur ces vers de l'*Il.* 2,488–490 et la reprise de ce motif chez les Latins, voir en particulier Hinds 1998 : 34–47 et Gowers 2005.

passages de transition, l'impossibilité de tout passer en revue étant donné l'infinité des prédictions possibles. La force de ces réflexions réside dans le fait qu'elles sont en résonance avec la réalité de la matière elle-même ainsi qu'avec la façon dont la discipline astrologique est exposée dans les vers.

Enfin, un dernier aspect, directement lié à la nature divinatoire de l'astrologie, permet au poète de toucher à des questions d'incomplétude. En effet, il existe des sujets sensibles qu'il vaut mieux ne pas aborder (ps.-Maneth. 6,732–737) :

αὐτὰρ ἐγὼ μάλα μὲν πυκιναιῖς πραπίσιν δεδάηκα
 γαστέρος ἐκ προφέρωσ' ἃ μογοστόκοι Εἰλείθιαι
 ἀλλ' οὐκ ἀσφαλῆως τις αἰεδοί τήνδε γ' αἰοιδήν·
 (735) μαντοσύνη γὰρ τοίη ἂν χόλος ἐκ βασιλῆων
 ἔσπεται, ὄν τε χρεῶ σοφὸν ἀνέρα τήν τ' ἀλεεῖναι·
 τῷ δὴ τόνδε γε μῦθον ἐγὼν ἄρρητον ἔασω.

Mais moi, j'ai bien appris dans mon esprit avisé ce que les Ilithyies qui président aux accouchements font sortir d'un ventre. Mais, du moins ce chant-là, personne ne saurait le chanter en sûreté : car la colère des empereurs pourrait s'attacher à une science prophétique de cette sorte, colère dont il est nécessaire que l'homme sage se tienne éloigné : c'est donc pourquoi, ce discours-là du moins, je le laisserai de côté sans le mentionner.

Le vers 733 est obscur ; il a été ainsi corrigé par la plupart des éditeurs en raison de la leçon, syntaxiquement problématique, donnée par le manuscrit⁹⁹. Quoi qu'il en soit, il est visiblement question d'un sujet, concernant les thèmes astraux, qu'il ne faut pas traiter de peur de susciter la colère des empereurs¹⁰⁰.

Ces vers sont l'expression d'une réalité historique. Dès l'édit d'Auguste, en 11 ap. J.-C., toute sorte de pratique divinatoire permettant de déterminer l'avenir de quelqu'un en politique, de connaître la bonne santé de l'empereur et de sa maison, et de manière générale, l'heure de la mort d'une personne, est passible de punition, et ce jusqu'au IV^e s. ap. J.-C. En outre, à partir de 49 ap. J.-C., la violation de cet édit est considérée comme un crime de lèse-majesté (*maiestas*), lorsque la bonne santé de l'empereur et de sa famille est impliquée. Cet édit demeure le fondement du droit romain en ce qui concerne l'astrologie, et il n'est pas rare que les empereurs prennent des mesures contre les astrologues, notamment en les

99 Le manuscrit comporte γαστέρος ἐκπροφέρωσι μογοστόκοι Εἰλείθιαι. Köchly 1858 et 1862 : XV–XVI conjecture une lacune entre les vers 6,732–733, suivi par De Stefani 2017. En supposant que le poète faisait allusion aux dispositions célestes permettant de prédire la future souveraineté des natifs, Köchly propose la restitution suivante : αὐτὰρ ἐγὼ μάλα μὲν πυκιναιῖς πραπίσιν δεδάηκα | «σχήματα, τοῖσιν ἀνακτας ἰδὲ κρατεροῦς βασιλῆας | γαστέρος ἐκπροφέρωσι μογοστόκοι Εἰλείθιαι.

100 Le terme βασιλεύς (v. 6,735) n'a pas la même acception selon les époques. Étant donné que cette partie des *Apotelesmatika* date probablement du II^e s. ap. J.-C., il est ici traduit par « empereur ». En revanche, bien que le premier et le cinquième livre soient postérieurs à ce chant, le terme de « roi » est privilégié pour ces deux chants où le poète prétend s'adresser à Ptolémée (voir les prologues à ces deux livres dans le chapitre consacré à ps.-Manéthon, II.6.). Pour un survol par époque des différents types de souverains désignés par le mot βασιλεύς, voir Carlier 1997 et Tinnefeld 1997.

expulsant de Rome et d'Italie. Ce n'est que sous le règne de Dioclétien (284–305 ap. J.-C.) que le bannissement régional s'étendra à tout l'Empire¹⁰¹.

Ainsi, ps.-Manéthon n'abordera pas un sujet qui concerne les empereurs ; ce sera un aspect manquant dans son exposé astrologique. Les deuxième et troisième chants du corpus manéthonien avec qui le sixième livre forme, peut-être, un ensemble de trois livres, ne sont toutefois pas exempts de prédictions annonçant la naissance d'un souverain (βασιλεύς)¹⁰². La manière dont on doit calculer la durée d'une vie d'après les étoiles, pratique elle aussi proscrite dans l'édit d'Auguste, est en outre expliquée à la fin du troisième livre (3,399–428). Le sixième livre lui-même contient des indications sur la longueur de l'existence du natif, bien qu'elles ne concernent que les nouveau-nés (6,43–45 ; 89–94).

Une telle ambiguïté se retrouve également chez Firmicus Maternus : dans son chapitre consacré à la vie et la formation des astrologues, il exhorte son lecteur à ne jamais établir de pronostics sur la situation politique de l'État ou sur la vie de l'empereur romain. La raison d'un tel interdit réside dans le fait qu'il est impossible de découvrir quoique ce soit concernant le destin de l'empereur, étant donné qu'il est le seul qui, de par son statut divin, n'est pas soumis au cours des astres (*Math.* 2,30,4–7). Cependant, la *Mathesis* est loin d'être exempte de prédictions concernant rois ou empereurs¹⁰³.

Le fait de dire explicitement à son lecteur qu'il est des sujets à ne pas aborder est une manière pour l'auteur de se mettre à l'abri de toute accusation potentielle. En outre, certains mettent à profit la multitude des acteurs qui constituent la doctrine astrologique pour respecter cette interdiction, tout en la contournant (ps.-Maneth. 5,34–35) :

Ζεύς, Ἄρης, Παφίη, Μήνη, Κρόνος, Ἥλιος, Ἑρμῆς
ἐν συνόδῳ, βασιλεῦ, μεγάλους παρέχει βασιλῆας.

Zeus [Jupiter], Arès [Mars], la Paphienne [Vénus], la Lune, Cronos [Saturne], le Soleil, Hermès [Mercure] en conjonction, ô roi, produisent de grands rois.

Dans cette prédiction, toutes les planètes et lumineaires sont en conjonction, c'est-à-dire qu'ils sont réunis en un même point. D'autres astrologues se livrent à un jeu similaire : la multiplication des éléments leur permet de rendre un événement cosmique exceptionnel, voire impossible¹⁰⁴.

101 Bouché-Leclercq 1899 : 560–561 ; Cramer 1954 : 232–233 ; 247–253.

102 Ps.-Maneth. 2,210–212 ; 347–352 ; 387–390 ; 391–393 ; 3,106–111 ; 221–226 ; 295–298.

103 Chez Firmicus, les prédictions concernant les souverains reviennent à plusieurs reprises : voir par exemple le chapitre consacré au Soleil (notamment *Math.* 3,5,2–7 ; 3,5,20–21 ; 3,5,34–36), les paragraphes 4,7,1 ; 4,17,10 ; 4,21,9 ; 6,31,1 ; 6,31,55, ou encore le chapitre 7,22, etc.

104 Voir Anoub. fr. 7,25 avec le commentaire de Schubert 2015 : *ad loc.* pour un parallèle entre ce vers d'Anoubion, ps.-Maneth. 5,34 et Firm. *Math.* 6,31,55. Il n'est pas rare non plus de trouver des prédictions annonçant la mort du roi ou des malheurs s'abattant sur lui ou sur l'Égypte : voir par exemple P.Gen. 3,123 (II^e s. ap. J.-C.), P.Oxy. 65,4471 (fin II^e début III^e s.), P.Oxy. 31,2554 (III^e s.),

Enfin, il n'est pas exclu que, selon l'époque, les mises en garde contre les prédictions relatives au souverain soient devenues topiques, sans qu'elles reflètent réellement un potentiel danger encouru par un auteur abordant ces questions. En effet, ps.-Manéthon ou Firmicus ne sont pas les seuls à traiter de prédictions relatives aux souverains. Dorotheos, Ptolémée, ou encore Vettius Valens, entre autres, ont abordé ce sujet, qui représentait visiblement un réel danger uniquement lorsque, de la théorie, on passait à la pratique¹⁰⁵.

4.2 Transitions, incomplétude et *praeteritio*

Dans la perspective qui nous occupe, il convient de relever que ps.-Manéthon emploie cette spécificité liée à la divination pour s'exprimer sur des aspects de la discipline dont il ne traitera pas. Il touche de ce fait à des questions d'exhaustivité et d'incomplétude. En outre, cela lui permet de réutiliser dans un contexte spécifiquement astrologique un motif qui intervient déjà dans le poème d'Aratos : celui de la *praeteritio*. Voici le célèbre passage au cours duquel le poète des *Phénomènes* avoue son incompetence au sujet des révolutions planétaires (Arat. *Phaen.* 451–461) :

ταῦτά κε θηήσαιο παρερχομένων ἐνιαυτῶν
 ἐξείης παλίνωρα· τὰ γὰρ καὶ πάντα μάλ' αὐτως
 οὐρανῶ εὖ ἐνάρηρην ἀγάλματα νυκτὸς ἰούσης.
 οἱ δ' ἐπιμιξ ἄλλοι πέντ' ἀστέρες οὐδὲν ὁμοῖοι
 (455) πάντοθεν εἰδῶλων δυοκαίδεκα δινεύονται.
 οὐκ ἂν ἔτ' εἰς ἄλλους ὁρῶν ἐπιτεκμήραιο
 κείνων ἦχι κέονται, ἐπεὶ πάντες μετανάσται,
 μακροὶ δὲ σφεῶν εἰσὶν ἐλισσομένων ἐνιαυτοί,
 μακρὰ δὲ σήματα κείται ἀπόπροθεν εἰς ἔν ἰόντων,
 (460) οὐδ' ἔτι θαρσαλέος κείνων ἐγὼ ἄρκιος εἶην
 ἀπλανέων τὰ τε κύκλα τὰ τ' αἰθέρι σήματ' ἐνισπεῖν.

Ces constellations, tu peux les contempler au fil des années, elles qui reviennent en se suivant à la même époque : en effet, celles-ci, toutes celles-ci, sont de cette manière très solidement fixées au ciel, parures de la nuit qui s'avance.

Mais, parmi les douze constellations, cinq autres étoiles, en rien semblables à elles, tournoient confusément de toutes parts. Ce n'est plus en regardant les autres que tu peux conjecturer où elles se trouvent, car toutes sont errantes ; longues sont les années de leurs révolutions, et très loin se situent les signes de leurs conjonctions, et moi je ne suis plus confiant en ce qui les concerne : puissé-je être sûr de moi pour parler des cercles des étoiles fixes et de leurs signes dans l'éther.

ainsi qu'Heph. 1,23,21 (= *Epitom.* 4,20,21). Ce type de prédictions contient certainement une part de matériel remontant à une date précédant l'époque impériale, ce qui est vraisemblablement le cas pour P.Gen. 3,123 (Schubert 1996 : 43).

105 Cramer 1954 : 248. Antigonos de Nicée, vers 150 ap. J.-C., analyse l'horoscope de l'empereur Hadrien après la mort de celui-ci en 138 ap. J.-C. (fr. 1,§ 22–52 dans l'édition de Heilen 2015).

Par ces quelques vers, le poète marque le passage d'un sujet à un autre. Après avoir passé en revue les constellations qui illuminent la sphère céleste (*Phaen.* 19–453), le poète indique qu'il existe cinq astres au cours errant (*Phaen.* 454–459). Le fonctionnement de leurs révolutions dépasse ses compétences ; il décide donc de laisser ce sujet de côté pour aborder celui des cercles célestes (*Phaen.* 460–461). Cette réflexion explicite sur les éléments de la matière qui seront traités ou non dans le poème répond au passage des *Travaux* au cours duquel le poète avoue sa méconnaissance de l'art de la navigation. L'inspiration de la Muse comblera toutefois ses lacunes (*Hes. Op.* 646–651 ; 660–662) :

εὖτ' ἂν ἐπ' ἐμπορίην τρέψας ἀεσίφρονα θυμὸν
βούληαι [δὲ] χρέα τε προφυγεῖν καὶ λιμὸν ἀτερπέα,
δείξω δὴ τοι μέτρα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης,
οὔτε τι ναυτιλίας σεσοφισμένος οὔτε τι νηῶν.

(650) οὐ γάρ πώ ποτε νηὶ [γ'] ἐπέπλων εὐρέα πόντον,
εἰ μὴ ἐς Εὐβοίαν ἐξ Αὐλίδος,
(...)

(660) τόσσον τοι νηῶν γε πεπεῖρημαι πολυγόμφων·
ἀλλὰ καὶ ὡς ἐρέω Ζηνὸς νόον αἰγιόχοιο·
Μοῦσαι γάρ μ' ἐδίδαξαν ἀθῆσφατον ὕμνον αἰδεῖν.

Si, après avoir tourné ton cœur insensé vers le commerce par mer, tu veux échapper aux dettes et à la faim funeste, alors je te montrerai les espaces de la mer au bruit retentissant, bien que je ne sois expérimenté en rien en matière de navigation ou de bateaux. Jamais encore en effet je n'ai navigué sur la vaste mer, si ce n'est pour l'Eubée, depuis Aulis (...). Voilà donc en vérité en quoi réside mon expérience des navires solidement construits : mais même ainsi je te dirai la pensée de Zeus qui tient l'égide : car les Muses m'ont appris à chanter un chant d'une inexprimable beauté.

Dans ce passage transitoire entre des recommandations générales sur les vaisseaux (*Op.* 618–645) et les saisons propices au commerce sur mer (*Op.* 663–694), le poète admet qu'il ne maîtrise pas tout à fait le sujet suivant, mais celui-ci figurera tout de même dans son poème, grâce au secours divin. L'attitude d'Aratos est diamétralement opposée à celle adoptée par Hésiode. C'est par de tels extraits qu'un poète met en avant sa conception d'autorité et de maîtrise de son sujet, éléments qui auront un impact sur la totalité de l'œuvre. La position adoptée par un poète à cet égard se répercutera sur la présence ou l'absence effective de certaines données, et donc sur des notions d'exhaustivité ou d'incomplétude.

La *praeteritio* aratéenne est une occasion pour les poètes astrologues de varier sur ce motif littéraire tout en l'incorporant dans une perspective astrologique. Le poème de Manilius ne comporte pas de traitement sur les planètes, c'est un fait particulièrement renommé. La problématique liée à ce manquement dans l'exposé de la matière a déjà été soulevée dans les pages consacrées aux *Astronomica*¹⁰⁶. Le poète annonce à plusieurs reprises qu'il exposera l'influence des planètes, sans

que cette promesse ne soit tenue dans les cinq chants qui composent le poème. Au vu de l'importance de ces astres pour la doctrine astrologique, d'aucuns estiment que la section y relative a été perdue. Il convient toutefois de prendre en compte le début du cinquième chant, où le poète s'adonne à une *praeteritio* tout aratéenne (Manil. *Astr.* 5,1–9) :

- hic alius finisset iter signisque relatis
quis aduersa meant stellarum numina quinque
quadriugis et Phoebus equis et Delia bigis
non ultra struxisset opus, caeloque rediret*
(5) *ac per descensum medios percurreret ignes
Saturni, Iouis et Martis Solisque, sub illis
post Venerem et Maia natum te, Luna, uagantem.
me properare uiam mundus iubet omnia circum
sidera uectatum «t» toto decurrere caelo, ...*

Ici, un autre aurait terminé sa route et, après avoir traité des signes en sens contraire desquels se meuvent les cinq divinités des astres, avec Phébus sur son attelage à quatre chevaux, et Délia sur son char à deux coursiers, il n'aurait pas érigé son œuvre au-delà, et reviendrait du ciel ; et pendant la descente, il parcourrait les feux médians de Saturne, de Jupiter, de Mars et du Soleil ; sous ceux-ci, après Vénus et l'enfant né de Maïa, toi, Lune vagabonde. À moi, l'univers ordonne d'hâter mon chemin, porté à l'entour de toutes les étoiles, et de traverser d'un bout à l'autre la totalité du ciel, ...

À nouveau, la réflexion sur ce qui figurera ou non dans le poème se trouve dans un passage charnière. Ces vers marquent l'articulation entre deux livres, et le poète annonce ce qui constituera la suite de son chant : non pas l'action des planètes, mais l'influence des constellations extra-zodiacales. Le poème en son état ne comporte donc pas un traitement de tous les éléments de la discipline, qui permettrait d'établir un horoscope en prenant également compte de l'action fondamentale des planètes. Dans ces vers, le poète écarte ce sujet en invoquant un ordre promulgué par l'univers (*mundus iubet*, v. 8). Quoi que puisse être la vraie raison à l'origine de ce choix, il n'est pas inutile de considérer cet aspect d'incomplétude en résonance avec le passage d'Aratos cité plus haut¹⁰⁷.

En outre, on ne peut émettre des critiques à l'égard de l'astrologie principalement zodiacale de Manilius, sans devoir alors juger sévèrement les vers avant tout planétaires de ps.-Manéthon. De fait, un exposé sur la nature et les influences des constellations zodiacales manque dans l'ensemble du corpus manéthonien, alors que c'est un élément de la discipline tout aussi primordial que celui des planètes.

Dans le passage du sixième livre cité plus haut, ps.-Manéthon met à profit une interdiction touchant son art divinatoire pour évoquer un côté tout à fait factuel : l'absence d'un sujet précis dans son texte. Bien plus, le fait de le dire explicitement est une façon pour le poète de se positionner par rapport à ses prédécesseurs, et de proposer une variation sur ce motif, dans une perspective d'*imitatio* et d'*aemulatio*.

Le poète des *Phénomènes* prétend être incompetent en la matière, tandis que l'univers lui-même détourne Manilius de son dessein. Ps.-Manéthon souligne bien que, dans son cas, l'absence de certaines données dans son poème n'est pas due à son ignorance, mais à une obligation politique. Au-delà des résonances historiques d'une telle affirmation, il convient de prendre en compte le choix des mots qui clôturent le passage (ps.-Maneth. 6,737) :

τῷ δὴ τόνδε γε μῦθον ἐγὼν ἄρρητον ἔασω.

C'est donc pourquoi, ce discours-là du moins, je le laisserai de côté sans le mentionner.

Cet hexamètre n'est pas sans rappeler les premiers vers des *Phénomènes* (Arat. *Phaen.* 1-2) :

ἐκ Διὸς ἀρχώμεσθα, τὸν οὐδέποτ' ἄνδρες ἐῶμεν
ἄρρητον.

Commençons par Zeus, lui que jamais, nous les hommes, ne laissons sans qu'il soit nommé.

Avec le mot ἄρρητον, le poète fait vraisemblablement référence à son propre nom, Aratos. Certains érudits comme Callimaque ou Léonidas semblent déjà avoir identifié cette signature ou *sphragis* dissimulée¹⁰⁸. En reprenant cet adjectif, couplé au même verbe, et de surcroît dans un passage transitoire où il est question d'un sujet qui ne sera pas abordé, le poète manéthonien intègre finement une particularité de sa matière à un motif littéraire exploité par Aratos, dont il propose une variation. D'un point de vue tout à fait formel, le poète se réfère, ce faisant, à la réalité du texte, à la présence et à l'absence, dans ses vers, de certains éléments constitutifs de sa doctrine.

En définitive, ces passages de transition structurent le discours et l'exposé pédagogique. Ils permettent à un poète de souligner l'étendue de sa matière, dont ses vers ne reflètent qu'une partie. En outre, tout comme les exposés catalogiques qui varient le discours, ces points structurels sont précisément des marqueurs de la variété, étant donné qu'ils indiquent réellement un changement de sujet, c'est-à-dire une variation.

Il a été souligné que les passages de transition touchent autant des questions de forme que de contenu. On affinera la prise en compte de ce type de vers dans le chapitre suivant, où d'autres façons d'appréhender ces passages seront considérées. Pour l'heure, il convient de rester dans des notions externes concernant la question de complétude et d'incomplétude.

108 Callim. *Epigr.* 27 Pfeiffer ; Léonidas de Tarente *Anth. Pal.* 9,25, voir Bing 1990.

4.3 Exhaustivité et structure

À côté de ces manquements à l'égard de la matière – qui à tout le moins contribuent à une certaine variété du discours – un autre aspect formel peut être exploité pour servir une idée de complétude.

Dans le cas d'un traité technique, la division en chapitres et en livres est assurément un outil structurel qui facilite tant l'exposé de la matière pour l'auteur, que sa consultation et son apprentissage par le lecteur. Un tel agencement contribue également à véhiculer une impression de traitement complet du sujet, comme l'attestent déjà les écrits en prose de l'époque classique¹⁰⁹. Toutefois, bien que la volonté d'offrir un traitement complet de la matière puisse être mise en avant, l'impossibilité de couvrir toute l'étendue d'un sujet est aussi reconnue. Ce cas de figure a été souligné avec les *Oneirocritica* d'Artémidore, au III^e s. ap. J.-C., mais on l'observe bien plus tôt. Ainsi, dans son traité sur l'art équestre (*Περὶ ἵπικῆς*), Xénophon affirme qu'il traitera également des points omis par un certain Simon dans son manuel sur le même sujet. Dans le *Commandant de cavalerie* en revanche (*Παραχικός*), il souligne l'impossibilité d'une exhaustivité totale¹¹⁰. La question du traitement complet de la matière se pose donc tant pour les ouvrages en prose que pour la poésie.

Dans le domaine astrologique, le manuel de Claude Ptolémée, au II^e s. ap. J.-C., est un modèle de clarté. Dans les quatre livres de sa *Tétrabible*, eux-mêmes subdivisés en chapitres, l'auteur agence chaque point de la matière de façon progressive et ordonnée (τὰ καθ' ἕκαστα)¹¹¹. La structure de son texte vise certainement elle aussi à véhiculer une idée de complétude. Néanmoins, au terme de son quatrième livre, il souligne lui aussi qu'il ne donnera pas un exposé détaillé en tous points. Il laisse au praticien le soin d'appliquer, pour certains cas particuliers, ses préceptes généraux¹¹².

Une stratégie différente est adoptée par Vettius Valens, contemporain de Ptolémée, mais quelque peu plus jeune que celui-ci. Les neuf livres de ses *Anthologies* sont loin d'égaliser la structure et la méthode à l'œuvre dans la *Tétrabible*. Au cours des livres, l'auteur ajoute des précisions et propose d'autres méthodes concernant des sujets déjà traités auparavant. Il affirme avoir acquis de l'expérience et fait de nouvelles découvertes depuis ses précédents exposés. Plusieurs livres différents peuvent donc contenir des démonstrations sur un même aspect de la discipline. Valens présente cela comme un avantage : si certaines parties de son traité venaient à disparaître, le lecteur trouverait toujours la substance de la doctrine dans d'autres¹¹³.

109 Hunter 1995 : § 3. La division des poèmes didactiques en plusieurs livres et leurs rapports avec la structure des manuels en prose sont étudiés par Hutchinson 2008 : 228–250.

110 Xen. *Eq.* 1,1 ; *Eq. mag.* 9,1. Les exemples de Xénophon sont cités par Hunter 1995 : § 3.

111 Ptol. *Tetr.* 2,1.

112 Ptol. *Tetr.* 4,27.

113 Vett. Val. 6,1,19.

Dans le cadre de la poésie didactique, le format en plusieurs livres est attesté dès la période hellénistique, et les fragments de Néchepsos et Pétosiris figurent parmi les exemples les plus anciens¹¹⁴. Les cinq livres de Manilius et de Dorothéos, les divers chants d'Anoubion (au moins trois) et l'ensemble formé par les trois livres les plus anciens du corpus manéthonien (2, 3, et 6) perpétuent cet agencement structurel de la matière astrologique en plusieurs livres¹¹⁵. Ces exemples attestent la volonté du poète de donner, en apparence du moins, une impression de traitement complet de la matière. Les poètes établissent de ce fait une connexion formelle entre leur œuvre poétique et les manuels techniques en prose. Cela soulève la question de l'utilisation concrète ou non de ces poèmes en tant que source du savoir.

5 Poésie astrologique et savoir

La connaissance scientifique n'est pas incompatible avec la forme métrique d'une composition. De nombreux auteurs anciens accordaient déjà une valeur scientifique à la poésie d'Homère, généralement considéré comme le père de toute science¹¹⁶.

Quant à la poésie didactique hellénistique et impériale, elle a souvent été abordée par son biais le plus évident, celui de la versification d'un traité technique en prose. L'embellissement que suggère l'emploi des vers pour une discipline technique a d'ordinaire pour effet de reléguer au second plan la valeur scientifique de ces poèmes, tout en leur concédant d'autres qualités et objectifs¹¹⁷. De plus, l'existence de traités en prose sur les mêmes sujets soulève la question de la dimension parodique pouvant être attachée à une entreprise didactique en vers.

Le poème culinaire d'Archestratos de Gela, probablement intitulé Ἡδυπάθεια (*Hedypatheia*) et composé vers 330 av. J.-C. en hexamètres, est à ce propos un exemple significatif¹¹⁸. Grâce à ce guide gourmand, spécialisé dans les produits de luxe, on connaît désormais la meilleure façon d'apprêter tel ou tel poisson, et dans quelle ville il faut se le procurer. Cette composition, parvenue jusqu'à nous sous forme fragmentaire, est clairement tributaire de la poésie hésiodique, mais s'inscrit également dans un contexte littéraire où fleurissent recettes en prose et parodie épique. Enfin, le domaine culinaire tient également une place importante dans la

114 Les *Georgica* de Nicandre étaient composés d'au moins deux livres (fr. 71–74 Gow/Scholfield) ; on a déjà évoqué les quatre livres des *Chronika* d'Apollodore (180 à 110 av. J.-C. environ) ; voir aussi les *Kynegetika* de Sostratos au I^{er} s. av. J.-C., qui comptaient au moins deux livres (*SH* 735).

115 L'exactitude, la clarté et l'exhaustivité de l'enseignement sont précisément mises en avant dans le prologue au cinquième livre de Dorothéos (Doroth. Arab. 5, prol. 4), bien qu'on ne puisse déterminer si ce passage figurait bien dans l'œuvre originale du poète grec.

116 Strabon, entre autres, attache du crédit à la géographie homérique (Strab. 1,2,7 ; 1,2,15), et critique Ératosthène qui est d'un avis contraire (Eratosth. *Geogr.* 3 Roller = I A, 11 Berger ; 5 = I A, 16).

117 Par exemple Effe 1977.

118 Les fragments culinaires d'Archestratos de Gela sont édités par Olson/Sens 2000.

comédie, ce qui ajoute à la saveur parodique des vers d'Archestratos¹¹⁹. Ce poème sera adapté en latin par Ennius dans son *Hedyphagetica*, dont n'est conservé qu'un seul fragment¹²⁰. Quelques années plus tard, on peut mesurer plus globalement la part de distorsion à l'œuvre dans un poème didactique notamment grâce à l'*Ars amatoria* d'Ovide, où la composante parodique est poussée à l'extrême.

Néanmoins, la dimension du jeu et de la prouesse littéraire en poésie didactique occulte peut-être trop souvent la part de sérieux d'une telle entreprise, qu'il n'y a pas lieu de négliger. L'impossibilité de devenir un expert en agriculture ou en astrologie après avoir lu les *Géorgiques* ou les *Astronomica* est encore maintes fois soulignée, certainement avec raison¹²¹. Toutefois, la tendance à voir la poésie didactique principalement comme un tour de force littéraire a été réajustée par la recherche de ces dernières années. En effet, la prise en compte des interactions entre prose et poésie didactique en particulier contribue à prendre une meilleure mesure du sérieux impliqué dans une telle entreprise ainsi que du crédit scientifique que les lecteurs grecs et romains pouvaient accorder à ces poèmes¹²². Même dans le cas d'un poème comme celui d'Archestratos, le ton des vers diffère nettement d'autres pièces où l'épopée est culinairement tournée en dérision. La prise en compte des livres de cuisine en prose qui n'étaient, semble-t-il, pas conçus pour être drôles, aide à réajuster notre appréciation d'un poème comme l'*Hedypatheia*¹²³. En somme, dans le cadre de cette question difficile concernant la valeur didactique réelle d'un poème sur un sujet technique, la petite dizaine de compositions astrologiques versifiées montre elle aussi qu'il n'existe pas de réponse simple, et certainement pas de réponse unique.

Les *Astronomica* sont encore une fois un bon point de départ pour aborder la fonction de ces poèmes et l'utilisation réelle qui pouvait en être faite sur un plan scientifique. Le poème de Manilius est particulièrement célèbre pour ses erreurs

119 Comparer entre autres Ar. *Eccl.* 1168–1178 ; les fragments d'un poème intitulé Δείπνον, en mètre dactylo-épitrite, attribué à Philoxenos de Leucade au début du IV^e s. av. J.-C. (*PMG* 836 Page), ainsi que des fragments hexamétriques de l'Ἀρτικὸν δείπνον (*Banquet attique*) de Matro de Pitane, à la fin du IV^e s. av. J.-C., clairement parodiques (*SH* 534, édités par Olson/Sens 1999). En général sur le poème d'Archestratos et ses influences littéraires, voir l'introduction d'Olson/Sens 2000 : XXVIII–XLIII.

120 *Enn. Frg. var.* pp. 218–220 Vahlen.

121 Par exemple Volk 2009 : 180–181 et le célèbre passage de Cic. *De orat.* 1,69 sur l'ignorance d'Aratos et de Nicandre quant à leurs matières : *etenim si constat inter doctos, hominem ignarum astrologiae ornatissimis atque optimis uersibus Aratum de caelo stellisque dixisse; si de rebus rusticis hominem ab agro remotissimum Nicandrum Colophonium poetica quadam facultate, non rustica, scripsisse praeclare.*

122 Hunter 1995 : § 3 ; Fantuzzi/Hunter 2004 : 224–235 ; Hutchinson 2008 : 228–250 ; Hutchinson 2009 ; Harder 2011 ; Hunter 2014 : 59–75, et Hutchinson 2014 pour les liens entre prose et poésie hellénistique.

123 Olson/Sens 2000 : XXXVI–XXXIX.

au niveau astrologique, ses lacunes dans le traitement de la matière, ainsi que pour les systèmes divers et contradictoires qui y figurent. La bibliographie à ce sujet est abondante, on n'y reviendra donc pas de manière détaillée¹²⁴. Le contexte entourant le passage analysé dans le chapitre consacré à Manilius est néanmoins représentatif de cet état de fait.

En effet, au moment d'exposer la technique pour calculer la durée d'ascension des signes, le poète propose plusieurs systèmes. Il ne semble pas se rendre compte que le premier d'entre eux (*Astr.* 3,218–224), qu'il écarte en raison de l'absence de considération quant à l'obliquité du cercle du zodiaque, est en réalité le même que celui qu'il expose en dernier lieu (*Astr.* 3,483–509). Diverses hypothèses ont été avancées pour expliquer cette contradiction. Parmi elles figure la possibilité que ce dernier passage soit une interpolation¹²⁵. Il est également probable que l'auteur puise à des sources elles-mêmes déjà confuses, ou qu'il compile en un même passage un matériel hétérogène sans se rendre compte des incohérences que cela peut entraîner¹²⁶.

Il est évident qu'une méthode de compilation comporte des risques quant à la cohérence du discours, et engendre des répercussions sur la crédibilité scientifique du poète. Si ce passage peut être expliqué par l'usage de diverses sources, cela va à tout le moins dans le sens d'une recherche d'exhaustivité et de complétude de la part du poète. La teneur de l'enseignement en est certes affectée, mais la démarche didactique est indéniable.

En outre, les erreurs n'entachent pas uniquement les œuvres versifiées. Dans son commentaire aux *Phénomènes*, Hipparque estime qu'Aratos ne mérite pas d'être réprimandé lorsqu'il s'agit d'erreurs commises par Eudoxe, étant donné que le poète puise au traité de ce dernier¹²⁷. Les huit livres de la *Mathesis*, qui donnent l'image d'un manuel méthodique et complet, ne sont eux-mêmes pas exempts de contradictions et de simplifications dont certaines résultent vraisemblablement du travail de compilation de l'auteur¹²⁸.

Un bon indicateur quant à l'utilisation effective de poèmes didactiques réside dans la prise en considération de la littérature prosaïque – et versifiée – qui y est directement liée. Les vers de certains des poèmes astrologiques sont utilisés tant par d'autres poètes que par des prosateurs, qui les citent ou les paraphrasent. Les écrits de Néchepsos et Pétosiris, dont une partie du moins était versifiée, figurent peut-être parmi les sources de Manilius ; ils sont vraisemblablement repris dans

124 Voir entre autres la laborieuse démonstration de la sphéricité de la terre, Abry 2005a. L'élément le plus célèbre est l'absence du traitement des planètes dans les *Astronomica* : à ce sujet, Volk 2009 : 48–57 et 116–126, et en général sur les contradictions et erreurs de Manilius : Volk 2011.

125 Brind'Amour 1983b, cf. II.3.2.

126 Volk 2009 : 90–93. Elle souligne cependant l'impossibilité de trancher la question.

127 Hipparch. 1,1,8.

128 Monat 1992–1997 I : 15–16. Il souligne la fréquence de ces imprécisions et incohérences dans les manuels astrologiques de l'Antiquité jusqu'à la Renaissance.

les vers de Dorotheós, d'Anoubion et de ps.-Manéthon, ainsi que dans les manuels en prose de Vettius Valens, Firmicus ou encore Héphestion. Les vers de Dorotheós, dont certains sont non seulement paraphrasés en grec, mais aussi littéralement cités par Héphestion, ont également été traduits en pehlevi puis en arabe. Le poème de Maximos a lui aussi fait l'objet de paraphrases en grec.

Ainsi, les poèmes astrologiques attestent une interrelation entre prose et vers, et non pas seulement une adaptation en sens unique de la prose à la poésie. Ceci contribue à mettre en lumière le crédit scientifique pouvant être conféré aux vers. Non seulement les informations qu'ils contiennent sont jugées assez importantes pour être transposées ou adaptées en prose, mais elles sont aussi reprises dans d'autres poèmes où les mécanismes de la discipline sont exposés en vers.

On peut encore porter une attention particulière à la façon dont les vers astrologiques sont intégrés ou cités dans les manuels de Vettius Valens ou d'Héphestion. Parmi les extraits d'origine métrique remontant à Néchepsos et Pétoisiris contenus dans le manuel de Valens, seuls trois vers et demi sont cités – et ce non pas pour leur contenu technique astrologique, mais pour évoquer le motif de *l'οὐρανοβατεῖν*¹²⁹. Tous les autres sont paraphrasés et intégrés dans le reste du discours prosaïque. Cette façon de faire est cohérente avec la volonté de l'auteur de rendre explicite ce que les anciens, parmi lesquels figurent Néchepsos et Pétoisiris, ont exposé de façon obscure : on reviendra sur cet aspect de façon plus détaillée au chapitre suivant.

En ce qui concerne les vers de Dorotheós, la méthode d'Héphestion contraste quelque peu avec ce procédé. Il arrive que celui-ci estime profitable de conserver la forme métrique d'origine, du moins en partie (Heph. 3,38,9) :

ἐκτεθείσθω δὲ καὶ τὰ παρὰ Δωροθέω περὶ τούτων εὐπειρίας χάριν καὶ μνήμης.

Que te soit aussi exposé ce qu'on trouve chez Dorotheós à ce sujet, pour la beauté de la langue et la mémorisation.

Il cite ensuite sept vers sur les litiges (Dorotheós. 5,33,17–23, p. 405 Pingree), mais poursuit le sujet en adaptant vraisemblablement le contenu des hexamètres suivants en prose (Heph. 3,38,12–32). Le chapitre se conclut à nouveau sur deux citations de Dorotheós¹³⁰.

Héphestion adopte donc une position double. Parfois, les vers de Dorotheós sont repris pour leur contenu et intégrés au manuel astrologique en prose. La forme est cependant conservée par endroits : non seulement elle embellit la matière, mais elle aide à sa mémorisation. Les hexamètres sont donc eux-mêmes des vecteurs de l'information. Ainsi, plus de trois siècles après sa composition, le poème de Dorotheós est toujours une source pour la connaissance de la discipline astrologique. Au-delà du contenu, les vers convoient certainement une notion d'autorité intrinsèque à

129 Vett. Val. 6,1,9 = Néchepsos, fr. 1 Riess.

130 Heph. 3,38,33–34 = Dorotheós. 5,33,7–22, p. 407 Pingree.

la forme. De plus, à côté de la beauté de la langue et de l'aide mnémotechnique soulignées par Héphestion, leur citation fournit précisément une garantie pour la matière en prose qu'il expose.

Avec l'exemple d'Héphestion et de Valens, on constate que l'attitude d'un prosateur varie selon la qualité des poèmes dont il dispose, et l'appréciation personnelle qu'il leur confère. À cet égard, le cas de Galien offre un parallèle. Il loue l'effort d'Andromachos et de Damokratès, qui ont composé une recette médicale en vers. Toutefois, il admet la difficulté des vers du premier, qui contrastent avec la clarté poétique du second¹³¹.

La manière dont les prosateurs utilisent les poèmes astrologiques pour composer sur le même sujet montre en quelle mesure l'attitude des lecteurs anciens face à des textes techniques en vers pouvait différer de la nôtre. En outre, l'utilisation des *Phénomènes* d'Aratos comme texte d'école est un bon exemple pour illustrer l'une des façons d'aborder ce type de compositions dans une perspective d'apprentissage de la matière¹³². On pourrait facilement transposer ce contexte d'utilisation scolaire aux poèmes astrologiques : le poème sur les sept astres errants, par exemple, entre peut-être dans un tel cadre. De façon similaire, les poèmes que l'on prend d'ordinaire peu en considération, comme celui d'Antiochos ou de Maximos, sont paradoxalement ceux qu'on pourrait considérer comme le plus facilement utilisables. Le système astrologique exposé est relativement simple, et l'organisation de la matière est telle qu'elle rend sa consultation aisée.

Les propriétés catalogiques des poèmes astrologiques sont également à considérer dans cette perspective. Le deuxième livre de l'*Iliade* était particulièrement apprécié dans l'enseignement scolaire ; des témoignages anciens attestent l'apprentissage par cœur du catalogue des vaisseaux au III^e s. av. J.-C. de même que dans l'Égypte romaine du II^e s. ap. J.-C.¹³³.

Pour conclure, l'un des fragments d'Anoubion discuté précédemment résume et atteste, en l'espace d'un seul distique, les étroites relations entre prose et poésie didactique (Anoub. fr. 17q,1–2) :

λοιπόν μοι Μοῦσαι δότ' ἀεῖσαι πλείονα τούτῳ
εἰς ἐτέραν βίβλον τῷδε μέτρῳ πρὸς ἔπος.

Donnez-moi encore, Muses, de chanter des vers plus nombreux que ceux-ci dans un autre livre, en utilisant ce mètre en rapport avec le propos.

131 Gal. *De antidotis* 1,7 (= vol. 14 p. 44 Kühn). Galien ajoute encore une autre thériaque en hexamètres, qui est selon lui aussi de la main de Damokratès, encore plus claire et plus concise que la thériaque iambique de ce dernier : Gal. *De antidotis* 1,16 (= vol. 14 pp. 100–102 Kühn). Voir à ce sujet Luccioni 2003 : 68–69.

132 Crihiore 2001 : 142–143 ; 202 ; Fantuzzi/Hunter 2004 : 227–228. À cela s'ajoutent les nombreuses traductions et adaptations latines du poème d'Aratos : voir Gee 2013 sur la réception des *Phénomènes* à Rome.

133 Crihiore 2001 : 194–195, qui cite Eustathe, *Ad Iliadem* 2,494 (p. 401,36 Van der Valk) en n. 42 ; Crihiore 1996 : n° 193 ; 201.

Ces vers devaient originellement se trouver à la jointure de deux chants. Ils présentent un intérêt particulier, car c'est avant tout par des mots prosaïques que l'entreprise poétique de l'auteur est soulignée. Bien que le poète semble insister sur la dimension poétique de son texte, force est de constater que les mots employés appartiennent pour la plupart au vocabulaire de la prose (λοιπόν μοι ; πλείονα τούτων ; πρὸς ἔπος)¹³⁴. Ainsi, consciemment ou non, l'auteur, qui puise vraisemblablement aux écrits de Néchépsos et Pétoisiris (peut-être en *prosimetron*), mais sans doute aussi à d'autres traités, rend le lecteur attentif à la dimension prosaïque à l'origine du poème. Enfin, ces vers font office d'articulation entre deux livres : rappeler le contenu de ce qui précède et annoncer ce qui viendra par la suite, bien qu'ici la formule soit des plus générales (πλείονα τούτων), est une pratique qui se retrouve tant dans les manuels en prose qu'en poésie didactique¹³⁵.

Dans ce chapitre, on a exploré les diverses dimensions que la forme métrique apporte dans une entreprise didactique. Il reste encore à considérer l'étendue des possibilités littéraires dont un poète dispose pour véhiculer son enseignement astrologique.

134 Voir par exemple Xen. *An.* 3,2,29 λοιπόν μοι εἰπεῖν ὅπερ ; Isoc. *Ad Antipatr.* 2 λοιπόν ἐστὶ μοι μαρτυρήσαι περὶ αὐτοῦ ; Dem. *De cor.* 110 ἡγοῦμαι τοίνυν λοιπόν εἶναι μοι περὶ τοῦ κηρύγματος εἰπεῖν ; *De falsa leg.* 205 λοιπόν μοι δεῖξαι ; *Contra Pantaenet.* 32 λέγε δὴ μοι τὸ λοιπόν τοῦ ἐγκλήματος ; *In Dionysodor.* 31 ἔστι γὰρ ἐμοί τε λοιπόν διδάξει ὑμᾶς τοῦτο ; *Contra Eubulid.* 46 λοιπόν δέ μοι περὶ ἔμαυτοῦ πρὸς ὑμᾶς εἰπεῖν ; voir aussi Soph. *Oed. Col.* 573–574 ὥστ' ἐστὶ μοι τὸ λοιπόν οὐδὲν ἄλλο πλὴν ἢ εἰπεῖν ἃ χρῆζω. Xen. *Cyr.* 3,3,5 ἀλλὰ πολὺ πλείονα τούτων ἐτοίμασάμενος ; Plat. *Leg.* 5,744e πλείονα δ' ἂν τις κτᾶται τούτων ; Plut. *Pyrrh.* 8,12,14 πλείονα δ' ἂν ἔτι τούτων εἰρήκειμεν ; Ptol. *Tetr.* 3,3,3 ὅταν ἐν τι ἢ πλείονα τούτων ; Luc. *Somn.* 8 ταῦτα καὶ ἔτι τούτων πλείονα ; *Luct.* 15 ταῦτα πάντα ὅποσα εἰρηκα καὶ ἔτι τούτων πλείονα ; voir aussi Ar. *Plut.* 187 τούτων γε πολλῶ πλείονα. Pour la locution πρὸς ἔπος, cf. III.2.1.

135 Voir notamment les passages d'un livre à l'autre dans la *Tétrabible* de Ptolémée.

IV La didactique au niveau du contenu

« Le propre de l'exécution parfaite est de supprimer toute dualité entre des moyens techniques et une finalité musicale. »

Dominique Hoppenot, *Le violon intérieur*, 1981 : 220.

Le contenu astrologique a été le second critère dans la sélection des textes poétiques présentés. Il convient d'étudier à présent la façon dont les poètes déploient leur matière et quels outils littéraires ils mettent en œuvre pour enseigner leur discipline. Bien plus, on s'efforcera de mettre en lumière la pertinence de ces techniques d'instruction pour la divination astrale. Ce faisant, on reviendra sur des points déjà soulevés de manière individuelle pour chacun des poèmes, afin de les aborder cette fois de façon transversale d'un point de vue général de didactique astrologique.

L'état fragmentaire de la plupart des poèmes présentés pose un réel problème lorsqu'on en vient à des questions de contenu. On ne peut prétendre analyser un poème en rendant justice à son auteur si la plupart des vers ont été perdus. En outre, des poèmes (relativement) complets, comme celui de Manilius ou le corpus astrologique attribué à Manéthon, faussent inévitablement notre appréciation de la poésie astrologique en général. L'étendue de ces compositions prend le pas sur des poèmes parfois très brefs, comme le poème hermétique sur les sept astres errants (13 vers).

De surcroît, les *Astronomica* et les *Apotelesmatika* font état de caractéristiques didactiques qui sont explicitement mises en exergue par leurs auteurs. Non seulement ces caractéristiques ne sont pas utilisées de manière aussi manifeste dans tous les autres poèmes conservés, mais le début des poèmes a souvent été perdu. En effet, dans le cadre d'un prologue, l'auteur dispose d'une occasion privilégiée pour présenter son entreprise. C'est tout d'abord un lieu propice pour définir le sujet du poème, mais également pour reconnaître la tradition dans laquelle il s'inscrit ainsi que les innovations qui y seront apportées. Il est regrettable que ces parties en particulier n'aient pas été conservées, étant donné qu'on y trouve bien souvent des éléments programmatiques qui fournissent des clés de lecture pour aborder le corps de l'œuvre¹. Une telle perte est à déplorer pour les vers de Néchepsos et Pétosiris, d'Orphée, d'Anoubion, d'Antiochos, de Maximos, et d'Ammon.

Au vu des données manquantes, il est impossible de traiter tous les poèmes astrologiques de façon égale. On tentera néanmoins de considérer les vers conservés

1 Sur la fonction des prologues, voir Van Tress 2004 : 24–25.

de la manière la plus objective possible, et de proposer une analyse conforme à la réalité des sources à disposition.

Ce chapitre est dédié à des questions de contenu, mais il convient de souligner dès à présent un point fondamental : le contenu ne peut être totalement dissocié de la forme. Cette observation a déjà été esquissée et illustrée par quelques exemples dans le chapitre précédent. En prenant cette fois pour point de départ le contenu astrologique et poétique, on verra que la dimension métrique participe aussi, en arrière-fond, à la fonction didactique du texte. En conséquence, les incursions du côté de la forme versifiée ne seront pas rares, car c'est précisément le vers qui a été choisi pour véhiculer le message.

La nécessité de considérer les compositions poétiques sur un sujet scientifique par rapport à la littérature en prose touchant au même domaine a été mise en exergue dans le chapitre précédent. L'avantage le plus évident fourni par la forme poétique a été maintes fois souligné : le mètre, quel qu'il soit, est plus facilement mémorisable que la prose. À l'inverse, le manque de complétude est un reproche souvent formulé à l'encontre des poèmes : selon certains, cela discrédite leur valeur scientifique².

Un autre aspect entre encore en ligne de compte lorsqu'on compare la prose à la poésie. La forme poétique représente parfois une difficulté supplémentaire pour accéder à la signification du contenu. En effet, pour exposer son matériel, le poète doit suivre des règles contraignantes ; le prosateur dispose quant à lui d'une plus grande liberté. Manilius évoque d'ailleurs cet aspect de manière explicite : non seulement il souligne à quel point la matière qu'il traite est ardue, mais il met bien en évidence le fait que son entreprise n'est pas facilitée par la loi imposée par le vers³.

Certains vers d'Anoubion fournissent un bon exemple pour illustrer cette sensation de contrainte exprimée par Manilius. Cela procède de la condensation de données complexes à l'intérieur d'une séquence limitée par son étendue, elle-même soumise à des prescriptions quantitatives (Anoub. fr. 2,1-12) :

- ώρονόμον δὲ μάθοις ὥρης ἄτερ ἄστρασιν ἄλλοις
 σκεπτόμενος Μήνην καὶ μέγαν Ἥλιον.
 ἡμερινῇ γενέσει μὲν ἀπ' Ἡελίοιο νοήσας
 οἴκου δεσπόζων ἔνθα βέβηκε θεός,
 (5) κεῖθεν δὲ στοιχηδὸν ἀριθμηθῆμεναι ἄστρα
 μέχρι Σεληναίης ἀστέρος ἰσταμένου,
 πάντα δ' ἀπ' Ἡελίοιο διέκβαλε τοῦτον ἀριθμόν·
 εἰς ὃ τι δ' ἂν λήξῃ, κεῖθι καὶ ὠρονόμος.

2 Cf. III.4.

3 Manil. *Astr.* 3,35 *pedibus quid iungere certis ?* Pour l'intégralité du passage (*Astr.* 3,31-35), cf. II.3.2.1. À cela s'ajoute la difficulté de traduire des termes grecs en latin : Manil. *Astr.* 2,829-830 ; 897-898 ; 3,40-42. Volk 2009 : 162-163 rappelle la valeur topique de ce type d'observation ; les vers de Lucrèce concernant la difficulté de l'adaptation d'un matériel grec en langue latine en constituent un bon modèle : Lucr. 1,136-145 ; 1,830-832.

- (10) χρῆ δὲ Σεληναίης προτέρης ἀνελέσθαι ἀριθμόν
 ὥρην νυκτερινοῦ σκεπτόμενον θέματος,
 εἰ δὲ κεν Ἡελίος γ' ὀλίγας μοίρας ἔχη ἄστρον,
 χρῆ τετράγωνα θ' ὀρᾶν καὶ διάμετρα τόπων.

Et tu pourrais connaître l'horoscope sans (savoir) l'heure (de la naissance), grâce aux autres astres, en regardant la Lune et le grand Soleil. Pour une naissance diurne, considère à partir du Soleil (le signe) où le dieu s'est rendu, et de là compte un à un les signes jusqu'à l'astre présent (où se trouve) la Lune, et soustrais ce chiffre, en entier, du (signe occupé par) le Soleil : là où cela s'arrête, là aussi est l'horoscope. Et il faut soustraire le chiffre de la Lune la première, en observant l'heure d'un thème nocturne. Mais si le Soleil possède un nombre peu élevé de degrés (entre) les astres, il faut observer les lieux en aspect quadrat et diamétral.

Dans ce passage, le poète propose une méthode permettant de déterminer l'horoscope d'une naissance diurne ou nocturne, dans le cas où l'on ignore l'heure de la naissance. Ces vers sont cités par Héphestion ; celui-ci en fournit ensuite une paraphrase qui développe et détaille certaines étapes.

Dans l'épitomé d'Héphestion est conservée une seconde version de cette paraphrase, sans les vers d'Anoubion⁴. Le compilateur d'Héphestion explicite encore davantage le système, tout en donnant une interprétation quelque peu différente : la méthode définirait non pas l'horoscope à la naissance, mais le moment de la conception. En plus de cette divergence de taille, une mauvaise compréhension de la fin du passage l'entraîne à formuler un contre-sens. Au lieu de considérer les lieux en opposition et en quadrat, il préconise de veiller à ce que l'horoscope ne soit pas dans ces configurations polygonales⁵.

Cette confusion est un bon exemple pour illustrer un point soulevé au chapitre précédent : la présence d'erreurs dans les textes en prose. La justesse du contenu ne dépend pas forcément de la forme d'un texte, mais bien de la compréhension de l'auteur par rapport à sa source, pour autant que celle-ci soit fiable. Malgré tout, il est indubitable que l'absence de règles métriques contraignantes permet de préciser, par le développement, le sens d'une formulation concise. Afin d'illustrer ce point, on reprendra deux vers d'Anoubion tirés de l'extrait précédent ainsi que les passages correspondants dans les paraphrases successives. Voici tout d'abord les vers d'Anoubion (Anoub. fr. 2,9–10) :

- (10) χρῆ δὲ Σεληναίης προτέρης ἀνελέσθαι ἀριθμόν
 ὥρην νυκτερινοῦ σκεπτόμενον θέματος.

Et il faut soustraire le chiffre de la Lune la première, en observant l'heure d'un thème nocturne.

4 Heph. 2,2,11–14 (citation d'Anoubion) ; Heph. 2,2,15–17, cf. *Epit.* 4,21,4–7 (paraphrase du passage).
 5 Pour une discussion du système exposé par Anoubion ainsi que du contenu des paraphrases correspondantes, voir Schubert 2015 : LXXXII–LXXXV de même que les notes au test. 6a–b et au fr. 2.

À présent, la paraphrase d'Héphestion qui explicite ces vers (Heph. 2,2,16) :

ἐπι δὲ τῶν νυκτερινῶν χρηὶ ἄρξασθαι ἀπὸ τῆς Σελήνης τῆ αὐτῆ μεθόδῳ καὶ ἐκβάλλειν ὁμοίως ἀπ' αὐτῆς ἥτοι Ἡλίου τὴν τῶν μεταξὺ ζῳδίων ποσότητα.

Dans le cas de (naissances) nocturnes, il faut commencer à partir de la Lune avec la même méthode, et soustraire – de la même manière à partir de la Lune qu'à partir du Soleil – la somme des signes du zodiaque dans l'intervalle.

Et pour finir, le passage correspondant tiré de l'épitomé (Heph. *Epit.* 4,21,6) :

ἐπι δὲ τῶν νυκτερινῶν γενέσεων ἀπὸ τοῦ ζῳδίου ἄρξου τοῦ κατὰ τὴν ἐποχὴν τῆς Σελήνης καὶ ἐκβαλε τὴν ποσότητα τῶν ζῳδίων τῶν μεταξὺ τῶν οἰκοδεσποτῶν καὶ αὐτῶν ἐν οἷς εὐρίσκονται οἱ οἰκοδεσπότες· καὶ εἰς ὅπερ ἂν ζῳδίων καταλήξῃ ὁ ἀριθμὸς, ἐκεῖνο λέγε ὠροσκοπεῖν κατὰ τὴν σποράν.

Dans le cas de naissances nocturnes, commence depuis le signe du zodiaque situé vers la position de la Lune et soustrais la somme des signes qui sont entre les maîtres de maison et les signes dans lesquels se trouvent les maîtres de maison : et le signe du zodiaque où s'arrête le nombre, dis que celui-là marque l'horoscope au moment de la conception.

En somme, on constate qu'il arrive que les contraintes métriques soient à l'origine d'une certaine obscurité pour le sens des vers. Une paraphrase explicative peut donc, selon l'habilité du prosateur, en être un éclaircissement.

Parmi les mètres utilisés en poésie astrologique, il en est un qui possède précisément la particularité d'être un mètre concis, mais clair : le trimètre iambique. Ces propriétés ont déjà été évoquées précédemment avec l'appui du prologue au poème géographique de ps.-Scymnos⁶. Voici à nouveau les passages en question (ps.-Scymnos, 1–3) :

πάντων ἀναγκαιότατον ἡ κωμωδία,
θειότατε βασιλεῦ Νικόμηδες, τοῦτ' ἔχει
τὸ καὶ βραχέως ἔκαστα καὶ φράζειν σαφῶς ...

La qualité la plus nécessaires de toutes, c'est la comédie, ô divin roi Nicomède, qui la possède : le fait d'exprimer chaque élément d'une façon concise et claire, ...

Et à propos de l'épitomé d'Apollodore (ps.-Scymnos, 33–35) :

μέτρῳ δὲ ταύτην ἐκτιθέναί προείλετο,
τῷ κωμικῷ δέ, τῆς σαφηνίας χάριν,
(35) εὐμνημόνευτον ἐσομένην οὕτως ὁρῶν.

Et il a délibérément choisi de l'exposer en mètre, le mètre comique, pour des raisons de clarté, voyant qu'ainsi il serait facilement mémorisable.

Étant donné la proximité du trimètre avec le rythme de la prose, le contenu d'un poème iambique devrait être moins obscur que s'il était rendu dans un mètre plus éloigné du discours de tous les jours par le rythme, le style et le vocabulaire,

comme l'hexamètre dactylique ou le distique élégiaque. Le témoignage de Vettius Valens et de Firmicus Maternus indique cependant que la clarté est loin d'avoir été une composante centrale des vers attribués à Néchepsos et Pétoisiris. En effet, ils estiment que leur enseignement est dissimulé sous un voile d'obscurité (Vett. Val. 2,3,1 = fr. +5a Heilen) :

καθώς και ὁ βασιλεὺς ἐναρχόμενος ἐν τῇ ἰγ' βίβλῳ μυστικῶς ἐδήλωσεν, λέγων· ...

Comme le roi aussi l'a révélé de façon voilée au début du 13^e livre, en disant : ...

Le même terme (μυστικῶς) s'applique à Pétoisiris, à nouveau pour introduire un fragment d'origine métrique (Vett. Val. 2,41,2 = fr. 24 Riess) :

ὁ Πετόσιρις, εἰ καὶ μυστικῶς ἀποκέκρυψε λέγων, ...

Pétoisiris, qui a lui aussi dissimulé (ce point) en disant de façon voilée : ...

L'adverbe μυστικῶς est également appliqué à des auteurs dont l'identité n'est pas spécifiée⁷. En ce qui concerne Pétoisiris, le jugement de valeur exprimé par Valens trouve un parallèle chez Firmicus (Firm. *Math.* 8,2,1) :

*primum itaque de enenecontameride disputabo, id est de parte nonagesima. quae res plurimis incognita a paucis leuiter uidetur esse tractata ; nam et istum tractatum Petosiris sicut mihi uidetur inuido uoluit stridore celare*⁸.

En conséquence, je traiterai tout d'abord de l'énécontaméride, c'est-à-dire du nonantième degré. Ce sujet, inconnu de la plupart, semble avoir été à peine traité par quelques-uns ; de fait, ce point aussi, Pétoisiris, à ce qu'il me semble, a voulu le dissimuler par un sifflement jaloux.

En grec, μυστικῶς est souvent employé pour décrire le caractère secret d'un rite auquel seuls les initiés peuvent avoir accès⁹. Par analogie, un propos peut être exposé de manière mystique (μυστικῶς), c'est-à-dire avec des formules voilées, lorsque le style et les mots choisis en obscurissent le sens. L'objectif de Valens est précisément, comme il le rappelle à plusieurs reprises, de rendre clair ce que ses prédécesseurs ont consigné de façon voilée et obscure (Vett. Val. 1,22,16) :

τοῦτον τὸν τόπον οἱ παλαιοὶ μυστικῶς καὶ σκοτεινῶς διέγραψαν, ἡμεῖς δὲ τηλαυγέστερον.

Les anciens ont écrit de façon voilée et obscure sur ce sujet-là ; quant à nous, nous le ferons de façon plus claire.

Cette allusion aux « anciens » ne compte pas parmi les fragments de Néchepsos et Pétoisiris, en raison de l'absence d'indications permettant de corroborer cette

7 Par exemple ὑφίστανται γὰρ τινες μυστικῶς, Vett. Val. 2,18,6. Sur l'obscurité (ἀσάφεια) des écrits d'Antigonos, voir Heilen 2015 : 498–502.

8 Chez Firmicus, le mot *stridor* se réfère peut-être au prologue de Néchepsos, où le poète évoque un cri venu du ciel : καὶ μοί τις ἐξήχησεν οὐρανοῦ βοή, fr. 1,2 Riess (cf. II.1.4). Les écrits attribués à Néchepsos et à Pétoisiris étaient facilement confondus.

9 Par exemple Diod. Sic. 1,20,6 ; 5,77,3 ; Strab. 10,3,9, etc.

attribution¹⁰. Quoi qu'il en soit, Valens a pour objectif de clarifier les textes de ses prédécesseurs, dont le sens est parfois obscur ; parmi eux, on compte Néchepsos et Pétoisiris. Ils figurent parmi les auteurs qui composent de façon voilée, secrète, et obscure : pour le compilateur, le contenu de leurs vers nécessite d'être paraphrasé pour être rendu évident.

On peut considérer que même dans le cas de trimètres iambiques, proches du discours prosaïque, les contraintes métriques posent une difficulté à laquelle un prosateur n'est pas confronté. Cela peut effectivement être une source d'obscurité. Qui plus est, l'attitude de Valens et son jugement de valeur par rapport à l'obscurité des propos de Néchepsos et Pétoisiris trouve un parallèle chez Galien. Celui-ci estime que l'antidote en distiques élégiaques de Philon de Tarse est composé de manière énigmatique (αἰνιγματωδῶς). Après l'avoir cité, il lui consacre un commentaire¹¹.

Toutefois, la notion de mysticisme et de dissimulation attachée aux écrits de Néchepsos et Pétoisiris dénote certainement un aspect qui ne découle pas (uniquement) de la forme métrique, mais qui touche directement au contenu. Un passage tiré de la correspondance de Cicéron est un bon exemple pour l'emploi de l'adverbe *μυστικῶς* en lien avec un contenu obscur, et en prose (Cic. *Att.* 6,4,3) :

illud praeterea μυστικώτερον ad te scribam, tu sagacius odorabere. τῆς δάμαρτός μου ὁ ἀπελεύθερος (οἷσθα ὃν λέγω) ἔδοξέ μοι πρώην, ἐξ ὧν ἀλογεύομενος παρεφθέγγετο, πεφυρακέναι τὰς ψήφους ἐκ τῆς ὠνῆς τῶν ὑπαρχόντων «τῶν» τοῦ Κροτωνιάτου τυραννοκτόνου. δέδοικα δὴ μὴ τι – νοήσεις δὴπου. τοῦτο δὴ περισκεψάμενος τὰ λοιπὰ ἐξασφάλισαι. *non quo tantum quantum uereor scribere ; tu autem fac ut mihi tuae litterae uolent obuiaae.*

En outre, je vais t'écrire ceci de façon plus voilée ; toi, tu le sentiras avec assez de flair. L'affranchi de ma femme (tu sais de qui je parle) m'a semblé récemment, d'après ce qu'il a dit de manière évasive, avoir brouillé les comptes venant de l'achat des biens appartenant au tyranicide crotoniate. J'ai donc peur que – tu auras sans doute compris. Après t'être précisément occupé de ceci, mets le reste en sûreté. Je ne peux écrire tout ce que je redoute ; quant à toi, fais en sorte que ta lettre vole à ma rencontre.

Dans ce passage, l'adverbe *μυστικῶς* dénote bien le contenu et non pas la forme ; les propos de Cicéron sont effectivement obscurs pour qui n'est pas au fait des personnages et des événements auxquels il est fait allusion¹². En résumé, selon le témoignage de Valens et de Firmicus, les textes attribués à Néchepsos et Pétoisiris présentaient un contenu difficilement accessible, vraisemblablement dissimulé sous un style et un vocabulaire obscurs. Il ne faut cependant pas occulter le fait qu'il s'agit, du moins en partie, d'une œuvre versifiée.

10 Heilen 2015 : 40. D'autres références aux παλαιοί figurent parmi les fragments : voir fr. +7 Heilen = Vett. Val. 2,37,1 ἐπειδὴ σκοτεινῶς οἱ παλαιοὶ τὸν περὶ σίνους τόπον ἔγραψαν, προφανέστερον ἐπιδιασαφίσμεν.

11 Gal. *De compositione medicam. secundum locos* 1,4 (= vol. 13 pp. 267–273 Kühn) = SH 690.

12 Pour la signification du passage, voir le commentaire de Shackleton Bailey 1968 *ad loc.*

Un cas analogue apparaît dans le Papyrus de Derveni : le commentateur de la théogonie orphique estime que le poète s'exprime en termes énigmatiques qu'il est nécessaire d'expliquer (ἢ πόησις ... αἰνι[γμ]ατώδης)¹³. L'exégète adopte une attitude similaire à celle de Valens par rapport aux écrits de Néchepsos et Pétoisiris ; en outre, on retrouve l'expression employée par Galien pour qualifier les vers de Philon de Tarse (αἰνιγματοδῶς). Au-delà de la forme versifiée, on verra que ces qualificatifs qui dénotent le caractère obscur et oblique d'une composition prennent un tour encore plus significatif dans le cadre d'un poème astrologique si l'on considère un autre type de production : la littérature oraculaire.

1 La poésie astrologique et l'art oraculaire

L'obscurité du style et le caractère énigmatique des propos sont des traits célèbres de la littérature oraculaire¹⁴. L'art oraculaire est souvent associé à la poésie : dans l'Antiquité déjà, l'hexamètre dactylique en était perçu comme le mètre de prédilection¹⁵. Ce n'est cependant pas le seul moyen choisi pour l'annonce de prophéties : dans nos sources, les oracles – qu'ils soient considérés comme historiques, ou qu'il s'agisse clairement de créations plus tardives – présentent une diversité dans la forme (prosaïque ou métrique) de même que dans le mètre¹⁶. Ainsi, Hérodote rapporte des réponses oraculaires en prose et en vers (hexamètres et trimètres)¹⁷. Le distique élégiaque est lui aussi attesté dans ce contexte, et Plutarque, au début du II^e s. ap. J.-C., évoque précisément l'abandon du vers pour la prose dans les oracles pythiques¹⁸.

Les poètes usent eux aussi du motif de la réponse oraculaire, et ce dans le cadre de mètres variés. Les oracles sibyllins sont originellement rendus en hexamètres dactyliques¹⁹. Tibulle le souligne dans une élégie, mais rapporte néanmoins, quelques

13 P. Derveni Col. VII,4–5 ; voir l'édition avec traduction et commentaire de Kouremenos/Parássoglou/Tsantsanoglou 2006.

14 Struck 2005 : 160–164 met en particulier l'accent sur la notion d'énigme (αἰνιγμα) utilisée en relation aux oracles.

15 Selon la scholie à Ar. *Nub.* 144, le rhéteur Apollonios fils de Molon (II^e–I^{er} s. av. J.-C.) aurait considéré comme mensonger l'oracle attestant la supériorité de Socrate sur Sophocle et Euripide en matière de sagesse (= H3 Fontenrose), étant donné qu'il est rendu en trimètres iambiques et que les oracles pythiques sont toujours en hexamètres, voir Crahay 1956 : 4 avec n. 1.

16 Voir par exemple le matériel réuni par Fontenrose 1978 : 244–429 pour Delphes et Didyme.

17 Par exemple Hdt. 1,91,1–6 (en prose) ; 1,47,2 ; 1,62,4 ; 1,65,3 (en hexamètres) ; 1,174,5 (en trimètres iambiques). Sur les oracles chez Hérodote, voir Crahay 1956.

18 Plut. *De Pyth. or.* Pour un oracle delphique en distiques élégiaques, voir par exemple Ath. 13,602c = Q85 Fontenrose.

19 Voir par exemple Verg. *Aen.* 6,83–97 ainsi que les réponses métriques de la Sibylle notées sur des feuilles *Aen.* 3,445–446 *carmina uirgo / digerit in numerum*, avec le commentaire de Horsfall 2006 ad 3,446.

distiques plus loin, le contenu d'une prédiction de la Sibylle²⁰. Stace met lui aussi en avant la figure sibylline, qui s'exprime par le biais de ses hendécasyllabes²¹. Ainsi, tant dans l'appropriation littéraire du motif de la prophétie, que dans les sources oraculaires conservées, on observe, dans le cas de textes versifiés, une variété dans la forme métrique.

L'obscurité des oracles et le manque de clarté de certains poèmes astrologiques méritent d'être mis en parallèle, d'autant plus que la littérature oraculaire présente un réseau de correspondances avec le genre didactique, et encore plus spécifiquement avec la poésie astrologique²². La mise en évidence de ces points de contact, préfigurés dans les chapitres consacrés à Orphée et à Dorotheos, permettra d'aborder sous un angle différent les poèmes réunis dans cette étude afin de relever un aspect fondamental intrinsèque à des textes astrologiques versifiés.

La littérature oraculaire est abondante, mais il y a un corpus en particulier qui permet d'illustrer plus précisément les analogies évoquées entre oracles, didactique et astrologie : les *Oracula Sibyllina*. Sous cet intitulé sont réunis deux compilations d'oracles grecs en hexamètres dactyliques. La première comprend huit livres (numérotés de un à huit), tandis que la seconde, très fragmentaire, est composée de sept textes (de neuf à quinze), provenant d'un ensemble qui en contenait originellement au moins quinze. Ce matériel attribué à la Sibylle, prophétesse légendaire dont le nom est attesté dans nos sources depuis Héraclite, provient d'auteurs inconnus et d'époques diverses²³. Certains éléments datent de l'époque hellénistique. La compilation finale du premier groupe de textes remonte au moins à la fin du V^e s. ap. J.-C. Celle du second est à situer après la conquête arabe de l'Égypte et la chute définitive d'Alexandrie en 646 ap. J.-C.²⁴.

Le contenu des oracles est très composite : il présente des consonances païennes, juives et chrétiennes. Il s'agit tour à tour de l'histoire de Rome, de la vie du Christ, ou encore de prophéties de type eschatologique²⁵. Ce corpus de textes présente en outre un intérêt particulier étant donné qu'il existait aussi, à Rome, une collection d'oracles sibyllins (les *Libri Sibyllini*). L'origine de ces livres est vraisemblablement très ancienne : ils étaient consultés sur ordre du Sénat en

20 Tib. 2,5,16 ; 2,5,39–64.

21 Stat. *Silv.* 4,3,124–163.

22 Le vers d'Hes. *Op.* 285 ἀνδρὸς δ' εὐόρκου γενεῆ μετόπισθεν αἰμίων apparaît dans un oracle delphique cité par Hdt. 6,86 : voir le commentaire aux *Travaux* par Sinclair 1932 *ad loc.* ; West 1978 *ad* 284.

23 Héraclite D 42 LM = 22 B 92 DK. On connaissait différentes Sibylles, affiliées à divers endroits : sur l'identité de la Sibylle dans les sources anciennes, voir Parke 1988 : 23–50. Sur ce personnage, voir Gauger 1998 : 346–379 ; Lightfoot 2007 : 3–23.

24 Il existe des recoupements entre les deux groupes de textes : le matériel présent dans les livres 9, 10, et 15 apparaît déjà dans d'autres livres du premier corpus. Sur la date et la composition du corpus, voir Potter 1990 : 95–102.

25 Potter 1990 : 96–101 donne un bref aperçu du contenu des oracles.

cas d'événements importants ou particulièrement graves. Après leur destruction lors de l'incendie du Capitole en 83 av. J.-C., le Sénat ordonna la constitution d'un nouvel ensemble de textes de provenances diverses. Celui-ci a été détruit à son tour sous Stilicon (395–408 ap. J.-C.)²⁶.

La littérature oraculaire, et la figure de la Sibylle en particulier, offrent avec la poésie didactique des similitudes évidentes qu'il n'est toutefois pas inutile de souligner. Un bon point de départ pour la confrontation de l'art oraculaire avec l'art poétique est fourni par le célèbre passage de Platon, où les poètes sont assimilés à des devins (Plat. *Ion* 534a–b) :

λέγουσι γὰρ δῆπουθεν πρὸς ἡμᾶς οἱ ποιηταὶ ὅτι ἀπὸ κρηνῶν μελιρρύτων ἐκ Μουσῶν κήπων τινῶν καὶ ναπῶν δρεπόμενοι τὰ μέλη ἡμῖν φέρουσιν ὥσπερ αἱ μέλιτται, καὶ αὐτοὶ οὕτω πετόμενοι· καὶ ἀληθῆ λέγουσι. κοῦφον γὰρ χρῆμα ποιητῆς ἐστὶν καὶ πτηνὸν καὶ ἱερόν, καὶ οὐ πρότερον οἶός τε ποιεῖν πρὶν ἂν ἔνθεός τε γένηται καὶ ἔκφρων καὶ ὁ νοῦς μηκέτι ἐν αὐτῷ ἐνῆ· ἕως δ' ἂν τουτί ἔχη τὸ κτήμα, ἀδύνατος πᾶς ποιεῖν ἄνθρωπός ἐστιν καὶ χρῆσιμωδεῖν.

En effet, les poètes nous disent sans aucun doute que c'est en s'abreuvant aux sources où coule le miel dans certains jardins et vallons boisés des Muses qu'ils nous apportent leurs chants comme les abeilles, en voletant eux-mêmes aussi de la sorte : et ils disent vrai. Car la personne du poète est légère, ailée, et sacrée ; elle n'est pas capable de créer avant qu'elle ne soit animée d'un transport divin, qu'elle soit hors d'elle, et que sa raison l'ait quittée : tant qu'il possède ce bien-là, aucun homme n'est capable de composer un poème ni de prononcer des oracles.

Le dénominateur commun de cette comparaison est l'inspiration divine, supposée tant pour le poète que pour le prophète. Cet aspect a été illustré précédemment dans la section consacrée au poème de Dorotheos grâce à la lecture d'un passage de l'*Hymne homérique à Hermès*²⁷. On peut néanmoins aller plus loin dans la comparaison, lorsqu'on observe plus particulièrement la personne d'un poète didactique, et celle de la Sibylle. En effet, on remarque chez ces deux figures une tension entre inspiration divine et autorité personnelle.

Le poète didactique s'en remet généralement à une instance supérieure pour guider son entreprise. Toutefois, c'est également un maître, et il n'hésite pas à mettre en avant sa propre autorité au cours de son enseignement. Les devins sont eux aussi inspirés par la divinité, et parlent d'ordinaire au nom du dieu qui les possède. La Pythie à Delphes est le porte-parole du dieu Apollon ; c'est à lui que se rapporte l'emploi de la première personne du singulier. En règle générale, elle dispense ses prophéties après avoir été sollicitée par une requête.

26 Sur les *Libri Sibyllini* à Rome, voir Parke 1988 : 136–151 ; 190–215 ; Potter 1990 : 109–114 ; Gauger 1998 : 380–391 ; Potter 2012.

27 Cf. II.4.2.4.

La Sibylle est elle aussi associée à Apollon, mais sa particularité est précisément de prophétiser d'elle-même, sans qu'une question ne soit formulée au préalable²⁸. En outre, il existe une tension entre l'autorité du dieu, et l'autorité de la Sibylle elle-même. Bien qu'elle soit inspirée par la divinité, la Sibylle parle en son nom, et c'est à elle-même qu'elle se réfère en usant de la première personne du singulier. Bien plus, elle partage des renseignements biographiques sur sa personne, en précisant son origine, sa filiation. Ce sont des éléments qui participent à l'autorité de ses paroles²⁹.

Ces aspects de la littérature sibylline trouvent un précédent chez Hésiode, qui déjà avait allié inspiration divine, autorité poétique et indications autobiographiques³⁰. Parmi les œuvres qui lui sont attribuées figure précisément un poème sur l'ornithomancie³¹. De plus, la célèbre affirmation de vérité hésiodique (*Op.* 10), liée à l'ambiguïté des Muses, qui mêlent le vrai au faux (*Theog.* 27–28), trouve un parallèle dans la littérature oraculaire. L'origine divine des mots prononcés par un devin en garantit la véracité. La Sibylle assure donner un exposé conforme à la vérité³². Toutefois, l'obscurité des propos et les diverses interprétations possibles sont précisément une caractéristique célèbre des oracles³³. Enfin, les Muses de l'Hélicon connaissent le passé, le présent et le futur, ce qui est aussi une prérogative de la Sibylle³⁴.

Ces éléments apparaissent, en partie du moins, dans la poésie didactique hellénistique et impériale : les poèmes de Nicandre offrent un parallèle particulièrement pertinent dans cette perspective. Ils s'inscrivent dans la tradition hésiodique, mais certains aspects présentent des similarités frappantes avec les vers sibyllins. Le poète, probablement prêtre d'Apollon auprès de l'oracle de Claros, devait être familier de la littérature oraculaire³⁵. En outre, il indique son nom, et ce tant dans le texte qu'en acrostiche³⁶. Les vers sibyllins avaient précisément la particularité de contenir des acrostiches : cet outil littéraire était considéré comme

28 Les réponses de la Sibylle de Cumès à Énée s'écartent précisément de ce schéma (Verg. *Aen.* 6,42–155). Ce passage se rapproche davantage de ce qui se pratiquait, entre autres, à Delphes, Lightfoot 2007 : 8 n. 31 avec bibliographie.

29 Par exemple *Or. Sib.* 3,809–829, cf. Parke 1988 : 9–10 ; Lightfoot 2007 : 8 avec notes ; 14–15 ; 52–53.

30 Parke 1988 : 10 relève l'ambiguïté chez Hésiode (*Theog.* 22–34), où le poète évoque sa rencontre avec les Muses : il s'exprime partiellement à la première personne du singulier, partiellement à la troisième.

31 Ὀρνιθομαντεία, voir les *testimonia* chez Merkelbach/West 1967 : 157.

32 *Or. Sib.* 1,5–6 ou encore 3,829.

33 Potter 1990 : 102 souligne à quel point un texte oraculaire pouvait être compris de diverses manières. Pour ce *topos* en lien avec la Sibylle, voir notamment Verg. *Aen.* 6,98–100 *talibus ex adyto dictis Cumaea Sibylla / horrendas canit ambages antroque remugit, / obscuris uera inuoluens ...*

34 Voir *Or. Sib.* 1,1–4 ou 3,819–823 ainsi que *Il.* 1,70 ὃς ἦδη τὰ τ' ἐόντα τὰ τ' ἐσσόμενα πρό τ' ἐόντα, en parlant du devin Calchas. Lightfoot 2007 : 10–11 ; 19–20 précise que le motif de la connaissance du passé, du présent et du futur s'adapte non seulement au devin et au poète, mais aussi aux figures prophétiques juives.

35 Nic. *Alex.* 9–11. Parke 1988 : 10.

36 Nic. *Ther.* 957 ; *Alex.* 629 ; en acrostiche *Ther.* 345–353 ; *Alex.* 266–274.

le garant de l'authenticité de ces oracles, étant donné qu'il fonctionne comme une protection contre les interpolations ou suppressions de vers³⁷.

Dans un précédent chapitre, on a évoqué la présence d'acrostiches dans le poème de Manilius ; on y reviendra plus en détail par la suite³⁸. Pour l'heure, la présence de cette figure de style dans le poème didactique d'Aratos (λεπτή, *Phaen.* 783–787), permet d'en venir à des remarques d'ordre plus général en ce qui concerne les liens entre littérature oraculaire et didactique. Dans le cadre d'un oracle, le dieu s'adresse parfois, au moyen d'un vocatif, à la personne ou au groupe de personnes à qui l'oracle est destiné ; il leur donne des instructions à suivre³⁹. Enfin, certaines réponses oraculaires sont proverbiales : l'usage de maximes et de sentences a déjà été relevé dans le cadre de la tradition didactique⁴⁰.

En définitive, les correspondances entre poésie oraculaire et didactique peuvent être résumées en un vers (*Or. Sib.* 3,562) :

ἀλλ' ἄγε καὶ μάθε τοῦτο καὶ ἐν φρεσὶ κάτθεο σῆσιν, ...

Eh bien allons, apprends cela aussi, et mets-le dans ton esprit, ...

La littérature oraculaire et sibylline en particulier présente avec le genre didactique des parallèles évidents, mais la confrontation de ces deux types de composition est encore plus pertinente lorsqu'il s'agit de poèmes astrologiques. En effet, autant dans le contexte historique entourant la consultation de ces textes, que dans la façon dont la matière est agencée, les vers oraculaires et astrologiques se recoupent, du fait de la nature divinatoire de chacun d'eux.

Tout d'abord, les circonstances de consultation d'un oracle sont comparables à celles d'un astrologue. Les sources provenant des sites oraculaires indiquent que les questions formulées par des cités concernent en premier lieu des pratiques culturelles. Celles des particuliers touchent quant à elles à la vie de tous les jours. Elles portent sur le mariage, les enfants, la santé, ou encore l'issue, bonne ou mauvaise, d'une entreprise⁴¹. Ces derniers éléments, constitutifs de la vie de tout un chacun, sont exactement les domaines à propos desquels un astrologue viendra à se prononcer⁴².

37 Voir l'acrostiche d'origine chrétienne au huitième livre des *Or. Sib.* 8,217–250. Sur les acrostiches comme moyen d'authentification des vers sibyllins, voir *Cic. Div.* 2,111–112 ; *Dion. Hal. Ant. Rom.* 4,62,6 ainsi que Vogt 1967 : 90–92 ; Parke 1988 : 139 ; Potter 1990 : 113 ; Luz 2010 : 29–33.

38 Cf. II.3.2.3. ; IV.5.

39 Fontenrose 1978 : 13–20 ; 177. Il souligne que le destinataire n'est pas toujours interpellé à la deuxième personne, la troisième est aussi utilisée.

40 Pour des réponses oraculaires sous forme de proverbe, voir par exemple L22 (= *Plut. Thes.* 24,5 en hexamètres) ; L87 et L105 Fontenrose (en prose) ; cf. III.3.

41 Parker 2012. Plutarque rapporte le type de questions posées à Delphes de son temps : les cités s'enquerraient au sujet des récoltes, de l'élevage et de la santé, tandis que les particuliers posent des questions relatives au mariage, à la navigation, au prêt d'argent : *De Pyth. or.* 408c et 407d sur l'achat d'esclaves et sur les entreprises.

42 L'onirromancie investit également ces catégories : voir les *Oneirocritica* d'Artémidore, avec l'édition d'Harris-McCoy 2012.

Plus encore que la correspondance des sujets, on observe entre la production littéraire oraculaire et astrologique une correspondance au niveau de l'organisation de la matière. Les oracles présentent fréquemment un agencement syntaxique similaire à celui relevé pour les prédictions astrologiques. Ils s'articulent autour de protases (si telles circonstances sont réunies) et d'apodoses (alors telles conséquences arriveront)⁴³.

En résumé, en dehors de la forme, la poésie astrologique partage avec la poésie oraculaire de nombreuses similitudes au niveau du contenu. Des caractéristiques didactiques sont présentes dans l'une et l'autre de ces productions littéraires. De plus, dans les deux cas, il s'agit d'établir des prédictions concernant le futur de la vie d'un individu ou d'un groupe de personnes. Enfin, un dernier réseau de correspondances s'applique au niveau de l'ordonnance du matériel.

Cette comparaison entre oracles et astrologie ne procède pas uniquement d'une constatation *a posteriori* de caractéristiques similaires dans l'une et l'autre de ces productions. Dans un fragment d'Euripide discuté précédemment, les prédictions tirées des astres sont qualifiées d'oracles sûrs (Eur. *Mel. Soph.* fr. 4 = fr. 483 Kannicht)⁴⁴ :

ἡ πρῶτα μὲν τὰ θεῖα προμαντεύσατο
 χρησμοῖσι «σαφέσιν» ἀστέρων ἐπ' ἀντολαῖς

[À propos d'Hippo, mère de Mélanippe]

Elle qui, la première, a prédit la volonté divine par des oracles sûrs tirés du lever des astres.

Bien qu'on ne puisse déterminer précisément la nature des prédictions évoquées dans ces vers, la qualité oraculaire de la divination astrale ressort très clairement dans ce passage. Les poèmes astrologiques présentent également des éléments qui renvoient, explicitement ou implicitement, à la pratique oraculaire : une première correspondance entre astrologie et oracles est établie par l'attribution de vers astrologiques à des personnages divins ou semi-divins qui sont par ailleurs mis en relation avec l'art oraculaire.

Le personnage d'Orphée en est l'exemple le plus représentatif. On a mentionné précédemment les poèmes oraculaires réunis sous son nom. La figure de style de l'acrostiche aurait également été employée dans ses vers⁴⁵. Qui plus est, il est représenté par la tradition comme le possesseur d'une connaissance qui a trait à la cosmogonie et au fonctionnement de l'univers⁴⁶. Des vers astrologiques cadrent donc parfaitement avec les diverses attributions de ce personnage. En outre, c'est

43 Cf. III.2.1. Sur la structure des oracles en vers, voir Fontenrose 1978 : 166–195, et en particulier sur celle des prédictions sibyllines : Lightfoot 2007 : 162–163.

44 Cf. I.1.3.

45 West 1983 : 37 ; cf. Orph. fr. 829 Bernabé, dans la section des poèmes magiques attribués à Orphée.

46 Plat. *Phileb.* 66c ; Ap. Rhod. 1,496–511 ; cf. les fragments orphiques à caractère théogonique : Orph. fr. 1–378 Bernabé.

précisément parmi les fragments orphiques que des extraits tirés du poème de Maximos ont été identifiés.

Les vers de Maximos sont également témoins de l'étroite relation entre poésie astrologique et oraculaire. On a déjà évoqué les pratiques divinatoires auxquelles s'adonnait l'auteur présumé du poème, Maximos d'Éphèse. De surcroît, certains vers du *Περὶ καταρχῶν* présentent, au niveau du style et de la langue, des expressions formulaires similaires à celles trouvées dans la littérature oraculaire⁴⁷.

Les vers astrologiques attribués à Ammon font probablement aussi partie de ce cas de figure. On a vu les différentes portées de ce nom ; parmi elles, celle du dieu égyptien Amon (Ammon en grec), identifié à Zeus. En outre, il existait à l'oasis de Siwa, dans le désert égyptien proche de la frontière libyenne, un oracle d'Amon. Les consultations de cet oracle par les Grecs sont attestées dès le V^e s. av. J.-C. Ce lieu est particulièrement célèbre pour avoir été visité par Alexandre le Grand en 331 av. J.-C., et est encore mentionné comme site oraculaire dans l'épopée de Corippe au VI^e s. ap. J.-C.⁴⁸. Enfin, on peut encore mentionner le poème astrologique attribué à Hermès, dieu des arts et des sciences, également associé au monde de la divination dans l'*Hymne homérique* qui lui est dédié⁴⁹.

Au-delà de ces connexions externes entre la littérature oraculaire et l'astrologie, le lien entre oracles et divination astrale est aussi souligné dans les vers astrologiques à proprement parler. Voici les influences que ps.-Manéthon prête à Mercure, lorsqu'il se trouve dans les maisons de Saturne (ps.-Maneth. 2,204–209) :

τεύχει δ' οὐ μοῦνον βίβλων ἐπίστορας ἱρῶν,
 (205) παννυχίδων τελετῶν θ' ἡγήτορας, ἀλλὰ καὶ ἐσθλοὺς
 μάντιας, ἀστρονόμους καὶ ὄνειροπόλους, προπάροισεν
 ἐζομένους θυσιῶν, μακάρων ἅπο θέσφατα θνητοῖς
 φαίνοντας πτηνῶν τε ποτῆς ἀπο θεσπίζοντας,
 πρήξεισι δ' ἐν βίῳ τοῦ ἐτέροις ὑποπεπητώτας.

[Mercure dans les maisons de Saturne] produit non seulement des connaisseurs de livres sacrés, des chefs de vigiles et d'initiations, mais aussi de bons devins, des astrologues et des interprètes de songes, qui sont assis devant les offrandes sacrificielles, qui rendent clair, pour les mortels, les décrets divins, et qui prophétisent à partir du vol des oiseaux, et dans leurs activités concernant leurs moyens de subsistance, ils sont asservis à d'autres.

Une même configuration astrale provoque la naissance de devins et d'astrologues⁵⁰. Une telle prédiction va de soi étant donné que l'astrologie fait partie des nombreuses pratiques divinatoires qui coexistent dans l'Antiquité : oniromancie, haruspicine,

47 Par exemple Max. 289 καὶ λώιον εἶη ; v. 314 λῶιον ; v. 447 καὶ τ' ἂν πολὺ λώιον εἶη, cf. *Or. Sib.* 8,173 ὁ κεν πολὺ λώιον εἶη, et en général Zito 2016 : LVI–LVIII sur le style oraculaire de Maximos.

48 Coripp. *Ioh.* 3,81–85 ; sur l'oracle d'Ammon, voir Parke 1967 : 194–241.

49 Cf. II.4.2.4.

50 Voir aussi ps.-Maneth. 4,125–130 ; 4,206–213.

ornithomancie, nécromancie, astragalomancie, et bien d'autres encore⁵¹. Bien plus, à la fin du sixième livre du corpus manéthonien, l'horoscope que livre le poète sur sa propre naissance correspond aux configurations astrales qu'il donne par ailleurs et qui prédisent la naissance de devins et d'astrologues⁵².

Par de tels passages, l'auteur présente évidemment sa discipline comme l'une des branches de la divination. Mais implicitement, il se présente également lui-même comme un devin. Cette situation est également identifiable dans le prologue du poème de Dorotheos. Le poète y fait selon toute vraisemblance usage de la célèbre analogie entre le travail de l'abeille et l'art poétique. Il a été souligné cependant que cette comparaison renvoie également à la faculté de prédire l'avenir⁵³.

L'un des intérêts pour un poète astrologique réside précisément dans la possibilité d'assimiler sa composition à un oracle, du fait de la forme et du contenu de son texte. En effet, on a vu précédemment que la littérature oraculaire présente des éléments communs avec la poésie didactique. Des motifs comme l'autorité poétique, les indications autobiographiques, l'affirmation de vérité ou encore les exhortations au destinataire apparaissent aussi dans les vers oraculaires. L'usage de ces éléments généralement identifiés comme didactiques, de pair avec un contenu de nature technique et divinatoire, permet au poète de brouiller la nature de sa composition, et de la rapprocher encore davantage de la sphère divine. Ainsi, un poète astrologue enseigne, et ce faisant, il prédit.

La qualité divinatoire d'un poème astrologique ainsi mise en lumière, il convient de considérer à présent la manière dont les poètes construisent leur enseignement. De fait, pour toute instruction littéraire, il est souhaitable que l'auteur emploie un certain nombre d'outils pour servir l'entreprise didactique qu'il poursuit. Dans un contexte de poésie didactique, un poète peut précisément faire usage de codes poétiques pour les mettre au service de l'enseignement de sa discipline. Dans ce qui va suivre, on tentera de mettre en lumière la façon dont les poètes utilisent divers éléments littéraires et poétiques pour servir leur instruction astrologique.

2 L'invocation à la Muse

Le marqueur poétique le plus évident est sans aucun doute l'invocation à la Muse ou à la divinité. La présence – ou l'absence – d'un tel élément dans les poèmes astrologiques a déjà été relevée pour chacun d'eux individuellement. On rappellera

51 L'astragalomancie est une pratique divinatoire par lancement de dés en os de mouton (ἀστράγαλοι), voir à ce sujet Graf 2005. Les articles réunis par Johnston/Struck 2005 donnent un bon aperçu de la variété des méthodes de divination dans l'Antiquité.

52 Cf. II.6.3.1.

53 Cf. II.4.2.4.

néanmoins que ce procédé figure parmi les outils à disposition du poète pour se référer à la nature poétique de son texte⁵⁴.

Au-delà d'être une indication formelle, cet élément peut précisément être mis à contribution pour servir l'entreprise didactique du poète. Tout d'abord, l'inspiration divine véhicule en elle-même une notion de vérité en ce qui concerne le contenu. On a souligné le statut ambigu des Muses d'Hésiode, de même que la polémique à l'égard de la vérité et du mensonge en poésie. Malgré cela, la représentation de ces divinités comme source d'information et de connaissance persiste. Non seulement leur statut divin leur permet d'accéder à des savoirs inatteignables pour les humains, mais elles sont aussi les filles de Mnémosynè, la Mémoire personnifiée. En ce sens, elles possèdent un savoir surnaturel, ancestral ; elles sont omniscientes. Ainsi, comme pour un oracle, l'autorité divine sanctionne le contenu de ce qui est dit⁵⁵.

À côté de la coloration mystique que cela confère au poème, l'invocation à la Muse remplit également un rôle littérairement stratégique : la définition du contenu. En effet, c'est souvent dans le cadre d'une invocation à la Muse que le sujet dont traitera le poème est mentionné. C'est une occasion, pour le poète, de définir le ou les thèmes qu'il va aborder⁵⁶. Une indication quant à l'objet du chant est d'autant plus importante dans un contexte didactique, car cela participe de l'aspect pédagogique de l'entreprise.

En outre, l'invocation à la Muse revêt un rôle structurel important⁵⁷. D'ordinaire, le poète sollicite l'aide divine au cours d'un prologue, élément fondamental qui touche à l'œuvre entière. Néanmoins, la Muse est parfois également sollicitée en d'autres points structurels du discours. Ainsi, dans le poème d'Anoubion, elle intervient à la jointure entre deux chants. Dans les vers de Maximos, elle est invoquée à deux reprises dans des sections qui sont centrales tant au niveau de l'architecture générale du poème que pour le sujet qui y est abordé. L'identité même de la divinité, ou l'épithète qui lui est consacrée, peut également être significative pour la forme, le contenu ou le contexte de la composition du poème⁵⁸.

54 Volk 2002 : 12 ; 39.

55 Cf. I.4.2 ; Hes. *Theog.* 52–54. Le rôle des Muses en tant que détentrices de connaissance est bien illustré par leur invocation avant le catalogue des vaisseaux (*Il.* 2,484–493, en particulier v. 485 ὑμεῖς γὰρ θεαὶ ἐστε, πάρεστέ τε, ἴστέ τε πάντα) ; Hes. *Theog.* 38 εἰρεῦσαι τὰ τ' ἐόντα τὰ τ' ἐσόμενα πρό τ' ἐόντα ; Pind. *Pae.* 6,54–55 ἀλλὰ παρθένοι γὰρ ἴστ[ε] γ[ε] Μο[ῖ]σα[ι] πάντα, voir aussi Pind. *Ol.* 10,1–6 qui relie Muses, mémoire et Vérité personnifiée. La connexion entre Muses, connaissance et vérité dans la poésie archaïque est étudiée par Murray 1981 : 90–92, voir aussi Ford 1992 : 49–56 ; Koning 2010 : 310–318. Dans un vers des *fragmenta incerti loci* de Pindare, Muse et prophétie vont de pair : μαντεύω, Μοῖσα, προφατεύσω δ' ἐγώ, Pind. fr. 137.

56 Conte 2007 : 219. Voir par exemple ps.-Maneth. 6,1–18.

57 Voir par exemple chez Denys Périégète : Amato 2005 : 46 ; Lightfoot 2014 : 107 avec n. 87.

58 Anoub. fr. 17q,1–2 ; Max. 141 ; 276. Apollon et Mercure président au poème de Manilius *Astr.* 1,16–34 ; Calliopé est invoquée par ps.-Maneth. 1,17 ; Hermès est la source du cinquième livre de ps.-Manéthon (5,2) ; et Maximos s'en remet à la Muse Constançienne (fr. 2).

Ainsi, l'invocation à la Muse joue un rôle didactique et pédagogique important. La véracité des mots du poète, qui puise à une source divine, est un fondement décisif à la portée instructive des vers. En outre, la qualité structurelle de l'invocation divine et les indications qu'elle recèle concernant le sujet démontre une fois encore le lien inhérent entre forme et contenu. À côté de l'appel à la divinité, un autre outil littéraire peut être mis à profit à des fins structurelles : l'image du parcours poétique.

3 La métaphore du voyage

Le voyage en tant que métaphore pour la composition poétique est une image d'origine indo-européenne, présente dès le début de la littérature grecque. L'idée de l'avancée d'un discours comme d'un chemin parcouru se trouve déjà dans des expressions telles que « je vais parler, et tout parcourir de mes mots » (ἐξείπω καὶ πάντα δίδωμαι, *Il.* 9,61). Elle sera ensuite utilisée aussi bien en poésie qu'en prose.

En grec, elle est exprimée en outre par le rapprochement entre οἶμος, le chemin, et οἶμη, le chant. Voici les mots qu'adresse Apollon à Hermès, dans son émerveillement pour les capacités poétiques et musicales de celui-ci (*Hymn. Hom. Merc.* 447–451) :

τίς τέχνη, τίς μοῦσα ἀμχανέων μελεδώνων,
τίς τρίβος; ἀτρεκέως γάρ ἅμα τρία πάντα πάρεστιν
εὐφροσύνην καὶ ἔρωτα καὶ ἡδυμον ὕπνον ἐλέσθαι.
(450) καὶ γὰρ ἐγὼ Μούσησιν Ὀλυμπιάδεσσιν ὀπηδός,
τῆσι χοροί τε μέλουσι καὶ ἀγαλὸς οἶμος αἰοιδῆς, ...

Quel est cet art, quel est ce chant des soucis désespérés, quel en est le chemin ? Car il a précisément la capacité de toucher à trois qualités tout à la fois, gaité, amour, et doux sommeil. En effet, moi j'accompagne les Muses olympiennes, à qui plaisent les danses et le beau chemin du chant, ...

Pindare emploie une tournure similaire (*Pind. Ol.* 9,47) :

ἔγειρ' ἐπέων σφιν οἶμον λιγύν
Éveille pour eux le doux chemin des mots

Le processus de la composition poétique en tant que chemin suivi par le poète est une métaphore qui connaîtra une grande fortune, tant chez les Grecs que chez les poètes latins. Elle se présente souvent sous l'aspect d'un trajet que le poète effectue à pied, en char, en bateau ou dans les airs⁵⁹.

59 L'image du chemin est déjà présente chez les présocratiques : voir Xénophane D 64 LM = 21 B 7,1 DK ; Empédocle D 44,5 LM = 31 B 3,5 DK, et en particulier le prologue du poème de Parménide, où le poète est porté sur un char (fr. 1 Coxon). Ce motif est utilisé à plusieurs reprises par Pindare (*Ol.* 9,80–81, etc.) ; voir aussi Bacchyl. 5,176–178 ; Callim. *Aet.* fr. 1,25–28 Harder = fr. 1,25–28 Pfeiffer ; Verg. *Georg.* 1,40–42 ; Prop. 4,1,70 ; Ov. *Ars* 1,771–772. Sur la métaphore poétique du chemin, voir notamment Becker 1937 : 68–85 ; Wimmel 1960 : 103–111 ; Nünlist 1998 : 228–283 ; Asper 1997 : 21–

Dans le fragment métrique de Néchépsos, on a souligné la présence d'un voyage céleste que le poète semble accomplir. Voici à nouveau l'extrait dans son contexte de citation par Vettius Valens (Vett. Val. 6,1,9 = Néchépsos, fr. 1 Riess) :

εἰς τοσοῦτον γὰρ ἐπιθυμίας καὶ ἀρετῆς ἔσπευσαν ὡς τὰ ἐπὶ γῆς καταλιπόντας οὐρανοβατεῖν, ἀθανάτοις ψυχαῖς καὶ θεαίαις καὶ ἱεραῖς γνώμαις συνεπιστήσοντας, καθὼς καὶ ὁ Νεχεψῶ ἐμαρτύρησε λέγων·

ἔδοξε δὴ μοι πάννουχον πρὸς ἀέρα

⟨.....⟩

καὶ μοί τις ἐξήχησεν οὐρανοῦ βοή,

τῇ σάρκας [μὲν] ἀμφέκειτο πέπλος κυάνεος

κνέφας προτείων,

καὶ τὰ ἐξῆς.

En effet, ils [sc. les rois et les souverains] ont fait montre de tant de passion et de vertu que, après avoir laissé derrière eux les affaires terrestres, ils ont parcouru le ciel, ayant connaissance des âmes immortelles et des pensées divines et sacrées, comme Néchépsos aussi en a témoigné en disant :

« J'ai alors décidé (en prière, de lever mes yeux) vers le firmament, tout au long de la nuit, et j'ai entendu, venu du ciel, un cri : un manteau d'un bleu sombre en enveloppa le corps en étendant son obscurité »,

etc.

Vettius Valens affirme que les rois qui se sont jadis adonnés aux observations célestes ont accompli un voyage au ciel. Grâce à ce voyage, ils ont accédé à des connaissances divines et sacrées. Ce périple céleste est décrit par le verbe οὐρανοβατεῖν, c'est-à-dire « marcher, se promener au ciel » : le fragment de Néchépsos est ensuite cité en tant que témoignage de ce fait. Étant donné que ce passage de Vettius Valens est la plus ancienne attestation conservée du mot οὐρανοβατεῖν, et que ce verbe s'adapte au schéma du trimètre iambique, il est possible qu'il ait déjà figuré dans les vers de Néchépsos. En outre, ce verbe a peut-être été formé sur le modèle de l'ἀεροβατεῖν des vers iambiques d'Aristophane (*Nub.* 225 ; 1503), dont le contexte concerne aussi l'observation céleste⁶⁰.

Dans ces quelques vers, le poète semble prendre part, par la pensée du moins, à un périple céleste. La lacune devait contenir l'idée de la séparation du corps et de l'esprit : c'est un élément récurrent lorsqu'il est question d'un contact avec la divinité dans le cadre d'une vision surnaturelle⁶¹. Un cri, revêtu d'un manteau

107 ; Knox 1999 ; Fowler 2000 ; Volk 2002 : 20–24 ; Nelis 2008 ainsi que le commentaire aux *Aitia* par Harder 2012 ad 1,27.

60 Heilen 2011 : 41.

61 Boll 1914 : 6–7. Sur le contenu supposé de la lacune, voir Reitzenstein 1904 : 5 ; Heilen 2011 : 47–48.

sombre, se fait entendre à lui. On suppose que c'est la voix qui guidera ensuite le poète à travers le firmament⁶².

Ce type d'expérience surnaturelle où l'esprit quitte le corps pour accéder aux sphères célestes est caractéristique de la littérature hermétique⁶³. Ce motif est néanmoins présent plus tôt déjà dans la littérature grecque : le mythe d'Er le Pamphylien en est un célèbre exemple⁶⁴. En ce qui concerne la poésie astrologique, cette image est tout particulièrement bien adaptée au sujet.

Le fragment de Néchepsos n'est toutefois pas la seule attestation de l'emploi de ce motif dans un contexte astral. Ce lieu commun est également attesté dans d'autres types de compositions, comme dans une épigramme attribuée à l'astronome et astrologue Claude Ptolémée (*Anth. Pal.* 9,577)⁶⁵ :

Πτολεμαίου
οἷδ' ὅτι θνατὸς ἔφυν καὶ ἐφάμερος· ἀλλ' ὅταν ἄστρον
ἰχνεύω κατὰ νοῦν ἀμφιδρόμους ἔλικας,
οὐκέτ' ἐπιψαύω γαίης ποσίν, ἀλλὰ παρ' αὐτῶ
Ζανὶ θεοτρεφέος πίμπλαμαι ἀμβροσίης.

De Ptolémée

Je sais que je suis par nature mortel et éphémère : mais lorsque, par l'esprit, je recherche les spirales circulaires des astres, je ne touche plus terre de mes pieds, mais c'est auprès de Zeus lui-même que je suis rassasié d'ambrosie, nourricière des dieux.

Le même motif est utilisé dans une ode d'Horace concernant le mathématicien pythagoricien Archytas, contemporain de Platon, à qui on attribuait également une activité dans le domaine de l'astronomie⁶⁶.

En poésie didactique, la métaphore du voyage – céleste ou terrestre – revêt un intérêt tout particulier étant donné qu'elle participe de la célèbre image du chant poétique en tant que chemin. Cette métaphore est précisément utilisée en des points spécifiques du poème et revêt une fonction pédagogique et structurelle au service de l'enseignement technique.

Les quelques vers de Néchepsos cités précédemment ne permettent pas de déterminer si la promenade du poète dans les sphères célestes (οὐρανοβατεῖν)

62 Reitzenstein 1904 : 5–6 avec n. 3. Il souligne que dans la culture égyptienne, la voix, le mot, possède une propriété réelle, personnelle.

63 Heilen 2011 : 41.

64 Plat. *Resp.* 10,614a–621d. Le voyage de l'esprit dans l'univers est un lieu commun de la littérature grecque et latine, étudié notamment par Jones 1926.

65 Le texte édité dans l'*Anthologie grecque* est quelque peu différent de celui reconstitué par Boll 1921 dans son étude de cette épigramme et de son attribution à Ptolémée. Les vers reproduits ici suivent l'édition de Boll.

66 Hor. *Carm.* 1,28,4–6 : *nec quidquam tibi prodest / aeras temptasse domos animoque rotundum / percurrisse polum morituro*, avec le commentaire de Nisbet/Hubbard 1970 ad 1,28,5 ; Boll 1921 (= réimpr. 1950 : 147–148) ; Volk 2002 : 228. Sur le voyage céleste de l'esprit en relation à l'astrologie en général, voir Delatte 1935 : 325–336.

est explicitement mise en parallèle avec son activité poétique. Il s'agit peut-être uniquement du lieu commun narratif l'expérience surnaturelle du voyage de l'esprit à travers l'univers. Néanmoins, la métaphore du voyage revient dans un autre fragment attribué à Néchepsos, comme on peut le supposer d'après cet extrait qui contient des traces de trimètres iambiques (Néchepsos fr. +14 Heilen = Vett. Val. 9,12,9) :

ἕτεροι μὲν οὖν κατημάξουσιν τάσδε τὰς τρίβους,
διόπερ παρίημι τὸν ὑπὲρ τούτων λόγον.

D'autres, sans contredit, ont foulé de leur char ces chemins-là, c'est pourquoi je laisse de côté le propos les concernant.

Le poète compare son activité à celle d'autres auteurs, portés par des chars (κατημάξουσιν)⁶⁷. Il ne se représente pas lui-même explicitement sur un char, mais on peut supposer que l'image le concerne lui aussi. On pourrait également présumer une marche à pied, en écho à sa promenade céleste (οὐρανοβατεῖν). Il s'opposerait donc à d'autres, véhiculés sur des chariots. La variante pédestre de l'image est précisément choisie par Callimaque en clôture des *Aitia*, dans ce qui est vraisemblablement une remarque éditoriale annonçant les *Iambi* (Callim. *Aet.* fr. 112,8–9 Harder = fr. 112,8–9 Pfeiffer)⁶⁸ :

χαῖρε, Ζεῦ, μέγα καὶ σύ, σάω δ' [ἐμὸν] οἶκον ἀνάκτων-
αὐτὰρ ἐγὼ Μουσέων πεζὸν [ἔ]πειμι νομόν.

Un grand salut à toi aussi, Zeus, et garde la maison de mes maîtres : quant à moi, je m'en vais dans le pâturage pédestre des Muses.

C'est généralement la prose qui est qualifiée de discours « pédestre », par opposition à un moyen de locomotion plus luxueux représenté par le mètre. Cependant, ce qualificatif s'applique également à des mètres peu élevés ; il est particulièrement pertinent pour le trimètre iambique, étant donné que ce vers est souvent rapproché de la prose, comme on l'a noté précédemment⁶⁹.

Dans le fragment de Néchepsos, le trimètre iambique, que le poète choisit pour exposer son enseignement, s'adapterait donc bien à l'image d'un parcours pédestre, à l'instar de l'exemple callimaquéen. En tout état de cause, le poète se réfère à des chars (κατημάξουσιν τάσδε τὰς τρίβους) pour évoquer le processus de composition littéraire.

67 Le verbe καθαμαξέω est déjà employé par Vettius Valens (9,1,2) en référence à sa propre production écrite, mais à nouveau dans un passage où il évoque Néchepsos.

68 Sur le dernier vers des *Aitia*, voir entre autres Asper 1997 : 58–62 et le commentaire de Harder 2012 *ad* fr. 112,9.

69 Pour la nature pédestre de la prose, voir Dion. Hal. *Comp.* 4,7 ἡ πεζὴ λέξις ; 9,9 ἐν δὲ τοῖς πεζοῖς λόγοις, etc. Voir Harder 2012 : 867 (*ad* fr. 112,9) pour les témoignages anciens sur l'usage de πεζός pour désigner une écriture poétique dans un style moins élevé ainsi que pour faire référence à la prose. Pour la proximité de la prose et des trimètres iambiques, cf. III.1.

Ce bref extrait de Néchepsos est particulièrement précieux car il atteste la conscience de l'auteur concernant les diverses fonctions de la métaphore du parcours poétique au cours des siècles, et ce dans un même passage. C'est précisément vers les fonctions de cette image qu'il convient de se tourner à présent.

Callimaque figure certainement parmi les plus célèbres auteurs à avoir utilisé la métaphore du chariot. En effet, dans le prologue des *Aitia*, Apollon conseille au poète de ne pas passer par des chemins battus, mais d'emprunter des sentiers de traverse (Callim. *Aet.* fr. 1,25–28 Harder = fr. 1,25–28 Pfeiffer) :

- (25) πρὸς δέ σε] καὶ τόδ' ἄνωγα, τὰ μὴ πατέουσιν ἄμαξαι
τὰ στεῖβειν, ἐτέρων ἵχνια μὴ καθ' ὁμά
δίφρον ἐλ]ῶν μῆδ' οἶμον ἀνά πλατύν, ἀλλὰ κελεύθου
ἀτρίπτο]υς, εἰ καὶ στενωτέρην ἐλάσεις.

Et je t'exhorte aussi à emprunter les chemins que les chars ne fréquentent pas, et de diriger ton chariot non pas sur les traces similaires des autres, ni le long d'une large route, mais sur des sentiers non frayés, même si tu le conduis sur un chemin plus étroit.

Cette remarque est souvent considérée comme propre à l'esthétique callimaquéenne, mais son origine est plus ancienne, sans doute pythagoricienne. En effet, on attribuait à Pythagore la maxime consistant à fuir les routes fréquentées par la multitude (Olympiod. *In Phaedonem* 5 § 4 Westerink, p. 93) :

καὶ Πυθαγόρειον γὰρ ἦν παράγγελμα φεύγειν τὰς λεωφόρους.

Et en effet, c'était un précepte pythagoricien que de fuir les routes fréquentées.

Cette idée se trouve déjà formulée dans le prologue de Parménide, où la déesse salue le poète qui se trouve sur un chemin éloigné de la foule (Parm. fr. 1,26–27 Coxon) :

χαῖρ', ἐπεὶ οὐ τί σε μοῖρα κακὴ προὔπεμπε νέεσθαι
τήνδ' ὁδόν, ἧ γὰρ ἀπ' ἀνθρώπων ἐκτός πάτου ἐστίν.

Salut à toi, puisque ce n'est en aucun cas une mauvaise destinée qui t'a poussé à emprunter ce chemin, car en vérité il est éloigné de la route fréquentée par les hommes.

Cette métaphore sera en outre retravaillée par Pindare, chez qui l'imagerie du chemin revient à plusieurs reprises (Pind. *Pae.* 7b,10–14 Rutherford)⁷⁰ :

- (10) κελαδήσαθ' ὕμνους,
Ὅμηρου [... τρι]πτον κατ' ἄμαξιτόν
ιόντες, ἀ[... ἀλ]λοτριὰς ἀν' ἵπποις
ἐπεὶ αυ[..... π]τανὸν ἄρμα
Μοῖσα[.....]μεν

70 Sur l'origine pythagoricienne de la métaphore des sentiers non battus dans le prologue des *Aitia* de Callimaque et sa présence chez Parménide et Pindare, voir Knox 1999.

Chantez des hymnes, (non pas ?) en allant le long du sentier battu d'Homère, (...) portés sur d'autres cavales, puisque (nous conduisons ?) le chariot ailé des Muses⁷¹.

On peut supposer une influence callimaquéenne dans le fragment de Néchepsos (fr. +14 Heilen), étant donné l'impact de la poésie de Callimaque sur ses successeurs, et la proximité géographique et temporelle de celui-ci avec le poète astrologue. Toutefois, outre l'aspect métopoétique de cette image, l'arrière-fond archaïque et plus précisément pindarique est particulièrement parlant dans ce fragment⁷². En effet, par cette métaphore, le poète ne se contente pas de souligner son originalité quant au choix des sujets qu'il traite, par rapport à d'autres textes astrologiques. Ce fragment témoigne aussi de la conscience du poète quant à la fonction structurelle que revêt cette métaphore, notamment dans la lyrique chorale.

Dans le fragment de Néchepsos, cette image est utilisée dans un passage qui n'est pas anodin pour un exposé technique : un passage de transition. Les passages de transition, que ce soit dans un texte en prose ou en poésie, ont l'importante fonction de baliser le discours, et d'indiquer à l'auditeur ou au lecteur à quel point de l'exposé il se trouve. L'auteur a l'occasion de résumer brièvement le sujet qu'il vient de traiter, et d'annoncer le sujet suivant. L'usage de la métaphore du chemin en tant que prélude au traitement d'un nouveau thème est déjà attesté chez Xénophane (Xenoph. D 64 LM = 21 B 7,1 DK) :

νῦν αὖτ' ἄλλον ἐπειμι λόγον, δείξω δὲ κέλευθον.

Or maintenant, je vais passer à un autre propos ; je montrerai le chemin⁷³.

Chez Pindare, la métaphore du chemin apparaît souvent à un moment-clé de la narration, en particulier pour introduire, ou conclure, des digressions mythologiques. Le poète dépeint ainsi de façon imagée le chemin qu'il suit, et les choix qu'il opère dans ses vers⁷⁴. Ainsi, avant d'en venir à la généalogie d'Hagésias, vainqueur de la course de chars tirés par des mules aux jeux olympiques de 468 av. J.-C., le poète s'adresse à Phintis, vraisemblablement le conducteur du char (Pind. *Ol.* 6,22–28) :

ὦ Φίντις, ἀλλὰ ζεῦξον ἤδη μοι σθένος ἡμιόνων,
ἧ τάχος, ὄφρα κελεύθω τ' ἐν καθαρᾷ
βάσομεν ὄκχον, ἴκωμαί τε πρὸς ἀνδρῶν
καὶ γένος· κείναι γὰρ ἐξ ἄλλαν ὁδὸν ἀγεμονεῦσαι

71 Sur les diverses restitutions proposées pour les lacunes du *Péan* 7b de Pindare, voir la traduction et le commentaire de Rutherford 2001 : 246–249.

72 L'image du char et d'un pré intact dans un contexte de composition poétique apparaît également chez Choerilos de Samos (V^e s. av. J.-C.), voir fr. 2 Bernabé et le commentaire de Radici Colace 1979 *ad* fr. 1.

73 Selon Diog. Laert. 8,36, ce vers est le premier de l'épigramme ; le traitement qui suit concerne la croyance de Pythagore en la métempsychose. Voir le commentaire de Reibaud 2012 *ad loc.*

74 Sur la fonction structurelle de la métaphore du chemin chez Pindare, voir en particulier Asper 1997 : 26–39.

ταύταν ἐπίστανται, στεφάνους ἐν Ὀλυμπίᾳ
 ἐπεὶ δέξαντο· χρῆ τοῖνυν πύλας ὑ-
 (27) μνων ἀναπιτνάμεν αὐταῖς·
 πρὸς Πιτάναν δὲ παρ' Εὐρώτα πόρον δεῖ
 σάμερον «μ'» ἔλθεῖν ἐν ὥρᾳ.

Allons, Phintis, attelle-moi maintenant la force des mules, au plus vite, afin que, sur un chemin clair, nous menions notre chariot, et que je parvienne même jusqu'à l'origine de sa lignée : car celles-ci, entre toutes, savent montrer ce chemin-là, puisqu'elles ont reçu les couronnes à Olympie : il faut donc leur ouvrir les portes des hymnes : c'est vers Pitane après du cours de l'Eurotas qu'il me faut aujourd'hui aller, il est temps.

Par ces vers, le poète annonce le sujet qu'il va aborder dans la suite : l'image du chariot est utilisée en tant que marqueur de l'organisation du récit⁷⁵. La fonction structurelle de cette métaphore est également l'un des aspects qu'elle revêt dans le dernier vers des *Aitia* de Callimaque cité plus haut, en guise de transition pour annoncer les *Iambi*.

Dans le fragment de Néchépsos, le poète affirme qu'il laisse volontairement de côté un certain sujet, car beaucoup d'autres en ont déjà parlé. Il faut supposer que dans ce qui suivait cette déclaration, le poète annonçait la teneur de la suite de son exposé, ou passait directement à un nouveau sujet. Ce passage est donc transitoire : il interrompt le développement du discours, tout en se faisant l'expression de la conscience de l'auteur face au processus de composition. Ces passages de transition ponctuent le fil de l'enseignement dont ils définissent le cours⁷⁶. Ce sont des marqueurs de la simultanéité poétique (« poetic simultaneity ») : ils donnent l'illusion que le texte est en train d'être composé à mesure qu'on l'entend ou qu'on le lit. La métaphore du voyage est un outil illustrant cette idée de simultanéité : le fil du poème se déroule à mesure que le poète progresse sur son chemin⁷⁷.

Néchépsos utilise donc le *topos* poétique du chariot précisément dans un passage de transition, un moment du discours où il peut facilement s'exprimer sur l'activité – vraisemblablement poétique, en l'occurrence – qu'il conduit. Ainsi, l'emploi de l'image du char dans un passage de transition chez Néchépsos atteste le rôle de marqueur structurel de la métaphore. À cela s'ajoute l'allusion aux sentiers non battus, par le biais de laquelle le poète s'exprime sur son ambition littéraire.

Dans un contexte de poésie didactique, cette image acquiert encore un niveau de lecture supplémentaire. Le poète l'utilise certes pour se référer à sa création littéraire. Mais en plus d'être poète, il est aussi un maître : les passages transitoires permettent à l'auteur de rendre compte de ce dont il a traité auparavant, et d'annoncer la suite de son propos. Ils revêtent donc la fonction d'aider le destinataire à se situer

75 Sur la métaphore du chariot dans ces vers, voir Asper 1997 : 28–30. On reviendra sur les autres propriétés véhiculées par cette image par rapport à cet extrait dans la suite, cf. IV.4.

76 Voir Fowler 2000 sur la notion de « didactic plot » ; Volk 2002 : 40.

77 Sur le concept de la simultanéité poétique, voir Volk 2002 : 14–24 ; 39–40. Sur la simultanéité poétique en lien avec l'image du voyage, voir Volk 2002 : 20–24.

dans le discours ; dans un texte didactique, ce sont de réels outils pédagogiques. Ces passages sont des instants où la voix du maître est affirmée de façon prononcée, et où un lien particulièrement étroit est établi avec l'élève. Ils renvoient à la situation dépeinte dans un poème didactique, où le poète prétend réellement instruire un ou plusieurs élèves, et participent à la mise en scène de cette idée.

Dans ce fragment de Néchepsos, on peut voir que l'articulation entre deux sujets techniques astrologiques contient en elle-même un caractère référentiel poétique. Le poète emploie l'image du chariot en relation à la composition littéraire, et ce dans un contexte versifié. Cette image intervient précisément à un moment du discours dont la fonction est fortement didactique. De cette façon, le poète ne souligne pas uniquement son entreprise poétique : il signifie clairement son dessein didactique dans le cadre d'un édifice poétique.

La métaphore du chemin est également employée par les successeurs de Néchepsos : le voyage céleste est une image exploitée à plusieurs reprises par Manilius notamment⁷⁸. Dans l'analyse de l'extrait du troisième livre des *Astro-nomica*, on a vu comment le poète accomplit, par sa façon d'exposer la matière astrologique, l'image du maître guidant les pas de l'élève, mais qui attend aussi de celui-ci une certaine autonomie. En effet, ses explications en début de passage sont assez détaillées, mais la suite du raisonnement est brièvement résumée dans les vers finaux. De l'élève, le maître attend une capacité de déduction et un travail autonome⁷⁹.

Manilius n'est pas le seul poète à employer cette métaphore dans ses vers astrologiques : Dorotheos en a peut-être aussi fait l'emploi. Dans le prologue au cinquième livre, le traducteur arabe rapporte les propos suivants (Dorotheos, Arab. 5, prol. 3) :

Il [sc. Dorotheos] dit dans son livre qu'il suit les traces des savants qui l'ont précédé parmi les savants de Babylone et d'Égypte ...

Cet extrait n'est que le dernier maillon dans la chaîne de traductions successives du poème de Dorotheos, adapté tout d'abord en pehlevi puis en arabe. Qui plus est, ces mots sont rapportés au discours indirect. Ce passage n'est évidemment pas une preuve de la présence effective de la métaphore du poème comme chemin parcouru. Néanmoins, il existe une possibilité que cet extrait rapporte le contenu et les images utilisées par le poète grec. Ces quelques mots pourraient alors suggérer deux niveaux de lecture. D'une part, le poète prétendrait avoir littéralement suivi

78 Voir Feraboli/Flores/Scarcia 1996–2001 I : ad 1,11–24 et en particulier Volk 2002 : 225–234. Certains mettent en avant le prologue au poème de Parménide (Parm. fr. 1 Coxon) comme l'un des modèles possibles du voyage céleste de Manilius (par exemple Salemme 1983 : 38, parmi d'autres attestations de cette tradition). Landolfi 1999 minimise la dette directe de Manilius à Parménide, en citant notamment l'οὐρανοβατεῖν de Néchepsos. Voir aussi le *Songe de Scipion* (Cic. *Rep.* 6,18), déjà mentionné en rapport avec Manilius, cf. II.3.2.1.

79 Manil. *Astr.* 3,385–418, cf. II.3.2.3.

les pas des autorités astrologiques en se rendant lui-même à Babylone et en Égypte. D'autre part, il suivrait également leurs traces de manière figurée, en puisant à leur production littéraire et en créant lui-même une nouvelle voie astrologique.

Un autre poète se présente vraisemblablement comme un guide sur le chemin de la connaissance astrologique (Anoub. fr. 14,16) :

(...) ἐγὼ ὁδὸν ἡγεμον[εύσω]

(...) moi, je montrerai le chemin

Malheureusement, ce fragment est très mutilé et ne permet pas de déterminer le contexte précis de ce vers. Cette expression, déjà présente dans l'épopée homérique au même emplacement métrique, mérite toutefois qu'on s'y attarde brièvement⁸⁰. De fait, ces mots sont employés par Nausicaa au cours des prescriptions qu'elle adresse à Ulysse pour gagner la demeure d'Alcinoos (*Od.* 6,255–261) :

(255) ὄρσοο δὴ νῦν, ξεῖνε, πόλιν δ' ἵμεν, ὄφρα σε πέμψω
πατρός ἐμοῦ πρὸς δῶμα δαΐφρονος, ἔνθα σέ φημι
πάντων Φαιήκων εἰδησέμεν, ὅσσοι ἄριστοι.
ἀλλὰ μάλ' ὦδ' ἔρδειν· δοκέεις δέ μοι οὐκ ἀπινύσσειν·
ὄφρ' ἂν μὲν κ' ἀγροὺς ἴομεν καὶ ἔργ' ἀνθρώπων,

(260) τόφρα σὺν ἀμφιπόλοισι μεθ' ἡμιόνους καὶ ἄμαξαν
καρπαλίμως ἔρχεσθαι· ἐγὼ δ' ὁδὸν ἡγεμονεύσω (...).

« Lève-toi maintenant, ô étranger, allons à la ville, pour que je te mène dans la demeure de mon sage père, voir en ces lieux, je te le dis, les plus nobles de tous les Phéaciens. Eh bien, voici exactement comment agir, car tu ne me sembles pas être sans raison : tant que nous allons par les champs et les terres labourées des hommes, marche promptement avec les servantes derrière les mules et le char ; quant à moi, je montrerai le chemin. (...) »

Son discours est trop long pour être rapporté ici dans son intégralité, mais ces vers sont représentatifs de certains traits didactiques présents dans l'ensemble du passage (*Od.* 6,255–315). En effet, Nausicaa s'adresse, dans des propos tenus à la première personne, à un destinataire, Ulysse, à qui elle donne la marche à suivre pour pénétrer dans la ville. Divers procédés, caractéristiques des poèmes didactiques, apparaissent : impératifs, ordres, et affirmation de l'autorité du locuteur. Bien plus, dans le v. 258, il est fait allusion à la sagesse d'esprit de celui à qui le discours est adressé. L'évocation des facultés mentales du destinataire est également un trait qui revient de façon récurrente dans les poèmes didactiques⁸¹.

Dans ce discours, Nausicaa se présente en tant que guide, étant donné qu'elle va ouvrir la voie jusqu'au palais de son père. Cependant, elle est aussi un guide dans les indications qu'elle donne quant à la façon d'agir dans cette situation précise. Un cas de figure similaire se présente quelques vers plus tard, au septième chant de

80 Voir aussi cette expression chez Ar. *Pax* 1093 ; Theoc. *Id.* 11,27 ; 25,60.

81 Par exemple Max. 260–261, cf. II.8.3 ; on reviendra sur cette question par la suite.

l'Odyssee. Cette fois, l'expression ἐγὼ δ' ὁδὸν ἡγεμονεύσω est mise dans la bouche d'un enfant dont Athéna a pris les traits pour qu'Ulysse trouve son chemin jusqu'au palais d'Alcinoos. À nouveau, le discours dans son intégralité est fortement teinté de traits didactiques⁸².

La présence de ces mots dans de tels contextes n'est certainement pas étrangère à leur réutilisation dans un poème didactique. Au-delà de leur caractère épique et formulaire, ils renvoient à une situation didactique qui s'accorde parfaitement avec l'entreprise d'un poète comme Anoubion. Qui plus est, cette expression peut être intégrée à la métaphore du poème en tant que chemin. Le début du poème de Parménide en est un excellent exemple (Parm. fr. 1,1–5 Coxon) :

- ἵπποι, ταί με φέρουσιν, ὅσον τ' ἐπὶ θυμὸς ἰκάνοι
 πέμπον, ἐπεὶ μ' ἐς ὁδὸν βῆσαν πολύφημον ἄγουσαι
 δαίμονος, ἢ κατὰ πάντ' ἄντην· φέρει εἰδότα φῶτα·
 τῇ φερόμην· τῇ γάρ με πολύφραστοι φέρον ἵπποι
 (5) ἄρμα τιταίνουσαι, κοῦραι δ' ὁδὸν ἡγεμόνευον.

Les cavales qui me portent m'envoyaient aussi loin que mon cœur s'avavançait, après qu'elles m'eurent mis, en m'y emmenant, sur le chemin de la déesse où le discours abonde, lui qui porte un homme d'esprit le long de tout ce qui lui vient à l'encontre : c'est là que j'étais porté ; en effet, c'est là que les cavales très habiles me portaient en tirant un char, et les jeunes filles montraient le chemin.

Les vers de Parménide évoquent en outre une situation semblable à celle décrite à la fin du discours de Nausicaa (*Od.* 6,255–315), où celle-ci est représentée faisant claquer son fouet, et ouvrant la voie sur son char (*Od.* 6,316–320) :

- ὣς ἄρα φωνήσασ' ἴμασεν μάστιγι φαεινῇ
 ἡμιόνους· αἱ δ' ὄκα λίπον ποταμοῖο ῥέεθρα.
 αἱ δ' εὖ μὲν τρώχων, εὖ δ' ἐπλίssonτο πόδεσσιν.
 ἢ δὲ μάλ' ἠνιόχευεν, ὅπως ἄμ' ἐποίατο πεζοὶ
 (320) ἀμφίπολοι τ' Ὀδυσσεύς τε· νόψ δ' ἐπέβαλλεν ἰμάσθλην.

Alors, après avoir ainsi parlé, elle frappa les mules de son fouet brillant : quant à elles, elles quittèrent rapidement les flots du fleuve. Tantôt elles couraient bien, tantôt leurs pieds avaient bonne allure. Quant à Nausicaa, elle conduisait bien le char, pour que les servantes et Ulysse, à pied, puissent suivre aussi : et avec adresse elle faisait claquer la cravache.

Nausicaa, la locutrice, conduit le char, et guide le destinataire de son discours, Ulysse. C'est exactement ce qu'un poète – et tout particulièrement un poète didactique – prétend accomplir⁸³. D'une part, il est le maître et le guide de l'apprentissage d'une

82 *Od.* 7,28–36.

83 Dans le poème de Parménide, le poète se présente comme le destinataire de l'enseignement de la déesse, et non pas celui qui dispense l'enseignement à un élève. C'est donc le poète qui se fait guider ; pour certains, cette situation constitue un argument pour écarter le poème de la catégorie de la poésie didactique : voir Volk 2002 : 49–51. Pour une opinion contraire, voir Sider 2014 : 16–17.

discipline technique. D'autre part, il est un poète, et se réfère à sa création versifiée grâce à l'image métagoétique du poème en tant que chemin.

Enfin, un dernier poète astrologique fait usage de la métaphore de la voie poétique : il s'agit de ps.-Manéthon. On a relevé la fréquence des passages de transition dans les livres 2, 3 et 6 du corpus manéthonien⁸⁴. Parmi ces vers transitoires, trois extraits évoquent plus précisément l'analogie entre le chant et le chemin. Dans le premier, l'allusion n'est pas explicite, mais on peut la déduire par le choix des mots (ps.-Maneth. 6,1-7) :

- ἐλθέ μοι, ὡς προτέρην λιγέως ἤρμωσσας ἀοιδίην,
 Μοῦσα φίλη, καὶ Φοῖβε, καὶ Ἑρμῆ χρυσοπέδιλε·
 καὶ νῦν ἱμερόεν τέκμων θείητ' ἐπὶ μολπῆ·
 αὐτὰρ ἐγὼ θυμὸν καίπερ καμάτω μογέοντα
 (5) ὄτρυνέω, μέχρις ἂν κ' ἐπὶ πείρατα νίσσομαι οἴμης·
 πᾶν γὰρ ἀεικέλιον, τῷ μὴ τέλος ἐσθλὸν ὀπηδεῖ.
 βίβλω δ' ἐν πυμάτη τάδε μοι κατανεύσατ' ἀεῖσαι, ...

Viens à moi, de la même façon dont tu as, d'une voix harmonieuse, composé mon chant précédent, Muse chérie, et Phébus, et Hermès aux sandales d'or : puissiez-vous maintenant mettre un charmant terme à mon chant. Quant à moi, je vais presser mon cœur, bien qu'il soit en proie à la souffrance, jusqu'à ce que je parvienne à la fin de mon poème : car tout ce qui n'est pas suivi d'une belle fin est inconvenant. Dans ce dernier livre, accordez-moi de chanter cela, ...

Au cinquième vers, le choix d'un verbe de mouvement (νίσσομαι, aller, venir) et du mot οἴμης (le chant) n'est certainement pas anodin, étant donné la similitude de ce dernier mot avec οἶμος, le sentier. La métaphore du chemin intervient, de façon explicite cette fois, plus loin dans le poème (ps.-Maneth. 6,222-226) :

- ἀλλὰ γὰρ οὐτίς πάντα δυνήσεται, ὅσσα γάμοιο
 σήματα φαίνουσιν θεοὶ ἀστέρες, ἐξονομήνα·
 τῷ καὶ ἐγὼ τρέψω ἐτέρην μετ' ἀταρπὸν ἀοιδίην
 (225) ἀμφὶ τέκνων γενεῆς ἐνέπων, ἦντ' ἀστέρες αἰεὶ
 ἀνθρώποισι νέμουσιν ἀλημοσύνησιν ἐῆσιν.

Mais personne en effet ne serait capable de nommer tous les signes concernant le mariage que donnent les planètes rapides : c'est pourquoi moi aussi je vais diriger mon chant sur un autre chemin, en abordant la naissance des enfants, que les planètes accordent toujours en partage aux hommes dans leurs errances.

Pour finir, le poète l'utilise encore à la fin de ce même livre, avant d'en venir à l'exposition de son horoscope (ps.-Maneth. 6,738-739) :

αὐτὰρ νειατίην ἐλάων περὶ νύσσαν ἀοιδίην
 ἦδη χ' ἡμετέρης γενέθλης μεμνήσομαι ἀστρων, ...

Toutefois, dirigeant maintenant mon chant en direction de la dernière borne, je rappellerai aussi les astres de ma naissance, ...

La clausule *νύσσαν ἀοιδῆν* trouve un parallèle dans un autre poème didactique, les *Halieutica* d'Oppien (probablement achevé avant 178 ap. J.-C.)⁸⁵. Au début du troisième livre, le poète invoque Hermès, dieu de sa patrie, la Cilicie, pour qu'il le mène jusqu'au terme de son entreprise (Opp. *Hal.* 3,9–12) :

- Ἑρμεία, σὺ δέ μοι πατρώϊε, φέρτατε παίδων
(10) Αἰγιόχου, κέρδιστον ἐν ἀνθρώποισι νόημα,
φαῖνέ τε καὶ σήμαινε καὶ ἄρχεο, νύσσαν ἀοιδῆς
ἰθύνων.

Hermès, toi le dieu de ma patrie, toi qui l'emportes sur tous les enfants du Porte-égide, toi l'intelligence la plus avantageuse auprès des hommes, manifeste-toi, donne le signal, et commande, en dirigeant le terme de mon chant.

Dans le passage de ps.-Manéthon, le verbe *ἐλάων* renvoie plus précisément à la conduite d'un char. L'utilisation de l'image d'un conducteur de char atteignant la dernière borne en référence à la composition poétique revient à plusieurs reprises chez les poètes latins, et cette analogie apparaît précisément en des points structurels du discours (Ov. *Ars* 2,425–426)⁸⁶ :

- (425) *docta, quid ad magicas, Erato, deuerteris artes ?*
interior curru meta terenda meo est.

Docte Érato, pourquoi me détournes-tu vers les arts magiques ? La borne doit être frottée de plus près par mon char.

En conclusion, par leur emploi de la métaphore du chemin, les poètes astrologues attestent leur conscience quant à la valeur poétique et didactique attachée à cette image. Ces points du discours sont des éléments de structure qui soutiennent l'architecture littéraire et instructive. Ce sont des moments privilégiés pour l'expression de la voix du poète et du maître, qui servent les deux éléments réunis par un poème didactique, l'enseignement technique et l'œuvre poétique.

La prise de parole du poète et l'impression d'autorité qu'entraîne un tel procédé pour le contenu appelle parfois à l'expression d'un autre type d'autorité : l'affirmation de vérité. De fait, la plupart des poètes astrologues attestent la véracité de leurs dires ; ce procédé intervient souvent en des points structurels de l'œuvre. Certaines apparitions de ce motif aux débuts de la littérature grecque permettent de placer la réutilisation de ce lieu commun par les poètes astrologues dans un contexte

85 Le poème est dédié à Marc Aurèle et à son fils Commode. Sur l'origine d'Oppien et la date de composition des *Halieutica*, voir Fajen 1999 : VIII.

86 Ov. *Am.* 3,15,1–2 ; *Ars* 1,39–40 ; Prop. 4,1,69–70 ; voir aussi Stat. *Silv.* 4,7,21–24. Le voyage des Argonautes est déjà comparé à une course de chars, Ap. Rhod. 3,1268–1274. Pour l'utilisation du motif de la borne comme point-tournant dans l'épopée d'Apollonios de Rhodes et de Virgile, voir Nelis 2001 : 217–219. Sur l'image du char dans les *Géorgiques* de Virgile, voir Nelis 2008.

littéraire plus large. En outre, on verra que dans un cadre astrologique, un poète peut précisément utiliser le contenu de ses vers, c'est-à-dire l'essence même de son enseignement, pour prouver la réalité de ses propos.

4 Structure et vérité

Par rapport à la forme poétique, il a été souligné que les vers et leur propriété mnémotechnique pouvaient être considérés comme un premier élément garantissant la vérité du message, étant donné que les lois du mètre rendent l'altération du contenu plus difficile⁸⁷. À côté de cet aspect purement technique, l'enveloppe métrique renvoie à la possibilité d'une inspiration divine, à une instance supérieure garantissant la connaissance du poète quant au sujet qu'il se propose de traiter. Tous les poèmes ne font pas état d'une invocation divine : l'état fragmentaire de certains d'entre eux ne permet pas de se prononcer sur la présence de ce lieu commun dans les vers originaux. Même en l'absence d'un tel procédé, les vers restent traditionnellement liés à la sphère du divin ; un poète peut toucher à cet aspect de manière implicite. En somme, la forme du texte, versifiée, est un premier outil qui permet au poète de suggérer la valeur authentique de ses mots, sans forcément l'exprimer explicitement.

Au niveau du contenu, ce même but est parfois atteint grâce à des outils structurels du discours, comme la métaphore du chemin. L'extrait de Pindare cité plus haut, où la fonction structurelle du voyage poétique est évidente, présente un degré de lecture supplémentaire. Voici les vers en question (Pind. *Ol.* 6,22–25) :

ὦ Φίντις, ἀλλὰ ζευξον ἤδη μοι σθένοϋ ἡμίονων,
 ἃ τάχος, ὄφρα κελεύθω τ' ἐν καθαρᾷ
 βάσομεν ὄκχον, ἴκωμαί τε πρὸς ἀνδρῶν
 (25) καὶ γένος.

Allons, Phintis, attelle-moi maintenant la force des mules, au plus vite, afin que, sur un chemin clair, nous menions notre chariot, et que je parvienne même jusqu'à l'origine de sa lignée.

L'adjectif καθαρός pose des difficultés dans la traduction, car on peut l'interpréter de diverses façons. L'ambiguïté du mot pourrait suggérer tant la pureté d'une voie sans obstacles que celle d'un chemin poétique idéal⁸⁸. Mais une notion supplémentaire est attachée à ce mot, principalement en ce qui concerne un discours ou une expression (Ar. *Vesp.* 1015) :

87 Cf. I.4.4.

88 Farnell 1930–1932 *ad loc.* Becker 1937 : 61 n. 33 met en lien la pureté du chemin avec le concept de l'ἀρετή (cf. κέλευθον ... καθαρᾶν, Pind. *Isthm.* 5,23). Voir aussi Asper 1997 : 29 n. 34 sur les problèmes liés à l'interprétation de ce mot dans ce passage.

νῦν αὖτε, λεῶ, προσέχετε τὸν νοῦν, εἴπερ καθαρὸν τι φιλεῖτε.

Or maintenant, ô peuple, faites bien attention, si toutefois la franchise vous tient à cœur.

Dans ce passage, il est question d'un discours franc, sincère, authentique⁸⁹. Dans les vers pindariques, l'utilisation de la métaphore du chemin intervient dans un moment transitoire et structurel de l'ode. Ce passage permet au poète de s'exprimer de façon métopoétique sur son entreprise, et l'adjectif καθαρός est pertinent tant pour l'image d'une voie réelle que pour le chemin du chant au figuré. Mais si le chemin est l'image d'un poème, on ne peut être insensible à la valeur de clarté et de vérité attachée à ce mot dans un contexte lié à l'expression et à la parole. Le poète annonce qu'il va retracer la généalogie du vainqueur ; garantir l'exactitude de ses propos à un tel point du discours est d'autant plus justifié⁹⁰.

D'autres poètes encore exploitent l'idée de la voie de la vérité : elle est particulièrement développée dans le poème de Parménide, mais se trouve également chez Empédocle (Emped. D 73,257 LM = 31 B 17,26 DK)⁹¹ :

σὺ δ' ἄκουε λόγου στόλον οὐκ ἀπατηλόν.

Mais toi, écoute le cours non trompeur de mon propos.

Parmi les poètes astrologues, plusieurs mettent l'accent sur la vérité de leurs propos. On a en premier lieu relevé ce fait au détour d'expressions telles que μάλ' ἀτρεκέως κατέλεξα⁹². Ces mots n'interviennent pas forcément dans le cadre d'une métaphore du voyage poétique mise en avant de manière explicite. Ils se réfèrent toutefois à ce qui a été dit précédemment ou à ce qui sera exposé dans la suite, et font de ce fait partie d'un passage transitoire.

L'origine archaïque de l'affirmation de vérité, ainsi que sa présence dès les premiers vers des *Travaux* (*Op.* 10) a été soulignée précédemment. À côté des enjeux littéraires d'une telle déclaration, ce *topos* est crucial dans un contexte astrologique, étant donné les critiques et les persécutions particulièrement vives à l'égard de cette pratique divinatoire⁹³. De plus, dans le cadre d'un poème astrologique, l'affirmation

89 Voir *LSJ* s.v. καθαρός et les commentaires de Graves 1894 et MacDowell 1971 *ad loc.* ; voir aussi Ar. *Vesp.* 631.

90 La voie de la vérité est un concept utilisé par Pindare en-dehors de la métaphore du chemin du chant (*Pyth.* 3,103 ἀλαθείας ὁδόν) ; sur la notion de chemin et de vérité chez Pindare, voir Becker 1937 : 85–100. Les chemins sans détours (κέλευθοις ἀπλοῖσι) sont une image exploitée ailleurs par le poète en se référant à ses paroles, par opposition à des discours insidieux et trompeurs (πάρφασις ... αἰμύλων μύθων ὁμόφοιτος, Pind. *Nem.* 8,32–36).

91 Becker 1937 : 139–150 étudie la signification du chemin dans les écrits de Parménide, Héraclite et Empédocle ; sur Parménide et la voie de la vérité, voir Mourelatos 2008 : 66–67, ou encore Lucr. 6,24–28 sur la vérité de la doctrine épicurienne associée à l'image du chemin.

92 Par exemple Anoub. fr. 4,7 ; ps.-Maneth. 3,4.

93 Sur les tensions entre astrologie et politique, cf. III.4.1. Voir Cic. *Div.* 2,87–99 pour un démantèlement célèbre de cet art divinatoire, et pour des critiques générales, voir entre autres Tac. *Hist.* 1,22, et l'épigramme de Loukilios (sous Néron) dans l'*Anth. Pal.* 11,164.

de vérité peut être exploitée d'une façon bien précise. La véracité du poème ne concerne pas uniquement les propos du poète, et de là le contenu enseigné : elle réside déjà dans la discipline astrologique, l'objet même des mots du poète. Cette particularité est mise en avant par Manilius, qui insiste sur le fait que ses vers ne sont en aucune manière fictifs (*fingere*) : il donne à voir les signes dans le ciel (*monstrare, signa*)⁹⁴.

En outre, pour démontrer la vérité de son chant, un poète astrologue peut combiner de façon complexe plusieurs éléments : la réalité céleste, l'essence de la doctrine, l'apparente réalisation des prédictions dans la vie humaine, et les vers du poème lui-même. C'est la stratégie suivie par ps.-Manéthon (ps.-Maneth. 2,397–402) :

τοῖα μὲν ἀλλήλων οἴκοις ὀρίοις τε παρόντες
 τεύχουσ' ἄλλα τε πολλὰ πολυτλήτοις μερόπεσσιν.
 αὐτὰρ ἀληθείην πᾶσαν βροτέου βίότιοιο
 (400) σύγκρασις διέκριν', ἐπιμαρτυρία τε φαινῶν
 ἄστρον ἀλλήλοις χώροις θ', ὑπὲρ ὧν γεγάασιν·
 ὅσσα δ' ἄμ' Ἡελίῳ δρώσιν παρεόντες, ἀείσω.

Voilà les effets que provoquent (les astres) lorsqu'ils se trouvent dans les maisons et les confins des uns et des autres, et ils en accomplissent bien d'autres pour les malheureux mortels.

Mais toute la vérité d'une vie mortelle, c'est la conjonction qui la détermine, ainsi que les aspects des astres brillants, selon leur position les uns par rapport aux autres et les emplacements au-dessus desquels ils apparaissent : et tout ce qu'ils accomplissent lorsqu'ils se trouvent avec le Soleil, je vais le chanter.

Dans ce passage de transition, le poète insiste sur la vérité de sa doctrine et de ses propos, en suggérant que la réalité de son enseignement est reflétée par le cours de la vie humaine. Bien plus, cette vérité est exprimée par les éléments constitutifs d'une prédiction astrologique.

De fait, pour les prédictions en général, et en particulier pour l'astrologie, on a identifié un schéma en deux temps, articulé par une protase et une apodose. La plupart du temps, la première partie expose une configuration céleste. Les mots mêmes qui la décrivent se font donc l'expression d'une réalité astronomique – en théorie du moins – vérifiable, soit par l'observation, soit par le calcul. Observer que le Soleil se trouve dans les Gémeaux n'est pas une faculté réservée aux experts, et ce d'autant moins à une époque où la vie dépendait bien davantage du cours des corps célestes, dans la mesure du temps notamment, que ce n'est le cas aujourd'hui. D'autres configurations plus complexes requièrent des calculs ou des représentations mentales. En effet, tout n'est pas vérifiable à l'œil nu : c'est le cas par exemple de la présence d'un astre dans la partie cachée de la voûte céleste. En somme, la

94 Cf. II.3.2.1. Voir aussi le chemin céleste et le sentier de la vérité parmi les astres chez Prop. 4,1,107–108 : *aspicienda uia est caeli uerusque per astra / trames, et ab zonis quinque petenda fides.*

première partie d'une prédiction astrologique peut se faire le reflet d'une réalité céleste effective.

À la protase répond l'apodose, et on observe une fois encore à quel point le lien entre corps célestes et humains est fondamental dans cette discipline. En effet, comme cela a déjà été souligné pour l'art oraculaire en général, les prédictions astrologiques concernent elles aussi les aspects de la vie quotidienne : mariage, enfants, voyages, métiers, esclavage ou liberté, richesse ou pauvreté, gloire ou déshonneur. Les présages donnés peuvent donc être corroborés par la vie humaine ; ou plutôt, ils sont construits par rapport à la réalité de la société de l'époque. Dans ses prédictions, le poète donne à voir des tableaux représentatifs des préoccupations de son temps, visibles et vérifiables dans la vie de tous les jours.

Dans la critique littéraire ancienne, la faculté de rendre manifeste aux yeux du public ou du lecteur la situation décrite dans un texte – ἐνάργεια ou *demonstratio, euidencia* – contribue à la notion de vérité. En effet, le sens de la vision est traditionnellement associé à la fiabilité de l'information. Le détail d'une description peut notamment participer au réalisme d'une prédiction, et amener l'auditeur ou le lectorat à revêtir le statut de témoin oculaire (Max. 456–465)⁹⁵ :

ΠΕΡΙ ΓΕΩΡΓΙΑΣ

εἰ δὲ γεωπονίης σε φιλομβρότου ἴμερος αἰρεῖ,
καὶ τ' ἐπὶ χρυσεῖης γενεῆς ἐντύνει ἔργα
γαῖαν ἐπὶ ζείδωρον ἄγων εὐκαμπὲς ἄροτρον,
ἢ γύροις ἔνι κλῆμα Μεθυμναίου λελίησαι
(460) κατθέμεναι, καὶ λαρόν ὀπώρης εἶδαρ ἐλέσθαι
ἰμείρεις, σκαπάνη τε λαχαινέμεν ἄμβροτον αἶαν,
αὐτίκα τοι καὶ πᾶσαν ἐτητυμίην καταλέξω,
ὄππως ἂν πανδῖα Σεληναίη πεπίθοιτο,
ὄμπνιά σοι Δῆμητρος ἄερσινόοιό τε Βάκχου
(465) δῶρ' ἀναπεμπέμεναι καὶ ἐπηετανὸν ὄλβον ὀπάζειν.

L'agriculture

Si c'est le désir du travail de la terre cher au mortels qui te prend, et si tu te prépares aux travaux de l'âge d'or en menant la charrue bien recourbée sur la terre qui donne l'épeautre, ou si tu souhaites déposer un sarment de Méthymnaios dans des fosses circulaires, et que tu désires récolter la délicieuse nourriture de la saison des fruits, et creuser du hoyau la terre immortelle, je vais tout de suite t'exposer toute la vérité, comment la Lune toute divine peut être persuadée de te faire pousser les dons nourriciers de Déméter et de Bacchus à l'esprit fier, et te procurer une prospérité abondante.

La discipline astrologique fournit de nombreuses occasions à l'expression de cette qualité stylistique, et ce d'autant plus que les prédictions sont calquées sur des aspects de la vie quotidienne. Les paroles du poète astrologue trouvent une résonnance

95 Sur la fiabilité attachée au sens de la vue, voir entre autres Plat. *Phaed.* 83c ; sur le terme d'ἐνάργεια dans la critique littéraire grecque et latine, Zanker 1981 et sur ce concept en général, Sheppard 2014 : 19–46.

effective dans la réalité des existences humaines. La complexité de la doctrine et la variété des nuances qu'un astrologue attribue à une même configuration offrent en outre une marge de manœuvre bien avantageuse, si un natif venait à avoir une vie différente de celle qu'on lui aurait prédite.

Grâce à la réalité céleste et à la réalité de la vie, qui constituent la teneur essentielle d'un texte astrologique, un poète donne des preuves visuelles pour encourager le destinataire à porter du crédit à ses propos. Il donne à l'affirmation de vérité une coloration proprement astrologique qui lui est indissociable.

En outre, on a relevé que l'affirmation de vérité intervient souvent en des points structurels du discours, comme dans un passage de transition. Pour le poète, des vers transitoires sont une occasion de rappeler le sujet traité auparavant et d'annoncer ce qui va suivre. L'affirmation de vérité ne concerne pas uniquement la véracité de la discipline enseignée : elle s'applique aux mots et aux vers mêmes qui véhiculent cette discipline.

De fait, dans l'exemple de ps.-Manéthon cité un peu plus haut (2,397-402), le poète propose une preuve visuelle et textuelle de la véracité de ses propos. Il annonce qu'il va traiter de l'influence des planètes lorsqu'elles se trouvent avec le Soleil, et c'est effectivement le sujet abordé dans la suite (2,410-435). Il en va de même pour les vers de Maximos, en préambule à son exposé sur l'agriculture, qui occupera les vv. 466-543. Le poète accomplit ses propres propos et, par ses vers, donne à voir la véracité de ses paroles. La même idée apparaît dans un autre passage de transition au troisième livre du corpus manéthonien (ps.-Maneth. 3,227-229) :

ἤδη καὶ σύγκρασιν αἰείσω μαρτυρίας τε,
ἢ δ' ὄσ' ἐπαντέλλοντες ἢ ἀλλήλους ὀρόωντες
ἀστέρες ἔρδουσιν· τὰ γὰρ ἀτρεκίην μάλα φαίνει.

À partir de maintenant, je chanterai aussi conjonction et aspects, et tout ce que les astres accomplissent en se levant ou en se regardant les uns les autres : car cela dévoile très bien l'exacte vérité.

Le poète prétend que la vérité réside dans les étoiles, et les influences célestes sont précisément l'objet de son chant. Ses vers se font le reflet de réalités astronomiques potentiellement visibles, dont on peut constater les répercussions sur la vie humaine. Enfin, il s'exprime sur son entreprise, et donne à voir, par le contenu même des vers qui précèdent ou qui suivent, la véracité de ses dires.

En résumé, les vers de transition en général, et ceux auxquels est explicitement ajoutée la métaphore du chemin poétique, contiennent une variété de fonctions touchant tant à la dimension de la forme qu'à celle du contenu. Ce sont des occasions pour le poète d'évoquer l'entreprise poétique et l'objectif pédagogique qu'il poursuit. Ces passages structurent l'édifice de l'enseignement de même que celui du poème dans son ensemble. Il arrive également que le poète saisisse l'occasion de s'exprimer

sur la problématique de l'exhaustivité de son traitement du sujet, ou de l'impossibilité d'une telle tâche⁹⁶.

Enfin, dans un contexte astrologique, il est d'autant plus pertinent d'établir des correspondances entre le cours du chant et le cours de l'enseignement, entre le cours des astres et celui de la vie humaine, entre vérité céleste et vérité textuelle, étant donné la teneur fondamentale de cette discipline : l'influence des étoiles sur les êtres humains. En somme, ces vers sont des moments où la voix de l'auteur s'affirme en tant que poète et maître ; la relation avec le destinataire s'établit de façon privilégiée. Ils servent à entretenir de façon explicite l'imagerie d'une instruction donnée par un maître à un ou plusieurs élèves. C'est vers cette dimension qu'il convient de se tourner maintenant.

5 Maître et élève

Dans un célèbre passage des *Travaux*, le poète passe du thème de la justice à celui du travail (Hes. *Op.* 286–299)⁹⁷ :

σοὶ δ' ἐγὼ ἐσθλὰ νοέων ἐρέω, μέγα νήπιε Πέρση.
 τὴν μὲν τοι κακότητα καὶ ἰλαδὸν ἔστιν ἐλέσθαι
 ῥηιδίως· λείη μὲν ὁδός, μάλα δ' ἐγγύθι ναίει·
 τῆς δ' ἀρετῆς ἰδρῶτα θεοὶ προπάροιθεν ἔθηκον
 (290) ἀθάνατοι· μακρὸς δὲ καὶ ὄρθιος οἶμος ἐς αὐτὴν
 καὶ τρηχὺς τὸ πρῶτον· ἐπὴν δ' εἰς ἄκρον ἴκηται,
 ῥηιδίη δὴπειτα πέλει, χαλεπὴ περ ἐοῦσα.
 οὗτος μὲν πανάριστος, ὃς αὐτὸς πάντα νοήσει,
 φρασάμενος τὰ κ' ἔπειτα καὶ ἐς τέλος ἦσιν ἀμείνω·
 (295) ἐσθλὸς δ' αὖ καὶ κεῖνος, ὃς εὖ εἰπόντι πίθηται·
 ὃς δέ κε μήτ' αὐτὸς νοέη μήτ' ἄλλου ἀκούων
 ἐν θυμῷ βάλληται, ὃ δ' αὖτ' ἀχρήσιος ἀνήρ.
 ἀλλὰ σύ γ' ἡμετέρης μεμνημένος αἰὲν ἐφετμῆς
 ἐργάζεο, Πέρση.

Moi qui veux ton bien, je vais te dire, grand sot de Persès. La misère, il t'est facile de l'obtenir, et en masse : plane en est la route, et elle réside tout près. Mais au-devant de celle de l'excellence, les dieux immortels ont placé la sueur. Long et escarpé est le sentier jusqu'à elle, et âpre au départ. Mais une fois arrivé au sommet, il devient dès lors facile, quoi qu'en soit sa difficulté.

Il excelle en tout point, celui qui réfléchit lui-même à tout, après avoir considéré ce qui, par la suite et jusqu'à la fin, est mieux. Excellent est aussi celui qui fait confiance à l'homme de bon conseil : mais celui qui ne réfléchit pas lui-même, ni accueille en son cœur les avis d'autrui, celui-là en revanche est un homme bon à rien. Mais toi du moins, garde toujours en mémoire notre conseil : travaille, Persès.

96 Cf. III.4.1.

97 Sur la célébrité du passage, voir le commentaire de West 1978 *ad* 287–292.

Le poète exhorte Persès à emprunter un sentier difficile mais porteur de prospérité ; c'est cette voie qu'il lui faut suivre, il lui faut suivre ses conseils. Outre la symbolique du chemin qu'on retrouve dans ces vers de transition importants pour la structure des *Travaux*, ce passage a été choisi pour illustrer un aspect qui revient à plusieurs reprises dans les poèmes didactiques astrologiques : le νόος du destinataire, ou sa faculté de raisonner, de réfléchir, de considérer dans son esprit⁹⁸. On verra comment ce trait, au-delà de sa dimension formulaire, est particulièrement pertinent dans un contexte astrologique.

Dans chacun des poèmes astrologiques, on a relevé, le cas échéant, les appels du maître à l'élève qui rythment le déroulement de l'exposé. Bien souvent, ces interpellations sont des exhortations à la réflexion, à la considération, à l'utilisation de son intellect. Voici un échantillon des diverses formes que peuvent prendre ces recommandations, comme on les trouve chez Dorotheos (Doroth. 2,10,8, p. 344 Pingree) :

φράζο τούσδε γονῆς ἐπιδευέας αἰὲν ἔόντας.

Considère que ceux-ci sont toujours privés de descendance.

Chez Anoubion (Anoub. fr. 5,3) :

χρὴ γάρ τοι νοεῖν τὰ ζώδι' ἐν οἷσι τέτευχα[ν]

Car il te faut prendre en compte les signes du zodiaque dans lesquels (les planètes) se trouvent.

Ou encore chez Maximos (Max. 41) :

σὺ δὲ μὴ τι νόῳ νοσφίζο τῶνδε.

Quant à toi, ne détourne en aucune façon ton esprit de cela.

D'un point de vue concret, une exhortation à intérioriser mentalement un élément du savoir-faire enseigné peut être une référence à la mémorisation du texte. Hésiode enjoint précisément à Persès de garder ses conseils en mémoire (μεμνημένος, *Op.* 298), ce qui n'est pas surprenant dans un contexte littéraire où l'oralité prime. L'aspect mnémotechnique des vers et l'avantage qu'ils représentent dans l'apprentissage sont néanmoins des éléments non négligeables pour toute entreprise didactique. La forme versifiée du texte est un premier outil qui permet au poète de signaler, de façon non explicite, son objectif pédagogique. Bien plus, par l'évocation des facultés mentales et intellectuelles du destinataire, le poète peut faire allusion à la mémorisation de ses vers, mais cette fois au niveau du contenu. Ainsi, par le choix de ses mots, le poète crée un pendant lexical à la qualité mnémotechnique de son texte suggérée par la forme.

98 Voir aussi Empédocle D 73,252 LM = 31 B 17,21 DK τὴν σὺ νόῳ δέρκευ, μηδ' ὀμμασιν ἦσο τεθηπώς.

Les appels au destinataire sont une part importante d'un poème didactique : ils contribuent explicitement à la mise en scène d'un maître enseignant une science, un art ou un savoir-faire à un élève. Par rapport à l'architecture de l'enseignement, ce sont des outils pédagogiques, grâce auxquels le maître attire l'attention de l'élève sur un point particulièrement important de la discipline. En ce qui concerne l'architecture du texte, ces marqueurs peuvent être employés pour introduire de nouvelles sections et baliser les diverses étapes de l'exposé technique ; ils servent en outre à varier le discours⁹⁹.

L'utilisation du verbe φράζω, illustrée par l'exemple de Dorothéos, est particulièrement significative. Ce mot est employé dans l'*Odyssée* par des autorités divines pour montrer la route que les héros doivent suivre (*Od.* 1,444) :

βούλευε φρεσιν ἧσιν ὁδόν τὴν πέφραδ' Ἀθήνη.

(Télémaque) méditait dans son esprit la route que lui avait indiquée Athéna.

C'est précisément ce verbe qui apparaît dans le poème de Parménide, pour décrire les cavales qui guident le poète sur sa route, ou l'une des voies indiquées par la déesse¹⁰⁰. L'imagerie du chemin n'est donc jamais loin, et il est fondamental de considérer la présence de cet arrière-fond lorsque de tels emplois reviennent dans des poèmes plus tardifs, étant donné l'importance de cette métaphore pour la poésie en général et pour le genre didactique en particulier. En outre, l'interjection φράζω est fréquemment employée dans les réponses oraculaires¹⁰¹. Elle cadre donc parfaitement avec un contexte de divination astrale. Bien plus, le concept lié à cet ensemble de mots dénotant l'intelligence, la pensée et la réflexion chez le destinataire, peut être développé de façon significative en ce qui concerne la discipline astrologique en particulier, et toucher, par effet de miroir, au poème lui-même.

Comme on l'a relevé précédemment, la science céleste a cela de particulier qu'une partie de ses éléments constitutifs sont visibles à l'œil nu, tandis que d'autres doivent être perçus par représentations mentales. La qualité ecphrastique du poème d'Aratos a été reconnue de longue date, et on constate que dans les *Phéno-*

99 Obbink 1993 : 74 souligne, pour le poème d'Empédocle en particulier, la fonction structurelle et emphatique des interpellations, de même que la *uariatio* qu'elles apportent à l'exposé du poète. Pour d'autres exemples, voir notamment les appels au destinataire chez Denys Périégète, Amato 2005 : 43–44. Lightfoot 2014 : 112 relève la fonction structurelle du verbe φράζω et de ses dérivés dans les poèmes de Nicandre et de Denys Périégète. C'est un procédé qu'on a rencontré dans les *Astronomica* de Manilius, cf. II.3.2.2.

100 Parm. fr. 1,4 πολύφραστοι ... ἵπποι ; 3,6 φράζω ; 3,8 φράσαις Coxon. Voir Mourelatos 2008 : 20–23 pour l'utilisation de ce verbe dans l'*Odyssée* et dans le poème de Parménide.

101 Fontenrose 1978 : 170–171, qui cite Hdt. 8,20,2 φράζω, βαρβαρόφωνος ὅταν ζυγὸν εἰς ἄλα βάλλῃ | βύβλινον, Εὐβοίης ἀπέχειν πολυμηκάδας αἶγας.

mènes, l'accent est mis en premier lieu sur ce qui est visible, sur l'observation¹⁰². Avec l'acrostiche des vv. 783–787, qui permet de lire le mot *λεπτή* à l'horizontale et à la verticale, le poète illustre précisément le parallèle entre ce qu'il attend du lecteur des *Phénomènes*, et ce que le maître attend de son élève observateur du ciel. Il établit de ce fait une correspondance entre son sujet, les phénomènes célestes et naturels, et ses vers¹⁰³.

On constate également une dimension ecphrastique dans les poèmes astrologiques, notamment dans le premier livre de Manilius, construit sur le modèle aratéen. De plus, dans certains poèmes astrologiques, la dichotomie entre ce qui est visible et ce qui doit être considéré dans son esprit est un élément qui est précisément exploité et pour sa portée didactique, et pour sa pertinence astrologique. En effet, en exhortant son destinataire à faire usage de son intellect et de sa raison, le poète fait écho aux conseils dispensés par Hésiode à Persès dans les *Travaux et les Jours*, comme illustrés par le passage cité plus haut (*Op.* 286–299). Bien plus, la faculté mentale est primordiale dans l'apprentissage de la divination astrale.

Dans les *Astronomica*, Manilius évoque précisément l'ambivalence entre ce qui est visible à l'œil nu et ce qui l'est uniquement par les yeux de l'esprit. Au cours de sa description des cercles célestes, il souligne que celui du zodiaque n'échappe pas à la vue, à l'inverse d'autres qu'on doit se représenter mentalement (Manil. *Astr.* 1,677–680) :

*nec uisus aciemque fugit tantumque notari
mente potest, sicut cernuntur mente priores,
sed nitet ingenti stellatus balteus orbe*

(680) *insignemque facit caelato culmine mundum.*

Et il [sc. le cercle du zodiaque] n'échappe pas au regard et à la vision ; ce n'est pas uniquement par l'esprit qu'il peut être perçu, comme c'est le cas pour les cercles précédents qu'on discerne par l'esprit, mais il brille, ceinture étoilée dans l'immense voûte céleste, et de son faite ciselé, il rend l'univers remarquable.

Le poète indique ensuite la localisation d'un autre cercle, la Voie Lactée (*Astr.* 1,684–700). Celui-ci aussi est clairement visible, et se révèle de lui-même aux yeux de l'observateur (Manil. *Astr.* 1,701–712) :

*nec quaerendus erit : uisus incurrit in ipsos
sponte sua seque ipse docet cogitque notari.
namque in caeruleo candens nitet orbita mundo
ceu missura diem subito caelumque recludens,*

(705) *Ac ueluti uirides discernit semita campos,
Quam terit assiduo renouans iter orbita tractu.*

102 Dans les *Phénomènes*, le verbe *φράζω* et ses dérivés est employé dans le sens de l'observation, de la visibilité des étoiles et de la compréhension des signes (voir Lightfoot 2014 : 112 n. 108). On compte en outre de nombreuses attestations des verbes de vision (*σκέπτομαι*, *ἐπισκέπτομαι*, *ὄράω*, etc.).

103 Pour l'analogie entre signes célestes et signes écrits dans le poème d'Aratos, voir Volk 2012.

[*inter diuisas aequalibus est uia partes*]
Vt freta canescunt sulcum ducente carina,
Accipiuntque uiam fluctus spumantibus undis
 (710) *quam tortus uerso mouit de gurgite uertex,*
candidus in nigro lucet sic limes Olympo
caeruleum findens ingenti lumine mundum.

Et il n'y aura pas besoin de le chercher : il [sc. le cercle de la Voie Lactée] saute aux yeux de sa propre initiative ; lui-même enseigne à son sujet, et contraint à être remarqué. Et de fait, son orbe lumineuse brille dans l'univers azur, comme s'il allait soudainement laisser libre cours au jour en ouvrant le ciel, de la même manière qu'un sentier délimite les champs verdoyants, lui que façonne une roue, renouvelant le tracé par un passage répété. De même que les flots blanchissent lorsque la carène trace son sillon, et que les vagues recueillent un chemin dans les ondes écumantes, lui qu'un tourbillon tournoyant a suscité du fond d'un gouffre retors ; éclatant de bancheur dans le sombre Olympe, le sillon luit ainsi, fendant l'univers azur de son immense lumière.

Dans ces vers, on peut déchiffrer un acrostiche horizontal, *aqua*. Malgré la brièveté du mot, sa présence non accidentelle est suggérée par le vocabulaire relatif à l'eau ainsi que par le contexte général des vers, où le poète insiste sur la visibilité de ce qu'il décrit¹⁰⁴.

La plupart des acrostiches qu'on découvre dans le texte de Manilius sont concentrés dans le premier livre¹⁰⁵. Ce chant est effectivement le plus aratéen de tous, étant donné que le poète y décrit la sphère étoilée et propose un tableau de l'univers. La visibilité du ciel et du texte est clairement démontrée dans un autre acrostiche qui intervient lors de la description de la constellation du Serpent. Il reproduit la forme verticale et horizontale du $\lambda\epsilon\pi\tau\eta$ d'Aratos (Manil. *Astr.* 1,334–341)¹⁰⁶ :

RESPICIT ille tamen molli ceruice reflexus
 (335) *Et redit effusis per laxa uolumina palmis.*
Semper erit paribus bellum quia uiribus aequant.
Proxima sors Cycni, quem caelo Iuppiter ipse
Imposuit, formae pretium, qua cepit amantem,
Cum deus in niueum descendit uersus olorem.
 (340) *Tergaque fidenti subiecit plumea Ladae.*
nunc quoque diductas uolitat stellatus in alas. [éd. Goold 1998]

104 La découverte de l'acrostiche revient à Bielsa i Mialet 2000a, qui argumente en faveur de son hypothèse en signalant les deux *quam* (vv. 706 et 710), permettant de former avec la première et la dernière lettre de l'acrostiche le mot *aquam* à deux reprises. Il interprète les vers comme un passage programmatique, avec l'eau comme symbole d'inspiration poétique. Le vers 707 est supprimé par Bentley 1739 qui sera suivi par la plupart des éditeurs, sans que la possibilité d'un acrostiche soit mentionnée.

105 Cf. II.3.2.3.

106 Bielsa i Mialet 2000b : 142.

Celui-ci cependant [le Serpent] regarde derrière lui, sa souple nuque tournée en arrière, et revient, tandis que les mains [du Serpenteaire] glissent le long du déploiement de ses courbures. Toujours il y aura bataille, parce qu'ils rivalisent à forces égales. Tout à côté se trouve l'emplacement du Cygne, que Jupiter lui-même a placé au ciel, en récompense à l'apparence par laquelle il séduisit celle qui l'aimait, lorsque le dieu descendit, transformé en cygne blanc comme neige, et présenta à la confiante Lédà sa peau de plumes. Maintenant encore il volète, étoilé, ses ailes déployées.

Cet acrostiche est visiblement imparfait : au lieu de lire *respicit* à la verticale, on déchiffre uniquement *respict*. Il est possible qu'il faille soupçonner une lacune entre les vers 339 et 340 : les éditeurs, qui ignorent la présence de l'acrostiche, ne signalent cependant rien de tel à cet endroit. Toutefois, Flores condamne le v. 340, tandis qu'il est conservé par ses prédécesseurs¹⁰⁷. La difficulté mise en exergue dans l'édition italienne n'est peut-être pas à imputer au v. 340. On peut supposer qu'elle découle plutôt de la perte du vers précédent, dont le premier mot commencerait avec un *i* et compléterait le mot *respic(i)t*. Quoi qu'il en soit, la découverte de l'acrostiche permet à tout le moins de maintenir le v. 340, à l'instar de l'édition de Goold¹⁰⁸.

Dans un contexte didactique, la présence d'acrostiches n'est pas anodine. Nicandre, Dionysios fils de Calliphon, Virgile, ou encore Denys le Périégète reprennent eux aussi cette figure de style, en suivant les traces d'Aratos¹⁰⁹. Bien plus qu'un simple jeu littéraire, un acrostiche peut être employé pour véhiculer un message métapoétique, ou encore pour signer une œuvre en une *sphragis* discrète. De manière générale, un acrostiche non accidentel est un fort marqueur de création poétique¹¹⁰. De plus, la séquence de vers délimitée par la figure n'admet ni lacunes ni interpolations, ce qui confère au passage une autorité certaine. Cet aspect a déjà

107 Dans le texte de Flores (Feraboli/Flores/Scarcia 1996–2001), le vers de Manil. *Astr.* 1,340 est édité comme suit : [tergaque fidenti subiecit plurima Leda], noter *plurima* au lieu de *plumea* (Housman 1903–1930 ; Goold 1977 ; 1998).

108 Dans les *Theriaca* 345–353, Nicandre utilise la figure de l'acrostiche pour dissimuler son propre nom : ΝΙΚΑΝΔΡΟΣ. Dans les *Alexipharmaca* 266–274, on décèle une autre suite de lettres verticales : ΣΙΚΚΝΔΡΟΣ (éd. Gow/Scholfield 1953). Pour certains, le caractère imparfait d'un acrostiche est significatif : voir Levitan 1979 ; Colborn 2015 : 114–116. Néanmoins, les interprétations qu'on en tire dépendent toujours d'hypothèses textuelles, et varient selon l'édition prise en compte. Dans le cas de l'acrostiche prétendument imparfait de Nic. *Alex.* 266–274, Jacques 2007 édite ΝΙΚΑΝΔΡΟΣ, voir également Jacques 2002 : LXXI n. 162.

109 Nic. *Ther.* 345–353 ; *Alex.* 266–274 avec Jacques 2002 : LXIX–LXXI ; Dion. Calliphon. 1–23 avec Marcotte 1990 : 13 ; Verg. *Georg.* 1,429–433 avec Farrell 1991 ; Feeney/Nelis 2005, et Danielewicz 2013 qui estime que le passage contient encore d'autres acrostiches ; Dionys. Per. 112–134 ; 307–311 ; 513–532 avec Lightfoot 2014 respectivement pp. 287–288 ; 329 ; 378–379. En général sur l'acrostiche dans la littérature grecque, voir Vogt 1967 ; Luz 2010 : 1–77. Hilberg 1899 et 1900 propose un recueil d'acrostiches de quatre à huit lettres – pour la plupart accidentels – que l'on peut déchiffrer dans la poésie hexamétrique latine.

110 Pour un célèbre acrostiche accidentel, voir *Il.* 24,1–5 où l'on peut lire ΔΕΥΚΗ à la verticale. Remarqué par les anciens commentateurs homériques, il a selon toute vraisemblance été le modèle du λεπτή αρατέν, voir à ce sujet Vogt 1967 : 82–85 ; Korenjak 2009 ; Luz 2010 : 4–5 ; 47–51.

été évoqué précédemment au cours de la discussion sur les parallèles entre poésie didactique et littérature oraculaire. L'acrostiche est en effet également utilisé dans les *Oracula Sibyllina* ; cet outil était considéré comme un critère d'authentification des vers¹¹¹.

En outre, dans le cadre d'une instruction poétique, une dimension supplémentaire entre en jeu. Pour le maître, qui est aussi poète, c'est une occasion de toucher à la dualité de son rôle. Il démontre son habileté poétique tout en enseignant une discipline scientifique ou technique. Ce faisant, les mots qu'il utilise pour véhiculer la matière sont en même temps mis à profit pour créer une figure littéraire. De ce fait, à l'intérieur du poème, on assiste à un phénomène similaire à celui qui sous-tend la production d'un poème didactique à partir de la période hellénistique. En effet, le contenu de ces poèmes est en règle générale tiré de traités en prose. La matière technique de ces traités est versifiée pour devenir œuvre poétique. De façon analogue, avec un acrostiche, les vers scientifiques sont utilisés pour créer un ornement stylistique.

L'acrostiche est un signal de la littérature de l'écrit, étant donné qu'il est uniquement identifié par la lecture. À cet égard, c'est également une indication en ce qui concerne le rôle de l'élève, qui doit prêter attention aux paroles du maître en associant vision et intellect pour en décrypter toute la profondeur. En outre, dans le cadre astrologique de Manilius de même que dans l'astrométéorologie aratéenne, l'acrostiche fonctionne comme un pendant textuel à la discipline enseignée, qui consiste à regarder la sphère céleste et à en lire les signes.

L'acrostiche est un cas spécifique, mais on constate que de manière générale, Manilius appelle fréquemment son élève à la réflexion intérieure : l'acuité mentale est une qualité devant être combinée au sens de la vision afin de comprendre l'ensemble de la doctrine astrologique (Manil. *Astr.* 4,308–309)¹¹² :

*quae tibi non oculis, alta sed mente fuganda est
caligo, penitusque deus, non fronte, notandus.*

Cette obscurité, ce n'est pas par les yeux, mais par la profondeur de l'esprit qu'il te faut lui échapper ; dieu est perçu intérieurement, non pas extérieurement.

Manilius n'est pas le seul poète à rendre compte de ces deux niveaux de perception requis pour accéder à la connaissance du fonctionnement de l'univers. Dans certains passages du corpus manéthonien, le poète rend l'élève attentif à cet état de fait. En outre, la combinaison de ce qui est visible et invisible dans les cieux, couplée aux allusions concernant la sagacité de l'esprit, permet de toucher à un autre aspect, celui du texte lui-même. On verra que ces réflexions jettent également un éclairage

111 Cf. IV.1.

112 Voir aussi Manil. *Astr.* 2,898–899 *sub corde sagaci / conde* ; 4,366 *nec tua ... fallantur pectora*, etc. Neuburg 1993 : 263–270 interprète ces exhortations à l'utilisation des facultés mentales comme un trait stoïcien.

sur le rôle du maître et de l'élève. Les extraits qui vont suivre sont d'autant plus pertinents qu'ils proviennent des trois livres certainement composés par le même poète.

À l'instar de Manilius au premier chant de ses *Astronomica*, ps.-Manéthon expose au début de son entreprise divers éléments constitutifs de la sphère étoilée. Il existe de nombreux cercles célestes ; parmi eux, neuf sont particulièrement éminents (ps.-Maneth. 2,27–29). Sur ces neuf cercles, deux seulement sont visibles à l'œil nu, le zodiaque et la Voie Lactée. Les sept autres, on doit se les représenter par l'esprit (ps.-Maneth. 2,30–33)¹¹³ :

- (30) τῶν δέ τε πάντων εἰσι πανέξοχοι ἑννέα κύκλοι,
δοιοὶ μὲν προτίοπτοι ἰδ' ὀφθαλμοῖσιν ὀρητοί,
οἱ δ' ἄλλοι μῆτι μερόπων παρασίσιν τε νοητοί.
ἔπτ' αἰδεῖς μὲν ἕασιν ἰδ' ἐν φρεσὶ μῶνον ὀρητοί.

Parmi tous ceux-ci, neuf cercles sont tout à fait éminents. Deux sont visibles et on peut les voir de nos yeux, mais les autres sont discernables dans l'esprit et l'intellect des hommes. Sept sont invisibles et sont visibles seulement dans l'esprit.

La même idée est exprimée un peu plus loin (ps.-Maneth. 2,83–84) :

αὐτὰρ ἰσημερινόν τις ἐῶ φράσσαιτ' ἐνὶ θυμῷ
ἀστέρως ἐκ μεσάτιο χαρασσόμενον Κριοῖο.

Or, on pourrait concevoir en son cœur (le cercle) équatorial, marqué par l'étoile la plus centrale du Bélier.

La capacité de réflexion du destinataire est primordiale. La complexité de la discipline implique qu'il faut savoir quelles configurations il est préférable de considérer parmi plusieurs possibilités (ps.-Maneth. 6,311–317) :

- ἐν θυμῷ δὴ πρῶτα χρεῶ φράζεσθαι ἀριθμόν,
ὅσσοι ἐφ' ὠρονόμου ζώῳ τριτάτῳ καθορῶνται,
ἢ ἐ μσουρανέοντι πόσοι βεβάασιν ὑπερθεν
ἀστέρες, ἢ σφετέραις ἐπιμάρτυροὶ εἰσι βολῆσιν.
(315) ὀπότε δ' ἐξ ὥρης τριτάτου τ' ἀπὸ δεικίλοιο
ἢ ὀπότ' ἐκ κέντροιο τόδε σκέψασθαι ἄρειον,
οὐκ ἔλαθεν σοφὸν ἄνδρα καὶ ἰδμονα μαντοσυνάων.

En son cœur donc, il faut tout d'abord considérer le nombre, c'est-à-dire combien de planètes sont observées dans le troisième signe à partir de l'horoscope, et combien se sont avancées en hauteur dans le Milieu du Ciel, ou en sont les témoins de leurs rayons. Et quand il est préférable d'observer cela en fonction du troisième signe à partir de l'ascendant, ou à partir du point cardinal, cela n'échappe pas à l'homme sage et au connaisseur de la divination.

113 Voir aussi ps.-Maneth. 2,50–63.

En outre, on suppose de la part du destinataire, s'il est un homme avisé, une capacité de déduction et une certaine autonomie. Grâce aux prédictions données par le maître, l'élève devrait pouvoir en prédire d'autres du même type (ps.-Maneth. 6,260–264) :

(260) ἀμφί γε μὴν τεκέων γενεῆς ἄλις· ἧ γὰρ ἐχέφρων
 ἀνὴρ καὶ ἀπὸ τῶνδε, τὰ δὴ λίπον, ὧκα φράσαιτο·
 ἐξῆς δ' ἡμετέρησιν αἰοιδῆσιν καταλέξω,
 ὄσσους ἱμερτῆς παιδῶν φύτλης ἀπάμερσαν
 ἀστέρες, ...

En voilà assez en ce qui concerne la naissance des enfants : car en vérité, l'homme avisé pourrait aussi rapidement concevoir, à partir de ces prédictions, ce que j'ai précisément laissé de côté.

Dans la suite de notre chant, je vais parler en détail de tous ceux que les planètes ont privé de la descendance désirée des enfants, ...

La même idée est exprimée à la fin du traitement sur les maladies (ps.-Maneth. 6,630–633) :

(630) τόσσα μὲν ἀμφὶ νόσων, ἐπὶ δ' εἵκελα τοῖσι δύνατ' ἄν
 φράζεσθαι μάλα πολλὰ νόω πεπνυμένος ἀνὴρ·
 λέξω δ' αὖ μετέπειθ', ὡς ἐκ κτεάνων τε καὶ ὄλβου
 Αἴσα κακῆ κρυερὴν πενίην ἐπὶ φῶτασ ἀγινεῖ.

Voilà en ce qui concerne les maladies ; un homme à l'esprit avisé serait capable de concevoir bien d'autres prédictions semblables à celles-ci : je dirai alors dans la suite comment, à partir des richesses et de la fortune, la male Destinée apporte aux hommes la pauvreté glaciale.

Enfin, d'autres connaisseurs de cet art pourraient établir encore davantage de prédictions (ps.-Maneth. 6,305–308) :

(305) τόσος' εἰπὼν ἀτέκνων τε καὶ ἀσπέρμων περὶ φωτῶν,
 ἄλλα δὲ μαντιπόλοισιν ἐπιφράσσασθαι ἐάσας,
 αὐτίκ' ἀδελφειῶν λέξω πῶς ἄν κε φράσαιο
 πληθύν, ...

Après avoir donné toutes ces prédictions en ce qui concerne les hommes sans enfants et stériles, et laissé le soin aux personnes versées dans la divination d'en considérer d'autres, je parlerai maintenant de la façon dont tu pourrais concevoir la multitude des frères et sœurs, ...

De tous ces passages, il ressort que la réalité des vers astrologiques, de leur contenu effectif, possède un pendant fictionnel exprimé par le rôle du maître et de l'élève. De fait, dans ces passages, le poète se réfère à des aspects d'incomplétude du traitement de sa matière. L'étendue de la discipline, sa complexité et ses nuances sont telles qu'il est impossible de tout passer en revue. On a déjà évoqué la notion de données exemplaires à partir desquelles un destinataire devrait, en théorie, pouvoir construire un raisonnement semblable pour pallier d'éventuels manquements

dans le traitement du sujet¹¹⁴. Ce qui est effectivement abordé dans les vers, et ce qui ne l'est pas, est illustré dans la relation maître-élève, dans leur rôle respectif.

En effet, le maître est un expert dans sa discipline, mais il ne peut pas exposer chaque point de sa matière en détail. Il fournit toutefois des outils pour en faciliter l'apprentissage. Avec ses vers, il invite implicitement le destinataire à mémoriser son texte ; dans ses vers, il souligne l'exercice mental que cela requiert en évoquant de manière générale la dimension de l'intellect. L'élève, de son côté, doit mémoriser les vers, mais également intégrer leur contenu. De plus, il doit apprendre à partir de ce qui lui est enseigné, mais aussi être capable de déduire les éléments manquants s'il en est.

Ce qui est attendu de l'élève, en ce qui concerne la dimension de l'apprentissage, trouve un pendant dans la matière astrologique elle-même. Une partie des éléments sont visibles à l'œil nu, comme le cercle du zodiaque ou la Voie Lactée. Mais pour en concevoir d'autres, un travail mental est nécessaire. Par effet de miroir, le texte poétique lui-même, le nombre des vers qui le constituent, illustrent cet état de fait.

En effet, le texte est visible, lisible. Cependant, une partie seulement des éléments constitutifs de la discipline est consignée par écrit ; le lecteur individuel peut les lire et les voir effectivement. En ce qui concerne d'éventuelles données manquantes, laissées de côté par le poète, le lecteur doit se les représenter dans son esprit. Le poème est donc lui-même un reflet de la sphère céleste qu'il décrit : une partie seulement est visible, ce qui ne l'est pas existe dans les esprits avisés.

V Conclusion

Au terme de ce panorama chronologique et littéraire de la poésie astrologique grecque et latine, il convient de conclure avec quelques réflexions d'ordre général concernant les divers points qui ont été soulevés.

À l'origine de cette recherche se trouvait le désir et la nécessité de considérer un corpus littéraire encore relativement méconnu : la poésie astrologique. L'objectif visait à étudier les liens qu'entretiennent ces poèmes avec la poésie didactique afin de susciter de nouvelles perspectives quant aux enjeux de cette production et d'améliorer notre connaissance de l'histoire littéraire.

En effet, dans les études sur la poésie didactique, la poésie astrologique est généralement ignorée. Le poème de Manilius, qui a suscité un vif intérêt dans la recherche de ces vingt dernières années, fait figure d'exception. Les autres compositions ont toutefois été peu considérées dans leur rapport au genre didactique. Pourtant, elles aussi se doivent d'être prises en compte, aux côtés des *Astronomica*. Pour ce faire, on a adopté une conception souple du genre didactique : les pièces présentées ont été sélectionnées uniquement sur des critères de forme versifiée et de contenu astrologique.

Tout au long des sections consacrées à chacun des poèmes individuellement, on a proposé une synthèse de l'état actuel de la recherche sur ces poèmes, afin d'avoir une notion plus claire quant à leurs auteurs et à la date d'activité présumée de ces derniers. Certains extraits de ces poèmes ont ensuite été étudiés plus en détail afin de relever, le cas échéant, les traits caractéristiques du genre didactique. Ce faisant, on a pris en compte les éléments mis en exergue par la recherche actuelle sur la poésie didactique en tant qu'ensemble de textes plus vaste. De cette façon, on peut à présent saisir les similitudes et les divergences à l'intérieur du corpus astrologique, mais également les résonances que ces poèmes comportent avec d'autres compositions didactiques mieux connues.

En définitive, les textes présentés sont compris au sein de sept siècles d'histoire littéraire. Bien qu'ils partagent des similarités de forme et de contenu, ces poèmes offrent une richesse et une variété littéraires étonnantes. Ils constituent un corpus non négligeable pour l'étude de la réception d'une tradition dont Hésiode est le plus ancien représentant, de même que pour l'actualisation de cette tradition au gré des préoccupations de l'époque. La majeure partie des compositions date de l'époque impériale, et les critères de forme et de contenu offrent précisément une résonance significative par rapport à un aspect du corpus hésiodique mis en relief par la recherche de ces dernières années.

À côté du contraste formé par la sphère divine de la *Théogonie* et le monde humain des *Travaux*, on tend aujourd'hui à considérer ces deux œuvres majeures comme un diptyque représentatif de l'univers hésiodique dans son ensemble¹. Cette façon de voir se manifeste déjà dans la réception ancienne d'Hésiode, en particulier pour ce qui concerne la relation entre poésie et pouvoir. L'ordre cosmique établi par Zeus dans la *Théogonie* forme un cadre dans lequel s'inscrit la protection que le roi des dieux garantit aux souverains sur terre. Quant au poète, favori des Muses filles de Zeus, il chante les rois grâce à qui l'activité poétique, et par là l'éducation des hommes, est rendue possible². La dimension politique se constate également chez les successeurs d'Hésiode : Aratos, Lucrèce ou Virgile intègrent cet élément dans leur enseignement sur le fonctionnement du monde³.

L'astrologie n'est pas une pratique divinatoire quelconque : elle touche à la sphère céleste, et tente d'expliquer par des événements cosmiques une réalité terrestre. En ce sens, les poètes qui choisissent ce sujet proposent une explication du fonctionnement général de l'univers à l'image de Xénophane, Parménide, Empédocle, Aratos ou encore Lucrèce. De surcroît, l'astrologie combine l'élément du divin, associé aux acteurs majeurs de la discipline, avec des phénomènes cosmiques dont il s'agit d'exposer la répercussion dans le monde sublunaire des humains. Les poètes astrologues touchent donc tant au domaine des dieux qu'à celui du fonctionnement de l'univers, qui comptent au nombre des plus éminents⁴.

Parmi les poèmes astrologiques, quatre sont explicitement associés à une autorité souveraine : les fragments attribués à Néchépsos et Pétoisiris, les *Astronomica* de Manilius, le premier et le cinquième chant du corpus manéthonien, ainsi que le Περὶ καταρχῶν de Maximos. Ces textes mettent eux aussi en avant le lien essentiel entre pouvoir et production littéraire, qui joue un rôle significatif en poésie didactique.

En outre, la relation entre poète et pouvoir acquiert une dimension plus profonde avec un sujet astrologique. On connaît l'intérêt de certains empereurs romains pour l'astrologie, et les compétences que certains d'entre eux possédaient en la matière⁵. Les poètes astrologues reprennent donc l'élément cosmologique tout en l'actualisant selon les goûts et les intérêts de leur époque. Le modèle suggéré par les figures semi-légendaires de Néchépsos et Pétoisiris permet toutefois de remonter

1 Strauss Clay 2003.

2 Rosati 2009 : 369–374.

3 Schiesaro 1996 ; 2007 ; et Verg. *Georg.* 1,40–42 avec le commentaire de Erren 1985–2003 II *ad loc.*

4 Voir Innes 1979 pour l'éminence des thèmes ayant trait aux dieux et à la philosophie naturelle en poésie.

5 Auguste promulgue son propre horoscope dans un édit (Cass. Dio 56,25,5) et met en avant le signe du Capricorne pour asseoir son pouvoir, voir Cramer 1954 : 82–83 ; Abry 1988. Tibère étudie l'astrologie lors de son exil à Rhodes auprès de l'astrologue Thrasyllus, qui devient son ami et proche conseiller, voir Cramer 1954 : 92–104, et en général Cramer 1954 sur l'astrologie et la politique à Rome.

bien au-delà. Les prémices de la discipline astrologique mésopotamienne se trouvent dans les présages astraux adressés aux rois. Consciemment ou non, les poètes qui établissent un lien explicite entre leurs vers astrologiques et le pouvoir évoquent également le contexte historique à l'origine de la constitution de ce savoir-faire.

La poésie didactique de l'époque hellénistique et impériale est fréquemment liée à des notions de technicité et de prouesse littéraire, étant donné la présence simultanée de manuels en prose sur des sujets identiques. Ce sont en effet des dimensions qui nécessitent d'être prises en compte pour apprécier tous les niveaux de lecture offerts par cette production.

Composer un texte astrologique en vers représente assurément un défi technique. Néanmoins, l'enjeu ne réside pas uniquement dans la transposition en vers d'un matériel aride et a priori non poétique. Il est aussi question de voir l'apport que représente le mètre, ainsi que sa raison d'être dans le but didactique – prétendu ou réel – suivi par le poète.

De nos jours, la brièveté d'une composition est précisément l'un des critères qui soulèvent parfois le doute quant à la qualité didactique d'un poème. En effet, on est enclin à considérer qu'un auteur devrait proposer, à tout le moins s'efforcer de donner un enseignement complet – et véridique – de la discipline en question. On a vu toutefois les difficultés liées à la question de l'incomplétude du traitement de la matière, et ce même pour des entreprises de grande envergure, que ce soit en vers ou en prose. À l'inverse, comme nous le lisons aujourd'hui, le poème hermétique sur les astres errants contient un exposé exhaustif d'une thématique précise en l'espace de treize vers seulement. Ce contraste permet de pousser plus avant les réflexions autour de la nature didactique d'une composition. De plus, le caractère anthologique de certains livres de ps.-Manéthon ou la thématique unique abordée dans les quelques vers du poème hermétique indique peut-être que certains de ces écrits étaient conçus pour un usage scolaire, à la façon des anthologies évoquées par Platon dans les *Lois* (7,810e–811a). En tout état de cause, la diversité des dix poèmes et fragments dans le mètre ou la longueur reflète, à une échelle réduite et pour un même sujet, la diversité de formes pouvant être assumées par un poème didactique.

En outre, dans la recherche actuelle, ce sont bien souvent des critères génériques explicites qui entrent en compte dans l'appréciation de la qualité didactique d'un poème. On se concentre volontiers sur la façon dont le savoir est transmis, ce qui invite à supposer des caractéristiques distinctes comme la présence d'un maître et d'un élève. Toutefois, si on axe la recherche uniquement autour des éléments explicites, on risque de négliger la manière dont l'enseignement est exposé, en laissant de côté la didactique implicite suggérée par le choix du mètre et par la forme du poème dans sa globalité.

Dans cette étude, on a donc considéré l'implication générale du mètre pour la démarche pédagogique des poètes. Leurs techniques de composition ont également

été prises en compte. Grâce à elles, la pertinence du choix métrique vis-à-vis de la matière enseignée a pu être démontrée. Bien plus, on a constaté que les qualités ou les faiblesses propres à chaque mètre, de même que les divers genres littéraires auxquels ils renvoient, procurent au texte des dimensions didactiques encore plus profondes.

En-dehors de la caractéristique mnémotechnique du mètre, l'élément de contrainte qu'il implique offre un cadre strict pour l'exposé des données. Galien considère cette propriété comme un avantage en ce qu'elle contribue à freiner l'altération du contenu. En outre, la délimitation du vers est également un atout pour suggérer la complétude du traitement. À plus grande échelle, les traitements catalogiques où la matière est ordonnée de façon systématique dans un canevas métrique qui est systématique lui aussi participent également à la notion de l'exhaustivité de la matière.

De plus, dans le cas de la discipline astrologique, le mètre joue un rôle déterminant dans la structure des prévisions. L'un des composants principaux de ce savoir-faire, qui consiste à émettre une prédiction constituée d'une protase et d'une apodose, peut aisément être reflété dans la construction du poème.

Au-delà d'être un simple moyen pour véhiculer de la matière originellement en prose, le vers choisi ouvre également d'autres perspectives. Des propriétés de clarté et de persuasion sont attachées à l'iambe. La paire élégiaque offre la possibilité d'agencer l'élément cosmique et terrestre dans l'hexamètre et le pentamètre respectivement. En dernier lieu, l'hexamètre implique des résonances oraculaires particulièrement pertinentes pour un art divinatoire.

La littérature oraculaire apporte précisément un éclairage supplémentaire quant aux enjeux d'un texte astrologique en vers. De fait, la structure métrique d'un poème astrologique, de pair avec sa nature divinatoire, confère au contenu une résonance oraculaire. Non seulement les domaines au sujet desquels on consulte un astrologue et un oracle sont similaires, mais la forme des réponses de celui-ci est généralement versifiée, avec une prédilection pour l'hexamètre. La qualité oraculaire d'un poème astrologique renforce la composante divine et inspirée naturelle du vers.

Dans chacun des poèmes, on a relevé les éventuelles invocations à la divinité qui venaient sanctionner l'autorité du contenu. Cela n'entrave toutefois en rien le rôle du maître. La Sibylle est inspirée par le dieu, mais affirme également sa propre voix. Elle est une figure emblématique de la tension présente entre inspiration divine et autorité du locuteur mise en exergue dans la poésie didactique – et dans la poésie astrologique.

Par rapport à l'autorité du locuteur, on a constaté dans certaines compositions la présence de la métaphore du poème en tant que voyage. L'élève doit suivre la voix du poète à mesure que celui-ci ouvre la voie des vers. Dans les passages de transition, qui impliquent un tournant dans le cours de l'enseignement, cette voix

se fait clairement entendre. C'est aussi une occasion, pour le maître, d'assurer le crédit à apporter à ses paroles. De fait, le contenu des vers correspond autant à des réalités célestes qu'à des réalités humaines, et confirme une affirmation de vérité éventuelle. L'affirmation de la véracité des paroles du poète s'applique donc également à la discipline qu'il expose, et de là au poème lui-même, la voie de la vérité.

En somme, on a observé de la part des poètes des degrés variables dans l'emploi explicite des codes du genre didactique. Même les deux protagonistes que sont le maître et l'élève ne sont pas mis en avant par chacun d'entre eux, alors que ce trait est aujourd'hui généralement considéré comme essentiel pour un poème didactique.

Cette étude n'apporte pas une réponse unique quant à la nature de la relation qu'entretient la poésie astrologique avec le genre didactique. On a toutefois cherché à dépasser le cadre explicite des codes génériques pour mettre en lumière le potentiel didactique d'autres paramètres qu'il convient également de considérer lorsqu'on est face à un texte en vers sur une discipline spécifique.

Il est certain que Manilius, tributaire de la littérature grecque, mais également successeur de Lucrèce et de Virgile, se distingue des autres poètes astrologues dans son abondante utilisation de caractéristiques explicites du genre. Néanmoins, tout au long des chapitres, on a vu s'établir un contexte de poésie astrologique grecque qui précède et s'étend bien au-delà de la date de composition des *Astronomica*. Cela permet d'apprécier le poème de Manilius non seulement comme une création dans la lignée d'Aratos, de Lucrèce et de Virgile, mais également comme le pendant latin d'une production littéraire majoritairement représentée par la poésie grecque.

En outre, la présence de Manilius dans un corpus de textes essentiellement grecs, et ce à une date chronologiquement haute, invite à aborder les poèmes ultérieurs dans l'éclairage de ce précédent latin. L'existence de vers astrologiques aussi bien en grec qu'en latin met en exergue la perméabilité des influences qui s'étendent du monde hellénisé vers Rome et inversement, comme on l'a relevé au cours des pages qui ont précédé.

En ce qui concerne les poèmes en grec, l'état fragmentaire de la plupart d'entre eux ne permet pas d'arriver à des conclusions certaines quant à l'ampleur de l'utilisation des codes du genre didactique par leurs auteurs. On arrive toutefois à concevoir l'essence globale des compositions, d'où on peut tirer les observations suivantes.

Les poèmes attribués à Orphée et à Hermès ne possèdent ni invocation divine, ni affirmation de l'autorité du maître, ni même une interpellation à l'élève. À nouveau, il n'est pas à exclure que ces éléments se soient trouvés dans des parties perdues de ces poèmes. Néanmoins, même ainsi ces vers font état de qualités didactiques au niveau de la structure et de l'agencement du contenu ; ils déploient également une notion d'exhaustivité dans le traitement de la matière.

Les mêmes remarques s'appliquent au poème d'Antiochos, qui compte une seule occurrence d'un verbe à la deuxième personne du singulier, mais dont la nature du reste de la composition est comparable aux deux poèmes précédents.

Chacun des six poèmes restants atteste au moins un élément parmi les procédés fréquemment mis en œuvre dans le genre didactique. Néchepsos fait usage de l'image du poème en tant que chemin, avec la dimension métapoétique, structurelle et didactique qu'elle implique.

Dorotheos a vraisemblablement soigné le prologue au premier livre, auquel l'introduction au cinquième chant fait peut-être écho. Les vers originaux du poème qui ont été conservés permettent de relever de manière plus sûre la présence de divers traits didactiques. Interpellations au destinataire, autorité du maître ou encore affirmations de vérité se succèdent dans l'édifice général du poème où se maintiennent toutefois une sobriété et une structure pertinente.

Anoubion visait peut-être une ambition similaire à celle de Dorotheos, sans toutefois que son exposé, à en juger par les fragments conservés, n'égale celui de son prédécesseur. L'inspiration divine, la présence du maître et de l'élève de même que la vérité de la doctrine sont néanmoins clairement signifiées au cours des vers.

Ce sont des éléments qu'on trouvera également chez ps.-Manéthon : la nature composite de ce corpus entraîne cependant des appréciations variables selon les chants. Les livres 2, 3 et 6 sont assurément les mieux structurés au niveau de l'information, ce qui n'est certes pas un trait distinctif des trois autres chants. Les prologues des premier et cinquième livres, très chargés en lieux communs, attestent néanmoins l'effort du poète pour rattacher ces vers manéthoniens à un contexte historique et littéraire défini.

Enfin, avec Maximos, auquel on peut peut-être ajouter Ammon, on se trouve face à un poème qui se rapproche davantage des vers d'Orphée, d'Antiochos ou d'Hermès pour la structure et le contenu thématique, mais qui présente également les codes explicites du genre didactique.

De manière générale, on constate dans ces poèmes la répercussion de la forme vis-à-vis du contenu et inversement. Des exemples ont été mis en exergue à cet égard. Un passage de transition, structurel en son essence, est aussi une indication concernant l'exhaustivité ou l'incomplétude du traitement. De ce fait, les vers transitoires détiennent un impact sur la mise en forme du texte et sur les éléments qui le constituent. En plus de cela, le poète peut mettre à profit les passages de transition pour s'exprimer sur son entreprise poétique, et affirmer son autorité. Ainsi, c'est bien la combinaison de la forme et du contenu qui donne tout son sens à la didactique versifiée.

De même, le rôle du maître et de l'élève peut déjà être suggéré par la forme métrique et par le contenu technique ou scientifique. La présence de ces deux personnages à l'intérieur du poème n'est que la confirmation explicite de la qualité didactique du texte. De fait, il a été souligné précédemment que des poèmes

parfois laissés de côté en raison de la médiocrité de leurs vers ou de l'absence de caractéristiques génériques attendues sont précisément des compositions qui offrent un accès aisé à la discipline ; en un sens, elles sont les plus didactiques.

La pertinence des paramètres de forme et de contenu pour apprécier la valeur didactique d'un poème découle en réalité de l'impulsion à l'origine de la composition : exposer les rouages d'un art ou d'une science en vers. Le poète est supposé être un expert autant dans le façonnement des vers que dans le fonctionnement de la discipline. Il fournit des outils à la compréhension du savoir-faire qu'il expose, et ce faisant, il use d'outils littéraires⁶.

Pour conclure, on a présenté dans cette étude un corpus de poèmes au contenu technique et scientifique qui nécessite d'être pris en compte lorsqu'on considère le genre de la poésie didactique et son développement au cours des siècles. En suivant le fil conducteur des vers et de l'astrologie, on a mis en exergue un nombre de strates didactiques, qui ont pour la plupart été abordées dans une perspective astrologique. Certains éléments relevés peuvent toutefois être également appliqués à d'autres poèmes didactiques. C'est le cas notamment de l'impact des passages de transition sur l'affirmation de vérité et sur la réalité du texte, ou encore de l'incomplétude du traitement, qui trouve une réponse dans le rôle du maître et de l'élève.

En ce qui concerne la poésie astrologique, on retiendra avant tout les éléments suivants. Les poèmes astrologiques présentés s'échelonnent sur une période allant du II^e s. av. J.-C. jusqu'au V^e s. ap. J.-C. Ils témoignent de l'engouement pour la discipline astrologique, établie dans le monde grec à partir de la période hellénistique, et distinguée d'autres branches de la science astrale comme l'astronomie ou l'astrométéorologie. Composés en grec comme en latin, ces poèmes astrologiques sont en partie le fruit d'une pratique littéraire particulièrement appréciée et répandue dès la période hellénistique : la versification de manuels en prose. En ce sens, ils sont à considérer aux côtés des poèmes d'Aratos, de Nicandre, de Lucrèce ou de Virgile, dont le contenu technique provient de traités prosaïques.

Les écrits attribués à Néchepos et Pétoisiris, dont une partie était originellement en trimètres iambiques, constituent la source majeure des poètes et prosateurs astrologiques postérieurs. Avec le corpus poétique astrologique, on n'assiste donc pas uniquement au schéma ordinaire de la transposition d'un matériel prosaïque en vers. Les vers sont eux-mêmes une source de connaissance astrologique qui sera transposée en d'autres mètres ou en prose.

L'état des poèmes conservés est souvent fragmentaire. Néanmoins, ces poèmes s'inscrivent dans la tradition littéraire de la poésie didactique. En effet, on constate que le vers comporte des propriétés didactiques non négligeables pour un enseignement technique, et tout particulièrement pour la discipline astrologique. De plus, dans la plupart des poèmes astrologiques, et à des degrés

6 Les *Travaux et les Jours* contiennent déjà des passages qui suggèrent une analogie entre le travail de la ferme et la création poétique (par exemple *Op.* 383–617), voir Tsagalis 2009 : 147–157.

variables, on observe la présence de caractéristiques qui sont récurrentes dans le genre didactique. Certaines d'entre elles détiennent une résonance vis-à-vis du contenu astrologique des vers.

Au cours des chapitres, on a apprécié le caractère unique de chacun des poèmes astrologiques. Ils ont également été mis en résonance les uns par rapport aux autres, et situés dans le cours de l'histoire littéraire. Grâce à la richesse et à la diversité de ce corpus, on peut désormais considérer la poésie didactique sous un nouveau jour.

Annexe

Tableau récapitulatif des poèmes astrologiques jusqu'à l'Antiquité tardive

Auteur	Date	Langue	Mètre	Structure	Nombre de vers conservés
Néchépsos et Pétoisiris	Vers 150 av. J.-C.	Grec	Trimètres iambiques	Au moins treize livres de Néchépsos ; plus tard, jusqu'à quinze livres	Trois vers et demi
<i>Orphica</i>	I ^{er} s. ap. J.-C. ?	Grec	Hexamètres dactyliques		Deux fragments de 21 + 2 vers
Manilius	Deuxième décennie du I ^{er} s. ap. J.-C.	Latin	Hexamètres dactyliques	Cinq livres	4258 vers
Dorotheós	Milieu du I ^{er} s. ap. J.-C.	Grec	Hexamètres dactyliques	Cinq livres	Environ 100 vers
Anoubion	I ^{er} -II ^e s. ap. J.-C.	Grec	Distiques élégiaques	Au moins trois livres	Environ 470 vers et fragments de vers
Ps.-Manéthon	II ^e -IV ^e s. ap. J.-C.	Grec	Hexamètres dactyliques	Corpus de six livres	Environ 3000 vers
Antiochos	Deuxième moitié du II ^e s. ap. J.-C.	Grec	Hexamètres dactyliques		115 vers
Maximos	IV ^e s. ap. J.-C., vers 362 ?	Grec	Hexamètres dactyliques		614 vers
Ammon	IV ^e s. ap. J.-C.	Grec	Hexamètres dactyliques		19 vers
<i>Corpus Hermeticum</i>	<i>terminus ante quem</i> V ^e s. ap. J.-C.	Grec	Hexamètres dactyliques		13 vers

Bibliographie

- Abry, J.-H. 1983 : « L'astrologie à Rome : les *Astronomiques* de Manilius », *Pallas* 30, 49–61.
- 1988 : « Auguste : la Balance et le Capricorne », *REL* 66, 103–121.
 - 1993 : « Manilius et Germanicus, une énigme historique et littéraire », *REL* 71, 179–202.
 - 1997 : « Terra e cielo nella geografia zodiacale (Manil. 4,585–817) », *Sileno* 23, 31–47.
 - 1998a : « Les *anaphorai* des signes du zodiaque dans les écrits astrologiques », in : G. Argoud / J.-Y. Guillaumin (éds), *Sciences exactes et sciences appliquées à Alexandrie (III^e s. av. J.-C. – Ier s. ap. J.-C.)*. Actes du Colloque International de Saint-Étienne (6–8 juin 1996), Saint-Étienne, 305–324.
 - 1998b : « *Laudes Europae*. (Manilius, *Astr.*, IV, 681–695) », in : R. Poignault / O. Wattel-De Croizant (éds), *D'Europe à l'Europe. Le mythe d'Europe dans l'art et la culture de l'Antiquité au XVIII^e siècle*. Actes du colloque tenu à l'ENS, Paris (24–26 avril 1997), Tours, 91–101.
 - 1999 : « Présence de Lucrèce : les *Astronomiques* de Manilius », in : R. Poignault (éd.), *Présence de Lucrèce*, Tours, 111–128.
 - 2000 : « Une carte du monde à l'époque d'Auguste. Manilius, *Astronomiques* IV,585–817 », in : A. Bonnafé / J.-C. Decourt / B. Helly (éds), *L'Espace et ses représentations*, Lyon, 83–112.
 - 2005a : « La sphéricité de la terre, un poète aux prises avec la démonstration (Manilius, *Astronomiques* I, 173–235) », in : M. Armisen-Marchetti (éd.), *Demonstrare. Voir et faire voir : formes de la démonstration à Rome*. Actes du colloque international de Toulouse, 18–20 novembre 2004, *Pallas* 69, 247–260.
 - 2005b : « Manilius (M- ?) », *DPhA* 4, 248–254.
 - 2006a : « *Sed caelo noscenda canam...* (*Astr.*, 2, 142). Poésie et astrologie dans les *Astronomiques* de Manilius », in : C. Cusset (éd.), *Musa docta, Recherches sur la poésie scientifique dans l'Antiquité*, Saint-Etienne, 293–333.
 - 2006b : « *L'exkursus* sur les latitudes (Manilius, *Astronomiques*, 3, 301–384) », *Pallas* 72, 149–170.
 - 2007 : « Manilius and Aratus : two Stoic poets on stars », *Leeds International Classical Studies* 6.01.
 - 2008a : « Les vers 5,710–745 sont-ils l'épilogue des *Astronomiques* ? », in : B. Bureau / C. Nicolas (éds), *Commencer et finir : débuts et fins dans les littératures grecque, latine et néolatine*. Actes du colloque organisé par l'Université Jean-Moulin – Lyon 3 et l'ENS-LSH, 29–30 septembre 2006, Paris, II 653–667.
 - 2008b : « Les *Astronomiques* de Manilius : les débuts de la terminologie astrologique en latin », *MHMH* 8, 133–166.
 - 2011a : « Le cercle des poètes disparus... État de la question », in : I. Boehm / W. Hübner (éds), *La poésie astrologique dans l'Antiquité*. Actes du colloque organisé les 7 et 8 décembre 2007 par J.-H. Abry (Université Lyon 3) avec la collaboration de I. Boehm (Université Lyon 2), Paris, 7–21.
 - 2011b : « Cosmos and imperium. Politicized digressions in Manilius' *Astronomica* », in : S. J. Green / K. Volk (eds), *Forgotten Stars. Rediscovering Manilius' Astronomica*, Oxford, 222–234.

- 2014 : *Caelo noscenda canam. Études d'astrologie antique*, M. Armisen-Marchetti / A. Canellis / B. Goldlust (éds), Lyon.
- Adler, W. 1983 : « Berossus, Manetho, and “1 Enoch” in the World Chronicle of Panodorus », *HTHR* 76/4, 419–442.
- 1989 : *Time immemorial : archaic history and its sources in Christian chronography from Julius Africanus to George Syncellus*, Washington D.C.
- Adler, W. / Tuffin, P. 2002 : *The Chronography of George Syncellus*, Oxford.
- Aloni, A. / Iannucci, A. 2007 : *L'elegia greca e l'epigramma dalle origini al V secolo*, Firenze.
- Amato, E. 2005 : *Dionisio di Alessandria. Descrizione della Terra abitata*, Milano.
- Asper, M. 1997 : *Onomata allotria : zur Genese, Struktur und Funktion poetologischer Metaphern bei Kallimachos*, Stuttgart.
- Atherton, C. 1998 (ed.) : *Form and Content in Didactic Poetry*, Bari.
- Austin, R. G. 1955 : *P. Vergili Maronis Aeneidos Liber Quartus*, Oxford.
- Axt, C. / Rigler, F. 1832 : *Manethonis Apotelesmaticorum libri sex*, Köln.

- Bailey, C. 1947 : *Titi Lucreti Cari De rerum natura libri sex*, Oxford, 3 vols.
- Bakhouché, B. 2002 : *L'Astrologie à Rome*, Leuven.
- Barchiesi, A. 1991 : « Discordant Muses », *PCPhS* 37, 1–21.
- 1997 : *The Poet and the Prince. Ovid and Augustan Discourse*, Berkeley/Los Angeles/London.
- Barns, J. W. B. / Parsons, P. / Rea, J. / Turner, E. G. 1966 : *The Oxyrhynchus Papyri Part XXXI*, London.
- Barton, T. 1994a : *Ancient Astrology*, London/New York.
- 1994b : *Power and Knowledge : Astrology, Physiognomics, and Medicine under the Roman Empire*, Ann Arbor (MI).
- Beck, R. 2007 : *A Brief History of Ancient Astrology*, Malden (Mass.)/Oxford.
- Becker, O. 1937 : *Das Bild des Weges und verwandte Vorstellungen im frühgriechischen Denken*, Berlin.
- Bentley, R. 1739 : *M. Manilii Astronomicon ex recensione et cum notis Richardi Bentleii*, London.
- Bernabé, A. 1996–2007 : *Poetae Epici Graeci. Testimonia et Fragmenta*, Stuttgart, 4 vols.
- 2018 : « Orphische Schriften », in : C. Riedweg / C. Horn / D. Wyrwa (Hgg.) : *Die Philosophie der Antike. Band 5 : Philosophie der Kaiserzeit und der Spätantike*, Basel/Berlin, vol. 2, 1176–1201.
- Bertier, J. 1972 : *Mnésithée et Dieuchès*, Leiden.
- Bethe, E. 1895 : « Archemoros », *RE* 2/1, 456–457.
- Betz, H. D. 1992 : *The Greek magical papyri in translation, including the Demotic spells*, Chicago.
- Bickel, E. 1910 : « De Manilio et Tiberio Caesare », *RhM* 65, 233–248.
- Bielsa i Mialet, P. 2000a : « Manili : un nou acròstic », *Faventia* 22/1, 135–139.
- 2000b : « Manili : notícia de més acròstics », *Faventia* 22/2, 141–143.
- Bing, P. 1990 : « A Pun on Aratus' Name in Verse 2 of the *Phainomena* ? », *HSPH* 93, 281–285.
- 2009 : *The Scroll and the Marble*, Ann Arbor (MI).
- Boehm, I. 2011 : « Astrologie et médecine ancienne : la description des maladies dans le *Peri Katarchon* de Maximus, un exemple d'écriture poétique ? », in : I. Boehm / W. Hübner (éds), *La poésie astrologique dans l'Antiquité. Actes du colloque organisé les 7 et 8 décembre 2007 par J.-H. Abry (Université Lyon 3) avec la collaboration de I. Boehm (Université Lyon 2)*, Paris, 193–207.
- Boehm, I. / Hübner, W. (éds) 2011 : *La poésie astrologique dans l'Antiquité. Actes du colloque organisé les 7 et 8 décembre 2007 par J.-H. Abry (Université Lyon 3) avec la collaboration de I. Boehm (Université Lyon 2)*, Paris.

- Bohleke, B. 1996 : « In Terms of Fate : a survey of the indigenous Egyptian contribution to ancient astrology in light of Papyrus CtYBR inv. 1132(B) », *Studien zur altägyptischen Kultur* 23, 11–46.
- Boll, F. 1903 : *Sphaera. Neue griechische Texte und Untersuchungen zur Geschichte der Sternbilder*, Leipzig.
- 1912 : « Hephaestion », *RE* 8/1, 309–310.
 - 1913 : « Die Lebensalter », *Neue Jahrbuch*. 31, 89–146 = réimpr. 1950 in : *Kleine Schriften zur Sternkunde des Altertums*, V. Stegemann (Hg.), Leipzig, 156–224.
 - 1914 : *Aus der Offenbarung Johannis. Hellenistische Studien zum Weltbild der Apokalypse*, Leipzig/Berlin.
 - 1921 : « Das Epigramm des Claudius Ptolemaeus », *Sokrates* 9, 2–12 = réimpr. 1950 in : *Kleine Schriften zur Sternkunde des Altertums*, V. Stegemann (Hg.), Leipzig, 143–155.
- Bömer, F. 1957–1958 : *P. Ovidius Naso. Die Fasten*, Heidelberg, 2 vols.
- Borgeaud, P. 2015 : *Exercices de mythologie*, Genève (2004).
- Bouché-Leclercq, A. 1899 : *L'astrologie grecque*, Paris (réimpr. 1979).
- Bowie, E. 1986 : « Early Greek Elegy, Symposium and Public Festival », *JHS* 106, 13–35.
- 1998 : « Iambographen », *DNP* 5, 853–856.
 - 2002a : « Ionian *Iambos* and Attic *Komoidia* : Father and Daughter, or Just Cousins ? », in : A. Willi (ed.), *The Language of Greek Comedy*, Oxford, 33–50.
 - 2002b : « Zenothemis », *DNP* 12/2, 756–757.
- Bravo, B. 2009 : *La chronique d'Apollodore et le Pseudo-Skymnos : érudition antique et littérature géographique dans la seconde moitié du II^e siècle av. J.-C.*, Leuven.
- Brind'Amour, P. 1983a : *Le calendrier romain : recherches chronologiques*, Ottawa.
- 1983b : « Manilius and the Computation of the Ascendant », *CPh* 78, 144–148.
- Brink, C. O. 1971 : *Horace on Poetry. The 'Ars Poetica'*, Cambridge.
- Brisson, L. 1990 : « Orphée et l'Orphisme à l'époque impériale. Témoignages et interprétations philosophiques, de Plutarque à Jamblique », *ANRW* II 36/4, 2867–2931.
- Brown, C. G. 1997 : « Iambos », in : D. E. Gerber (ed.), *A Companion to the Greek Lyric Poets*, Leiden/New York/Köln, 13–88.
- Brown, D. 2018 (ed.) : *The Interactions of Ancient Astral Science*, Bremen.
- 2018a : « Astral Science in the Hellenistic Period », in : D. Brown (ed.), *The Interactions of Ancient Astral Science*, Bremen, 324–455.
 - 2018b : « Mesopotamian Astral Science », in : D. Brown (ed.), *The Interactions of Ancient Astral Science*, Bremen, 31–60.
 - 2018c : « Egyptian Astral Science », in : D. Brown (ed.), *The Interactions of Ancient Astral Science*, Bremen, 61–68.
 - 2018d : « Astral Science in Greek and Latin », in : D. Brown (ed.), *The Interactions of Ancient Astral Science*, Bremen, 192–312.
- Buescu, V. 1966 : *Cicéron. Les Aratea*, Hildesheim.
- Buffière, F. 1956 : *Les mythes d'Homère et la pensée grecque*, Paris.
- Burstein, S. 1978 : *The Babyloniaca of Berossus*, Malibu.
- Bussemaker, U. C. 1851 : « Poetarum de re physica et medica reliquias », in : *Poetae Bucolici et Didactici*, Paris, 99–132.
- Calame, C. 2000 : « Orphik, Orphische Dichtung », *DNP* 9, 58–69.
- Calcante, C. M. 2002 : *Miracula rerum. Strategie semiologica del genere didascalico negli Astronomica di Manilio*, Pisa.
- Canevaro, L. G. 2015 : *Hesiod's Works and Days : How to Teach Self-Sufficiency*, Oxford.

- Carlier, P. 1997 : « Basileus », *DNP* 2, 462–468.
- Cavarzere, A. / Aloni, A. / Barchiesi, A. 2001 : *Iambic Ideas. Essays on a Poetic Tradition from Archaic Greece to the Late Roman Empire*, Lanham/Boulder/New York/Oxford.
- Colborn, R. M. 2013 : « Solving problems with acrostics : Manilius dates Germanicus », *CQ* 63/1, 450–452.
- 2015 : *Manilius on the Nature of the Universe*, Oxford (Diss. non publiée).
- Collombert, P. 2014 : « *Omina* brontoscopiques et pluies de grenouilles », in : M. Depauw / Y. Broux (eds.), *Acts of the Tenth International Congress of Demotic Studies, Leuven, 26–30 August 2008*, Leuven/Paris/Walpole (Mass.), 15–26.
- Conte, G. B. 2007 : *The Poetry of Pathos. Studies in Virgilian Epic*, S. J. Harrison (ed.), Oxford.
- Cooper, L. 1922 : *An Aristotelian Theory of Comedy, with an Adaptation of the Poetics and a Translation of the Tractatus Coislinianus*, New York.
- Couigny, E. 1890 : *Epigrammatum Anthologia Palatina : cum planudeis et appendice nova*, vol. 3, Paris.
- Crahay, R. 1956 : *La littérature oraculaire chez Hérodote*, Paris.
- Cramer, F. H. 1954 : *Astrology in Roman Law and Politics*, Philadelphia.
- Criboire, R. 1996 : *Writing, teachers, and students in Graeco-Roman Egypt*, Atlanta.
- 2001 : *Gymnastics of the Mind. Greek Education in Hellenistic and Roman Egypt*, Princeton.
- Cumont, F. 1918a : « Écrits hermétiques », *RPh* 42, 63–79.
- 1918b : « Astrologues romains et byzantins », in : *Mélanges d'archéologie et d'histoire* 37, 33–54.
- 1934 : « Antiochus d'Athènes et Porphyre », in : *Annuaire de l'institut de philologie et d'histoire orientales, Mélanges Bidez* 2, 135–156.
- Cusset, C. 1999 : *La Muse dans la Bibliothèque. Réécriture et intertextualité dans la poésie alexandrine*, Paris.
- (éd.) 2003 : *La météorologie dans l'Antiquité : entre science et croyance. Actes du Colloque International Interdisciplinaire de Toulouse, 2–3–4 mai 2002*, Saint-Étienne.
- (éd.) 2006 : *Musa docta. Recherches sur la poésie scientifique dans l'Antiquité*, Saint-Étienne.
- 2008 : « Science et Poésie selon Ératosthène », in : C. Cusset / H. Frangoulis (éds), *Ératosthène : un athlète du savoir. Journée d'étude du vendredi 2 juin 2006, Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne*, 123–135.
- 2011 : « Poésie et astrologie : l'influence d'Aratos sur le poème attribué à Manéthon », in : I. Boehm / W. Hübner (éds), *La poésie astrologique dans l'Antiquité. Actes du colloque organisé les 7 et 8 décembre 2007 par J.-H. Abry (Université Lyon 3) avec la collaboration de I. Boehm (Université Lyon 2)*, Paris, 155–165.
- Dainotti, P. 2015 : *Word Order and Expressiveness in the Aeneid*, Berlin/Boston.
- Dalzell, A. 1996 : *The Criticism of Didactic Poetry : Essays on Lucretius, Virgil, and Ovid*, Toronto.
- Danielewicz, J. 2013 : « Vergil's *certissima signa* Reinterpreted : the Aratean *Lepte*-Acrostic in *Georgics* I », *Eos* 100/2, 287–295.
- Darmstadt, C. 1916 : *De Nechepsonis-Petosiridis isagoge quaestiones selectae*, Diss. Leipzig.
- Degl'Innocenti Pierini, R. 1980 : *Studi su Accio*, Firenze.
- De Jong, I. J. F. 2014 : *Narratology and Classics. A Practical Guide*, Oxford.
- Delatte, L. 1935 : « *Caelum ipsum petimus stultitia...* (Contribution à l'étude de l'ode I, 3 d'Horace) », *AC* 4, 309–336.
- Delfim Santos, F. 2005 : « Maxime (d'Éphèse ?) », *DPhA* 4, 313–322.

- Depuydt, L. 1994 : « A Demotic Table of Terms », *Enchoria* 21, 1–9.
- De Stefani, C. 2017 : *Ps.-Manethon's Apotelesmatica. Einleitung, Text, Appendices*, Wiesbaden.
- Dillery, J. 2015 : *Clio's Other Sons. Berossus and Manetho*, Ann Arbor (MI).
- Di Marco, M. 1998 : « Eudemos », *DNP* 4, 219.
- 2002 : « Timon », *DNP* 12/1, 592–593.
- Dodge, B. 1970 : *The Fihrist of al-Nadīm*, Columbia, 2 vols.
- Dover, K. J. 1964 : « The Poetry of Archilochos », in : *Archiloque. Entretiens sur l'Antiquité classique* 10, Vandœuvres-Genève, 183–222.
- Edmunds, L. 2001 : *Intertextuality and the reading of Roman poetry*, Baltimore/London.
- Effe, B. 1977 : *Dichtung und Lehre. Untersuchungen zur Typologie des antiken Lehrgedichts*, München.
- 2005 : « Typologie und literarhistorischer Kontext : Zur Gattungsgeschichte des griechischen Lehrgedichts », in : M. Horster / C. Reitz (Hgg.), *Wissensvermittlung in dichterischer Gestalt*, Stuttgart, 27–44.
- Ernout, A. / Robin, L. 1962 : *Lucrèce, De rerum natura. Commentaire exégétique et critique*, Paris.
- Erren, M. 1985–2003 : *P. Vergilius Maro, Georgica*, Heidelberg, 2 vols.
- Evans, J. 2016 : *Histoire et pratique de l'astronomie ancienne*, Paris.
- Fabian, B. 1968 : « Das Lehrgedicht als Problem der Poetik », in : *Die nicht mehr schönen Künste*, München 1968, 67–89.
- Fabricius, J. A. 1717 : *Bibliotheca Graeca*, vol. 8, Hamburg.
- Fajen, F. 1999 : *Oppianus Halieutica*, Stuttgart/Leipzig.
- Fakas, C. 2001 : *Der hellenistische Hesiod. Arats Phainomena und die Tradition der antiken Lehrepik*, Wiesbaden.
- Falkenstein, A. 1966 : « 'Wahrsagung' in der sumerischen Überlieferung », in : *La divination en Mésopotamie ancienne et dans les régions voisines, XIV^e Rencontre Assyriologique Internationale, Strasbourg, 2–5 juillet 1965*, Paris, 45–68.
- Fantham, E. 1986 : « Ovid, Germanicus and the Composition of the *Fasti* », *Papers of the Liverpool Latin Seminar* 5, 243–281.
- 1992 : « Ceres, Liber and Flora : Georgic and anti-Georgic elements in Ovid's *Fasti* », *PCPhS* 38, 39–56.
- Fantuzzi, M. / Hunter, R. 2004 : *Tradition and innovation in Hellenistic poetry*, Cambridge.
- Faraone, C. A. 2008 : *The Stanzaic Architecture of Early Greek Elegy*, Oxford.
- Farnell, L. R. 1930–1932 : *The works of Pindar, translated, with literary and critical commentaries*, London.
- Farrell, J. 1991 : *Vergil's Georgics and the Traditions of Ancient Epic*, Oxford.
- 2003 : « Classical Genre in Theory and Practice », in : *New Literary History* 34/3, 383–408.
- Fedeli, P. 1985 : *Properzio. Il Libro Terzo delle Elegie*, Bari.
- Fedeli, P. / Dimundo, R. / Ciccarelli, I. 2015 : *Properzio, Elegie Libro IV*, Nordhausen, 2 vols.
- Feeney, D. / Nelis, D. 2005 : « Two Virgilian Acrostics : *Certissima Signa* ? », *CQ* 55/2, 644–646.
- Feraboli, S. 1989 : « Ricerche sulle monomoiriai di Firmico », *Studi italiani di filologia classica* 82, 213–240.
- Feraboli, S. / Flores, E. / Scarcia, R. 1996–2001 : *Manilio, Il poema degli astri (Astronomica)*, Milano, 2 vols.
- Festugière, A. J. 1950–1954 : *La révélation d'Hermès Trismégiste*, Paris, 4 vols.

- Flammini, G. 1990 : « La *praefatio* agli *Astronomica* di Manilio », in : C. Santini / N. Scivoletto (a cura di), *Prefazioni, prologhi, proemi di opere tecnico-scientifiche latine*, Roma, 3 vols. (1990–1998), 29–64.
- Flores, E. 1960–1961 : « Augusto nella visione astrologica di Manilio ed il problema della cronologia degli *Astronomicon libri* », in : *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia della Università di Napoli*, vol. 9, 5–66.
- 1980 : *Le scoperte di Poggio e il testo di Lucrezio*, Napoli.
 - 1982 : « Dal fato alla storia : Manilio e la sacralità del potere augusteo fra poetica e ideologia », *Vichiana* 11, 109–130.
 - 1993 : « Aspetti della tradizione manoscritta e della ricostruzione testuale in Manilio », in : D. Liuzzi (a cura di), *Manilio fra poesia e scienza, Atti del convegno, Lecce 14–16 maggio 1992*, Lecce, 9–19.
- Flügel, G. 1871–1872 : *Kitâb al-fihrist*, Leipzig, 2 vols.
- Fontenrose, J. 1978 : *The Delphic Oracle*, Berkeley/Los Angeles/London.
- Ford, A. 1992 : *Homer. The Poetry of the Past*, Ithaca/London.
- Fornaro, S. 2000 : « Philostephanos von Kyrene », *DNP* 9, 886–887.
- Fournet, J.-L. 2000 : « Un fragment de Néchépso », in : R. De Smet / H. Melaerts / C. Saerens (éds), *Papyri in honorem Johannis Bingen Octogenarii*, Leuven, 61–71.
- Fowden, G. 1986 : *The Egyptian Hermes. A Historical Approach to the Late Pagan Mind*, Cambridge.
- Fowler, A. 1982 : *Kinds of Literature. An Introduction to the Theory of Genres and Modes*, Cambridge (Mass.).
- Fowler, D. 1997 : « On the Shoulders of Giants : Intertextuality and Classical Studies », *MD* 39, 13–34.
- 2000 : « The Didactic Plot », in : M. Depew / D. Obbink (eds), *Matrices of Genre. Authors, Canons, and Society*, Harvard, 205–219.
- Fraser, P. M. 1972 : *Ptolemaic Alexandria*, Oxford, 3 vols.
- Gaertner, I. F. 2001 : « The Homeric Catalogues and Their Function in Epic Narrative », *Hermes* 129, 298–305.
- Gale, M. 1994 : *Myth and Poetry in Lucretius*, Cambridge.
- 2004 : *Latin Epic and Didactic Poetry. Genre, Tradition and Individuality*, M. Gale (ed.), Swansea.
 - 2005 : « Didactic Epic », in : S. Harrison (ed.), *A Companion to Latin Literature*, Malden (Mass.), 101–115.
 - 2011 : « Digressions, intertextuality, and ideology in didactic poetry : The case of Manilius », in : S. J. Green / K. Volk (eds), *Forgotten Stars. Rediscovering Manilius' Astronomica*, Oxford, 205–221.
- Garnett, R. 1895 : « On the date of the Ἀποτελεσματικά of Manetho », *The Journal of Philology* 23, 238–240.
- Gauger, J.-D. 1998 : *Sybillinische Weissagungen*, Düsseldorf/Zürich.
- Gavrilov, A. K. 1997 : « Techniques of Reading in Classical Antiquity », *CQ* 47/1, 56–73.
- Gebhardt, E. 1961 : « Zur Datierungsfrage des Manilius », *RhM* 104, 278–286.
- Gee, E. 2000 : *Ovid, Aratus and Augustus : Astronomy in Ovid's Fasti*, Cambridge.
- 2002 : « *Vaga Signa* : Orion and Sirius in Ovid's *Fasti* », in : *Ovid's Fasti : Historical Readings at its Bimillennium*, G. Herbert-Brown (ed.), Oxford, 47–70.
 - 2013 : *Aratus and the Astronomical Tradition*, Oxford.
- Geffcken, J. 1902 : *Die Oracula Sibyllina*, Leipzig.
- Gerber, D. E. 1997 (ed.) : *A Companion to the Greek Lyric Poets*, Leiden/New York/Köln.

- Gibson, R. K. 1998 : « Didactic poetry as 'popular' form : a study of imperatival expressions in Latin didactic verse and prose », in : C. Atherton (ed.), *Form and Content in Didactic Poetry*, Bari, 67–98.
- Goldwyn, A. J. / Kokkini, D. 2015 : *Allegories of the Iliad*, John Tzetzēs, Cambridge (Mass.)/London.
- Goold, G. P. 1961 : « A Greek Professorial Circle at Rome », *TAPhA* 92, 168–192.
- 1977 : *Manilius Astronomica*, Cambridge (Mass.)/London.
- 1983 : « The Great Lacuna in Manilius », *The Proceedings of the African Classical Associations* 17, 64–68.
- 1998 : *M. Manilii Astronomica*, Stuttgart/Leipzig (1985).
- Goulet, R. 2005 : « Maxime d'Épire ou de Byzance », *DPhA* 4, 322–323.
- 2014 : *Eunape de Sardes, Vies de philosophes et de sophistes*, Paris, 2 vols.
- Gow, A. S. F. 1952 : *Bucolici Graeci*, Oxford.
- Gow, A. S. F. / Scholfield A. F. 1953 : *Nicanter, The Poems and Poetical Fragments*, Cambridge.
- Gowers, E. 2005 : « Virgil's Sibyl and the 'many mouths' cliché (*Aen.* 6.625–627) », *CQ* 55/1, 170–182.
- Graf, F. 2005 : « Rolling the Dice for an Answer », in : S. I. Johnston / P. T. Struck (eds), *Mantikē. Studies in Ancient Divination*, Leiden/Boston, 51–97.
- Graham, D. W. 2013 : *Science before Socrates*, Oxford.
- Graves, C. E. 1894 : *The Wasps of Aristophanes*, Cambridge.
- Green, S. J. 2014 : *Disclosure and Discretion in Roman Astrology. Manilius and his Augustan Contemporaries*, Oxford.
- Green, S. J. / Volk K. (eds) 2011 : *Forgotten Stars. Rediscovering Manilius' Astronomica*, Oxford.
- Greenbaum, D. G. 2016 : *The Daimon in Hellenistic Astrology. Origins and Influence*, Leiden/Boston.
- Guidetti, F. / Santoni, A. (a cura di) 2017 : *Poesia delle stelle tra antichità e medioevo*, Pisa.
- Gundel, W. / Gundel, H.-G. 1966 : *Astrologumena : Die astrologische Literatur in der Antike und ihre Geschichte*, Wiesbaden.
- Guthrie, W. 1967 : *A History of Greek Philosophy*, vol. 1, Cambridge.
- Habinek, T. 2011 : « Manilius' conflicted Stoicism », in : S. J. Green / K. Volk (eds), *Forgotten Stars. Rediscovering Manilius' Astronomica*, Oxford, 32–44.
- Hainsworth, J. B. 1991 : *The Idea of Epic*, Berkeley/Los Angeles/Oxford.
- 1993 : *The Iliad : A Commentary. Volume III : books 9–12*, Cambridge.
- Halliwell, S. 2002 : *The Aesthetics of Mimesis. Ancient Texts and Modern Problems*, Princeton/Oxford.
- Harder, A. 2007 : « To teach or not to teach ... ? Some aspects of the genre of didactic poetry in Antiquity », in : A. Harder / A. A. MacDonald / G. J. Reinink (eds), *Calliope's Classroom. Studies in Didactic Poetry from Antiquity to the Renaissance*, Paris/Leuven/Dudley, 23–47.
- 2011 : « More Facts from Fragments ? », in : D. Obbink / R. Rutherford (eds), *Culture in Pieces. Essays on Ancient Texts in Honour of Peter Parsons*, Oxford, 174–187.
- 2012 : *Callimachus Aetia. Introduction, Text, Translation, and Commentary*, Oxford, 2 vols.
- Hardie, P. 1991 : « The Janus Episode in Ovid's *Fasti* », *MD* 26, 47–64.
- Harris-McCoy, D. E. 2012 : *Artemidorus' Oneirocritica : Text, Translation, and Commentary*, Oxford.
- Harrison, S. J. 1991 : *Vergil, Aeneid 10 with introduction, translation and commentary*, Oxford.
- 2007 : *Generic Enrichment in Vergil and Horace*, Oxford.

- 2013 : « Introduction », in : T. D. Papanghelis / S. J. Harrison / S. Frangoulidis (eds), *Generic Interfaces in Latin Literature. Encounters, Interactions and Transformations*, Berlin/Boston.
- Hawkins, T. 2014 : *Iambic Poetics in the Roman Empire*, Cambridge.
- Heath, M. 1985 : « Hesiod's didactic poetry », *CQ* 35/2, 245–263.
- Heeg, J. 1907 : *Die angeblichen Orphischen Έργα και Έμείραι*, Diss. München.
- Heilen, S. 2010 : « Anubio Reconsidered », in : *Aestimatio* 7, 127–192.
- 2011 : « Some Metrical Fragments from Nechepsos and Petosiris », in : I. Boehm / W. Hübner (éds), *La poésie astrologique dans l'Antiquité. Actes du colloque organisé les 7 et 8 décembre 2007 par J.-H. Abry (Université Lyon 3) avec la collaboration de I. Boehm (Université Lyon 2)*, Paris, 23–93.
- 2015 : *'Hadriani genitura'. Die astrologischen Fragmente des Antigonos von Nikaia*, Berlin/Boston, 2 vols.
- Heitsch, E. 1963–1964 : *Die griechischen Dichterfragmente der römischen Kaiserzeit*, Göttingen, 2 vols.
- Herbert-Brown, G. 1994 : *Ovid and the Fasti. An Historical Study*, Oxford.
- 2002 : « Ovid and the Stellar Calendar », in : G. Herbert-Brown (ed.), *Ovid's Fasti : Historical Readings at its Bimillennium*, Oxford, 101–128.
- Hermann, G. 1812 : *Draconis Stratonicensis liber de metris poeticis, Ioannis Tzetzae Exegesis in Homeri Iliadem*, Leipzig.
- Herrmann, L. 1962 : « Hypothèse sur L. et M. Manilius », *AC* 31, 82–90.
- Hilberg, I. 1899 : « Ist die Ilias Latina von einem Italicus verfasst oder einem Italicus gewidmet ? », *WS* 21, 264–305.
- 1900 : « Nachtrag zur Abhandlung 'Ist die Ilias Latina von einem Italicus verfasst oder einem Italicus gewidmet ?' », *WS* 22, 317–318.
- Hinds, S. 1987 : *The metamorphosis of Persephone. Ovid and the self-conscious Muse*, Cambridge.
- 1998 : *Allusion and intertext : Dynamics of Appropriation in Roman Poetry*, Cambridge.
- Hine, H. M. 2011 : « 'Discite ... Agricolae' : modes of instruction in Latin prose agricultural writing from Cato to Pliny the Elder », *CQ* 61/2, 624–654.
- Hoppenot, D. 1981 : *Le violon intérieur*, Paris.
- Hornblower, S. 2015 : *Lykophron, Alexandra. Greek Text, Translation, Commentary, and Introduction*, Oxford.
- Horsfall, N. 2006 : *Virgil, Aeneid 3. A commentary*, Leiden/Boston.
- Horster, M. / Reitz, C. (Hgg.) 2005 : *Wissensvermittlung in dichterischer Gestalt*, Stuttgart.
- Hose, M. 1994 : « Die römische Liebeselegie und die griechische Literatur. Überlegungen zu POxy 3723 », *Philologus* 138, 67–82.
- Housman, A. E. 1903–1930 : *M. Manilii Astronomicum*, London, 5 vols (réimpr. Hildesheim/ New York, 1972).
- 1908 : « Dorotheus of Sidon », *CQ* 2, 47–63.
- 1932 : *M. Manilii Astronomica*, Cambridge.
- How, W. W. / Wells, J. 1928 : *A Commentary on Herodotus, Volume I (Books I–IV)*, Oxford.
- Hübner, W. 1984 : « Manilius als Astrologe und Dichter », *ANRW* II 32/1, 126–320.
- 1989 : *Die Begriffe 'Astrologie' und 'Astronomie' in der Antike. Wortgeschichte und Wissenschaftssystematik, mit einer Hypothese zum Terminus 'Quadrivium'*, Stuttgart.
- 1993 : « Manilio e Teucro di Babilonia », in : D. Liuzzi (a cura di), *Manilio fra poesia e scienza, Atti del convegno, Lecce 14–16 maggio 1992*, Lecce, 21–40.
- 1996 : « Antiochos » [23], *DNP* 1, 774.
- 1998 : « Hephaestion von Theben », *DNP* 5, 352.
- 1999 : « Manilius », *DNP* 7, 819–821.

- 2000 : « Nechepso », *DNP* 8, 781.
 - 2002 : « Timaios » [4], *DNP* 12/1, 577–578.
 - 2003 : « L'astromééorologie dans l'Antiquité classique », in : C. Cusset (éd.), *La météorologie dans l'Antiquité : entre science et croyance. Actes du Colloque International Interdisciplinaire de Toulouse, 2–3–4 mai 2002*, Saint-Étienne, 75–94.
 - 2010 : *Manilius Astronomica*, *Buch V*, Berlin/New York, 2 vols.
 - 2011a : « Tropes and figures : Manilian style as a reflection of astrological tradition », in : S. J. Green / K. Volk (eds), *Forgotten Stars. Rediscovering Manilius' Astronomica*, Oxford, 141–164.
 - 2011b : « Dorothee de Sidon : l'édition de David Pingree », in : I. Boehm / W. Hübner (éds), *La poésie astrologique dans l'Antiquité. Actes du colloque organisé les 7 et 8 décembre 2007 par J.-H. Abry (Université Lyon 3) avec la collaboration de I. Boehm (Université Lyon 2)*, Paris, 115–133.
 - 2018 : « Klaudios Ptolemaios », in : C. Riedweg / C. Horn / D. Wyrwa (Hgg.) : *Die Philosophie der Antike. Band 5 : Philosophie der Kaiserzeit und der Spätantike*, Basel/Berlin, vol. 1, 493–512.
- Hunger, H. 1992 : *Astrological Reports to Assyrian Kings, State Archives of Assyria* vol. 8, Helsinki.
- 2010 : « Möglichkeiten und Grenzen früher Astronomie in Mesopotamien », in : H. Meller / F. Bertemes (Hgg.), *Der Griff nach den Sternen. Wie Europas Eliten zu Macht und Reichtum kamen, Internationales Symposium in Halle (Saale) 16.–21. Februar 2005*, Halle (Saale), 969–972.
- Hunger, H. / Pingree, D. 1989 : *MUL.APIN. An Astronomical Compendium in Cuneiform*, Horn.
- Hunter, R. 1995 : « Written in the Stars : Poetry and Philosophy in the *Phaenomena* of Aratus », *Arachnion* 1.2 [sans pagination].
- 2005a : « The Hesiodic Catalogue and Hellenistic poetry », in : R. Hunter (ed.), *The Hesiodic Catalogue of Women. Constructions and Reconstructions*, Cambridge.
 - 2005b (ed.) : *The Hesiodic Catalogue of Women. Constructions and Reconstructions*, Cambridge.
 - 2014 : *Hesiodic voices. Studies in the Ancient Reception of Hesiod's Works and Days*, Cambridge.
- Hurst, A. / Kolde, A. 2008 : *Lycophron, Alexandra*, Paris.
- Hutchinson, G. O. 2003 : « The *Aetia* : Callimachus' Poem of Knowledge », *ZPE* 145, 47–59.
- 2008 : *Talking Books : Readings in Hellenistic and Roman Books of Poetry*, Oxford.
 - 2009 : « Read the instructions : Didactic poetry and didactic prose », *CQ* 59/1, 196–211.
 - 2013 : *Greek to Latin. Frameworks and Contexts for Intertextuality*, Oxford.
 - 2014 : « Hellenistic Poetry and Hellenistic Prose », in : R. Hunter / A. Rengakos / E. Sistikou (eds), *Hellenistic Studies at a Crossroads. Exploring Texts, Contexts and Metatexts*, Berlin/Boston, 31–51.
- Huys, M. 1991 : *Le poème élégiaque hellénistique P. Brux. Inv. E. 8934 et P. Sorb. Inv. 2254*, Bruxelles.
- Innes, D. C. 1979 : « Gigantomachy and Natural Philosophy », *CQ* 29/1, 165–171.
- Irby-Massie, G. L. 2008 : « Ammōn », in : P. T. Keyser / G. L. Irby-Massie (eds), *The Encyclopedia of Ancient Natural Scientists*, London/New York, 65.
- Jacques, J.-M. 1960 : « Sur un acrostiche d'Aratos (*Phén.*, 783–787) », *REA* 62, 48–61.
- 2002 : *Nicandre, Œuvres. Les Thériaques. Fragments iologiques antérieurs à Nicandre*, Paris.

- 2007 : *Nicandre, Œuvres. Les Alexipharmques. Lieux parallèles du livre XIII des Iatrica d'Aétius*, Paris.
- Janko, R. 1992 : *The Iliad : A Commentary. Volume IV : Books 13–16*, Cambridge.
- Johnson, J. / Martin, V. / Hunt, A. 1915 : *Catalogue of the Greek Papyri in the Rylands Library*, Manchester.
- Johnston, S. I. / Struck, P. T. (eds) 2005 : *Mantikê. Studies in Ancient Divination*, Leiden/Boston.
- Jones, A. 1999 : *Astronomical Papyri from Oxyrhynchus*, Philadelphia.
- Jones, R. M. 1926 : « Posidonius and the Flight of the Mind through the Universe », *CPh* 21/2, 97–113.
- Jouan, F. / Van Looy, H. 2000 : *Euripide, Fragments. Tome VIII, 2^e partie*, Paris.
- Kaibel, G. 1899 : *Comicorum Graecorum Fragmenta*, Berlin.
- Käppel, L. 1999 : « Melikertes », *DNP* 7, 1185.
- Kässer, C. 2005 : « The Poet and the 'Polis'. The Aetia as Didactic Poem », in : M. Horster / C. Reitz (Hgg.), *Wissensvermittlung in dichterischer Gestalt*, Stuttgart, 95–114.
- Keaney, J. J. / Lamberton, R. 1996 : *[Plutarch]. Essay on the life and poetry of Homer*, Atlanta.
- Kennedy, D. F. 2011 : « Sums in verse or mathematical aesthetic ? », in : S. J. Green / K. Volk (eds), *Forgotten Stars. Rediscovering Manilius' Astronomica*, Oxford, 165–187.
- Kenny, E. J. 2014 : *Lucretius. De rerum natura Book III*, Cambridge.
- Kern, O. 1972 : *Orphicorum fragmenta*, Dublin/Zürich.
- Kidd, D. (ed.) 1997 : *Aratus : Phaenomena*, Cambridge.
- Kirk, G. S. 1985 : *The Iliad : A Commentary. Volume I : Books 1–4*, Cambridge.
- Knox, B. 1968 : « Silent Reading in Antiquity », *GRBS* 9/4, 421–435.
- Knox, P. E. 1999 : « Lucretius on the Narrow Road », *HSPH* 99, 275–287.
- Köchly, A. 1858 : *Manethonis Apotelesmaticorum qui feruntur libri VI*, Leipzig.
- 1862 : « Aratus, Manethonis, Maximi et Aliorum astrologica », in : *Poetae Bucolici et Didactici*, Paris.
- Koch-Westenholtz, U. 1995 : *Mesopotamian Astrology. An Introduction to Babylonian and Assyrian Celestial Divination*, København.
- Koenen, L. 2002 : « Die Apologie des Töpfers an König Amenophis oder das Töpferorakel », in : A. Blasius / B. U. Schipper (Hgg.), *Apokalyptik und Ägypten. Eine kritische Analyse der relevanten Texte aus dem griechisch-römischen Ägypten*, Leuven, 139–187.
- Koning, H. H. 2010 : *Hesiod : The Other Poet. Ancient Reception of a Cultural Icon*, Leiden/Boston.
- Korenjak, M. 2009 : « ΔΕΥΚΗ : Was bedeutet das erste ‚Akrostichon‘ ? », *RhM* 152, 392–396.
- Koster, S. 1970 : *Antike Epostheorien*, Wiesbaden.
- Koster, W. J. W. 1975 : *Prolegomena de Comoedia, Scholia in Acharnenses, Equites, Nubes*, Groningen.
- Kouremenos, T. / Parássoglou, G. M. / Tsantsanoglou, K. 2006 : *The Derveni Papyrus*, Firenze.
- Krauss, R. 1999 : « Manethon », *DNP* 7, 804–805.
- Krischer, T. 1965 : « ΕΤΥΜΟΣ und ΑΛΗΘΗΣ », *Philologus* 109, 161–174.
- Kroll, W. 1898 : « Astrologisches », *Philologus* 57 = n.s. 11, 123–133.
- 1901 : « Aus der Geschichte der Astrologie », in : *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Litteratur* 7, 559–577.
- 1912 : « Hermes Trismegistos », *RE* 8/1, 792–823.
- 1924 : *Studien zum Verständnis der römischen Literatur*, Stuttgart.
- 1925 : « Lehrgedicht », *RE* 12/2, 1842–1857.
- 1928 : « Manethon », *RE* 14/1, 1102–1106.
- 1930 : « Maximus », *RE* 14/2, 2573–2576.

- 1931 : « Antiochos », *RE Suppl.* 5, 2–3.
 - 1935 : « Nechepso », *RE* 16/2, 2160–2167.
 - 1936 : « Timaios » [9], *RE* 6 A/1, 1228.
- Kruschwitz, P. / Schumacher, M. 2005 : *Das vorklassische Lehrgedicht der Römer*, Heidelberg.
- Kunth, D. / Zarka, P. 2005 : *L'astrologie*, Paris.
- Lachmann, K. 1876 : *Kleinere Schriften zur classischen Philologie*, J. Vahlen (Hg.), vol. 2, Berlin.
- Landolfi, L. 1999 : « Οὐρανοβατεῖν : Manilio, il volo e la poesia. Alcune precisazioni », *Prometheus* 25, 151–165.
- 2003 : *Integra prata. Manilio, i proemi*, Bologna.
- Laqueur, R. 1928 : « Manethon », *RE* 14/1, 1060–1101.
- Laroche, E. 1946 : « Les noms grecs de l'astronomie », *RPh* 20, 118–123.
- Lausberg, H. 1998 : *Handbook of literary rhetoric : a foundation for literary study*, D. E. Orton / R. D. Anderson (eds), Leiden/Boston/Köln (1960).
- Le Bœuffle, A. 1975 (éd.) : *Germanicus. Les Phénomènes d'Aratos*, Paris.
- 1977 : *Les noms latins d'astres et de constellations*, Paris.
 - 1983 : « Le destin astral d'après Germanicus, auteur des 'Phénomènes' », in : F. Jouan (éd.), *Visages du destin dans les mythologies. Actes du Colloque de Chantilly, 1^{er}–2 mai 1980*, Paris, 87–93.
 - 1987 : *Astronomie, Astrologie. Lexique latin*, Paris.
- Legrand, P.-E. 1982 : *Hérodote, Histoires, Livre II*, Paris.
- Lehoux, D. 2013 : « Seeing and Unseeing, Seen and Unseen », in : D. Lehoux / A. D. Morrison / A. Sharrock (eds.), *Lucretius : Poetry, Philosophy, Science*, Oxford, 131–151.
- Levitán, W. 1979 : « Plexed Artistry : Aratean Acrostics », *Glyph* 5, 55–68.
- Lightfoot, J. L. 2007 : *The Sibylline Oracles. With Introduction, Translation, and Commentary on the First and Second Books*, Oxford.
- 2014 : *Dionysius Periegetes. Description of the Known World, With Introduction, Text, Translation, and Commentary*, Oxford.
 - à paraître : [Édition, traduction et commentaire de ps.-Manéthon].
- Littlewood, R. J. 2006 : *A Commentary on Ovid : Fasti Book VI*, Oxford.
- Liuzzi, D. 1990–1997 : *M. Manilio Astronomica*, Lecce, 5 vols.
- Lloyd, G. E. R. 1970 : *Early Greek Science. Thales to Aristotle*, London.
- Lopilato, R. 1998 : *The Apotelesmatika of Manetho*, Providence.
- Luccioni, P. 2003 : « Raisons de la prose et du mètre : Galien et la poésie didactique d'Andromachos l'Ancien », in : N. Palmieri (éd.), *Rationnel et irrationnel dans la médecine ancienne et médiévale*, Saint-Étienne, 59–75.
- Ludwich, A. 1877 : *Maximi et Ammonis carminum de actionum auspiciis reliquiae*, Leipzig.
- 1902 (Hg.) : *Kleine Schriften von Karl Lehrs*, Königsberg i. Pr.
- Lühr, F.-F. 1969 : *Ratio und Fatum. Dichtung und Lehre bei Manilius*, Diss. Frankfurt am Main.
- Luz, C. 2010 : *Technopaïgnia. Formspiele in der griechische Dichtung*, Leiden/Boston.
- Maass, E. 1883 : *Analecta Eratosthenica*, Berlin.
- 1898 : *Commentariorum in Aratum reliquiae*, Berlin.
- MacDowell, D. M. 1971 : *Aristophanes, Wasps*, Oxford.
- Mac Góráin, F. 2014 : « The Mixed Blessings of Bacchus in Virgil's *Georgics* », *Dictynna* 11, 1–16.
- Mann, W.-R. 2011 : « On two Stoic 'paradoxes' in Manilius », in : S. J. Green / K. Volk (eds), *Forgotten Stars. Rediscovering Manilius' Astronomica*, Oxford, 85–103.
- Maranini, A. 1994 : *Filologia fantastica : Manilio e i suoi « Astronomica »*, Bologna.

- Marcotte, D. 1990 : *Le poème géographique de Dionysios, fils de Calliphon. Édition, traduction et commentaire*, Leuven.
- 2000 : *Géographes grecs. Introduction générale. Ps.-Scymnos : Circuit de la Terre*, Paris.
- Marincola, J. 2007 : « Odysseus and the Historians », *SyllClass* 18, 1–79.
- Martin, J. 1956 : *Arati Phaenomena*, Firenze.
- 1998 : *Aratos, Phénomènes*, Paris, 2 vols.
- Mayer, R. 1994 : *Horace. Epistles : Book I*, Cambridge.
- McCutcheon, R. W. 2015 : « Silent Reading in Antiquity and the Future History of the Book », *Book History* 18, 1–32.
- McKeown, J. C. 1989 : *Ovid : Amores. Text, prolegomena and commentary in four volumes. Volume II : A commentary on book one*, Leeds.
- Merkelbach, R. / West, M. L. 1967 : *Fragmenta Hesiodica*, Oxford.
- Monat, P. 1992–1997 : *Firmicus Maternus, Mathesis*, Paris, 3 vols.
- Montanari, F. 1996 : « Apollodoros » [7], *DNP* 1, 857–860.
- Montanari, F. / Rengakos, A. / Tsagalis, C. 2009 (eds) : *Brill's Companion to Hesiod*, Leiden/Boston.
- Montanari Caldini, R. 1973 : « L'astrologia nei 'Prognostica' di Germanico », *Studi Italiani di Filologia Classica* 45, 137–204.
- 1976 : « L'astrologia nella traduzione aratea di Germanico », *Studi Italiani di Filologia Classica* 48, 29–117.
- Montet, P. 1946 : « Fragments d'une clepsydre de Nechao », *Kémi* 8, 35–39.
- Monteventi, V. 2011 : *Hommage à Joséphe-Henriette Abry (1944–2008)*, Vandœuvres.
- Morgan, L. 2010 : *Musa Pedestris. Metre and Meaning in Roman Verse*, Oxford.
- Mourelatos, A. P. D. 2008 : *The Route of Parmenides*, Las Vegas/Zürich/Athens.
- Moyer, I. 2011 : *Egypt and the Limits of Hellenism*, Cambridge.
- Müller, R. 2012 : *Antike Dichtungslehre : Themen und Theorien*, Tübingen.
- Murray, P. 1981 : « Poetic Inspiration in Early Greece », *JHS* 101, 87–100.
- Murray, O. / Moreno, A. 2007 (eds.) : *A Commentary on Herodotus, Books I–IV*, Oxford.
- Mynors, R. A. B. 1990 : *Virgil, Georgics*, Oxford.
- Nallino, C. 1922 : « Tracce di opere greche giunte agli Arabi per trafila Pehlevica », in : T. W. Arnold / R. A. Nicholson (eds), *A Volume of Oriental Studies presented to Edward G. Browne*, Amsterdam, 345–363.
- Nelis, D. 2001 : *Vergil's Aeneid and the Argonautica of Apollonius Rhodius*, Leeds.
- 2008 : « Caesar, the Circus and the charioteer in Vergil's *Georgics* », in : J. Nelis-Clément / J.-M. Roddaz (éds), *Le cirque romain et son image. Actes du colloque tenu à l'Institut Ausonius, Bordeaux 2006*, Bordeaux.
- Nesselrath, H.-G. 2013 : « Latein in der griechischen Bildung ? Eine Spurensuche vom 2. Jh. v. Chr. bis zum Ende des 3. Jh.s n. Chr. », in : P. Derron (éd.), *Les Grecs héritiers des Romains. Entretiens sur l'Antiquité Classique* 59, Vandœuvres-Genève.
- Neuburg, M. 1993 : « Hitch Your Wagon to a Star : Manilius and His Two Addressees », in : *Mega nepios : Il destinatario nell'epos didascalico*, *MD* 31, 243–283.
- Neugebauer, O. 1975 : *A History of Ancient Mathematical Astronomy*, Berlin/Heidelberg/New York, 3 vols.
- Neugebauer, O. / Parker, R. A. 1960–1969 : *Egyptian Astronomical Texts*, Providence.
- Neugebauer, O. / Van Hoesen, H. B. 1959 : *Greek Horoscopes*, Philadelphia.
- Newman, J. K. 1967 : *The Concept of Vates in Augustan Poetry*, Bruxelles.
- Nisbet, R. G. M. / Hubbard, M. 1970 : *A Commentary on Horace : Odes Book I*, Oxford.
- Nisbet, R. G. M. / Rudd, N. 2004 : *A Commentary on Horace : Odes Book III*, Oxford.

- Nock, A. D. / Festugière, A.-J. 1945–1954 : *Corpus Hermeticum*, Paris, 4 vols.
- Nünlist, R. 1998 : *Poetologische Bildersprache in der frühgriechischen Dichtung*, Stuttgart/Leipzig.
- Nutton, V. 1996 : « Andromachos der Älter, aus Kreta », *DNP* 1, 691–692.
- Obbink, D. 1993 : « The Addressees of Empedocles », in : *Mega nepios : Il destinatario nell'epos didascalico*, *MD* 31, 51–98.
- 1999 : « Anoubion, Elegiacs », in : N. Gonis *et alii* (eds), *The Oxyrhynchus Papyri* 66, London, 57–109.
- 2006 : *Anubio. Carmen astrologicum elegiacum*, München/Leipzig.
- Olson, S. D. / Sens, A. 1999 : *Matro of Pitane and the Tradition of Epic Parody in the Fourth Century BCE. Text, Translation, and Commentary*, Atlanta.
- 2000 : *Archestratos of Gela. Greek Culture and Cuisine in the fourth Century BCE*, Oxford.
- Osborne, C. 1998 : « Was verse the default form for Presocratic Philosophy ? », in : C. Atherton (ed.), *Form and content in didactic poetry*, Bari, 23–35.
- Otis, B. 1970 : *Ovid as an epic poet*, Cambridge.
- Overduin, F. 2014 : *Nicander of Colophon's Theriaca. A Literary Commentary*, Leiden/Boston.
- Pàmias i Massana, J. / Zucker, A. 2013 : *Ératosthène de Cyrène, Catastérismes*, Paris.
- Papanghelis, D. / Harrison, S. J. / Frangoulidis, S. 2013 (eds) : *Generic Interfaces in Latin Literature. Encounters, Interactions and Transformations*, Berlin/Boston.
- Parke, H. W. 1967 : *The Oracles of Zeus. Dodona, Olympia, Ammon*, Oxford.
- 1988 : *Sibyls and sibylline prophecy in classical antiquity*, B. C. McGing (ed.), London/New York.
- Parker, R. A. 1950 : *The Calendars of Ancient Egypt*, Chicago.
- Parker, R. 2012 : « Oracles », *OCD*⁴.
- Pease, A. S. 1935 : *Publi Vergili Maronis Aeneidos Liber Quartus*, Cambridge (Mass.) (réimpr. 1967, Darmstadt).
- Pérez Jiménez, A. 2011 : « Poésie et astrologie chez Antiochos », in : I. Boehm / W. Hübner (éds), *La poésie astrologique dans l'Antiquité. Actes du colloque organisé les 7 et 8 décembre 2007 par J.-H. Abry (Université Lyon 3) avec la collaboration de I. Boehm (Université Lyon 2)*, Paris, 181–191.
- 2014 : « Antiochi *De stellarum in locis thematis significationibus fragmentum epicum* : Edición, traducción española y comentario », *MHNH* 14, 217–289.
- Pfeiffer, S. 2004 : *Das Dekret von Kanopos (238 v. Chr.)*, München/Leipzig.
- Pingree, D. 1973–1974 : *Hephaestio Thebanus, Apotelesmatica*, Leipzig, 2 vols.
- 1974 : « Petosiris, Pseudo- », in : *Dictionary of Scientific Biography*, vol. 10, 547–549.
- 1976 : *Dorotheus Sidonius, Carmen astrologicum*, Leipzig.
- 1977 : « Antiochus and Rhetorius », *CPh* 72/3, 203–223.
- 1978 : *The Yavanajataka of Sphujidhvaja*, Cambridge (Mass.)/London, 2 vols.
- 1986 : *Vettii Valentii Anthochei Anthologiarum libri novem*, Leipzig.
- Platnauer, M. 1951 : *Latin elegiac verse. A study of the metrical usages of Tibullus, Propertius & Ovid*, Cambridge.
- Pöhlmann, E. 1973 : « Charakteristika des römischen Lehrgedichts », *ANRW* I 3, 813–901.
- Pontani, F. 2017 (ed.) : *Certissima signa. A Venice Conference on Greek and Latin Astronomical Texts*, Milano.
- Possanza, D. M. 2004 : *Translating the Heavens : Aratus, Germanicus, and the Poetics of Latin Translation*, New York.

- Potter, D. S. 1990 : *Prophecy and history in the crisis of the Roman Empire : a historical commentary on the Thirteenth Sibylline Oracle*, Oxford.
- 2012 : « Sibyl », *OCD*⁴.
- Powell, J. U. 1925 : *Collectanea Alexandrina*, Oxford.
- Prächter, K. 1930 : « Maximus », *RE* 14/2, 2563–2570.
- Preisendanz, K. 1973–1974 : *Papyri Graecae Magicae. Die griechischen Zauberpapyri*, Stuttgart.
- Quack, J. 1995 : « Dekane und Gliedervergottung. Altägyptische Traditionen im Apokryphon Johannis », *Jahrbuch für Antike und Christentum* 38, 97–122.
- 2002 : « Die Spur des Magiers Petese », *CE* 77, 76–92.
 - 2010 : « Altägyptische Himmelsdarstellungen », in : H. Meller / F. Bertemes (Hgg.), *Der Griff nach den Sternen. Wie Europas Eliten zu Macht und Reichtum kamen, Internationales Symposium in Halle (Saale) 16.–21. Februar 2005*, Halle (Saale), 989–1001.
 - 2018 : « Egypt as an astronomical – astrological centre between Mesopotamia, Greece and India », in : D. Brown (ed.), *The Interactions of Ancient Astral Science*, Bremen, 69–123.
- Quack, J. / Ryholt, K. 2019 : *The Carlsberg Papyri 11. Demotic Literary Texts from Tebtunis and Beyond*, København.
- Radici Colace, P. 1979 : *Choerili Samii Reliquiae*, Roma.
- 1986 : « Giuliano, Selene e l'autore del Περὶ καταρχῶν », in : B. Gentili (a cura di), *Giuliano imperatore, Atti del Convegno della S.I.S.A.C. (Messina 3 aprile 1984)*, Urbino, 127–133.
 - 1988 : *Le parafrasi bizantine del Περὶ καταρχῶν di Massimo*, Messina.
 - 2011 : « Le *Katarchai* di Massimo, dall'officina dell'autore alle riscritture bizantine », in : I. Boehm / W. Hübner (éds), *La poésie astrologique dans l'Antiquité. Actes du colloque organisé les 7 et 8 décembre 2007 par J.-H. Abry (Université Lyon 3) avec la collaboration de I. Boehm (Université Lyon 2)*, Paris, 209–215.
- Reeh, A. 1973 : *Interpretationen zu den Astronomica des Manilius mit besonderer Berücksichtigung der philosophischen Partien*, Diss. Marburg/Lahn.
- Reibaud, L. 2012 : *Xénophane de Colophon, Œuvre poétique*, Paris.
- Reinink, G. J. 1975 : « Das Land "Seiris" (Šir) und das Volk der Serer in jüdischen und christlichen Traditionen », *JSJ* 6, 72–85.
- Reitzenstein, R. 1904 : *Poimandres. Studien zur griechisch-ägyptischen und frühchristlichen Literatur*, Leipzig.
- Reydam-Schils, G. 2018 : « Stoische Einflüsse in der römischen Literatur neronischer Zeit (Manilius, Persius, Lukan) », in : C. Riedweg / C. Horn / D. Wyrwa (Hgg.) : *Die Philosophie der Antike. Band 5 : Philosophie der Kaiserzeit und der Spätantike*, Basel/Berlin, vol. 1, 177–179.
- Richardson, N. 2010 : *Three Homeric Hymns. To Apollo, Hermes, and Aphrodite*, Cambridge.
- Riess, E. 1891–1893 : « Nechepsonis et Petosiridis fragmenta magica », *Philologus* Suppl. 6, 327–394.
- 1894 : « Ammon », *RE* 1/2, 1858.
- Rochberg-Halton, F. 1989 : « Babylonian Horoscopes and their Sources », *Orientalia* 58, 102–123.
- Rochberg, F. 1998 : *Babylonian Horoscopes*, Philadelphia.
- 2001 : « The Historical Significance of Astronomy in Roman Egypt », *Isis* 92, 745–748.
 - 2004 : *The Heavenly Writing. Divination, Horoscopy, and Astronomy in Mesopotamian Culture*, Cambridge.

- Rochette, B. 1998 : « Le bilinguisme gréco-latin et la question des langues dans le monde gréco-romain – Chronique bibliographique », in : *Revue belge de philologie et d'histoire* 76/1, 177–196.
- Röhr, J. 1928 : « Beiträge zur antiken Astrometeorologie », *Philologus* 83, 259–305.
- Romano, E. 1979 : *Struttura degli Astronomica di Manilio*, Palermo.
- Römer, W. H. 2010 : *Die Zylinderinschriften von Gudea*, Münster.
- Rosati, G. 2009 : « The Latin Reception of Hesiod », in : F. Montanari / A. Rengakos / C. Tsagalis (eds), *Brill's Companion to Hesiod*, Leiden/Boston, 343–374.
- Roscher, W. H. 1906 : *Die Hebdomadenlehren der griechischen Philosophen und Ärzte*, Leipzig.
- Rosen, R. 1988 : *Old Comedy and the Iambographic Tradition*, Atlanta.
- Rosokoki, A. 1995 : *Die Erigone des Eratosthenes : eine kommentierte Ausgabe der Fragmente*, Heidelberg.
- Rotstein, A. 2010 : *The Idea of Iambos*, Oxford.
- Russo, J. / Fernández-Galiano, M. / Heubeck A. 1992 : *A Commentary on Homer's Odyssey, Volume III, Books XVII–XXIV*, Oxford.
- Rutherford, I. 2001 : *Pindar's Paeans. A Reading of the Fragments with a Survey of the Genre*, Oxford.
- 2009 : « Hesiod and the Literary Traditions of the Near East », in : F. Montanari / A. Rengakos / C. Tsagalis (eds), *Brill's Companion to Hesiod*, Leiden/Boston, 9–35.
- Ryholt, K. 1999 : *The Story of Petese, Son of Petetum, and seventy good and bad stories*, København.
- 2006 : *The Carlsberg Papyri 6. The Petese Stories II*, København.
- 2011 : « New Light on the Legendary King Nechepsos of Egypt », *Journal of Egyptian Archaeology* 97, 61–72.
- 2012 : *The Carlsberg Papyri 10. Narrative Literature from the Tebtunis Temple Library*, København.
- Saffrey, H. D. / Segonds, A.-P. 2013 : *Jamblique. Réponse à Porphyre (De mysteriis)*, Paris.
- Salemme, C. 1983 : *Introduzione agli « Astronomica » di Manilio*, Napoli.
- Samuelsson, G. 2011 : *Crucifixion in Antiquity*, Tübingen.
- Scarpì, P. 2018 : « Hermetische Tradition », in : C. Riedweg / C. Horn / D. Wyrwa (Hgg.) : *Die Philosophie der Antike. Band 5 : Philosophie der Kaiserzeit und der Spätantike*, Basel/Berlin, vol. 2, 1155–1173.
- Scheer, E. 1958 : *Lycophronis Alexandra*, Berlin, 2 vols.
- Scheinberg, S. 1979 : « The Bee Maidens of the Homeric Hymn to Hermes », *HSPH* 83, 1–28.
- Schiesaro, A. 1996 : « Aratus' Myth of Dike », *MD* 37, 9–26.
- 2007 : « Lucretius and Roman politics and history », in : S. Gillespie / P. Hardie (eds), *The Cambridge Companion to Lucretius*, Cambridge, 41–58.
- Schiesaro, A. / Mitsis, P. / Strauss Clay, J. 1993 (eds) : *Mega nepios. Il destinatario nell'epos didascalico*, *MD* 31, Pisa.
- Schindler, C. 2000 : « Geographische Lehrdichtung », in : W. Hübner (Hg.), *Geographie und verwandte Wissenschaften, Geschichte der Mathematik und der Naturwissenschaften in der Antike*, vol. 2, 163–183.
- Schmid, A. 2005 : *Augustus und die Macht der Sterne*, Köln.
- Schnabel, P. 1923 : *Berosos und die babylonisch-hellenistische Literatur*, Leipzig/Berlin.
- Schott, S. 1950 : *Altägyptische Festdaten*, Wiesbaden.
- Schrijvers, P. H. 1983 : « Le chant du monde. Remarques sur *Astronomica* I 1–24 de Manilius », *Mnemosyne* 36, 143–150.

- Schubert, P. 1996 (éd.) : *Les papyrus de Genève. Vol. 3, No 118–146*, Genève.
- 2015 : *Anoubion, Poème astrologique. Témoignages et fragments*, Paris.
- Schwartz, J. 1980 : « Héphestion de Thèbes », in : J. Vercoutter (éd.), *Livre du centenaire 1880–1980*, Le Caire, 311–321.
- Scott, W. / Ferguson, A. S. 1924–1936 : *Hermetica*, Oxford, 4 vols.
- Seidensticker, B. / Stähli, A. / Wessels, A. 2015 : *Der Neue Poseidipp. Text – Übersetzung – Kommentar*, Darmstadt.
- Shackleton Bailey, D. R. 1968 : *Cicero's Letters to Atticus, Volume III*, Cambridge.
- Sharrock, A. 1998 : « Response by Alison Sharrock : *Haud mollia iussa* », in : C. Atherton (ed.), *Form and Content in Didactic Poetry*, Bari, 99–115.
- Sheppard, A. 2014 : *The Poetics of Phantasia. Imagination in Ancient Aesthetics*, London/New York.
- Sider, D. 2005 : « Posidippus on Weather Signs and the Tradition of Didactic Poetry », in : K. Gutzwiller (ed.), *The New Posidippus. A Hellenistic Poetry Book*, Oxford, 164–182.
- 2014 : « Didactic poetry : The Hellenistic invention of a pre-existing genre », in : R. Hunter / A. Rengakos / E. Sistakou (eds), *Hellenistic Studies at a Crossroads*, Berlin, 13–29.
- Sijpesteijn, P. J. 1976 : « Ps.-Manetho, *Apotelesmatika* IV 231–235 », *ZPE* 21, 181.
- Sinclair, T. A. 1932 : *Hesiod, Works and Days*, London.
- Sistakou, E. 2014 : « Hexametrische Lehrdichtung », in : *Handbuch der griechischen Literatur der Antike*, vol. 2, München, 115–140.
- Small, J. P. 1997 : *Wax tablets of the mind : cognitive studies of memory and literacy in classical antiquity*, London/New York.
- Soubiran, J. 1972 : *Cicéron. Aratea, Fragments poétiques*, Paris.
- Spiegelberg, W. 1922 : *Eine neue Spur des Astrologen Petosiris*, Heidelberg.
- Steinmetz, P. 1964 : « Gattungen und Epochen der Griechischen Literatur in der Sicht Quintilians », *Hermes* 92, 454–466.
- Steinrück, M. 2000 : *Iambos. Studien zum Publikum einer Gattung in der frühgriechischen Literatur*, Hildesheim/Zürich/New York.
- Stephens, S. 2003 : *Seeing Double. Intercultural Poetics in Ptolemaic Alexandria*, Berkeley/Los Angeles/London.
- Strauss Clay, J. 1993 : « The Education of Perses : From « Mega Nepios » to « Dion Genos » and Back », in : *Mega nepios : Il destinatario nell'epos didascalico*, MD 31, 23–33.
- 2003 : *Hesiod's Cosmos*, Cambridge.
- Struck, P. T. 2005 : « Divination and Literary Criticism ? », in : S. I. Johnston / P. T. Struck (eds), *Mantikê. Studies in Ancient Divination*, Leiden/Boston, 147–165.
- Tatum, W. J. 2007 : « The Presocratics in Book 1 of Lucretius' *De rerum natura* », in : M. Gale (ed.), *Lucretius*, Oxford, 132–145.
- Thissen, H.-J. 1987 : « Der Name Manetho », *Enchoria* 15, 93–96.
- 1995 : « Zum Namen Σαλμεσχινιακα » (sic), in : C. Leitz (Hg.), *Altägyptische Sternuhren*, Leuven, 51–55.
- Thomann, J. 2008 : « Square Horoscope Diagrams in Middle Eastern Astrology and Chinese Cosmological Diagrams : Were These Designs Transmitted through the Silk Road ? », in : P. Forêt / A. Kaplony (eds), *The Journey of Maps and Images on the Silk Road*, Leiden/Boston, 97–117.
- Thomas, R. F. 1982 : *Lands and Peoples in Roman Poetry : The Ethnographical Tradition*, Cambridge.
- 1988 : *Virgil, Georgics*, Cambridge, 2 vols.
- Tinnefeld, F. 1997 : « Basileus », *DNP* 2, 468–469.

- Toohy, P. 1996 : *Epic Lessons : An Introduction to Ancient Didactic Poetry*, London.
- Touwaide, A. 2000 : « Philon von Tarsos », *DNP* 9, 856–857.
- Tsagalis, C. 2009 : « Poetry and Poetics in the Hesiodic Corpus », in : F. Montanari / A. Rengakos / C. Tsagalis (eds), *Brill's Companion to Hesiod*, Leiden/Boston, 131–177.
- Van der Waerden, B. L. 1952 : « Das Grosse Jahr und die Ewige Wiederkehr », *Hermes* 80, 129–155.
- Van Noorden, H. 2015 : *Playing Hesiod. The 'Myth of the Races' in Classical Antiquity*, Cambridge.
- Van Tress, H. 2004 : *Poetic Memory. Allusion in the poetry of Callimachus and the Metamorphoses of Ovid*, Leiden/Boston.
- Van Wageningen, J. 1921 : *Commentarius in M. Manilii Astronomica*, Amsterdam.
- 1928 : « Manilius », in : *RE* 14/1, 1115–1133.
- Vergados, A. 2013 : *The Homeric Hymn to Hermes. Introduction, Text and Commentary*, Berlin/Boston.
- Vogt, E. 1967 : « Das Akrostichon in der griechischen Literatur », *A&A* 13, 80–95.
- Vogt, S. 2008 : « Dämokratēs, Servilius », in : P. T. Keyser / G. L. Irby-Massie (eds), *The Encyclopedia of Ancient Natural Scientists*, London/New York, 226.
- Volk, K. 2002 : *The Poetics of Latin Didactic*, Oxford.
- 2009 : *Manilius and his Intellectual Background*, Oxford.
- 2011 : « Manilian self-contradiction », in : S. J. Green / K. Volk (eds), *Forgotten Stars. Rediscovering Manilius' Astronomica*, Oxford, 104–119.
- 2012 : « Letters in the Sky : Reading the Signs in Aratus' *Phaenomena* », *AJPh* 133/2, 209–240.
- 2015 : « The world of the Latin *Aratea* », in : P. Derron (éd.), *Cosmologies et cosmogonies dans la littérature antique. Huit exposés suivis de discussions et d'un épilogue. Entretiens sur l'Antiquité classique* 61, Vandœuvres, 253–289.
- Von Albrecht, M. 1997 : *A History of Roman Literature. From Livius Andronicus to Boethius*, Leiden/New York/Köln, 2 vols.
- Von Staden, H. 1998 : « Gattung und Gedächtnis : Galen über Wahrheit und Lehrdichtung », in : W. Kullmann / J. Althoff / M. Asper (Hgg.), *Gattungen wissenschaftlicher Literatur in der Antike*, Tübingen, 65–94.
- Waddell, W. G. 1940 : *Manetho*, Cambridge (Mass.)/London.
- Waltz, P. / Soury, G. 1974 : *Anthologie grecque. Tome VIII*, Paris.
- Waszink, J. H. 1954 : « Lucretius and Poetry », *Mededelingen der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen* 17, 243–257.
- 1974 : *Biene und Honig als Symbol des Dichters und der Dichtung in der griechisch-römischen Antike*, Opladen.
- Weigl, L. 1908 : *Johannes Kamateros, Εἰσαγωγή ἀστρονομίας*, Leipzig/Berlin.
- West, M. L. 1966 : *Hesiod, Theogony*, Oxford.
- 1974 : *Studies in Greek Elegy and Iambus*, Berlin/New York.
- 1978 : *Hesiod, Works & Days*, Oxford.
- 1982 : *Greek Metre*, Oxford.
- 1983 : *The Orphic Poems*, Oxford.
- 1989–1992 : *Iambi et elegi graeci ante Alexandrum cantati*, Oxford, 2 vols.
- Wieck, F. 1897 : *Sphaeram Empedoclis quae dicitur recensuit et dissertationem adiecit*, Diss. Leipzig.

- Wilkinson, L. P. 1955 : *Ovid Recalled*, Cambridge.
- Wilson, A. M. 1986 : « The Prologue to Manilius 1 », *Papers of the Liverpool Latin Seminar* 5, 283–298.
- Wimmel, W. 1960 : *Kallimachos in Rom. Die Nachfolge seines apologetischen Dichtens in der Augusteerzeit*, Wiesbaden.
- Wöhrl, G. 1998 : « Bemerkungen zur lehrhaften Dichtung zwischen Empedokles und Arat », in : W. Kullmann / J. Althoff / M. Asper (Hgg.), *Gattungen wissenschaftlicher Literatur in der Antike*, Tübingen.
- Zanetto, G. 2001 : « Iambic Patterns in Aristophanic Comedy », in : A. Cavarzere / A. Aloni / A. Barchiesi (eds), *Iambic Ideas. Essays on a Poetic Tradition from Archaic Greece to the Late Roman Empire*, Lanham/Boulder/New York/Oxford, 65–76.
- Zanker, G. 1981 : « Enargeia in the Ancient Criticism of Poetry », *RhM* 124, 297–311.
- Zehnacker, H. / Méthy N. 2011 : *Pline le Jeune, Lettres. Tome II, Livres IV–VI*, Paris.
- Ziegler, K. 1934 : « Theon » [15], *RE* 5A/2, 2075–2080.
- 1942 : « Orphische Dichtung », *RE* 18/2, 1321–1417.
- Zito, N. 2012a : « Sull'autore del poemetto *Περὶ καταρχῶν* attribuito a Massimo di Efeso », *Eikasmos* 23, 259–276.
- 2012b : « Massimo di Efeso e i *Lithica* orfici », *Rivista di filologia e di istruzione classica* 140/1, 134–166.
- 2013 : « Due note al testo del *Peri katarchôn* di Massimo », in : D. Gigli Piccardi / E. Magnelli (a cura di), *Studi di poesia greca tardoantica. Atti della Giornata di Studi, Università degli Studi di Firenze, 4 ottobre 2012*, Firenze, 29–36.
- 2015 : « Le catalogue des femmes vertueuses dans le *Περὶ καταρχῶν* de Maxime (v. 90–93) », *Revue des Études Tardo-antiques* 4 (2014–2015), 115–122.
- 2016 : *Maxime. Des initiatives*, Paris.

Index locorum

- Accius
Didascalica
fr. 8 Funaioli : 47 n. 100
- Actes des Apôtres*
8,9–24 : 114
- Ammien Marcellin
29,42 : 161 n. 306
- Ammon
Les initiatives
1–2 : 173
1–3 : 177
1–14 : 173
3 : 178
4–8 : 173
5 : 173, 178
9 : 178
9–14 : 174
10 : 178
12–13 : 176
15–19 : 174
16 : 178
17–19 : 176
19 : 173
- Anoubion
test. 10 : 70 n. 73
test. 11a81 : 70 n. 73
fr. 1a–b : 116
fr. 2 : 202 n. 55
fr. 2,1–12 : 236
fr. 2,3 : 118 n. 205
fr. 2,9–10 : 237
fr. 2,11 : 203 n. 63
fr. 3a : 199 n. 50
fr. 3a,1 : 203 n. 63
fr. 3b : 199 n. 50
fr. 3c : 199 n. 50
fr. 3d : 199 n. 50
fr. 3d,1 : 203 n. 63
fr. 3e : 199 n. 50
fr. 4,3 : 117
fr. 4,5 : 203 n. 63
fr. 4,6 : 203 n. 63
fr. 4,7 : 117, 263 n. 92
fr. 4,10 : 203 n. 63
fr. 4,17 : 203 n. 63
fr. 4,17–18 : 199 n. 50
fr. 4,19–20 : 199 n. 52
fr. 4,22 : 203 n. 63
fr. 5,3 : 118 n. 205, 268
fr. 5,3–6 : 117
fr. 5,6 : 117
fr. 5,7 : 203 n. 62
fr. 5,7–12 : 200
fr. 5,13 : 203 n. 63
fr. 5,13–14 : 199 n. 50
fr. 5,15 : 203 n. 63
fr. 6b : 115 n. 199
fr. 6b,5 : 203 n. 63
fr. 7,1 : 203 n. 63
fr. 7,1–2 : 199 n. 50
fr. 7,3 : 203 n. 63
fr. 7,3–4 : 199 n. 50
fr. 7,8 : 203 n. 62, 203 n. 63
fr. 7,8–9 : 199, 199 n. 50
fr. 7,10 : 203 n. 62, 203 n. 63
fr. 7,10–16 : 201
fr. 7,15 : 203 n. 63
fr. 7,17 : 203 n. 63
fr. 7,21 : 203 n. 63
fr. 7,25 : 223 n. 104
fr. 8,29 : 201, 203 n. 62, 203 n. 63
fr. 8,29–33 : 201
fr. 8,31–32 : 201
fr. 8,32 : 203 n. 63
fr. 8,34 : 203 n. 63
fr. 8,37 : 203 n. 63
fr. 8,55 : 203 n. 63
fr. 9 : 199 n. 50

- fr. 10a–f : 70 n. 73
fr. 10e : 199 n. 50
fr. 11,1 : 203 n. 63
fr. 11,5 : 203 n. 63
fr. 11,5–6 : 118, 199 n. 50
fr. 11,7–11 : 70 n. 73
fr. 11,15 : 117
fr. 11,18 : 203 n. 63
fr. 11,24 : 203 n. 63
fr. 11,38 : 203 n. 63
fr. 11,49 : 203 n. 63
fr. 11,51 : 118 n. 205
fr. 11,53 : 203 n. 63
fr. 11,60 : 203 n. 63
fr. 12,25 : 203 n. 63
fr. 12,28 : 203 n. 63
fr. 14,16 : 258
fr. 15a,1 : 117
fr. 17 : 115 n. 200, 126 n. 232
fr. 17b : 199 n. 50
fr. 17d : 199 n. 50
fr. 17j,1–4 : 199 n. 50
fr. 17j,3 : 203 n. 63
fr. 17k : 199 n. 50
fr. 17l : 199 n. 50
fr. 17m,1 : 203 n. 63
fr. 17m,2–3 : 199 n. 50
fr. 17n : 199 n. 50
fr. 17n,1 : 192 n. 63
fr. 17p : 199 n. 50
fr. 17q : 116, 117
fr. 17q,1–2 : 116, 196, 233, 249 n. 58
fr. 17q,2 : 197
fr. 18 : 115 n. 200, 126 n. 232
- Anthologie Palatine*
7,69 : 191 n. 19
9,25 : 94 n. 149, 227 n. 108
9,357 : 182
9,357,3 : 183
9,357,4 : 183
9,491 : 180, 180 n. 346
9,534 : 202 n. 58
9,577 : 252
10,77,1–2 : 148 n. 268
11,164 : 263 n. 93
- Antigonos de Nicée
fr. 1,§ 22–52 : 224 n. 105
- Antiochos
*De stellarum in locis thematis
significationibus fragmentum epicum*
6 : 155
7 : 158
17–18 : 160
40–41 : 159
43 : 155
71 : 155, 157
100 : 155
114–115 : 158
- Apollonios de Rhodes
Argonautiques
1,496–511 : 246 n. 46
2,1137–1138 : 168 n. 325
3,1268–1274 : 261 n. 86
- Aratos
Phaenomena
1–2 : 227
1–757 : 34
7 : 55 n. 120
19–453 : 225
24–44 : 205 n. 67
75 : 166 n. 321
96–136 : 56 n. 124
233 : 83 n. 116
247 : 83 n. 116
410 : 83 n. 116
418 : 83 n. 116
451–461 : 224
454–459 : 225
454–461 : 35 n. 69, 76 n. 95
460 : 167
460–461 : 225
732–747 : 55 n. 120
745 : 55 n. 120
758–1154 : 35
778 : 166 n. 321
783–787 : 94 n. 149, 245, 270
799 : 166 n. 321
832 : 166 n. 321
836–837 : 24 n. 34
838–839 : 24 n. 34
880 : 166 n. 321
892 : 166 n. 321
994 : 166 n. 321

- Aristophane
Ecclesiazusae
 751 : 196 n. 43
 1168–1178 : 230 n. 119
Nubes
 225 : 251
 1503 : 251
Pax
 1093 : 258 n. 80
Plutus
 187 : 234 n. 134
Ranae
 1030–1036 : 39
Vespae
 631 : 263 n. 89
 1015 : 262
- Aristote
Histoire des animaux
 5,22,553b : 109 n. 183
Poétique
 1447b : 40, 185 n. 1
 1449a24–28 : 186
Rhétorique
 1408b21–23 : 189
 1408b32–36 : 187, 189
 1409a1–21 : 187 n. 7
Sur les poètes
 fr. 70 Rose : 40
- Artémidore
Oneirocritica
 1,74 : 216 n. 90
 2,69 : 34 n. 64
 4,4 : 216 n. 90
 4,59 : 34 n. 64
- Athénée
 2,36d : 170 n. 328
 13,602c : 241 n. 18
 14,630f : 198
- Aulu Gelle
Nuits attiques
 15,20,2 : 25 n. 41
- Ausone
Eclogarum liber
 19 p. 110 Prete : 182
- 19,3 p. 110 Prete : 183
 19,4 p. 110 Prete : 183
- Bacchylide
 5,176–178 : 250 n. 59
- Callimaque
Aitia
 fr. 1 : 197 n. 45
 fr. 1,25–28 : 250 n. 59, 254
 fr. 2 : 112 n. 186
 fr. 2d : 165 n. 317
 fr. 7a : 165 n. 317
 fr. 7c : 165 n. 317
 fr. 21a : 165 n. 317
 fr. 31c : 165 n. 317
 fr. 43 : 165 n. 317
 fr. 43b : 165 n. 317
 fr. 79 : 165 n. 317
 fr. 86 : 165 n. 317
 fr. 110 : 205 n. 67
 fr. 112,8–9 : 253
 fr. 137a : 165 n. 317
- Épigrammes*
 27 : 94 n. 149, 145, 227 n. 108
 28 : 91 n. 140
- Catulle
 64,154–157 : 148 n. 268
 66 : 205 n. 67
- CCAG
 1 p. 108 : 153 n. 282
 1 pp. 108–113 : 153 n. 276
 1 p. 138,1–21 : 163 n. 310
 2 p. 195,15–p. 198,23 : 70 n. 73
 2 p. 198,24–p. 202,23 : 70 n. 74
 2 p. 202,25–p. 203,36 : 70 n. 73
 4 p. 43 f. 321 : 175 n. 339
 5,3 p. 43,155v–156v : 70 n. 74
 5,4 p. 210,5–21 : 153 n. 280
 7 p. 123 n. 1 : 172 n. 335
 7 p. 161 : 64
 8,1 p. 146,3–20 : 119 n. 208
 8,2 p. 58,3–14 : 119 n. 208
 8,2 p. 67,34–p. 68,31 : 119 n. 208
 8,3 p. 108,20–21 : 154 n. 285
 8,3 pp. 111–112 : 154 n. 286
 8,3 pp. 111–118 : 153 n. 277

- 8,3 p. 116,3 : 153 n. 280
 8,3 p. 116,10–11 : 153 n. 280
 8,3 p. 116,16–21 : 153 n. 280
 8,3 p. 116,32–p. 117,27 : 154 n. 285,
 156 n. 290
 8,3 p. 117,21–27 : 156 n. 292
 8,3 p. 118,2 : 153 n. 280
 8,4 pp. 102–103 : 151 n. 272
 8,4 pp. 118–124 : 154 n. 285
 8,4 pp. 126–174 : 156 n. 291
- Chœrilos de Samos
 fr. 2 : 255 n. 72
- Cicéron
Ad Atticum
 6,4,3 : 240
Ad familiares
 6,18,5 : 52
Aratea
 40 : 146 n. 264
 245 : 146 n. 264
 352 : 146 n. 264
 419 : 145 n. 263
 459 : 146 n. 264
De divinatione
 1,2 : 18 n. 10
 1,13–15 : 34 n. 62
 2,14–17 : 34 n. 62
 2,87 : 25 n. 40
 2,87–88 : 32
 2,87–99 : 32, 263 n. 93
 2,97 : 18 n. 10
 2,111–112 : 245 n. 37
De natura deorum
 3,56 : 135 n. 244
De oratore
 1,69 : 230 n. 121
De re publica
 6,18 : 85 n. 122, 257 n. 78
- Clément d'Alexandrie
Stromates
 6,4,35–37 : 135 n. 244
- Corippe
Iohannis
 3,81–85 : 247 n. 48
- Corpus Hermeticum*
 Volume 4 (Nock/Festugière)
 fr. 29 : 179, 214
 fr. 29,6–7 : 180
 fr. 29,7 : 181, 183
 fr. 29,9 : 181, 182, 183
- Critias
 fr. 6 : 193 n. 28
 fr. 7 : 193 n. 28
- Cylindres de Gudea*
 A 5,23–6,2 : 19 n. 12
 A 9,9–10 : 19 n. 12
- Démocrite
 D 225 LM : 66 n. 57
- Démosthène
Contra Eubulidem
 46 : 234 n. 134
Contra Pantaenetum
 32 : 234 n. 134
De corona
 110 : 234 n. 134
De falsa legatione
 205 : 234 n. 134
In Dionysodorum
 31 : 234 n. 134
- Denys fils de Calliphon
 1–23 : 272 n. 109
- Denys d'Halicarnasse
Antiquitates Romanae
 4,62,6 : 245 n. 37
De compositione verborum
 4,7 : 253 n. 69
 9,9 : 253 n. 69
- Denys le Périégète
Orbis descriptio
 112–134 : 272 n. 109
 307–311 : 272 n. 109
 513–532 : 272 n. 109
- Diodore de Sicile
 1,16 : 135 n. 244
 1,20,6 : 239 n. 9

- 1,28,1 : 61 n. 23
 1,81,4-6 : 18
 1,81,6 : 61 n. 23
 5,77,3 : 239 n. 9
 17,112,2-4 : 30 n. 54
 19,55,6-8 : 30 n. 54
- Diogène Laërce
 8,36 : 255 n. 73
 8,57 : 40
 9,34 : 25 n. 41
- Diomède
Ars grammatica
 1 p. 482,20-25 Keil : 41
 1 p. 482,31-32 Keil : 41
 1 p. 483,1-3 Keil : 41
- Dion Cassius
 56,25,5 : 278 n. 5
- Dionysios fils de Calliphon
 10 : 190
 18 : 190
 19 : 190
 23 : 190
- Dorotheós
 1,1,2-14, p. 323 Pingree : 212
 1,27,3, p. 339 : 107
 2,10,8, p. 344 : 268
 4,1,8-11, p. 383 : 70 n. 73
 4,1,11-15, p. 378 : 107
 4,1,186-235, p. 379-383 : 70 n. 73
 5,16,2-3, p. 392 : 106
 5,25,1, p. 398 : 106
 5,33,7-22, p. 407 : 232 n. 130
 5,33,17-18, p. 405 : 106
 5,33,17-23, p. 405 : 232
 5,43,26-27, p. 388 : 107
Appendix II pp. 427-428 : 211 n. 82
Appendix II vv. 1-2, p. 432 : 107
- Dorotheós Arabicus
 1, prol. 1-5 : 102
 1, prol. 3 : 105
 1, prol. 4-5 : 104
 1, prol. 5 : 108, 112
 2,14,1 : 108 n. 177
- 3,1,27-65 : 100 n. 161
 3,1,68 : 104, 137 n. 247
 3,2,19-44 : 100 n. 161
 4,1,15 : 100 n. 162
 4,1,133 : 108 n. 177
 5, prol. 1-4 : 102
 5, prol. 3 : 257
 5, prol. 4 : 106, 229 n. 115
 5,5,15 : 100 n. 162
- Empédocle
 D 7,3 LM : 144 n. 261
 D 44,5 LM : 250 n. 59
 D 73,245 LM : 90 n. 138
 D 73,252 LM : 268 n. 98
 D 73,257 LM : 263
- Ennius
Fragmenta varia
 pp. 218-220 Vahlen : 230 n. 120
- Ératosthène
Geographika
 3 : 229 n. 116
- Eunape de Sardes
Vies de philosophes et de sophistes
 7 : 161 n. 301
 7,72-77 : 161 n. 306
 18 : 161 n. 301
- Euripide
Bacchantes
 987-990 : 147 n. 268
Hippolyte
 952-954 : 69 n. 65
Mélanippe philosophe
 fr. 4 : 25, 246
 fr. 5 : 26
- Eustathe
Ad Iliadem
 2,494 : 233 n. 133
- FGrHist
 244 (Apollodore) : 186 n. 4, 187 n. 8
 566 F 34 (Timée) : 105 n. 172
 609 (Manéthon) : 120 n. 212
 680 (Bérose) : 122 n. 220

Firmicus Maternus

Mathesis

- 2,2,2 : 154 n. 287
 2,12 : 36 n. 73
 2,29,2 : 103 n. 168
 2,30,4 : 30 n. 55
 2,30,4-7 : 223
 3, prol. 2-4 : 66 n. 57
 3,1,1 : 66 n. 53
 3,5,2-7 : 223 n. 103
 3,5,20-21 : 223 n. 103
 3,5,34-36 : 223 n. 103
 4, prol. 5 : 66 n. 53, 71 n. 76
 4,7,1 : 223 n. 103
 4,17,10 : 223 n. 103
 4,21,9 : 223 n. 103
 6,31,1 : 223 n. 103
 6,31,55 : 223 n. 103, 223 n. 104
 7,22 : 223 n. 103
 8,2,1 : 239
 8,5,1 : 78
 8,5,2-4 : 37
 8,6-17 : 77

Flavius Josèphe

Antiquités juives

- 1,69-71 : 122 n. 218

Galien

De antidotis

- 1,5 = vol. 14 pp. 31-32 Kühn : 52
 1,7 = vol. 14 p. 44 : 233 n. 131
 1,15 = vol. 14 p. 89 : 52
 1,16 = vol. 14 pp. 100-102 :
 233 n. 131

De compositione medicamentorum per genera

- 5,10 = vol. 13 p. 820 : 52

De compositione medicamentorum secundum locos

- 1,4 = vol. 13 pp. 267-273 : 240 n. 11

De simplicium medicamentorum temperamentis ac facultatibus

- 9,19 = vol. 12 p. 207 : 57 n. 3, 63 n. 40

De usu partium

- 3,1 = vol. 3 pp. 169-171 : 53

Gerbert d'Aurillac

Epistulae

- 8 : 73 n. 87
 130 : 73 n. 86

Germanicus

Aratea

- fr. 2 : 36
 fr. 3 : 36
 fr. 4 : 36
 fr. 5 : 36
 fr. 6 : 35
 1-16 : 143 n. 258
 118-123 : 79 n. 109

Héphestion

Apotelesmatika

- 1, prol. 1 : 24 n. 34
 1,21,1 : 58 n. 5
 1,23,21 : 224 n. 104
 2,1,2 : 58 n. 5
 2,1,2-6 : 153 n. 280
 2,1,5 : 153
 2,1,32-34 : 119 n. 208
 2,2,11-14 : 202 n. 55, 237 n. 4
 2,2,15-17 : 202 n. 55, 237 n. 4
 2,2,16 : 238
 2,2,23-26 : 119 n. 208
 2,11,9-11 : 119 n. 208
 2,14 : 34 n. 60
 2,18,72-76 : 66 n. 56
 3,38,9 : 232
 3,38,12-32 : 232
 3,38,33-34 : 232 n. 130

Épitomé

- 4,20,21 : 224 n. 104
 4,21,4-7 : 202 n. 55, 237 n. 4
 4,21,6 : 238
 4,25,18-24 : 119 n. 208

Héraclite

- D 25a LM : 39
 D 42 LM : 242 n. 23

Hermésianax

Leontion

- fr. 7,1 : 204 n. 64
 fr. 7,57 : 204 n. 64
 fr. 7,71 : 204 n. 64

- fr. 7,85 : 204 n. 64
fr. 7,89 : 204 n. 64
- Hérodote
- Enquêtes*
- 1,47,2 : 241 n. 17
1,62,4 : 241 n. 17
1,65,3 : 241 n. 17
1,74 : 24 n. 35
1,91,1-6 : 241 n. 17
1,174,5 : 241 n. 17
2,3,1 : 104
2,82,1 : 21 n. 25, 26
6,86 : 242 n. 22
8,20,2 : 269 n. 101
- Hésiode
- Astronomia*
- fr. 288-293 : 17 n. 7, 27 n. 45
- Théogonie*
- 22 : 112
22-34 : 112 n. 186, 244 n. 30
27-28 : 48, 244
38 : 249 n. 55
52-54 : 249 n. 55
81-84 : 109
96-97 : 109
- Travaux*
- 5-7 : 118
10 : 48, 168, 244, 263
27 : 166
27-41 : 48 n. 103
106-107 : 166
106-201 : 56 n. 124
176-178 : 145
248 : 55 n. 122
285 : 242 n. 22
286-292 : 105
286-299 : 267, 270
289 : 52
293-297 : 55 n. 122
294 : 55 n. 122
298 : 55 n. 119, 268
367 : 55 n. 122
383-387 : 23
383-617 : 283 n. 6
404 : 55 n. 122
422 : 55 n. 119
448 : 55 n. 122
- 616 : 55 n. 119, 166 n. 321
618-623 : 23
618-645 : 225
623 : 55 n. 119
633-640 : 48 n. 103
641 : 55 n. 119, 166 n. 321
646-651 : 225
660-662 : 49 n. 109, 225
663-694 : 225
688 : 55 n. 122
711 : 55 n. 119
728 : 55 n. 119
765-828 : 26
766 : 55 n. 122
- Hipparque
- 1,1,8 : 231 n. 127
- Homère
- Iliade*
- 1,68-100 : 112 n. 188
1,70 : 244 n. 34
1,247-249 : 109
2,484-493 : 221, 249 n. 55
2,485 : 249 n. 55
2,488-490 : 221 n. 98
2,494-759 : 208
6,147-149 : 152 n. 275
6,488-489 : 152 n. 275
9,61 : 250
9,325-327 : 144
10,384 : 117 n. 203
10,405 : 117 n. 203
10,413 : 117 n. 203
11,229-305 : 210
11,301-303 : 210
11,407 : 152 n. 275
14,290-291 : 169
16,33-35 : 147 n. 268
17,97 : 152 n. 275
18,483-489 : 23
21,562 : 152 n. 275
22,25-32 : 23
22,30 : 24
22,31 : 24
22,122 : 152 n. 275
22,385 : 152 n. 275
24,1-5 : 272 n. 110
24,407 : 168 n. 325

- Odyssee*
 1,3-4 : 104
 1,169 : 117 n. 203
 1,444 : 269
 2,343 : 137 n. 247
 5,270-275 : 23
 6,255-261 : 258
 6,255-315 : 258, 259
 6,258 : 258
 6,316-320 : 259
 7,28-36 : 259 n. 82
 7,297 : 168 n. 325
 11,170 : 117 n. 203
 16,226 : 168 n. 325
 17,108 : 168 n. 325
 17,122 : 168 n. 325
 18,26 : 189 n. 14
 21,212 : 168 n. 325
 22,420 : 168 n. 325
 24,123 : 117 n. 203
Hymne homérique à Hermès
 447-451 : 250
 550-568 : 111, 113
 556 : 112
 559 : 112 n. 187
- Horace
Ars poetica
 73-85 : 41 n. 80, 46 n. 98
 252 : 189 n. 14
Carmina
 1,1,32-36 : 91 n. 140
 1,28,4-6 : 252 n. 66
 2,10,5 : 113 n. 191
 3,1,1 : 91 n. 140
 4,2,22-23 : 113 n. 191
Epistulae
 1,19,23-25 : 191 n. 19
Satirae
 1,3,126 : 93 n. 143
 1,4,79 : 93 n. 143
 2,2,99 : 93 n. 143
- Hygin
Astronomica
 2,6,2 : 194 n. 33
- Isocrate
Ad Antipatrum
 2 : 234 n. 134
Ad Nicoclem
 43 : 192 n. 23
- Jamblique
De mysteriis
 1,1-2 : 135 n. 244
 8,5 : 215 n. 8,5
- Lucien
De astrologia
 1 : 32
 10 : 69 n. 66
De luctu
 15 : 234 n. 134
Hermotimus
 36 : 196 n. 43
Somnium
 8 : 234 n. 134
- Lucrece
De rerum natura
 1,104 : 87 n. 128
 1,136-145 : 236 n. 3
 1,140-145 : 145
 1,144 : 145, 146
 1,145 : 146
 1,370-371 : 87 n. 128
 1,635-920 : 87 n. 129
 1,708-711 : 87 n. 128
 1,803 : 93 n. 144
 1,823-827 : 94 n. 148
 1,830-832 : 236 n. 3
 1,842 : 87 n. 128
 1,847 : 87 n. 128
 1,897 : 93 n. 144
 1,916-918 : 87 n. 128
 1,921-950 : 87 n. 129
 2,688-699 : 94 n. 148
 2,1013-1022 : 94 n. 148
 3,9-13 : 112
 6,24-28 : 263 n. 91
 6,673 : 93 n. 145
- Manéthon l'historien
 fr. 68-69 : 58

- Manilius
- Astronomica*
- 1,1–24 : 84 n. 118
- 1,1–117 : 84 n. 118
- 1,7–10 : 89, 89 n. 132, 143
- 1,13–15 : 97
- 1,16–24 : 84
- 1,16–34 : 135, 249 n. 58
- 1,19 : 136
- 1,20–24 : 84
- 1,21–24 : 85
- 1,22 : 88, 136
- 1,22–23 : 84
- 1,23 : 84, 136 n. 245
- 1,24 : 85
- 1,30 : 136
- 1,41 : 60 n. 22, 77
- 1,46–47 : 60 n. 22
- 1,47 : 77
- 1,65 : 83
- 1,255–256 : 89 n. 134
- 1,334 : 94 n. 149
- 1,334–340 : 94 n. 149
- 1,334–341 : 271
- 1,339 : 272
- 1,340 : 94 n. 149, 272, 272 n. 107
- 1,677–680 : 270
- 1,684–700 : 270
- 1,701–712 : 270
- 1,705–710 : 94 n. 149
- 1,706 : 271 n. 104
- 1,707 : 271 n. 104
- 1,710 : 271 n. 104
- 1,758–804 : 208
- 1,796 : 94 n. 149
- 1,796–799 : 94 n. 149
- 1,799 : 94 n. 149
- 1,805–808 : 181
- 1,813–818 : 79 n. 109, 94 n. 149
- 1,834 : 145 n. 263
- 1,846–850 : 94 n. 149
- 1,896–903 : 74
- 2,25–38 : 205 n. 67
- 2,58–59 : 97
- 2,105–108 : 91 n. 139
- 2,115–126 : 91 n. 139
- 2,136–144 : 91
- 2,138–140 : 97
- 2,144 : 91
- 2,150–264 : 29 n. 50
- 2,223–233 : 208
- 2,294 : 90 n. 135
- 2,448–451 : 97
- 2,693–695 : 89 n. 134
- 2,750 : 76 n. 95
- 2,829–830 : 236 n. 3
- 2,897–898 : 236 n. 3
- 2,898–899 : 273 n. 112
- 2,965 : 76 n. 95
- 3,1–4 : 97
- 3,29–34 : 137 n. 247
- 3,31–35 : 105 n. 171, 217, 236 n. 3
- 3,31–46 : 85, 88
- 3,35 : 236 n. 3
- 3,36 : 90, 90 n. 135
- 3,36–37 : 90
- 3,37 : 86, 87
- 3,38 : 86, 86 n. 125, 217
- 3,39 : 86
- 3,40–42 : 236 n. 3
- 3,43–45 : 97
- 3,44 : 87
- 3,45 : 86, 87, 89
- 3,96–159 : 210 n. 77
- 3,156 : 76 n. 95
- 3,158 : 90 n. 138
- 3,203–217 : 80
- 3,203–509 : 79
- 3,218–224 : 80, 231
- 3,218–246 : 80
- 3,225–384 : 80
- 3,271–274 : 63 n. 38
- 3,301–384 : 80 n. 113
- 3,374 : 90 n. 135
- 3,385–394 : 82, 83
- 3,385–418 : 79, 80, 216, 257 n. 79
- 3,386 : 83, 84, 88, 89, 92
- 3,386–387 : 94, 98
- 3,388 : 83, 84, 88
- 3,389 : 83, 88
- 3,390 : 84, 88, 95
- 3,390–392 : 95
- 3,391–392 : 88
- 3,392 : 88
- 3,393 : 89, 90
- 3,393–394 : 83, 93, 97, 98
- 3,394 : 90
- 3,395 : 89, 90

- 3,395–403 : 82
 3,395–412 : 98
 3,395–414 : 216
 3,395–416 : 83, 98
 3,395–418 : 82
 3,396 : 90, 92
 3,399 : 90
 3,404–407 : 95
 3,404–412 : 82
 3,405 : 90
 3,413–414 : 82, 96, 98
 3,413–416 : 97
 3,415–416 : 82, 96, 98, 216
 3,419–442 : 80
 3,443–482 : 80
 3,483–509 : 80, 80 n. 113, 231
 3,510–580 : 216 n. 92
 4,16 : 206
 4,119–121 : 97, 97 n. 153
 4,152–161 : 140 n. 253
 4,308–309 : 273
 4,366 : 273 n. 112
 4,387 : 92
 4,430 : 87, 88
 4,430–443 : 86, 88
 4,431 : 86
 4,431–432 : 217
 4,431–433 : 217
 4,433 : 217
 4,438 : 87, 210
 4,439 : 87
 4,442 : 87
 4,443 : 88
 4,444–450 : 209
 4,490 : 90 n. 135
 4,595–743 : 211 n. 82
 4,744–806 : 211 n. 82
 4,753–757 : 211
 4,807–817 : 211 n. 83
 4,866–935 : 91 n. 139
 4,869 : 92
 4,882 : 89 n. 131
 4,920 : 77 n. 100
 5,1 : 75
 5,1–9 : 226
 5,1–29 : 76
 5,8 : 226
 5,8–11 : 97
 5,12 : 77 n. 100
 5,32–709 : 77
 5,509–515 : 75 n. 92
 5,538–618 : 148
 5,709 : 75
 5,710 : 76
- Maximos
Sur les initiatives
 fr. 1 : 160, 163
 fr. 1,1 : 69 n. 65, 167 n. 323
 fr. 1,1–3 : 164
 fr. 2 : 69 n. 65, 162 n. 307, 163, 165,
 167 n. 323, 249 n. 58
 1–58 : 163
 39–41 : 166
 41 : 268
 59–140 : 163
 74 : 167 n. 323
 97 : 166 n. 321
 99–101 : 177
 115 : 167 n. 323
 129–132 : 177
 136 : 166 n. 321
 141 : 69 n. 65, 167 n. 323, 249 n. 58
 141–144 : 164
 141–275 : 163, 164
 162–163 : 176
 162–165 : 167
 162–174 : 177
 164 : 167 n. 323
 167 : 176
 227–228 : 166
 260–261 : 166, 258 n. 81
 268 : 69 n. 65
 274 : 167 n. 323
 276 : 167 n. 323, 249 n. 58
 276–279 : 164
 276–319 : 163, 164
 284 : 167 n. 323
 289 : 247 n. 47
 293–294 : 176 n. 341
 314 : 247 n. 47
 320–438 : 163
 341–345 : 176
 373–374 : 176
 388 : 166
 393–394 : 169
 409 : 167 n. 323
 422–424 : 69 n. 65

- 439–455 : 163
 441 : 155
 447 : 247 n. 47
 456 : 168
 456–465 : 69 n. 65, 265
 456–543 : 163
 462 : 167 n. 323, 168
 462–463 : 168
 466 : 69 n. 65
 466–543 : 266
 476–479 : 168
 488–490 : 170
 488–496 : 69 n. 65, n. 70
 514 : 167 n. 323
 544–566 : 163
 567–610 : 163
 574 : 167 n. 323
 584–586 : 167
 597 : 167 n. 324
- Mnésithée
 fr. 41 : 186 n. 3
- Nécheptos et Pétoisiris
 test. 4 Riess : 162 n. 309
 test. 6 Riess : 65
 test. +2 Heilen : 64
 fr. 1 Riess : 63 n. 36, 64, 65 n. 47,
 67, 77 n. 100, 232 n. 129, 251
 fr. 1,1 Riess : 68 n. 61
 fr. 1,2 Riess : 239 n. 8
 fr. 1,3 Riess : 68 n. 61
 fr. 5 Riess : 57 n. 3, 62 n. 32
 fr. 6 Riess : 58 n. 5, 78 n. 105
 fr. 9 Riess : 62 n. 29
 fr. 10 Riess : 62 n. 29
 fr. 11 Riess : 62 n. 29
 fr. 14 Riess : 58 n. 5
 fr. 14b Riess : 58 n. 5
 fr. 18 Riess : 57 n. 3
 fr. 19 Riess : 63 n. 35
 fr. 24 Riess : 239
 fr. 29 Riess : 57 n. 3, 63 n. 40
 fr. 31,4–5 Riess : 65
 fr. 33 Riess : 64 n. 44
 fr. 34 Riess : 64 n. 44
 fr. 37 Riess : 64 n. 42
 fr. 37–42 Riess : 64 n. 41, 125 n. 227
 fr. 39 Riess : 64 n. 42
- fr. +5a Heilen : 239
 fr. +7 Heilen : 240 n. 10
 fr. +10 Heilen : 58 n. 5, 64
 fr. +14 Heilen : 253, 255
 fr. +19 Heilen : 64 n. 44
 fr. +23 Heilen : 162 n. 309, 163 n. 310
 fr. +27 Heilen : 162 n. 309
 fr. +29 Heilen : 162 n. 309
- Nicandre
 fr. 75 : 170 n. 328
- Alexipharmaca*
 4–5 : 118 n. 204
 9–11 : 244 n. 35
 266–274 : 244 n. 36, 272 n. 108,
 n. 109
 629 : 244 n. 36
- Theriaca*
 1 : 118
 4 : 118
 345–353 : 244 n. 36, 272 n. 108,
 n. 109
 957 : 244 n. 36
- Olympiodore
In Phaedonem
 5 § 4 : 254
- Oppien
Halieutica
 3,9–12 : 261
- Oracula Sibyllina*
 fr. 3,21 : 148 n. 268
 1,1–4 : 244 n. 34
 1,5–6 : 244 n. 32
 3,8–10 : 148 n. 268
 3,562 : 245
 3,809–829 : 244 n. 29
 3,819–823 : 244 n. 34
 3,829 : 244 n. 32
 8,173 : 247 n. 47
 8,217–250 : 245 n. 37
 14,1 : 148 n. 268
- Orphica*
 test. 627 : 69 n. 65
 test. 780 : 69 n. 67, 175 n. 339
 fr. 1–378 : 246 n. 46

- fr. 155 : 169
 fr. 718–782 : 36 n. 71, 69 n. 66
 fr. 726–752 : 69 n. 70
 fr. 747 : 69
 fr. 771a : 69 n. 65
 fr. 771b : 69 n. 65
 fr. 771c : 69 n. 65
 fr. 772 : 69 n. 65
 fr. 773 : 69 n. 65
 fr. 774 : 69 n. 65
 fr. 775 : 69 n. 65, 69 n. 70
 fr. 775,3 : 69 n. 70
 fr. 777 : 69 n. 65
 fr. 778 : 36 n. 71, 69
 fr. 779 : 69, 70
 fr. 804–811 : 72 n. 78
 fr. 829 : 246 n. 45
- Ovide
- Amores*
- 1,1,1–2 : 196
 1,1,3–4 : 196 n. 43
 1,1,27–28 : 199
 3,15,1–2 : 261 n. 86
- Ars amatoria*
- 1,39–40 : 261 n. 86
 1,771–772 : 250 n. 59
 2,425–426 : 261
- Fastes*
- 1,1–26 : 143 n. 258
 2,3–8 : 196 n. 43
 2,119–126 : 221 n. 98
 6,21–24 : 195
- Héroïdes*
- 7,37–39 : 148 n. 269
 10,131–132 : 148 n. 269
- Métamorphoses*
- 8,120–125 : 148 n. 269
 8,533–535 : 221 n. 98
- Tristia*
- 1,5,53–56 : 221 n. 98
- Papyri
- P.Amsterdam Inv. No. 56 : 126
 n. 230
 P.Bingen 13 : 62 n. 27, 64 n. 44
 P.Carlsberg 710 : 59, 59 n. 11
 P.CtYBR 422 : 64, 122 n. 216
 P.Derveni : 241
 P.Gen. 3,123 : 223 n. 104, 224 n. 104
 P.Louvre 2342 bis : 65 n. 50
 P.Lund 2058 : 122 n. 216
 P.Oxy. Astr. : 31 n. 56
 P.Oxy. 31,2546 : 126 n. 230
 P.Oxy. 31,2554 : 223 n. 104
 P.Oxy. 54,3723 : 194 n. 36
 P.Oxy. 65,4471 : 223 n. 104
 P.Rylands 63 : 60 n. 19
 P.Salt : 65 n. 50
- Parménide
- fr. 1 : 250 n. 59, 257 n. 78
 fr. 1,1–5 : 259
 fr. 1,4 : 269 n. 100
 fr. 1,22–28 : 91 n. 140
 fr. 1,26–27 : 254
 fr. 3,6 : 269 n. 100
 fr. 3,8 : 269 n. 100
- Pausanias
- 2,1,3 : 182 n. 350
- PCG
- II fr. 210 (Antiphanes) : 113 n. 191
 II p. 483 (Anubion sic) : 115 n. 198
- Pindare
- Fragmenta incerti loci*
- fr. 137 : 249 n. 55
- Isthmiques*
- 5,23 : 262 n. 88
- Néméennes*
- 8,32–36 : 263 n. 90
- Olympiques*
- 6,22–25 : 262
 6,22–28 : 255
 6,44–51 : 110
 9,47 : 250
 9,80–81 : 250 n. 59
 10,1–6 : 249 n. 55
- Péans*
- 6,54–55 : 249 n. 55
 7b,10–14 Rutherford : 254
- Pythiques*
- 2,44–49 : 53
 3,103 : 263 n. 90
 4,59–60 : 110

Platon

- Critias*
199c–d : 151 n. 272
- Euthydème*
295c : 196 n. 43
- Ion*
534a–b : 110, 243
- Lois*
5,744e : 234 n. 134
7,810e–811a : 51, 279
- Phédon*
83c : 265 n. 95
- Phèdre*
267a : 51
274c–d : 135 n. 244
- Philèbe*
18d : 196 n. 43
66c : 244 n. 46
- République*
10,606e : 39 n. 75
10,614a–621d : 252 n. 64

Pline l'Ancien

- Naturalis historia*
2,23 : 43 n. 63
2,29 : 34 n. 61
2,31 : 24 n. 37
2,38 : 153 n. 279
2,97 : 34 n. 61
2,212–220 : 63 n. 63
5,55 : 153 n. 279
11,30–31 : 109 n. 183
16,82 : 153 n. 279
18,213 : 17 n. 7
35,199 : 73 n. 82
36,12 : 191 n. 19

Pline le Jeune

- Epistulae*
5,17,2 : 199 n. 51, 204

Plutarque

- De liberis educandis*
9d–e : 51
- De Pythiae oraculis*
407d : 245 n. 41
408c : 245 n. 41
- Pyrrhus*
8,12,14 : 234 n. 134

Solon

8,1 : 198

Theseus

24,5 : 245 n. 40

Polybe

12,25h : 105 n. 172
12,27,4–6 : 104 n. 169

Posidippe

*Épigrammes*21–24 : 202 n. 60
23 : 202
23,1 : 203 n. 62
28 : 202 n. 58
30 : 202 n. 58

Proclos

In Platonis Rem publicam

II p. 59,3 : 58 n. 5

II pp. 344,26–345,4 : 64 n. 44

In Platonis Timaeum

40c–d : 25 n. 41

44c–d : 181 n. 348

Properce

3,1 : 197 n. 45, 205 n. 68
3,3 : 197 n. 45
4,1,57–70 : 194 n. 35
4,1,69–70 : 261 n. 86
4,1,70 : 250 n. 59
4,1,71–150 : 205 n. 69
4,1,75 : 136 n. 245
4,1,107–108 : 264 n. 94

Ps.-Callisthène

1,12 : 30 n. 53

Ps.-Manéthon

*Apotelesmatika*1,1–17 : 142
1,8–10 : 144
1,11 : 144, 189
1,11–12 : 144
1,11–13 : 188, 197 n. 47
1,13 : 144, 151, 189
1,14 : 143
1,16–17 : 127, 181
1,17 : 249 n. 58

- 1,139–151 : 146
 1,196–207 : 147
 1,199–200 : 207
 1,203–204 : 148, 181
 1,290–293 : 139 n. 252, 152 n. 274
 1,321–338 : 126 n. 233
 2,1–13 : 126
 2,1–17 : 127
 2,1–140 : 127
 2,14–15 : 130
 2,14–17 : 126, 127, 169
 2,17 : 130
 2,18–140 : 126
 2,27–29 : 274
 2,30–33 : 274
 2,36 : 169 n. 327
 2,41–42 : 131
 2,50–63 : 274 n. 113
 2,57 : 130 n. 238
 2,65 : 169 n. 327
 2,83–84 : 274
 2,93–95 : 131
 2,114 : 169 n. 327
 2,129–140 : 126
 2,141–147 : 126, 128
 2,141–502 : 126
 2,148–398 : 126
 2,149 : 130 n. 238
 2,150–151 : 128
 2,150–156 : 129
 2,150–396 : 129, 212 n. 85, 215 n. 88
 2,150–438 : 132
 2,157–165 : 129
 2,166–169 : 129
 2,170–176 : 129
 2,177–183 : 129
 2,184–190 : 129
 2,191–201 : 129
 2,202–209 : 129, 139 n. 252
 2,204–209 : 247
 2,210–212 : 129, 223 n. 102
 2,213–220 : 129
 2,221–231 : 129
 2,232–245 : 129
 2,246–252 : 129
 2,253–265 : 129
 2,342–362 : 130
 2,347–352 : 223 n. 102
 2,349 : 130 n. 238
 2,362 : 155
 2,363–386 : 130
 2,387–390 : 223 n. 102
 2,387–396 : 130
 2,391–393 : 223 n. 102
 2,397–398 : 219
 2,397–402 : 131, 264, 266
 2,399–438 : 127
 2,402 : 130 n. 238, 219
 2,410–435 : 266
 2,410–438 : 130
 2,436–440 : 130, 219
 2,438–488 : 127
 2,438–502 : 130
 2,440 : 130 n. 238
 2,489–502 : 127
 3,1 : 132
 3,1–7 : 132, 132 n. 240, 122, 218
 3,3 : 132
 3,4 : 132, 263 n. 92
 3,5 : 132
 3,6 : 132
 3,7 : 132
 3,8–130 : 133
 3,106–111 : 223 n. 102
 3,131–226 : 133
 3,133–136 : 133
 3,137–140 : 133
 3,141–144 : 133
 3,145–146 : 133
 3,163–167 : 220
 3,217–220 : 132 n. 240
 3,221–226 : 223 n. 102
 3,227–229 : 266
 3,227–233 : 132, 132 n. 240
 3,227–358 : 133
 3,230–233 : 220
 3,233 : 221
 3,234–236 : 220
 3,236–243 : 220
 3,295–298 : 223 n. 102
 3,359–398 : 133
 3,397–402 : 132 n. 240
 3,399–428 : 133, 223
 3,412 : 133
 3,414 : 133
 3,415 : 133

- 3,427–428 : 133
 4,1–11 : 140
 4,4 : 140
 4,9 : 151
 4,12–106 : 140
 4,77 : 155
 4,107–109 : 141 n. 254
 4,107–164 : 140
 4,125–128 : 152 n. 274
 4,125–130 : 139 n. 252, 247 n. 50
 4,139–142 : 139 n. 252
 4,165–169 : 141 n. 254, 218
 4,165–618 : 140
 4,206–213 : 139 n. 252, 247 n. 50
 4,395–413 : 126 n. 233
 4,619–626 : 140, 141
 5,1 : 151
 5,1–11 : 120, 143, 150
 5,1–24 : 149
 5,2 : 151, 249 n. 58
 5,4 : 151
 5,6 : 151
 5,15–17 : 152 n. 275
 5,18–19 : 152 n. 275
 5,20 : 152 n. 275
 5,25–26 : 137 n. 247
 5,34 : 180, 181, 223 n. 104
 5,34–35 : 223
 5,35 : 144, 148 n. 270
 5,49 : 148 n. 270
 5,54 : 148 n. 270
 5,81 : 148 n. 270
 5,132–133 : 182
 5,138 : 148 n. 270
 5,149 : 148 n. 270
 5,202–208 : 150
 5,207 : 144
 5,260 : 151
 5,260–273 : 139 n. 252
 5,265–266 : 151
 5,269–273 : 151
 5,280–281 : 148
 5,313–315 : 149
 6,1 : 134
 6,1–7 : 260
 6,1–18 : 134, 249 n. 56
 6,4–5 : 136
 6,19–111 : 136
 6,43–45 : 223
 6,89–94 : 223
 6,112–113 : 219
 6,112–114 : 137 n. 248
 6,112–221 : 136
 6,113 : 137 n. 249
 6,180 : 137 n. 249
 6,222–223 : 221 n. 97
 6,222–226 : 137 n. 248, 260
 6,222–259 : 136
 6,224 : 137 n. 249
 6,260–264 : 137 n. 248, 275
 6,260–304 : 136
 6,262 : 137 n. 249
 6,305–308 : 275
 6,305–310 : 137 n. 248
 6,305–337 : 136
 6,307 : 137 n. 249
 6,311–317 : 274
 6,338–339 : 219 n. 94
 6,338–340 : 137 n. 248
 6,338–543 : 136
 6,339 : 137 n. 249
 6,366–372 : 139
 6,369 : 140
 6,465–467 : 138
 6,465–475 : 138, 139
 6,469 : 139 n. 251
 6,472–475 : 139
 6,541–543 : 221 n. 97
 6,541–547 : 137 n. 248
 6,544–629 : 136
 6,546 : 137 n. 249, 219 n. 95
 6,630–633 : 137 n. 248, 275
 6,630–682 : 136
 6,632 : 137 n. 249
 6,683 : 219 n. 95
 6,683–685 : 137 n. 248
 6,683–731 : 136
 6,684 : 137 n. 249
 6,730–731 : 219 n. 94
 6,730–737 : 137 n. 248
 6,732 : 137 n. 249
 6,732–733 : 222 n. 99
 6,732–737 : 136, 222
 6,733 : 222
 6,735 : 222 n. 100
 6,737 : 137 n. 249, 227
 6,738–739 : 260
 6,738–750 : 125, 136, 137

- 6,739 : 137 n. 249
 6,744 : 138
 6,751–754 : 136, 140
 6,752 : 137 n. 249
- Ps.-Plutarque
Vie et poésie d'Homère
 54B,6 : 39 n. 75
- Ps.-Scymnos
 1 : 188, 191
 1–3 : 238
 1–7 : 188
 3 : 188
 4 : 189
 5 : 189, 191
 33–34 : 188, 191
 33–35 : 187, 238
 43–44 : 189
 92–94 : 189
- Ptolémée
Tétrabible
 1,5 : 128 n. 235
 1,6 : 29 n. 49
 1,12 : 173 n. 338, 175 n. 339
 1,14 : 36 n. 70
 1,18 : 128 n. 236
 1,19 : 36 n. 73
 2,1 : 228 n. 111
 2,4 : 211 n. 82
 2,12 : 34 n. 60
 3,3,3 : 234 n. 134
 3,11 : 133 n. 243
 4,10,21–26 : 70 n. 72
 4,27 : 228 n. 112
- Quintilien
Institutio oratoria
 10,1,46–55 : 40 n. 77
 10,1,85–92 : 40 n. 77
 12,10,33 : 205 n. 66
- Scholies
in Iliadem 3,213 : 188 n. 14
in Nubes 144 : 241 n. 15
- Sémonide
 fr. 1,1 West : 185, 192 n. 21
 fr. 7 West : 185
- Sénèque
Quaestiones naturales
 3,29,1 : 123
- Servius
Commentarius in Vergilii Georgicon
 p. 129,9–12 Thilo : 41 n. 83, 46
- Simonide
PMG 593 fr. 88 : 109 n. 181
- Socrate de Constantinople
Histoire ecclésiastique
 3,1,16 : 161 n. 302, n. 306
- Solon
 fr. 29 West : 48
- Sophocle
Oedipus Coloneus
 573–574 : 234 n. 134
- Souda
 α 3407 (Απολλόδωρος) : 187 n. 8
 μ 142 (Μάνεθως) : 120 n. 212
 μ 143 (Μάνεθως) : 120 n. 212
 μ 174 (Μάξιμος) : 161 n. 300, 162 n. 307
 π 1399 (Πετόσιρις) : 64 n. 44
 τ 601 (Τίμαιος) : 153 n. 279
- Stace
Silves
 4,3,124–163 : 242 n. 21
 4,7,21–24 : 261 n. 86
Thébaïde
 12,797–799 : 221 n. 98
- Stobée
Anthologie
 1,5,14 : 180 n. 346
 4,29,53 : 192 n. 24

- Strabon
 1,2,7 : 229 n. 116
 1,2,15 : 229 n. 116
 10,3,9 : 239 n. 9
 14,5,22 : 186 n. 4
 16,1,6 : 25 n. 38
- Syncelle
Ecloga chronographica
 31 : 123 n. 222
 72–73 : 120
- Tacite
Histoires
 1,22 : 263 n. 93
- Théocrite
Idylles
 11,27 : 258 n. 80
 25,60 : 258 n. 80
- Théognis
 19 : 192 n. 22
 22–23 : 192 n. 22
 39 : 192 n. 22
 53 : 192 n. 22
- Thucydide
 1,22,3 : 104 n. 169
- Tibulle
 2,5,16 : 242 n. 20
 2,5,39–64 : 242 n. 20
- Tzétzès
Allegoriae Iliadis
 7,117 : 171
 7,125–126 : 171
Exegesis in Homeri Iliadem
 p. 33,6–12 : 171 n. 333
 p. 54,1–4 : 171 n. 333
Lycophronis Alexandra
 523 : 69 n. 68
- Vettius Valens
Anthologies
 1,21,17 : 91
 1,22,16 : 91, 239
 2,3,1 : 239
- 2,3,3 : 63 n. 34
 2,16 : 34 n. 60
 2,18,6 : 239 n. 7
 2,32 : 153 n. 279
 2,37,1 : 240 n. 10
 2,41,2 : 239
 3,7,1 : 57 n. 3
 3,11,2–4 : 63 n. 35
 3,13,5–6 : 62 n. 32
 3,13,6 : 57 n. 3, 63 n. 37
 4,11,11 : 92
 6,1,9 : 63 n. 36, 64, 67, 77 n. 100,
 232 n. 129, 251
 6,1,19 : 228 n. 113
 6,3,5 : 154 n. 287
 7,1 : 92 n. 142
 7,6,21 : 65 n. 48
 7,6,208 : 65 n. 48
 8,6,14 : 58 n. 5, 64
 9,1,2 : 253 n. 67
 9,1,6 : 153 n. 279
 9,2,7 : 63 n. 34
 9,11,2 : 64
 9,12,9 : 253
 9,12,10 : 25 n. 38
 9,15,12 : 92 n. 142
- Virgile
Bucoliques
 6,1–12 : 165 n. 318
 9,44–46 : 146
Géorgiques
 1,6 : 145 n. 263
 1,24–42 : 143 n. 258
 1,40–42 : 250 n. 59, 278 n. 3
 1,239 : 83 n. 115
 1,257 : 83 n. 115
 1,351–355 : 83
 1,394 : 83 n. 117
 1,429–433 : 83 n. 117, 272 n. 109
 1,438–439 : 83 n. 117
 2,42–44 : 221 n. 98
 3,1–48 : 165 n. 318
 3,43 : 77 n. 100
 3,440 : 83 n. 117
 4,253 : 83 n. 117
Énéide
 3,445–446 : 241 n. 19
 4,365–367 : 147 n. 268

6,42–155 : 244 n. 28
 6,83–97 : 241 n. 19
 6,98–100 : 244 n. 33
 6,625–627 : 221 n. 98
 7,37–45 : 165 n. 318

Vitruve

De architectura

9,6,2 : 25 n. 38
 9,6,2–3 : 32
 9,6,3 : 37

Xénophane

D 8 LM : 48 n. 105
 D 9 LM : 48 n. 105

D 10 LM : 39
 D 64 LM : 250 n. 59, 255
 21 B 19 DK : 24 n. 35

Xénophon

Anabasis

3,2,29 : 234 n. 134

Cyropaedia

3,3,5 : 234 n. 134

De equitandi ratione

1,1 : 228 n. 110

De equitum magistro

9,1 : 228 n. 110

Index nominum et rerum

- abeilles, *voir* miel
Abū Ma' shar 100
acrostiche 79, 94, 244–246, 270–273
Alexandre le Grand 25, 30, 99, 247
Alexandrie 27, 63, 186, 242
Amenhotep 65
Amon (dieu égyptien) 59, 172, 247
Anaxagore 37, 87
Anaximandre de Milet 24
anthologie 51, 279
Anubis 65, 66
apodose 159, 199–201, 246, 264
Apollon 111, 113, 134–136, 144, 182, 243–244, 250, 254
Aristarque de Samos 27
Aristarque de Samothrace 186
Arsinoé 150–151
art oraculaire, *voir* oracles
Ascendant 79–80
Asclépios 65, 108, 120, 149, 151
aspects, *voir* configurations polygonales
astrologie 17–31
astrométéorologie 33–38
astronomie 24, 31–33
Atfiḥ 60
Athènes 105, 153
Attale II 186
Auguste 22, 30, 74, 75, 222, 223, 278
autorité, *voir* maître
- Babylone, *voir* Mésopotamie
Bérose 24, 122–124
Bitsy 121
- calendrier 22, 33, 34, 37, 195–196
Calliopé 144
catalogue 203–204, 207–215
catarchai (καταρχαί) 101, 162–163
César (Jules) 22
Chaldée 18, 25, 32, 37
- chorographie zodiacale 101, 210–211
Cléostratè de Ténédos 24
configurations polygonales 28, 36, 62, 70, 101, 155, 158, 212, 220
Constantinople 161–162
Cos 124
cosmologie 26, 278
cycle sothique, *voir* Grande Année
- décans 22–23
Démocrite 25
demonstratio (ἐνάργεια) 265–266
destinataire, *voir* élève
diagrammes 100–101
difficulté de la tâche 85–89, 104–105, 136–137, 144–145, 217–218
Dioclétien 223
Diospolis Magna 114
distique élégiaque 192–205
divination, *voir* oracles
dodecaeteris (δωδεκαετηρίς) 69
dodecatopos (δωδεκάτοπος), *voir* système des lieux
domiciles planétaires 128–129
- éclipse 20, 24, 59, 62
écliptique 20, 28
école, *voir* textes d'école
ecphrasis 269–270
Égypte 18, 21–23, 99–100, 103–104, 143, 194–195
élégie 204–205
élève (et destinataire) 43–44, 46–47, 50, 54–55, 64, 82, 89–98, 107–108, 113, 118, 130–131, 133, 141, 143–144, 148, 159–160, 166–168, 178, 190, 203, 210, 216–217, 220, 248, 256–259, 266–276, 279–283
Enūma Anu Enlil 19–20, 30, 62
Éphèse 161
Épicure 112–113

- épigramme 182–183, 202–204
 épopée 45, 49, 55–56, 109, 117, 168–170, 197,
 204, 207, 230, 258–259
 équinoxe 28, 173
 étioologie 204–205
 étoiles fixes 28, 169
 Eudoxe 25, 32, 37, 231
 exaltation planétaire 20
 excursus mythologique 43, 56, 146–148,
 207
 exhaustivité 106, 130, 132, 215–218, 224–225,
 228–229, 231, 266–267, 279–282

 généthialogie, *voir* horoscope
 Grande Année 122–123
 Grèce 23–27
 Gudea 18–19

 héliocentrique 27
 Héliopolis 61, 122, 124
 Hermès Trismégiste 108, 121, 135, 156, 172,
 178
 hermétisme 64–66, 77, 116, 121, 172,
 178–183, 252
 Hermopolis 59, 61
 hexamètre dactylique 206–215
 horizon 23, 28, 29, 79, 80, 82, 98
 horoscope 19–21, 28, 137–140
 Hypsiclès 27, 62–63, 66

 iambe, *voir* trimètre iambique
 iatromathématique 63, 66, 101, 180
 iconicité 95–97, 199
 Imhotep 61, 65, 122, 124
 incomplétude 98, 130, 137, 215–227, 266–
 267, 275, 279, 282–283
 initiatives, *voir* *catarchai*
 inspiration divine, *voir* Muse
 interrogations 162
 interventions planétaires (ἐμβάσεις) 70–
 71

 Jésus-Christ 242
 Julien (empereur) 161–162, 165

 lever héliaque 22–23, 62
lex maiestatis, *voir* politique
 luminaires 27–28

 magie 62, 64, 171
 maisons, *voir* domiciles planétaires
 maître (et autorité) 43–44, 46–50, 55, 82–
 98, 106–108, 113, 117–118, 130–133, 135,
 138, 143–144, 149, 151, 166–168, 172, 190,
 215, 225, 243–245, 248, 256–257, 259–261,
 267–276, 279–283
 manuels, *voir* traités
 médecine, *voir* iatromathématique
 mélothésie 180
 mémoire, *voir* mnémotechnique
 mensonge 48–49, 52–54, 111–112, 244, 249
 Mésopotamie 18–21, 99–100, 103–104, 113
 métaphore du voyage 68, 97–98, 250–263,
 280–281
 météorologie 33–38
 miel 86, 102–103, 108–113, 146, 151, 243, 248
 Mnémosynè 51, 249
 mnémotechnique 50–54, 181, 187, 232–233,
 262, 268
Mulapin 20
 Muse (et inspiration divine) 43, 47–50,
 108–113, 116–117, 133–137, 140, 144, 151,
 162, 164–167, 170, 225, 243–244, 248–250,
 262, 278, 280, 282
 mystères 64, 92

 Nausicaa 258–259
 Néchao II 30, 58–59, 61
 Ningirsu 19
 Nisaba 18
 numéologie 63–64

 obscurité (style) 87, 236–244
octotopos (ὀκτώτοπος),
voir système des lieux
 opportunités, *voir* *catarchai*
 oracles 25–26, 68–72, 108–113, 172, 241–249,
 265, 269, 280

paranatelonta 25, 37–38, 75–77
 parapegmes, *voir* calendrier
 passages de transition, *voir* transition
 Pétésis 60–61, 64, 122
 Pierre (apôtre) 114
 planètes 27–29, 126–130, 154, 158–159, 181
 poésie didactique (genre) 38–56, 279–284
 point vernal 28
 points cardinaux 28, 70, 79, 133, 155

- politique 30, 222–224
praeteritio 224–227
 précession des équinoxes 28
 présocratiques 24, 48, 278
 prêtre (Pétosiris) 59–61, 77
 prose, *voir* traités
prosimetron 65, 234
 protase 159, 199–201, 203, 246, 264–265, 280
 Ptolémée(s) (souverains) 27, 119–126,
 142–144, 149–151, 186
 Pythagore 37, 254
 Pythie 243
- quadrant 29, 133, 155
- radio-solaire 36
 rétrogradation des planètes 36, 169
 Rhodes 63
 roi (Néchépsos) 57–61, 63–65, 77
 Rome 30, 36, 63, 72, 222–223, 281
- Saïs 121
Salmeschiniaka 66
 Sibylle 242–245, 280
 Sidon 98, 103
 signes du zodiaque, *voir* zodiaque
 signes tropiques, équinoxiaux, solides,
 doubles 173–175
 Simon le Magicien 114
 Sirius 23, 62
 Siwa 247
 Soudinès 24
- sphaera Barbarica* 77–78
sphragis 43, 138, 227, 272
 structure 43, 49–51, 89, 136, 140, 158–159,
 163–165, 173–175, 180–183, 198–204,
 207–215, 227–229, 249–250, 252, 255–257,
 261–269, 280–282
 système des lieux 155–159
- Tat 151
 Tebtunis 58
 Teucros de Babylone 77–78
 textes d'école 40, 188, 233, 279
 Thalès de Milet 24, 37
 Théophraste 25
 théurgie 64
 Thot 108, 121, 135
 Tibère 74, 278
 Timée (astrologue) 153
 Timée (historien) 105
 traités 16, 170–171, 215–216, 228–234
 transition (passages de) 43, 50, 125,
 130–132, 137, 141, 149, 218–227, 255–257,
 260–261, 263–264, 266–268, 280–283
 trimètre iambique 185–191
- Varus (désastre de) 74
 vérité 47–49, 50–54, 82–89, 105–106,
 111–113, 117–118, 130–133, 137–138, 144,
 167–168, 170, 210, 215, 217, 244, 248–250,
 261–267, 281
 voyage, *voir* métaphore du voyage
- zodiaque 20, 24, 28–29



Das Signet des Schwabe Verlags ist die Druckermarke der 1488 in Basel gegründeten Offizin Petri, des Ursprungs des heutigen Verlags-
hauses. Das Signet verweist auf die Anfänge des Buchdrucks und stammt aus dem Umkreis von Hans Holbein. Es illustriert die Bibelstelle Jeremia 23,29:
«Ist mein Wort nicht wie Feuer, spricht der Herr, und wie ein Hammer, der Felsen zerschmeißt?»

La poésie astrologique dans la littérature grecque et latine

Durant de nombreuses années, la poésie astrologique grecque et latine n'est restée connue que d'un cercle restreint de spécialistes versés dans le domaine. L'objectif de cet ouvrage est de proposer une vision d'ensemble de ces poèmes, en présentant tous les poèmes et fragments de poèmes astrologiques grecs et latins qui ont été conservés depuis la période hellénistique jusqu'à l'Antiquité tardive. Étant donné la forme métrique et le contenu technique de ces compositions, l'enjeu est de considérer l'interaction de ce corpus avec le genre de la poésie didactique, afin de mieux définir la place de ces poèmes astrologiques dans l'histoire littéraire gréco-latine.

Vanessa Monteventi a été collaboratrice scientifique à l'Université de Genève, membre associée de Corpus Christi College, Oxford, et travaille actuellement sur le théâtre grec en tant que collaboratrice scientifique à l'Université de Bâle.

SCHWABE VERLAG

www.schwabe.ch

ISBN 978-3-7965-4076-9



9 783796 540769